



94 h6

OEUVRES MESLEES

DE MR.

DE SAINT-EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur.

Seconde Edition Reveüe, Corrigée & Augmentée

De la Vie de l'Auteur.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Chez JACOB TONSON Libraire, à Grays-Inn-Gate,
Et se vendent chez les Libraires François, dans le Strand.

M. DCC. IX.

OF UNVARS

MEMBERS

SECRET

TO ME: P R E M I E R



10470 T-903A

100



A
MYLORD DUC
DE
MONTAIGU,

Marquis de MONTHERMER, &c. Du
Conseil Privé de SA MAJESTÉ, Grand
Maître de la Garderobe, &c.

MYLORD,

*Je prens la liberté de presenter à VOSTRE
GRANDEUR les Oeuvres de Monsieur de
Saint-Evremond. S'il les avoit données lui-même.*
Torn. I. a aus

au Public, je suis sûr qu'il se servit fait honneur de leur procurer la même protection que vous lui aviez accordée. On sait que vous l'avez honoré de votre Estime & de votre Amitié, & que pendant trente Années vous lui en avez donné de solides preuves. D'ailleurs, MYLORD, il connoissoit peu de Personnes aussi capables que vous de juger de ses Ecrits, & qui fussent aussi touchés de la finesse de ses Pensées & de la délicatesse de son Expression; aussi n'y avoit-il personne de l'Approbation de qui il fit plus de cas que de la vôtre. Il y a même telle Pièce dont il avouoit que vous lui aviez souvent fourni les Pensées dans la Conversation, & qu'il n'avoit fait que les mettre en œuvre.

Vous dedier ses Ouvrages, c'est suivre les intentions de Monsieur de Saint-Evremond, & vous rendre un Bien qui vous appartient. Mais j'ai une autre raison qui me regarde particulièrement. Desespérant de pouvoir rien produire de mon propre fonds qui soit digne de vous être offert, je me sers de cette occasion pour faire connoître les Obligations infinies que je vous ai. Depuis que j'ai l'honneur d'être connu de VOSTRE GRANDEUR, j'ai reçu en toutes sortes de rencontres des témoignages de votre Bienveillance. Vos Bienfaits & vos Graces ont toujours prevenu mes Souhairs: permettez-moi MYLORD, de rendre publique la juste & sincère Recon-

E P I T R E.

Reconnoissance que j'en conserverai toute ma vie.

Si je suivois la coutume établie dans les Epitres Dedicatoires, j'aurois une occasion fort naturelle d'étaler la Noblesse & l'Ancienneté de la Maison de MONTAIGU, dont vous êtes l'Ame & le Chef. Je remonterois jusqu'à Guillaume le Conquerant; je parlerois du Fameux Comte de Salisbury, qui se signala contre les François au Siege d'Orléans: & que ne pourrois-je pas dire du Rang que tient presentement dans l'Etat vostre Illustre Maison, dont nous voyons quatre Pairs avoir seance dans la Chambre des Seigneurs; distinction, qu'on voit rarement dans une Famille? Mais, MYLORD, tous ces Avantages vous sont, pour ainsi dire, étrangers. Pour faire vostre Eloge on n'auroit pas besoin d'avoir recours à une longue suite d'Ayeux: loin de recevoir quelque éclat de leur Noblesse, vous leur avez donné un nouveau Lustre. Elevé jeune à la Cour de Charles II. vous vous êtes distingué dans les Charges que vous avez possédées. Deux Ambassades extraordinaires en France ont fait connoître vostre Capacité dans les plus importantes Negociations; mais toujours supérieur aux Affaires vous avez trouvé le tems de goûter les douceurs & les agrements d'une Societé choisie; & vostre Hostel a été le Rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus fin & de plus delicat parmi les Courtisans & les Beaux-Esprits. Homme public, qui en

E P I T R E.

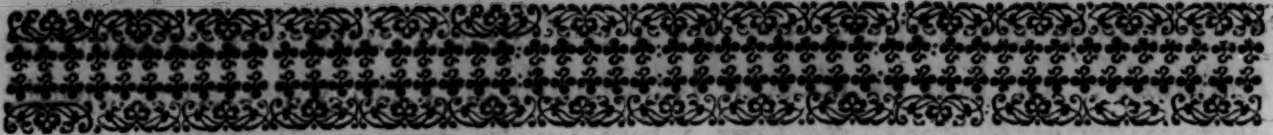
a soutenu le Caractere avec plus de grandeur? Qui a mieux fait valoir que vous les Interêts de son Prince & de sa Patrie? Particulier, qui a vécu avec plus de Dignité, avec plus de Politesse? Vous avez introduit les Beaux Arts en Angleterre: vous y avez fait voir dans les Bâtimens, la Magnificence & la Commodité; dans les Meubles, la Richesse & le Bon-goût; dans les Jardins, la belle Ordonnance & la Variété. Vostre Maison est ouverte aux Curieux, aux Connoisseurs: vostre Table aux Gens de Lettres, aux Gens d'Esprit. Les Etrangers se loient de vos Manieres honnêtes & polies; tout le Monde de vostre accès libre & facile. Voila le sujet d'un bel Eloge, & ce qui doit en augmenter le prix, c'est que ce sont des choses qui n'ont pas besoin d'être ornées, & qu'il suffit simplement de les dire. Je suis avec un profond Respect,

MY LORD,

DE VOSTRE GRANDEUR,

*Le très humble & très
obéissant Serviteur,*

SILVESTRE.



P R E F A C E.

IL y a si long-tems qu'on demande une Edition correcte des Oeuvres de Monsieur de *Saint-Evremond*, que je ne doute point que le Public ne reçoive favorablement celle qu'on lui donne. Elle peut passer en effet pour la premiere; toutes les Editions qui ont paru, soit en *France*, ou en *Hollande*, étant extrêmement défectueuses. Ceux qui n'ont pas connu Monsieur de *Saint-Evremond*, doivent savoir qu'il n'a jamais rien fait imprimer, & que les Livres qu'on a publiés sous son Nom, ont été imprimés sur des Copies, qui couroient dans le Monde; Copies souvent tronquées, & d'ordinaire très peu exactes. Les deux premiers Volumes, qu'on a vûs de lui, eurent un si prompt débit, que le Libraire de *Paris* voulant donner une Edition plus ample, n'épargna rien pour ramasser de nouvelles Pièces: cela fit que sans beaucoup de choix il ajouta aux veritables Ecrits de Monsieur de *Saint-Evremond* diverses Pièces qui n'étoient pas de lui. Ce desordre a augmenté dans toutes les Editions suivantes, & il est allé enfin si loin, qu'on a imprimé des Volumes entiers, où il n'y a rien de Monsieur de *Saint-Evremond*. Tel est le *SAINT-EVREMONIANA*: tel est le *RECUEIL d'Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond*, imprimé chez *Anisson* en 1701. Je ne parle point des *MEMOIRES de la Vie du Comte D.... avant sa retraite, redigés par Monsieur de Saint-Evremond*, à *Paris* 2. Vol. 12. Ce seroit faire tort au discernement du Public, que de croire qu'il eut pû se laisser surprendre au Titre de ce Roman.

Il faut encore remarquer que dans les Editions de *Paris*, on a supprimé, ou du moins défiguré tous les Noms, & qu'on a retranché bien des endroits qui paroissent trop libres. Bien loin de

P R E F A C E.

de corriger ces Fautes, on les a multipliées dans les Editions de *Hollande*: au lieu de rétablir les Omissions, on y a encore ajouté de mauvaises Pièces; & l'on a fait un si étrange alliage de bonnes & de méchantes choses, que Monsieur de *Saint-Evremond* ne s'y reconnoissoit plus.

On l'avoit sollicité de *France* à revoir ses Ouvrages: les Amis qu'il avoit à *Londres* le pressoient tous les jours d'en donner une Edition qu'il pût avouer; mais il s'en étoit toujours défendu. Depuis la dernière Faix, les Libraires de *Paris* lui firent faire des offres assez avantageuses, pour tenter un Homme moins désintéressé que lui: rien ne pût l'ébranler. „ J'ai un grand désavantage, „ mandoit-il à Mademoiselle de l'*Enclos*, en ces petits Traités „ qu'on imprime sous mon Nom. Il y en a de bien faits que je „ n'avoue point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas; & parmi „ les choses que j'ai faites on a mêlé beaucoup de Sottises, que je „ ne prens pas la peine de désavouer. A l'âge où je suis une heure de vie bien ménagée m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre Réputation. Qu'on se défait de l'Amour-propre „ difficilement! Je le quitte comme Auteur, je le reprens comme „ Philosophe; sentant une Volupté secrète à négliger ce qui fait le „ soin des autres. “ Il me souvient que parlant un jour avec lui sur ce sujet, & lui ayant dit que puis qu'il ne vouloit pas prendre la peine de revoir ses Ouvrages, il devoit du moins donner cette satisfaction à beaucoup d'Honnêtes gens, de marquer les Pièces qu'il désavouoit; il me répondit, *Il se mêle, peut-être, un peu de vanité dans ma conduite. Il y a telle Pièce imprimée parmi mes Oeuvres, que j'avouerois de tout mon cœur, & qui vaut mieux que ce que j'ai fait.*

Mais quoi que Monsieur de *Saint-Evremond* eût toujours refusé de publier ses Ecrits, il changea de sentiment quelque tems avant sa Mort, & jeta les yeux sur Monsieur *Des Maizeaux*, pour le charger de ce soin. Il relût avec lui ses Ouvrages: il marqua sur un Exemplaire ce qui étoit de sa façon, & ce qui n'en étoit pas: il corrigea beaucoup de choses, & lui donna des Eclaircissemens sur les endroits

P R E F A C E.

endroits qui avoient besoin de Commentaire: enfin il lui communiqua ses Manuscrits, & revit avec lui les Copies qu'il en faisoit. Son grand Age, & ses Infirmités ne laissant pas esperer qu'il pût vivre long-tems, Monsieur *Des Maizeaux* se hâtoit de tirer tous les Secours, & toutes les Lumieres nécessaires; & il ne lui manquoit plus que quelques Pièces, lors qu'il fut obligé d'aller à la Campagne. Cependant Monsieur de *Saint-Evremond* se sentant plus foible qu'à l'ordinaire, témoigna plusieurs fois l'envie qu'il avoit de le voir; il pria même Monsieur le *Fèvre* de lui écrire de venir au plutôt. Mais ayant cessé de vivre avant que Monsieur *Des Maizeaux* pût être de retour, ses Manuscrits, qu'il m'avoit souvent promis de me laisser, me furent remis par son ordre après sa Mort; par-là je me suis vu en quelque maniere engagé à travailler de concert avec Monsieur *Des Maizeaux* à l'Edition de ses Ouvrages. Voici la méthode que nous avons suivie.

Nous avons retranché tout ce que Mr. de *Saint-Evremond* defavoit: bon ou mauvais, tout a été également supprimé. Notre scrupule a été si grand, qu'à la reserve d'une seule Pièce*, sur quoi nous sommes encore en doute, on peut être assuré que tout ce qu'on verra dans cette Edition, sans être expressément marqué comme fait par un autre, est veritablement de Monsieur de *Saint-Evremond*. Nous avons revû avec beaucoup de soin sur les Manuscrits, tout ce qui avoit été imprimé. Comme j'avois plusieurs Copies, on a choisi parmi diverses Leçons celle qui paroissoit la plus naturelle: on a rétabli par un Manuscrit, ce qui manquoit dans l'autre: enfin pour la Ponctuation, la chose du monde que Monsieur de *Saint-Evremond* négligeoit le plus, on a suivi celle qui donnoit un plus beau sens & un meilleur tour; & par-là on a rendu à diverses Perodes la clarté & la netteté qui y manquoient. On y a ajouté beaucoup de Pièces qui n'ont pas encore paru, & dans ce nombre-là, si je ne me trompe, on en trouvera qui ne cedent pas aux premieres. On a sur tout publié autant de Lettres & de Billets qu'on en a pû ramasser. Si on n'y trouve rien de fort important, on y verra du moins le tour d'esprit de Monsieur de

* L'ODE à
Mr. le Duc de
Nevers, Tom.
III. Pag. 49.
On l'a trouvée
parmi les Pa-
piers de Mr. de
St. Evremond;
mais on ne veut
pas garantir
qu'elle soit de
lui.

P R E F A C E.

de *Saint-Evremond*. Ce n'est pas par un Ouvrage limé & fini, qu'on doit toujours juger d'un Auteur: on est bien-aïse de le connoître dans son naturel; & rien n'est plus propre à nous le représenter tel qu'il est, que ce qu'il écrit familièrement & sans préméditation. Au reste, ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'on a ramassé tout cela. Il y a bien des Pièces que Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas lui-même, & qu'il a falu chercher de côté & d'autre. Monsieur *Le Fèvre*, Médecin à *Londres*, nous en a fourni un bon nombre. D'ailleurs, comme il avoit connu particulièrement Monsieur de *Saint-Evremond*, & que depuis quarante ans il le voyoit avec beaucoup de familiarité, il nous a donné des Eclaircissemens sur beaucoup de Faits, & nous a appris plusieurs Particularités que nous ignorions.

On a pris grand soin dans tout l'Ouvrage de remplir les Lacunes, & de nommer les gens dont les Noms avoient été effacés, ou défigurés. On a aussi ajouté des Notes. Tantôt c'est un Passage, que l'Auteur cite en François, ou bien à quoi il fait allusion: ailleurs c'est l'explication d'un Fait; ou bien on indique les Personnes dont il s'agit, & s'il est nécessaire pour l'intelligence du Texte, on dit un mot de leur Caractère. Ceux qui savent tout, trouveront qu'on y a mis des choses trop communes; mais pour un Lecteur qui s'en plaindra, il y en aura vingt, qui auroient souhaité qu'on eut grossi considérablement les Notes, & qu'on leur eut expliqué jusqu'à la moindre bagatelle: en cela on a tâché de garder un juste milieu.

Quoi qu'il semble qu'il n'importât guere en quel ordre on plaçât les Pièces détachées, qui composent ce Recueil, on a crû pourtant devoir les ranger à peu près suivant l'ordre des tems, où elles ont été écrites. Je dis à peu près, car il n'a pas toujours été possible de le découvrir, & souvent il a falu deviner. Cet ordre est sans doute le plus naturel, & pour le dire ici en passant, il seroit à souhaiter qu'en ramassant en un Corps les Ouvrages d'un Auteur, on les publiât dans le même ordre qu'il les a faits. On jugeroit par-là de ses progrès; on marqueroit le tems où il a le mieux écrit;

de

P R E F A C E.

de même que dans les Ouvrages de certains Peintres fameux, on distingue ce qu'ils ont fait dans le commencement, dans le fort, ou dans la décadence de leur Réputation : & le même plaisir qu'on prend à remarquer les différentes manières qu'un Peintre s'est souvent faites, on l'auroit à voir le changement qui paroît quelquefois dans le stile & dans le tour d'esprit d'un Auteur.

On avoit d'abord résolu de désigner par quelque marque particulière, les Pièces qui n'avoient pas encore paru : mais on a changé de sentiment, parce que parmi les Ecrits qui avoient déjà été imprimés, il y en a qui ont été entièrement refondus, & qui peuvent passer pour nouveaux. Ceux-là on n'auroit sù en quelle classe les ranger. Il faut encore remarquer que l'Auteur ayant revû en différens tems ses Ouvrages, y ajoûtoit après coup de nouvelles choses : ainsi à prendre tout à la rigueur ; on pourroit le condamner sur quelques Anachronismes. On a fait cette remarque particulièrement dans la Comédie des ACADEMICIENS mais on a crû la devoir faire encore ici, parce qu'elle peut avoir lieu pour quelques autres Pièces.

Après avoir rendu compte de cette Edition, je ne m'arrêterai point à faire l'éloge des Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il est en possession il y a long-tems de l'Approbation du Public ; en sorte que désormais c'est au Public à justifier sur cela son Goût, & son Jugement. Il y a cinquante ans qu'on lit, & qu'on estime les Ecrits de Monsieur de *Saint-Evremond*. Si une longue Prescription peut établir le Mérite, & répondre de la durée des Ouvrages, nous en avons une d'un demi Siècle. C'est déjà un Préjugé assez favorable pour les premières Pièces : celles qu'il a faites dans la suite ont été encore plus estimées. Ajoûtons que si avec tous les desavantages dont on a parlé, les Oeuvres de Monsieur de *Saint-Evremond* n'ont pas laissé d'avoir un si grand Nombre d'Aprobateurs ; il n'y a pas lieu de douter que paroissant dans un meilleur état, elles ne soient recçûës beaucoup plus favorablement.

On n'est pas au reste assez prévenu en sa faveur, pour croire que tout ce qu'il a écrit soit de la même force. Il y a entre au-

P R E F A C E.

tres des Pièces de Poësie, qui sont au dessous du médiocre. On a été tenté d'en supprimer quelques-unes qu'il avoit composées dans sa Jeunesse; mais comme elles avoient déjà été imprimées, on n'a pas crû les devoir retrancher; de peur que le Public ne s'imaginât qu'on s'étoit érigé en Juge, & qu'on vouloit décider du prix & du mérite de chaque chose. Pour celles qui n'avoient pas encore paru, on en a usé plus librement. On n'a pas voulu publier toutes les Bagatelles qu'il faisoit assez à la hâte, & qu'il ne se donnoit pas la peine de corriger: on a fait seulement le meilleur choix qu'on a pu. Je prévoi que tous les Lecteurs n'en seront pas également touchés. Il y a dans telle Pièce une Pensée fine, une Raillerie délicate, qui échapera à la plupart des Gens. Pour être capable de la sentir, il faudroit être exactement instruit du Caractère des Personnes avec qui l'on est en commerce; il faudroit savoir certains Faits, certaines Circonstances qui donnent lieu à un Jeu, à une Plaisanterie, & qui hors de-là paroissent très insipides. Cela est inévitable dans les Ouvrages purement d'esprit. Le seul moyen de remédier à cet inconvenient, seroit d'éclaircir tout par de bonnes Notes: mais outre que ce seroit un travail infini, il n'est pas toujours permis de nommer les personnes, sur tout si elles sont vivantes; & d'ailleurs il y a bien des choses qu'on ne peut pas dire. On a fait seulement un Essai sur deux ou trois Pièces, qui regardent

* Fameux.
Félicur.

Morin *: que ceux qui les ont lûs autrefois, & qui n'y ont rien trouvé, les relisent: je suis sûr qu'ils y trouveront tout un autre sel. Ils pourront par-là juger du reste; & s'il y a quelques endroits qu'ils n'entendent point, ils suspendront leur Jugement, & rendront du moins cette justice à l'Auteur, qu'il peut avoir eu en vûe un autre sens que celui qui se présente d'abord.

Puis que je me suis insensiblement engagé à défendre Monsieur de *Saint-Evremond*, je répondrai en peu de mots à deux Objections qu'on peut faire contre ses Ouvrages. La première regarde ce mélange bizarre de Sérieux & de Comique; de choses graves, & de bagatelles. Que ne s'est-on contenté, disent certaines gens austères & difficiles, de ramasser tout ce qu'il y a de bon & de

P R E F A C E.

de solide? Pourquoi n'avoir pas retranché tout ce qu'il y a non seulement d'inutile, mais aussi de badin? Ces gens, qui voudroient qu'on ne s'attachât qu'à des études utiles, doivent considérer que ce n'est point ici un Docteur qui écrit pour instruire & pour dogmatiser; que ce n'est point un Homme engagé par sa Profession à rendre compte au Public de ses Occupations & de ces Veilles. C'est un Homme du Monde, qui dans une grande oisiveté cherche à passer agréablement le tems; qui écrit tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, uniquement pour s'amuser: c'est un Bel-Esprit qui pense à se divertir, & à divertir un certain nombre d'Honnêtes-gens avec qui il est en commerce. Il y auroit assurément de l'injustice à juger de lui avec trop de sévérité; & l'injustice seroit encore plus grande, de vouloir obliger ceux qui publient ses Ouvrages à supprimer tous ceux qui sont purement divertissans.

L'autre Objection roule sur le Stile de Mr. de *Saint-Evremond*. On dit qu'il n'est pas toujours clair; qu'il y a quelquefois de l'obscurité, & souvent de l'affectation. On y voit, dit-on, une mesure trop exacte & trop recherchée: ce sont des Antitheses trop fréquentes. Je ne prétens pas justifier sur tout Monsieur de *Saint-Evremond*; mais on peut dire qu'il pensoit avec justesse, & s'exprimoit noblement. Son tour est délicat; sa diction est pure, hardie & soutenue. Il passera toujours pour un de nos meilleurs Ecrivains. Ses négligences même sont heureuses. Il les connoissoit aussi bien que personne, mais il ne vouloit pas s'assujettir scrupuleusement aux regles introduites par nos *Puristes* modernes. Il se plaignoit de la trop grande exactitude de nos Auteurs, qui à force de polir la Langue Française, l'ont rendue sans nerfs & sans force. Il ne pouvoit souffrir ceux qui écrivent d'une manière toujours exacte, mais trop uniforme; aussi un des Conseils qu'il donnoit pour bien écrire, étoit de varier autant qu'il étoit possible la construction & le tour de la Phrase. Mais c'est assez parler des Ouvrages; il est tems de parler de l'Auteur.

CHARLES DE SAINT-DENIS, Seigneur de SAINT-EVREMOND, étoit d'une noble & ancienne Maison de Basse-

P R E F A C E.

* Celui qui
nous a donné
des MÉLANGES
D'HISTOIRE ET
DE LITTÉRATURE
sous le Nom de
Vigneul-Mar-
ville, dit que
c'étoit De
Margotelle.

Normandie. Le véritable Nom de sa Famille étoit *Marcquetel* * ; mais depuis assez long-tems ses Ancêtres ont pris celui de *Saint-Denis*, de la Terre de *Saint-Denis du Guesst* dans le *Coutantin*, entre *Saint Lo & Coutance*.

Le Baron de *Saint-Denis* son Pere Commandoit la Compagnie des Gendarmes de *Henri de Bourbon*, dernier Duc de *Montpensier*, Gouverneur de *Normandie*. Il épousa N. de *Rouville*, Sœur du Marquis de *Rouville*, qui avoit été nommé Surintendant des Finances, & de ce Mariage il eut six Garçons, tous bien faits & Gens d'esprit. Monsieur de *Saint-Evremond*, qui étoit un des Cadets, a survécu à tous ses Freres, & de cette nombreuse Famille il ne reste plus d'Enfans mâles que ceux qui sont descendus de l'Aîné. Le Marquis de *Saint-Denis* fait aujourd'hui une figure considérable en *Normandie*.

Monsieur de *Saint-Evremond* fut envoyé fort jeune à *Paris* au College de *Clermont* : il y fit ses premières Etudes, & après sa Philosophie vint à *Caën*, où il étudia en Droit. Mais son Génie n'étant pas tourné de ce côté-là, on le mit à l'Académie. Il n'y demeura que peu de mois, car à peine avoit-il seize ans qu'il entra dans le Service : il eut bien-tôt une Compagnie d'Infanterie, & se trouva au premier Siège d'*Arras*. Il servit ensuite dans la Cavalerie, & entra dans la Compagnie des Gardes de Monsieur le Duc d'*Anguien* †. Il se trouva au Combat de *Fribourg*, & l'année suivante à la Bataille de *Nortlinguen* : Il étoit alors Lieutenant des Gardes de Monsieur le Prince, & ayant été commandé avec deux Escadrons pour occuper une hauteur, il essuya un si grand feu des Ennemis, que presque toute sa Troupe fut défaite. Il fut blessé lui-même au genou gauche d'un coup de Fauconneau. On demeura près de six semaines dans l'incertitude si on lui couperoit la Cuisse ; les Chirurgiens voyant qu'il y avoit quelque espérance de guérison, différèrent d'en venir à cette dure extrémité, & le tirèrent heureusement d'affaire, mais ce ne fut qu'après avoir souffert plusieurs mois. Sa Blessure se rouvrit à *Londres* plus de trente ans après, & guérit si bien qu'il ne lui en restoit d'autre incommodité qu'un peu de foiblesse dans cette Jambe.

† Louis II. dernier Prince de Condé, qu'on appelloit Duc d'Anguien du vivant de son Pere.

P R E F A C E.

Il continua de servir en *Allemagne* & en *Flandre* sous Monsieur le Prince de *Condé*, & s'aquit l'Estime & l'Amitié de la plupart des Généraux. Sa Capacité fut connue dans les differens Emplois par où il passa; & sa Valeur parut plus d'une fois dans les Occasions, aussi bien que dans les Combats singuliers, dont il se tira avec beaucoup d'honneur. D'ailleurs il se distinguoit du commun des Officiers, par une maniere de penser fine & délicate, par une expression juste & polie. Ces endroits le firent connoître & estimer de Monsieur de *Turenne*, du vieux Maréchal d'*Etrées*, du Maréchal de *Grammont*, du Maréchal d'*Albret*, & de plusieurs autres Personnes du premier rang. Mais ses plus grandes liaisons furent avec le Comte de *Grammont*, le Comte d'*Olonne*, le Duc de *Candale*, le Maréchal de *Clerembaut*, & le Maréchal de *Crequi*. Ce dernier tout le tems qu'il a vécu l'a honoré de son Amitié, & lui en a donné des marques essentielles dans un tems & dans des circonstances où il est rare de trouver de vrais Amis.

Les premieres Années que Monsieur de *Saint-Evremond* fut auprès de Monsieur le Prince, il eut beaucoup de part à sa Bienveillance. Il étoit de ceux avec qui Son Altesse aimoit à se retirer, & à s'entretenir familièrement: on le mettoit même assez souvent des Parties de plaisir. Mr. le Prince le dépêcha plus d'une fois à la Cour pour des Affaires importantes, & je ne dois pas oublier qu'en l'envoyant en 1646. porter à la Reine-Mere la nouvelle de la prise de *Furnes*, Son Altesse le chargea de voir le Cardinal *Mazarin*, de lui faire la premiere ouverture du Siège de *Dunkerque*, & de regler avec ce Ministre tout ce qui étoit nécessaire pour l'execution d'un si grand Dessen. Quelque relief que cela lui donnât dans l'Armée, il ne pût résister au penchant naturel qu'il se sentoit à découvrir & à marquer le foible des Hommes; talent qu'il a bien fait valoir depuis. De concert avec le Maréchal de *Clerembaut*, il s'attacha à observer les Sentimens & les moindres Actions de Monsieur le Prince, & faisant profession l'un & l'autre d'admirer ses grandes Qualités, ils ne le ménagerent pas assez dans leurs Railleries, & ne garderent peut-être pas toujours le respect qu'ils lui devoient. Cela dura

P R E F A C E.

dura plusieurs mois, mais il ne pûrent joier leur jeu si finement que Monsieur le Prince ne s'en apperçut. De l'humeur dont il étoit, on peut juger qu'il n'en eut pas un médiocre ressentiment, particulièrement contre Monsieur de *Saint-Evremond*. La Prison des Princes, & la Guerre Civile survinrent peu de tems après, & Monsieur le Prince fut obligé de se retirer dans les Pays-Bas. Mais la Paix étant faite Son Altesse eut la générosité de lui pardonner, & lui témoigna beaucoup de bonté quand il le revit à *Paris*. Depuis cela en plusieurs occasions ce Prince lui fit donner des assurances de son Affection & de son Estime.

* On a les Originaux des deux Brevets datés de Compeigne le 16. & le 17. de Septembre 1652.

Après la prise de *Dunkerque* il alla servir en *Catalogne*. Les Troubles étant survenus les Années suivantes, il demeura toujours attaché au Parti du Roi, & obtint un Brevet de Maréchal de Camp, avec une Pension de mille Ecus*. Il eut pendant la Guerre Civile divers Commandemens dans la *Guienne*, & personne n'eut plus de Crédit que lui auprès du Duc de *Candale*, qui commandoit une petite Armée dans cette Province. On payoit alors peu regulierement les Troupes: on donnoit simplement aux Officiers des Assignations sur les Villes & sur les Communautés, & chacun en tiroit ce qu'il pouvoit. Habile à profiter des Conjonctures, & soutenu par Monsieur *Fouquet*, de qui il étoit particulièrement connu, Monsieur de *Saint-Evremond* ne fit pas mal ses affaires dans la *Guienne*. Il avoit lui-même, & en plaisantoit souvent, qu'en deux ans & demi il en avoit rapporté cinquante mille francs tous-fraix faits: *précaution*, ajoutoit-il, *qui m'a été d'un grand secours tout le reste de ma Vie*.

Il lui arriva peu de tems après une fâcheuse Affaire. Le Duc de *Candale* étoit très bien dans l'Esprit du Cardinal *Mazarin*: on peut même dire que le Ministre avoit fait toutes les avances, & qu'il n'avoit rien oublié pour l'attacher à ses Interêts. Cependant dans l'Accommodement que fit la Province de *Guienne*, le Duc prit un Parti qui déplût au Cardinal, & celui-ci n'osant pas attaquer directement Monsieur de *Candale*, crût devoir mortifier Monsieur de *Saint-Evremond*, qu'on accusoit d'avoir eu part à ces
Con-

P R E F A C E.

Conseils. Sur un prétexte assez léger, c'est-à-dire, pour quelques Plaifanteries dites à Table, à quoi Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas plus de part que le reste de la Compagnie, le Cardinal le fit mettre à la Bastille. Après y avoir resté un peu plus de trois mois, il fut mis en liberté; mais l'idée effrayante de la Bastille lui demeura toujours dans l'esprit, & cette crainte fut la principale raison qui l'obligea à sortir de *France*, comme on le dira dans la suite.

On commençoit à traiter de la Paix, & les Plenipotentiaires des deux Couronnes s'étant rendus à la Conference, Monsieur de *Saint-Evremond* y alla avec plusieurs Personnes de Qualité. Il étoit trop habile & trop délié pour ne pas voir le manège du Cardinal *Mazarin*, & de Don *Luis de Haro*: ces deux premiers Ministres jouïoient au plus fin; mais dans le fonds il vouloient également la Paix, quoi que par des motifs differens. En partant de *Paris* Monsieur de *Saint-Evremond* s'étoit engagé d'écrire à quelques-uns de ses Amis, & de leur rendre compte de ce qui se passoit à la Conference. Entre ceux-là il y en avoit un assez grand nombre qui souhaitoient la continuation de la Guerre: le Maréchal de *Crequi* étoit un des premiers, & Monsieur de *Saint-Evremond* crût lui faire plaisir en traitant de ridicule le Fameux Traité des *Pyrénées*, qu'on regardoit alors comme desavantageux à la *France*. Il s'expliqua sans doute trop librement, ou pout mieux dire il railla trop fortement le Ministre, dans la Lettre qui fut la cause de sa Disgrace. C'est ce qu'il avouoit lui-même; mais il ne pouvoit pas prévoir que cette Lettre deviendrait publique. On verra bien-tôt comment cela arriva.

Le Roi *Charles II.* revint en *Angleterre* peu de tems après la Paix, & fut complimenté sur son heureux Rétablissement par tous les Princes & Etats de l'*Europe*. Le Roi de *France* se distingua sur tous en envoyant Monsieur le Comte de *Soissons*. Cette Ambassade fut des plus magnifiques, soit par le rang de l'Ambassadeur, ou par le grand Cortège des Gens de Qualité qui l'accompagnerent. Monsieur de *Saint-Evremond* fut de ce nombre-là. Pendant
près

P R E F A C E.

près de six mois qu'il resta à *Londres*, outre qu'il eut l'honneur d'être connu particulièrement du Roi, & du Duc d'*York*, il vit beaucoup de Seigneurs *Anglois* qu'il avoit connus en *France*, & fit de nouvelles habitudes: ce fut ce qui le détermina dans la suite à fixer son séjour en *Angleterre*.

Quelque tems après son retour en *France*, le Cardinal *Mazarin* mourut, & la perte de Monsieur *Fouquet* fut résolue. On auroit bien de la peine à deviner comment la Disgrace de Monsieur *Fouquet* causa celle de Monsieur de *Saint-Evremond*. Qu'on me permette de développer ce Fait, dont peu de gens sont exactement instruits. Pour mieux cacher le dessein qu'elle avoit, la Cour alla faire un tour en *Anjou*, & de-là en *Bretagne*. Monsieur de *Saint-Evremond* fit le Voyage avec le Maréchal de *Clerembaut*, & laissa en partant à Madame *Dupleffis Beliere* une Cassette où il avoit quelque Argent comptant, des Billets, & tous ses Papiers. Lors que Monsieur *Fouquet* fut arrêté, on ne se contenta pas de saisir tous les Papiers qu'on trouva chez lui; on fit mettre le Sèllé chez ses Amis, & chez les Gens avec qui il avoit eu le plus de Liaison. Madame *Dupleffis* étant Amie de Monsieur *Fouquet*, on mit aussi le Sèllé chez elle, & avec les Papiers, qu'on croyoit appartenir au Surintendant, on emporta la Cassette de Monsieur de *Saint-Evremond*. On y trouva la *Lettre sur la Paix des Pirenées*, qui jusqu'alors n'avoit été vûe que des Maréchaux de *Crequi* & de *Clerembaut*: on la montra au Roi, & on n'oublia rien pour aigrir l'Esprit de ce Prince. Comme il n'est pas ordinaire dans les Cours de s'intéresser à la Réputation d'un Ministre mort, on s'étonnera sans doute qu'il se soit trouvé des Gens qui ayent pris assez à cœur la Mémoire du Cardinal, pour faire un Crime capital de quelques Railleries. Mais il faut savoir que Messieurs *Le Tellier* & *Colbert*, qui s'élevoient sur les ruines de Monsieur *Fouquet*, étoient Créatures de Son Eminence, & qu'affectant l'un & l'autre une pieuse reconnaissance pour leur Maître & leur Bienfacteur, ils représentèrent au Roi que déchirer si cruellement un Ministre, qui avoit gouverné l'Etat pendant sa Minorité, c'étoit attaquer la Régence de

P R E F A C E.

de la Reine sa Mere, & tourner en ridicule les commencemens de son Regne. Ces insinuations firent leur effet, & Monsieur de *Saint-Evremond* averti de bonne heure des mauvaises impressions, qu'on avoit données de lui, s'absenta par le conseil de ses Amis. Il se retira d'abord en *Normandie* chez un de ses Parens; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il fut obligé de changer souvent de retraite. Il alla d'une Province dans une autre, voyageant toujours de nuit, & ne logeant que chez des gens, dont il étoit connu. Enfin ennuyé de cette Vie errante, & voyant que les tentatives que ses Amis avoient fait en sa faveur étoient inutiles, & plus que tout cela appréhendant la *Bastille*, où il avoit fait quelques Années auparavant un assez rude Noviciat, il prit le parti de sortir de *France* vers la fin de l'Année 1661. Il vint d'abord dans les *Pays-Bas Espagnols*, & de-là en *Hollande*: il n'y fit pas un long séjour, mais passa en *Angleterre*, où il salua le Roi *Charles II.* qui le reçût très favorablement. Il y vécût d'abord avec beaucoup de familiarité avec les Ducs de *Buckingham* & d'*Ormond*, les Comtes de *Saint-Albans* & d'*Arlington*, avec Mylord *Crofts*, & quelques autres Seigneurs. Il vécût sur tout dans une grande liaison avec Monsieur d'*Aubigny*. Il s'attacha à la Lecture, & ne négligea pas la Conversation des Gens de Lettres. Il fit connoissance avec Monsieur *Waller*, un des plus beaux Esprits d'*Angleterre*, avec le fameux *Hobbes*, avec Monsieur *Cowley*, Monsieur *Isaac Vossius*, & divers autres Savans.

Quelque agréablement qu'il passât ses jours en *Angleterre*, il pensoit souvent à revoir sa Patrie, & à rentrer dans ses Emplois. Dans cette vûe il écrivoit à ceux de ses Amis qui avoient le plus de crédit à la Cour de *France*, & ne négligeoit rien pour obtenir son Retour. Mais trouvant inflexible l'Esprit des Ministres, il tomba dans une profonde mélancolie, & dans une espee de langueur. On lui conseilla, pour divertir ses ennuis, de passer la Mer, & il eut d'autant moins de peine à s'y résoudre, que la Peste commençoit à regner dans *Londres*, & que la Cour pensoit déjà à se retirer. Il partit en 1665. & passa en *Hollande*, où au bout de quel-

P R E F A C E.

ques mois il recouvra sa santé. Il y connut particulièrement le Pensionnaire *De Wit*, & les Personnes les plus considérables de l'Etat. Il eut beaucoup d'habitude avec le Marquis d'*Estrades*, le Baron de *Lifola*, & la plupart des Ministres Etrangers qui étoient à la *Haye*. Mais sur tout il vit alors le Prince d'*Orange*, qui bien que dépouillé des Charges de ses Ancêtres, & réduit en quelque manière à une condition privée, ne laissoit pas de donner dans un Age peu avancé, des marques d'un Génie extraordinaire, de cette humeur Guerrière, & de cette noble Ambition, qu'il a fait paroître dans toute la suite de sa Vie.

* Le Grand
Duc d'à pré-
sent.

Le Traité de *Breda* commença peu après: Monsieur de *Saint-Evremond* y alla passer quelques mois, & y connut presque tous les Plenipotentiaires. De-là il fit un tour à *Bruxelles*, & revint à la *Haye*. Le Prince de *Toscane* *, qui voyageoit *incognito* y passa allant en *Angleterre*. On avoit retenu pour lui une Maison, qui étoit précisément celle où Monsieur de *Saint-Evremond* étoit logé. Il se préparoit à en sortir, de même que les autres qui y avoient des Appartemens; mais le Prince lui fit dire qu'il souhaitoit qu'il demeurât. Tout le tems que Son Altesse fut à la *Haye*, Monsieur de *Saint-Evremond* lui fit régulièrement sa Cour, & eut l'honneur de manger ordinairement à sa Table. Depuis ce tems-là le Grand Duc a toujours conservé beaucoup d'estime & de bienveillance pour lui, & lui en a donné des assurances par des Lettres très obligeantes, & par des *Regales* que Son Altesse Royale lui envoyoit de tems en tems.

Il y avoit plus de quatre ans que Monsieur de *Saint-Evremond* étoit en *Hollande*, lors que le Chevalier *Temple* lui fit dire de la part du Roi *Charles II.* que Sa Majesté souhaitoit qu'il retournât en *Angleterre*. Il se rendit au plutôt à *Londres*, où le Roi le reçût avec une extrême bonté, & lui donna une Pension de trois cens Livres Sterling, qui fut toujours régulièrement payée. Il avoit fait une grande perte à la mort de Monsieur d'*Aubigny*, mais il retrouva un grand nombre d'anciens Amis, & se fit bien-tôt connoître des jeunes Courtisans. La Lecture & la Société des Honnêtes-gens faisoient toute son occupation, & on peut dire qu'il vivoit aussi

P R E F A C E.

aussi agréablement, qu'un Etranger & un Exilé pouvoit le souhaiter. Mais ce qui contribua le plus à la douceur de sa Vie, fut l'arrivée de Madame la Duchesse *Mazarin* en *Angleterre*. Alors tous ses soins auparavant partagés se réunirent; toute son assiduité fut pour une Personne si extraordinaire. Il devint un de ses plus zélés, & de ses plus constans Admirateurs. Elle a servi de sujet à ce qu'il a fait de plus délicat dans tous les genres d'écrire: en mille endroits de ses Ouvrages il a célébré sa Beauté incomparable, les agrémens de son Esprit, les charmes de sa Conversation; mais quelques éloges qu'il lui ait donnez, ils sont encore beaucoup au dessous de ceux qu'elle méritoit. Et à dire le vrai, on ne fait qui des deux avoit le plus d'obligation, ou Madame *Mazarin* à son Panegiriste, d'avoir fait connoître à tout le monde ses rares & admirables qualités; ou Monsieur de *Saint-Evremond* à Madame *Mazarin*, de lui avoir fourni les occasions d'écrire mille choses, qui lui feront toujours beaucoup d'honneur, dans l'esprit des Personnes qui ont de la délicatesse & du bon goût. Il trouvoit chez elle ce que l'*Angleterre* avoit de plus qualifié & de plus poli, ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Ministres Etrangers: il trouvoit ceux que les Charmes de Madame *Mazarin*; ceux que la liberté de sa Maison y attiroient ordinairement: mais ce qu'il estimoit plus que tout le reste, il voyoit tous les jours Madame *Mazarin*; c'étoit sa principale occupation. Si le tems, qui détruit ce qu'il y a de plus grand & de plus beau; qui efface jusqu'aux Noms & aux Tîtres, pouvoit faire oublier la Beauté, le Rang, la Fortune d'*Hortence Mancini*, les Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond* lui assureroient l'Immortalité. Son Nom & ses Tîtres sont plus en sûreté, que si on les avoit gravés sur le Marbre & sur le Bronze. Le Lecteur me pardonnera ce que je viens de dire de Madame *Mazarin*. Elle a eu tant de part aux Ecrits, que Monsieur de *Saint-Evremond* a fait en *Angleterre*, que je ne pouvois me dispenser de m'étendre sur son sujet; & on ne sauroit se souvenir d'une Personne si accomplie, sans être encore vivement touché de sa perte.

Du tems que Monsieur *Colbert de Croissy* étoit Ambassadeur en

P R E F A C E.

Angleterre, il s'employa pour obtenir le rappel de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il écrivit plusieurs fois à Monsieur *Colbert* son Frere, & le pressa de s'expliquer. Monsieur *Colbert* promit de ne faire point d'opposition, si quelqu'un vouloit prendre sur soi d'en parler au Roi; mais il ajouta qu'il ne pouvoit pas agir directement dans une affaire, où en quelque maniere il avoit été Partie. Ainsi cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes.

Après la mort du Roi *Charles II.* le Comte de *Sunderland*, qui étoit Secrétaire d'Etat, & Président du Conseil, proposa au Roi *Jacques II.* de créer une nouvelle Charge pour Monsieur de *Saint-Evremond*: c'étoit en quelque maniere une Charge de Secrétaire du Cabinet, car on vouloit qu'il fit les Lettres particulieres du Roi aux Princes Etrangers. Monsieur de *Saint-Evremond* s'excusa d'accepter un tel Emploi, ne croyant pas qu'il convint à un Homme de son âge. Il pria Mylord *Sunderland* de remercier très humblement le Roi, & de dire à sa Majesté qu'après soixante & dix ans il falloit jouir du peu qui restoit à vivre, & renoncer entierement aux Affaires.

La Révolution, qui arriva sur la fin de l'année 1688. & qui donna une nouvelle face à l'*Angleterre*, loin de nuire à Monsieur de *Saint-Evremond*, lui fut plutôt avantageuse. Il alla saluer le Prince d'*Orange*, dès qu'il fut arrivé à *Londres*, & fut reçu de lui avec beaucoup de distinction. Ce Prince ayant été élevé sur le Thrône, lui donna en toutes sortes d'occasions des marques de bonté, & les accompagna souvent de Graces & de Bienfaits solides. Lors que sa Majesté mangeoit chez quelque Seigneur, elle le nommoit assez souvent pour un des Convives, & se plaisoit fort à sa Conversation. Assuré de la Protection & de la Bienveillance du nouveau Roi, il ne songeoit qu'à finir tranquillement ses jours en *Angleterre*, lors qu'on lui fit dire qu'il pouvoit retourner en *France*. Ce fut avant la Déclaration de la Guerre de 1689. que le Comte de *Grammont* le lui fit savoir de la part des Ministres. Plusieurs de ses Amis le sollicitèrent en même tems de se rendre à *Paris*, & lui firent des offres très obligeantes. Mais soit que l'extrême passion qu'il avoit eue fut rallentie par l'âge, ou qu'il fut content

P R E F A C E.

tent du genre de vie, & de la société qu'il avoit choisie, il répondit au Comte de *Grammont*, qu'il étoit trop vieux pour se transplanter; que d'ailleurs il aimoit mieux rester par choix à *Londres*, où il étoit connu de ce qu'il y avoit d'Honnêtes gens; où l'on étoit accoutumé à sa Loupe & à ses Cheveux blancs, à ses manieres & à son tour d'esprit, que de retourner en *France*, où il avoit perdu toutes ses habitudes; où il seroit comme Etranger, & où à peine connoîtroit-il un autre Courtisan que le Comte de *Grammont* lui-même.

Le reste de la Vie de Monsieur de *Saint-Evremond* a été trop uni & trop égal, pour nous arrêter long-tems. Il suffit de dire qu'il vivoit à *Londres* en Philosophe. La Lecture & la Conversation étoient plus que jamais sa principale affaire: le reste du tems il l'employoit à composer de petites Pièces pour son amusement, & pour celui d'un certain nombre d'Honnêtes-gens, qui s'assembloient tous les jours chez Madame *Mazarin*. La mort de cette Dame le toucha vivement: il ne pouvoit quelquefois la nommer sans répandre des larmes. Quelques-uns de ses Amis lui firent sur cela de nouvelles instances, & le sollicitèrent de quitter l'*Angleterre*; mais il demeura ferme dans sa premiere resolution.

Il a conservé jusqu'à la fin un Jugement sain, une Mémoire heureuse, & une Santé aussi parfaite qu'on pouvoit la souhaiter à son âge. Il commença à se plaindre huit ou dix mois avant sa Mort, d'une difficulté d'uriner, causée par un Ulcère dans la Vessie. Ce Mal augmenta insensiblement, & lui causa des douleurs vives & des insomnies qui l'affoiblirent, & lui ôtèrent enfin l'appetit, qu'il avoit toujours eu fort bon. Se sentant accablé il fit un Testament, & disposa du peu qui lui restoit en faveur de ses Domestiques, & de quelques-uns de ses Amis. Il mourut le 20. de Septembre 1703. ayant toujours eu les sens libres, & parla autant qu'il pût se faire entendre. On n'a jamais su exactement son âge: mais par la plus juste supputation qu'on ait faite, il ne pouvoit pas avoir moins de 92. ans. Il fut enterré dans l'Abbaye de *Westminster*, auprès des Savans *Casaubon*, *Camden*, *Barrow*, & des Poètes *Chaucer*, *Spencer*, *Cowley*, &c. On a pris soin de faire faire par un habile Sculpteur son

Bust e

P R E F A C E.

Buste, qui est très ressemblant : il est placé au dessus de l'Inscription, qu'on a gravée sur un Marbre blanc, & qu'on trouvera à la fin de cette Preface.

Finissons en disant un mot de sa Personne & de son Caractère. Monsieur de *Saint-Evremond* étoit d'une taille avantageuse & bien prise : comme il avoit bien fait dans sa Jeunesse tous les Exercices, il lui en restoit dans un âge très avancé une démarche naturelle & aisée. Il avoit les Yeux bleus, vifs, & pleins de feu, une physionomie spirituelle, un souris malin. Il avoit eu de beaux Cheveux noirs : quoi qu'ils fussent devenus tous blancs, & qu'il lui en restât même fort peu, il ne voulut jamais prendre la Perruque, & se contenta d'une Calotte. Plus de vingt ans avant sa mort il lui vint à la racine du nez une Loupe, qui grossit considérablement, mais cela ne le défiguroit pas beaucoup ; du moins ceux qui étoient accoutumés à le voir n'y trouvoient rien de fort choquant.

Sa Conversation étoit enjouée & facile, ses reparties vives & piquantes, ses manieres honnêtes & polies : en un mot on peut dire qu'il sentoît en tout son Homme de Qualité. Rigide observateur des regles de la Civilité, il ne manquoit point à rendre une Visite : mais c'étoit sans cette affectation de Cérémonie, qui gâte la douceur & l'agrément du Commerce.

Il n'avoit pas un grand savoir ; mais ce qu'il avoit lû il le savoit bien. En lisant il s'attachoit plus à étudier le Génie & le Caractère d'un Auteur, qu'à charger sa mémoire d'une érudition fastueuse & souvent inutile.

Il écrivoit avec facilité. Quoi que son Stile sente le travail & l'étude, il s'étoit fait une si grande habitude d'écrire, que cela ne lui coûtoit rien. Ce n'est pas qu'il ne corrigeât ses Ouvrages. Il les reprenoit au bout d'un certain tems ; il ajoûtoit, quelquefois il retranchoit : mais assez souvent du premier coup il réussissoit mieux que dans ses Corrections.

Quoi qu'au jugement de tout le Monde la Poésie soit fort au dessous de la Prose, il n'en jugeoit pas toujours comme le Public. On peut même dire qu'il avoit souvent un peu trop de prévention
pour

P R E F A C E.

pour ses Vers. D'ailleurs il les faisoit avec beaucoup de facilité. Il aimoit passionnément la Musique, & l'entendoit assez bien pour composer des Airs. Il nota le **CONCERT DE CHELSEY**, un **PROLOGUE EN MUSIQUE**, & diverses autres Pièces qu'on verra dans cette Edition. Il est vrai que pour les Ouvertures, les Basses continues, les Chœurs, & toute la Symphonie, il les donnoit à faire à quelque Musicien habile. Grand Admirateur d'une belle Voix, & encore plus des Instrumens bien touchés, il ne manquoit aucun Concert, ni aucun Divertissement de cette nature-là.

Tout le tems qu'il resta dans le Service, il fut très appliqué à remplir les devoirs d'un bon Officier : hors de-là aimant le Plaisir, Homme de Commerce, de Bonne-chere. Le Comte d'Olonne, le Marquis de Boisdauphin & lui, furent nommés les **CÔTEAUX***, pour avoir voulu raffiner sur le goût, & sur la délicatesse de la Table. Dans les Pays étrangers il a toujours aimé la Bonne-chere, & lors même que les autres Passions l'ont quitté, celle-ci l'a accompagné jusqu'au Tombeau.

Quoi que naturellement il eut du penchant à la Satire, ou plutôt à une Raillerie fine, à une Ironie ingénieuse, la Politesse & le grand Monde, dans lequel il avoit vécu, l'avoient rendu fort circonspect & fort réservé. Sur ses vieux jours il affectoit de louer tout, & même d'applaudir un peu trop aux Favis & aux Personnes en place. C'étoit plutôt un effet de crainte & de défiance, compagnes ordinaires de la Vieillesse, qu'un changement dans son humeur & dans son tour d'esprit. Il a exprimé dans ces quatre Vers la disposition où il se trouvoit.

*Je pers le goût de la Satire,
L'Art de louer malignement
Cede au secret de pouvoir dire
Des Verités obligeamment †.*

Non seulement il a vécu très long-tems, mais pendant tout le cours de sa Vie il a joui d'une Santé forte & vigoureuse. Il a conservé jusqu'à la fin une humeur gaye, un enjouement qui ne tenoit rien de l'austerité, ni du chagrin de la Vieillesse. Il aimoit la compagnie

* Monsieur de Lavardin Evêque du Mans, ayant dit un jour à sa Table que Messieurs d'Olonne, de Boisdauphin, & de Saint Evremond étoient des délicats, qui ne buvoient du Vin que de trois Côteaux, ne mangeoient des Perdreux que de tel ou tel endroit, &c. Ces Messieurs repetoient si souvent ce qu'il avoit dit des Côteaux, & ils l'en raillèrent en tant d'occasions, qu'on les appella LES TROIS CÔTEAUX. Mr. Menagen'a point su la véritable origine de ce Mot, non plus que Mr. Despreaux.

† Voyez le SONNET entier Tom. II. Pag. des 153.

P R E F A C E.

des Jeunes-gens, il étoit sensible à tous leurs Plaisirs. Les Divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, faisoient sur son Esprit une impression vive & agréable: il se plaisoit à en entendre parler.

Il étoit naturellement mal-propre, & ce qui y contribuoit le plus, c'est qu'il avoit toujours chez lui des Chiens, des Chats, de toutes sortes d'Animaux. Il disoit que pour divertir les ennuis inséparables de la Vieillesse, il falloit toujours avoir devant les yeux quelque chose de vif & d'animé.

Il emporta de *France* tout l'Argent qu'il pût retirer, laissant quelques Billets au Maréchal de *Crequi*, qui lui en fit une Rente viagere de deux cens Ecus. Quand il passa la seconde fois de *Hollande* en *Angleterre*, il donna cinq cens Livres Sterling à Mylord Duc de *Montaigu*, qui lui en a fait près de trente années & jusqu'à sa Mort, une Rente viagere de cent Livres Sterling par an. Cela joint à ce qu'il retiroit de *Normandie*, & aux Gratifications qu'il a eues des Rois *Charles II.* & *Guillaume III.* lui suffisoit pour le nécessaire, & pour les commodités de la Vie.

En voila assez pour faire connoître Monsieur de *Saint-Evremond*. S'il manque quelques traits à son Portrait, on peut voir celui qu'il a fait lui-même*: il le finit par ses Vers, qui nous apprennent en quoi il faisoit consister sa Religion.

* Voyez le
Tom. III. Pag.
312, 313.

*De Justice & de Charité
Beaucoup plus que de Penitence,
Il compose sa Pieté:
Mettant en Dieu sa confiance,
Esperant tout de sa Bonté,
Dans le Sein de la Providence
Il trouve son repos & sa félicité.*

A Londres le 1. d'*Avril* 1705.

CAROLUS

CAROLUS DE SAINT-DENIS DNS DE SAINT-EVREMOND
NOBILI GENERE IN NORMANNIA ORTUS

A PRIMA JUVENTUTE
MILITIÆ NOMEN DEDIT.

ET PER VARIA MUNERA
AD CASTRORUM MARESCALLI GRADUM EVECTUS
CONDEO TURENNIO

ALIISQUE CLARIS BELLII DUCIBUS
FIDEM SUAM ET FORTITUDINEM
NON SEMEL PROBAVIT

RELICTA PATRIA HOLLANDIAM
DEINDE A CAROLO II. ACCITUS ANGLIAM
VENIT

PHILOSOPHIAM ET HUMANIORES LITTERAS
FELICITER EXCOLUIT
GALLICAM LINGUAM

CUM SOLUTA TUM NUMERIS ASTRICTA ORATIONE
EXPOLIVIT ADORNAVIT LOCUPLETAVIT
APUD POTENTISS. ANGLIÆ REGES BENEVOLENTIAM ET FAVOREM
APUD REGNI PROCERES GRATIAM ET FAMILIARITATEM
APUD OMNES LAUDEM ET APPLAUSUM
MERUIT.

NONAGINTA ANNIS MAJOR OBIIT
DIE IX. SEPTEMBRIS MDCCIII.

VIRO CLARISSIMO
INTER PRÆSTANTIORES
ÆVI SUI SCRIPTORES
SEMPER MEMORANDO
AMICI MOERENTES
P. P.



T A B L E

Des Pièces contenuës dans le premier Tom.

L E S <i>Academiciens</i> , Comedie.	Pag. 1.
Retraite de Monsieur le Duc de Longueville en son Gouvernement de Normandie.	36.
Lettre à Madame ***: Je me souviens qu'allant à l'Armée, &c.	45.
Lettre à la même: Je pensois que vous m'aviez oublié, &c.	46.
Lettre à Madame ***: Vous êtes sur le point de faire un méchant Galant, &c.	47.
Madrigal: Qu'avez-vous fait de mon Amour, &c.	48.
A Madame ***; Elegie: Aimable Iris si vous voulez apprendre, &c.	49.
A la Même; Elegie: Iris si vous savez les peines que j'endure, &c.	52.
A la même; Stances; Iris je vous aime toujours, &c.	53.
A la même; Stances: Puis qu'il vous faut quitter, &c.	55.
A la même; Stances: Je n'entens plus parler de vous, &c.	56.
A la même; Stances: Si vous savez que je vous aime, &c.	57.
A la même; Stances: Mes Yeux, mes inutiles Yeux, &c.	58.
A la même; Chanson: Vous avez trompé mes desirs, &c.	59.
Caractere de Madame la Comtesse d'Olonne.	60.
Lettre à Madame la Comtesse d'Olonne, en lui envoyant son Caractere,	64.
A Madame ***; Sonnet: Que vous faites languir un pauvre malheureux, &c.	65.
Dixain: Vous faites la spirituelle, &c.	66.
A Madame ***; Laissez là nos jeunes desirs, &c.	66.
A Madame ***; Stances; Bien heureux qui vit sans Chimere, &c.	68.
A la Même; Stances; Je ne viens point devant vos Charmes, &c.	70.
Epigramme:	

T A B L E.

<i>Epigramme</i> : Ette sans vertu prétieuse, &c.	71.
<i>Epigramme</i> : Très difficile & fort peu délicat, &c.	ibid.
<i>Stances</i> : Philis en tournant ses beaux Yeux, &c.	72.
<i>Lettre à Mad***</i> : Quelque violente que soit mon Amitié, &c.	76.
<i>A Monsieur le Marquis de ***</i> ; <i>Stances</i> : Marquis on dit par tout que vous êtes aimable, &c.	77.
<i>A Mad***</i> ; <i>Sonnet</i> : Vous m'ordonnez de vous voir rarement, &c.	80.
<i>A Madame ***</i> ; <i>Stances irregulieres</i> : Ménagez mieux le repos de ma Vie, &c.	81.
<i>Sur les Ingrats</i> .	82.
<i>Lettre à Madame ***</i> : Il n'y a rien de si honnête qu'une ancienne Amitié, &c.	85.
<i>Observations sur la Maxime</i> , qu'il faut mépriser la Fortune, & ne se point soucier de la Cour.	86.
<i>Lettre à Monsieur le Comte d'Olonne</i> .	90.
<i>Le Cercle</i> .	93.
<i>A Mademoiselle de l'E***s</i> ; <i>Elegie</i> : Chere Philis qu'étes-vous devenuë, &c.	97.
<i>L'homme qui veut connoître toutes choses ne se connoît pas lui-même</i> .	102.
<i>Lettre à Monsieur ***</i> : Vous m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Protestante, &c.	106.
<i>Sur les Plaisirs</i> .	108.
<i>Sonnet</i> : Nature enseigne-moi, &c.	114.
<i>Stances</i> : Tircis, que l'Avenir trouble moins tes beaux Jours, &c.	115.
<i>Epitaphe</i> : A brôuiller les humains Boudet fut sans seconde, &c.	116.
<i>Dixain</i> : Qu'une Passion délicate, &c.	117.
<i>Chanson</i> : Il faut pour vôtie honneur Silvie, &c.	ibid.
<i>Idée de la Femme qui ne se trouve point, & qui ne se trouvera jamais</i> .	118.
<i>Lettre à Madame ***</i> : A ce que j'apprens, Madame, vous voulez devenir dévote, &c.	124.
<i>Elegie sur la Mort du Duc de Candale</i> .	128.
<i>A Monsieur le Chevalier de Grammont</i> : Il n'est qu'un Chevalier au Monde, &c.	126.
<i>Lettre</i>	

T A B L E.

<i>Lettre à Monsieur le Marquis de Crequi, sur la Pais des Pirenées, &c.</i>	128.
<i>Jugement sur les Sciences où peut s'appliquer un Honnête-homme.</i>	136.
<i>Jugement sur Cesar & sur Alexandre.</i>	141.
<i>Reflexions sur les divers Genies du Peuple Romain dans les divers tems de la Republique.</i>	151.
CHAP. I. <i>De l'Origine fabuleuse des Romains, & de leur Genie sous les premiers Rois.</i>	ibid.
CHAP. II. <i>Du Genie des premiers Romains, dans les commencemens de la Republique.</i>	156.
CHAP. III. <i>Des premieres Guerres des Romains.</i>	158.
CHAP. IV. <i>Contre l'opinion de Tite Live sur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains.</i>	160.
CHAP. V. <i>Le Genie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la Guerre.</i>	165.
CHAP. VI. <i>De la premiere Guerre de Carthage.</i>	171.
CHAP. VII. <i>De la seconde Guerre Punique.</i>	175.
CHAP. VIII. <i>Du Genie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.</i>	189.
CHAP. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV.	197. 198.
CHAP. XVI. <i>D'Auguste, de son Gouvernement, & de son Genie.</i>	199.
CHAP. XVII. <i>De Tibere & de son Genie.</i>	209.
<i>Sonnet: Qu'avez-vous plus, Destins, à me faire endurer, &c.</i>	215.
<i>A Madame***; Stances: Il me souvient de mes Plaisirs, &c.</i>	216.
<i>Sur la Complaisance que les Femmes ont en leur Beauté.</i>	218.
<i>Jugement sur Seneque, Plutarque, & Pétrone.</i>	222.
<i>La Matrone d'Ephese.</i>	236.
<i>Conversation du Maréchal d'Hoquincourt avec le Pere Canaye.</i>	240.
<i>Conversation de Monsieur d'Aubigny avec Monsieur de Saint-Evremond.</i>	247.
<i>Sir Politick Would-be, Comedie à la maniere des Anglois.</i>	251.

FIN des Pieces du premier TOME.

L A V I E

DE MESSIRE

Charles de Saint-Denis

SIEUR DE

SAINT-EVREMOND;

Maréchal de Camp des Armées du Roi
Très-Chrétien.

P A R

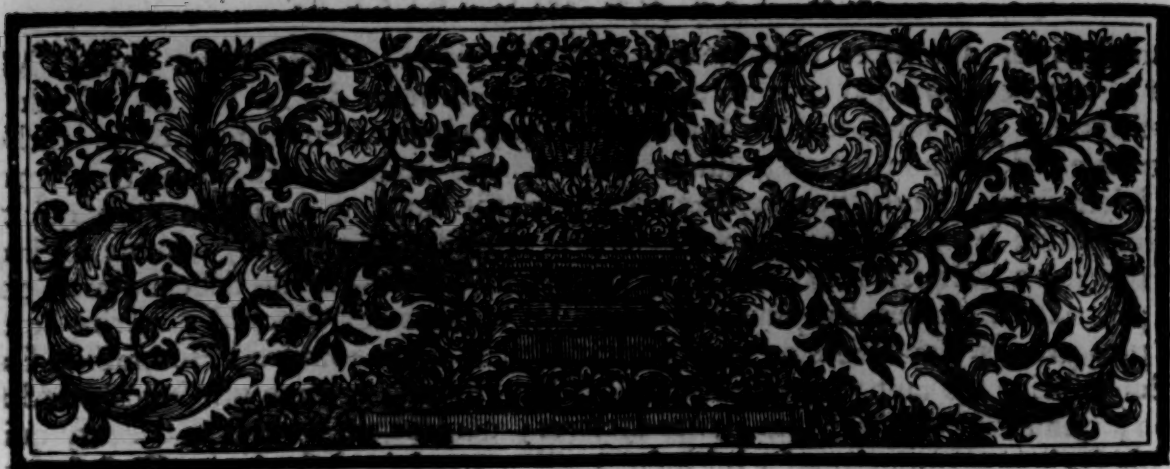
Monsieur DES MAIZEAUX.



AVERTISSEMENT.

L Orsque je formai le dessein d'écrire la *Vie* de M. de St. Evremond, je n'avois en vûe que de satisfaire la *Curiosité* de M. Bayle : mais un *Libraire d'Amsterdam* l'ayant demandée pour la joindre au *MELANGE* curieux des meilleures *Pieces* attribuées à M. de St. Evremond, je la lui envoyai. Quelque tems après on la rimprima à Utrecht, sur un *Exemplaire* où j'avois fait quelques *Corrections*. Mais quoi que cette *seconde Edition*, soit moins mauvaise que la première, elle m'a paru encore *defectueuse*; desorte que je n'ai pu me résoudre à voir publier ici cet *Ouvrage*, sans employer quelques heures à le retoucher. Quelque soin que j'eusse pris d'être exact, je me suis aperçu que je m'étois trompé en plusieurs choses; quelquefois faute d'attention, & souvent pour avoir fait trop de fond sur ce qui m'avoit été rapporté. Ceux qui prendront la peine de comparer cette nouvelle *Edition* avec les précédentes, trouveront que j'ai refondu plusieurs endroits, que j'en ai retranché d'autres, & que j'ai fait un assez grand nombre d'*Additions*. J'ai profité de deux *Mémoires* sur la *Famille* de M. de St. Evremond, qui sont très curieux. M. l'*Abbé* Fraguier m'a fait la grace de m'en communiquer un, & je suis redevable de l'autre à M. Misson, si connu par son *Voyage d'Italie*. J'ai ordinairement cité à la marge les *Livres* qui m'ont fourni quelque *Fait* nouveau, ou qui tendent à confirmer ce que j'avois déjà dit. J'oubliois d'avertir que dans les *Dattes*, je me sers toujours du *Stile* nouveau.

A Londres le 15. de Juillet 1709.



LA VIE
DE MONSIEUR DE
SAINT-EVREMOND.
A
MONSIEUR
BAYLE.



A maniere obligeante, Monsieur, dont vous avez bien voulu recevoir la Vie de M. de St. Evremond, que j'eus l'honneur de vous envoyer il y un an, m'a engagé à la revoir, & à tacher de la rendre un peu plus digne de l'Aprobation que vous lui avez donnée. Ne vous attendez pourtant pas, Monsieur, à une Histoire suivie & complete de la Vie de M. de St. Evremond. Je repete ce que je vous dis dans ce tems-là : il n'y a personne en Angleterre qui puisse vous fournir rien de pareil; & vous n'en ferez pas surpris, lorsque vous saurez que M. St. Evremond étoit, peut-être, l'homme du Monde qui aimoit le moins à parler de lui. Dès qu'il s'apercevoit qu'on vouloit le mettre sur quelque Evenement de sa Vie, il détournoit la Conversation; ou bien il s'excusoit sur ce *qu'il y avoit si long-tems que ces choses-là étoient arrivées, qu'il ne s'en souvenoit plus.* Cependant vous avez raison de croire, que je n'ai laissé échaper aucune occasion de m'instruire sur ce sujet, autant qu'il m'a été possible: j'oserai même dire que la Revision que je faisois avec lui de ses Ouvrages, m'a donné lieu d'apprendre plus de Circonstances de sa Vie, que bien d'autres personnes, qui l'ont fréquenté plus longtems que moi. Je recueillois avec soin les particularités qu'il m'avoit dites, afin
d'en

d'en conserver des idées plus nettes, & plus sûres. Vous aurez donc, Monsieur, tout ce que j'ai pu apprendre de plus curieux de la Vie de M. de St. Evremond. J'y joindrai l'Histoire de ses principaux Ouvrages, & je tâcherai de vous en donner le Précis, autant que cela se pourra faire, sans trop grossir ces Memoires. Vous vous apercevrez bien-tôt qu'il y a peu de gens qui connoissent bien M. de St. Evremond. On le regarde, il est vrai, comme un Homme qui avoit l'Esprit juste, le Gout exquis, le Discernement délicat : mais on ne fait pas qu'il a eû des Emplois considerables à l'Armée, & qu'il a mérité l'estime des plus grands Capitaines de son Siecle. Il faut donc joindre l'Homme-de-Guerre au Bel-Esprit. Il faut regarder M. de St. Evremond, comme un Officier de distinction, qui a toujours aimé les Belles-Lettres; comme un Courtisan delicat, qui n'a jamais écrit que pour s'amuser lui-même, ou pour plaire à ses Amis. C'est sous cette double idée que je vais tâcher de le représenter.

M. de St. Evremond étoit d'une des meilleures Familles de Normandie, & des mieux alliées, tant par les Filles qui en sont sorties, que par les Femmes qui y sont entrées. GILLES DE MARGUETEL, Châtelain de St. Denis le Guast, épousa Magdeleine Martel, sœur d'Etienne Martel, Evêque de Coutances, de la Branche de Basqueville-Martel. JEAN, son Fils, qui prit le Nom & les Armes de St. Denis *, épousa Catherine Martel, de la Branche de Fontaine Martel. Il eut six Filles †, & deux Fils; Henri qui mourut sans avoir été marié, & Charles. CHARLES DE ST. DENIS épousa Charlotte de Rouville, de la Famille des Comtes de Rouville-de la Cour. Elle étoit sœur de M. le Comte de Rouville, qui avoit été nommé à la Surintendance des Finances; mais qui mourut avant que de pouvoir exercer cet emploi. La Mere de Charlotte étoit de la Famille du Veneur, Comte de Tilliere, aîné de cette Famille; & avoit pour sœur l'héritiere de cet Aîné, la Comtesse de Vaudemont, d'où sont issus Messieurs de Lorraine. CHARLES eût Sept Enfans: une Fille, qui mourut jeune, & six Fils; François, dit de *Hel-lande*; Jean, dit de *la Beloutiere*, Abbé; Charles, dit de *St. Evremond*; Pierre, dit de *Grimesnil*; Henri, dit de *la Neuville*; & Phillippe, dit *le Tanus*. Outre cette distinction fondée sur des Terres, qui la plupart relevoient de la Chatellenie de St. Denis, on donna encore à ces six Freres une espece de Surnom dans la Famille, tiré de leur Caractere particulier. On appelloit l'aîné, St. Denis, l'HONNETE-HOMME; l'Abbé, LE FIN; St. Evremond, L'ESPRIT; Grimesnil, LE SOLDAT; la Neuville, LE DAMERET; & le Tanus, LE CHASSEUR.

1613. CHARLES DE ST. DENIS, SIEUR DE ST. EVREMOND*, nâquit à St. Denis le Guast, le 1. jour d'Avril, 1613. Comme il étoit un des Cadets †, on le destina pour la Robe; & dès qu'il eût atteint l'age de neuf Ans, on l'envoya à Paris, pour y faire ses Etudes. Il entra en Cinquième dans le College de Clermont, & en quatre Ans qu'il y demeura, il fit ses Humanités, & sa Rhétorique sous le Pere Canaye. Il alla ensuite dans l'Université de Caen, pour y faire sa Philosophie;

* La Terre de St. Denis le Guast, à trois lieues de Coutance dans la Basse Normandie, étoit entrée dans la Famille, par sa Mere, qui en étoit héritiere.

† Les cinq Aînés épousèrent les sœurs de Vierville, de Savigny Gambieres, de Tauville, du Mesnil-Poisson, & de Fontenay-Haubert. Vierville, du Mesnil-Poisson, & Fontenay, étoient Protestants.

* Saint-Evremond est une Terre à une lieue de St. Lo. Ce Nom vient originaiement de ST. EVREMOND (Sanctus Evermundus) qui vivoit dans le septième Siecle, & qui étoit Abbé de Fontenay-sur-Orme en Bessin. Ses Reliques sont à Creil, à dix Lieues de Paris.

† Sa Portion fut de dix mille francs, en Argent, & une Pension de deux cens Ecus; ce qui est beaucoup pour un Cadet de Normandie.

Philosophie: mais il n'y demeura qu'un An. Il retourna à *Paris*, où il l'étudia encore pendant une Année au College de *Harcourt*. Il ne se distingua pas moins dans ses Etudes que dans ses Exercices, & particulièrement dans celui de faire des Armes, desorte qu'on parloit de *la Botte de St. Evremond*. Dès qu'il eût achevé sa Philosophie, & fait ses Exercices, il commença l'Etude du Droit: mais soit que ses Parens eussent alors d'autres vûes, ou que son inclination le portât du côté des Armes; il quitta cette Etude, après s'y être appliqué un peu plus d'un An; & fut fait Enseigne, ayant à peine seize Ans accomplis. Après avoir servi deux ou trois Campagnes, il obtint une Lieutenance; & on lui donna une Compagnie après le Siege de Landrecy.

1627.

1628.

1629.

1632.

1637.

Les Armes n'empêcherent pas M. de St. Evremond, d'étudier la Religion, & de cultiver la Philosophie & les Belles-Lettres: & il lui arriva bientôt à l'égard de la Philosophie, ce qui arrive ordinairement aux Personnes, qui dans un Age plus avancé, s'avisent de faire usage de leur Raison. Il examina d'abord, s'il étoit bien vrai que ses Maîtres lui eussent fait connoître la Nature des Choses; mais plus il pouffoit ses Recherches plus il reconnoissoit la Vanité de leurs Prétensions. Ce qu'ils lui avoient souvent proposé comme étant de la dernière évidence, ne lui paroissoit pas même vraisemblable. „ Dans ce tems, dit-il lui-même, où l'Entendement s'ouvre aux Connoissances, j'eus un desir curieux de comprendre la Nature des Choses; & la Présomption me persuada bien tôt que je l'avois connue: la moindre preuve me sembloit une Certitude, une vraisemblance m'étoit une Verité; & je ne vous saurois dire avec quel mépris je regardois ceux que je croyois ignorer ce que je pensois bien savoir. A la fin, ajoute-t-il, quand l'âge & l'expérience qui malheureusement ne vient qu'avec lui, m'eurent fait faire de sérieuses Reflexions, je commençai à me défaire d'une Science toujours contestée, & sur laquelle les plus grands Hommes avoient eû de differens Sentimens. Je savois par le Consentement Universel des Nations, que Platon, Aristote, Zénon, Epicure, avoient été les lumières de leur Siècle; cependant on ne voyoit rien de si contraire que leurs Opinions. Trois mille Ans après, je les trouvois également disputées; des Partisans de tous les côtés; de Certitude & de Sûreté nulle part. Au milieu de ces Méditations, qui me desabusoient insensiblement, j'eus la curiosité de voir Gassendi, le plus éclairé des Philosophes, & le moins présomptueux. Après de longs Entretiens où il me fit voir tout ce que peut inspirer la Raison, il se plaignit que la Nature eût donné tant d'étendue à la Curiosité, & des bornes si étroites à la Connoissance: qu'il ne le disoit point pour mortifier la Présomption des autres, ou par une fausse humilité de soi-même, qui sent tout-à-fait l'Hypocrisie; que peut-être il n'ignoroit pas ce que l'on pouvoit penser sur beaucoup de choses: mais de bien connoître les moindres, qu'il n'osoit s'en assurer. Alors, continue M. de St. Evremond, une Science qui m'étoit déjà suspecte, me parut trop vaine pour m'y assujettir plus longtems: je rompis tout Commerce avec elle, & commençai d'admirer comme il étoit possible à un Homme sage, de passer sa Vie à des Recherches inutiles. Voila ce que pensoit M. de St. Evremond sur les Speculations creuses & steriles de la Philosophie. Il avoit une idée bien différente de l'étude du Droit: il la jugeoit non seulement utile, mais même nécessaire à un Honnête-homme; & il se fit toujours un plaisir de la cultiver.

La maniere avantageuse dont il se fit connoître à l'Armée, lui attira l'estime de plusieurs Officiers de Distinction; comme des Maréchaux d'Estrées & de Grammont, du Vicomte de Turenne, &c. Mais il fut particulièrement aimé du Comte de

de Miossens, connu depuis sous le nom de Maréchal d'Albret; du Comte de Pal-luau, qui fut ensuite Maréchal de Clerembaut; & du Marquis de Crequi, qui de-vint aussi Maréchal de France. Il entra dans leur Confiance; & tant qu'ils ont vécu ils lui ont donné des marques d'une Amitié sincère, & que rien n'a été capable d'altérer.

1640.

1641.

1642.

M. de Saint-Evremond se trouva au Siege d'Arras en 1640; & l'Année d'après il entra dans la Cavalerie, ce qui lui fournit de nouvelles Occasions de se faire con-noître. M. le Duc d'Enguien fut si touché des agrémens de sa Conversation, qu'il lui donna la Lieutenance de ses Gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Ce jeune Prince avoit une grande Pénétration, & beaucoup de justesse d'esprit. Il aimoit les Belles-Lettres, & vous savez, Monsieur, qu'après la Mort du Cardinal de Ri-chelieu, plusieurs Membres de l'ACADEMIE FRANÇOISE avoient dessein de le choisir pour leur Protecteur. La Lecture des bons Livres faisoit un de ses plus agréables Amusemens; & il destinoit tous les jours quelques heures à l'Etude*. Il souhaita que M. de Saint-Evremond assistât à ses Lectures; & M. de St. Evremond, n'oublia rien pour les lui rendre également agréables & instructives. Persuadé que les Princes ne doivent pas étudier à la manière des autres hommes, & que le tems leur est pré-cieux; lorsqu'il lisoit quelque chose des anciens Historiens, il laissoit aux Gram-mairiens l'explication scrupuleuse des Mots & des Phrases, & s'attachoit à bien dé-velopper le sens des Auteurs; à faire des réflexions sur la Justesse & la Beauté de leurs pensées; à remarquer l'habileté avec laquelle ils dépeignent les Grands-hommes, & les Differences délicates qu'ils marquent dans leurs Caractères. Enfin il s'appliquoit à bien connoître la situation des Affaires publiques; à entrer dans les differens In-terêts des Princes; & à découvrir les Ressorts qui les avoient fait agir.

C'est là effectivement, Monsieur, la manière dont non seulement les Princes, mais toutes les Personnes de Qualité qui sont parvenues à l'âge de Discernement & de Reflexion, devroient lire les anciens Auteurs. J'avoue qu'il est difficile de trou-ver des gens capables de leur bien développer toutes ces choses. Les Commentateurs y suppléeroient, en quelque manière, s'ils avoient tourné leurs vûes de ce côté-là: mais soit qu'ils aient crû cette tâche trop forte pour eux, ou qu'ils se soient ima-ginés qu'elle n'étoit pas de leur ressort; les Livres qu'ils nous ont donnés jusqu'ici ne sont guere propres à perfectionner cette Etude. M. de St. Evremond a si bien marqué leurs Défauts, que je ne saurois m'empêcher de transcrire ici ses propres paroles. „ J'ai vû depuis quelques Années, dit-il, un grand nombre de Critiques „ & peu de bons Juges. Or je n'aime pas ces gens Doctes qui employent toute „ leur Etude à restituer un Passage, dont la restitution ne nous plait en rien. Ils „ font un mystère de savoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce „ qui merite veritablement d'être entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien pen-ser délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicatesse du sentiment, ni dans „ la finesse de la Pensée. Ils réussiront à expliquer un Grammairien; ce Gram-mairien s'appliquoit à leur même Etude, & avoit leur même esprit: mais ils ne „ prendront jamais celui d'un Honnête-homme des Anciens; car le leur y est tout à „ fait contraire. Dans les Histoires, ils ne connoissent ni les Hommes, ni les Af-faires: ils rapportent tout à la Chronologie; & pour nous pouvoir dire quelle An-née est mort un Consul; ils négligeront de connoître son Génie, & d'apprendre „ ce

* Voyez l'Histoire du Prince de Condé pag. 8. de la seconde Edition. M. de St. Evremond ayant lu cet Ou-vrage, me dit qu'excepté la Relation de la Bataille de Lens, où il y avoit quelque chose à reformer, l'Auteur (Mr. Coste) lui paroissoit avoir été très-bien informé des Faits qu'il rapporte & qu'il les avoit narrés avec beau-coup de pureté & d'élégance.

„ ce qui s'est fait sous son Consulat. Cicéron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur.
 „ d'ORAISONS; César, qu'un faiseur de COMMENTAIRES. Le Consul, le
 „ Général leur échappent: le Génie qui anime leurs Ouvrages n'est point apperçu,
 „ & les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connues.

M. de St. Evremond n'avoit garde de donner dans ces Défauts: & l'on peut juger de ce qu'il étoit capable de faire sur ce sujet, par quelques Ouvrages qu'il nous a laissés; & sur tout par ses REFLEXIONS sur les divers Génies du Peuple Romain; par son JUGEMENT sur Petrone, sur Saluste, & sur Tacite; son DISCOURS sur les Historiens François; ses REFLEXIONS sur les Poèmes des Anciens, &c.

Après la Campagne de Rocroi, M. de St. Evremond fit une espece de Satire contre l'Académie Française, qu'on nomma la COMEDIE DES ACADEMISTES. Elle courut longtems manuscrite; &, comme il arrive dans ces occasions, chacun se donna la liberté d'y ajouter, ou d'en retrancher ce qu'il jugeoit à propos; de sorte que quand elle fut imprimée en 1650. M. de St. Evremond ne la reconnoissoit plus. Avec tout cela, M. Pellisson en a parlé d'une maniere assez avantageuse dans son HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE. Après avoir remarqué * que l'Abbé de St. Germain fut le premier qui attaqua publiquement l'Académie, il ajoute „ que de toutes les autres choses qui ont été faites contre cette Compagnie il n'en „ a vu que trois qui méritent qu'on en parle. La premiere, continue-t-il, est cette COMEDIE DE L'ACADEMIE, qui après avoir couru long-tems Manuscrite, a été enfin imprimée en l'année 1650; mais avec beaucoup de fautes, & sans nom, ni de l'Auteur, ni de l'Imprimeur. Quelques uns ont voulu l'attribuer à un des Académiciens même, parce que cet Ouvrage ne se rapporte pas mal à son stile, à son esprit, & à son humeur, & qu'il y est parlé de lui comme d'un homme qui ne fait guere d'état de ces Conférences †; mais quelques autres m'ont assuré qu'elle étoit d'un Gentilhomme Normand nommé Monsieur de St. Evremond. Cette Piece, quoi que sans art & sans regles, & plutôt digne du nom de Farce, que de celui de Comédie, n'est pas sans esprit, & a des endroits fort plaisans. Cette Piece n'avoit point encore paru avec les autres Ouvrages de M. de St. Evremond, & elle étoit devenue si rare, que je ne l'aurois peut-être jamais vûe, si vous ne m'aviez fait la grace de me l'envoyer. M. de St. Evremond desavouoit cet Imprimé; & lors-que je le lui demandai il me dit qu'il avoit retouché cette Piece à la priere de la Duchesse de Mazarin, & avoit tâché d'en faire quelque chose de plus exact; mais qu'il avoit perdu ce Manuscrit. J'eus le bonheur de le déterrer. Il le revit avec moi, & c'est sur la Copie que j'en fis que nous l'avons imprimé à la tête de ses Ouvrages.

1643.

Mais quoi que cette Comédie soit présentement plus reguliere, qu'elle n'étoit dans l'état où vous l'avez vûe, je ne sai si elle aura la même approbation qu'elle auroit eue il y a soixante Ans. Toutes les personnes qu'on y raille sont mortes, & à peine reste-t-il quelcun aujourd'hui qui les ait connues. Cependant on ne sauroit bien juger sans cela de la finesse du Ridicule qui y est répandu. C'est le sort de tous les Ouvrages de cette nature qui sont fondés sur des Circonstances trop particulieres & sur des Faits où personne ne s'intéresse plus.

M. de St. Evremond fit la Campagne de Fribourg en 1644, & l'année suivante il fut dangereusement blessé à la Bataille de Nortlingue. Ayant eu ordre de se mettre à la

1644.

1645.

tête

* Histoire de l'Académie Française, p. m. 47, 48.

† Je crois qu'il veut dire St. Amant.

tête d'un Escadron, & de se poster au dessous d'une petite Hauteur, qui étoit occupée par les Ennemis, il y eût pendant trois heures tout le feu de leur Mousqueterie, & d'une Batterie de quatre pièces de Campagne; de sorte qu'il y perdit presque tout son Monde, & fut blessé lui-même au genou gauche d'un coup de Fauconneau. Sa Blessure fut trouvée si dangereuse que pendant près de six Semaines, on ne croyoit pas qu'il en pût guerir. L'Habileté des Chirurgiens, jointe à la bonté de son Temperament, le tirerent néanmoins d'affaire: mais il demeura longtems sans pouvoir marcher. Trente Ans après sa Playe se rouvrit à Londres; mais elle fut si bien traitée, qu'il ne lui en est jamais resté d'autre incommodité, que celle d'avoir cette Jambe un peu plus foible que l'autre.

Il n'y avoit pas longtems que M. de St. Evremond étoit guéri lorsque le Duc d'Enguieu tomba dangereusement malade. Dès qu'il commença à se mieux porter, M. de St. Evremond chercha à le divertir par quelque Lecture agréable & enjouée. Il lui lut d'abord quelque chose de Rabelais: mais il s'aperçut bien-tôt que ce Prince ne goûtoit que médiocrement cet Auteur. Il prit ensuite Pétrone; & le Duc d'Enguieu en fut charmé. Je ne vous dis cette Particularité, Monsieur, que pour faire voir, que toutes les personnes d'esprit ne sont pas également frappées des beaux endroits qui sont dans Rabelais. Peut-être cela vient-il de ce que ces sortes d'endroits se trouvant dispersés & comme confondus dans tout l'Ouvrage; on est rebuté par ce qu'il y a de mauvais, avant que d'arriver à ce qui est effectivement bon. Peut-être aussi que ce qu'il y a de meilleur demande une espèce de Goût, un certain tour d'esprit particulier pour pouvoir être bien senti. Enfin cela peut venir de ce qu'on ignore une infinité de Circonstances particulières, auxquelles cet Auteur fait une perpétuelle Allusion. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette Matière.

M. de St. Evremond sût si bien gagner l'Estime & l'Amitié du Duc d'Enguieu, que ce Prince lui communiqua souvent ses desseins, & lui confia des Affaires, qui étoient de la dernière importance. Après la prise de Furnes, il le choisit pour en porter la nouvelle à la Cour†; & lui ayant dit le dessein qu'il avoit de faire le Siege de Dunkerque, il le chargea d'en faire la proposition au Cardinal, & de regler avec lui tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si grand Projet. M. de St. Evremond sût si bien ménager l'esprit de ce Ministre, qu'il le fit consentir à tout ce que M. le Duc d'Enguieu souhaitoit.

Quelque tems après M. de St. Evremond composa deux ou trois petits Ouvrages, à l'Occasion de quelques Conversations qu'il avoit eues avec ses Amis. C'étoient des Réflexions sur les Maximes suivantes: *Que l'Homme qui veut connoître toutes choses, ne se connoît pas lui-même; Qu'il faut mépriser la Fortune, & ne pas se soucier de la Cour; Qu'il ne faut jamais manquer à ses Amis.* On imprima ces trois Pièces à Paris en 1668; mais toutes changées. M. de St. Evremond a rétabli les deux premières; & vous les trouverez dans le premier Tome de ses OUVRES, mais comme il n'a pas retouché la dernière, on n'a pas crû devoir l'y mettre, parce qu'il la défavoit dans l'état où elle est*. Il remarque dans le premier de ces Ouvrages, que l'Auteur de la Nature n'a pas voulu que nous pussions bien connoître ce que nous sommes; & que parmi des desirs de savoir tout, il nous a réduits à la nécessité de nous ignorer nous-mêmes. Il soutient que *jamais homme n'a été bien persuadé par la Raison, ou que l'Ame fut certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantit effectivement avec le Corps.* Il fait voir ensuite que les Philosophes les plus éclairés, Socrate,

† Voyez les Mémoires du Comte de Bussi Rabutin, Tom. I. p. m. 131.

* Voyez le Mélange curieux des meilleures Pièces attribuées à M. de St. Evremond, &c. Tom. II. pag. 275. de l'Edition d'Amsterdam 1706.

crate, Platon, Epicure, Aristote, Sénèque, Salomon même, le *plus grand des Rois* & le *plus sage des hommes*, n'ont jamais bien pû se satisfaire sur ce sujet : & il conclut de la contrariété de leurs Opinions „ qu'à moins que la Foi n'assujettisse nôtre „ Raison, nous passions la vie à croire & à ne croire point ; à nous vouloir persuader & à ne pouvoir nous convaincre. *Il n'appartient qu'à Dieu*, ajoute-t-il un peu plus bas, *de faire des Martirs ; & de nous obliger sur sa parole à quitter la vie dont nous jouissons, pour en trouver une que nous ne connoissons point. Vouloir se persuader l'Immortalité de l'Ame par la Raison, c'est entrer en défiance de la Parole que Dieu nous en a donnée, & renoncer, en quelque façon, à la seule chose, par qui nous pouvons en être assurés.* Dans l'autre Piece, Mr. de St. Evremond fait plusieurs Réflexions sur le Génie des Courtisans, sur la maniere dont il en faut user avec les Favoris, & sur la conduite qu'un Honnête-homme doit tenir à la Cour. *Il n'est pas deffendu à un Honnête-homme*, dit-il, *d'avoir son Ambition & son Interêt : mais il ne lui est permis de les suivre que par des voies legitimes. Il peut avoir de l'habileté, sans finesse ; de la dextérité, sans fourbe ; & de la complaisance, sans flatterie.*

Il arriva bien-tôt une Affaire, qui obligea M. de St. Evremond de quitter la Charge qu'il avoit auprès du Prince de Condé : car c'est ainsi, comme chacun sait, que le Duc d'Enguien se nommoit depuis la Mort de son Pere, arrivée sur la fin de l'Année 1646. Monsieur le Prince se plaçoit extrêmement à chercher le Ridicule des Hommes : & il s'enfermoit souvent avec le Comte de Mioffens & M. de St. Evremond, pour s'appliquer avec eux, à ce nouveau genre d'Etude. Un jour que ces deux Messieurs sortoient d'une Conversation de cette nature, il échapa à M. de St. Evremond, de demander à Mr. de Mioffens, s'il croyoit que son Altesse, qui aimoit si fort à découvrir le Ridicule des autres, n'eût pas lui-même son Ridicule. Après avoir raisonné quelque tems là-dessus ils convinrent que cette Affectation de découvrir le Ridicule des autres, lui en donnoit un d'une espece toute nouvelle. Ils se divertirent assez long-tems de cette Pensée avec leurs Amis : mais ceux-ci l'ayant dit à d'autres, Monsieur le Prince en fut informé. Vous jugez bien, Monsieur, jusqu'où son impetuosité naturelle en dût porter le ressentiment. Il ôta à M. de St. Evremond la Lieutenance de ses Gardes ; & ne voulut plus avoir de liaison avec le Comte de Mioffens. Cependant il y a apparence qu'il les auroit rétablis dans sa faveur, si d'autres Affaires plus importantes ne l'eussent occupé tout entier. La Guerre de Paris avoit déjà commencé ; & la Prison des Princes arriva bien-tôt après. Monsieur le Prince prit ensuite les Armes contre la Cour, & il se retira enfin dans les Pays-bas, où il fut déclaré Généralissime des Armées du Roi d'Espagne. Lorsqu'il revint en France, après la Paix des Pyrenées, il témoigna beaucoup de bonté à M. de St. Evremond, & lui fit connoître qu'il ne lui restoit plus aucun ressentiment de ce qui étoit arrivé. Il lui offrit même sa Protection ; & dans la suite il lui fit donner en plusieurs rencontres, des Assurances de son Affection & de son Estime.

1648.

M. de St. Evremond alla en Normandie en 1649. pour voir sa Famille. Le Parlement de Paris s'étoit déclaré contre le Cardinal ; & le Duc de Beaufort, le Prince de Conti, & le Duc de Longueville, suivirent bien-tôt son Exemple. Ce dernier se retira d'abord dans son Gouvernement de Normandie, où il étoit presque absolu. Il assembla toute la Noblesse, & n'oublia rien pour engager M. de St. Evremond, à se joindre à eux. On lui offrit le Commandement de l'Artillerie : mais il le refusa ; comme il le dit lui-même dans la Piece satirique intitulée, *RETRAITE de M. le Duc de Longueville dans son Gouvernement de Normandie.* On voulut, dit-il assez plaisamment, *donner le Commandement de l'Artillerie à Saint-Evremond ; & à*

1649.

dire

dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour Saint-Germain *, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une charge considérable, où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte d'Harcourt, de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse, tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux Normans, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations, ajoute-t-il, lui firent généreusement refuser l'Argent qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné. Le Cardinal Mazarin étoit charmé de cette Satire. Il la trouvoit remplie d'une Raillerie si fine, & les Caractères lui paroissoient si bien marqués, qu'il ne pouvoit se lasser de la lire. Dans sa dernière Maladie, il souhaita plusieurs fois que M. de St. Evremond lui en fit la lecture, lorsqu'il ne pouvoit dormir. Après que M. de St. Evremond eût demeuré quelque tems à Saint-Denis, il retourna à Rouën, & dans ce Voyage il empêcha que la petite Armée du Duc de Longueville ne fut entièrement défaite par le Comte d'Harcourt, qui commandoit les troupes du Roi. Il trouva ce Duc à trois lieues de Rouën, & il lui aprit que le Comte d'Harcourt s'avançoit avec toute la diligence possible pour l'attaquer, & qu'il arriveroit dans moins de trois heures. Le Duc de Longueville, voyant bien qu'il n'étoit pas en état de tenir la Campagne, se crût perdu, & fit faire une si prompte marche à ses Troupes, qu'elles arriverent à Rouën presque aussi-tot que M. de St. Evremond.

1650.

L'Année suivante le Prince de Condé, le Prince de Conti, & le Duc de Longueville furent arrêtés, & conduits à Vincennes par le Comte de Miossens, Lieutenant des Gendarmes. La Duchesse de Longueville n'en eût pas plutôt été informée, qu'elle alla en Normandie pour tâcher d'engager le Parlement de Rouën, & toute la Province, à prendre le parti des Princes; & pour s'assurer des Places du Duc son Mari, & sur tout du Havre-de-Grace. Cela obligea la Cour d'y aller avec des Troupes, afin d'en chasser cette Duchesse, & d'ôter aux Créatures de sa Maison les Gouvernemens qui étoient entre leurs mains. M. de St. Evremond fit ce Voyage avec le Duc de Candale, pendant lequel il eût avec lui cette longue CONVERSATION qu'il a écrite dans la suite, & où il a mêlé aux Conseils judicieux qu'il donnoit à son Ami, le Portrait des Courtisans avec qui il avoit le plus de liaison: comme du Duc d'Epéron, du Duc de la Rochefoucault; des Comtes de Palluau & de Miossens; des Marquis de Crequi & de Ruvigny; à quoi il a aussi joint le Portrait du Duc de Candale. Cette Piece seule fait voir la connoissance exacte que M. de St. Evremond avoit de la Cour, & du Génie des Courtisans; son habileté à peindre le Caractère des Hommes; & la manière fine & délicate dont il savoit s'insinuer dans leur Esprit. Mais j'aurai occasion d'en parler dans un autre endroit.

1651.

Vous savez, Monsieur, que le Duc de Beaufort, quoique d'un Génie peu élevé, avoit gagné l'Amour des Parisiens par une Conduite assez adroite, par son Langage naturellement grossier, & ses manières populaires. Il se reconcilia ensuite avec la Cour: mais les Courtisans ne laissoient pas de le tourner en ridicule. Un jour que le Duc de Candale, le Comte de Palluau, le Comte de Moret, M. de St. Evremond, & cinq ou six autres avoient soupé ensemble & se trouvoient de bonne humeur, ils firent le plan d'une Satire contre ce Duc, qu'ils appellerent l'APOLOGIE de M. le Duc de Beaufort contre la Cour, la Noblesse, & le Peuple. Chacun fournît ce qu'il croyoit le plus capable de le rendre ridicule; & on chargea M. Girard, qui nous a donné la VIE du Duc d'Epéron, de rédiger par écrit ce qu'ils avoient dit. Cette APOLOGIE ironique n'est pas dans les OUVRES de M. de St. Evremond: mais vous la trouverez dans le Recueil des meilleures Pieces qu'on lui avoit attribuées†.

La

* Le Roi y étoit alors.

† MÉLANGE CURIEUX, &c. ubi supra, Tom. I. p. 1.

La Guerre civile commença peu de tems après; & le Roi connoissant le Merite & la Bravoure de M. de St. Evremond, & sachant qu'il avoit toujours refusé de prendre parti contre la Cour, il le fit Maréchal de Camp. Voici la Copie de son Brevet, dont j'ai actuellement l'Original entre les mains.

AUJOURD'HUI 16. Septembre mil six cent cinquante deux, LE ROI étant à Compiègne, mettant en consideration les fideles & agréables Services qui lui ont été rendus par le Sieur de St. Evremond, & se confiant particulièrement en sa Valeur, experience en la Guerre, Vigilance & bonne Conduite, & en sa Fidelité & Affection singuliere à son service pour les diverses preuves qu'il en a rendues en toutes les Charges & Emplois qu'il a eus, dont il s'est dignement acquité, & sa Majesté voulant lui tesmoigner la satisfaction qui lui en demeure, & lui donner moyen de la servir de plus en plus utilement, en l'eslevant dans les Charges de la Guerre, SA MAJESTÉ l'a retenu, ordonné, & établi en la Charge de Maréchal de Camp en ses Armées; pour doresnavant en faire les fonctions, en jouir & user aux Honneurs, Autoritez, Prerogatives, Préeminences, Droits & Appointemens qui y appartiennent, tels & semblables dont jouissent ceux qui sont retenus en pareilles Charges; M'ayant Sa Majesté pour tesmoignage de sa Volonté commandé d'en expedier audit Sieur de St. Evremond le present Brevet, qu'elle a signé de sa Main, & fait contresigner par moi son Conseiller Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances. Signé, LOUIS.

Et plus bas, LE TELLIER.

Le lendemain le Roi lui donna une Pension de trois Mille Livres, dont vous ne ferez peut être pas fâché de voir le Brevet. J'en ai aussi l'original entre les mains.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE & DE NAVARRE: A nos Amex & Feaux Conseillers les gens de nos Comptes à Paris; SALUT. Voulant reconnoître les bons & fideles Services qui nous ont été rendus en nos Armées en plusieurs & diverses occasions par notre Cher & bien Amé le Sr. de St. Evremond, & lui donner d'autant plus de moyen de les continuer à l'advenir: A CES CAUSES & autres à ce nous mouvans, Nous lui avons accordé & fait don, accordons & faisons don, par ces Presentes signées de notre main, de la Somme de trois mil Livres de Pension par chacun an, à prendre sur les deniers tant ordinaires qu'extraordinaires de notre Epargne, que nous voulons lui estre doresnavant payée, par les Tresoriers d'icelui presens & à venir, chacun en l'année de son Exercice suivant les Estats qui en seront par nous signez & arrez, à commencer du premier jour de la presente Année. SI vous mandons & ordonnons que ces Presentes vous ayez à faire enregistrer, & du contenu en icelles faire jouir & user plainement & paisiblement ledit Sr. de St. Evremond, Mandons aussi à nos amex & feaux Conseillers en nos Conseils, & Tresoriers de notre Epargne, presens & à venir chacun en l'année de son Exercice de payer audit Sieur de St. Evremond ladite Somme de trois mil Livres par chacun an, aux termes & en la maniere accoutumée, en vertu de nosdits Estats & des Presentes. Qu'apportant lesquelles, ou Copie d'icelles dûement collationnée, pour une fois seulement, avec quittance dudit Sr. de St. Evremond sur ce suffisante, nous voulons ladite Somme de trois mil Livres estre passée & allouée en la despense de leurs Comptes, deduite & rabbatue de la Recepte d'iceux, par vous gens de nosdits Comptes; Vous mandant ainsi le faire sans difficulté. CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Donné à Compiègne le 17. jour de Septembre l'an de grace mil six cens cinquante deux, & de notre Regne le dix. Signé LOUIS.

Et plus bas, Par le Roi LE TELLIER.

Mr. de St. Evremond servit ensuite sous le Duc de Candale, dans la Guerre de Guienne; & si on avoit fait le Siege de Bergerac avant celui de Bourdeaux, comme

c'étoit l'avis de plusieurs Officiers, il devoit en être Gouverneur, à la place du Marquis de Bougi.

1653.

Après la Réduction de la Guienne, M. de St. Evremond fut mis à la Bastille, & il y demeura deux ou trois Mois. Quelques Railleries contre le Cardinal Mazarin, faites dans une Compagnie où il s'étoit trouvé, & où il n'avoit pas eu plus de part que les autres en fournirent le Prétexte: mais en voici la véritable raison. Lorsqu'on parla d'un Accommodement avec la Guienne, le Cardinal vouloit qu'on s'adressât aux Créatures qu'il avoit dans le Parti des Princes: mais le Duc de Candale crût devoir traiter avec l'Evêque d'Agen, & les autres qui avoient chassé le Duc d'Epernon. Il prévint bien qu'étant les plus forts, leur suffrage entraineroit celui des autres; ce qui arriva effectivement. Le Cardinal fut piqué au vif de ce manque de déférence; & s'imaginant que M. de St. Evremond avoit donné ce conseil au Duc de Candale, il résolut de l'en punir. Cependant lorsque M. de St. Evremond l'alla remercier après son Elargissement, il lui dit fort obligeamment *qu'il étoit persuadé de son Innocence, mais que dans le Poste qu'il occupoit, on se trouvoit obligé d'écouter tant de choses, qu'il étoit bien difficile de distinguer le vrai du faux, & de ne pas mal-traiter quelquefois un Honnête-homme.*

1654.

M. de St. Evremond servit en Flandres l'année d'après: & ce fut dans ce tems-là que dînant chez le Maréchal d'Hoquincourt, il fut témoin de la Conversation, que ce Général eût avec le Pere Canaye, qui avoit alors la direction de l'Hôpital de l'Armée du Roi. M. de St. Evremond trouva cette Conversation si plaisante qu'il l'écrivit quelque tems après; & c'est assurément une de ses meilleures Pièces.

La Cour étoit alors extrêmement polie & galante: l'Amour & la Bonne-chere y regnoient également.

*Une Politique indulgente
De nôtre nature innocente
Favorisoit tous les desirs;
Tout Goût paroissoit legitime;
La douce erreur ne s'appelloit point Crime,
Les vices delicats se nommoient des Plaisirs.*

M. de St. Evremond n'avoit pas un penchant extraordinaire pour le beau Sexe; mais il ne laissa pas d'aimer tendrement quelques Dames d'un Merite distingué; & cette Amitié a duré tant qu'il a vécu. Vous voyez bien, Monsieur, que j'ai particulièrement en vûe Mademoiselle de l'Enclos. L'Eloge que M. de St. Evremond en fait dans ses Ouvrages, vous la fera mieux connoître que tout ce que je pourrois vous écrire. Je dirai seulement, qu'on l'a toujours regardée comme un Modèle de Politesse; qu'elle avoit cultivé son Esprit par la lecture des bons Livres; qu'elle se distinguoit par une Amitié constante & inviolable; & qu'enfin sa Maison a toujours été le Rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus galant & de plus spirituel à la Cour. Vous verrez par les Lettres qu'elle a écrites à M. de St. Evremond, qu'elle avoit véritablement mérité le Titre qu'il lui a donné de *Moderne Leontium*, par le bon usage qu'elle faisoit des Maximes du fameux Epicure.

M. de St. Evremond se fit bien plus connoître par son Raffinement sur la Bonne-chere, que par l'attachement qu'il avoit pour les Dames. Mais la Bonne-chere dont on se piquoit à la Cour, se distinguoit moins par la Somptuosité & la Magnificence, que par la Délicatesse & la Propreté. Tels étoient les Repas du Commandeur de Souvré, du Comte d'Olonne, & de quelques autres Seigneurs qui tenoient table.

table. Il y avoit entr'eux une espece d'émulation à qui feroit paroître un Goût plus fin & plus délicat. Monsieur de Lavardin Evêque du Mans & Cordon-bleu, s'étoit aussi mis sur les rangs. Un jour que Monsieur de St. Evremont mangeoit chez lui, cet Evêque se mit à le railler sur sa Délicatesse, & sur celle du Comte d'Olonne, & du Marquis de Bois-dauphin. *Ces Messieurs, dit ce Prelat, outrent tout à force de vouloir raffiner sur tout. Ils ne sauroient manger que du Veau de Riviere: il faut que leurs Perdrix viennent d'Auvergne: que leurs Lapins soient de la Roche-Guyon ou de Versine. Ils ne sont pas moins difficiles sur le Fruit: & pour le Vin ils n'en sauroient boire que des trois Côteaux d'Ay, d'Haut-Villiers, & d'Avenay.* M. de St. Evremont ne manqua pas de faire part à ses Amis de cette Conversation; & ils furent ravis de trouver une si belle occasion, de tourner en ridicule un Prelat, dont ils n'estimoient pas beaucoup la Délicatesse. Enfin ils répétèrent si souvent ce qu'il avoit dit des Côteaux, & ils en plaisanterent en tant d'occasions, qu'on les apella LES TROIS COTEAUX.

Voilà, Monsieur, la veritable Origine des COTEAUX, qui a été connue de peu de personnes *. L'Abbé de Bois-robert entreprit la défense du Prelat, & fit contre ces trois Messieurs, une espece de Satire, intitulée LES COTEAUX. Au reste, Monsieur, vous me permettrez bien d'ajouter ici que la maniere desavantageuse dont on vous avoit parlé de cet Evêque du Mans, ne venoit pas de ce qu'il aimoit les Plaisirs & la Bonne-chere: de la façon que l'on vit aujourd'hui ce ne seroit pas un grand mal; on y trouveroit plutôt un sujet de louange que de blâme. La raison pourquoi il a été si décrié, c'est qu'il avoit témoigné assez ouvertement qu'il n'étoit pas bien convaincu des verités de la Religion. Le credit qu'il avoit, empêcha qu'on ne lui en fit des Affaires pendant sa vie; mais peu de tems après sa Mort †, sur le témoignage de plusieurs Personnes qui l'avoient oui dogmatiser, on réordonna quelques Prêtres qui avoient reçu les Ordres de lui; & entr'autres le Pere Mascaron, ce célèbre Prédicateur *. On avoit dessein de pousser plus loin cette Affaire, & on consulta là-dessus le fameux M. Pavillon Evêque d'Alet, lequel répondit qu'il falloit premierement assembler un Synode Provincial, & que sur la déposition de ces mêmes Personnes qui l'avoient déferé, on procederoit contre sa Memoire; qu'ensuite on en écrirait au Pape, afin qu'il autorisât les Procedures qu'on auroit faites. Mais comme cela eût fait trop d'éclat, & qu'il y avoit des Personnes d'un grand Merite qui appartenient à la Maison de cet Evêque; on prit le parti d'en demeurer-là †.

Lorsque la Reine Christine étoit à Paris, on n'y parloit que de son Abdicacion, de son Savoir, & de ses Manières. Ces Conversations produisoient quelquefois des Scenes fort plaisantes & fort singulieres. Telle fut la Dispute qu'il y eut un jour entre le Comte de Bautru, le Commandeur de Jars, & l'Evêque du Mans, trois grands Parleurs & trois grand Originaux. M. de St. Evremont, qui en fut témoin, trouva que ces Messieurs s'y étoient si bien dépeints eux-mêmes, qu'elle meritoit d'être écrite & envoyée au Comte d'Olonne.

Dans ce tems-là, qui étoit en quelque maniere le Regne des Précieuses, il fit une espece de Satire, intitulée LE CERCLE, où il donne le Caractere d'une Prude, d'une Précieuse, &c. A la fin de cette Piece il explique plus particulièrement ce que c'est

1656.

* Le Pere Bouhours, M. Ménage, & M. Despreaux s'y sont trompés. Voyez ce qu'en a dit là-dessus dans les NOUVELLES de la République des Lettres, Août 1704. p. 167, 168.

† Il mourut en 1671.

* Il est mort Evêque d'Agon en 1703.

† Je tiens ces Particularités d'un habile homme, qui a été Confrere du Pere Mascaron.

c'est qu'une Précieuse; & il n'oublie pas le bon Mot de Mademoiselle de l'Enclos à la Reine de Suede, que les Précieuses étoient les *Jansenistes de l'Amour*.

1657.

Je pense que ce fut peu de tems après, qu'il se battit en duel contre le Marquis de Fore; mais je n'ai pas encore bien pu savoir le détail de cette Affaire. Je me contenterai donc de dire, que quoi qu'on eut pris toutes les précautions possibles pour la tenir secrète; elle ne laissa pas d'être sùe à la Cour, desorte que M. de St. Evremond fut obligé de se retirer à la Campagne, jusques à ce que ses Amis eussent obtenu son Pardon. Il fit aparemment dans ce tems-là le Discours *sur les Plaisirs* qu'il envoya au Comte d'Olonne. Il lui dit d'abord que *pour vivre heureux il faut faire peu de Reflexions sur la Vie, mais sortir souvent comme hors de soi; & parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres Maux*. Il ajoute qu'il ne faut pas trop penser à la Mort: ce n'est pas qu'il veuille qu'on n'y fasse jamais attention; il croit *qu'il est comme impossible de ne pas faire reflexion sur une chose si naturelle, & qu'il y auroit même de la molesse à n'oser jamais y penser*: il prétend seulement qu'on n'en doit pas faire une étude particulière, & il soutient qu'une telle occupation est trop contraire à l'Usage de la Vie. Il passe de là à des considérations sur la manière dont il faut ménager ses Plaisirs pour les rendre plus vifs & plus durables; & il finit en marquant l'avantage qu'ont les veritables Chrétiens sur les Sectateurs d'Epicure & d'Aristippe. Dans la LETTRE qu'il écrivit alors à une Dame qui vouloit devenir Dévote, il découvre les Motifs qui engagent ordinairement les Femmes à devenir Dévotes, & les ressorts secrets qui animent leur Dévotion; & il donne ensuite plusieurs Conseils à son Amie, pour la diriger dans le nouveau genre de vie qu'elle est prête d'embrasser.

1658.

La Mort du Duc de Candale qui arriva en 1658, fut une grand perte pour M. de St. Evremond. Ce jeune Seigneur étoit entierement dans la Faveur du Cardinal: il avoit des Emplois très-considerables, & il seroit, sans doute, parvenu aux premieres Charges de l'Etat, s'il avoit vécu. Car il n'avoit que vint-sept Ans quand il mourut; & cependant il étoit Général de l'Infanterie Françoise, Gouverneur d'Auvergne, &c. Une Galanterie qu'il eût à Avignon avec Madame de Castlane, depuis Marquise de Ganges, si fameuse par sa mort tragique*, le jeta dans une Fièvre, dont il mourut à Lion. M. de St. Evremond fit une Elegie sur la Mort de ce Duc, où il fait parler la Comtesse d'Olonne, qui étoit inconsolable de la perte de son Amant.

1659.

M. de St. Evremond continua de servir en Flandres, jusqu'à la Suspension d'Armes, dont la France & l'Espagne étoient convenues, pendant qu'on négocioit la Paix. Le Cardinal Mazarin partit ensuite de Paris avec un superbe Equipage, pour l'aller conclure avec Don Luis de Haro, Ministre & Plenipotentiaire du Roi d'Espagne. Plusieurs Courtisans accompagnerent le Cardinal; & M. de St. Evremond fut du nombre. Avant qu'il quitât la Cour, le Marquis de Crequi avoit exigé de lui qu'il l'instruïroit du détail, & du succès des Conférences, & de la manière dont elles seroient ménagées: & la Paix ne fut pas plutôt signée que M. de St. Evremond lui écrivit une Lettre, où la Conduite artificieuse du Cardinal étoit parfaitement bien développée, & où ses vûes intéressées, paroïssent dans tout leur jour. Il faisoit voir que ce Ministre avoit sacrifié l'honneur & l'interêt de la France, à ses Interêts particuliers, & qu'il avoit eu des raisons secrètes de tout accorder à Don Luis, dans un tems où il pouvoit lui imposer les Conditions les plus dures; l'Espagne se trouvant hors d'état de pouvoir soutenir plus longtems la Guerre. Tout cela étoit assaisonné

* Voyez les HISTOIRES Tragiques de notre tems, compilées par François de Rosset p. 513. Edition de Lion, en 1685.

né d'une Ironie fine & délicate, & de plusieurs traits piquants contre la Personne du Cardinal.

Voilà, Monsieur, en deux mots, le sujet de cette Lettre & la manière dont elle étoit tournée: mais afin que vous en puissiez mieux juger, je la mettrai ici toute entière, quoi qu'elle soit un peu longue. Vous verrez bientôt que je ne pouvois guère me dispenser de lui donner place dans ces Mémoires.

„ Je voudrois bien pouvoir satisfaire votre Curiosité, dit Monsieur de St. Evre-
mond à M. de Crequi, tant sur les véritables Motifs de la Paix, que sur tout ce
„ qui s'est passé à la Conférence, mais à vous dire la vérité, vous deviez vous
„ adresser aux Confidens particuliers de son Eminence, qu'une longue & familière
„ Conversation avoit pleinement instruits de ses Secrets. Pour moi, qui n'ai été
„ qu'un simple Spectateur, je ne vous puis donner que des conjectures & des lu-
„ mières incertaines, que je dois à ma seule Pénétration. Telles qu'elles sont, je
„ vous les expose volontiers; & vous demande pour toute grace, que les Louanges
„ de M. le Cardinal Mazarin ne vous soient pas suspectes d'adulation. Le bien
„ que j'en dis, est un bien sincère, qui n'est point attiré par l'espérance des Graces,
„ ni produit par la gratitude des Bien-faits.

„ Comme le plus grand mérite du Chrétien est de pardonner à ses Ennemis, &
„ que le châtement de ceux qu'on aime, est l'effet de l'Amitié la plus tendre; M. le
„ Cardinal a pardonné aux Espagnols pour châtier les François. En effet, les Espag-
„ nols humiliés par tant de disgraces, abbatus par tant de pertes, devoient attirer
„ sa compassion & sa charité; & les François, devenus insolens par les avantages de la
„ Guerre, méritoient d'éprouver les rigueurs salutaires de la Paix. Il souvenoit à
„ son Eminence du beau Mot de ce Castillan qui étrangla Don Carlos par l'ordre
„ de Philippe II: *Cailla, cailla, Senor Don Carlos, todo lo que se haze es por su*
„ *bien*; & touché d'une si amoureuse punition, quand elle a pris le Bien des
„ particuliers, après avoir épuisé les sources publiques, elle a étouffé nos gémisse-
„ mens & reprimé nos murmures en nous disant paternellement: *Cailla, cailla,*
„ *Senor Frances, todo lo que se haze es por su bien.*

„ Je croirois assez que des Considérations politiques ont été mêlés avec une con-
„ duite Chrétienne, dans la douceur, & la bonté qu'a eu M. le Cardinal pour les
„ Espagnols. Auguste qui voulut donner des bornes à l'Empire, & lui laisser en
„ mourant une Grandeur juste & mesurée, pourroit bien lui avoir servi d'exemple
„ dans la moderation de sa Paix.

„ Il a jugé que la France se conserveroit mieux unie comme elle est, & ramassée,
„ pour ainsi dire, en elle-même, que dans une vaste étendue; & ce fut une pru-
„ dence dont peu de Ministres sont capables, de songer à couvrir notre Frontière,
„ quand la Conquête des Pays-bas étoit pleinement entre ses mains.

„ Qui ne fait que la destruction de Cartage fut celle de la République Romaine?
„ Tant que Rome eut l'opposition de sa Rivale, ce ne fut chez elle que Vertu,
„ Obéissance: Si tôt qu'elle n'eut plus d'Ennemis au dehors, elle s'en fit au de-
„ dans; & eut tout à craindre d'elle-même, quand elle n'eut rien à apprehender des
„ Etrangers.

„ Son Eminence plus sage que les Scipions, n'a eu garde de nous laisser tomber
„ dans cet inconvenient-là; & profitant de la faute de ses Peres, elle a conservé
„ l'Espagne à la France pour l'exercice de ses Vertus, & le maintien éternel de
„ son Empire.

„ Quelle différence, Monsieur, d'une Sagesse si profonde au Déréglement du
„ Cardinal de Richelieu? Il me semble que je voi cette Ame immodérée ne se con-
tenter

„ tenter ni de la Flandre, ni du Milanez; mais dans une conjoncture qu'on n'avoit
„ pas eue depuis Charles-Quint, envoyer sept ou huit Millions à Francfort, & faire
„ marcher une grande Armée sur les bords du Rhin, pour venger notre Nation en
„ la personne de Louis XIV. de l'affront qu'elle reçut autrefois en celle de Fran-
„ çois I. Je lui voi prendre de nouvelles liaisons avec le Portugal après la Défaite
„ de Don Luis; je lui voi joindre nos forces à celles de ce Royaume, pour
„ chasser le Roi Catholique de Madrid, sans aucun respect d'une Personne sacrée
„ & inviolable.

„ Cependant il étoit d'un Chrétien de pardonner à ses Ennemis; il étoit généreux
„ de ne pousser pas sa Victoire jusqu'à la ruine d'une si belle Monarchie; il étoit
„ politique de n'étendre pas tant nos Frontières, que le soin des choses éloignées
„ nous fit négliger celles qui sont naturellement à nous.

„ J'entens les Envieux de Son Eminence, qui n'osant se prendre directement à
„ la Paix condamnent la manière dont on l'a faite; attaquent la Suspension, & cet
„ engagement trop facile des Conférences, où tous les Articles d'une Paix ratifiée
„ ont été changés.

„ Il est bien vrai que M. de Turenne n'oublia rien pour dissuader cette Suspen-
„ sion; mais il ne considéroit pas le véritable motif d'un Abouchement si glorieux;
„ & tandis que ce grand Général rouloit dans sa tête le triomphe de la Flandre, il
„ ignoroit celui que s'étoit proposé M. le Cardinal dans un combat d'intelligence
„ & de raison.

„ En effet, il n'a rien désiré plus fortement que de faire voir à toute l'Europe
„ la supériorité de son Génie; & il n'a point été trompé dans son opinion. Car il
„ s'est toujours rendu maître de l'entendement de Don Luis, qui reconnoissoit de
„ bonne foi l'ascendant de son esprit, & l'avantage de ses lumières: mais il arrivoit
„ par malheur que la volonté trop opiniâtre de celui-ci devenoit maîtresse à la fin
„ des Résolutions de celui-là. Ainsi l'Espagnol emportoit grossièrement, & sans
„ raison, des choses que l'Italien disputoit spirituellement & avec justice. Ce n'est
„ pas que l'opiniâtreté de Don Luis lui ait toujours réussi, & quand il se vante de
„ l'abandonnement du Portugal & du rétablissement de Monsieur le Prince; nous
„ pouvons lui alleguer sa simplicité dans les Munitions qu'il nous a laissées, & l'ig-
„ norance du calcul dans l'évaluation des cinq cens mille Ecus que l'on a donnés à
„ la Reine.

„ En tout cas, Son Eminence peut se flatter secrètement de n'avoir pas fait des
„ pas inutiles; l'Alsace, les Biens d'Italie, l'Abbaye de Saint Vast, peuvent le con-
„ soler de la peine qu'il a prise; au lieu que le chimerique Don Luis, qui s'est
„ amusé à l'Interêt général, a tiré toute la Dépense qu'il a faite de son propre
„ fonds.

„ En vain il a paru fier dans le plus mauvais état de leurs Affaires, pour en avouer
„ la faiblesse, si-tôt que la Paix fut signée; *Allons, dit-il, Messieurs, allons rendre
„ grâces à Dieu; nous étions perdus, l'Espagne est sauvée.*

„ Son Eminence ne fait pas grand cas de ce beau Dit, qui sent le vieux Citoyen
„ de Lacédémone; tenant ces exultations du Salut de la Patrie, pour un véritable
„ sentiment de Républicain. Elle pense judicieusement que toute Paix est bonne,
„ quand par elle on met à couvert des Millions qui se consommoient de nécessité
„ dans la continuation de la Guerre. Que le bon-homme Don Luis n'ait eu pour but
„ que le service de son Maître, & l'utilité du Public; la Maxime de Mr. le Cardinal
„ est, que le Ministre doit être moins à l'Etat que l'Etat au Ministre: & dans cette
„ pensée

„ pensée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il fera son propre Bien de celui
 „ de tout le Royaume.

„ J'ai pitié de ces Discoureurs, qui lui reprochent d'avoir fait la Paix quand nous
 „ allions tout conquérir. Il me semble avoir appuyé suffisamment sa moderation; je
 „ puis encore alleguer pour sa justification, des raisons qu'il nous a souvent don-
 „ nées.

„ Les François, dit-il, portent toujours leurs vûes au dehors, sans regarder jamais
 „ au dedans: dissipés sur les Affaires d'autrui, ils ne font point de réflexions sur les leurs.
 „ Ils allegueront qu'après la Bataille de Dunkerque, & la défaite du Prince de
 „ Ligne; qu'après la reddition d'une partie des Villes, dans l'étonnement des autres,
 „ la Flandre ne pouvoit plus subsister: que les Affaires des Espagnols n'alloient guères
 „ mieux dans le Milanéz; que la défaite de Don Luis avoit rempli de consternation
 „ toutes les Espagnes épuisées d'Hommes & d'Argent; & pour parler en termes de
 „ Medecin, que le siege de la Chaleur n'étoit pas moins attaqué que les parties.
 „ Mais ils ne diront pas que le Cardinal de Retz avoit fait un Voyage en Flandre,
 „ d'où il étoit sorti si secrettement, qu'on n'avoit jamais pu decouvrir le lieu de sa
 „ Retraite. Ils tairont malicieusement qu'Annery, ce premier mobile des Assemblées,
 „ alloit & venoit de nuit chez les Gentilshommes du Vexin; qu'on avoit rencontré
 „ proche de Hedin, Crequi-Berniculle; que Gratot, le Montresor des Provinces, avoit
 „ tenu à Coutance force Discours politiques sur le Bien public. Ils tairont que Bonneson
 „ armoit les Sabottiers de Sologne, & donnoit de la chaleur à ce dangereux Parti qui
 „ se formoit contre l'Etat.

„ Il y avoit quelque chose de plus pressant encore, dont la seule Conscience de M.
 „ le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle gêne à un grand Ministre, Maî-
 „ tre absolu de la Cour, de voir trois Gouverneurs qu'il avoit faits, tirer des sommes
 „ prodigieuses de la Flandre, sans compter avec lui! Du tempérament généreux
 „ qu'est son Eminence, elle eut mieux aimé donner Corbie, Péronne & Saint-
 „ Quentin aux Ennemis, que de souffrir plus longtems les contributions d'Arras, de
 „ Bethune, & de la Bassée.

„ Il faudroit entrer dans son Ame, pour bien connoître le déplaisir qu'elle a eu de
 „ s'être trompée sur Saint-Venans; quand le dessein d'en tirer un Million est devenu à
 „ rien entre les mains de la Haye.

„ Oudenarde, Ypres, & Menin, entretenoient veritablement un grand Corps;
 „ mais à peine y avoit-il au delà, dequoi enrichir le Seigneur Lange. Je passe
 „ outre, & pose que la Flandre se fut rendue tout-à-fait à nous; il eut fallu con-
 „ server ses Privileges, & se contenter d'un miserable Centième.

„ Non, non, Monsieur; des Titres, des Seigneuries, ne satisfont pas un Mini-
 „ stre si solide. Ce qui s'appelle une veritable Conquête pour lui, c'est l'acquisi-
 „ tion réelle de nouveaux Deniers; & à son avis, réduire les Gouverneurs, casser
 „ des Troupes, retrancher toutes les Dépenses, & ne diminuer aucunes Levées,
 „ c'est proprement conquérir; c'est gagner en effet un nouveau Royaume. Avec
 „ cela, j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'Espagne tous ses Etats, & promettra
 „ religieusement de ne la point troubler dans la Guerre de Portugal. De toutes les
 „ possessions du Roi d'Espagne, les seules Indes lui font quelque envie; mais il se
 „ console, de ce que les Espagnols en ont les soins, & qu'il aura toujours la meil-
 „ leure partie de leur Flotte.

„ Voilà, Monsieur, le mystère de nos Conférences; & voila ce qui s'est passé de
 „ plus secret dans le Cœur de M. le Cardinal.

„ Si vous voulez que je vous dise sérieusement les mêmes Verités sous un autre
 „ tour, vous saurez qu'il n'y avoit plus de Monarchie Espagnole dans la continua-
 „ tion de la Guerre; encore l'eussions-nous fort affoible par la Paix, si M. le Cardi-
 „ nal ne l'eut pas voulu traiter lui-même, sans la participation de personne. Il
 „ est certain qu'il n'a jamais compris la Foiblesse & la Nécessité des Ennemis, au
 „ point qu'elles étoient: & la Conversation que M. de Turenne eut avec lui sur ce
 „ sujet, lui parut le discours d'un Général intéressé, qui vouloit éloigner la Paix,
 „ pour se maintenir dans la Guerre.

„ L'ancienne Réputation des Espagnols lui couvroit leur misere présente; ne
 „ pouvant s'imaginer qu'une Nation si redoutable autrefois, put être si proche de
 „ sa ruine. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-bas, qui n'étoient quasi plus
 „ que des Noms, lui donnoient toujours une grande idée de leur vieille Puissance:
 „ il ne considéra pas assez l'état où nous étions pour considérer trop celui où nos
 „ Ennemis avoient été.

„ La Vertu de M. le Prince dénuée des Moyens nécessaires pour agir; l'image
 „ du Cardinal de Retz caché misérablement pour la sûreté de sa vie, rappelloient
 „ dans son Esprit les Desordres passés, & lui faisoient apprehender des Révolutions
 „ nouvelles. Il concevoit en trois Gentils-hommes de Normandie vagabonds; en de
 „ pauvres Paysans de Sologne desespérés, toute la Noblesse soulevée, & la Revolte
 „ de tous les Peuples. Tout le monde, à son avis, l'attaquoit; parce qu'il se sen-
 „ toit odieux à tout le Monde.

„ Comme il y avoit en lui un mélange de sentimens differens, il faut confide-
 „ rer le motif d'Interêt, après celui de la Crainte. Rien ne le gênoit si fort,
 „ que la dépense inévitable de la Guerre; & il aspirait à se voir maître de tous
 „ les deniers, sans être nécessité de les employer à aucun usage. Alors il croyoit
 „ les Finances purement siennes; ce qui a été véritablement un des principaux
 „ sujets de la Paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ses plus
 „ fortes raisons; & il comptoit toujours avec les Villes que nous laissoient les
 „ Espagnols, celles qui rentreroient au pouvoir du Roi. Mais à parler sainement,
 „ les grandes Contributions irritoient son avidité; & comme il ne lui étoit pas pos-
 „ sible de les partager avec les Gouverneurs, il se faisoit un plaisir de leur voir per-
 „ dre ce qu'il ne pouvoit pas avoir.

„ Il y a apparence que la dernière Campagne de M. de Turenne lui a donné
 „ quelque secrète Jalousie; particulièrement ces heureux succès, où sa Vanité ne
 „ pouvoit s'intéresser comme elle avoit fait ridiculement à la Bataille de Dunker-
 „ que: un si grand Bonheur lui donna, sans doute, la pensée de négocier, l'ayant
 „ toujours eue dans les événemens favorables; pour faire connoître aux Generaux
 „ l'incertitude de leur condition, & les tenir au milieu de tous leurs progrès, dans
 „ la même dépendance.

„ Il craignoit de plus, qu'incommodé de Goutte, de Gravelle, & par conséquent
 „ moins en état de suivre le Roi, on ne vint à se passer aisément de lui dans la Cam-
 „ pagne. Le souvenir des derniers Exploits lui en faisoit apprehender de nouveaux;
 „ & pour se delivrer d'inquiétude, il aimait mieux finir la Guerre par une Paix toute
 „ de lui, que de voir faire Conquête sur Conquête, où il n'auroit point de part.

„ D'ailleurs, il commençoit à se lasser de tous les maux qu'il avoit fait souffrir à
 „ M. le Prince: sa Haine s'étant enfin épuisée, il s'appriivoisoit à l'Imagination de son
 „ retour, & se flattoit même quelquefois du plaisir qu'il auroit de le voir abandonné
 „ des Espagnols, & humilié devant lui. Il pensoit trouver à la Conférence une
 „ soumission générale, & faire là, comme bon lui sembleroit, le Destin de tous les
 „ Peuples: mais Don Luis, qui fut souple pour l'attirer, devint fier si-tôt qu'il le

„ vit entre ses mains; & voulut regagner dans la hauteur du Traité, la réputation
 „ qu'il avoit perdue dans la foiblesse de la Guerre. Et certes, c'est une chose assez
 „ remarquable, que les Grands d'Espagne qu'on nous depeignoit si fiers, ayent re-
 „ connu la supériorité de notre Nation, par des déférences aux François, qui sen-
 „ toient moins la civilité, que l'assujettissement; & que M. le Cardinal, qui seul
 „ avoit l'Honneur & les Droits de la France à soutenir, ait trouvé moyen, avec la
 „ Force & la Raison, de se faire un Maître. Il pouvoit tout ce qu'il auroit voulu
 „ fortement; mais pour avoir pris le parti de la persuasion, & avoir laissé prendre à
 „ Don Luis celui de l'Autorité, les Espagnols ont fait la Paix comme s'ils avoient
 „ été en notre place; & nous avons reçu les Conditions, comme si nous avions été
 „ en la leur. Je fûs de quelqu'un d'eux que M. de Lionne leur eut été d'une humeur
 „ fort épineuse, si son Supérieur n'eut levé tous les obstacles qui traversoient la Con-
 „ clusion.

„ Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le différent procédé des deux
 „ Ministres; & j'ai trouvé qu'aux affaires particulières M. de Cardinal étoit plein
 „ de difficultés, de dissimulations, d'artifices, avec ses meilleurs Amis: dans les
 „ Traités publics, avec nos Ennemis même, confiant, sincère, homme de pa-
 „ role; comme s'il eut voulu se justifier aux Etrangers de la Réputation où il étoit
 „ parmi nous, & rejeter les vices de son Naturel sur les Défauts de notre Nation.
 „ Pour Don Luis, de l'Honnêteté avec les Particuliers; de la Franchise avec ses
 „ Amis; de la Bonté pour ses Créatures; dans les Affaires générales un dessein de
 „ tromper assez profond sous des apparences grossières, & peu de bonne-foi en
 „ effet sous l'opinion d'une Probité établie.

Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous prouver que le jugement que M. de St.
 Evremond faisoit de cette Paix, étoit dans le fonds très véritable. Vous avez ob-
 servé, vous-même, que le Cardinal *la conclut si avantageusement pour l'Espagne,*
& si désavantageusement pour la France, que les plus éclairés ont cru qu'il n'en usa de
la sorte que par les prières, ou par les Commandemens de la Reine-mère, en qui
le Roi son Mari avoit toujours remarqué un Coeur Espagnol *. Cependant cette
 Lettre étant tombée entre les Mains des Créatures du Cardinal, quelque tems après
 sa Mort, on voulut en faire un Crime d'Etat à M. de St. Evremond, & c'est ce
 qui l'obligea de s'exiler de sa Patrie. Voici comment cela arriva. Vous savez,
 Monsieur, que le Roi partit pour aller en Bretagne quelques jours avant qu'on
 arrêtât M. Fouquet. Sa Majesté nomma ceux qui le devoient accompagner dans
 ce Voyage. M. de St. Evremond fut une des personnes nommées, & avant que
 de partir il laissa à Madame du Plessis-Bellière, Mère de Madame la Marquise de
 Crequi, une Cassette où il y avoit de l'Argent, des Billets, & plusieurs Lettres.
 Aussi-tôt que M. Fouquet eût été arrêté, on ne se contenta pas d'enlever tous ses
 Papiers, on mit encore le scellé chez toutes les personnes qu'on croyoit avoir été
 dans sa Confiance. On ne manqua pas d'aller chez Madame du Plessis-Bellière:
 elle étoit trop Amie du Surintendant pour être oubliée. On se saisit, entre autres
 choses, de la Cassette de M. de St. Evremond; & l'on y trouva une Copie de la
 Lettre sur la Paix des Pyrénées, qui n'avoit été communiquée qu'au Maréchal
 de Clerembaut, & à deux ou trois autres personnes. Messieurs le Tellier & Col-
 bert qui étoient, pour ainsi dire, les Elèves du Cardinal, crurent devoir profiter de
 cette occasion pour faire voir au Roi la haute estime qu'ils avoient pour la Me-
 moire de leur Bienfaicteur. Ils lûrent cette Lettre à sa Majesté, & lui représen-
 terent en même tems le zèle que Son Eminence avoit toujours fait paroître pour

1661.

f 2

ses

* Dictionnaire Historique & Critique, Article de Louis XIII. Remarque V. Page 1905. de la 2. Edition.

ses Intérêts, & les services qu'il avoit rendus à l'Etat dans des tems fâcheux: ils ajoutèrent que cet Ecrit étoit d'autant plus criminel, que toutes les Injures qui s'y trouvoient contre le premier Ministre, retomboient sur la Régence de la Reine-Mère, & portoient même jusques sur le Regne du Roi, puisqu'il avoit trouvé à propos de suivre le Plan & les Maximes, que le Cardinal avoit laissées: qu'enfin si on permettoit à des particuliers de juger des Affaires d'Etat selon leur Caprice, & de censurer impunément la Conduite des Ministres, il n'y en auroit pas un qui pût se mettre à couvert de la Médisance, quelque bien intentionné qu'il fut pour les Intérêts de sa Majesté. Et sans doute qu'on ne manqua pas de se prévaloir des liaisons d'Amitié que M. de St. Evremond avoit toujours eues avec le Surintendant, dont on avoit juré la perte.

Ces Insinuations firent d'autant plus d'impression sur l'Esprit du Roi, que ce Prince avoit de véritables sentimens de Reconnoissance, pour les services que le Cardinal lui avoit rendus, & que sa mémoire lui étoit chère. M. de St. Evremond tant informé des mauvais offices qu'on tâchoit de lui rendre, s'absenta de la Cour. Il alla d'abord chez M. le Maréchal de Clerembaut, où il demeura un Mois; & après cela il se retira en Normandie, où il se tint caché pendant quelque tems. Il espéroit que cet Orage se dissiperoit: mais ses Amis lui ayant écrit que les Ministres continuoient de le rendre odieux, & qu'on parloit même de le mettre à la Bastille; il s'aprocha secrettement des Frontières du Royaume, & résolut, enfin, de passer en Hollande, où il arriva sur la fin de l'Année 1661.

Voilà, Monsieur, la Cause de la Disgrace de M. de St. Evremond, dont vous n'aviez ouï parler que confusément. Il me semble qu'on usa de trop de rigueur contre lui. J'avoue que le tour & les expressions de cette Lettre, pouvoient être mieux menagées: mais il faut aussi remarquer que M. de St. Evremond y entretenoit librement son Ami, comme il auroit fait dans un tête-à-tête: il n'avoit garde de croire que sa Lettre dût devenir publique. D'ailleurs il avoit toujours conservé du ressentiment contre le Cardinal, depuis que cette Eminence l'avoit fait mettre à la Bastille; & ainsi il ne faut pas être surpris, qu'il ne l'épargnât pas dans cette occasion. Si on ajoute à ces Considerations ce que j'ai déjà posé, que le fond de cette Lettre étoit solide & judicieux, on conviendra, sans doute, que l'on ne devoit pas en user ainsi avec un Homme de Distinction qui avoit toujours bien servi son Prince, & dont le seul Crime étoit d'avoir eû trop de zèle pour la Gloire de sa Patrie, & trop de lumière sur ses véritables Intérêts. Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. de St. Evremond n'a jamais reconnu qu'il eût fait une Faute, ni qu'il se fut trompé dans l'idée qu'il avoit de cette Paix, comme vous le verrez, Monsieur, dans la suite de ces Memoires.

1662,

M. de St. Evremond avoit trop d'Amis en Angleterre, pour faire un long séjour en Hollande. Il passa la Mer, & ne fut pas moins bien reçu à la Cour du Roi de la Grande Bretagne, qu'il l'avoit été un An auparavant. Car j'avois oublié de vous dire, Monsieur, qu'aussi-tot que Charles II. eût été rétabli sur le Thrône de ses Ancêtres, le Roi Très-Chrétien envoya le Comte de Soissons en Angleterre, pour l'en féliciter. Plusieurs personnes de Qualité, qui avoient eû l'honneur d'être connus du Roi Charles pendant qu'il étoit en France, profiterent de cette Occasion pour aller voir l'Angleterre, & rendirent cette Ambassade, une des plus magnifiques qu'on ait jamais vues. M. de St. Evremond étoit un de ceux-là: & pendant un séjour de six Mois qu'il fit à Londres, il renoua les liaisons qu'il avoit eues en France avec plusieurs Seigneurs Anglois, & fit de nouvelles habitudes. De sorte que quand il y vint la seconde fois, il se trouva dans une Cour, où il étoit déjà très-connu.

Les

Les Ducs de Buckingham & d'Ormond; les Comtes de St. Albans & d'Arlington; Monsieur d'Aubigny, Oncle du dernier Duc de Richmond & de Lenox; Mylord Crofts; étoient de ses meilleurs Amis. Mais il s'attacha plus particulièrement au Duc de Buckingham & à M. d'Aubigny. Le premier étoit un Courtisan délicat, qui aimoit les Belles-Lettres & les Beaux-Arts. Il a fait quelques Ouvrages d'esprit, qui ont été l'Admiration de toute l'Angleterre. Sa Comédie du REHEARSAL est une Critique fine des Pièces de Théâtre de M. Dryden & de quelques autres Poètes de ce tems-là. Les Gens de Lettres polis & Spirituels étoient toujours bien venus chez lui: & comme il étoit Favori du Roi Charles, rien ne l'empêchoit de satisfaire le généreux penchant qu'il avoit à leur faire du bien. Il fit donner à M. Clifford la Direction de la Chaire de Londres*, & l'engagea de publier son *TRAITE de la Raison humaine*†. M. Clifford le dédia à son Bienfaiteur; & celui-ci lui écrivit une Lettre, où après avoir parlé du sort qu'auroit son Livre, il fait d'excellentes Réflexions sur l'esprit de Préoccupation & d'Intolérance, qui regne parmi les Chrétiens. Ce Duc connoissoit si bien les Malheurs qu'entraîne après soi l'Esprit de Persecution, que quand le Parlement eût condamné la Proclamation où Charles II. accordoit à ses Sujets la Liberté de Conscience, il conseilla au Roi de risquer plutôt tout que de se relâcher sur ce point. Il fit ensuite un petit Livre**, dont le principal but étoit de prouver la Tolerance. J'ajouterai, pour achever de vous faire connoître le Duc de Buckingham, qu'il étoit extrêmement poli, galant, affable, généreux. Mais se laissant trop aller à son Humeur aisée & nonchalante, ceux qui avoient le maniement de ses Affaires, abuserent de sa Facilité, & dissipèrent tellement son Bien, que d'un des plus riches Seigneurs d'Angleterre, il devint un des plus pauvres.

M. d'Aubigny avoit été envoyé en France dès l'âge de cinq Ans, & il avoit été élevé à Port-Royal. Il entra jeune dans la Clericature, & fut fait Chanoine de Notre-Dame de Paris. Après le Rétablissement de Charles II. il vint en Angleterre, & le Roi ayant épousé l'Infante de Portugal, M. d'Aubigny eût la Charge de Grand Aumonier de la Reine. Il avoit beaucoup d'esprit, & encore plus de franchise. Son Commerce avoit des Charmes pour ceux qui aimoient à joindre aux Agrémens de la Conversation l'ouverture du Cœur, & cette douce Union qui est inséparable d'une véritable Amitié. C'est par là qu'il plût infiniment à M. de St. Evremond. Le Duc de Buckingham, M. d'Aubigny, & lui, se voyoient souvent, & s'entretenoient sur toutes sortes de matieres; mais particulièrement sur les Pièces de Théâtre des différentes Nations. Comme M. de St. Evremond n'entendoit pas l'Anglois, ces Messieurs lui expliquoient ce que les Poètes Dramatiques de cette Nation avoient composé de meilleur; & il s'en formoit une idée si nette & si exacte, que quarante ans après il s'en souvenoit encore fort distinctement. Cette Lecture lui fournît les Réflexions qu'il a faites sur les Tragédies & sur les Comédies Angloises, dans quelques-uns de ses Ouvrages. Ce fut aussi cette espece d'Etude, qui donna occasion à ces Messieurs de travailler ensemble à la Comédie de SIR POLITICK WOULD-BE. Chacun fournissoit une partie des Caractères, & M. de St. Evremond leur donnoit la forme. Ceux qui trouveront cette Comédie un peu trop longue, doivent se souvenir qu'elle a été faite à la maniere des Anglois, qui dans

* Ce poste est presentement occupé par Mr. Burnet, si connu par sa THEORIE sacrée de la Terre, & par son Archæologiæ philosophicæ.

† Cet Ouvrage parut en 1674. & l'Auteur mourut en 1677.

** Imprimé en 1685, sous ce Titre: A short Discourse upon the Reasonableness of Men's having a Religion, or Worship of God.

dans ce tems-là faisoient leurs Pièces de Théâtre extrêmement longues : & d'ailleurs il faut remarquer que cette Pièce n'ayant pas été faite, pour être jouée, on s'est plus appliqué à bien marquer les Caractères qu'à animer l'Action par des Intrigues attachantes, & par un Dénouement peu attendu. C'est là le but qu'on s'est proposé dans la Composition de cette Pièce ; & c'est par là aussi qu'on doit en juger. Peu de tems auparavant un de ses Amis lui ayant demandé à *quelles Sciences il croyoit qu'un Honnête-homme pût s'appliquer*, il lui envoya un petit Discours, où il les réduit à la Morale, à la Politique, & aux Belles-Lettres. Il écrivit ensuite le JUGEMENT *sur Cesar & sur Alexandre*, où il compare ces deux Heros par rapport à leur Naissance, à leurs Mœurs, aux qualités de leur esprit, à leurs Actions & à leur Conduite. *C'est une Pièce*, dit M. le Clerc*, *pleine de bon-sens & de pénétration.*

1663.

La Dispute entre les Jesuites & les Jansenistes faisoit alors le plus de bruit ; de sorte que M. de St. Evremond ayant dit un jour à M. d'Aubigny la Conversation qu'il avoit eue avec le Pere Canaye sur l'Animosité qui regnoit entre ces deux Partis, M. d'Aubigny fut charmé de la franchise du Jesuite ; & pour faire voir qu'il n'y avoit pas moins de candeur parmi les Jansenistes, que parmi les Peres de la Société, il lui fit le Caractere des Jansenistes, & lui expliqua tout le secret de leur Cabale. Mr. de St. Evremond a écrit la Conversation qu'il eût là-dessus avec M. d'Aubigny ; & je ne doute point, Monsieur, que vous ne la lisiez avec beaucoup de plaisir. Peu de tems après il écrivit le JUGEMENT *sur Sénèque, Plutarque, & Pétrone*. Il remarque d'abord que la Latinité de Sénèque n'a rien de celle du tems d'Auguste ; qu'elle n'a rien de facile & de naturel, mais qu'elle est pleine de pointes & d'imaginations outrées. Ce qu'il trouve de plus beau dans les Ouvrages de ce Philosophe ce sont les exemples & les Citations qu'il y mêle. Il reconnoît qu'il avoit infiniment de l'esprit, & un Savoir assez étendu : mais son stile n'a rien qui le touche ; ses Opinions lui paroissent avoir trop de dureté ; & il trouve fort ridicule qu'un homme comme Sénèque, qui vivoit dans l'Abondance & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la Pauvreté & la Mort. Il le compare ensuite avec Plutarque, & il remarque que celui-ci a des Maximes beaucoup plus douces & plus accomodées à la Société que l'autre ; qu'il insinüe doucement la Sagesse, & tâche de rendre la Vertu familière dans les Plaisirs même. Il est charmé des *Vies des Hommes illustres* de cet Auteur, & il regarde cet Ouvrage comme son Chef d'Oeuvre. M. de St. Evremond passe ensuite à Pétrone & montre que l'Amour qu'il avoit pour les Plaisirs ne l'avoit pas rendu ennemi des Occupations ; & qu'il eût le Merite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de Bythinie, & la Vertu d'un Consul dans son Consulat. Il n'oublie pas la Mort de Pétrone : il croit que c'est la plus belle de l'Antiquité, & il fait voir qu'elle a quelque chose de plus grand, & de plus noble que celle de Caton, & de Socrate. *Pétrone*, dit-il, *ne nous laisse à sa Mort qu'une image de la Vie ; nulle Action, nulle Parole, nulle Circonstance, que marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement, qui mourir est cesser de vivre.* Il parle après cela de la Satire de Pétrone †, dont il ne nous reste que quelques Fragmens,

&c

* BIBLIOTHEQUE choisie, Tome ix. pag. 316.

* M. de St. Evremond croit que cette Pièce est effectivement du Pétrone dont parle Tacite, & il suit, en cela, l'opinion généralement reçue : mais il me semble que ce Sentiment n'est pas trop bien fondé. Car il est visible par le Manuscrit de Traw, qui se trouve présentement dans la Bibliothèque du Roi Très Chrétien, que ce qui nous reste aujourd'hui de cet Ouvrage ne contient que des Lambeaux du deuxième, & du troisième Livre ; au lieu qu'il paroît, ce me semble, par le Narré de Tacite, dont on se sert pour établir l'opinion commune, que Pétrone ne décrivit les Débauches de Neron qu'après avoir commencé de se faire ouvrir les veines ; c'est à dire très peu de tems avant sa Mort. Il ne seroit pas difficile, comme nous savez, de combattre ce Sentiment commun, par plusieurs autres Raisons : mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre d'avantage sur ce sujet. Je n'ai même hasardé cette Reflexion, que parce qu'il ne me souvenoit pas de l'avoir vue ailleurs.

& il en développe les principales Beautés. Il admire la pureté du Stile, la délicatesse des Sentimens ; mais sur tout la grande facilité qu'a ce Bel-Esprit à nous donner ingénieusement toute sorte de Caractères. Il ne doute point qu'il n'ait eû en vue de décrire les Débauches de Neron ; mais il ne lui semble pas qu'il ait composé cette Satire avec le même esprit qu'Horace écrivoit les siennes. Il croit que c'est plutôt un Courtisan délicat qui trouve le ridicule, qu'un Censeur public qui s'attache à blâmer la Corruption. Il est persuadé que s'il avoit voulu nous laisser une Morale ingénieuse dans la Description des Voluptés, il auroit taché de nous en donner quelque dégoût. Il n'auroit pas représenté le Vice avec tant d'agrément : & il nous auroit du moins donné quelque exemple de la Justice divine ou humaine sur la Personne de ses Debauchés.

LES REFLEXIONS *sur les divers Génies du Peuple Romain* que M. de St. Evremond écrivit alors lui ont mérité l'applaudissement du Public, & ont même obtenu une espèce de préférence sur tous les autres Ouvrages. Il les commence par des Remarques sur l'origine fabuleuse des Romains, & sur le Génie de ce Peuple sous les premiers Rois. Il parle ensuite du Génie des Anciens Romains dans les Commencemens de la République, & de leurs premières Guerres. Il réfute après cela Tite-Live, qui a cru que les Romains auroient vaincu Alexandre le Grand, s'il leur avoit fait la guerre ; & il fait voir qu'il s'en falloit beaucoup que les Consuls n'eussent alors d'aussi bonnes Troupes, & autant de Capacité dans l'Art Militaire que ce Conquerant. Il décrit ensuite le Génie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la Guerre : il parle de la première, & de la seconde Guerre Punique ; du Génie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage ; & enfin du Gouvernement d'Auguste, & de Tibere, de leur Génie, & de celui des Romains qui vivoient sous l'Empire de ces deux Princes. Il regne tant de Bon sens, de Pénétration, & de solidité dans cet Ouvrage, que je ne crois pas hasarder beaucoup en disant qu'il ne s'est encore rien fait de meilleur sur l'Histoire Romaine. M. de St. Evremond est si bien entré dans le Génie de ces Anciens Romains ; il a développé avec tant d'art les divers Intérêts qui les avoient fait agir, & a si bien pénétré dans les vûes particulieres des Généraux, & dans le but des Sénateurs, qu'on diroit, en lisant ses Réflexions, qu'il a vécu parmi eux, & qu'il a eû part aux Affaires. Malheureusement, il s'est perdu presque la moitié de cet Ouvrage, comme vous l'avez pû voir, Monsieur, par le précis que je viens d'en faire. Le vuide que vous y avez aperçû étoit rempli par la Revolte de Gracchus contre le Senat : par des Reflexions sur le Génie du Peuple Romain, lorsque Jugurta s'empara du Royaume de Numidie ; sur le sale intérêt qui regnoit alors, & sur l'infamie des premiers Romains qui furent employés dans cette affaire. On y trouvoit ensuite le Portrait de Scaurus ; la Guerre conduite par Metellus ; le Caractère de ce Général ; celui de Jugurta ; & des traits de l'Orgueil de la Noblesse. Ces Considérations étoient suivies du Caractère de Marius, & de quelques Reflexions sur l'Arrogance de ce Consul. On y marquoit le Génie du Peuple, qui s'étoit aquis une supériorité tyrannique sur le Senat, laquelle pensa devenir funeste à la République. M. de St. Evremond y donnoit ensuite le Caractère de Sylla : il faisoit voir comment il avoit affranchi le Senat & jetté le Peuple dans l'oppression ; & il parloit ensuite de Pompée, & de Sertorius. Après cela il représentoit l'Etat de Rome, & le Génie des Romains dans la Conspiration de Catilina, dont il donnoit le Caractère aussi bien que celui de Clodius. Il faisoit le Portrait de Cicéron, parloit de son bannissement, & de l'état où se trouva Rome dans le partage du Gouvernement entre Pompée, César & Crassus. Enfin, il dévelopoit les motifs de la Guerre Civile entre

tre Pompée & César. Il donnoit le Caractere de ces Grands Hommes ; faisoit voir ce que le Sénat étoit à Pompée & ce que le Peuple étoit à César : découvroit les Sentimens du premier touchant la Republique, & l'établissement de son pouvoir au préjudice de la Liberté ; & representoit l'Esprit de César allant par degres au dessein d'une Domination absolue. M. de St. Evremond avoit traité tous ces grands sujets : mais cela s'est perdu ; & il n'a jamais voulu se donner la peine de le refaire, comme je le dirai plus particulièrement dans la suite.

1664.

M. de St. Evremond reçut dans ce tems là une Lettre du Maréchal de Grammont. Ce Seigneur l'accusoit de trop négliger & ses propres affaires & les Amis qu'il avoit laissés en France. Il le blamoit de ce qu'il ne les sollicitoit pas assez fortement de travailler à faire la Paix avec la Cour. Voici la Réponse qu'il fit à ce genereux Ami.

Vous me reprochez de ne point donner de mes nouvelles à mes Amis, & je vous réponds qu'il faut les connoître avant que de leur écrire. On se méprend dans la mauvaise fortune, si on conte sur de vieilles Habitudes, qu'on nomme assez légèrement Amitiés. Bien souvent nous voulons faire souvenir de nous des gens qui veulent nous oublier, & dont nous excitons plutôt le chagrin que les offices. En effet, ceux qui veulent bien nous servir dans nos Disgraces, sont impatiens de faire connoître l'envie qu'ils en ont, & leur générosité épargne à un Honnête-homme la peine secrète qu'on sent toujours à expliquer ses besoins. Pour ceux qui se laissent rechercher, ils ont déjà comme un dessein formé de nous fuir : nos Prières les plus raisonnables sont pour eux des Importunités assez facheuses. Je ferai une application particuliere de ce sentiment général, & vous dirai que je pense avoir reçu des nouvelles de toutes les Personnes qui voudroient s'employer en ma faveur : je fatiguerois inutilement des miennes, ceux qui ne m'ont pas donné des leurs jusques ici.

Parmi les Amis que la mauvaise Fortune m'a fait éprouver, j'en ai vu qui étoient tout pleins de chaleur & de tendresse : j'en ai vu d'autres qui ne manquoient pas d'Amitié, mais qui avoient une lumiere fort présente à connoître leur inutilité à me servir ; qui peu touchés de se voir sans crédit en cette occasion, ont remis aisément tous mes Malheurs à ma patience. Je leur suis obligé de la bonne opinion qu'ils en ont ; c'est une qualité dont on s'accommode le mieux qu'il est possible, & dont on laisseroit pourtant volontiers l'usage à ses Ennemis. Cependant il faut nous louer du service qu'on nous rend, sans nous plaindre de celui qu'on ne nous rend pas ; & rejeter autant qu'on peut certains sentimens d'Amour propre, qui nous représentent les personnes plus obligées à nous servir qu'elles ne le sont. La mauvaise Fortune ne se contente pas de nous apporter les Malheurs, elle nous rend plus délicats à être blessés de toutes choses ; & la Nature qui devoit lui résister, est d'intelligence avec elle, nous prêtant un sentiment plus tendre pour souffrir tous les maux qu'elle nous fait.

Dans la condition où je suis, mon plus grand soin est de me défendre de ces sortes d'attendrissemens. Quoi que je montre un Air assez douloureux, je me suis rendu en effet presque insensible : mon Ame indifferente aux plus facheux accidens, ne se laisse toucher aujourd'hui qu'aux offices de quelques Amis, & à la bonté qu'il m'ont conservée. Depuis trois ans que je suis sorti du Royaume, j'ai éprouvé, de six mois en six mois, de nouvelles rigueurs, que je rends aussi légères que je puis, par la facilité de la patience. Je n'aime point ces résistances inutiles, qui, au lieu de nous garantir du mal, retardent l'habitude que nous avons à faire avec lui.

D'ailleurs ceux qui peuvent tout, ne nous rendent pas aussi malheureux qu'ils le pourroient, quand ils rencontrent de la Docilité à leurs Ordres. L'opposition aigrit leur volonté, & ne diminue rien de leur pouvoir. Cette soumission pour les Maîtres, me dispose insen-

insensiblement à souffrir de ceux qui ne le sont pas. Je m'entens blâmer souvent mal à propos, & après une Justification legere, pour ne pas aigrir le monde par trop de raison, j'attens patiemment qu'il se detrompe de lui-même; & veritablement il faut plus attendre du tems que de ses raisons. Dans la chaleur d'une méchante affaire, les uns ont de la peine à les dire, & les autres à les écouter: mais dans quelque retour, ou d'humeur, ou d'intérêt, l'on fait notre mérite de ce qui avoit fait notre Disgrace. Il y a peu de personnes à la Cour dont je n'aye vu changer la réputation deux fois l'année, soit par la legereté de nos Jugemens, soit par la diversité de leur conduite. J'ose esperer que la même chose arrivera sur mon sujet; mais plus par les réflexions d'autrui, que par aucun changement de mon côté. Un jour on me louera d'être bon François, par ce même Ecrit qui m'attire des Reproches: & si Monsieur le Cardinal vivoit encore, j'aurois le plaisir de me savoir justifié dans sa conscience; car je n'ai rien dit de lui, qu'il ne se soit dit intérieurement cent fois lui-même. Jaloux de l'honneur du Roi, & de la gloire de son regne, je voulus laisser une image de l'état où nous étions avant la Paix; afin que toutes les Nations connussent la supériorité de la notre: & rejetant le mauvais succès de la négociation sur un Etranger, ne s'attachassent qu'à considerer les avantages que nous avions eus dans la Guerre.

Je finis un si facheux entretien: c'est un ridicule ordinaire aux Disgraciés, d'insulter toutes choses de leurs Disgraces; & possédés qu'ils en sont, d'en vouloir toujours insulter les autres. La Conversation de M. d'Aubigny, que je vais avoir présentement, me sauve d'une plus longue impertinence; & vous de la fatigue que vous en auriez. Avec lui la joye est de tous les Pays, & de toutes les Conditions; jusques-là qu'un Malheureux y devient trop gai, & perd sans y penser la bienséance d'un Sérieux, que l'on doit pour le moins aux Infortunes.

M. de St. Evremond aimoit trop les Belles-Lettres pour negliger de voir les Savans, & les Beaux-Esprits d'Angleterre. Il avoit souvent des Conversations avec le Chevalier Digby, le fameux M. Hobbes; mais plus particulièrement avec Messieurs Cowley & Waller, qui avoient infiniment de l'esprit & de la délicatesse; comme on le peut voir dans les Poësies qu'ils nous ont laissées. Un jour que M. Digby & lui raisonnoient sur la Philosophie, ce Chevalier lui dit qu'ayant lû autrefois les Ecrits de M. Des Cartes, il resolut de passer en Hollande pour le voir. Il l'alla trouver dans sa Solitude d'Esmond, & après avoir parlé longtems avec lui sans se faire connoître, M. Des Cartes, qui avoit vu quelques-uns de ses Ouvrages, lui dit qu'il ne doutoit point qu'il ne fut le celebre M. Digby*; & vous Monsieur, repliqua Digby, si vous n'étiez pas l'Illustre M. Des Cartes vous ne me verriez pas venir exprès d'Angleterre pour avoir le plaisir de vous voir. Il lui dit ensuite, que nos Connoissances speculatives étoient à la verité belles & agréables; mais qu'après tout elles étoient trop incertaines & trop inutiles pour faire l'occupation de l'Homme; que la Vie étoit si courte qu'à peine avoit-on le tems de bien connoître les choses necessaires, & qu'il étoit beaucoup plus digne de lui, qui connoissoit si bien la Construction du Corps humain, de s'appliquer à rechercher les moyens d'en prolonger la durée, que de s'attacher aux simples speculations de la Philosophie. M. Des Cartes passa qu'il avoit déjà médité sur cette matiere, & que de rendre l'Homme immortel, c'est ce qu'il n'osoit pas se promettre; mais qu'il étoit bien sûr de pouvoir rendre sa Vie égale à celle des Patriarches. Lors que M. de St. Evremond m'aprit cette Particularité, il ajouta que cette Opinion de Des Cartes étoit

g

très-

* M. Baillet s'est trompé dans la Vie de M. Des Cartes, lorsqu'il a dit (Tom. II. p. 244.) que M. Digby étoit Comte & Chevalier de la Farretiere. Il l'a apparemment confondu avec le Lord Digby, Comte de Bristol, mort en 1677. Il a aussi ignoré le voyage du Chevalier Digby, pour aller voir M. Des Cartes.

très-connue en Hollande, & qu'il en avoit ouï parler à plusieurs Personnes, qui avoient eû commerce avec ce Philosophe. Il me dit aussi, que les Amis que Des Cartes avoit en France, n'ignoroient pas que ce ne fut son sentiment; & que l'Abbé Picot, son Disciple & son Martyr, étoit si persuadé de l'habileté de son Maître sur cette Matière, qu'il demeura longtems sans pouvoir croire sa Mort, & que lors qu'il en fut convaincu, il s'écria que *c'en étoit fait, & que la fin du Genre humain alloit venir* “.

Il est très sûr que Des Cartes s'imaginoit de pouvoir trouver le moyen de prolonger la Vie de l'Homme. *Je n'ai jamais eû tant de soin*, disoit-il à M. de Zuytlichem qui lui avoit demandé à quoi il s'occupoit; *je n'ai jamais eû tant de soin de me conserver que maintenant: & au lieu que je pensois que la mort ne me pût ôter que TRENTE ou QUARANTE ANS tout au plus, elle ne sauroit désormais me surprendre qu'elle ne m'ôte l'esperance de PLUS D'UN SIECLE**. Car il me semble voir très évidemment que si nous nous gardions seulement de certaines fautes que nous avons coutume de commettre au régime de notre Vie, nous pourrions sans autre invention parvenir à une Vieillesse beaucoup plus longue & plus heureuse que nous ne faisons. Mais parce que j'ai besoin de beaucoup de tems & d'experiences pour examiner tout ce qui sert à ce sujet, je travaille maintenant à composer un ABREGE DE MEDECINE, que je tire en partie des Livres, & en partie de mes raisonnemens. J'espere pouvoir me servir par provision de ce travail pour obtenir quelque delai de la Nature, & par ce moyen poursuivre mieux mon dessein dans la suite des tems †. M. Baillet nous apprend dans la VIE de M. Des Cartes, qui n'est qu'un Panegyrique perpetuel de ce Philosophe, que l'Abbé Picot l'ayant accompagné en Hollande en 1646. il se conforma à son regime de vivre durant trois mois qu'il demeura avec lui à Egmond, & „ qu'il en fut si content, qu'à son retour en France, il renonça serieusement à la grande Chère, dont il n'avoit pas été ennemi jusques alors, & voulut se reduire à l'institut de M. Des Cartes, croyant que ce seroit l'unique moyen de faire réussir le secret qu'il prétendoit avoir été trouvé par nôtre Philosophe, pour faire vivre les hommes QUATRE ou CINQ CENS ANS **. Cet Abbé, dit encore M. Baillet, étoit si persuadé de la certitude des connoissances de M. Des Cartes sur ce point, qu'il auroit juré qu'il lui auroit été impossible de mourir comme il fit à cinquante quatre ans: & que sans une cause étrangere & violente (comme celle qui dérégla sa machine en Suede) il auroit vécu CINQ CENS ANS, après avoir trouvé l'art de vivre plusieurs siècles ††.

Il étoit pourtant bien éloigné de ce rare secret, s'il est vrai, comme le prétend M. Goris, qu'il se soit tué en voulant se traiter lui-même selon les Principes de sa Medecine. „ Ce Philosophe, dit-il, s'étoit mis si fort en tête que les semblables se guerissoient par les semblables, qu'étant malade de la fièvre dont il est mort, il se fit apporter de l'eau de vie qu'il bût avec impatience, dans le dessein de guerir le semblable par le semblable. Le Medecin voulant l'empêcher de boire cette eau de vie, le Malade répondit, *Monsieur, les semblables se guerissent par les semblables, ainsi laissez moi, je vous prie, gouverner ma petite machine*. En même tems il bût ce prétendu remede, qui aussi tôt lui causa des Hoquets furieux, & le déroba à tous les secours “. Mais ce n'est là qu'un Conte fait à plaisir. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Des Cartes dans le plus fort de la Fievre qui le consumoit, ne vou-

lut

* Des Cartes écrivoit cela d'Egmond en 1638. à l'âge de 42 ans. Il mourut 12. ans après.

† LETTRES de M. Des Cartes, Tom. II. p. m. 374.

** VIE de M. Des Cartes, Tom. II. p. 448.

†† Baillet ubi supra, pag. 452. & 453.

*† Voyez le JOURNAL des Savans du 10. Decembre 1703. p. 1094. de l'Edition de Hollande.

lut jamais souffrir qu'on le saignât, & qu'il n'y consentit que lorsqu'il étoit trop tard †.

On parloit beaucoup alors en Angleterre d'un Irlandois qui faisoit dans son Pays des choses tout à fait surprenantes. C'étoit un homme d'assez bonne maison, nommé Greatrak's, qui avoit été Lieutenant d'une Compagnie, pendant la guerre d'Irlande, & qui avoit exercé après cela quelques charges dans le Comté de Cork. Il y avoit une grande apparence de simplicité dans ses Mœurs, & il sembloit avoir beaucoup de piété & de religion. Il nous a appris lui-même * que dès l'année 1662. un Pressentiment intérieur lui fit croire qu'il avoit le Don de guérir les Ecouelles, & que cette Persuasion devint si forte, qu'il toucha plusieurs personnes, & les guérit presque toutes. Trois ans après la Fievre érant devenue épidémique dans sa Province, une nouvelle suggestion intérieure le persuada qu'il pourroit aussi la guérir. Il en fit l'essai; & il nous assure qu'il guérit tous ceux que lui furent présentés. Enfin, il eût au mois d'Avril de l'an 1665. une autre espèce d'inspiration, qui le porta à croire qu'il avoit aussi le Pouvoir de guérir les Playes & les Ulcères. Et l'expérience, dit il encore, ne démentit point ce dernier pressentiment: il trouva même qu'il guérissoit les Convulsions, l'Hidropisie, & plusieurs autres maladies. On venoit à lui en foule de toutes parts, & sa réputation s'accrut si fort qu'une personne de qualité, qui étoit malade depuis long-tems, l'engagea à passer en Angleterre. Il y aborda au commencement de 1666. & à mesure qu'il s'avançoit dans les Provinces les Magistrats & d'autres personnes considérables le prièrent de passer chez eux, pour guérir leurs Malades. Le Roi en ayant été informé, lui fit ordonner par le Comte d'Arlington, Secrétaire d'Etat, de se rendre au plutôt à Whitehall. La Cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir miraculeux; mais elle ne lui défendit pas néanmoins de se produire. Il alloit tous les jours dans un certain quartier de Londres, & c'est là qu'on voyoit s'assembler de tous côtés un nombre incroyable de personnes de toute condition & de tout Sexe, pour lui demander le rétablissement de leur santé. Il ne faisoit autre chose que les toucher. Les Douleurs, la Goute, le Rhumatisme, les Convulsions, &c. étoient chassées par cet attouchement d'une partie à une autre jusqu'aux dernières extrémités du Corps, après quoi elles dispa-roissoient entièrement. C'est ce qui lui fit donner le nom de *Toucheur*. Il attribuoit plusieurs Maladies à des Esprits malins, & il croyoit avoir fait des Observations, qui le confirmoient dans cette pensée. Cependant il ne pût pas persuader tout le monde de la réalité de son Don miraculeux. On écrivit violemment contre lui: mais il trouva de zélés défenseurs, même parmi les Médecins. Il publia lui-même une Lettre adressée au célèbre M. Boyle, où il lui donnoit une Histoire abrégée de sa Vie †. Il joignit à cet Ecrit un très grand nombre de Certificats, signés par des personnes considérables, & entr'autres par M. Boyle, & par Messieurs Whichcot, Cudworth, & Patrick **, fameux Théologiens, qui attestoient la vérité des Cures merveilleuses qu'il avoit faites. Avec tout cela sa Réputation ne se soutint guère plus long-tems que celle de Jaques Aymer ††. Il se trouva enfin qu'il n'étoit redevable de tant de guérisons miraculeuses qu'à la Credulité du

g 2

Public.

† Voyez la Vie de M. Des Cartes, ubi supra, Tom. II. pag. 416. & suiv. Consultez aussi la Lettre de M. Weuller, Médecin de la Reine de Suède, que M. Crinius a publiée.

* Dans l'Ouvrage, marqué ci dessous.

† Cet Ecrit est intitulé, A brief Account of M. Valentine Greatrak's, and divers of the strange Cures by him performed. Written by himself in a Letter addressed to the honourable Robert Boyle Esq; Whereunto are annexed the Testimonials of several eminent and worthy Persons of the chief Matters of fact therein related. A Londres 1666. J'en ai tiré ce que je viens de dire.

** M. Simon Patrick, qui a été ensuite Evêque d'Ely.

†† C'étoit un Paysan du Dauphiné qui fit beaucoup de bruit en France, il y a quelques années, par les merveilleux effets de sa Baguette divinatoire.

Public. On remarqua même que cet Imposteur touchoit les Femmes avec plus d'attention que les Hommes; & on se divertit ensuite de quelques intrigues fondées sur la trop grande familiarité qu'il avoit eue avec le beau Sexe. Le bruit qu'avoit fait cet homme donna occasion à M. de St. Evremond d'écrire une NOUVELLE intitulée le *Prophete Irlandois*, où il raille finement la Credulité du Peuple; & l'Histoire qu'il rapporte là-dessus, fait voir que toutes les Conjurations du Monde, ne sont pas capables de chasser cette espece de Démon, qui trouble quelquefois la Paix du Mariage.

1665.

M. de St. Evremond adoucissoit ainsi les Chagrins de sa Disgrace, lorsqu'il lui survint des Vapeurs qui le jetterent dans une espece de Melancolie qui l'affoiblit beaucoup. Les Medecins lui dirent qu'il n'y avoit guere que le Changement d'air qui pût le guerir; & que s'il ne pouvoit pas aller à Montpellier, il feroit bien du moins de passer en Hollande. Il eût d'autant moins de peine à prendre ce dernier parti, que l'on commençoit déjà à se ressentir à Londres de l'infection de l'air, qui produisit bien-tot la plus furieuse Peste qu'on ait jamais vûe en Angleterre.

Dès qu'il fut arrivé à la Haye il écrivit une Lettre au Marquis de Crequi, où il lui dit d'abord, *qu'après avoir vécu dans la contrainte des Cours il se console d'achever sa vie dans la liberté d'une Republique, où s'il n'y a rien à esperer, il n'y a pour le moins rien à craindre.* Il fait ensuite l'éloge du Gouvernement de Hollande, & y joint celui de M. le Pensionnaire de Wit: il donne le Caractere des Dames Hollandoises, & fait une courte description des Agrémens de la Haye. Il n'oublie pas le Prince d'Orange, qui à l'âge de quinze ans, faisoit déjà paroître cette Grandeur d'Ame & cette Vertu heroïque qu'il a si heureusement mise en œuvre, dans la suite de sa vie. *De tems en tems, dit il, nous allons faire notre cour au jeune Prince, à qui je laisserai sujet de se plaindre, si je dis seulement que jamais personne de sa Qualité n'a eue l'esprit si bien fait que lui à son âge.*

M. d'Aubigny étoit alors à Paris, & il avoit écrit à M. de St. Evremond, qu'à son retour il passeroit en Hollande, & qu'ils visiteroient ensemble les principales Cours d'Allemagne. Cependant comme il n'avoit pas moins de credit en France qu'en Angleterre, on sollicita si fortement pour lui à la Cour de Rome, qu'il fut nommé au Cardinalat préferablement à l'Abbé de Montaignu qui avoit aussi de puissantes Recommendations. Il est vrai qu'il n'eut pas la satisfaction de jouir longtemps de sa nouvelle Dignité: car il mourut au Mois de Novembre de l'année 1665*, quelques heures après l'arrivée du Courrier qui lui apportoit la Calote. M. de St. Evremond fut extrêmement touché de la Mort de M. d'Aubigny: & pour faire quelque diversion à sa douleur, il écrivit la Conversation qu'il avoit eue autrefois avec M. le Duc de Candale, de laquelle j'ai déjà parlé. *Je ne prétens pas, dit il au commencement de cette Piece, entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux hommes de savoir mes Affaires & mes Disgraces; mais on ne sauroit trouver mauvais sans bagrin, que je fasse reflexion sur ma vie passée, & que je détourne mon Esprit de quelques facheuses considerations, sur des pensées un peu moins desagrees.* Cependant comme il est ridicule de parler toujours de soi, fût ce à soi-même, plusieurs personnes seront mêlées dans ce Discours, qui me fera trouver plus de douceur, qu'aucune Conversation ne m'en peut fournir, depuis que j'ai perdu celle de M. d'Aubigny.

M. de

* Voyez la GAZETTE d'OXFORD N°. 1. à l'Article de Paris du 14 de Novembre 1665. La Gazette de Londres n'est qu'une Continuation de celle-là. La Cour s'étant retirée à Oxford à cause de la Peste de Londres, on commença d'y publier cette Gazette le 24 de Novembre 1665, & cela dura jusqu'à ce que la Peste ayant cessé, & la Cour étant retournée à Whitehall, on donna la 24. Gazette du 15. de Fevrier 1666. sous le Titre de GAZETTE DE LONDRES, & on a toujours continué ainsi du depuis.

1666.

M. de St. Evremond ne demeura pas longtems à la Haye sans se faire connoître des personnes les plus distinguées de la Hollande. Il eût aussi des liaisons particulières avec les Ministres étrangers qui résidoient à la Haye; avec le Baron de Lifola, Ambassadeur de l'Empereur; avec le Comte d'Estrades, qu'il avoit connu dans la Guerre de Guienne, & qui étoit alors Ambassadeur de France; avec le Comte de Melos Ambassadeur de Portugal, &c. Il y connut aussi M. le Comte de Lionne, premier Ecuyer de la Grande Ecurie & Neveu de M. le Marquis de Lionne, Secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères. Ce Seigneur fut si charmé de la Conversation & des manières de M. de St. Evremond qu'il l'assura que dès qu'il seroit de retour en France, il n'oublieroit rien pour tacher de lui faire obtenir la permission d'y revenir.

M. de St. Evremond se fit aussi un plaisir de voir quelques Savans & quelques Philosophes célèbres qui étoient alors à la Haye, & particulièrement Messieurs Heinsius, Vossius & Spinoza. „ Ce dernier, *me disoit il un jour*, avoit la taille mediocre „ & la Physionomie agréable. Son savoir, sa modestie, & son desintéressement † le „ faisoient estimer & rechercher de toutes les personnes d'Esprit qui se trouvoient à „ la Haye. Il ne paroissoit point dans ses Conversations ordinaires qu'il eût les sentimens qu'on a ensuite trouvés dans ses OUVRES POSTHUMES. Il supposoit un Etre „ distinct de la Matière, qui avoit opéré les Miracles par des voyes naturelles, & „ qui avoit ordonné la Religion, pour faire observer la Justice & la Charité, & pour „ exiger l'obéissance. C'est aussi, *ajoutoit M. de St. Evremond*, ce qu'il a taché de „ prouver ensuite dans sa THEOLOGIE POLITIQUE.

Il semble, en effet, que c'est là le principal but de ce Livre: mais si on l'examine de près on verra bien-tôt que l'Auteur en veut à la Religion même. Spinoza ne s'est pas découvert tout d'un coup. Il gardoit encore des ménagemens dans la Conversation ordinaire lorsque M. de St. Evremond étoit en Hollande: mais, s'il en faut croire M. Stoupp, quelques années après *il disoit hautement dans ses Discours que Dieu n'est pas un être doué d'intelligence * &c.* Vous avez, sans doute, remarqué, Monsieur, la même conduite dans ses Ouvrages. Sa THEOLOGIE POLITIQUE contient les semences de son Atheïsme, mais d'une manière envelopée; & ce n'est que dans ses OUVRES POSTHUMES qu'on peut dire qu'il a levé le masque. Au reste, je ne fais si vous ferez de mon opinion; mais il me semble qu'on ne sauroit bien refuter ce dernier Ouvrage sans détruire le grand Principe de Spinoza, qu'il *ny a qu'une seule Substance*. Quelque monstrueux que soit son Systême, c'est pourtant là dessus qu'il roule. C'est donc par là qu'il faut l'attaquer. Ceux qui prendront une autre voie n'y sauroient faire de fort grandes breches. Mais que pensez vous, Monsieur, de ces Philosophes qui soutiennent que *nous ne connoissons point les Substances*, & que tous ce que nous voyons n'est que Modalité? croyez-vous qu'ils soient aussi propres à combattre Spinoza que les autres? Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de Metaphysique.

M. le Comte de Lionne ne fut pas plutôt arrivé à Paris qu'il écrivit à M. de St. Evremond qu'il avoit parlé de son Affaire à plusieurs personnes de distinction, qui lui avoient paru disposées à lui rendre toute sorte de bons offices. Il lui nomma particulièrement le Marquis de Lionne; & le Comte de Lauzun, qui avoit alors la faveur du Roi. Quelque tems après Monsieur de Turenne fit assurer M. de St. Evremond par le Comte d'Auvergne & le Comte d'Estrade, qu'il seroit bien

1667.

† Voyez la VIE de Spinoza, par M. Colerus, Ministre Lutherien de la Haye.

* RELIGION des Hollandois Lettre III. p. m. 65. & suiv. Notez, que M. Stoupp ayant écrit cet Ouvrage pour rendre les Hollandois odieux, on ne doit pas toujours faire fond sur ce qu'il dit; particulièrement lorsqu'il s'agit de la Religion. Voyez la Réponse que M. le Brun, plus connu sous le nom de Brannius, a faite à ce Libelle.

bien aise de trouver quelque occasion de le servir. M. de St. Evremond ne manqua pas de l'en remercier, & de le supplier en même tems de lui continuer l'honneur de sa bienveillance.

Cependant M. de St. Evremond s'occupoit tantôt à voir ses Amis, & tantôt à composer quelque petit Ouvrage. Il se divertit à faire le Portrait d'une personne accomplie; & il choisit une *Femme*, plutôt qu'un *Homme*, parce, comme il le dit lui-même, qu'il manque toujours au Commerce des *Hommes* je ne sai qu'elle douceur qu'on rencontre en celui des *Femmes*: & qu'il paroît moins impossible de trouver dans une *Femme*, la plus forte & la plus saine Raison des *Hommes*; que dans un *Homme* les Charms & les Agrémens, naturels aux *Femmes*. Cette Piece a pour Titre, *Idée de la Femme que ne se trouve point, & que ne se trouvera jamais*. Les Conversations qu'il avoit avec M. Vossius, lui firent naître le dessein de jeter sur le papier quelques Reflexions sur Saluste & sur Tacite. Il leur donna le Nom d'OBSERVATIONS & les adressa à M. Vossius, qu'il apelloit son *Ami de Lettres*. M. le Comte de Lionne, qui avoit vû quelques unes de ces Pieces, pria M. de St. Evremond de les lui envoyer: mais il ne lui fit tenir d'abord que l'*Idée de la Femme qui ne se trouve point*.

M. de St. Evremond alla passer quelque tems à Breda pendant qu'on y negotioit la Paix entre l'Angleterre & la Hollande. Il alla ensuite aux Eaux de Spa, & de là à Bruxelles où il vit Madame la Princesse d'Esghien & Don Antonio de Cordouë, Favori de Don Juan & Lieutenant Général de la Cavalerie Espagnole, qui avoit de l'esprit infiniment. En retournant à la Haye il passa à Liege, & c'est là qu'il connut M. Sluse, Chanoine de St. Lambert, si celebre par la grande Connoissance qu'il avoit du Droit & des Mathematiques.

Quelque tems après le Comte de Lionne lui aprit que le Marquis de Lionne, l'avoit chargé de lui marquer qu'il prenoit, beaucoup de part à sa disgrâce. Il ajoutoit que ce Ministre étoit d'avis que M. de St. Evremond lui écrivit une Lettre qui pût être montrée au Roi, & qu'il s'engageoit de l'appuyer & de la faire valoir auprès de sa Majesté. Cela obligea M. de St. Evremond d'adresser à ce Ministre la Lettre suivante.

„ NE croyez pas, Monsieur, que j'aime trop les Pays Etrangers, quand vous
 „ me voyez employer si peu de soin & d'industrie pour mon Retour dans le notre.
 „ Ce n'est point une veritable nonchalance; ce n'est point un grand attachement
 „ aux lieux où je suis, ni une aversion pour ceux où vous êtes. La verité est que
 „ je n'ai pas voulu demander au Roi le moindre soulagement, sans avoir souffert ce
 „ que j'ai dû souffrir, pour avoir été si malheureux que de lui déplaire. Après tant
 „ d'années de Disgraces & de Maladies, je croi pouvoir exposer la maniere dont
 „ j'ai failli; ou, si je l'ose dire, me justifier de l'apparence d'une Faute.

„ Comme le blâme de ceux qui nous sont opposés, fait la louange la plus délicate
 „ qu'on nous donne, j'avois cru travailler ingenieusement à la gloire du Génie
 „ qui regne, en établissant la honte de celui qui avoit gouverné auparavant. Ce
 „ n'est pas que Monsieur le Cardinal n'ait eu des Talens recommandables: mais
 „ ces Qualités qui auroient eu de l'approbation parmi les Hommes, considérées purement
 „ en elles-mêmes, sont devenues méprisables par l'opposition de celles du
 „ Roi: d'où il arrive que des Actions assez belles sont obscurcies par de plus éclatantes;
 „ que le moindre Mérite auprès du plus grand passe pour défaut: d'où il
 „ arrive que la Gloire du Prince ruine la Réputation du Ministre; & trouver mauvais
 „ qu'on méprise ce qu'a fait son Eminence, est en quelque sorte avoir du chagrin,
 „ qu'on admire ce que fait sa Majesté.

„ Que

„ Que si l'on voyoit en usage les mêmes Maximes, qui étoient suivies, il paroît-
 „ troit qu'on veut exiger des Approbations en leur faveur; & nous donnerions les
 „ nôtres aussi-tôt par une respectueuse obéissance: mais puis qu'on s'en éloigne à
 „ dessein, jusqu'à prendre les voyes les plus opposées; il y a quelque délicatesse à
 „ n'approuver pas ce qu'on évite, & quelque prudence à rejeter ce qu'un Roi si
 „ sage ne veut pas faire.

„ Ne m'alleguez point, que c'est un crime d'attaquer la Réputation d'un Mort:
 „ autrement celui qui la ruine, seroit le premier & plus grand Criminel lui-même.
 „ Quand il humilie l'Orgueil des Espagnols, & la Fierté des Allemans; quand il
 „ abaisse Rome, & s'assujettit à l'Eglise; quand il maintient l'Empire contre la Pu-
 „ issance du Turc, au même tems que le Roi d'Espagne abandonne l'Empereur,
 „ & laisse les Etats de sa Maison exposés à l'invasion des Infidèles; quand il fait la
 „ Guerre avec tant de conduite & de valeur, & la Paix avec tant de hauteur & de
 „ sagesse; que fait-il sinon condamner par ses Actions ce que j'ai blâmé par le
 „ discours, & en donner à toute la Terre une plus forte, & plus expresse cen-
 „ sure?

„ N'en doutez point, Monsieur, c'est du Roi que Monsieur le Cardinal a reçu
 „ l'Injure que l'on m'attribue: les belles & admirables Qualités de Sa Majesté, ses
 „ Actions, son Gouvernement, ses Conseils, m'ont donné les petites idées que j'ai
 „ de son Eminence; & dans la Condition où je suis, j'ai à demander Pardon d'une
 „ chose dont il m'est impossible de me repentir. Mais quel sujet de plainte a
 „ Monsieur le Cardinal, qui ne lui soit commun avec tous nos Rois? Leurs Regnes
 „ n'ont-ils pas le même sort que son Ministère? Leurs Faits ne sont-ils pas anéantis
 „ comme les siens; leur Réputation effacée comme la sienne?

„ Autrefois nous pensions assez faire de nous soutenir contre une Nation enne-
 „ mie: toute l'Europe, si on le peut dire, tout l'Europe aujourd'hui confédérée, ne se
 „ trouve pas capable de nous résister. Autrefois nous tenions les Paix glorieuses, qui
 „ nous apportoit la Restitution de quelque Place: aujourd'hui les Espagnols cher-
 „ chent leur salut dans la cession de leurs Provinces; & si la Justice ne régloit toujours
 „ nos prétensions, il s'agiroit moins de ce qu'ils nous cèdent, que de ce qui leur reste.
 „ Autrefois nos Alliés murmuroient d'avoir été mal soutenus dans la Guerre, ou aban-
 „ donnés dans la Paix: de nôtre tems, ceux qu'on a vu tomber par leur faute, ont été re-
 „ levés par notre secours; & l'influence de notre Pouvoir a formé toute la Grandeur
 „ des autres. S'attacher à nous, c'est une élévation certaine: s'en séparer; une
 „ chute comme assurée.

„ Tant que le Roi agira comme il agit, il m'autorise à parler comme je parle:
 „ si on veut que je me démente, qu'il se relâche; qu'il abandonne ses Alliés; qu'il
 „ laisse rétablir ses Ennemis. Alors je deviendrai favorable à Monsieur le Cardinal,
 „ & ferai valoir les mêmes choses que j'ai décriées: mais aujourd'hui, que les Peu-
 „ ples attachés à notre Amitié regardent avec joye le Gouvernement que nous voy-
 „ ons, & que les Nations opposées à nos Interêts regrettent avec douleur le Mini-
 „ stère que nous avons vu; toutes mes Reflexions me confirment en ce que j'ai dit,
 „ & mon Esprit ferme dans ses premiers sentimens, ne se peut tourner à d'autres
 „ pensées.

„ Si une tendresse du Roi conservée à la mémoire d'une Personne qui lui fut
 „ chère; si la constance de son affection pour un Mort, lui ont fait trouver mauvais
 „ ce qui m'a paru si fort à son avantage, je le supplie de considérer, que mes inten-
 „ tions ont été trompées. Je n'ai pas cru blesser la délicatesse de son Amitié, & je
 „ pensois avoir des sentimens exquis sur l'intérêt de sa Gloire. En toutes choses les
 „ méprises

„ m'prises sont excusables: mais l'erreur qui vient d'un principe si noble & si beau,
 „ ne laisse aucun droit à la Justice. Ne pensez pas néanmoins, que je veuille faire
 „ ici des Leçons au lieu de très humbles Prières, & instruire SA MAJESTÉ de
 „ ce qu'Elle doit, au lieu de me soumettre à ce qu'Elle veut. J'attens avec une
 „ parfaite resignation, qu'il lui plaise ordonner de ma destinée, & je me prépare à
 „ la reconnoissance de la Grace, ou à la patience dans le Châtiment.

„ Si Elle a la bonté de finir mes Maux, Elle joindra la dépendance d'une Crea-
 „ ture à l'obéissance d'un Sujet, & adoucira la contrainte qui lie, par l'affection qui
 „ attache. Mais je consulte peu mes sentimens, quand je parle de sa sorte. L'o-
 „ bligation dans laquelle je suis né, me tient lieu de tous les attachemens du monde:
 „ le devoir a les mêmes charmes pour moi, que les graces pourroient avoir pour les
 „ autres. Presqu'en tous les hommes la sujétion n'a qu'une docilité apparente:
 „ tandis qu'elle affecte un air soumis, elle excite un murmure intérieur; & sous
 „ des dehors humiliés, on tâche à défendre un reste de liberté par des résistances
 „ secrètes. Ce n'est pas en moi la même chose. La Nature ne garde rien pour
 „ elle en secret quand il faut obéir; les Ordres du Roi ne trouvent aucun senti-
 „ ment dans mon Ame qui ne les prévienne par inclination, ou ne s'y soumette sans
 „ contrainte par devoir. Quelque rigueur que j'éprouve, je cherche la consolation
 „ de mes maux dans le bonheur de celui qui les fait naître. J'adoucis la dureté
 „ de ma condition par la félicité de la sienne; & rien ne sauroit me rendre mal-
 „ heureux, puis qu'il ne sauroit arriver aucun changement dans la prospérité de
 „ ses Affaires.

1668.

Vers le Commencement de l'année 1668, M. le Prince de Toscane vint en
 Hollande, & comme il avoit dessein de faire quelque séjour à la Haye, il loua une
 Maison où M. St. Evremond avoit un Appartement aussi bien que quelques autres
 Personnes de Qualité. On les obligea de chercher d'autres logemens, & M. de
 St. Evremond se préparoit à en sortir comme les autres, lorsque ce Prince le fit prier
 de demeurer, & souhaita même qu'il mangea avec lui pendant qu'il seroit à la Haye.
 Il l'a depuis toujours honoré de sa bienveillance; & il ne se passoit point d'année
 qu'il ne lui envoya des meilleurs Vins d'Italie.

Le Comte de Lionne faisoit tout ce qu'il pouvoit pour obliger M. de St. Evre-
 mond à lui communiquer les petits Ouvrages qu'il avoit écrits en Hollande. Il le
 pria de nouveau de lui envoyer les OBSERVATIONS sur Salluste & sur Tacite,
 ajoutant que M. de Lionne le Ministre seroit bien aise de les voir. Les eloges
 dont il accompagnoit cette priere, obligerent M. de St. Evremond à lui en faire
 des reproches. *Je vous prie, lui dit-il, de vous moquer moins de moi par des
 louanges excessives que vous donnez à des Bagatelles. L'inutilité les a produites,
 & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort
 ennuyeuses; je souhaiterois qu'elles fussent faire le votre. Telles qu'elles sont je
 ne laisserai pas de vous envoyer par le premier Ordinaire les Observations sur Salluste
 & sur Tacite, desquelles je vous ai parlé. Le premier donne tout au naturel:
 chez lui les Affaires sont de purs effets du Temperament; d'où vient que son plus
 grand soin est de donner la véritable Connoissance des hommes, par les Eloges ad-
 mirables qu'il nous en a laissés. L'autre tourne tout en Politique, & fait des
 mysteres de tout, ne laissant rien désirer de la finesse & de l'habileté, mais ne
 donnant presque rien au Naturel. Je passe de là à la difficulté qu'il y a de trouver
 ensemble une Connoissance des Hommes, & une profonde intelligence des Affaires; &
 en huit ou dix Lignes je fais voir que M. de Lionne le Ministre a réuni deux
 Talens ordinairement séparés, qui se trouvent en lui dans la plus grande Perfection où
 ils*

ils sauroient être. Les OBSERVATIONS sur Salluste & sur Tacite, ne cedent en rien aux meilleures Pièces de M. de St. Evremond. „ si nos Grammairiens, dit un „ savant Critique *, savoient raisonner & écrire de la sorte sur l'Antiquité, ils „ feroient prendre à tout le Monde l'envie de l'étudier; mais leur Science ne „ consistant qu'en une Connoissance de mots, de coutumes, & tout au plus de „ Chronologie, jointe à une Admiration aveugle de tout ce qu'ils lisent, dégoûte „ les honnêtes gens des Belles Lettres.

M. de St. Evremond envoya aussi à M. de Lionne la DISSERTATION qu'il avoit faite quelque tems auparavant sur la Tragedie de M. Racine intitulée *Alexandre le Grand*, & il le pria de ne la montrer qu'à ses meilleurs Amis, & lui recommanda sur tout de n'en point laisser tirer de Copie. Mais M. de Lionne lui aprit bien tôt que cette Piece couroit en Manuscrit, & que le sieur Barbin, fameux Libraire, se disposoit à l'imprimer avec quelques autres qu'on assurait être de lui. Il ajoutoit que les Amis de M. Racine étoient très mécontents de cette Critique, craignant qu'elle ne lui fit du tort dans le Monde. Cette Nouvelle surprit beaucoup M. de St. Evremond. „ Madame Bourneau, dit-il à M. de Lionne, m'a fait un „ très-méchant tour d'avoir montré un Sentiment confus que je lui avois envoyé „ sur l'*Alexandre*. C'est une Femme, ajoute-t-il, que j'ai fort vûe en Angleterre „ & qui a l'esprit très bien fait. Elle m'envoya cette Piece de Racine, avec prière „ de lui en écrire mon Jugement: je ne me donnai pas le loisir de bien lire la Tragedie, & je lui écrivis en hâte ce que j'en pensois; la priant autant qu'il m'étoit „ possible de ne point montrer ma Lettre. Moins religieuse que vous à se Gouverner selon les Sentimens de ses Amis, il se trouve qu'elle l'a montrée à tout le Monde, „ & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez. Je hai extrêmement, continue-t-il, de voir mon nom courir par le Monde presque en toutes „ choses, & particulièrement en celles de cette Nature. Je ne connois point „ Racine, c'est un fort bel Esprit que je voudrois servir; & ses plus grands Ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. Cependant, Monsieur, ajoute-t-il, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites „ Pieces ramassées ne s'impriment, comme vous me le mandez, je vous prie que „ mon nom n'y soit pas. Il vaut mieux qu'elles soient imprimées comme vous „ les avez, & le plus correctement qu'il est possible, que dans le desordre où elles „ passent de main en main jusqu'à celles d'un Imprimeur.“ Il y beaucoup d'apparence qu Mr. de Lionne n'eût aucune part à l'impression que l'on fit alors de quelques Ouvrages de M. de St. Evremond. S'il s'en étoit mêlé on n'y verroit pas tant de fautes, & il n'auroit sans doute pas permis qu'on les eût mutilés comme on a fait.

Mais pour revenir à la *Dissertation sur l'ALEXANDRE*, je remarquerai en deux mots que M. de St. Evremond avoue qu'il y a dans cette Tragedie des pensées fortes & hardies, & des Expressions qui égalent la force des Pensées: mais il ne croit pas que M. Racine ait bien exprimé le Caractère de Porus & d'Alexandre. Il trouve qu'au lieu d'entrer dans leur interieur, & de les faire parler d'une maniere conforme au Genie de leur siecle & de leur Nation, il leur a donné l'humeur & les maniere de France. Il l'accuse d'avoir voulu donner une plus grande Idée de Porus que d'Alexandre; & d'avoir asservi ces Heros à des Princesses imaginaires. Il le blâme d'occuper Porus de son seul Amour, sur le point d'un grand Combat qui alloit d'écider pour lui de toutes choses; & d'en faire sortir Alexandre, quand les Ennemis se rallient. Il examine ensuite l'Usage qu'on doit faire de l'Amour dans

* Mr. le Clerc BIBLIOTHEQUE Choise. ubi supra p. 328.

les Tragedies, & montre que M. Corneille n'a pas moins bien reussi à cet égard là, que dans le Caractere de tous ses Heros. Il souhaite que M. Racine voulut l'imiter, & apprendre de lui l'art de bien peindre les grands Hommes. M. Corneille fut si sensible aux Louanges que M. de St. Evremond lui avoit données dans cette occasion, qu'il crût devoir l'en remercier. Sa Lettre est très bien tournée, & la Réponse que lui fit M. de St. Evremond marque encore mieux l'estime qu'il avoit pour cet illustre Poëte.

Dans ce tems-là M. le Comte de Lionne aprit à M. de St. Evremond que sa Lettre avoit été lûe au Roi; Mais qu'elle n'avoit pas produit l'effet qu'on en attendoit; que les Ministres qui s'étoient déclarés contre lui, n'en vouloient pas revenir; & que comme ils avoient beaucoup de pouvoir sur l'esprit du Roi, ils continuoient à s'opposer à son Rappel, que cependant il ne falloit desesperer de rien puisque sa Majesté n'avoit pas encore donné de Réponse définitive. Je n'avois rien su, lui répondit M. de St. Evremond, de tout ce que vous m'écrivez, aucun de mes Amis n'ayant voulu me faire savoir, non plus que vous, une chose assez fâcheuse: mais cette discretion toute obligeante qu'elle est, me laisse deviner, qu'ils ont mauvaise opinion de ma Constance. Sept années entieres de Malheurs ont dû me faire une habitude à souffrir si elles n'ont pu me former une Vertu à résister. Pour finir un Discours Moral, impertinent à celui qui le fait, & trop austere pour celui qu'on entretient; je vous dirai en peu de mots, que j'aurois bien souhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoisse, & quelques Amis aussi chers pour le temoignage de leur Amitié, que par la Consideration de leur Merite. Cependant il ne faut pas se desesperer pour vivre chez une Nation où les Agrémens sont rares. Je me contente de l'Indolence, quand il se faut passer des plaisirs: j'avois encore cinq ou six Années à aimer la Comedie, la Musique, la Bonne-Chere; & il faut se repaître de Police, d'Ordre, d'Economie, & se faire un Amusement languissant à considerer des Vertus Hollandoises peu animées. Il promet dans cette même Lettre d'envoyer à M. de Lionne trois petits Discours qu'il avoit faits en Angleterre, sur l'Interêt sale & vilain; sur la Vertu toute pure; avec le sentiment d'un Homme du Monde qui fait le temperament, & qui tire de l'un & de l'autre ce qui doit entrer dans le Commerce. C'est le Titre qu'il donne lui-même à ces trois Pieces.

Quelque tems après M. de Lionne lui écrivit qu'il continuoit à Solliciter fortement toutes les personnes qui s'interessent pour lui, & particulièrement Madame de *** & M. le Comte de Lausun. M. de St. Evremond le remercia de ses soins, & le pria en même tems de ne rendre pas ses sollicitations trop importunes. Je suis, dit-il, Infinitement obligé aux bontés de Madame ***, & à la Chaleur de vos bons Offices: mais je serai bien-aise à l'avenir que personne n'excite M. le Comte de Lausun à me servir. Je suis sûr qu'il fera de lui-même tout ce qu'il pourra sur mon sujet sans se nuire; & je serois fâché de lui attirer le moindre desagrément. Il ne doit rien dire à son Maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne lui laisse de la satisfaction. Un Maître qui refuse une fois, se fait aisément une habitude de ne pas accorder les autres choses qui lui sont demandées. J'ai oui dire à un grand Courtisan, qu'il falloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut; je serois au desespoir de l'avoir attiré à une personne que j'honore autant que M. le Comte de Lausun. Ce n'est pas que je n'aye presque une necessité d'aller en France pour deux mois, à moins que de me résoudre à perdre le peu que j'y ai, & tout ce qui me fait vivre aux Pays étrangers. Je croi qu'il m'y est dû encore quarante mille Livres, dont je ne puis rien tirer, cependant je crains plus que la necessité, le secours de la Nature qui pourroit finir tous les maux que me fait la fortune.

M. de

M. de St. Evremond ne songeoit qu'à passer tranquillement le reste de sa vie en Hollande, lorsque le Chevalier Temple, lui rendit des Lettres du Comte d'Arlington, qui lui aprenoient que ses Amis & le Roi Charles même, souhaitoient fort qu'il retournât en Angleterre. Là-dessus il repassa la Mer, & le Roi lui donna une Pension de trois cens Livres Sterling. Mais cela ne lui fit pas perdre l'envie qu'il avoit de revoir la France. *Je suis revenu dans une Cuir, dit-il à M. le Comte de Lionne†, après avoir été quatre Ans dans une République, sans plaisir ni douceur : car je croi que la Haye est le vrai Pays de l'Indolence. Je ne sai comme j'ai ranimé mes Sentimens : mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif; & quelque imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres, comme un milieu entre les Courtisans François, & les Bourguemestres de Hollande. Jusques ici je pouvois demeurer dans la Pesanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la Gravité de Messieurs les Hollandois : car je ne me trouve guere plus avancé vers la France que j'étois; & l'Etude de Vivacité que j'ai faite, nuit fort à mon Repos, & me recule de l'Indolence, sans m'avancer vers les Plaisirs. J'entens celui que je m'imaginois, à vous voir à Paris; ne laissant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici, parmi beaucoup d'Honnêtes gens.*

1670.

M. le Comte de Lionne lui aprit en 1671. que M. le Marquis de Lionne étoit Mort, & que M. le Comte de Lausun avoit été relegué dans la Citadelle de Pignerol*. Cette Nouvelle l'affligea d'autant plus qu'il avoit une estime particuliere pour ces deux illustres Amis, & qu'il faisoit beaucoup de fond sur leur Crédit, & sur l'Amitié qu'ils avoient pour lui. M. le Maréchal de Crequi lui ayant demandé dans ce tems là *en quelle situation étoit son Esprit, & ce qu'il pensoit sur toutes choses dans sa Vieillesse*, il lui envoya un assez long Discours §, contenant plusieurs Réflexions, sur les différentes situations de l'Esprit de l'Homme par rapport à ses differens Ages; sur la Lecture & le Choix des Livres; sur la Poésie; sur les meilleurs Auteurs Espagnols, Italiens, & François; sur la Conversation; sur les Belles-Lettres, & la Jurisprudence; sur les Ingrats; & enfin sur l'Esprit particulier qui distingue la Religion Catholique de la Réformée.

1671.

De tous les Ouvrages de M. de St. Evremond il n'y en a point où il ait mieux exprimé son tour d'esprit & son génie, que dans celui-ci. C'est un Excellent morceau; & je suis bien fâché que les bornes que je me dois prescrire ne me permettent pas de vous en donner le Précis.

L'Année d'après M. de St. Evremond écrivit les REFLEXIONS sur la Tragedie Ancienne & Moderne. Il Remarque dans cette Piece que la POETIQUE d'Aristote est un excellent Ouvrage; mais *qu'il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les Nations & tous les Siecles*: que les Dieux & les Déeses faisoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'extraordinaire sur le Theatre des Anciens; mais que *toutes ces Merveilles étant regardées aujourd'hui comme fabuleuses*, si un Auteur à l'imitation des Anciens introduisoit des Anges & des Saints sur nôtre Scene, *il scandaliserait les Devotes comme prophane, & paraîtrait imbecille aux Libertins*. Il ajoute que quand même ces sortes de sujets seroient permis, on ne sauroit en faire de bonnes Pieces; parce que l'Esprit de nôtre Religion, est directement opposé à celui de la Tragedie; & que l'Humilité & la Patience de nos Saints, ne sauroient compatir avec les Vertus des Heros que demande le Theatre.

h 2

II

† OUVRES MELEES Tom. III. p. III.

* C'étoit, pour avoir voulu épouser Mademoiselle; Fille unique de Gaston Duc d'Orléans. Il ne fut mis en Liberté qu'en, 1682.

§ Tom. III. p. 113.

Il croit que les Histoires du VIEUX TESTAMENT, s'accomoderoient beaucoup plus à notre Scene : mais il craint que leur représentation ne leur fît perdre de leur Autorité, & ne diminuât la Vénération qu'elle nous doivent inspirer. Il dit après cela que quoi qu'il ne veuille pas comparer la PHARSALE à l'ENEIDE, il est pourtant vrai qu'il y a quelque chose de plus grand & de plus noble dans l'idée que Lucain nous donne des grands Hommes, que dans celle que Virgile nous donne des Immortels. „Celui-ci, ajoute-t-il, a revêtu ses Dieux de nos foiblesses, „ pour les ajuster à la portée des hommes ; celui-là élève ses Heros jusqu'à pouvoir souffrir la Comparaison des Dieux.

Victrix Causa Diis placuit, sed Victa Catoni.

„ Dans Virgile, les Dieux ne valent pas des Heros. “ Dans Lucain les Heros valent des Dieux. M. de St. Evremond remarque ensuite que la Tragedie des Anciens avoit fait une perte heureuse en perdant ses Dieux, avec ses Oracles, & ses Devins ; & que c'étoit par là qu'on voyoit regner au Théâtre un esprit de Superstition & de Terreur, capable d'infester le genre Humain, de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux. En effet, la Tragedie consistant, comme elle faisoit, en des Mouvements excessifs de Crainte & de Pitié, c'étoit faire du Theatre une Ecole de frayeur & de compassion où l'on aprenoit à s'épouvanter de tous les Perils & à se désoler de tous les Malheurs. Cela amolissoit le courage des Atheniens, & causoit même quelquefois la déroute de leurs Armées. Il est vrai qu'Aristote ayant connu le Préjudice que cette Crainte & cette Pitié pourroient faire, tâcha d'y remédier en établissant je ne sai, qu'elle *purgation* que personne n'a encore bien expliquée : mais M. de St. Evremond trouve qu'il étoit ridicule de former une Science, qui donnoit sûrement la Maladie, pour en établir une autre qui travailloit incertainement à la guérison. Il relève après cela l'avantage de nos Représentations sur celles de l'Antiquité & fait voir qu'elles n'ont pas les mêmes inconveniens, les mouvemens de Pitié & de Crainte y sont beaucoup mieux ménagés ; & l'Amour, même qu'on y a mêlé la perfectionne, pourveu qu'on en sache faire un bon usage. Il ajoute que notre Tragedie a du moins ce Avantage que les Dieux n'y favorisent & n'y commettent point de Crimes, & qu'on a la liberté d'y inspirer de l'horreur pour le Vice, & de l'Amour pour la Vertu. Il finit en nous marquant l'idée qu'il a de la Tragedie, & qu'il appelle un *sentiment hardi & nouveau*. „ C'est, „ dit il, qu'on doit rechercher à la Tragedie, devant toutes choses, une Grandeur „ d'Ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre Admiration. Il y a dans „ cette sorte d'Admiration quelque ravissement pour l'esprit ; le Courage y est élevé, l'Ame y est touchée.

Il écrit aussi dans ce tems là des Reflexions sur les Caractères des Tragedies. Il les commence par une Particularité assez remarquable. *J'ai eu dessein autrefois, dit-il, de faire une Tragedie, & ce qui me faisoit le plus de peine, c'étoit de me défendre d'un Sentiment secret d'Amour-propre, qui nous laisse renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me souvient que je formois mon Caractere sans y penser, & que le Heros descendoit insensiblement au peu de mérite de St. Evremond, au lieu que Saint-Evremond, devoit s'élever aux grandes Vertus de son Heros. Il étoit de mes Passions comme de mon Caractere ; j'exprimois mes mouvemens voulant exprimer les siens. Si j'étois amoureux, je tournois toutes choses sur l'Amour ; si je me trouvois pitoyable je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma Pitié : je faisois dire ce que je sentoais moi-même ; & pour comprendre tout en peu de mots, je me représentois sous le nom d'autrui.* Il conclut de là

là qu'il ne faut par blâmer quelques Heros de nos Tragedies de *verser des pleurs, qui devoient couler seulement en quelques endroits*, car ce ne sont que les Larmes des Poètes qui *trop sensibles de leur naturel, ne peuvent résister à la tendresse qu'ils se sont formée*. Il remarque ensuite qu'il faut également ménager l'Affliction du Heros & la Tendresse des Spectateurs, & exprimer la Passion d'une manière qui ne soit ni trop violente ni trop ingénieusement recherchée. Il est surpris que dans un tems où l'on tourne toutes les Pièces de Théâtre sur l'Amour, on en ignore si fort la nature & les mouvemens. Il explique ses trois principaux mouvemens, *aimer, brûler, languir*, & fait voir que nos meilleurs Poètes Tragiques employent quelquefois une passion pour une autre; mettent de la douleur où il ne faut que de la tendresse, & du desespoir où il ne faut que de la douleur.

Un Auteur lui ayant demandé son sentiment sur une de ses Tragedies, il lui répondit qu'elle lui plairoit assez, s'il avoit mieux ménagé les Larmes de son Heroïne. Il fait voir ensuite comment il faut ménager les mouvemens de douleur & de desespoir, & finit en louant M. Corneille d'avoir si bien entendu la Nature & de l'avoir si heureusement exprimée.

Le DISCOURS que M. de St. Evremond composa *sur les Historiens François* ne sauroit être lû avec trop de soin par ceux qui s'attachent à écrire l'Histoire. Il y remarque que nos Historiens ont un Merite si médiocre, qu'il avoit crû d'abord qu'on devoit attribuer ce Défaut à notre Langue; mais qu'il étoit revenu de cette pensée en faisant réflexion sur les Traductions excellentes qu'on nous a données & s'étoit persuadé que cela venoit plutôt de ce que la médiocrité de notre Génie se trouve au dessous de la Majesté de l'Histoire. Il ajoute que quand même il se trouveroit parmi nous quelques Génies assez élevés, il leur manqueroit encore d'autres choses qui ne sont pas moins nécessaires, & qui sont en trop grand nombre pour pouvoir se rencontrer dans une même personne. Un Stile pur & noble ne suffit pas, il faut encore qu'un Historien ait une Connoissance exacte de la Cour & des Affaires; qu'il sache à fonds les Loix, les Coûtumes, les differens Interêts, l'état de la Religion, & en particulier tout ce qui regarde le métier de la guerre. Il prouve tout cela par un assez long détail, & il fait voir à l'égard de ce dernier Article que le célèbre Grotius après avoir si bien réussi dans tout le reste de son HISTOIRE DES PAYS-BAS, avoit malheureusement échoué dès qu'il lui avoit fallu *ouvrir le Champ de la Guerre, parler du mouvement des Armées, venir à la description des sieges & au récit des Combats*. Il montre ensuite que les Historiens Latins ont su mêler admirablement toutes les Connoissances que doit avoir un Historien; & que cela vient de ce qu'au lieu que *chaque Profession fait aujourd'hui un attachement particulier*, il n'y a eu guere de grands Hommes à Rome, qui n'aient passé successivement par les premières dignités de la Religion, du Senat, & des Armées. Il fait voir après cela combien il y a d'art & de finesse dans les Caractères & les Eloges que nous donnent les Auteurs Latins, combien on trouve d'agréemens dans leurs Narrations & de vehemence dans leurs Harangues. Il ne se contentent pas de peindre les Vertus & les Vices; ils marquent encore de la difference entre chaque vertu & chaque Vice. Si par exemple, ils font le portrait de quelque homme ambitieux, hardi, modéré, prudent; ils décrivent qu'elle étoit l'espece d'ambition, de hardiesse, de Moderation, de Prudence, que cet homme a eue. Dans les REFLEXIONS SUR NOS TRADUCTEURS M. de St. Evremond loue d'abord les Traductions de M. d'Ablancourt; mais non pas tant pour être exactes & fideles, qu'à cause de la force admirable & de la justesse de ses Expressions. Il croit néanmoins qu'il a l'obligation de ces avantages au Discours des Anciens qu'il traduit, & il ne trouve pas la même Beauté dans ses Préfaces & dans

dans ses Lettres, où il suit son propre génie. Il fait ensuite quelques Réflexions sur l'Utilité des Traductions, & ajoute que le simple Talent de Traducteur n'est pas fort estimable, s'il n'est soutenu par d'autres qualités où il paroisse qu'on a assez de fonds & de capacité, pour travailler de son Chef. Après cela M. de St. Evremond examine en particulier la Traduction que M. de Brebeuf a faite de la PHARSALE, & celle que M. de Segrais nous a donnée de l'ENEIDE. Il passe de là au Caractere que Virgile donne à Enée, & montre qu'il n'en a fait rien moins qu'un Heros. Il fait voir après cela combien il y a de grandeur, d'élevation & de noblesse dans les Caracteres d'Homere; & conclut en remarquant qu'il faut que la Poësie de Virgile soit bien admirable, puisque malgré la Vertu des Heros d'Homere, & le peu de mérite de ceux de Virgile, les meilleurs Critiques ne trouvent pas que le Poëte Latin soit inferieur au Poëte Grec.

1674.

M. le Comte d'Olonne, M. de Vineuil, l'Abbé d'Effiat, & deux ou trois autres furent exilés de la Cour en 1674. pour avoir tenu quelques Discours un peu libres contre le Roi. Dès que M. de St. Evremond fût la Disgrace de son ancien Ami M. d'Olonne, il lui témoigna combien il en étoit touché; & ayant appris ensuite qu'il avoit eû permission de quitter *Orleans* où lon l'avoit d'abord relegué, & de se retirer dans sa Terre de *Montmirel* près *Villers-Cotterets*, il lui écrivit une seconde Lettre où il lui conseille d'être soigneusement en garde contre le Chagrin, & ses pernicioeux effets dans un tems où il n'étoit pas en son pouvoir de goûter la joye. Comme il connoissoit à fond l'humeur & le génie de M. d'Olonne, il s'y accommode dans les Conseils qu'il lui donne, de rechercher la Conversation des Honnêtes-gens, & s'il n'y en a point dans son Voisinage, de divertir ses ennuis par la Bonne-Chere, & la Lecture de Livres qui puissent détourner son Esprit de toute pensée triste & sérieuse, & ne lui donner que des sentimens de joye & de plaisir. Dans cette vûe il eroit que Pétrone, Lucien, & Don Quichote, doivent être préférés à Sénèque, à Plutarque, & à Montagne même. Il prévient ensuite une Objection que M. d'Olonne auroit pû lui faire.

„ Vous me direz peut être, *dit il*, que je n'ai pas été d'une humeur si enjouée dans
 „ mes Malheurs, que je le paroissais dans les vôtres; & qu'il est malhonnête de donner
 „ toutes ses douleurs à ses maux, lorsqu'on garde son indifférence, & sa gayeté
 „ même pour ceux de ses Amis. J'en demeurerois d'accord avec vous, si j'en ufois
 „ de la sorte: mais je puis dire avec verité, que je ne suis guere moins sensible à
 „ votre Exil que vous-même; & la joye que je vous conseille est à dessein de m'en
 „ attirer quand je vous aurai vû capable d'en recevoir. Pour ce qui regarde mes
 „ Malheurs, si je vous y ai paru plus triste que je ne vous paroissais aujourd'hui, ce
 „ n'est pas que je le fusse en effet. Je croyois que les Disgraces exigeoient de nous
 „ la bienveillance d'un air douloureux; & que cette mortification apparente étoit un
 „ respect dû à la volonté des Supérieurs, qui songent rarement à nous punir sans
 „ dessein de nous affliger. Mais sachez que sous de tristes dehors & une contenance
 „ mortifiée, je me suis donné toute la satisfaction que j'ai sù trouver en moi-même,
 „ & tout le plaisir que j'ai pû prendre dans le commerce de mes Amis.

Il lui donne après cela des Conseils sur la Bonne-Chere, & lui marque le Choix qu'il doit faire des vins les plus exquis, & des viandes les plus saines & les plus délicates.

Lorsque le Marquis de Croissi étoit Ambassadeur à la Cour d'Angleterre, M. de St. Evremond le pria d'écrire en sa faveur à M. Colbert son Frere. Mais M. Colbert lui répondit, qu'ayant contribué à la Disgrace de M. de St. Evremond, & s'étant toujours opposé à son Retour, il ne pouvoit pas en parler autrement au Roi: que cepen-

dant

dant il ne seroit pas fâché qu'il revint ; & qu'il ne s'opposeroit point aux Sollicitations que d'autres pourroient faire pour lui. Si Mr. Le Tellier avoit eû les mêmes sentimens, M. de St. Evremond auroit bien-tôt vû finir sa Disgrace : mais comme ce Ministre ne parut avoir aucune disposition favorable pour lui, il fut obligé de prendre patience.

1675.

La Duchesse de Mazarin arriva peu de tems après en Angleterre. Vous soupçonnez, Monsieur, qu'il y avoit du mystere dans ce voyage ; & que ce ne fut pas simplement pour être auprès de la Duchesse d'York sa Parente, que Madame de Mazarin vint dans ce Pays. Puisque vous avez si heureusement conjecturé, je veux bien vous faire part de ce que je sai là-dessus : mais il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Je vous ai déjà parlé, Monsieur, du Credit qu'avoit la Duchesse de Portsmouth à la Cour de Charles II. L'indolence naturelle de ce Prince, & le penchant qu'il avoit pour le Sexe, le livroient entièrement à ses Maîtresses, & sur tout à Madame de Portsmouth, qui étoit la Maîtresse favorite. Elle le dirigeoit dans les Affaires d'Etat, aussi bien que dans le Choix des Ministres. Les premières Charges du Royaume étoient ôtées ou données selon ses Insinuations, & il n'y avoit que sa Cabale qui regnât. Ceux qui n'en étoient pas, & qui souhaitoient de parvenir à des Postes considerables, voyoient tout ce manège avec beaucoup de chagrin. Ils n'étoient pas moins outrés de voir que les Ministres agissoient plutôt selon les Instructions qu'une Cour étrangere envoyoit à Madame de Portsmouth, que suivant les veritables Interêts de leur Patrie. Après avoir cherché plusieurs moyens de remedier à ce Desordre, & les avoir employés inutilement ; ils reconnurent enfin qu'il n'y en avoit qu'un seul à prendre, qui étoit de faire disgracier Madame de Portsmouth, en lui oposant une Rivale qui fut dans leurs Interêts. La Duchesse de Mazarin leur parut très propre pour ce Dessen. Elle surpassoit Madame de Portsmouth en Esprit & en Beauté ; & le Roi Charles l'avoit fait demander plus d'une fois en mariage pendant qu'il étoit en France.

En effet, vous savez, Monsieur, que ce Prince étant allé à Fontarabie en 1659. lorsqu'on y négotioit la Paix entre la France & l'Espagne, il ne pût engager le Cardinal Mazarin à lui accorder une entrevue, & que tout ce qu'il put obtenir fut que cette Eminence se rencontreroit un jour comme par hazard, avec le Marquis d'Ormond, & s'entretiendroit ensuite avec lui *. Ce Marquis lui fit plusieurs Propositions pour le porter à favoriser les Intérêts de Charles II. & entreautres il lui proposa le Mariage de ce Prince avec Hortence Mancini, Niece du Cardinal, qui a été depuis Duchesse de Mazarin ; mais ce Ministre qui ne voyoit aucun jour au Rétablissement du Roi d'Angleterre, ne voulut point y entendre. Ce refus ne rebuta pas Charles II. Voyant que le Cardinal avoit conclu la Paix avec tant de satisfaction, il crût qu'il deviendrait par là plus traitable. La Cour s'en retournoit alors à Paris ; mais il n'eut pas la patience d'attendre qu'elle y fut arrivée. Dès qu'elle fut à Thoulouse, il envoya à son Eminence M. Berkeley, qui a été ensuite Comte de Falmouth, pour lui proposer de nouveau ce Mariage. M. Berkeley, s'adressa à Mr. de St. Evremond, qui l'introduisit auprès du Cardinal : mais ce Ministre étoit si persuadé que Charles II. ne seroit jamais rétabli dans ses Royaumes, qu'il refusa encore toutes les Propositions qu'il lui pût faire. Cependant lorsqu'il le vit sur le Thrône de ses Ancêtres, il se repentit d'avoir rejeté les Propositions d'un Mariage, si glorieux à sa Famille, & si avantageux pour sa Niece, & il tâcha d'en

renouer

* Voyez l'HISTOIRE du Traité de la Paix conclue sur la Frontiere d'Espagne & de France entre les deux Couronnes, en l'an 1659. &c. p. 62. & suiv. Edit. de Cologne 1665.

renouer la Négotiation. Pour y mieux réussir il engagea la Reine Mere d'Angleterre à passer la Mer, sous prétexte d'aller féliciter le Prince son Fils sur son heureux Rétablissement; mais en effet, pour lui témoigner que le Cardinal étoit entièrement disposé à lui accorder tout ce qu'il pourroit souhaiter. Charles II. regarda ce Changement comme un surcroit de Bonheur que la Fortune lui préparoit; & il n'étoit pas moins flaté par le plaisir de recevoir une Dot de plus de vingt Millions, que par celui de posséder une des plus belles personnes de son Siècle; lorsqu'il vit tout d'un coup évanouir ses espérances. On s'opposa ici fortement à ce Mariage, comme au dessous d'un si grand Prince, & contraire à ses Interêts. Enfin, pour m'exprimer comme M. de St. Evremond*, *un Roi rétabli se souvint du peu de considération qu'on avoit eue pour un Roi chassé, & on rejetta à Londres les Propositions, qui n'avoient pas été acceptées à St. Jean de Luz.*

Cependant ce Prince avoit toujours conservé de l'Inclination pour cette Dame; & on ne l'ignoroit pas. D'ailleurs Madame de Portsmouth ne jouissoit pas alors d'une parfaite Santé, & le Roi sembloit n'avoir plus pour elle les mêmes empressements. On profita de toutes ces Circonstances pour préparer Charles II. à bien recevoir Madame de Mazarin, que les mauvais traitemens du Duc son Mari avoient obligée de sortir de France & de se retirer enfin dans les Etats du Duc de Savoye. Elle choisit Chambery pour le lieu de sa demeure; & elle vivoit, depuis trois ans, dans une espèce de retraite, lorsqu'on lui proposa de venir en Angleterre. Elle eût d'autant moins de peine à se rendre à l'invitation qu'on lui faisoit, que M. le Duc de Savoye venoit de mourir justement dans ce tems-là. On nous apprend dans les MEMOIRES de Madame de Mazarin, que ce Prince avoit eue autrefois dessein de l'épouser*; & il lui donna pendant son refuge tant de marques de sa Faveur, que Madame la Duchesse de Savoye en conçut de la jalousie. Ce Prince, dit M. de St. Evremond, *avoit eue pour elle un sentiment commun à tous ceux qui la voyoient. Il l'avoit admirée à Turin, & cette admiration avoit passé dans l'Esprit de Madame de Savoye, pour un véritable Amour. Une impression jalouse & chagrine, produisoit un procédé peu obligeant pour celle qui l'avoit causée & il n'en falut pas davantage pour obliger Madame Mazarin à sortir d'un Pays, où la nouvelle Régente étoit absolue.* Elle arriva en Angleterre sur la fin de l'année 1675, & le Roi ne l'eut pas plutôt vue que la Beauté de cette Duchesse, le frapa tout de nouveau, & qu'il en fut charmé plus que jamais. Il lui donna d'abord une Pension de quatre mille Livres Sterling† & elle l'auroit bien tôt emporté sur Madame de Portsmouth, & sur sa Cabale, si, par une foiblesse assez ordinaire à son Sexe, elle n'avoit pas été la Dupe de son propre Cœur.

1676.

M. le Prince de Monaco vint en Angleterre dans ce tems-là. Il étoit jeune, Galant, bien fait; favoit en perfection mettre en pratique ces petits soins, & ces empressements affectés, qui plaisent si fort aux Dames. Il devint l'admirateur passionné

* Je rapporterai ce passage d'autant plus volontiers qu'il servira à confirmer une partie de ce que je viens de dire. La fortune, dit Madame de Mazarin, qui vouloit me rendre la plus malheureuse personne de mon sexe, commença en faisant semblant de me vouloir faire Reine, & il n'a pas tenu à elle, qu'elle ne m'ait rendu odieux le parti qu'elle me destinoit, par la comparaison de ceux dont elle me flata d'abord. Cependant je puis me rendre ce témoignage, que ces illustres partis ne m'éblouirent pas, & Monsieur Mazarin n'oseroit dire qu'il ait jamais remarqué en moi de vanité qui fut au dessus de ma condition. Tout le monde fait les propositions qui furent faites à diverses reprises de me marier avec le Roi d'Angleterre; & pour le Duc de Savoye, vous savez ce qui s'en dit au voyage de Lion, & que l'affaire ne rompit que par le refus, où Monsieur le Cardinal s'obstina d'abandonner Geneve en considération de ce Mariage. MEMOIRES de Madame la Duchesse de Mazarin, pag. m. 11. 12.

† Cinquante deux mille Livres tournois.

passionné de Madame de Mazarin; & M. de St. Evremond s'aperçu bien-tôt qu'il ne lui étoit pas indifférent. Comme il savoit tout le secret du Voyage de cette Duchesse, & qu'il y prenoit même quelque part, il n'oublia rien pour prévenir une liaison si fatale. Il représenta vivement à Madame de Mazarin, l'embarras où elle alloit se jeter. Mais comme ce qu'on lit fait quelquefois plus d'impression qu'un entretien, passer, il lui adressa un petit *DISCOURS sur l'Amitié*, dans lequel il s'insinua adroitement dans sa Confiance, & tâcha de lui faire connoître la Conduite qu'elle doit tenir. Il fait voir d'abord jusqu'où va la force de l'Amitié par l'exemple d'Agésilas Roi des Lacedemoniens, qui recommandant l'affaire d'un de ses Amis à un autre, souhaitoit qu'il le trouvât innocent à quelque prix que ce fût. Cette action lui paroît d'autant plus remarquable, qu'il croit que l'éloignement qu'il y a de l'empire à la sujettion ne laisse pas former cette Union des Volontés qui est nécessaire pour bien aimer. Il explique ensuite ce que c'est que la liaison ordinaire qui se trouve entre les Rois & leurs Courtisans; il marque les raisons qui obligent les Princes à se faire cette espèce d'Amis & de Confidens qu'on appelle Favoris, & il montre combien est délicate & dangereuse la situation d'un Favori. Il passe de là à des Considérations plus particulières sur l'Amitié, & après avoir fait l'Eloge de cette Vertu, Il montre combien il avoit su gagner la Confiance de ses Amis. Comme je n'ai, dit-il, aucun Merite éclatant à faire valoir je pense qu'il me sera permis d'en dire un, qui ne fait pas la Vanité ordinaire des Hommes; c'est de m'être attiré pleinement la Confiance de mes Amis; & l'homme le plus secret que j'aye connu en ma vie * n'a été plus caché avec les autres, que pour s'ouvrir d'avantage avec moi. Il ne m'a rien celé tant que nous avons été ensemble; & peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choses lorsque nous avons été séparés. Le souvenir d'une Confiance si chère m'est bien douce; la pensée de l'état où il se trouve m'est plus douloureuse. Je me suis accoutumé à mes Malheurs, je ne m'accoutumerai jamais aux siens; & puis que je ne puis donner que de la douleur à son Infortune, je ne passerai aucun jour sans m'en affliger, je n'en passerai aucun sans me plaindre.

M. de St. Evremond fait voir ensuite que la Veritable Amitié doit être exempte de toute Diffimulation; & qu'elle n'est pas moins incompatible avec une Justice rigoureuse, qu'avec une Sagesse trop circonspecte. Il ne trouve pas mauvais que les Amis aient des Opinions différentes: mais il veut que la Dispute soit une Conférence pour s'éclaircir, & non pas une Contestation qui aille à l'aigreur. Il croit neantmoins qu'on ne doit pas avoir des Sentimens trop opposés sur la Religion, & que celui qui rapporte tout à la Raison, & celui qui soumet tout à l'Autorité, s'accommoderont malaisément ensemble. M. de St. Evremond ajoute que rien ne seroit comparable à un Commerce d'Amitié avec une femme belle, spirituelle, & raisonnable si on pouvoit, s'assurer de la durée de ce Commerce; & il croit qu'on n'a exclu les Femmes du Maniement des Affaires, que parce qu'on a crû qu'elles avoient le Cœur trop foible, trop incertain, & trop assujéti à la fragilité de leur Nature. De quoi ne seroient pas, continue-t-il, venues à bout Madame de Chevreuse, la Comtesse de Carlisle, la Princesse Palatine, si elles n'avoient pas gâté par leur Cœur, tout ce qu'elles auroient pu faire par leur Esprit? Il fait voir que les Erreurs du Cœur sont bien plus dangereuses que les Extravagances de l'imagination: il rapporte ce que lui disoit un jour Mademoiselle de L'Enclos, qu'elle rendoit grâces à Dieu tous les soirs de son Esprit, & le prioit tous les matins, de la préserver des sorises de son Cœur; & après

Tom. I.

I

avoir

* Je pense que M. de St. Evremond parle de M. Fouquet, qui étoit Prisonnier dans la Citadelle de Pignerol, où il mourut en 1680.

avoir loué Madame de Mazarin sur sa Beauté, & sur l'élevation de son Esprit, qui lui faisoit mépriser la fausse Galanterie & les discours fades & ennuyeux des autres Femmes, joignez, Madame, ajoute-t-il, joignez le mérite du Cœur à celui de l'Âme & de l'Esprit: défendez ce Cœur des Rendeurs de petits soins †; de ces gens empressés à fermer une Porte & une Fenêtre, à relever un Gand & un Evantail. L'amour, ne fait pas de tort à la Réputation des Dames: mais le peu de Mérite des Amans les deshonore. Vous m'offenceriez, Madame, continue-t-il, si vous pensiez que je fusse ennemi de la tendresse: tout vieux que je suis, il me fâcherait d'en être exempt. On aime autant de tems qu'on peut respirer. Ce que je veux dans les Amitiés, c'est que les Lumières précèdent les Mouvements, & qu'une Estime justement formée dans l'Esprit, aille s'animer dans le Cœur, & y prendre la Chaleur nécessaire pour les Amitiés, comme pour l'Amour. Aimez donc, Madame, mais n'aimez que des sujets dignes de vous. Si mes souhaits avoient lieu vous seriez ambitieuse, & gouverneriez ceux qui gouvernent les autres. Devenez Maitresse du Monde; ou demeurez Maitresse de vous; non pas pour passer des jours ennuyeux dans cette inutilité sèche & triste, dont on a voulu faire de la Vertu; mais pour disposer de vos sens avec empire, & ordonner vous-même de vos Plaisirs.

Mais toutes ces insinuations ne produisirent aucun effet. Le Prince de Monaco fut préféré; & Madame de Mazarin, oubliant le rang qu'elle devoit tenir à la Cour de la grande Bretagne, s'attacha si fortement à lui, que le Roi en perdit patience; & poussa même son Ressentiment jusqu'à lui ôter la Pension qu'il lui avoit donnée. M. de Sr. Evremond l'a raillée finement sur la legereté & l'indiscrétion de sa Conduite, dans les Vers suivans, que vous n'aurez pas pu entendre sans la Clef que je viens de vous donner.

*Il ne vous restoit plus qu'à regner sur les Mers;
Vôtre nouvel Empire embrasse l'Univers,
Et de nos Isles fortunées
Vous pourriez des Mortels régler les Destinées:
Plus puissante aujourd'hui que n'étoient les Romains,
Vous feriez des Sujets de tous les Souverains,
Si vous n'apportiez pas plus de soin & d'étude,
Pour votre Liberté que pour leur Servitude.*

Cependant les Sollicitations de ses Amis, jointes à l'Affection que le Roi conservoit pour elle, lui firent rétablir sa Pension, & elle parut à la Cour avec tout l'Eclat & tout l'Agrément qu'elle pouvoit souhaiter. Sa Maison étoit le Rendez-vous ordinaire de tout ce qu'il y avoit de personnes polies en Angleterre. Les grands Seigneurs, les Ministres étrangers, les Dames les plus qualifiées, s'y rendoient assidûment. Les Honnêtes-gens s'en faisoient un Amusement agréable, & les Savans y aprenoient à devenir polis. Madame de Mazarin s'étoit beaucoup appliquée à la Lecture pendant son séjour à Chamberi, où elle avoit auprès d'elle l'Abbé de St. Real, qui composa ses MEMOIRES, sur les Particularités qu'elle lui dit de sa Vie. Vous aviez crû, Monsieur, que c'étoit elle-même qui les avoit écrits*: mais je puis vous assurer qu'elle n'en a fourni que la matière. Elle n'écrivoit pas assez bien pour leur donner la forme; & s'ils sont mieux tournés que les autres Ouvrages de M. de St.

† Voyez la Carte de Tendre, dans le premier Tome de la CLELIE.

* RÉPONSE AUX Questions d'un Provincial, Tom. I. p. 182.

St. Real, cela vient de ce qu'il les a travaillés avec beaucoup plus de soin & d'étude. L'Amour rend tout aisé & facile.

Madame de Mazarin avoit l'Ame grande & généreuse, l'Esprit juste, & les Manieres extrêmement aisées. Elle répandoit tant d'Agrément sur tout ce qu'elle disoit, que les plus insensibles en étoient touchés. On s'entretenoit chez elle sur toute sorte de sujets: on y disputoit sur la Philosophie, l'Histoire, la Religion; sur les Ouvrages d'Esprit & de Galanterie, les Pièces de Théâtre, les Auteurs anciens & modernes, l'Usage de nôtre Langue, &c. Ces Conversations ont donné occasion à M. de St. Evremond, de faire plusieurs Ouvrages; comme la DEFENCE de quelques Pièces de Théâtre de M. Corneille; les REFLEXIONS sur les Tragedies, & sur les Comedies Françoises, Espagnoles, Italiennes, & Angloises: sur les Opera; la COMEDIE de Opera; la DISSERTATION sur le Mdt de VASTE; & plusieurs autres Pièces, dont je pourrai parler dans la suite.

Dans les Reflexions sur les Tragedies il fait d'abord l'éloge des Tragedies de Corneille, & en préfère même quelques unes à toutes celles de l'Antiquité. Il ajoute que les anciens Poètes Tragiques ont beaucoup mieux réussi à exprimer les qualités de leurs Heros, qu'à peindre la magnificence des grands Rois; & à former des Caractères qu'à découvrir les secrets mouvemens du Cœur, & rechercher le Principe des Actions, comme a fait nôtre Corneille. Il ne prétend pas neantmoins que les Pièces de cet excellent Auteur soient les seules qui méritent de l'applaudissement sur nôtre Théâtre. Il avoue qu'on a été touché de la MARIANE de Tristan; de la SOPHONISBE de Mairet; de l'ALCYONEE de du Ryer; du VENCESLAS de Rotrou; du STILIGON de M. Corneille le jeune; de l'ANDROMAQUE & du BRITANNICUS de M. Racine; & de plusieurs autres. Il dit après cela que les Tragedies des Italiens sont si médiocres qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle; & il remarque qu'il y a de vieilles Tragedies Angloises, comme, par exemple, le CATILINA & le SEJAN de Ben. Johnson, où il ne faudroit que retrancher certaines choses pour les rendre tout à fait belles. Il désapprouve la condescendance que les Poètes Anglois ont pour le Peuple, lorsqu'ils font ensanglanter la Scène; & il finit en observant que si d'un côté les François reprochent assez justement aux Anglois de donner trop à leurs sens sur le Theatre, ils doivent aussi souffrir le reproche que leur font les Anglois de passer dans l'autre extrémité, quand ils admirent des Tragedies par de petites douceurs qui ne font pas une Impression assez forte sur les Esprits.

Dans les Observations sur nos Comedies M. de St. Evremond a soin d'avertir dès le Titre que la Critique ne regarde pas celles de Molière où l'on trouve, dit il, le vrai esprit de la Comédie. A l'égard des autres Auteurs François, il remarque que quoi que la Comédie doive être la Representation de la vie humaine, ils n'ont pas laissé de la tourner tout à fait sur la Galanterie, à l'exemple des Espagnols. Il compare ensuite la Comédie Françoisse avec l'Espagnole, & montre que nos Poètes en tirant des Espagnols la plupart de leur sujets, ont été obligés de se conformer du reste à l'humeur & aux manieres de leur Nation. Cela lui donne occasion de rapporter un bon Mot qu'il avoit oui dire à la Princesse d'Henghien. Une Femme, dit il de qualité Espagnole lisoit il n'y a pas long-tems, le Roman de CLEOPATRE; & comme après un long recit d'Avantures, elle eût tombé sur une Conversation délicate d'un Amant & d'une Amante également passionnés; Que d'esprit mal employé, dit-elle; à quoi bon tous ces beaux discours, quand ils sont ensemble? C'est, continué M. de St. Evremond, la plus belle Reflexion que j'aye oui faire de ma vie; & Calprenede, quoi que François, devoit se souvenir qu'à des Amans nés sous un soleil plus chaud que celui d'Espagne, les Paroles étoient assez inutiles en ces Occasions. Il assure après qu'il y a beau-

coup plus de régularité & de vraisemblance dans la Galanterie des Comedies Françoises que dans celle des Pieces Espagnoles : mais que cela est encore fondé sur les Mœurs & sur les Coutumes différentes des ces deux Nations. Enfin il remarque que comme la Comedie *va purement à plaire*, il ne faut pas toujours s'y piquer d'une régularité trop exacte & trop rigoureuse.

M. de St. Evremond vient ensuite à la Comedie Italienne ; & après avoir averti qu'il ne parle point de l'AMINTE, du PASTOR FIDO, & des autres Comedies de cette nature là, il ajoute que ce qu'on voyoit en France sur le Théâtre des Italiens " n'étoit pas proprement Comedie, puis qu'il n'y avoit pas un véritable " plan de l'Ouvrage ; que le sujet n'a rien de bien lié ; qu'on n'y voyoit aucun " Caractere bien gardé, ni de Composition où le beau Génie fut conduit au moins " selon quelques règles de l'Art. *Ce n'est ici, ajoute-t-il, qu'une espece de Concert mal formé entre plusieurs Acteurs, dont chacun fournit de soi ce qu'il juge à propos pour son Personnage : C'est à le bien prendre, un ramas de Concetti impertinens dans la bouche des Amoureux, & de froides Bouffonneries dans celle des Zanis.* Il avoué que ces Bouffons sont inimitables ; mais il trouve qu'à la fin il ne lassent & n'ennuyent pas moins que tous les autres Personnages Italiens, qui sont toujours outrés à la reserve du Pantalon. M. de St. Evremond fait, après cela, en peu de mot, l'Histoire de la Tragédie & de la Comedie des Anciens Romains : Il en marque l'origine, le progrès, & la décadence ; & après avoir observé combien le Génie des Italiens est différent de celui de leurs Ancêtres, il fait l'éloge des Acteurs de la Troupe Italienne qui jouoient alors à Paris.

Après avoir parlé de la Comedie Italienne, M. de St. Evremond passe à l'Angloise, & remarque d'abord qu'il n'y en a point qui se conforme plus à celle des Anciens pour ce qui regarde les Mœurs. *Ce n'est point, dit-il, une pure Galanterie pleine d'Avantures & de Discours amoureux, comme en Espagne & en France ; c'est la Representation de la vie ordinaire, selon la diversité des humeurs, & les differens caracteres des Hommes.* Il dit ensuite qu'au sentiment des François ces Caracteres se pouffent trop loin, comme ceux qu'on voit sur nôtre Théâtre demeurent un peu languissans au goût des Anglois ; & il montre que cela vient de ce que ceux-ci creusent trop dans un sujet, au lieu que les François d'ordinaire ne l'aprofondissent pas assez. *A la verité, ajoute-t-il, je n'ai point vu de gens de meilleur entendement que les François qui considerent les choses avec attention, & les Anglois qui peuvent se détacher de leurs trop grandes meditations, pour revenir à la facilité du Discours & à certaine Liberté d'Esprit qu'il faut posséder toujours s'il est possible. Les plus honnêtes gens du Monde, continue-t-il, ce sont les François qui pensent & les Anglois qui parlent.* M. de St. Evremond passe ensuite à la difference qui se trouve entre les Comedies Angloises, & les Françoises ; & il fait voir que celles-là n'en sont pas moins belles, ni moins agréables ; pour n'être pas si régulières, ni si exactes que celles-ci. M. de St. Evremond fit dans ce tems-là une IDYLLE, dont il composa lui-même la Musique. Cette Piece fut chantée chez Madame de Mazarin, où il se trouva plusieurs personnes de distinction. La Conversation roula ensuite sur les Comedies en Musique, & particulièrement sur les Opera, qui faisoient alors tant de bruit en France. M. de St. Evremond ne parla pas fort avantageusement de ces sortes de Compositions ; mais n'ayant pas eû le tems de dire tout ce qu'il en pensoit, il écrivit quelques jours après un Discours sur ce sujet, qu'il adressa au Duc de Buckingham, qui avoit été de cette Conversation. Mais avant que de vous donner une idée de cet Ouvrage, permettez moi, Monsieur, de faire ici en abrégé l'Histoire de l'établissement de nos Opera.

LES OPERA, c'est à dire, les Pieces de Theatre en Musique accompagnées de Dances, de Machines & de Decorations, nous sont venues d'Italie. Le Cardinal Mazarin avoir tenté de les introduire en France, & dès l'Année, 1647. il y fit venir des Comédiens de delà les Monts, qui représenterent une Piece en vers Italiens intitulée ORPHEO & EURIDICE. Le spectacle ne surprit pas moins par sa nouveauté que par la beauté des voix, la variété des Concerts, le changement des décorations, le jeu surprenant des Machines, & la magnificence des habits. Le succès qu'eut cette Piece donna lieu d'en représenter une semblable aux Noces du Roi en 1660, sous le titre d'ERCOLE AMANTE, avec une Traduction Françoisise à côté en faveur de ceux qui n'entendoient pas l'Italien. Cela fit généralement souhaiter qu'on travaillât à des Opera François : mais on manquoit de bons Musiciens, & de belles Voix ; & on étoit d'ailleurs dans le Préjugé que les Paroles Françoises n'étoient pas susceptibles des mêmes mouvemens & des mêmes ornemens que les Italiennes. Enfin l'Abbé Perrin, qui avoit été Introduceur des Ambassadeurs auprès de Gaston de France Duc d'Orleans, entreprit de surmonter tous ces Obstacles. Il composa une Pastorale qu'il fit mettre en Musique par Cambert, Intendant de la Musique de la Reine mere, & Organiste de St. Honoré. Cette Piece fut chantée d'abord à Issy en 1659 ; mais sans Machines & sans Dances ; Cependant elle fut si universellement applaudie, que le Cardinal Mazarin en fit donner à Vincennes plusieurs Représentations devant le Roi. *Ce fut, dit M. de St. Evremond, comme un essai d'Opera qui eût l'agrément de la Nouveauté : mais, ajouta-t-il, ce qu'il y eût de meilleur encore, c'est qu'on y entendit des Concerts de Flûtes ; ce que l'on n'avoit pas entendu sur aucun Théâtre depuis les Grecs & les Romains.* Cette Piece fut bien tot suivie d'une autre intitulée ARIADNE, dont les Vers qui étoient de l'Abbé Perrin, ne furent pas trouvés fort bons. On en fit plusieurs Répétitions : mais la mort du Cardinal empêcha qu'elle ne fut jouée ; & suspendit, pour quelques Années, le progrès des Opera naissans. Cependant l'Abbé Perrin n'oublioit rien pour venir à bout d'une entreprise dont les Commencemens avoient été si heureux. Il obtint en 1669. des Lettres Patentes, pour l'établissement d'une *Academie des Opera en Langue Françoisise* : Mais ne pouvant fournir seul aux soins & à la dépense excessive que demandoit un tel établissement, il s'associa pour la Musique avec Cambert ; pour les Machines avec le Marquis de Sourdeac ; & pour fournir aux fraix nécessaires, avec le nommé Champeron. Dès que cet accord fut conclu, ils firent venir de Languedoc les plus célèbres Musiciens, qu'ils tirèrent des Eglises Cathedrales, où il y a des Musiques fondées. Cambert leur joignit les meilleures Voix qu'il pût trouver ailleurs ; & l'on fit représenter à Paris sur le Théâtre de Guenegaud l'Opera de POMONE en l'Année 1671. Les Vers étoient de la façon de l'Abbé Perrin ; mais ils ne furent pas trouvés meilleurs que ceux de l'Ariadne. Cette Piece fut représentée huit Mois entiers avec un applaudissement général : mais pendant ce tems-là le Marquis de Sourdeac, sous prétexte des Advances qu'il avoit faites, s'empara du Théâtre, & pour se passer du sieur Perrin il eût recours à Mr. Gilbert, qui composa la Piece intitulée LES PEINES & LES PLAISIRS de l'AMOUR, qui fut ensuite représentée sur le même Théâtre de Guenegaud. Cependant Jean-Baptiste Lully, natif de Florence, sur-Intendant de la Musique du Roi, profitant de la division qui s'étoit mise entre les Associés de l'Opera, obtint par le credit de la Marquise de Montespan, que l'Abbé Perrin, moyennant une somme d'Argent lui céderoit son Privilege. Ce changement obligea Cambert de passer en Angleterre, où il mourut en 1677. Sur-Intendant de la Musique de Charles II. Lully s'associa le sieur Vigarani, Machiniste

du Roi, & plaça son Théâtre au Jeu de Paume de Bel-air, où il donna au Public en 1672, LES FESTES DE L'AMOUR & DE BACCHUS. C'étoit une Pastorale, composée des Fragmens de differens Ballets, dont Lully avoit fait la Musique pour le Roi, sur les Paroles de Mr. Quinault. Cette Piece fut suivie des Opera de CADMUS, d'ALCESTE, DE THÉSEE, d'ATYS, d'ISIS, & d'un très grand nombre d'autres qu'il n'est pas besoin de nommer ici. Revenons à M. de St. Evremond.

Il commence ses Observations sur les Opera, en disant que quoi que les sens soient agréablement frappés par l'éclat & la magnificence de ces Spectacles, cependant comme l'esprit n'y trouve rien qui le touche, ni qui l'attache, on tombe bien-tôt dans l'ennui, & dans une lassitude inévitable. Mais une des choses qui choquent le plus M. de St. Evremond dans les Opera, c'est de voir chanter toute la Piece depuis le commencement jusqu'à la fin, comme si les personnes qu'on représente, s'étoient ridiculement ajustées pour traiter en Musique, & les plus communes, & les plus importantes Affaires de leur Vie. Peut-on s'imaginer, ajoute-t-il, qu'un Maître appelle son Valet, ou qu'il lui donne une Commission en chantant ; qu'un Ami fasse en chantant une confidence à son Ami ; qu'on délibère en chantant dans un Conseil ; qu'on exprime avec du Chant les ordres qu'on donne, & que mélodieusement on tue les hommes à coups d'épée & de Javelots dans un Combat ? Ce n'est pas qu'il veuille donner l'exclusion à toute sorte de Chant sur le Théâtre. Il remarque fort judicieusement que tout ce qui regarde le service des Dieux s'est toujours Chanté ; & que la passion d'un Amant, l'irrésolution d'une ame combattue par divers mouvemens, & les autres sujets de cette nature sont assez propres pour le Chant : mais il croit que " tout ce qui est de la Conversation & de la Conférence ; tout " ce qui regarde les Intrigues, & les Affaires ; ce qui appartient au Conseil & à " l'Action, est propre aux Comédiens qui recitent, & ridicule dans la bouche des " Musiciens qui le chantent. Les Grecs, ajoute-t-il, faisoient de belles Tragedies " où ils chantoient quelque chose ; les Italiens & les François en font de mé- " chantes, où ils chantent tout. " Cela lui donne occasion de définir l'Opera, un travail bizarre de Poésie & de Musique, où le Poète & le Musicien également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage. Il montre ensuite comment on pourroit faire des Comedies où l'on introduiroit des Dances & de la Musique, qui ne nuiroient en rien à la Représentation. De ces Réflexions générales il passe à ces Considérations sur le différent Génie de Lully & de Cambert. Il compare les Opera des Italiens avec ceux des François, & il soutient que pour la maniere de chanter qu'on appelle en France *Exécution*, il n'y a aucune Nation qui puisse le disputer à la nôtre. Il examine après cela la différente maniere de chanter des Italiens, des Espagnols, & des Anglois, & conclut qu'il n'y a que le François qui chante. Il appuie son sentiment de l'Autorité du fameux Luigi, qui ne pouvoit souffrir que les Italiens chantassent ses Airs, après les avoir ouï chanter aux meilleures Voix de Paris ; & qui disoit hautement en Italie que pour rendre une Musique agréable il falloit des Airs Italiens dans la bouche des François. M. de St. Evremond reconnoit en même tems, qu'il n'y a guere de gens qui aient la Compréhension plus lente que les François, tant pour le sens des Paroles, que pour entrer dans l'esprit du Compositeur ; & qu'il y en a peu qui entendent moins la Quantité, & qui trouvent avec tant de peine la Prononciation. Il vient ensuite aux Machines des Opera, & il ne les épargne pas plus que les autres Irrégularités qu'il a remarquées dans ces Représentations en Musique. Il conclut en disant que la Constitution de nos Opera doit paroître tout à fait extravagante à ceux qui ont le

le bon-goût du *Vraisemblable* & du *Merveilleux*. "Cependant, ajoute-t-il, on court hazard de se décrier par ce Bon-goût, si on ose le faire paroître; & je conseille aux autres, quand on parle devant eux de l'Opera, de se faire à eux-mêmes un secret de leurs lumieres. Pour moi, continue-t-il, qui ai passé l'âge & le tems de me signaler dans le Monde par l'esprit des Modes, & par le Mérite des Fantaisies, je me résous de prendre le parti du Bon-sens, & de suivre la Raison dans sa Disgrace, avec autant d'attachement que si elle avoit encore sa premiere Consideration.

M. de St. Evremond étoit si choqué de voir que tout jusqu'aux Conversations les plus familières & aux Affaires les plus communes, se chantoient dans les Opera, que pour en faire mieux sentir le ridicule, il se divertit à écrire une Comedie intitulée les OPERA, où il introduit une jeune Fille qui à force de lire & de chanter des Opera ne veut plus parler à personne qu'en vers & qu'en chantant. Dans une des Scenes de cette Piece il fit entrer un court Examen des Opera qui avoient déjà paru, comme la *Pastorale d'Iffly*, POMONE, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR, ARIANE, CADMUS, ALCESTE, THESE'E, ET ATHYS. Il fait en même tems le Caractère de Cambert, & n'oublie pas de donner à Quinault les louanges qu'il a méritées.

J'ajouterai ici que d'habiles Musiciens d'Italie étant venus en Angleterre quelques Années après, des Amis de M. de St. Evremond voulurent l'obliger à rétracter ce qu'il avoit dit à l'avantage des François dans ses Réflexions sur les Opera: Il fit la dessus un petit Ecrit sous le Titre d'ECLAIRCISSEMENT: mais le tour en est entièrement ironique; & il y confirme ce qu'il avoit avancé.

Voici comment il se trouva engagé à écrire sa DISSERTATION sur le Mot de VASTE. Quelcun ayant dit en louant le Cardinal de Richelieu, qu'il avoit l'Esprit Vaste; sans y ajouter d'autre Epithete, M. de St. Evremond soutint que cette Expression n'étoit pas juste: qu'ESPRIT VASTE se prenoit en bonne ou en mauvaise part, selon les choses qui s'y trouvoient jointes; qu'un *Esprit vaste, merveilleux, pénétrant*, marquoit une Capacité admirable; & qu'au contraire un *Esprit vaste, & démesuré*, étoit un Esprit qui se perdoit en des Pensées vagues, en de belles, mais vaines idées; en des Desseins trop grands, & peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réussir. Madame de Mazarin prit parti contre M. de St. Evremond; & après avoir longtems disputé, ils convinrent de s'en rapporter à Messieurs de L'ACADEMIE. M. l'Abbé de St. Réal (qui après avoir accompagné Madame de Mazarin en Angleterre, & y avoir séjourné quelques mois s'étoit retiré à Paris) fut chargé de les consulter: & ces Messieurs décidèrent en faveur de Madame de Mazarin. M. de St. Evremond s'étoit déjà condamné lui-même avant que cette Décision arrivât, mais quand il l'eut vûe, il déclara que son Defaveu n'étoit pas sincere, que c'étoit un pur effet de Docilité, & un Assujettissement volontaire de ses Sentimens à ceux de Madame de Mazarin. Là dessus il reprit non seulement l'opinion qu'il avoit d'abord défendue: mais il nia absolument que *Vaste* pût jamais être une louange, & que rien fut capable de rectifier cette Qualité. Il soutint que le Grand étoit une Perfection dans les Esprits, le *Vaste*, toujours un Vice; que l'Etendue juste & réglée faisoit le Grand, & que la Grandeur démesurée faisoit le *Vaste*. Il prouve tout cela par des Exemples tirés des meilleurs Auteurs anciens; après quoi il examine le GENIE VASTE qu'on attribue à Homere & à Aristote, & l'ESPRIT VASTE qu'on donne à Pyrrhus, à Catilina, à Charles-Quint, & au Cardinal de Richelieu: & il fait voir par une discussion exacte, que les meilleurs Ouvrages de ces fameux Auteurs, & les plus belles Actions de ces grands Capitaines, doivent s'attribuer aux autres

tres Qualités de leur Esprit ; & que leurs Erreurs & leurs Dëssëins chimériques, doivent être imputés à ce qu'ils ont eü de Vaste. C'est ainsi que M. de St. Evremond trouva moyen de faire entrer le Caractere de ces Grands-Hommes, dans un Ouvrage, où tout autre n'auroit mis que de simples Discussions grammaticales.

Le Duc de Nevers envoyoit souvent à Madame de Mazarin, sa Sœur, des Pieces de Poësie de sa façon. Ce Seigneur avoit le Génie tout-à-fait poëtique, mais il s'abandonnoit trop à son Enthousiasme, & ne châtoit pas assez ses Productions. Cependant comme il y avoit quelque chose d'Original dans ses Pensées & dans le tour qu'il leur donnoit, ses Ouvrages ne laissoient pas de plaire. Madame de Mazarin ayant envoyé à M. de St. Evremond une EPI TRE que M. de Nevers avoit écrite à M. l'Abbé Bourdelot, & l'ayant prié de lui en dire son Sentiment ; il répondit qu'il y avoit * dans ce petit Ouvrage des Vers aussi élevés, qu'il en eut vü depuis long-tems dans nôtre Langue. Ce qui me les fait estimer davantage, ajoute-t-il, c'est qu'il y a de la Nouveauté & du Bon-sens : ajustement difficile à faire. Car nos nouveautés ont souvent de l'extravagance ; & le Bon-sens qui se trouve dans nos Ecrits, est le Bon-sens de l'Antiquité plus que le nôtre. Je veux que l'Esprit des Anciens nous en inspire ; mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penser ; mais je n'aime pas à me servir de leurs Pensées. Ce que nous voyons d'eux avoit la grace de la Nouveauté, lorsqu'ils le faisoient : ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de Siecle en Siecle, & est tombé comme éteint dans l'entendement de nos Auteurs. Qu'avons-nous à faire d'un nouvel Auteur, qui ne met au jour que de vieilles Productions ; qui se pare des Imaginations des Grecs, & donne au monde leurs lumieres pour les siennes ? On nous apporte une infinité de Régles qui sont faites il y a trois mille Ans, pour régler tout ce qui se fait aujourd'hui ; & on ne considere point, que ce ne sont pas les mêmes Sujets qu'il faut traiter, ni le même Génie qu'il faut conduire. Si nous faisons l'amour comme Anacreon & Sapho, il n'y auroit rien de plus ridicule ; comme Terence, rien de plus bourgeois ; comme Lucien rien de plus grossier. Tous les tems ont un Caractere qui leur est propre ; ils ont leur Politique, leur Interêt, leurs affaires : ils ont leur Morale, en quelque façon, ayant leurs Défauts & leurs Vertus. C'est toujours l'Homme, mais la Nature se varie dans l'Homme ; & l'Art qui n'est autre chose qu'une Imitation de la Nature, se doit varier comme elle. Nos Sotises ne sont point les Sotises dont Horace s'est moqué ; nos Vices ne sont point les Vices que Juvenal a repris : nous devons employer un autre Ridicule, & nous servir d'une autre Censure.

#679.

Après la Paix de Nimegue, M. de St. Evremond écrivit au Roi une EPI TRE en Vers, où il lui demande indirectement son Retour : Mais cela ne produisit encore rien. Le Comte d'Olonne ayant donné beaucoup de louanges à cette Piece ; je ne sai pas, lui répondit M. de St. Evremond, pourquoi vous admireriez mes Vers, puisqu'il ne les admire pas moi-même, car vous devez savoir d'un grand Maître en l'Art Poëtique †, que le Poëte est toujours le plus touché de son Ouvrage. Pour moi, je reconnois beaucoup de fautes dans le mien, que je pourrais corriger, si l'exacritude ne faisoit trop de peine à mon bumeur, & ne consumoit trop de tems à une personne de mon âge. D'ailleurs, j'ai une excuse que vous recevrez, si je ne me trompe : les Coups-d'essai ne sont pas souvent des Chefs-d'œuvre, & les louanges qu'on me donne au Roi, étant les premières véritables & sinceres que j'ai données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réussi. Les vôtres pour moi ont une Ironie ingénieuse, dans laquelle je me suis vü si grand Maître autrefois, que le Maréchal de Clerembaut ne trouvoit que moi capable de

* OEUVRES MELÉES T. IV. pag. 110.

† Aristotle.

de vous disputer le mérite de cette Figure-là, Vous ne deviez pas vous en servir contre un homme qui en a perdu l'usage, & qui est autant votre Serviteur que je le suis.

Il composa ensuite un petit Ouvrage sur l'Amitié, que Madame de Mazarin fit imprimer à Londres, & qu'elle intitula malicieusement *L'AMITIÉ sans Amitié, dédiée à Monsieur le Comte de Saint-Albans*. M. de St. Evremond recherche d'abord la raison pourquoi les plus grand hommes de l'Antiquité, comme Alcibiade, Agefilas, Alexandre, Scipion, Cesar, ont eu si peu d'attachement pour les Femmes, pendant que Salomon, ce Roi si sage, & si éclairé, semble s'être fait un Devoir particulier de les aimer toute sa Vie. Il tâche ensuite de justifier la conduite de ce Prince; & il appuie ses raisons de l'exemple de Syphax, d'Auguste, de M. de Seneclerre, & du Maréchal d'Estrées, qui, même sur leurs vieux jours, se sont abandonnés à l'Amour des Femmes. Cependant, ajoute il, malgré toutes ces Autorités, j'estimerois beaucoup une personne qui auroit assez de force d'esprit, pour conserver le goût de la Liberté jusqu'à la fin de ses jours. Ce n'est pas, continue-t-il, qu'une pleine Indépendance soit toujours louable: de ces gens si libres & si détachés, se font les Indifférens & les Ingrats. Evitons l'assujettissement & la liberté entière, pour nous contenter d'une liaison douce & honnête, aussi agréable à nos Amis qu'à nous-mêmes. Si on me demande plus que de la chaleur & des soins, pour les intérêts de ceux qui j'aime; plus que mes petits secours tout foibles qu'ils sont, dans les besoins; plus que la Discretion dans le Commerce, & le secret dans la Confiance; qu'on aille chercher ailleurs des Amitiés: la mienne ne sauroit fournir rien d'avantage. Il fait voir après cela les desordres que produit quelquefois ce qu'on appelle Amitié, & montre qu'il y a différentes especes d'Amis, qui sont également dangereux & incommodes. Il donne le véritable Caractere de l'Amitié, & fait observer combien cette Vertu a été recommandée par les Philosophes & par les Honnêtes-gens de tous les siècles & de tous les tems. Enfin, il marque les Inconviniens qui résultent d'un trop grand nombre d'Amis, tant par rapport à nous-même qu'à l'égard des Personnes que nous faisons profession d'aimer.

M. de St. Evremond alloit passer les Étés à Windsor avec la Cour, & il y voyoit souvent M. Vossius, qui étoit venu en Angleterre en 1670. où il avoit reçu le Degré de Docteur aux Loix, & que le Roi avoit fait Chanoine de Windsor en 1673. Madame de Mazarin se plaisoit aussi beaucoup à la Conversation de ce savant homme: il mangeoit souvent chez elle, & elle lui faisoit des Questions sur toutes sortes de Sujets. Voici à peu près quel étoit le Caractere d'Isaac Vossius, que vous m'avez demandé. Il entendoit presque toute les Langues de l'Europe; & n'en parloit bien aucune. Il avoit une Litterature immense; il connoissoit à fond le Génie & les Coutumes des anciens Peuples: mais il ignoroit entierement les Manieres de son Siècle. Son Impolitesse se répandoit jusques sur ses Expressions. Il s'exprimoit dans la Conversation, comme il auroit fait dans un Commentaire sur Juvenal, ou sur Petrone. Dans le même tems qu'il faisoit des Livres pour prouver que la Version des Septante étoit divinement inspirée, il témoignoit par ses Entretiens particuliers, qu'il ne croyoit point de Révélation. La maniere peu édifiante dont il est mort*, ne nous permet pas de douter qu'il ne fut dans ce Sentiment impie. Quelques soins, quelques Précautions que l'on prit, on ne pût jamais l'engager à reconnoître en général les Vérités de la Religion Chrétienne. Il s'obstina à garder là dessus un profond silence. Et cependant, ce qui paroît difficile à comprendre, cet Homme avoit une Crédulité imbecile pour tout ce qui étoit extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute creance. Ce sont les propres termes de M. de St. Evremond,

Tom. I.

K

qui

* Isaac Vossius mourut à Londres le 20. de Février 1688. Mr. Wood s'est trompé lorsqu'il a dit dans son *ATHENÆ Oxonienses* qu'il étoit mort à Windsor.

qui avoit assez pratiqué Vossius, pour le bien connoître. Qu'on nous vienne dire après cela que les Esprits-forts sont des Génies épurés; des Gens sans Préjugés, qui n'admettent rien qui ne soit exactement vrai, & d'une évidence palpable!

1681. M. Justel se retira en Angleterre avec sa Famille sur la fin de l'Année 1681. pour y jouir de la Liberté de Conscience; & il obtint quelque tems après la Charge de Bibliothécaire du Roi à Saint-James. Cependant il ne laissoit pas de regretter les Douceurs qu'il avoit perdues en quittant la France, & de s'en plaindre souvent. Cela donna occasion à M. de St. Evremond de lui écrire une assez longue Lettre où il défend la Secte Catholique en Homme du Monde, avec beaucoup d'esprit & de politesse, & sans entrer dans les Subtilités litigieuses des Théologiens.

1682. Peu de tems après Morin apporta la Bassete en Angleterre, & il tailloit ordinairement chez Madame de Mazarin, qui avoit beaucoup de passion pour ce Jeu. M. de St. Evremond fit là-dessus plusieurs Ouvrages, où il se plaint que la Bassete faisoit quitter la Lecture des bons Livres, & ruinoit les Agrémens de la Conversation. Voici quelques uns de ces Vers, où vous trouverez le Caractere des Savans, qui grossissoient alors la Cour de cette Duchesse.

*Qu'est devenu ce tems heureux
Où la Raison d'accord avec vos plus doux Vœux
Où les Discours sensés de la Philosophie
Partageoient les plaisirs de vostre belle Vie!*

*Vossius apportoit un Traité de la Chine,
Où cette Nation paroît plus que divine;
Et vous auriez vu Rome en ses derniers Ecrits
Quarante fois, au moins, plus grande que Paris *.
Justel, plein des Leçons de la rare Critique
Qui du vieux Testament tout le fond nous explique,
Étoit venu chercher au bruit de vostre Nom,
Comment sans crainte, & sans dommage
On feroit imprimer quelque nouvel Ouvrage
Du trop savant Pere Simon †.
Leti ** de Sixte-quin vous présentait l'Histoire,
Tout prêt à travailler pour vostre propre Gloire,
Et vous pouviez tirer de son talent si beau
Un Caractère tout nouveau.*

*Que sert à ces Messieurs leur illustre Science?
À peine leur fait-on la simple révérence;
Et les pauvres Savans interdits & confus,
Regardent Mazarin qui ne les connoît plus.
Tout se change ici bas, à la fin tout se passe;
Les Livres de Bassete ont des autres la place;*

Plutarque

* M. Vossius étoit extrêmement prévenu en faveur de la Chine: il prétendoit qu'en ce qui regarde l'Esprit, les Arts & les Sciences, les Chinois l'emportoient sur tous les Européens. Son Entêtement de la Grandeur & du nombre des Habitans de l'ancienne Rome n'étoit pas moins extraordinaire.

† L'HISTOIRE Critique du vieux Testament fut défendue à Paris dans ce tems-là; & le Pere Simon désespérant d'obtenir un Privilège pour sa CRITIQUE du Nouveau Testament, avoit dessein de l'envoyer à son bon Ami M. Justel, pour la faire imprimer à Londres.

* Le Sieur Gregorio Leti, Auteur de la VIE de Sixte V. & de infinité d'autres Ouvrages historiques & politiques, étoit à Londres dans ce tems-là.

*Plutarque est suspendu, Don Quichote interdit,
Montagne auprès de vous a perdu son Crédit,
Racine vous déplaît, Patru vous importune,
Et le bon la Fontaine a la même fortune.*

1682

Il arriva en 1683. un Accident qui toucha beaucoup Madame de Mazarin. Le Baron de Banier, Gentilhomme Suedois, étoit éperduement amoureux de cette Duchesse, & il n'en étoit pas maltraité. Le Prince Philippe de Savoye, Neveu de Madame de Mazarin en conçût tant de jalousie qu'il se batit en duel contre M. de Banier; & il le blessa si dangereusement qu'il en mourut quelques jours après. Ses Parens ne manquèrent pas de poursuivre en justice le Prince Philippe, qui possédoit plusieurs gros Bénéfices en France. Tout cela jetta Madame de Mazarin dans une extrême désolation. Elle étoit inconsolable de la perte de son Amant, & elle craignoit d'ailleurs que son Neveu ne fut condamné, & ne perdit par là les Bénéfices dont il jouissoit. Elle fit tendre son Appartement de noir, & à peine y vouloit elle recevoir ses meilleurs Amis. Enfin elle parut si désolée que M. de St. Evremond ne douta point qu'elle ne voulut quitter l'Angleterre pour se retirer en Espagne, dans le Convent où étoit Madame la Connétable sa sœur. Et il avoit d'autant plus de raison de le croire, que le Duc de Mazarin avoit envoyé en Angleterre Mademoiselle Du Ruz, qui avoit autrefois appartenu à Madame de Mazarin, & qui faisoit alors tout ce qu'elle pouvoit pour entretenir sa douleur, & l'obliger à se retirer dans un Convent. M. de St. Evremond lui écrivit là dessus trois ou quatre Lettres, où il n'oublia rien pour la consoler, & la détourner d'un dessein si contraire à son bonheur & à sa tranquillité.

Il lui fit une peinture vive de toutes les Incommodités & de tous les Désagréments d'une telle solitude; & lui déclara même que dans les dispositions d'esprit où elle se trouvoit, il ne lui seroit pas possible de les supporter. *Encore, dit il, si vous étiez touchée d'une grace particulière de Dieu, qui vous attachât à son service, on excuseroit la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zèle, qui vous rendroit tout supportable: mais vous n'êtes ni convaincue, ni touchée; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuses, & ne trouverez point cet Epoux qui les console. Douter un jour de la félicité de l'autre vie, est assez pour desesperer la plus sainte fille d'un Convent; car la Foi seule la fortifie, & la rend capable de supporter les Mortifications qu'elle se donne. Qui sait, Madame, si vous croirez un quart-d'heure ce qu'il faut qu'elle croie toujours pour n'être pas malheureuse? Qui sait si l'idée d'un Bonheur promis aura jamais la force de vous soutenir contre le sentiment des Maux présents? C'est au milieu de l'Univers que la Contemplation des Merveilles de la Nature vous fera connoître celui dont elle dépend. La vue du soleil vous fera comprendre la grandeur & la Magnificence de celui qui la forme: cet Ordre si merveilleux & si juste, cet Ordre qui lie & entretient toutes choses, vous donnera la connoissance de sa Sagesse. Enfin, Madame, dans ce Monde que vous quittez, Dieu est tout ouvert & tout expliqué à nos pensées. Il est si resserré dans les Monastères, qu'il se cache au lieu de se découvrir, si déguisé par les basses & indignes figures qu'on lui donne, que les plus éclairés ont de la peine à le reconnoître.*

Vous ne serez pas surpris, Monsieur, du peu Religion que M. de St. Evremond attribue à Madame de Mazarin, si vous faites réflexion que dans ses MEMOIRES on nous assure que le Cardinal Mazarin s'étoit déjà aperçu du penchant qu'elle avoit à l'irreligion. Une des choses, dit cette Duchesse, sur lesquelles il étoit plus

mécontent de nous, * c'étoit la Devotion. Vous ne sauriez croire combien le peu que nous en avions le touchoit. Il n'est point de raisons qu'il n'employât pour nous en inspirer. Une fois entr'autres se plaignant de ce que nous n'entendions pas la Messe tous les jours, il nous reprocha que nous n'avions ni piété ni bonheur. Au moins, disoit-il, si vous ne l'entendez pas pour Dieu, entendez-la pour le Monde †. Mais si c'étoit là les Sentimens de Madame de Mazarin lors qu'elle n'étoit presque qu'un enfant, il ne faut pas douter que son Indevotion ne s'accrût par l'extrême Bigoterie & la superstition burlesque du Duc son Epoux ; & qu'elle ne se fortifiât ensuite dans ses Voyages, par le Commerce qu'elle avoit avec des Gens de beaucoup d'esprit & de savoir, mais qui avoient sur la Religion des pensées assez libres. Ce n'étoit donc pas sans raison que M. de St. Evremond lui representoit qu'elle avoit besoin d'acquiescer de nouvelles Lumière, avant que de songer à devenir Religieuse. Elle se rendit aux Conseils qu'on lui donnoit ; son Neveu fut absous par les Juges ; & le tems ayant modéré sa douleur, elle ne pensa plus à quitter la Grande-Bretagne.

1684.

Cette Duchesse étant revenue d'une grande Maladie en 1684. elle dit un jour, en riant, qu'elle seroit bien aise de savoir ce qu'on diroit d'elle après sa Mort. Il n'en fallut pas davantage à M. de St. Evremond pour l'engager à faire son Panegyrique sous le Titre d'ORAISON FUNEBRE de Madame la Duchesse de Mazarin. Il y parle de sa naissance ; des personnes illustres qui l'avoient demandée en Mariage ; des motifs qui porterent le Cardinal à la donner au Duc de la Meilleraye, & du jugement qu'on en fit à la Cour ; de la Dévotion imbecille & ridicule de ce Duc ; des mauvais traitemens qu'il fit à Madame de Mazarin, & qui la forcèrent enfin de le quitter, & de sacrifier toutes ses Richesses à sa liberté & à sa Raison ; des différens Voyages qu'elle fut obligée de faire ; de son séjour à Chambéry ; de son Voyage en Angleterre ; des Aplaudissemens qu'elle y reçut, & de la maniere noble & agréable dont elle y vivoit. Madame Mazarin, dit-il, n'est pas plutôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une Maison, qui fait abandonner toutes les autres : on y trouve la plus grande liberté du monde ; on y vit avec une égale discretion : chacun y est plus commodément que chez soi, & plus respectueusement qu'à la Cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent ; mais c'est avec plus de lumière que de Chaleur. C'est moins pour contredire les personnes, que pour éclaircir les matieres ; plus pour animer les Conversations, que pour aigrir les Esprits. Le jeu qu'on y joue est peu considerable, & le seul divertissement y fait jouer. Vous n'y voyez sur les Visages, ni la crainte de perdre, ni la douleur d'avoir perdu : le Desintéressement va si loin en quelques unes, qu'on leur reproche de se réjouir de leur perte, & de s'affliger de leur gains. Le jeu est suivi des meilleurs Repas qu'on puisse faire, On y voit tout ce qui vient de France pour les Délicats ; tout ce qui vient des Indes pour les Curieux ; & les Mets communs deviennent rares par le goût exquis qu'on leur donne.

Il écrivit ensuite deux petits discours sur la Religion. Il fait voir dans le premier, le Malheur de ceux qui vivent dans le Doute ; l'avantage des véritables Devots ; & les divers jugemens que l'on fait sur ceux qui quittent le Monde pour se mettre dans la Retraite. Il montre dans l'autre Ouvrage que la Religion est le dernier de nos Amours, & qu'un Pécheur converti mêle ordinairement l'idée de ses Passions usées, aux plus tendres sentimens de sa Devotion.

M. de

* C'est à dire d'elle même, de sa sœur, qui épousa ensuite le Connétable Colonna, & de son Frere, le Duc de Nevers.

† MEMOIRES de Madame la Duchesse de Mazarin, p. m. 15. 16.

M. de St. Evremond fit dans ce tems là quelques OBSERVATIONS sur le Goût & le Discernement des François. Il y remarque d'abord que *quoi que le Génie ordinaire des François paroisse assez médiocre, il est certain, que ceux qui se distinguent parmi nous, sont capables de produire les plus belles choses : mais, ajoute-t-il, quand ils savent les faire, nous ne savons pas les estimer ; & si nous avons rendu justice à quelque excellent Ouvrage, notre légèreté ne le laisse pas jouir long tems de la réputation que nous lui avons donnée.* Il est surpris que dans une Cour aussi polie que celle de France, le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux Esprit, y soient tour à tour à la mode, comme les habits. Il donne quelques exemples de ce Changement bizarre ; & ajoute que la Multitude ignorante, ou préoccupée étouffe ordinairement le petit nombre des véritables Connoisseurs. *Il n'y a point, continue-t-il, de Pays où la Raison soit plus rare qu'elle est en France : quand elle s'y trouve il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers.* Il dit après cela que le Caprice des François a quelque chose de si noble que les Etrangers renoncent à leur Bon-sens pour s'y soumettre ; & il marque les Avantages considérables que la France tire de cette Prévention.

M. de St. Evremond perdit beaucoup par la Mort de Charles II. & comme il n'étoit pas si sûr de l'Affection du Roi Jaques, quoi que ce Prince lui eût temoigné beaucoup de bonté, il pria ses Amis de faire de nouveaux efforts pour obtenir son Retour. Mr. le Maréchal de Crequi lui conseilla d'écrire au Roi, & promit de rendre sa Lettre, & de l'appuyer autant qu'il seroit possible : mais elle n'eut pas plus d'effet que les précédentes. Nous n'avons pas trouvé cette Lettre dans les papiers de M. de St. Evremond. Mais voici celle qu'il écrivit en même tems au Maréchal de Crequi.

“ JE Vous envoie, Monseigneur, la Lettre que vous m'avez conseillé d'écrire au Roi, & que vous m'avez promis si obligeamment de lui rendre. Vous y verrez un profond Respect, & un Repentir sincère d'une Faute qui ne m'est connue que par la punition que j'en ressens. Mon Châtiment seul me persuade mon Crime : si je ne savois que le Roi ne châtie personne qui ne l'ait mérité, je serois encore à m'appercevoir que j'ai failli. Les mouvemens du Cœur font perdre à l'Esprit la netteté de ses Lumieres. Le Zèle que je me sentoís pour tout ce qui regarde le Roi, ne me laissoit pas croire que je le pûsse offenser. Un peu moins de Confiance à mon Zèle, & plus de Précaution m'auroient fait demeurer en France, où j'aurois eu l'honneur de vous voir ; ce qui eut fait le plus grand bonheur de ma Vie. Mais il faut s'accommoder à l'état où l'on se trouve, sans chercher vne vaine consolation dans le souvenir d'une condition passée. Après tout, je ne saurois me dire fort malheureux : si la Fortune m'a ôté un peu de Bien, elle m'a fait faire une Epreuve glorieuse ; c'est de votre Amitié, Monseigneur, que je trouve aussi vive & aussi animée après vingt-cinq ans d'absence, qu'elle pourroit l'être si j'avois l'honneur de vous voir à tout moment.

“ Pour le conseil que vous me donnez de louer SA MAJESTE', vous me permettrez de ne le pas suivre. Votre Affection vous figure que je pourrois donner un tour à ses Louanges, qui ne lui déplairoit pas : mais je sai combien il est dangereux de louer un Prince, qui a plus de Goût & de Discernement, que ceux qui le louent n'ont d'Esprit & de Génie. La plupart des Louanges sont grossières, & elles dégoûtent ; affectées, elles déplaisent ; recherchées, elles ne conviennent pas assez au sujet : je serois tombé dans quelqu'un de ces inconveniens-là, & j'aime mieux ne louer point, que de louer mal. Il y a bien de la vanité à penser faire valoir des choses, qui se font valoir pleinement par elles-mêmes : elles n'ont besoin que d'être nommées, pour faire leur impression sur les Esprits. Quand on

“ en

“ en par'e, je suis le premier à sentir les mouvemens qu'elles inspirent : mais je ne
 “ hazarde point des louanges, qui peut-être leur feroient tort ; & je croi faire plus
 “ pour elles en évitant soigneusement de les gêner, que ne font les autres en cher-
 “ chant cu. ieusement à les embellir.

M. de St. Evremond fit dans ce tems-là les *Réflexions sur les Poèmes des Anciens*, & sur le Merveilleux qu'on y trouve. Il montre dans ce premier Ouvrage, que quelques admirables que soient les Poèmes d'Homere, on seroit néanmoins ridicule si l'on s'avisoit d'en faire de semblables dans nôtre siècle, où tout est changé, la Religion, la Politique, les Mœurs, le Goût, & les Manieres. Dans l'autre Ouvrage, il fait voir que le Merveilleux des Poèmes des Anciens n'est guere moins étrange que celui de la Chevalerie, & que les Poètes ont remis ce qu'il y a de plus infâme au Ministère de leurs Déeses & de leurs Dieux. Cela lui donne occasion d'examiner deux Maximes qui semblent se contredire ; l'une, que la *Poésie est le Langage des Dieux* ; & l'autre qu'il n'y a rien de plus fou que les Poètes.

Mr. Bernier vint en Angleterre dans ce tems-là, & il voyoit souvent M. de St. Evremond. L'Estime qu'ils avoient l'un & l'autre pour Gassendi restaurateur de la Philosophie d'Epicure, faisoit tourner assez souvent la Conversation sur les Dogmes de cet Ancien Philosophe. Cela donna occasion à M. de St. Evremond de faire un petit Ecrit, où après avoir avoué que de toutes les Opinions des Philosophes touchant le Souverain-Bien, il n'y en a point qui lui paroisse si raisonnable que celle d'Epicure : il ajoute qu'il n'est pourtant pas facile de bien savoir ce qu'il entendoit par le Mot de *Volupté* ; tant les sentimens des Anciens sont différens sur les Mœurs de ce Philosophe. Il rapporte ensuite le Jugement qu'en ont fait ses Ennemis & ses Partisans ; & sans les croire absolument les uns ni les autres, il examine lui-même ce qu'on en peut dire de plus raisonnable. Il ne croit pas qu'Epicure ait voulu introduire une Volupté austère & insensible, qui consistât dans la Mortification des sens. Une pareille Volupté lui semble *plus dure que la Vertu des Stoïques* ; & il ne comprend pas qu'un Philosophe qui ne croyoit point l'immortalité de l'Ame, & ne connoissoit d'autres Biens que ceux de ce Monde, ait voulu mortifier ses sens, & se faire un Ordinaire de pain & d'eau, pour arriver au Souverain Bonheur de la Vie. *Je m'étonne*, ajoute-t-il, *qu'on n'établisse pas la Volupté d'un tel Epicure dans la Mort ; car à considérer la Misère de sa Vie, son Souverain-Bien devoit être à la finir.* M. de St. Evremond pense qu'Epicure “ étoit un Philosophe fort sage, “ qui selon les tems & les Occasions, aimoit la Volupté en repos, ou la Volupté “ en mouvement ; & que de cette différence de Volupté, est venue celle de la “ Réputation qu'il a eue. Il fait ensuite remarquer les grands Changemens que la Réflexion & l'âge produisent dans nos Opinions aussi bien que dans nôtre humeur ; & il ajoute qu'il ne faut pas s'étonner après cela, que dans une si grande diversité de vies & de mouvemens, Epicure, qui a plus écrit qu'aucun autre Philosophe, ait traité différemment la même chose, selon qu'il peut l'avoir différemment pensée ou sentie. Il croit donc qu'il faut le regarder autrement dans la jeunesse & la santé, que dans la Vieillesse & la Maladie. Dans la vigueur de son Age il jouit avec économie des Plaisirs les plus vifs, & les plus animés, & lors qu'il devient infirme & languissant, il n'eût d'attachement que pour cette Indolence & cette Tranquillité d'Esprit, qui fait le bonheur de la Vieillesse. M. de St. Evremond avoit adressé cet Ouvrage à M. Bernier : mais Mademoiselle de l'Enclos lui ayant demandé quelque tems après, s'il étoit l'Auteur de certaines *RE/FLEXIONS sur la Doctrine d'Epicure*, qu'on avoit imprimées à Paris sous son Nom, il lui envoya sa Dissertation ; & comme M. Bernier venoit de mourir, il l'adressa à cette Dame, sous le nom de *Moderne Leontium*. Elle lui

lui demanda aussi en quelle Situation étoit alors son esprit, & il lui envoya le sonnet suivant :

*Passer quelques heures à lire,
Est mon plus doux amusement ;
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.*

*Je perds le goût de la Satire ;
L'Art de louer malignement,
Cede au plaisir de pouvoir dire
Des Verités obligeamment.*

*Je vis éloigné de la France
Sans besoin & sans abondance,
Content d'un vulgaire Destin :*

*J'aime la Vertu sans rudesse,
J'aime le Plaisir sans molesse,
J'aime la vie, & n'en crains pas la fin.*

Les Amis que M. de St. Evremond avoit en Angleterre, voulurent lui faire donner un Emploi à la Cour de Jaques II. Le Comte de Sunderland proposa au Roi de le faire Secrétaire du Cabinet, pour les Affaires étrangères. Cette Charge devoit être créée en sa faveur, & elle consistoit à écrire les Lettres particulières du Roi aux autres Princes de l'Europe. Le Roi agréa la Proposition de Mylord Sunderland, mais M. de St. Evremond ne crût pas qu'il lui convint d'accepter cet Emploi. Il ne laissa pas de témoigner à ce premier Ministre combien il lui étoit obligé de ses soins ; & il le pria de remercier sa Majesté de l'honneur qu'elle vouloit lui faire ; qu'il se seroit estimé très-heureux de pouvoir la servir, mais qu'à son Age il ne devoit penser qu'à bien ménager le peu de tems, qui lui restoit encore à vivre, & à le passer dans le repos & dans la tranquillité.

Le Discours qu'il composa alors sur la Retraite contient plusieurs réflexions sur les défauts ordinaires aux Vieilles-gens, & sur les raisons qui les doivent porter à se retirer du Monde. M. de St. Evremond y remarque que de toutes les Retraites il n'y en auroit point de préférable à celle des Couvens, si on y laissoit au Corps les commodités nécessaires, & à l'esprit une raisonnable satisfaction. Il souhaite qu'il y eut des Sociétés établies, où les Honnêtes-gens pussent se retirer, après avoir rendu au Public tous les services qu'ils étoient capables de lui rendre ; & où ils pussent goûter la joye d'une Retraite pieuse, & le plaisir innocent d'une honnête & agréable Conversation. Il rapporte ensuite ce que pensoit le Maréchal de Clerembault sur la Retraite ; & il ajoute que pour lui, quoi qu'il soit persuadé qu'il y a des tems où rien n'est si Sage que de se retirer, cependant il se remet de sa Retraite à la Nature beaucoup plus qu'à la Raison. C'est par ses mouvemens, continue-t-il, qu'au milieu du Monde je me retire aujourd'hui du Monde même. J'en suis encore pour ce qui me plaît : j'en suis dehors pour ce qui m'incommode. Chaque jour, je me dérobe aux Connoissances qui me fatiguent, & aux Conversations qui m'ennuyent : chaque jour je cherche un doux Commerce avec mes Amis, & fais mes délices les plus chères de la délicatesse de leur entretien. De la façon que je vis, ce n'est ni une Société pleine, ni une Retraite entière : c'est me réduire innocemment à ce qui m'accommode le plus. Dégouté

gouté du vice comme trop grossier, & blessé de la pratique de la Vertu comme trop rude, je me fais d'innocentes douceurs qui conviennent au repos de la Vieillesse, & qui sont justement sensibles à proportion de ce que je puis encore agréablement sentir. Il dit à peu-près la même chose dans les STANCES qu'il fit sur les Commencemens du Regne de Jaques II.

1687.

Madame la Duchesse de Bouillon étant venue en Angleterre en 1687, pour voir Madame de Mazarin sa Sœur, M. de la Fontaine lui écrivit une Lettre très-galante, & très-spirituelle. Madame de Bouillon pria M. de St. Evremond d'y répondre; & cela lui attira une Lettre de Remerciement, de M. de la Fontaine, qui n'est pas moins belle que l'autre. L'Estime que cet Auteur s'étoit acquise en ce Pays étoit si grande, que Madame Harvey, & quelques autres Personnes d'un très-grand Merite, ayant sù quelques Années après, qu'il ne vivoit pas fort commodément à Paris, résolurent de l'attirer auprès d'elles, où rien ne lui auroit manqué; & il y a aparence qu'il seroit venu, si les infirmités de la Vieillesse ne l'en avoient empêché.

L'Année suivante M. de St. Evremond écrivit à M. le Fevre, Docteur en Medecine à Londres, & son bon Ami, ce qu'il pensoit sur les RELATIONS de Siam du Chevalier de Chaumont, du Pere Tachard, & de l'Abbé de Choisi. On voit dans cette Piece qu'il n'avoit pas une idée fort avantageuse de *Confucius*, ni de la Chine, mais il parle plus particulièrement de ce Pays-là, dans la Lettre qu'il écrivit alors à M. Justel, au sujet de la Dispute de M. Limborch avec le Juif *Orobio*.

Vous savez, Monsieur, qu'il parut en 1685. une VIE de M. le Vicomte de Turenne sous le nom de M. du Buillon premier Capitaine, & Major du Regiment de Verdellin*. Les Amis de cet Officier la firent desavouer dans le *Journal des Savans*; & la Maison de M. de Turenne en fut si mécontente, qu'on résolut de choisir quelque bonne Plume pour écrire la Vie de ce grand Capitaine†. Le Cardinal de Bouillon qui n'ignoroit pas la connoissance que M. de St. Evremond avoit du métier de la guerre, & qui ne doutoit point qu'il n'eut étudié le génie des plus grands Capitaines de son tems, le pria de lui envoyer le Caractere de M. de Turenne, afin qu'on pût en faire usage dans cette Vie. M. de St. Evremond écrivit là dessus une petite Piece, où il parle d'abord de la maniere dont M. de Turenne s'étoit élevé au Commandement des Armées. Il fait voir l'estime particuliere que le Prince de Condé avoit pour lui, & l'application avec laquelle il l'observoit, pour profiter non seulement des Actions & des Exemples de ce grand homme; mais aussi de ses Réflexions & de ses Discours. „ Il me souvient, *dit il*, qu'il lui demandoit un jour, *quelle* „ *conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandres.* Faire peu de Sieges, répon- „ dit M. de Turenne, & donner beaucoup de Combats. Quand vous aurez rendu „ votre Armée Supérieure à celle des Ennemis, par le nombre & par la bonté des „ Troupes; (ce que vous avez presque fait par la Bataille de Rocroi) quand vous „ ferez bien maitre de la Campagne, les Villages vous vaudront des Places: mais „ on met son honneur à prendre une Ville forte, bien plus qu'aux moyens de con- „ querir aisément une Province. Si le Roi d'Espagne avoit mis en Troupes ce qu'il „ lui a coûté/ d'hommes & d'argent à faire des Sieges & à fortifier des Places, il „ seroit aujourd'hui le plus considerable de tous les Rois.

M. de St. Evremond marque ensuite quelques unes des grandes Actions de M. de Turenne, & il montre les services importans qu'il avoit rendus à la Cour, pendant les

* Voyez la REPONSE aux Questions d'un Provincial. Tom. I. p. 224.

† On assure que M. l'Abbé Ragueneau y travaille, & comme on lui fournira, sans doute, de bons Memoires, cette VIE sera toute autre que celle qu'il nous a donnée de Cromwell, il n'y a guere moins de faussetés que de Périodes.

les Guerres civiles. Il fait après cela quelques Réflexions sur son attachement au Bien de l'Etat & à la Gloire de sa Patrie; sur la réforme qu'il fit dans la Discipline militaire; sur la manière dont il se conduisit à l'égard du Cardinal Mazarin; & enfin sur les marques d'estime & de reconnaissance dont le Roi l'honora, même après sa Mort; Sa Majesté ayant voulu qu'il fut enterré à St. Denis, dans le Tombeau des Rois de France. M. de St. Evremond nous apprend dans ces Ouvrages une Particularité que vous serez, peut-être, bien aise de trouver ici: c'est que M. de Turenne ne donnoit rien à la Fortune dans les Evenemens, & qu'il croyoit que la perte d'une Bataille, devoit toujours être attribuée à la conduite irrégulière des Généraux. *Quand un homme, disoit il, se vante de n'avoir point fait de fautes à la Guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas faite long-tems.* Il disoit aussi qu'il n'avoit perdu les Combats de Mariendal & de Rhetel que pour n'avoir pas suivi rigoureusement les Maximes de la Guerre. N'êtes vous pas charmé, Monsieur, d'un Sentiment si noble & élevé?

M. de St. Evremond retoucha alors le PARALLELE de M. le Prince & de M. de Turenne, qu'il avoit ébauché pendant son séjour en Hollande. On en avoit inséré un fragment dans les MEMOIRES *pour servir à la Vie du Prince de Condé*, & ce Morceau fut imprimé à Paris il y a cinq ans, dans un Recueil d'Ouvrages publiés sous le Nom de M. de St. Evremond; mais vous trouverez cette Piece toute entière dans la véritable Edition de ses Ouvrages, que nous venons de donner au Public.

Le Roi Très-Chrétien ayant dessein de déclarer la Guerre à l'Angleterre à cause de l'heureuse Révolution qui raffermir les Loix & la Religion de ce Royaume, il dit au Comte de Grammont que *M. de St. Evremond pouvoit revenir en France, & qu'il seroit bien reçu.* Ceux qui s'étoient si fortement opposés à son Retour ne vivoient plus: & le Roi se trouvant en liberté de suivre son penchant naturel, rendit enfin à M. de St. Evremond, la Justice, qui lui étoit due. D'ailleurs sa Majesté craignoit qu'il n'y eût du danger pour lui à demeurer en Angleterre, & Elle ne voyoit point qu'il pût se retirer ailleurs qu'en France, tout le reste de l'Europe s'étant ligué contre elle. Le Comte de Grammont, lui écrivit cette bonne Nouvelle; ses autres Amis l'en féliciterent, & le presserent de passer en France: mais ils furent bien surpris, quand ils virent qu'il s'en excusoit. Il répondit au Comte de Grammont qu'il avoit une profonde Reconnoissance pour la Grace que Sa Majesté vouloit bien lui faire, & qu'il n'auroit pas balancé à partir s'il eût été en état d'en profiter: mais que les Incommodités ordinaires de la Vieillesse, ne lui permettoient pas d'entreprendre ce voyage, & de quitter un Pays où d'ailleurs il jouissoit de tant de douceurs, & de tant d'Agrémens. En effet, le Roi Guillaume l'honora toujours de sa Protection & de sa Bienveillance. Il le mettoit souvent de ses Parties de Plaisir, & il lui donna plus d'une fois des marques solides de sa Faveur.

Ce Prince eût aussi beaucoup d'égards pour Madame de Mazarin, qui se trouvoit alors dans de très-dures Circonstances. Le Parlement vouloit qu'on la fit sortir d'Angleterre: mais il la prit sous sa Protection, & lui donna deux mille Livres Sterling de Pension, valant vint-six mille Livre Tournois. Il est vrai que M. de Mazarin la sollicitoit fortement de retourner en France, & elle ne demandoit pas mieux: mais elle ne pouvoit pas sortir d'Angleterre sans avoir acquité les Dettes, qu'elle y avoit contractées, ou du moins sans donner caution. Cependant M. de Mazarin lui intenta un Procès; & suposant toujours qu'elle étoit libre de quitter l'Angleterre, si elle vouloit, il la fit condamner par un Arrêt du Grand Conseil. Elle auroit, peut-être,

bien pû se dérober secrettement de ce Pays: mais elle avoit l'Esprit trop bien fait pour traiter ainsi ses Créanciers. Le PLAIDOYÉ que M. Erard, Avocat de M. de Mazarin, avoit prononcé contre elle †, fut imprimé à Paris peu de tems après que la Cause eût été plaidée; & il s'en fit ensuite trois ou quatre Editions: mais il ne tomba entre les mains de Madame de Mazarin qu'en 1694. Elle fut si outrée de la maniere dont on l'exposoit dans cet Ouvrage, qu'elle voulut absolument qu'on y répondit. M. de St. Evremond, à qui elle communiqua la Réponse qu'on y avoit faite, trouva qu'elle étoit trop longue & trop passionnée, & se chargea de lui donner une nouvelle forme. Il avoit dessein de retrancher entierement ce qu'il y avoit de trop fort contre M. de Mazarin; mais Madame de Mazarin s'y opposa, disant qu'elle *savoit fort bien qu'une Femme ne devoit pas quitter son Mari; & qu'il n'y avoit qu'une Peinture vive de ses Irrégularités, qui pût la justifier devant le Public.* Elle ne voulut pas même qu'on épargnât l'Avocat de M. de Mazarin, qui avoit, ajoûtoit-elle, également violé les Loix de la Verité, du Bon-sens, & de la Bienfiance, à son égard. Elle s'en plaignit à Madame de Bouillon, qui en fit faire des Reproches à cet Avocat par M. le Duc de Caderouffe. M. Erard tâcha de se justifier dans une Lettre qu'il écrivit à ce Duc *, & qui fut envoyée à Madame de Mazarin. La RÉPONSE de M. de St. Evremond au Plaidoyé de M. Erard, ne fut imprimée à Londres qu'en 1696. M. Dubourdieu †† avoit fait une Préface, où il y avoit beaucoup de Littérature polie & galante: mais comme elle étoit un peu longue, M. de St. Evremond trouva à propos de l'abreger, & d'y faire quelques petits Changemens.

M. de St. Evremond fit dans ce tems-là des Vers sur la Guerre qui venoit de commencer. Après y avoir désigné les divers Souverains qui s'étoient ligués contre la France, & marqué les motifs differens qui les avoient tous réunis, il prévoit que quelques efforts que pût faire ce grand Royaume, il ne lui seroit pas possible de résister à des Ennemis si puissans, & la raison qu'il en donne est, que la France n'avoit plus à leur opposer, comme autrefois, des Généraux consommés dans l'Art de la guerre.

*Dans cet affreux état où la France est réduite,
On lui trouve pourtant & vigueur & conduite:
Elle arme, elle prévient, elle sait animer
Et ses forces de Terre & ses Forces de Mer;
Et n'étoit qu'elle a vu les tristes funeraillies
De ceux qui lui faisoient gagner tant de batailles;
N'étoit que ces grand Chefs aujourd'hui ne sont plus,
Son Char pourroit trainer encore des vaincus.
Pour son malheur Turenne a perdu la lumiere,
Condé notre Heros n'a plus de part au jour,
Cregui vient d'achever son illustre carriere,
Si Schomberg vit encore c'est pour une autre Cour.
Par leur valeur, par leur prudence,
L'Etat florissant de la France
Ne craignoit point les Changemens;
Il ne craignoit disgrâce aucune;
Mais par leur perte la Fortune
Va rentrer dans ses Droits sur les Evenemens.*

† Vous trouverez ce Plaidoyé dans le MELANGE curieux &c. ubi supra. T. I. p. 277.

* Vous la trouverez dans le MELANGE curieux, &c. T. I. p. 398.

†† Si connu par la savante Dissertation qu'il nous a donnée sur le Martyre de la Légion Thébaine.

M. de St. Evremond ne vécut pas assez longtems pour voir sa Prédiction accomplie ; car la France trouva les moyens de se soutenir pendant la dernière Guerre. Le tems de son humiliation n'étoit pas encore venu ; & le Ciel avoit ordonné que le Repos, & la Liberté de l'Europe seroient un effet de la Piété, de la Sagesse, & de la Grandeur de notre AUGUSTE REINE. C'est sous de si glorieux Auspices que les Marlboroughs & les Eugenes ont été pour les Alliés, ce qu'étoient autrefois pour la France les Condés & les Turennes.

On parloit souvent chez Madame de Mazarin de la Dispute qui s'éleva en France touchant les Anciens & les Modernes ; & comme M. de St. Evremond faisoit ordinairement l'éloge de nos meilleurs Auteurs, cela engagea Madame de Mazarin de lui demander son Jugement sur le PARALLELE de M. Perrault, & sur Malherbe, Voiture, Sarrafin, Benferade, Corneille, Racine, Moliere, Despreaux, & la Fontaine. Il fit aussi dans ce tems-là une petite Piece en Vers, où il soutient qu'en matiere de Philosophie, d'Esprit, & de Galanterie, les Modernes l'emportent sur les Anciens.

Madame de Mazarin étant tombée malade en 1693. M. de St. Evremond fit un DIALOGUE en Vers, entre le Vieillard, c'est-à-dire lui-même, & la Mort. Vous verrez dans cette Piece le Caractere des Amis de Madame de Mazarin, & vous y trouverez beaucoup d'esprit & de délicatesse. Il n'y en a pas moins dans la Réponse qu'il fit à L'EPITRE que M. l'Abbé de Chaulieu écrivit à Madame de Mazarin dans les Vers sur la Taxe que le Parlement avoit mise sur les Hommes qui n'étoient pas mariés.

Mr. l'Abbé de Chaulieu l'avoit comparé à Ovide dans sa Lettre ; & voici ce qu'il répondit : „ Il n'y a point de Comparaison qui ne vous desoblige, il n'y en a point „ d'avantageuse que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'Ovide ne me „ convient point. Ovide étoit le plus spirituel Homme de son tems & le plus mal- „ heureux : je ne lui ressemble ni par mon Esprit, ni par mon Malheur. Il fut re- „ legué chez des Barbares où il faisoit de beaux vers ; mais si tristes & si doulou- „ reux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa Foiblesse, que de compassion „ pour son Infortune. Dans le Pais où je suis je vois Madame de Mazarin tous les „ jours ; je vis parmi des gens sociables qui ont beaucoup de mérite & beaucoup „ d'esprit ; je fais d'assez mechants vers ; mais si enjoués qu'ils font envier mon hu- „ meur, quand ils font mépriser ma Poésie : j'ai trop peu d'Argent mais j'aime à „ vivre dans un Pais où il y en a : d'ailleurs il manque avec la vie, & la considéra- „ tion d'un plus grand mal est une espèce de remede contre un moindre. Voila „ bien des avantages que j'ai sur Ovide. Il est vrai qu'il fut plus heureux à Rome „ avec JULIE que je ne l'ai été à Londres avec HORTENCE : Mais les faveurs de „ JULIE furent cause de sa misere, & les rigueurs d'HORTENCE n'incommodent „ pas un Homme aussi âgé que je le suis.

M. le Comte de Grammont tomba dangereusement malade en 1696 ; & le Roy l'ayant appris, & sachant d'ailleurs que ce Comte n'avoit jamais passé pour fort religieux, il eut la bonté de lui envoyer M. le Marquis de Dangeau pour le voir de sa part, & pour lui dire qu'il falloit songer à Dieu. M. de Grammont qui étoit presque agonisant, se tourna alors du côté de Madame la Comtesse sa Femme, qui avoit toujours été fort Dévote, & lui dit ; *Comtesse si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma Conversion.* Mademoiselle de l'Enclos ayant écrit à M. de St. Evremond que M. le Comte de Grammont étoit guéri, & qu'il sembloit même être devenu Dévot ; *J'ai appris avec beaucoup de plaisir,* lui répondit-il, *que M. le Comte de Grammont a recouvré sa première santé, & acquis une nouvelle Dévotion. Jusqu'ici je*

1692.

1693.

1695.

1696.

me suis contenté grossièrement d'être Homme-de-bien; il faut faire quelque chose de plus, & je n'attens que votre exemple pour être Dévot. Vous vivez dans un Pais où l'on a de merveilleux Avantages pour se sauver. Le Vice n'y est gueres moins opposé à la Mode qu'à la Vertu: pécher c'est ne savoir pas vivre, & choquer la Bienfaisance autant que la Religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant: il faut être de plus malbonnête Homme pour se damner en France presentement. Ceux qui n'ont pas assez de consideration pour l'autre vie, sont conduits au salut par les égards & les devoirs de celle-cy. M. de St. Evremond témoigna bien-tôt à son Ami la joye qu'il avoit eu d'apprendre sa Guérison; pour le divertir il lui envoya son EPITAPHE, à la fin de laquelle il y avoit fait entrer son Propre PORTRAIT.

„Après avoir lû, dit il, L'EPITAPHE du Comte de Grammont, si tu as la Curiosité de connoître celui qui l'a faite, je t'en donnerai le Caractere. C'est un „Philosophe également éloigné du superstitieux & de l'impie: un Voluptueux qui n'a „pas moins d'aversion pour la Débauche, que d'inclination pour les Plaisirs; un „Homme qui n'a jamais senti la Nécessité, qui n'a jamais connu l'Abondance. Il „vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont „rien, goûtée de ceux qui font consister leur Bonheur dans leur Raison. Jeune, „il a haï la Dissipation; persuadé qu'il falloit du Bien pour les Commodités d'une „longue Vie: Vieux, il a de la peine à souffrir l'Economie; croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de tems à pouvoir être misérable. Il se „louë de la Nature; il ne se plaint point de la Fortune. Il hait le Crime; il souffre „les Fautes, il plaint le Malheur. Il ne cherche point dans les Hommes ce qu'ils „ont de mauvais, pour les décrier; il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en re- „jouir; il se fait un plaisir secret de le connoître, il s'en feroit un plus grand de le „découvrir aux autres, si la Discretion ne l'en empêchoit.

„La Vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de Livres, & charger „sa Memoire d'une infinité de choses aux dépens de son Jugement: il ne s'attache „point aux Ecrits les plus savans, pour aquerir la Science; mais aux plus sensés, pour „fortifier sa Raison: tantôt il cherche les plus délicats pour donner de la Délica- „tesse à son Goût, tantôt les plus agréables pour donner de l'Agrément à son Génie. „Il me reste à te le dépeindre tel qu'il étoit dans l'amitié, & dans la Religion. En „Amitié, plus constant qu'un Philosophe; plus sincere qu'un jeune homme de bon „Naturel sans expérience: à l'égard de la Religion,

„De Justice & de Charité,
„Beaucoup plus que de Pénitence,
„Il composoit sa Pieté:
„Mettant en Dieu sa confiance
„Esperant tout de sa Bonté;
„Dans le sein de la Providence
„Il trouvoit son Repos & sa Félicité.

Il félicita aussi le Comte de Grammont du bon Mot qu'il avoit dit à Madame la Comtesse. Jusqu'ici, lui dit-il, vous avez été mon HEROS, & moi votre PHILOSOPHE; nous partagions l'un & l'autre ces rares qualités; presentement tout est pour vous; vous m'avez enlevé ma Philosophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie: „COMTESSE SI VOUS N'Y PRENEZ

GARDE

GARDE, DANGEAU VOUS ESCAMOTERA MA CONVERSION". Il fait aussi allusion à cela dans les STANCES qu'il fit alors sur l'Amour de la Vie:

*Sans besoin du secours de la Philosophie,
Dont on fait trop d'honneur au Vieux Saint-Evremond;
Il seroit fort content s'il achevoit sa Vie,
Comme a pensé mourir le Comte de Grammont.*

Le DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE parut en Angleterre au commencement de l'Année suivante. Madame de Mazarin étoit charmée de cet Ouvrage; & tout ce qu'il y avoit de gens d'Esprit & de bon Goût à Londres, en faisoient un cas tout particulier. M. de St. Evremond le lût avec tant de plaisir, que le JUGEMENT de M. l'Abbé Renaudot lui étant tombé entre les mains, il voulut y faire une Réponse. Mais comme l'Ecrit de cet Abbé n'étoit qu'une pure Déclamation, il crût qu'il suffisoit pour le réfuter, d'employer une Ironie délicate. On verra plus particulièrement dans une Lettre que M. de St. Evremond me fit l'honneur de m'écrire, en me renvoyant la seconde Edition du DICTIONNAIRE CRITIQUE, combien il étoit touché des Beautés de cet Ouvrage, & l'Estime qu'il avoit pour son Auteur.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, qu'en 1668, on avoit imprimé à Paris quelques Ouvrages de M. de St. Evremond; mais si pleins de fautes, qu'il avoit été contraint de les desavouer. J'ajouterai présentement que ces Ouvrages furent néanmoins si bien reçus du Public, que le Libraire rechercha tous les moyens possibles d'en recouvrer d'autres; & pour grossir les Volumes, il y ajouta plusieurs Pièces, où M. de St. Evremond n'avoit aucune part. Il se plaignit de cette supercherie; mais moins en Auteur qu'en Homme-du-Monde. *J'ai un grand desavantage,* dit-il à Mademoiselle de l'Enclos, qui lui demanda, comme je l'ai remarqué, s'il étoit l'Auteur des REFLEXIONS sur la Doctrine d'Epicure, qu'on lui avoit attribuées; *j'ai un grand desavantage en ces petits Traités qu'on imprime sous mon Nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas; & parmi les choses que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de Sorises que je ne prends pas la peine de desavouer. A l'âge où je suis, une heure de Vie bien ménagée, m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre Réputation. Qu'on se défait de l'Amour-propre difficilement! Je le quite comme Auteur; je le reprends comme Philosophe; sentant une Volupté secrète à négliger, ce qui fait le soin de tous les autres.*

Vous voyez par là, Monsieur, que le Merite d'Auteur ne touchoit pas beaucoup M. de St. Evremond, & qu'il regardoit les Aplaudissemens du Public avec assez d'indifférence. Quelque défigurés que fussent les Ouvrages qu'on imprimoit de lui, il ne s'est jamais donné la peine de les desavouer publiquement. Il se contentoit de dire à ses Amis dans la Conversation, qu'il auroit fort souhaité qu'on n'eût jamais rien publié de sa façon. On n'y verroit pas, ajoutoit-il, des fautes que je reconnois bien, & qui j'eusse pu éviter: mais n'ayant écrit que pour moi-même, ou pour satisfaire mes Amis, je n'y ai pas regardé de si près. Du moins, continuoît-il, on devoit imprimer ces petites Pièces, telles que je les avois faites, & n'y laisser d'autres fautes que les miennes: mais on les a tellement changées que je ne m'y reconnois plus. Ces Fautes sont en si grand nombre, & si considérables, que vous auriez de la peine à le croire, si je ne vous en donnois pas un Exemple. Dans la Piece intitulée l'Amitié sans Amitié, M. de St. Evremond avoit écrit les paroles suivantes: „Voilà où aboutissent les Amours & les Amitiés, fondées sur le Cœur. Pour ces liaisons „ justes.

„ justes & raisonnables, dont l'esprit a su prendre la direction, il n'y a point de rupture à apprehender: car ou elles durent toute la Vie, ou elles se dégagent insensiblement, avec discretion & bienfaisance. Il est certain que la Nature a mis en nos Cœurs quelque chose d'aimant, (si on le peut dire;) quelque principe secret d'affection, quelque fond caché de tendresse, qui s'explique & se rend communicable avec le tems: mais &c. “. Cependant voici ce qu'on lui faisoit dire, même dans les Editions de Paris *.

Voilà où aboutissent les amours & les amitiés.

Sur le Cœur, par raisons justes & raisonnables, dont l'esprit a su prendre la division, il n'y a point de rupture à appréhender; car ou elle dure toute la Vie, ou elle se dégage insensiblement avec indiscretion & diligence. Il est certain que la nature a mis dans nos Cœurs quelque chose de riant, si on le peut dire, quelque principe secret d'affection qui fait cacher la tendresse, qui s'explique & se rend communicable avec les Amis.

Y eût-il jamais de Galimatias plus effroyable? Celui de l'Abbé de St. Cyran † n'en approche pas. Certainement lorsque je fais réflexion sur la quantité prodigieuse de fautes qu'il y avoit dans ces Ouvrages de M. de St. Evremond, je ne puis m'empêcher d'admirer comment on a pu leur donner tant d'Eloges: il falloit qu'il y restât encore de grandes Beautés! Cependant, comme on ne pouvoit pas ignorer qu'il n'avoit eû aucune part à leur Impression, & que les Libraires y avoient mêlé plusieurs Pièces supposées; on ne devoit pas le rendre responsable des Fautes qui n'étoient point de lui. C'est pourtant ce que l'on fit dans le Livre intitulé DISSERTATION sur les Oeuvres mêlées de M. de Saint-Evremond; avec l'examen du Façtum qu'il a fait pour M. la Duchesse de Mazarin, contre M. le Duc de Mazarin son Mary **. L'Auteur se masqua sous le nom de Dumont: mais vous savez, Monsieur, qu'il s'appelloit Cotelendi; & que c'est le même qui a publié un Volume de fades Plaisanteries sous le titre d'ARLEQUINIANA ††. On croit que M. Erard, piqué des Railleries que M. de St. Evremond avoit faites contre lui dans la Réponse à son Plaidoyé, engagea le Sr. Cotelendi à travailler à cette Critique, & qu'il y eût lui-même beaucoup de part.

M. de Bauval à qui l'on avoit envoyé cette Piece, écrivit à M. Silvestre, pour le prier de dire à M. de St. Evremond, qu'il avoit reçu de Paris une Critique de ses Ouvrages; mais qu'il n'avoit pas crû devoir en parler dans son Journal, sans l'avoir auparavant consulté. Il lui aprit aussi que quelcun faisoit à Paris une Réponse à cette Critique. M. de St. Evremond pria M. Silvestre de témoigner à M. de Bauval, combien il étoit sensible à son Honnêteté. *Je n'ai point lu encore, ajoute-t-il, la Critique de ce qu'on appelle MES OUVRAGES. Il y a beaucoup de ces petits Ecrits qui sont de moi, beaucoup plus qui n'en sont pas; & dans ceux qui en sont véritablement, on ne sauroit croire combien il y a de choses ajoutées, ou retranchées. Je n'appréhende point la Critique: où elle est juste, je me corrigerai; où elle ne l'est pas, je me contenterai que le Censeur n'ait pas raison. Ce que je crains c'est l'APOLOGIE dont vous me parlez. Comme M. de Bauval a des Amis & des Intelligences par tout, & que son Mérite lui a donné un grand crédit chez tous les Gens de Lettres, il m'obligera infiniment d'empêcher l'Impression de cette Apologie zélée.*

Peu

* Tom. I. p. 423. de l'Edition de 1690 in 4.

† Voyez le P. Bouhours dans sa MANIERE de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit.

** Cet Ouvrage parut (à Paris) au Mois de Janvier de l'Année 1698.

†† Voyez l'Avertissement qui est à la tête du THÉÂTRE ITALIEN de Gherardi.

Peu de tems après, M. Silvestre envoya cette prétendue Critique à M. de St. Evremond; & voici le Jugement qu'il en fit. „ Je vous renvoye, *lui dit-il*, la „ CRITIQUE de mes Ouvrages; je l'ai lûe avec attention, & après l'avoir lûe, je „ ne sai si je me dois plaindre ou me louer de son Auteur. Vouloir détromper les „ Hommes abusés, dit-il, cinquante Ans durant de mes Ecrits, c'est avoir un zele „ pour le Public qui n'est pas fort obligeant pour moi: mais c'est me faire une „ especce d'Enchanteur; & peut-être qu'il y a plus de mérite à savoir tromper le „ monde tant d'Années, qu'à le détromper. Le fort de la Critique consiste prin- „ cipalement à remarquer mes Expressions embarrassées: je pourrois prendre la Cen- „ sure pour un bon Conseil; car j'ai intérêt qu'on entende mes Pensées. Je lui dois „ conseil pour conseil: qu'il mette moins de netteté dans les siennes; on a trop de „ facilité à les connoître. Les choses communes font regretter le tems qu'on met „ à les lire: celles qui sont finement pensées, donnent à un Lecteur délicat le „ plaisir de son Intelligence & de son Goût.

„ J'avouë que je me contredis quelquefois. Je louë la Constance à une Demoi- „ selle dont je crois être aimé; je conseille l'Infidélité à celle qui aime un autre A- „ mant: je ne suis pas de même humeur, de même sentiment à trente ans qu'à soix- „ ante, à soixante qu'à quatre-vingts; autre Contradiction.

„ Après tout, je trouve beaucoup de choses dans cette Critique fort bien censu- „ rées; beaucoup de diversions à propos de ce qu'il dit, sur ce qu'il fait dire à Mon- „ sieur de Meaux, à Monsieur de Nîmes, à M. Despreaux, au Pere Bouhours, à „ d'autres Modernes. Je ne puis nier qu'il n'écrive bien: mais son zele pour la Re- „ ligion, & pour les bonnes Mœurs passe tout; je gagnerois moins à changer mon „ Stile contre le sien, que ma Conscience contre la sienne.

„ J'estime fort son exactitude dans la Critique. Il s'attache à censurer des Traités „ même, qui ne sont pas de moi; des Fautes dans ceux qui en sont, que je n'ai pas „ faites. Il est vrai qu'il me donne trop de Louanges quelquefois: tout bien com- „ pensé, la faveur passe la sévérité du Jugement; & je puis dire avec sincérité que „ j'ai plus de reconnoissance de la Grace, que de ressentiment de la Rigueur. Il „ peut avoir déjà la satisfaction de voir le profit que je tire de ses Leçons sur le Chri- „ stianisme. Les Auteurs ne pardonnent rien; pas les Philosophes, pas les Saints: „ tout Ignorant, tout Profane que je suis, je ne pardonne pas seulement à M. Du- „ mont; je lui fai bon gré de sa Critique. Je ne me tiendrois pas si obligé à celui qui „ feroit mon APOLOGIE: je hais l'indiscrétion du zele; plus prêt à desavouer le „ bien, que le mal qu'on diroit de moi.

Cette Apologie fut publiée à Paris six mois après la Critique, sous ce Titre: A- „ POLOGIE des Oeuvres de M. de St. Evremond avec son Eloge & son Portrait, & un „ Discours sur les Critiques, &c. M. Boyer, Avocat, en est l'Auteur. Voici le Juge- „ ment que M. de St. Evremond en fit, après l'avoir parcourue. *J'ai trouvé*, dit-il, „ le DISCOURS SUR LES CRITIQUES fort bon. *L'Auteur écrit bien: mais je ne me re-* „ *connois pas dans le Portrait qu'il fait de moi. A m'honorer moins, il m'auroit moins* „ *défiguré: je ne laisse pas de lui être fort obligé de son Zèle, & de ses Soins. Je pour-* „ *rois m'exemter de la reconnoissance, en disant qu'il a écrit pour une autre Personne que* „ *pour moi.*

Le Sieur Cotelendi ne repondit rien à cette APOLOGIE: mais pour se vanger, „ en quelque maniere, du Jugement que M. de St. Evremond avoit fait de sa Criti- „ que, il publia un assez mechant Livre en 1701, sous le Titre de SAINT-EVRE- „ MONIANA, & prétendit que c'étoit un Recueil de plusieurs choses que quelques per- „ sonnes se souvenoient d'avoir oui dire autrefois à M. de St. Evremond. Cela me fait „ souvenir

Souvenir de l'Abbé Cotin, qui écrivit une très-mauvaise Satire, & qui la fit ensuite courir sous le Nom de M. Despreaux. Au reste, puis que vous souhaitez, Monsieur, de connoître les Auteurs de quelques autres Ouvrages qu'on a publiés sous le nom de M. de St. Evremond; voici ce qu'on m'en a écrit de Paris. Les MEMOIRES de la Vie du Comte de ***, publiés en 1696, sont de M. l'Abbé de Villiers *, si connu par son *Art de prêcher*, & par plusieurs autres Ouvrages, qu'il a donnés au Public. Le Volume imprimé chez la Veuve Barbin en 1700, sous le Titre de NOUVELLES Oeuvres mêlées de M. de St. Evremond †, a été mis au jour par M. l'Abbé Raguenet. Mr. l'Abbé Pic est Auteur ** du Livre intitulé RECUEIL d'Ouvrages de M. de St. Evremond qui n'ont point encore été publiés. Ce Recueil est imprimé chez Anisson en 1701.

1699.

M. de St. Evremond perdit beaucoup par la Mort de Madame de Mazarin ††. Le Commerce de cette Duchesse avoit toujours eû des Charms pour lui, quoi qu'il fut souvent obligé d'essuyer sa mauvaise humeur. Les dures Extrémités où elle s'étoit trouvée lui avoient aigri l'Esprit. D'ailleurs elle étoit née inconstante & capricieuse: mais elle avoit tant de belles Qualités, qu'à peine s'apercevoit-on de ces Défauts. Je ne ferai pas ici son Portrait ni son Eloge: M. de St. Evremond a fait l'un & l'autre dans une infinité d'endroits de ses Ouvrages *†. Elle étoit assurément digne d'un meilleur sort. Les quatre premières Années de son Mariage, elle se conduisit avec tant de Régularité & de Sagesse, qu'on la proposoit pour un Exemple: & il y a lieu de croire que sa conduite auroit toujours été la même, si celle de M. de Mazarin ne l'avoit pas forcée à le quitter & à s'éloigner de lui. Vous souhaitez, Monsieur, de savoir dans quelle situation d'Esprit elle mourut par rapport à la Religion; & je suis fâché de vous dire qu'elle a conservé jusqu'à la fin, les mêmes sentimens que M. de St. Evremond lui attribue dans une de ses Lettres. Il fut si touché de sa Mort, que pendant assez longtems, il ne pouvoit parler d'elle, sans donner des marques de sa Douleur.

Les Amis qu'il avoit en France firent alors une nouvelle tentative pour l'attirer auprès d'eux. Ils crurent qu'ayant perdu une des plus fortes Liaisons qui l'attachoient à l'Angleterre, il ne seroit plus si difficile sur son Retour. Mais il les pria de considérer qu'à son Age, on ne pouvoit guere changer de Climat sans alterer sa Santé; qu'ainsi il ne croyoit pas devoir quitter un Pays, où il se portoit assez bien, & où il lui restoit encore beaucoup d'Amis, pour se transplanter dans une espece de nouveau Monde: & qu'après tout, ses Affaires se trouvoient dans une situation, qui ne lui permettoit pas de quitter l'Angleterre. Vous ne pouviez pas, dit-il à Monsieur le Marquis de Canaples, présentement Duc de Lefdiguières, qui lui avoit écrit pour le consoler de la Mort de Madame de Mazarin, & pour le solliciter de passer en France; vous ne pouviez pas me donner de meilleures marques de votre Amitié, qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes Amis, & de la force de mon Esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente Ans, il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil Commerce: à l'âge où je suis il n'est impossible de le remplacer. Le vôtre, Monsieur, & celui de quelques Personnes qui prennent part encore à mes Intérêts, me seroient d'un grand secours à Paris: je ne balancerois pas à l'aller chercher, si les

* Voyez le Recueil de PIÉCES fugitives d'Histoire & de Littérature, &c. imprimé à Paris en 1704. 1. Partie, pag. 114.

† Il y avoit dans ce Volume plusieurs Pièces de M. de St. Evremond.

** Voyez les PIÉCES fugitives, &c. ubi supra II. Partie pag. 314. & suiv.

†† Elle mourut le 2. de Juillet 1699.

† Voyez aussi la LETTRE qui est à la fin des MEMOIRES de Madame la Duchesse de Mazarin.

§ Voyez ci-dessus pag.

Les Incommodités de la dernière Vieillesse n'y apportent un grand obstacle. D'ailleurs que ferois-je à Paris : que me cacher, ou me présenter avec différentes horreurs ; souvent malade, toujours caduc, décrepit ? On pourroit dire de moi ce que disoit Madame de Cornuel d'une Dame : Je voudrois bien savoir le Cimetière où elle va renouveler de Carcasse*. Voila de bonnes raisons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte, c'est que le peu de Bien que j'ai ne pourroit pas passer la Mer avec moi ; il me seroit comme impossible de le tirer d'ici : c'est presque rien ; mais je vis de ce rien-là. Madame Mazarin m'a dû jusqu'à huit cens Livres Sterling : elle me devoit encore quatre cens Guinées quand elle est morte. Assurément elle dispoit de ce que j'avois plus que moi-même : les extrémités où elle s'est trouvée sont inconcevables. Je voudrois avoir donné ce qui me reste, & qu'elle vecût. Vous y perdez une de vos meilleures Amies : vous ne sauriez croire combien elle a été regrettée du Public & des Particuliers. Elle a eu tant d'indifférence pour la Vie, qu'on auroit cru qu'elle n'étoit pas fâchée de la perdre. Les Anglois qui surpassent toutes les Nations à mourir, la doivent regarder avec jalousie.

Je vins en Angleterre dans ce tems-là, & j'avois l'honneur de voir assez souvent M. de St. Evremond. Je le sollicitai plusieurs fois de donner une Edition correcte de ses Ouvrages : mais il s'en défendoit toujours ; & j'appris ensuite que ses meilleurs Amis n'avoient jamais pû l'y engager. Il me dit lui-même que M. le Marquis de Saiffac lui avoit offert trois cens Guinées**, s'il vouloit revoir ses Ecrits, & les lui donner avec un mot de Préface, où il les reconnût pour siens. M. de Barillon lui voulut donner cent Livres Sterling†, pour la seule COMEDIE DES OPERA : il avoit dessein de la faire mettre au Théâtre à Paris, pourvu qu'il y fit quelques petits Changemens. Le Sr. Barbin, Libraire de Paris, le pria de lui envoyer son Portrait, & ses Ouvrages, ou de lui marquer, du moins, les Pièces qui n'étoient pas de lui, dans les Volumes qu'il avoit imprimés sous son Nom : mais il se contenta de lui nommer quelques unes de ces Pièces supposées, & s'excusa sur tout le reste. Enfin on le tenta par d'autres endroits : mais toujours inutilement.

Cependant, quelque délicat que fut M. de St. Evremond sur la Publication de ses Ouvrages, lorsque ses Amis le prioient de marquer dans les Livres qu'on lui avoit attribués, les Pièces qui n'étoient pas de lui, il ne leur refusoit guère cette faveur. Il faisoit même quelquefois des Corrections dans celles qui lui appartenoient : & c'est sur un Exemplaire ainsi corrigé qu'on publia en 1700 la Traduction Angloise de ce qui avoit paru sous son nom. Je le priai de faire la même chose dans mon Exemplaire ; & il eût la bonté de marquer les Pièces qui n'étoient pas de lui, & de faire des Corrections très-considérables dans les autres. Il me donna aussi l'Explication de plusieurs endroits, qui se rapportoient à des Faits, qui ne m'étoient pas connus.

L'Année d'après M. de la Motte, m'écrivit d'Amsterdam qu'un Libraire de cette Ville, qui avoit déjà imprimé ce qu'on apelloit les Oeuvres de M. de St. Evremond, se dispoit à en faire une Nouvelle Edition, sur un Exemplaire où M. de St. Evremond, avoit marqué les Pièces qu'il désavouoit. Je répondis à M. de la Motte que je croyois pouvoir fournir une Copie beaucoup plus exacte, que ce qu'on faisoit espérer à ce Libraire. Celui-ci me pria de la lui communiquer, & je la lui envoyai peu de tems après. J'avois mis ensemble, & dans une espece d'Ordre, toutes les Pièces qu'on avoit publiées sous le nom de M. de St. Evremond, & qui étoient ef-

1700.

1701.

1702.

Tom. I.

M

fectivement

* Cette Dame paroissait avec un Visage, tantôt vermeil, tantôt jaune, tantôt pâle, &c.

** Environ quatre mille francs.

† Treize cent Livres Tournois.

festivement de lui. Je les avois corrigées sur mon Exemplaire, & j'avois ajouté quelques Pièces qui n'avoient pas encore vu le jour. Enfin j'avois éclairci par des Notes, les endroits qui en avoient besoin.

Voilà, Monsieur, puisque vous me le demandez, ce que c'étoit que cet Exemplaire que j'avois envoyé en Hollande. J'ajouterai que j'avois deux vûes en envoyant cette Copie: l'une de faire connoître au Public quels étoient les véritables Ouvrages de M. de St. Evremond, & combien on les avoit défigurés; & l'autre d'engager par là M. de St. Evremond d'en donner une Edition complete sur ses Manuscrits. En effet, je lui dis peu de tems après ce que j'avois pris la liberté de faire à son insû; & comme on n'avoit pas encore commencé d'imprimer la Copie que j'avois envoyée en Hollande, je lui représentai qu'il vaudroit bien mieux publier tout d'un coup ses Ouvrages, tels qu'ils étoient dans ces Manuscrits, & aussi corrects qu'il étoit possible, que de le faire à diverses reprises, & seulement par degrés. Il parut d'abord assez éloigné de ce Desein; mais quelque tems après il changea de sentiment, & voulut bien me choisir, pour revoir avec lui ses Manuscrits, & les mettre en ordre. Il me dit aussi *qu'il me marqueroit ce qui devoit être imprimé & ce qui ne devoit pas l'être*: car il ne croyoit pas qu'on dût également publier tout ce qu'il avoit fait. J'écrivis alors au Libraire d'Amsterdam de ne pas imprimer la Copie que je lui avois envoyée, parce que quoi qu'elle fût infiniment meilleure que ce qu'on avoit vu jusqu'alors, il s'en falloit pourtant bien qu'elle n'eût la Perfection des Originaux, que j'espérois donner bien-tôt au Public. Ce Libraire ne se rendit pas tout à fait à ces raisons. Il imprima un assez grand nombre des Pièces que je lui avois envoyées: mais permettez-moi, Monsieur, de finir ici ce Détail, & de vous renvoyer à ce qui a été dit là dessus dans un de nos Journaux *.

Dès que M. de St. Evremond eût bien voulu s'expliquer de la maniere que je viens de dire, je commençai à transcrire les Manuscrits de M. de St. Evremond, & à lui communiquer les Copies que j'en faisois. Je le priai aussi de mettre la Main aux Corrections des Pièces qu'on avoit imprimées, & dont il avoit perdu les Originaux. Lorsque nous les lisions ensemble, j'avois soin de faire rétablir les Noms propres, que l'on avoit supprimés, ou désignés par une seule Lettre. Je m'instruisois aussi du tems où chaque Piece avoit été faite; de ce qui lui avoit donné occasion de l'écrire; des Allusions qu'il pouvoit y avoir à des Faits peu connus, & à des Circonstances particulieres, &c. Son grand Age & ses Infirmités me donnant lieu de craindre qu'il ne vécût pas longtems, je faisois toute la diligence possible; & il ne nous restoit plus à revoir que quelques Petites Pièces, lorsque je fus obligé d'aller passer deux ou trois Mois à la Campagne.

Cependant, M. de St. Evremond, qui avoit depuis quelque tems une Strangurie, se trouva tout d'un coup fort affoibli, par les fréquentes Insomnies que ce Mal lui causoit; & ce qu'il y eût de plus fâcheux, l'Apetit qu'il avoit toujours eû assez bon, commença de lui manquer. Alors il témoigna plusieurs fois le desir qu'il avoit de me voir. Il pria même M. le Fèvre de m'écrire de venir au plutôt: mais sa Lettre ayant demeuré longtems en chemin, j'en reçus bien-tôt une seconde, qui m'apprit que M. de St. Evremond étoit mort le 20 de Septembre. 1703; après avoir fait un Testament où il avoit disposé de son Bien en faveur de ses Domestiques, des Pauvres †, & de quelques-uns de ses Amis, parmi lesquels il m'avoit fait l'honneur de me

* NOUVELLES de la République des Lettres, Août 1704. pag. 163.

† Il donna vingt Livres Sterling ou 260 Livres, Tournois, aux Pauvres, François réfugiés; & une pareille somme aux autres Pauvres, de quelque Religion & Nation qu'ils fussent.

me mettre. Quelque tems auparavant il avoit donné à Mylord Godolphin, Grand Trésorier d'Angleterre, un Volume Manuscrit de ses Ouvrages, contenant un grand nombre de Pièces qui n'avoient encore été vûes que de ses plus intimes Amis. Il voulut par là, non seulement témoigner à ce Ministre, combien il étoit sensible à toutes les marques de Bienveillance qu'il lui avoit données, mais aussi faire voir l'estime particulière qu'il avoit pour la justesse de son Esprit, & pour la Délicatesse de son Goût. Il avoit aussi donné à M. Silvestre un autre Manuscrit, où il y avoit plusieurs Ouvrages de sa façon. Il ne parla point de ses Livres, ni de ses autres Manuscrits dans son Testament: mais, après sa Mort, ils furent mis entre les mains de M. Silvestre, par ordre de Mylord Gallway, qu'il avoit choisi pour son Exécuteur Testamentaire. M. de St. Evremond les lui avoit souvent fait espérer, & quelques heures avant sa Mort, il fit connoître qu'il souhaitoit qu'on les lui remit. Il mourut âgé de quatre-vingt dix ans, cinq Mois, & vingt jours. Il avoit souhaité qu'on l'enterrât sans pompe, & on satisfit à ce desir. Mais on choisit pour le lieu de sa Sépulture l'Abbaye ou Eglise Collégiale de Westminster, célèbre par les Tombeaux des Rois d'Angleterre, & par ceux d'un très grand nombre de personnes qui se sont distinguées par leur Savoir & par leur Esprit. Il est enterré dans la Nef, proche du Cloître, auprès, de Casaubon, Cambden, Barrow, Chaucer, Spencer, Cowley, &c. On a mis son Buste au dessus de l'Epitaphe que je vous envoie, & qu'on a gravée sur un Marque blanc, attaché à la Muraille vis à vis du lieu où il est enterré, comme sont la plupart des autres Epitaphes de cette Eglise. Quelque grandes que fussent les Douleurs qu'il souffroit dans sa Maladie, il les supporta avec une tranquillité d'Ame, & une Fermeté qui doit être enviée des Philosophes du premier rang. Il conserva jusqu'à la fin une Imagination vive, un Jugement solide, & une Mémoire heureuse.

Vous avez déjà vû, Monsieur, le Portrait que M. de St. Evremond fit de lui-même, quelques années avant sa Mort. Je ne le repeterai pas ici, je me contenterai d'y ajouter quelques traits qui acheveront de former son Caractere.

Monsieur de SAINT-EVREMOND avoit les yeux bleus, vifs, & pleins de feu; le Front large; les Sourcils épais; la Bouche bien faite & le Souris malin; la Physionomie agréable & spirituelle; la Taille avantageuse & bien prise. La Démarche noble & assurée*. Vint Ans avant sa Mort il lui vint une Loupe entre les deux Sourcils, qui grossit ensuite beaucoup. Il avoit eû dessein de la faire couper: mais comme elle ne l'incommodoit point, & que cette espece de Difformité ne lui faisoit aucune peine; M. le Fèvre lui conseilla de la laisser, de peur que cette Operation n'eût de fâcheuses suites, dans une Personne de son Age. Il se railloit souvent lui-même sur sa Loupe, aussi bien que sur sa grande Calote, & sur ses Cheveux blancs, qu'il avoit mieux aimé garder, que de prendre la Perruque.

Ses manieres étoient polies & honnêtes, sa Conversation vive & animée, ses Re-parties promptes & heureuses: jamais Homme ne lût mieux que lui, & ne fit plus agréablement un Conte. Il railloit avec toute la finesse possible; & pouffoit l'Ironie d'une maniere si ingénieuse, que le Maréchal de Clerembaut ne trouvoit, comme vous l'avez vû, que le seul Comte d'Olonne, qui fut capable de lui disputer le merite de cette Figure.

Il avoit naturellement beaucoup de penchant à la Satire; mais il étoit devenu plus réservé sur la fin de sa Vie; préférant, comme il le dit lui-même, le secret de

M 2

dire

* C'est ainsi que m'a été dépeint M. de St. Evremond par tous ceux qui l'ont connu dans la fleur de son âge.

dire des Vérités obligeantes; à l'Art de donner des Louanges malignes. On se tromperoit beaucoup, si on prenoit sérieusement & à la Lettre, les Louanges qu'il a données à Madame de Mazarin: elles sont ordinairement mêlées d'une Raillerie fine; ou accompagnées de quelque trait de Satire vif & piquant. Cette Duchesse étoit si persuadée que c'étoit-là le Caractère de M. de St. Evremond, qu'elle l'appeloit en plaisantant, *le vieux Satire*.

Il a toujours parlé de sa Disgrace avec cette fermeté & cette assurance, qui Sient si bien à un Honnête-homme; & quelque Passion qu'il eût de revoir sa Patrie, il n'a jamais demandé son Retour d'une manière basse & rampante.

Il a toujours fait paroître un humeur gaye, & un enjouement, qui au lieu de diminuer sur la fin de sa Vie, sembloit reprendre de nouvelles forces. Vous en verrez des marques dans les Ouvrages qu'il a écrits dans ce tems-là. Il aimoit beaucoup la Compagnie des Jeunes-gens: il se plaisoit au Récit de leurs Aventures; & l'idée des Divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, ne laissoit pas d'occuper agréablement son esprit.

Sa Morale n'étoit ni trop rigide, ni trop relâchée. Il n'étoit pas de ces personnes qui pour cacher la dépravation de leur Cœur, ont sans cesse le mot de Vertu à la bouche. Ces gens-là épluchent soigneusement la Conduite des autres hommes; & comme ils ne manquent pas de leur trouver des Défauts, cela leur fournit un prétexte de les mépriser, & de les abandonner à leur mauvaise fortune. M. de St. Evremond étoit bien éloigné de l'obliquité de pareilles gens. Il étoit généreux, reconnaissant; & personne ne compatissoit plus que lui à l'Affliction des Misérables. Il avoit un grand fond d'humanité, de douceur, & de tendresse: & cela paroît même par ses Ouvrages. Il ne s'attachoit à personne légèrement; mais quand une fois le Commerce de quelcun lui avoit plu, il lioit avec lui la plus forte & la plus sincère Amitié qu'on pût désirer.

A l'égard de la question que vous me faites, Monsieur, sur sa Religion, je vous dirai qu'il a toujours fait profession de la Religion Romaine, où il étoit né. Cependant vous m'assurez qu'on vous l'a représenté comme un Esprit fort, & qu'on se fondoit principalement, sur ce que dans sa dernière Maladie, il avoit constamment refusé de voir des Prêtres. Vous me chargez, en même tems, de ne vous rien dire sur un sujet de cette conséquence, que je ne sache par moi-même. Je vous ai donc répondu par avance, Monsieur, en vous apprenant que j'étois alors à la Campagne. Pour ce qui regarde ses Conversations ordinaires, je puis vous dire certainement, & comme l'ayant vu plus d'une fois, qu'il ne lui échappoit jamais rien de libre, ni d'indécent contre la Religion; & qu'il avoit même de la peine à souffrir qu'on en fit un sujet de plaisanterie. Il étoit si éloigné de ce mauvais tour d'esprit, qu'il auroit souhaité que le Magistrat eût infligé des peines sévères, à tous ceux qui se mêlent de dogmatiser contre la Religion, & tachent de la tourner en ridicule. Il disoit que la Bienfaisance seule, & le Respect que l'on doit à ses Supérieurs & à ses Concitoyens, éloigneroient toujours un esprit bien fait, d'une Conduite si folle & si insensée. Vous conviendrez, sans doute, Monsieur, que ce sentiment est très louable; & vous m'avouerez aussi qu'il en résulte un Préjugé avantageux à M. de St. Evremond.

Ce que je vous ai dit au commencement de ces Mémoires, fait voir qu'il avoit beaucoup de Savoir & d'Erudition; mais que c'étoit une Erudition polie, & un Savoir convenable à un Homme de sa Profession, & de sa Qualité.

Il ne lisoit pas indifféremment tout ce que nous avons des Anciens, & ne se chargeoit pas la Mémoire de leurs Mots & de leurs Phrases: mais il s'attachoit aux Auteurs les plus sensés, & les plus délicats. Il étudioit leur Génie, & tâchoit de bien sentir les Beautés de leurs Ouvrages. Il aimoit aussi à s'entretenir sur nos meilleurs Auteurs modernes, & à s'instruire des Particularités de leur Vie. Cette espece de Littérature faisoit quelquefois le sujet de ses Conversations. Un jour que nous parlions chez lui du ROMAN DE LA ROSE, quelqu'un soutint qu'Abelard en étoit l'Auteur: je lui dis qu'on l'avoit toujours donné à Guillaume de Lorris, & à Jean Clopinel, surnommé de *Meun*; & qu'il n'y avoit rien de si aisé que de le prouver. Quelques jours après M. de St. Evremond me demanda les Particularités que je pouvois savoir là-dessus; & je lui envoyai, en forme de Lettre, le Témoignage de nos meilleurs Ecrivains. J'ai pris la liberté de faire imprimer cette Lettre parmi ses Ouvrages, pour détromper ceux qui attribuent ce Roman à Abelard: mais je vous avoue, Monsieur, que j'ai eû particulièrement en vûe l'Abbé de Belmont, qui pour avoir l'honneur de rompre une Lance avec vous, s'est avisé de vous critiquer sur cette matiere †.

Jamais Homme ne fut moins entêté de ses Productions, que M. de St. Evremond. Il étoit infiniment éloigné de l'humeur de ces Auteurs présumptueux, qui ne pouvant se persuader qu'il y ait des Défauts dans leurs Ouvrages, ne consultent personne; ou ne souffrent qu'impatiemment la Critique de leurs Amis, lorsque par Bienfaisance, ils sont obligés de les consulter. Il écoutoit avec plaisir les Difficultés qu'on lui faisoit sur ses Ouvrages; il souhaitoit qu'on lui fournît quelque chose de meilleur que ce que l'on reprenoit; & il ne manquoit pas de se corriger, lorsqu'il croyoit qu'on avoit mieux rencontré que lui. Il aimoit passionnément la Musique, & n'ignoroit pas la Composition. Il a noté les IDYLLES, PROLOGUES, & autres Pièces, dont il avoit fait les Paroles, & que l'on chantoit chez Madame de Mazarin. Il est vrai que pour la Symphonie, il la donnoit à faire à M. *Paisible*; ou à quelque autre habile Musicien.

Mais en voila assez, Monsieur, sur la personne de M. de St. Evremond; il est tems de vous parler de ses Ouvrages. Ce n'est pas que je veuille en faire ici la Critique: l'entreprise seroit, peut être, un peu téméraire, & vous n'avez rien exigé de moi sur ce sujet. Je ne parlerai pas non plus de son Stile, dont on a fait des Jugemens assez differens. Il est certain qu'on a toujours regardé M. de St. Evremond, comme un de nos plus polis & de nos plus judicieux Ecrivains: & cette Justice que lui rend le Public, le met, sans doute à couvert de la Censure de quelques Particuliers. Ce ne lui est pas non plus un médiocre sujet de gloire, que l'Angleterre, qui est la source du bon sens, & du bon Esprit, & qui est si jalouse de l'honneur de ses propres Auteurs, l'ait mis au rang de Montagne, de la Bruyere, de Fontenelle, de Despreaux, & de quelques autres Ecrivains François, qu'elle ne croit pas inférieurs aux meilleurs Génies qu'elle a produit.

Les Connoisseurs jugent que sa Versification ne répond pas à la beauté de sa Prose: ils ne trouvent pas que ses Vers aient assez de tour & d'harmonie: mais ils avoient en même tems, que les pensées en sont si délicates, qu'on ne laisse pas de les lire avec beaucoup de plaisir. M. de St. Evremond n'étoit pas fort prévenu en faveur de ses Poësies, comme vous l'avez pû voir. Il avoüoit sans peine qu'il y en avoit de meilleures que les siennes: mais il ne croyoit pourtant pas que cela dût l'empêcher

† Voyez les ESSAIS de Littérature, du Mois de May 1703. p. 301. Edit. de Holl.

l'empêcher de rimer quelquefois ses Pensées. D'ailleurs, il prétendoit qu'on avoit poussé trop loin la sévérité des Regles de notre versification, & que l'on avoit énérvé la Poësie, à force de la vouloir polir. Il ne pouvoit souffrir qu'on sacrifiât la Pensée à la Rime, & la force de l'Expression à la cadence des Mots. Enfin, il se croyoit d'autant moins obligé de se soumettre aux Loix rigoureuses de nôtre Poësie, qu'il n'écrivoit que pour s'amuser lui-même, ou pour divertir quelques Amis. *J'avoue*, dit un savant Critique, *qu'il y a dans les Vers de M. de St. Evremond, des expressions qui ressentent la prose; mais je ne vois pas pourquoi il ne nous seroit pas permis de nous en servir, en François, dans cette espece de Vers irréguliers; puis qu'il l'a bien été à Horace, en Latin, dans ses Satires; qu'il a intitulées SERMONES, ou Conversations, pour marquer qu'il vouloit se servir du stile de la Conversation; & même dans ses EPIQUES. Il n'y a que les pensées fades, ou mauvaises, ou le stile froid, à quoi il ne faut point faire de grace**. On trouvera dans les Vers de M. de St. Evremond la même finesse dans les Pensées, & la même force dans les Expressions; que l'on trouve dans sa Prose. Si on ne goûte pas également toutes ses Poësies, cela vient, sans doute, de ce que la plupart se rapportent à certaines Circonstances dont peu de Lecteurs sont instruits. Ceux, par exemple, qui n'ont pas connu l'humeur & le génie de Morin, ce fameux joueur, & qui ne l'ont pas vu tailler chez Madame de Mazarin, ne sauroient être touchés de ce que M. de St. Evremond en a dit. Ce qu'il y a de plus fin & de plus délicat leur échape, ou leur paroît grossier & insipide. Mais ceux qui l'ont connu, sont charmés de la vive peinture qu'il en a fait, & de la maniere ingénieuse dont il le tourne en ridicule. C'est, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, le sort de toutes les Pieces, qui n'ont été faites que pour un petit nombre d'Amis.

Je ne m'arrêterai pas d'avantage sur une chose qui vous est si connue; & je passerai tout d'un coup à l'Edition des Ouvrages de M. de St. Evremond.

Ses Manuscrits ayant été remis à M. Silvestre, de la maniere que je vous ai dite, il crût que cela l'engageoit à les publier, & à donner en même tems une Edition correcte de tous ses Ouvrages: mais comme Mylord Gallway favoit que j'avois déjà travaillé dans cette vue avec M. de St. Evremond, & que la plus grande partie des matériaux étoit toute prête, ce Seigneur me proposa de continuer ce travail conjointement avec M. Silvestre, & de donner de concert cette Edition au Public. M. Silvestre me témoigna la même chose; & comme son Mérite vous est parfaitement connu, vous jugez bien, Monsieur, du plaisir que je me fis de l'avoir pour Associé. Nous résolûmes d'abord de la faire imprimer sous nos yeux, pour la rendre plus belle & plus correcte.

M. de St. Evremond, comme je l'ai déjà insinué, avoit perdu plusieurs de ses Ouvrages. Il m'a dit qu'avant que de sortir de France, il avoit laissé à M. de Turenne deux assez gros Volumes de Pieces manuscrites de sa façon; mais qu'il n'avoit jamais pû les ravoit. Lorsqu'il quitta l'Angleterre pour passer en Hollande, il donna ses Papiers en garde à son bon Ami M. Waller: mais à son Retour il trouva que la plupart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres, & entr'autres plus de sept Chapitres des REFLEXIONS sur les differens Génies du Peuple Romain. On n'a jamais pû les recouvrer, & M. de St. Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire †. Il croyoit aussi avoir perdu plusieurs Pieces qui se sont trouvées depuis sa Mort, entre les mains de quelques autres de ses Amis.

Nous

Nous les avons ramassées avec beaucoup de soin. Le Duc de St. Albans nous a communiqué deux Volumes Manuscrits qu'il avoit eû de Madame de Mazarin: Mylord Godolphin a aussi eû la bonté de nous prêter son Manuscrit; M. le Fèvre nous a donné plusieurs Ouvrages qui s'étoient trouvés parmi les Papiers de cette Duchesse; & nous avons acheté trois Volumes Manuscrits de la Veuve du Copiste de M. de St. Evremond. Ainsi nous avons eû plusieurs Ouvrages, qu'il n'avoit pas lui-même; & nous nous sommes quelquefois trouvé entre les mains, jusqu'à quatre Copies de la même Piece. Nous les avons exactement comparées ensemble; & lorsqu'il y a eû quelque difference entr'elles, nous avons toujours préféré celles qu'il avoit revûes, aux autres; & ses dernières Corrections aux premières. Cependant nous n'avons pas jugé à propos de publier généralement tous les Ouvrages que nous avions de lui. Quelques uns se raportent à des Faits si particuliers, qu'il auroit fallu de longs Commentaires pour les faire entendre; & encore ne fais-je, si avec tout cela ont eût pû en sentir toutes les Beautés. Nous avons, autant qu'on l'a pû, arrangé chaque Piece, selon l'ordre du tems où elle a été écrite. Cette Méthode a tant d'Avantages, qu'il est surprenant que tous les Editeurs ne l'aient pas suivie. En effet, les Ouvrages qui ont été faits dans le même tems, se trouvant ainsi près les uns des autres, & se rapportant aux mêmes Circonstances ils servent mutuellement à s'éclaircir. D'ailleurs comme il peut y avoir des Pieces, qui ont rapport à certaines choses qui ne subsistent plus, les Lecteurs se trouveroient embarrassés, s'ils ne savoient pas précisément le tems, où elles ont été écrites. Enfin cet Ordre chronologique des Ouvrages d'un Auteur, nous donne une espece d'Histoire de sa Vie, de son Humeur, de ses Sentimens, & de sa maniere d'écrire. Il est vrai que cet Arrangement est assez difficile à faire, lorsque les Pieces n'ont point de Datte. Alors il est très difficile de ne pas s'y tromper quelquefois; & je me suis aperçu en écrivant ces Mémoires, d'un assez grand nombre de ces sortes de Fautes; ce qui m'a obligé de donner à plusieurs Pieces, un Ordre différent de celui, où elles ont été publiées.

On a expliqué par des Notes une infinité d'endroits qu'on n'auroit pas bien entendus sans cela. Il n'y a personne qui sente mieux que vous, Monsieur, la nécessité qu'il y a de commenter ainsi nos Auteurs, & particulièrement ceux qui ont fait des Ouvrages d'Esprit. Ils écrivent mille choses, qui ont rapport à certains Faits ou à certaines Circonstances, connues de très-peu de Personnes. Ceux pour qui ces Pieces sont écrites entendent parfaitement bien ces sortes d'Allusions; mais ce sont de pures Enigmes pour les autres.

Il peut même arriver de là qu'on attribue à un Auteur des pensées qu'il n'a jamais eûes, & qui cependant peuvent lui être desavantageuses. Permettez moi, Monsieur, d'en donner ici un Exemple. M. de St. Evremond commence une de ses Lettres à Mademoiselle de L'Enclos de cette maniere: *Votre vie, ma très chere, a été trop illustre pour n'être pas continuée de la même maniere jusqu'à la fin. Que penser de M. de la Rochefoucault ne vous épouvante pas: c'étoit un enfer médité, dont il vouloit faire une Maxime: prononcez donc le mot d'Amour hardiment, & que celui de Vieille ne sorte jamais de votre bouche.* Il n'est pas aisé de comprendre d'abord ce

† Peu de tems après l'Impression des Oeuvres de M. de St. Evremond, je fis prier le Fils de M. Waller de voir si parmi ses Papiers il n'y auroit point d'Ouvrage de M. de St. Evremond. Il trouva quelques Pieces, qui avoient déjà été imprimées, & un Cahier des REFLEXIONS sur les divers génies du Peuple Romain, contenant presque tout le Chapitre qui précède immédiatement ceux qui se sont perdus, & où il y a même plusieurs choses qui ne sont pas dans ce qu'on a imprimé ici. Ce Cahier est écrit de la propre main de M. de St. Evremond.

ce qu'il faut entendre par cet *Enfer de M. de la Rochefoucault*, & cela m'obligea d'en demander l'explication à M. de St. Evremond lui même, qui m'aprit que le Duc de la Rochefoucault s'entretenant un jour avec Mademoiselle de L'Enclos, lui dit en riant que *l'Enfer des Femmes c'étoit la Vieillesse*. Cet éclaircissement ne laisse plus aucune difficulté, dans le passage que je viens de rapporter. Voici cependant le tour qu'on lui a donné, dans un Livre fort curieux, imprimé à Paris il y a deux Ans. L'Auteur, après avoir parlé de la Mort de M. de St. Evremond, & fait l'Eloge de ses Ouvrages, parle de sa Religion. Les reproches, *dit-il*, qu'on lui a fait du côté de ses Sentimens sur la religion ne paroissent pas tout à fait sans fondement; si l'on tombe malheureusement sur quelques endroits de ses Ouvrages, ou sur quelqu'une de ses Lettres, on trouvera que sa foi sur les points fondamentaux varie quelquefois, mais enfin ce sont des lettres d'enjouement; ce qu'on a imprimé de lui, où il paroît opposé à l'immortalité de l'ame, lui avoit échappé dans le cours des passions, & dans l'usage des plaisirs; alors on parle des choses comme l'on voudroit qu'elles fussent en effet: c'est dans cet esprit qu'il faut expliquer la lettre qu'il écrivoit à Mademoiselle de L'Enclos, & qui commençoit par les paroles, qui ont tant fait parler le monde. *Que l'enfer de M. de la Rochefoucault ne vous fasse pas peur, Mademoiselle, c'étoit un enfer médité*; dans le tems qu'il écrivoit cette Lettre, il étoit encore dans un Age & dans une certaine route des plaisirs, où ce Langage devoit être expliqué, comme une vivacité & un enjouement d'un homme un peu trop attaché au monde; plutôt que comme le Sentiment d'un cœur corrompu. Ce qu'il y a de seur, c'est que s'il y a un endroit dans ses Ouvrages, qui fasse douter de la pureté de ses Sentimens, on en trouve mille autres, qui nous convainquent que son cœur étoit très-sain & très-soumis aux maximes du Christianisme *.

Vous voyez, Monsieur, les conséquences odieuses qu'on tiroit en France de ce Passage mal entendu. A l'égard des autres endroits dont cet Auteur parle, qui semblent combattre l'immortalité de l'Ame, ils ne peuvent regarder que les Impressions qu'on avoit faites ci-devant des Ouvrages de M. de St. Evremond, & qui étoient, comme je l'ai remarqué plus d'une fois, si pleines de fautes & si chargées d'additions étrangères, qu'on faisoit très souvent dire à ce bel-esprit, des choses, auxquelles il n'avoit jamais pensé. Mais je ne crois pas qu'il se trouve rien de semblable dans l'Edition que nous avons publiée: & sans doute que s'il y avoit quelque chose contre les plus importantes Verités de la Religion, cela n'auroit pas échappé à la Censure de l'habile Theologien, qui a fait des Reflexions très sensées sur les Ouvrages de M. de St. Evremond †.

On trouve plusieurs autres endroits dans ses Ouvrages qui paroistroient obscurs à la plupart des Lecteurs, sans les Eclaircissements qu'on y a mis. Je prenois beaucoup de soin, comme je l'ai déjà dit, de me les faire donner; & j'en aurois eû un plus grand nombre si nous avions pû achever ensemble nôtre Révision. M. le Fèvre, qui pendant quarante Ans avoit connu M. de St. Evremond, a fourni l'Explication de beaucoup d'endroits qu'on n'auroit pas entendus, & M. Silvestre en a éclairci plusieurs autres. Je n'entrerai pas ici dans la Discussion particulière des Notes que j'ai mise dans cette Edition: je me contenterai de remarquer en général qu'il

* *PIECES fugitives d'Histoire & de Litterature anciennes & modernes, &c. 1 partie p. 115. 116. On m'a assuré que cet Ouvrage avoit été supprimé presque aussi tôt qu'il avoit paru.*
 † Voyez la BIBLIOTHEQUE choisie Tome IX. pag. 322. & suiv.

qu'il y en a de plusieurs sortes. Quelques unes ont un rapport immédiat aux Ouvrages de M. de St. Evremond, & ne servent purement qu'à les faire entendre. D'autres sont plus générales, & contiennent des Particularités, qu'on pourroit appeller *anecdotes*, puis qu'elles n'ont jamais été publiées, que je sache. Il y en a qui regardent des Faits assez connus, mais qui ne sont pas également présens à tout le monde. Celles-ci sont ordinairement très courtes. Vous en trouverez qui donnent un Précis de la Vie de quelques Personnes illustres, qui n'étoit pas fort connue, ou dont nos Auteurs n'avoient pas fait un Recit exact. Afin d'éviter les Répétitions & pour une plus ample instruction des Lecteurs, j'ai souvent renvoyé au DICTIONNAIRE CRITIQUE, & à d'autres Ouvrages, que tous les Curieux doivent avoir. J'ai été fort exact à marquer les Dattes *; tant pour redresser quelques uns de nos Auteurs, que je n'ai pas voulu nommer, que parce que ces Dattes m'ayant servi à arranger les Pièces selon l'Ordre de la Chronologie, j'ai crû que les Lecteurs seroient bien-aîsés de connoître par là le tems où elles ont été écrites. En faisant ces Notes je me suis toujours souvenu de la Critique judicieuse de Cervantes †; & il seroit à souhaiter que tous ceux qui font des Commentaires la lûssent avec attention.

Voilà, Monsieur, ce que nous avons fait de plus considérable dans l'Edition des OUVRES de M. de St. Evremond. Il ne me reste plus qu'à répondre, en deux mots, à ceux qui pourroient être surpris d'y trouver un assez grand nombre de Pièces, dont le sujet n'a rien qui les touche, parce qu'il roule sur des Faits trop particuliers. Pourquoi, dira-t-on, imprimer ces sortes de Pièces, qui n'intéressent point le Public, & qui ne sauroient faire beaucoup d'honneur à M. de St. Evremond? Falloit-il en grossir cette Edition; & ne valoit-il pas mieux faire un choix de tout ce qu'il a écrit de meilleur, & de plus digne de l'Immortalité?

Je ne croi pas que nous ayons fait imprimer aucune Pièce qui puisse nuire à la Réputation de M. de St. Evremond. S'il s'en trouve parmi ses Ouvrages, que plusieurs Personnes n'entendent pas bien, il ne s'en suit pas qu'elles ne soient bonnes en elles-mêmes, comme je l'ai déjà remarqué. M. de St. Evremond ne les avoit pas écrites pour ces Personnes-là, & ce n'est pas non plus pour elles que nous les avons publiées. Je pourrois ajouter, que cette Difficulté ne regarde pas plus les OUVRES de M. de St. Evremond, que celles de presque tous les autres Auteurs, où l'on trouve un assez grand nombre de Pièces qui n'intéressent guere le Public: que cette Faute, si c'en est une, est encore bien plus inexcusable dans les Auteurs, qui ont publié eux-mêmes leurs Ouvrages, que dans de simples Editeurs: qu'enfin ces Pièces même, qui ne parlent que de Bassette, de Coiffures, &c; sont propres à enrichir nos DICTIONNAIRES, & à expliquer certaines Manieres de nôtre tems, qu'on n'entendra plus dans quelques Siecles. Je pour-

Tom. I.

N

fois,

* Le tems de la Mort de quelque Personne illustre, l'Epoque de quelque Evenement, &c. NOTEZ qu'il y a plusieurs de ces premieres Dattes qu'on ne trouvera pas ailleurs.

† Voyez la Prologue qu'il a mis au devant de DON QUICHOTE.

rois, dis-je, faire valoir ces Raïsons, & les appuyer de quelques autres: mais il suffira, peut-être, de vous dire celle, qui seule nous auroit déterminé à le faire; quand nous n'aurions eû que celle-là. Les OEUVRÉS de M. de St. Evremond ayant été imprimées ici par souscriptions, plusieurs Personnes de Qualité & de Mérite ont souhaité que l'on y mit ces petites Pièces qui regardent Madame de Mazarin, & les autres Personnes de leur Connoissance: & nous n'avons pas crû devoir leur refuser cette satisfaction. Il y a même eû des gens, qui ont trouvé mauvais, que nous ayons supprimé quelques-unes de ces Pièces; tant il est difficile de contenter tout le monde!

J'aurai lieu de me féliciter, Monsieur, si la Révision que j'ai faite de ces Mémoires, a dequoi vous satisfaire. Je vous prie de la regarder comme une marque de ma déference, & de l'attachement avec lequel je serai toute ma Vie, Monsieur, Vôte, &c.

A Londres le 15. de Novembre 1706.



Epitaphe

LES
ACADEMICIENS,
COMEDIE.



ACTEURS.

• SÉGUIER. MONSIEUR LE CHANCELLIER *, *Protecteur de*
l'ACADEMIE FRANCOISE.
SERISAY, *Directeur de l'ACADEMIE.*
DESMARETS, *Chancelier de l'ACADEMIE.*
GODEAU, *Evêque de Grasse, & Vence.*
GOMBAULD.
CHAPELAIN.
HABERT.
FARET.
BOISROBERT.
SILHON.
COLLETET.
GOMBERVILLE.
SAINT AMANT.
COLOMBY.
BAUDOIN.
L'ESTOILE.
PORCHERES d'ARBAUD.
Mademoiselle de GOURNAI.

*La SCENE est à Paris dans la Maison, où
s'assembloit l'ACADEMIE.*



LES

ACADEMICIENS, COMEDIE*.

ACTE I.

SCENE I.

SAINT AMANT, FARET.

SAINT AMANT.

Faret, qui ne riroit de nôtre ACADEMIE?
A-t-on vû de nos jours une telle Infamie?
Passer huit ou dix Ans à reformer six Mots!
Par-Dieu, mon cher Faret, nous sommes de grands Sots.

A 2

FA

* Cette Piece avoit d'abord pour Titre, La Comédie des ACADEMISTES, pour la Reformation de la Langue Françoisse. Elle fut faite au commencement de l'Année 1643. c'est à-dire environ huit ans après l'Etablissement de l'ACADEMIE. Après avoir couru longtems Manuscrite, on l'imprima en 1650. mais si horriblement défigurée, que M. de St. Evremont ne s'y reconnoissoit plus. Madame la Duch. Ma-

zarin l'ayant engagé à la revoir en 1680. il aima mieux la refondre, que la corriger. Ceux qui prendront la peine de comparer la premiere Edition, avec celle qu'on donne presentement, verront bien que c'est icy une Piece toute Nouvelle. On a crû devoir marquer exactement le tems, où cette Comédie a esté retouchée, parce que sans cela on y trouveroit quelques Anachronismes.

F A R E T.

Tant fots qu'il vous plaira : mais les Premiers de *France*
Sont les Admirateurs de nôtre suffisance.

Quoy ! trouvez-vous mauvais que de pauvres Auteurs,
Devant les Ignorans s'érigent en Docteurs ?

S'ils peuvent se donner du credit, de l'estime,
L'erreur des abusez n'est pas pour eux un Crime.

Après tout ; où trouver de ces rares Sçavans,
Dont le nom immortel percera tous les Ans ?

Si pour l'ACADEMIE il faut tant de Science,
Vous, & moy, pourrions bien ailleurs prendre Séance.

S A I N T A M A N T.

Oui : mais je n'aime pas que Monsieur de *Godeau*,
Excepté ce qu'il fait, ne trouve rien de beau :

Qu'un fat de *Chapelain* aille en chaque Ruelle

* Chapelain a
fait un très
mechant Poëme
intitulé LA
PUCELLE.

D'un ridicule ton reciter sa P U C E L L E * ;

Ou que dur & contraint en ses Vers amoureux

Il fasse un sot Portrait de l'Objet de ses Voeux :

Que son Esprit sterile, & sa Veine forcée,

Produisent de grands mots, qui n'ont sens ni pensée.

Je voudrois que *Gombauld*, l'*Estoile*, & *Colletet*,

† Comédie de
Boisrobert.

En Prose comme en Vers eussent un peu mieux fait :

Que des AMIS RIVAUX †, *Boisrobert* ayant honte.

Revint à son Talent de faire bien un Conte.

Enfin

F A R E T.

Vous avez tort de mépriser *Godeau* :

[o] L'*Estoile*,
Colletet, &
Boisrobert
étoient du
nombre de
ceux, qui
travaillèrent à
des Pièces de
Théâtre par or-
dre du Cardi-
nal de Riche-
lieu, & souvent même avec luy.

Il a l'Esprit fertile, & le tour assez beau.

Tout le défaut qu'il a soit en Vers, soit en Prose,

C'est qu'en trop de façons il dit la même chose.

L'*Estoile* fait des Vers avec le Cardinal [o] :

Colletet est bon-homme & n'écrit pas trop mal :

Voyez l'Histoire de l'Académie Française par M. Pellisson.

Bois-

Boisrobert est plaissant autant qu'on sauroit l'être;
 Il s'est assez bien mis dans l'Esprit de son Maître)(;
 A tous ses Madrigaux il donne un joli tour,
 Et feroit des Leçons aux Grecs de leur Amour*.
 Baudoin fait des Vers au dessous des Images,
 Mais Davila traduit est un de ses Ouvrages†.
 Gombauld pour un Châtré ne manque pas de Feu

J'entens quelqu'un qui monte; arrêtons nous un peu:
 Je commence à le voir, c'est l'Evêque de Grasse.

S A I N T A M A N T.

Il faut se retirer, & luy quitter la place;
 Nous reviendrons tantôt: allons, mon cher Faret,
 Trouver proche d'icy quelque bon Cabaret.

Et de la Ville; & ce Divertissement étoit si utile au Cardinal, que son premier Medecin M. Citois avoit accoutumé de luy dire, *Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour vôtre santé; mais toutes nos Drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez un peu de Boisrobert.* Pelis. Hist. de l'Acad.

* On accusoit fort Boisrobert du Vice de non-Conformité; témoin ces deux Vers de Ménage dans sa Requête des Dictionnaires,

Cet admirable Patelin,
 Aimant le genre Masculin.

Quoy que M. Pelisson ait dit que Boisrobert estoit de CAEN, M. de St. Evremond m'a assuré qu'il étoit de ROUEN.

† Davila a écrit en Italien l'Histoire des Guerres Civiles de France depuis la mort de Henry II. jusqu'à la Paix de Vervins: Baudoin l'a traduite en François, & c'est le plus supportable de ses Ouvrages.

)(Boisrobert
 estoit alors en
 sa plus haute
 faveur auprès
 du Cardinal de
 Richelieu, &
 son plus grand
 soin estoit de
 delasser l'Esprit
 de son Maître
 après le bruit
 & l'embarras
 des Affaires,
 tantôt par ses
 agreables Con-
 tes, qu'il fait
 mieux que per-
 sonne du mon-
 de, tantôt en
 luy rapportant
 toutes les pe-
 tites Nouvel-
 les de la Cour

SCE-

SCENE II.

G O D E A U, C O L L E T E T.

G O D E A U.

EH quoy! chers Nourissons des Filles de Mémoire,
 Qui sur les tems futurs obtiendrez la Victoire;
 Beaux Mignons de *Pallas*, vrais Favoris des Dieux;
 Vous n'êtes pas encore arrivez en ces lieux!
 Seriez-vous bien si tard assis encore à Table?
 Non; les plus grands Festins n'ont pour vous rien d'aimable...
 Mais voici *Colletet*, qui hâte un peu le pas:
 Je l'ai toujours connu sobre dans ses Repas *.
 Bon-jour, cher *Colletet*.

* Colletet
 étoit extrême-
 ment pauvre.

C O L L E T E T, *se jette à genoux.*Grand Evêque de *Grasse*,

Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse:
 Ne dois-je pas baiser vôtre sacré Talon?

G O D E A U.

Nous sommes tous égaux étant Fils d' *Apollon*.
 Levez-vous, *Colletet*.

C O L L E T E T.

Vôtre-Magnificence,

Ne permet, Monseigneur, une telle Licence.

G O D E A U.

Rien ne fauroit changer le Commerce entre nous:
 Je suis Evêque ailleurs, icy *Godeau* pour vous.

C O L L E T E T.

Très-reverend Seigneur, je vais donc vous complaire.

G O D E A U.

Attendant nos Messieurs que nous faudra-t-il faire?

C O L L E T E T.

Je suis prêt d'obéir à vôtre Volonté.

G O D E A U.

Parlons comme autrefois avecque Liberté;
Vous savez, *Colletet*, à quel point je vous aime.

C O L L E T E T.

Seigneur, vôte Amitié m'est un honneur extrême.

G O D E A U.

Oh bien! seul avec vous, ainsi que je me voi,
Je vais prendre le tems de vous parler de moi.
Avez-vous vû mes Vers?

C O L L E T E T.

Vos Vers! je les adore:

Je les ai lûs cent fois, & je les lis encore.
Tout en est excellent, tout est beau, tout est net;
Exact & regulier, châtié tout à fait.

G O D E A U.

Manquai-je en quelque endroit à garder la Césure?
Y peut on remarquer une seule Hiature?
Suis-je pas scrupuleux à bien choisir les Mots?
Ne fais-je pas parler chacun fort à propos?
Le *Decorum* Latin, en François *Bienséance*,
N'est si bien observé nulle part que je pense.
Colletet, je me loüe; il le faut avoüer:
Mais c'est fort justement que je me puis loüer.

C O L L E T E T.

Vous êtes de ceux-là, qui peuvent dans la vie
Mépriser tous les traits de la plus noire Envie.
Vous n'aviez pas besoin de vôte Dignité,
Pour vous mettre à couvert de la Malignité.

G O D E A U.

On se flate souvent: mais si je ne m'abuse,
S'attaquer à *Godeau*, c'est se prendre à la *Muse*;
Et le plus envieux se verroit transporté,

S'il

* Godeau a
paraphrasé en
Vers le Canti-
que des trois
Enfants,
BENEDIC-
TE, omnia o-
pera Domini
&c. C'est une
de ses meilleu-
res Pièces.

S'il lisoit une fois mon BENEDICITE*.

O l' Ouvrage excellent !

COLLETTET.

O la Piece admirable !

GODEAU.

Chef-d'Oeuvre précieux !

COLLETTET.

Merveille incomparable !

GODEAU.

Que peut on desirer après un tel Effort ?

COLLETTET.

Qui n'en fera content aura, ma foi, grand tort.

Mais sans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, Monseigneur, assés grand personnage ?

GODEAU.

Colletet mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETTET.

Moi ! je pretens traiter tout le monde d'égal,

En matiere d'Ecrits ; le bien est autre chose :

De richesse & de rang la Fortune dispose.

Que pourriez vous encor reprendre dans mes Vers ?

GODEAU.

Colletet, vos Discours sont obscurs & couverts.

COLLETTET.

Il est certain que j'ai le stile magnifique.

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de Boutique.

COLLETTET.

Ah ! le respect m'échape : & mieux que vous aussi.

GODEAU.

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi.

COLLETTET.

C'est vous, Monsieur Godeau, qui me faites l'outrage.

GODEAU.

Voulez-vous me contraindre à louer votre Ouvrage ?

COL-

COLLETET.

J'ai tant loüé le vôtre!

GODEAU.

Il le meritoit bien.

COLLETET.

Je le trouve fort plat pour ne vous celer rien.

GODEAU.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colere.

COLLETET.

Si j'en ai dit du bien, c'étoit pour vous complaire.

GODEAU.

Colletet, je vous trouve un gentil Violon.

COLLETET.

Nous sommes tous égaux, étant Fils d'Apollon.

GODEAU.

Vous, *Enfant d'Apollon*? vous n'êtes qu'une Bête.

COLLETET.

Et vous, Monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

SCENE III.

SERISAY, GODEAU, COLLETET.

SERISAY à Godeau.

QU'avez-vous, Monseigneur ? je vous voi tout ému ?
G O D E A U.

Colletet m'insulter ! qui l'auroit jamais crû ?

C O L L E T E T.

Traiter un vieil Auteur avec cette infamie !

C'est affronter en moi toute l'ACADEMIE.

S E R I S A Y.

Mais quelle est cette injure, & d'où vient tant de mal ?

C O L L E T E T.

Colletet mon ami, vous ne faites pas mal :

Vous parlez un peu mieux qu'un homme de Boutique.

Et mieux que vous, *Godeau* ? Car, enfin, je m'explique ;

Et nôtre DIRECTEUR le saura comme vous.

S E R I S A Y.

Moderez, *Colletet* ; moderez ce courroux.

Offenser un Prelat à qui l'on doit hommage,

C'est d'un homme insensé faire le personnage

C O L L E T E T.

Je sai bien respecter *Godeau* comme *Prelat* ;

Mais *Godeau* comme *Auteur*, je le trouve fort plat.

G O D E A U.

Ma Colere se passe, & je veux sans murmure,

En Prelat patient endurer cette injure.

C O L L E T E T.

Moi ; je veux recevoir la satisfaction

Du tort, qu'a pû souffrir ma Reputation.

O, d'un humble Prelat, patience parfaite !

Il parle d'endurer l'Injure qu'il a faite !
Pardonner à des gens que l'on a maltraitez,
Ce sont du bon Godeau les Générosités.

G O D E A U.

Eh bien ! cher Colletet, je ferai d'avantage,
Vous serez reconnu pour un grand Personnage.
Soyons, je vous conjure, amis de bonne foi ;
Et vous saurez écrire & parler mieux que moi.

C O L L E T E T.

Ordonnez, Monseigneur, ce qu'il faut que je fasse :
J'ai plus failli que vous, & je demande grace.
Que par tout on exalte, & par tout soit chanté,
De ce divin Prelat le BENEDICITE.

O l'Ouvrage excellent ! O la Piece admirable !

Chef-d'Oeuvre précieux ! Merveille incomparable !

Que par tout on exalte, & par tout soit chanté,
De ce divin Prelat le BENEDICITE.

G O D E A U.

Qu'en tous lieux on exalte, & qu'en tous lieux on chante,
De nôtre Colletet la Cane BARBOTANTE* :
Ces beaux Vers, que le tems ne sauroit effacer,
Et qu'un grand Cardinal voulut recompenser.
C'est là que Colletet si vivement explique,
Du Canard amoureux la Venus aquatique ;
Qu'au sens de Richelieu le Roi ne pourroit pas,
De tout l'Or du Royaume en payer les appas.

B 2

* Colletet
ayant porté au
Cardinal le
Monologue des
Tuileries, il
s'arrêta parti-
culierement
sur deux Vers

S E-

de la Description du Quarré d'Eau en cet endroit :

*La Cane s'humecter de la Bourbe de d'Eau.
D'une Voix enrouée & d'un Batement d'Aisle,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.*

Et après avoir écouté tout le reste, il luy donna de sa propre main cinquante Pistoles avec ces paroles obligeantes, que c'estoit seulement pour ces deux (derniers) Vers, qu'il avoit trouvez si beaux, & que le Roy n'estoit pas assez riche pour payer tout le reste.... Au lieu de la Cane s'HUMECTER de la Bourbe de l'Eau, le Cardinal voulut luy persuader de mettre BARBOTER dans la Bourbe de l'Eau, &c. Pelif. Hist. de l'Acad.

Pour donner plus de ridicule à Colletet M. de St. Evremond, employe icy le terme de Cane Barbotante. Le Monologue, qui est une assez mechante Piece, est imprimé devant la Comédie des Tuileries ; C'est une Description du Palais & du Jardin des Tuileries, tels qu'ils estoient dans ce tems là.

S E R I S A Y.

Nous sommes tous contens : la Discorde est finie,
Et la Paix regnera dans nôtre Compagnie.

Au reste, l'heure approche, où se doit terminer,
La Reforme des Mots que nous allons donner ;
Et par qui nous aurons la Gloire sans seconde,
D'établir le François en tous les lieux du Monde.

C O L L E T E T.

Monfieur le C H A N C E L I E R ne doit venir que tard.

S E R I S A Y.

Donc, pour un peu de tems, allons quelque autre part.

S C E N E IV.

P O R C H E R E S D'ARBAUD, COLOMBY.

P O R C H E R E S.

* Colomby étoit
de Caën en
Normandie,
Parent de Mal-
herbe, dont il
fut Disciple &
Sectateur.....
Il avoit une
Charge à la
Cour, qui n'a-
voit point été
avant luy, &
n'a point été
depuis ; Car il
se qualifioit,
Orateur du Roy
pour les Affaires
d'Etat. Pelis.
Hist. de l'Acad.

I llustre Colomby, vrai cousin de Malherbe *,
De ton merite seul glorieux & superbe ;
Parmi tous les Auteurs en voit on aujourd'hui,
Qui puissent approcher ou de vous, ou de lui ?

C O L O M B Y.

Malherbe ne vit plus ; Bertaut n'est plus au monde :
D'Ignorance & d'Erreur toute la terre abonde †.

P O R C H E R E S.

Desportes a subi nôtre commun destin ;
Passerat a vécu ; j'ai vû mourir Rapin :
Et c'étoient les Auteurs, dont l'illustre Genie
Auroit pû faire honneur à nôtre Compagnie.

C O L O M B Y.

Vous savez que j'avois auprès du Potentat,
La Charge d'Orateur des Affaires d'Etat.

† Vers de Ber-
taut Eveque
de Sees, qui
se fit estimer en
son tems par
ses Poësies. Il
mourut en
1611.

P O R-

Oeuvres Mesiées.

13

P O R C H E R E S.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la Regence,
Des *Nocturnes Plaisirs* la suprême *Intendance**.

C O L O M B Y.

Or n'étant point payé de mes Appointemens;

P O R C H E R E S.

Détrompé que je suis de tous Amusemens;

C O L O M B Y.

Je vais faire leçon aux gens de nos Provinces,
Du peu de gain, qu'on fait au service des Princes.

P O R C H E R E S.

J'abandonne la Cour, & vais dans chaque lieu,
Loüer la Reine-mere, & blamer *Richelieu*.

C O L O M B Y.

Aux Auteurs assemblés prenez le soin de dire,
Que las de mes Emplois, enfin je me retire.

P O R C H E R E S.

C'est la forme ordinaire: & quiconque a quitté,
Leur a fait en quittant cette Civilité.

C O L O M B Y.

Vous direz de ma part, sans aucune autre forme,
Qu'au lieu de reformer les Mots, je me reforme.

P O R C H E R E S.

Je traiterai la chose un peu moins durement,
Et leur ferai pour moi le même Compliment.

* Porcheres
d'Arbaud avoit
esté Intendant
des Plaisirs
Nocturnes;
Charge, dont
il ne restoit plus
qu'un nom ri-
dicule.

Fin du I. Acte.

AC-



ACTE II.

SCENE I.

CHAPELAIN seul, faisant des Vers avec un soin
ridicule, & peu de Genie.

T Andis que je suis seul, il faut que je compose
Quelque Ouvrage excellent ; soit en Vers, soit en Prose.
La Prose est trop facile ; & son bas naturel
N'a rien qui puisse rendre un Auteur immortel :
Mais d'un sens figuré la noble Allégorie,
Des sublimes Esprits sera toujours chérie.
Par son divin pouvoir nos Ecrits triomphans,
Passent de siècle en siècle, & bravent tous les ans.
Je quitte donc la Prose & la simple Nature,
Pour composer des Vers, où regne la Figure.

Qui vit jamais rien de si beau,

(Il me faudra choisir pour la Rime, Flambeau)

*Que les beaux Yeux de la Comtesse * ?*

* D'ordinaire
les Poètes choi-
sissent une Da-
me distinguée
par sa Beauté,
ou par son Me-
rite, pour l'ai-
mer en idée.

(Je voudrois bien aussi mettre en Rime, Déesse :)

Chapelain avoit pris pour Objet de ses Vœux Poétiques la Comtesse de Vermeil.

Qui

*Qui vit jamais rien de si beau,
Que les beaux Yeux de la Comtesse ?
Je ne croi point qu'une Déesse
Nous éclairât d'un tel Flambeau.*

*Aussi peut on trouver une ame
Qui ne sente la vive Flamme,
Qu'allume cet Oeil radieux ?*

*Radieux me plaît fort : un Oeil plein de lumiere,
Et qui fait sur nos Cœurs l'impression premiere,
D'où se forment enfin les tendresses d'Amour.
Radieux ! j'en veux faire un Terme de la Cour.*

*Sa Clarté qu'on voit sans seconde,
Eclairant peu à peu le Monde,
Luira même un jour pour les Dieux.*

*Je ne suis pas assés maitre de mon Genie,
J'ai fait sans y penser une Cacophonie :
Qui me soupçonneroit d'avoir mis peu à peu ?
Ce desordre me vient pour avoir trop de Feu.*

*Qui vit jamais rien de si beau,
Que les beaux Yeux de la Comtesse ?
Je ne croi point qu'une Déesse,
Nous éclairât d'un tel Flambeau.*

*Aussi peut on trouver une ame,
Qui ne sente la vive Flamme,
Qu'allume cet Oeil radieux ?
Sa Clarté qu'on voit sans seconde,
S'épand déjà sur tout le Monde,
Et luira bien tôt pour les Dieux.*

Voilà

Voilà, ce qui s'appelle écrire avec Justesse!
 Et ce qui m'en plaît plus, tout est fait sans Rudesse:
 Car tout Ouvrage fort a de la dureté,
 Si par un Art soigneux il n'est pas ajusté.

*Chacun admire en ce Visage,
 La lumière de deux Soleils:
 Si la Nature eût été sage,
 Le Ciel en auroit deux pareils.*

Que voilà de beaux Vers! l'auguste Poésie!
 „ *Phæbus*, éclaire encore un peu ma fantaisie:
 „ Divin Pere du jour, qui maintiens l'Univers,
 „ Donne moi cette Ardeur, qui fait faire des Vers.
 „ Ranime mes esprits, & dans mon sang rappelle,
 „ La féconde Chaleur, qui forma la PUCELLE.
 „ Par l'Epithete alors je me rendis fameux:
 „ Alors le Mont Olympe à son pied sablonneux;
 „ Alors hideux, terrible, affreux, épouvantable,
 „ Firent dans mes Ecrits un effet admirable.
 „ Divin Pere du jour, qui maintiens l'Univers,
 „ Redonne moi l'Ardeur, qui fit faire ces Vers.

*Le Teint qui paroît sur sa Face,
 Est plus uni que n'est la Glace,
 Plus clair que le Ciel cristalin:
 Où trouver un Pinceau qui touche,
 Les Charmes de sa belle Bouche,
 Et l'honneur du Nez aquilin?*

Cette Comparaison me semble assez bien prise:
 Il n'est rien plus uni qu'un *Cristal de Venise*;
 Et les *Cieux* qui ne sont formés d'aucun Metal,
 Pourroient, à mon avis, être faits de *Cristal*.

Aquilin ne vient pas fort souvent en usage,
Mais il convient au Nez du plus parfait Visage:
Tous les Peintres fameux veulent qu'un Nez soit tel
Oublier *Aquilin*, est un Péché mortel.

Chacun admire en ce Visage,
La Lumière de deux Soleils;
Si la Nature eût été sage,
Le Ciel en auroit deux pareils.

Le Teint, qui paroît sur sa Face,
Est plus uni que n'est la Glace,
Plus clair que le Ciel cristalin;
Où trouver un Pinceau qui touche,
Les Charmes de sa belle Bouche,
Et l'honneur du Nez aquilin?

Ainsi peignoient les Grecs des Beautés achevées,
De l'injure des ans par leurs Ecrits sauvées,
Je n'ai fait que vint Vers, mais tous Vers raisonnés,
Magnifiques, pompeux, justes, & bien tournés.
Par un secret de l'Art; d'une grande Déesse
J'oppose les Appas à ceux de ma COMTESSE;
Et des Charmes divins dans l'opposition,
Je fais voir la Confusion.

Quant à l'autre Couplet; j'y reprens la Nature
Qui des Corps azurés a formé la structure,
De n'avoir sù placer à ce haut Firmament
Qu'un Soleil seulement.

La COMTESSE en a deux: C'est au Ciel une honte,
Qu'un Visage ici bas en Soleils le surmonte.
J'acheve heureusement: il me falloit finir;
Aussi bien nos Auteurs commencent à venir.

SCENE II.

SERISAY, CHAPELAIN, SILHON,
BOISROBERT.

SERISAY à Chapelain.

VOus attendiez ici cette heure fortunée
Où la Reforme enfin doit être terminée.

CH A P E L A I N.

Depuis plus de huit Ans nous attendons ce jour,
Où doit être réglé tout Language de Cour.
Mais que les Ignorans vont en dire d'injures !

S E R I S A Y.

Nous saurons mépriser de fots & vains Murmures.

B O I S R O B E R T.

Nous allons bien-tôt voir un de nos Mécontents,
Resolu de se plaindre & de nous, & du tems.

CH A P E L A I N.

C'est *Silhon* irrité contre l'ACADEMIE,
Et prêt à la traiter de mortelle ennemie.

S E R I S A Y.

Et de sa haine encor quel est le fondement ?

CH A P E L A I N.

Nous reformons un mot propre au Raisonnement.
Il laissera sans O R tous Discours politiques,
Et n'écrira jamais des affaires publiques.

Silhon est violent : s'il parle contre nous.....

S E R I S A Y.

Monfieur le CHANCELIER calmera son Courroux.

BOIS.

BOISROBERT.

Faut-il un CHANCELIER pour calmer sa Colere ?
Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire :
Il doit attaquer OR, que *Silhon* aime tant,
Aussi bien que PARFOIS, & POURCE-QUE, & D'AUTANT.

SILHON *entre.*

A dire vrai, Messieurs, c'est une chose étrange :
On a beau meriter honneur, gloire, louange ;
Affermir tant qu'on peut l'autorité des Loix ;
Faire service à Dieu, travailler pour les Rois ;
Précrire le devoir & du Peuple & du Prince ;
Instruire un Potentat à regler sa Province* :
Il faut avoir l'affront de voir des Esprits doux,
Gagner chez nos Auteurs plus de credit que nous.

* *Silhon a fait
un Traité de
l'immortalité
de l'Ame, un
Livre de Politi-
que, intitulé
le Ministre
d'Etat, & quel-
ques autres
Ouvrages.*

SERISAY.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit cette Injustice.

BOISROBERT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vû du Caprice.

SILHON.

Les Siècles, *Boisrobert*, sont assez differens :
On blamoit autrefois les hommes ignorans ;
La Science aujourd'hui donne fort peu d'estime :
En savoir plus que vous n'est pas un petit crime.

BOISROBERT.

J'aime les Ignorans d'avoir tant de bonheur.

SILHON.

Vous n'avez pas manqué d'aquerir cet honneur.

SERISAY.

Eh ! pour l'amour de moi finissez la querelle :
Soyons, soyons unis d'une Amitié fidelle.
Encor, Monsieur *Silhon*, dequoi vous plaignez-vous ?

BOISROBERT.

Un Mot qu'on veut changer lui donne ce courroux.

SILHON.

C'est un Mot, il est vrai ; mais de grande importance.

BOISROBERT.

On pourroit s'en passer bien mieux que de Finance.

SILHON.

Il est pourtant utile, & le fera toujours.

O R, trouve bien sa place en de graves Discours.

En Affaire, au Barreau, dans la Théologie,

O R, est fort positif, & de grande énergie.

SERISAY.

Je voi venir à nous la Sibille *Gournai* :

Quel suplice, bon Dieu ! m'avez vous ordonné.

SILHON.

Elle merite bien que vous fassiez cas d'elle.

BOISROBERT.

A soixante-&-dix ans elle est encor Pucelle.

SCENE III.

MADEMOISELLE DE GOURNAI, SERI-
SAY, BOISROBERT, SILHON.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

J E vous ai bien cherché Monsieur le President.

SERISAY.

Baissiez-vous, *Boisrobert* ; & ramassez sa Dent.

BOISROBERT.

C'est une grosse Dent, qui vous étoit tombée,

Et qu'un autre que moi vous auroit dérobée.

SILHON.

Montagne en perdit une âgé de soixante ans.

MA-

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

J'aime à lui ressembler, même à perdre les Dents *.

Mais apprenez de lui que par toute la Grece,
C'étoit comme un devoir d'honorer la Vieillesse :

Et le *vieil* age en vous fera peu respecté,

Si vous en usez mal dans la *Virilité*.

Montagne s'employoit à corriger le Vice,

Et bien connoître l'Homme étoit son *Exercice*.

Il n'auroit pas *cuidé* pouvoir tirer grand los,

Du sterile *labeur* de reformer des Mots.

B O I S R O B E R T.

Vous fûtes ennemie en tout tems du Language.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Le *Sens* à mon avis vous eût rendu plus sage.

Avec tous mes vieux Mots encore ma Raïson,

Parmi les gens sensés se trouve de faïson.

B O I S R O B E R T.

Je l'avoüe aisément; & vôtre Experience,

Nimphe des premiers ans, vaut mieux que la science.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

On méprisoit un Fourbe au tems que je vous dis.

Boisrobert le plaisant eût été gueux *jadis* :

Et *Montagne* & *Charron* avoient l'ame trop forte,

Pour demeurer toujours au *recoin* d'une porte,

Aucuper jour & nuit leurs plus grands Ennemis,

Et des Grands de la Cour être *Valets soumis*.

B O I S R O B E R T.

Ce sont là des raisons, que le Demon vous dicte.

Comment, vieille *Gournai*, vous aimez la *Vindicte*?

Qui vous fait *détracter*? qui vous met en *courroux*?

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Montagne haïssoit les Menteurs & les Fous.

Poursuivez, *Sçavantaux*, à reformer la Langue.

* Mademoiselle de Gournai se disoit Fille d'Alliance de Montagne, dont elle a publié les ESSAIS corrigés & augmentés. Dans une Preface curieuse, qu'elle mit à la tête de cette Edition, & dans quelques autres Ouvrages, elle se déclara hautement pour les vieux Mots, & les Phrases surannées. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.

S E R I S A Y.

Allez-vous en ailleurs faire votre Harangue.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Otez MOULT & JACOIT, bien que mal à propos :
 Mais laissez pour le moins, BLANDICE, ANGOISSE, & LOS.

S E R I S A Y.

Tout ainsi que l'Esprit est vague & contournable,
 De même le Discours doit être variable :
 Les Termes ont le sort, qu'on voit au genre humain,
 Un Mot vit aujourd'hui, qui perira demain.
 L'usage parmi nous est fort *ambulatoire*.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Vous raillez sottement la Verité *notoire*.
 Il moura, *Tout ainsi*, que je voi méprisé ;
 Mais devant lui mouront les Vers *Serifay*.

Fin du II. Acte.



A C T E III.

S C E N E I.

MONSIEUR LE CHANCELIER, GODEAU, CHAPELAIN,
BOISROBERT, SERISAY, PORCHERES, &c.

MONSIEUR LE CHANCELIER.

C'Est aujourd'hui, Messieurs, qu'on révèle à la *France*
Les Mystères secrets de la vraie Eloquence :
Les *Muses*, qui du Ciel ont descendu chez nous,
Vous rendent par ma bouche un Oracle si doux.
C'est à tort, grands Auteurs, que la *Grèce* se vante ;
La *Rome* des *Latins* n'est plus la Triomphante ;
L'*Italie* aujourd'hui tombe dans mépris,
Et les *Muses* n'ont plus de séjour qu'à *Paris*.

G O D E A U.

Qui croiroit, Monseigneur, que ces Enchanteresses
Que les neuf belles Sœurs nos divines Maitresses,
Vinssent ici flater nos esprits & nos sens,
Si vous n'aviez aimé leurs Charmes innocens ?

C H A P E L A I N.

Vous voyez les choses futures,
Malgré les nuits les plus obscures,
Qui couvrent le bien de l'Etat :

Vous

Vous voyez tout ce qu'il faut faire,
 Au rebours du sens populaire,
 Pour maintenir le Potentat.

B O I S R O B E R T.

Superbes Filles de memoire,
 Venez accroître mon ardeur;
 Je vais travailler à la Gloire,
 D'une incomparable Grandeur.....

Que le stile élevé me paroît incommode!
 Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire une *Ode*.

MONSIEUR LE CHANCELIER.

Que chacun se reduise au merite d'Auteur;
 J'estime le Sçavant, & je hais le Flateur.
 Mes Louanges, Messieurs, ne sont pas nécessaires,
 Et vous avez ici de plus grandes affaires.

S E R I S A Y.

Porcheres semble avoir dessein de nous parler.

P O R C H E R E S.

Quatre mots seulement, Messieurs; puis m'en aller.
 Monsieur de *Colomby* m'a chargé de vous dire,
 Que las de ses Emplois enfin il se retire:
 Et vous saurez aussi qu'ennuyé de la Cour,
 Je vais chercher ailleurs un tranquille séjour.

S E R I S A Y.

Vous nous voyez pensifs, mornes; & taciturnes,
 De perdre *l'Intendant* de nos *Plaisirs Nocturnes*:
 Et vous ferez savoir au muet *Orateur*
Des Affaires d'Etat, le fonds de nôtre Cœur.
 Nous regrettons beaucoup un si grand Personnage,
 Et ne suivrons pas moins nôtre important Ouvrage.

DES MARETS.

Je ne voi point ici *Saint Amant*, ni *Faret*;
Que sont ils devenus?

G O D E A U.

Ils sont au Cabaret.

DES MARETS.

Ils sont au Cabaret! Messieurs, quelle impudence!
Vous voyez parmi nous un CHANCELIER de France,
Qui vient de son Logis en ce méchant Quartier *,
Sachant bien le Respect que l'on doit au métier;
Et ces vieux Débauchez au mépris de la Gloire,
Lors que nous travaillons font leur plaisir de boire.

G O D E A U.

Je vois entrer *Faret* suivi de *Saint Amant*.

C H A P E L A I N.

Et si je ne me trompe ils ont bû largement.

desiroit qu'à l'avenir elle s'assemblât chez luy. Voyez M. Pelic. Hist. de l'Acad.

* L'ACADE-
MIE n'avoit
point au Com-
mencement de
lien fixe, pour
tenir ses As-
semblées. On les
tenoit tantôt
chez un des A-
cademiciens, &
tantôt chez un
autre; jusqu'à
ce que M. le
Chancelier fit
dire à la Com-
pagnie, qu'il

S C E N E II.

SAINT AMANT, FARET, CHAPELAIN, GOMBAULD,
SERISAY, MONSIEUR LE CHANCELIER, &c.

S A I N T A M A N T.

Pour tout Emploi chez vous, Seigneurs Académiques,
Nous ferons vos Bûveurs & Poètes Bachiques.

F A R E T.

Nous perdons le respect ; mais ô Grand CHANCELIER,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

C H A P E L A I N.

Il ne vous reste plus qu'à parler de la Guerre,
Qui dans le Cabaret se fait à coup de Verre.

G O M B A U L D.

Qu'à dire des Chançons, qui vantent la Liqueur,
Dont le Pere *Bacchus* réjouit votre cœur.

S A I N T A M A N T.

Prenez soin de nôtre Langage,
Auteurs polis & curieux ;
Et nous laissez le doux usage,
D'un Vin frais & délicieux.

Que d'*Apollon* la docte Troupe,
Vieillisse à réformer les Mots ;
Celle de *Bacchus*, dans la Coupe
Ira chercher sa Joye, & trouver son Repos.

F A R E T.

Si l'esprit & la suffisance,
Si l'avantage de Raïson,

Ne paroissent point dans l'enfance,
Et demeurent comme en Prison ;
C'est qu'on succe le lait d'une pauvre Nourrice :
Et Dieu, qui conduit tout sagement à sa fin,
De nos divins Talens réserve l'exercice,
Pour le tems précieux que nous boirons du Vin.

S E R I S A Y.

Nous sommes satisfaits de vos Stances Bachiques,
Et vous êtes reçûs Bûveurs Académiques.
Mais de peur de vieillir à réformer les Mots,
Nous allons travailler ; laissez nous en repos :
La chose qui se traite est assez d'importance.

F A R E T.

Nous nous taisons.

MONSIEUR LE CHANCELIER.

Sortez ; c'est le mieux que je pense.

F A R E T.

Si nous vous offensois, Monsieur le CHANCELIER,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

S C E N E III.

MONSIEUR LE CHANCELIER, SERISAY, GODEAU, DES MARETS, SILHON, CHAPELAIN, GOMBAULD, BOISROBERT, L'ESTOILE, GOMBERVILLE, BAUDOIN, &c.

S E R I S A Y.

ENfin, ils sont sortis. Sans tarder d'avantage,
Réformons les Défauts que l'on trouve au Langage,
Et d'un Stile trop vieux faisons en un nouveau.
Vous, parlez le premier, docte & sage Godeau.

G O D E A U.

C'est m'obliger beaucoup : & cette déference,
Seroit dûe à quelque autre avec plus d'apparence.

S E R I S A Y.

Vous êtes trop modeste, & votre Dignité.....

G O D E A U.

Je reçois cet honneur sans l'avoir mérité :
Je le dois purement à votre Courtoisie.

S E R I S A Y.

On n'en sauroit avoir aucune jalousie.

G O D E A U.

Je dirai donc, Messieurs, qu'il est très important,
D'ôter de nôtre Langue, OR, POURCE-QUE, & D'AUTANT.
C'est là mon sentiment : vous me voyez attendre
Que quelque Emulateur s'apprête à les deffendre.

D E S M A R E T S.

Silhon s'oppose enfin.

S E R I S A Y.

Parlez distinctement :

Vous

Vous, Monsieur de Godeau.

G O D E A U.

Je dis premièrement,
Que ces Mots sont usés, qu'ils tombent de Vieillesse;
Et d'ailleurs il s'y trouve une grande rudesse.

S I L H O N.

Inepte sentiment ! absurde vision !
Ces Mots mènent enfin à la Conclusion :
L'un, sert à resumer, comme à la Conséquence ;
Les autres, à prouver les choses d'importance.

G O D E A U.

Le premier sent l'École, & tient trop du Pédant ;
Et tous ont trop vécu.

L A T R O U P E.

Nous en disons autant.

S I L H O N.

Qu'ils soient bannis des Vers & conservés en Prose.

D E S M A R E T S.

Aujourd'hui Prose & Vers sont une même chose.

C H A P E L A I N.

Il est bien échauffé : qu'on lui tâte le pous.

S E R I S A Y.

C'est assez disputé, Messieurs ; asséyez-vous :
Que quelque autre succède à l'Evêque de Grasse.
Parlez, vous *Chapelain*, sans user de Préface.

C H A P E L A I N.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont termes de Barreau,
Que leur antiquité doit porter au Tombeau.

S I L H O N.

J'estime en *Chapelain* la bonté de Nature,
Qui veut donner aux Mots même la Sepulture.

CHA-

CH A P E L A I N.

* Ut filvæ foliis
 pronos mutan-
 tur in annos;
 Prima cadunt:
 ita verborum
 vetus interit æ-
 tas, Et juvenum
 ritu florent
 modò nata, vi-
 gentque. Ho-
 rat. de Arte
 Poët.

Horace les fait naître, & puis les fait mourir *.
 Sans quelque Métaphore on ne peut discourir.

S I L H O N.

Les Mots peuvent mourir; mais jamais Métaphore,
 N'avoit dressé Tombeau pour de tels Morts encore.

L A T R O U P E.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, *doivent être abolis,*
Mais on ne les voit pas encore ensevelis.

G O M B A U L D.

Je dis que la Coûtume assez souvent trop forte,
 Fait dire improprement que l'on FERME LA PORTE.
 L'Usage tous les jours autorise des Mots,
 Dont on se sert pourtant assez mal à propos.
 Pour avoir moins de Froid à la fin de Décembre,
 On va POUSSER SA PORTE, & l'on FERME SA CHAMBRE.

S E R I S A Y.

En matiere d'Etat vous savez que les Rois,
 N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes Loix:
 De même dans les Mots ce n'est pas être sage,
 Que d'ôter pleinement ce qu'approuve l'Usage.

L A T R O U P E.

Digne Raisonnement! Noble Comparaison!
Gombauld n'a pas de tort, & vous avez Raison.

B O I S R O B E R T.

Messieurs, je veux ôter un terme de Coquette;
 C'est le Mot d' A R A V I R.

L' E S T O I L E.

Il est bon en Fleurete.

Cent & cent faux Galans en leur fade entretien,
De ce Mot d' A R A V I R se servent assez bien :
Et principalement dans les Amours de Ville,
A R A V I R se rendra chaque jour plus utile.

L A T R O U P E.

*Nous n'avons parmi nous que des Auteurs de Cour,
Et partant ennemis de ce dernier Amour.
Les Dames de Quartier auront leur COTTERIE,
A qui nous laisserons le droit de Bourgeoisie.*

G O M B E R V I L L E.

Que ferons nous, Messieurs, de C A R*, & de P O U R Q U O I ?

D E S M A R E T S.

Que deviendrait sans C A R, l'Autorité du Roi ?

G O M B E R V I L L E.

Le Roi sera toujours ce que le Roi doit être,
Et ce n'est pas un Mot, qui le rend nôtre Maître.

G O M B A U L D.

Beau Titre que le C A R, au suprême Pouvoir,
Pour prescrire aux sujets la règle & le devoir !

D E S M A R E T S.

Je vous connois Gombauld : vous êtes Hérétique †,
Et partisan secret de toute République.

G O M B A U L D.

Je suis fort bon Sujet, & le serai toujours ;
Prêt de mourir pour C A R, après un tel discours.

D E S M A R E T S.

Du C A R viennent les Loix : sans C A R point d'Ordonnance ;
Et ce ne seroit plus que desordre & licence.

GOM-

*Gomberville
avoit une si fu-
rieuse Antipa-
tie pour le
C A R, qu'il
se vanta un
jour de ne l'a-
voir jamais em-
ployé dans les
cinq Volumes du
POLEXANDRE.
Voyez dans les
Oeuvres de
Voiture, cette
Agreable Let-
tre, qui Com-
mence, Made-
moiselle, C A R,
étant d'une si
grande Confi-
dération en
nôtre Langue,
&c.

† Gombauld
étoit Prote-
stant.

G O M B A U L D.

Je demande pardon, si trop mal à propos,
J'ai parlé contre un Mot qui maintient le Repos.

G O M B E R V I L L E à Des Marets.

L'effort de vôtre Esprit en chose imaginaire,
Vous rendra, *Des Marets*, un grand Visionnaire.
Le POETE, le VAILLANT, le RICHE, l'AMOUREUX,
Feront de leur Auteur un aussi grand Fou qu'eux *.

* Des Marets
a fait une Co-
médie intitulée
LES VISION-
NAIRES, qui
est son chef-
d'Oeuvre, &
dont les quatre
principaux Per-
sonnages sont un
Capitan, un
Poète extra-
vagant, un A-
moureux en
idée, & un
Riche imagi-
naire. Sur la
fin de sa vie il
publia LES DE-
LICES DE L'ES-
PRIT, où il don-
na dans le
Fanatisme, &
se remplit la
Tête de Visions
Prophétiques.
Voyez le Di-
ction. de M.
Bayle.

D E S M A R E T S.

Un Faiseur de Romans, pere de POLEXANDRE,
A corriger les Foux n'a pas droit de pretendre.

M O N S I E U R L E C H A N C E L I E R.

Ni vous autres, Messieurs, droit de vous quereller.
Laissez le C A R en paix : il n'en faut plus parler.

G O M B E R V I L L E.

Et le P O U R Q U O I, Messieurs?

L A T R O U P E.

Sans cesse il questionne :
Qu'il soit moins importun, ou bien on l'abandonne.

L' E S T O I L E.

Je ne saurois souffrir le vieux AUPARAVANT,
Qui se trouve cent fois à la place d'AVANT.

B A U D O I N.

Pour mes Traductions c'est un Mot nécessaire ;
Et si l'on s'en sert mal, je n'y saurois que faire.

L' E S T O I L E.

Peut-être voudrez-vous garder encor J A D I S ?

B A U.

BAUDOIN.

Sans lui comment rimer si bien à *Paradis*.

L'ESTOILE.

Paradis est un Mot ignoré du *Parnasse*,
Et les *Cieux* dans nos Vers auront meilleure grace.

SERISAY.

Que dira *Colletet*?

COLLETET.

Le plus grand de mes soins,
Est d'ôter NONOBTANT, & casser NEANTMOINS.

HABERT.

Condamner NEANTMOINS ! d'où vient cette pensée ?

Colletet, avez-vous la Cerveille blessée ?

NEANTMOINS ! qui remplit & coule doucement ;

Qui met dans le Discours un certain Ornement

Pout casser NONOBTANT, c'est un méchant Office,

Que nous nous rendrions dans les Cours de Justice.

DES MARETS.

Puisque CAR est sauvé, laissons le reste en Paix,

Et faisons une Loi, qui demeure à jamais.

„ Les Auteurs assemblés pour régler le Langage,

„ Ont enfin décidé dans leur *Aréopage* :

„ Voici les Mots soufferts ; voici les Mots cassés.....

Monsieur de *Serisay*, c'est à vous : Prononcez.

SERISAY.

Grace à Dieu, Compagnons, la divine Assemblée,

A si bien travaillé, que la Langue est réglée.

Nous avons retranché ces durs & rudes Mots,

Tom. I.

E

Qui

Qui sembloient introduits par les barbares Gots :
Et s'il en reste aucun en faveur de l'Usage,
Il fera désormais un méchant personnage.

OR, qui fit l'important, déchû de tous Honneurs,
Ne pourra plus servir qu'à de vieux Raisonneurs.
COMBIEN-QUE, POURCE-QUE, font un son incommode,
Et D'AUTANT, & PARFOIS ne sont plus à la mode.
IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont termes de Barreau,
Mais le Plaideur François aime un air plus nouveau.

* Deux célèbres Jurisconsultes.

† Mr. le Brun
Procureur Général au Parlement de Dole,
s'en servoit toujours. Touchant
Mr. le Brun, voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.

IL APPERT étoit bon pour Cujas & Barthole.*.

IL CONSTE ira trouver le Parlement de Dole,

Où malgré sa Vieillesse il se rendra commun,

Par les graves Discours de l'Orateur le Brun†.

Du pieux Chapelain la Bonté paternelle,

Peut garder son Tombeau pour sa propre PUCELLE

Aux stériles Esprits dans leur fade Entretien,

On permet A RAVIR, lequel n'exprime rien.

JADIS, est conservé par respect pour Malherbe.

Dans l'Ode il a marché, JADIS, grave & superbe ;

Et de là s'abaissant en faveur de Scarron,

Il a pris l'Air burlesque & le comique Ton ;

Mais il demeure exclus du Discours ordinaire :

Vieux, JADIS, c'est pour vous tout ce que l'on peut faire.

Il faudra moderer cet indiscret POURQUOI ;

Et révéler le CAR pour l'Interêt du Roi.

En toutes Nations la Coutume est bien forte ;

On dira cependant que l'on POUSSE LA PORTE.

Nous souffrons NEANTMOINS, & craignant le Palais,

Nous laissons NONOBTANT, en repos pour jamais.

Qu'au milieu des Cités la vaine COTTERIE,

Au prodigue CADEAU soit toujours assortie :

Et que dans le Repas ainsi que dans l'Amour,

Ils demeurent Bourgeois, éloignés de la Cour.

Auteurs, mes Compagnons, qui réglez le Langage,
Avons nous assez fait; en faut il davantage?

L A T R O U P E.

*Viola ce qu'à peu près nous pensions réformer :
Anathème sur ceux qui voudront le blâmer ;
Et soit traité chez nous plus mal qu'un Hérétique,
Qui ne reconnoitra la Troupe Académique.*

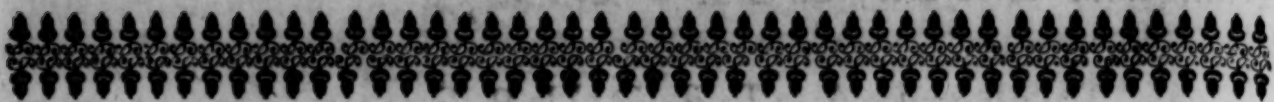
D E S M A R E T S.

A ce divin Arrêt, des Arrêts le plus beau,
Je m'en vais tout à l'heure apposer le grand Sceau.

Fin du Troisième & dernier Acte.

E 2

R E-



RETRAITE

DE

MONSIEUR LE DUC

DE LONGUEVILLE

*En son Gouvernement de Normandie. **

** M. de St. Evremond écrit cette ingénieuse Satire pour tourner en ridicule la plupart des Gentilshommes de Normandie, qui s'étoient déclarés contre la Cour en 1649. Après avoir couru quelque tems Manuscrite, on l'imprima dans une Feuille Volante, & l'Auteur n'en fut pas fâché; puis que la Guerre étant déclarée, c'étoit*

Monsieur de Longueville entrant dans le Vieux-Palais, rencontra d'abord Mr. de Saint Luc †, qu'on avoit envoyé de Saint-Germain au Marquis d'Heffot)(, pour tâcher de le remettre dans les intérêts de la Cour. Il lui dit avec un visage plein de joie; Saint Luc, il n'y a pas long-tems, que je vous haïssois bien; & moi, Monsieur, repartit Saint Luc, je ne vous hais pas moins présentement, que vous me haïssez en ce tems-là. Si l'on ne m'avoit trompé, vous ne seriez pas ici; & si l'on ne vous eût trompé le premier, on ne m'y eût pas souffert.

Ce

rendre service à la Cour. On l'a depuis insérée dans les Mémoires du Duc de la Rochefoucault; mais toujours Anonyme. On la donne icy plus correcte, & on y a joint l'explication de quelques endroits, qui avoient besoin de Commentaire. Le Cardinal Mazarin en faisoit beaucoup de cas: il trouvoit que M. de St. Evremond avoit admirablement bien marqué le ridicule de certaines gens, & qu'il avoit peint d'après nature ceux qui jouoient les principaux Rolles. Enfin elle lui plaisoit si fort, que dans sa dernière Maladie il voulut qu'on lui en fit plusieurs fois la Lecture; sur tout quand il ne pouvoit pas dormir.

† Lieutenant General de Roi en Guienne sous le Duc d'Epernon.

X Fils du Marquis de Beuvron.

Ce petit Discours fini, Monsieur de Longueville voulut aller au Parlement, qui s'assembloit pour délibérer si on le devoit recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposèrent, alléguant, qu'en se commettant il alloit commettre toute la fortune du Parti. On fit monter des gens sur une Tour fort élevée, pour observer la contenance du Peuple; & comme on lui eut rapporté, qu'on entendoit de toutes parts des cris de joie, il sortit aussi-tôt accompagné de ceux qui l'avoient suivi, & se rendit au Palais, après avoir reçu par tout mille Acclamations.

Il surprit Messieurs du Parlement, qui n'atendoient pas une aventure si inopinée; & après avoir pris sa place, il parla de cette sorte: *Vous aiant toujours beaucoup honorés & chéris, je suis venu avec tout le Péril, où un homme de ma Qualité se peut exposer, vous offrir mon bien & ma vie pour votre Conservation. Je sai, que la plupart des Gouverneurs n'en usent pas ainsi; & que tirant de vous tout le Service qu'ils en peuvent tirer dans un tems paisible, ils vous abandonnent aussi-tôt qu'ils vous voient dans le Danger. Pour moi, qui vous ai mille Obligations, je prétens ici les reconnoître: &, en qualité de Gouverneur, &, comme une Personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourai dans une conjoncture si périlleuse.*

Le Premier Président ne répondant rien à cette harangue, & témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la présence du Duc l'affligéoit; tous les Messieurs lui donnèrent des témoignages de joie, qui furent animés par la bouche d'un Conseiller de la Grand' Chambre appelé *Municoté*, qui lui fit ce beau Discours: *La même difference, qui se rencontre entre le Loup & le Berger, Prince debonnaire, la même se trouve entre le Comte d'Harcourt & Votre Altesse en cette occasion. Le Comte d'Harcourt est venu soit comme Loup, soit comme Lion; mais toujours en Bête ravissante pour nous dévorer: nous n'avons pas voulu lui ouvrir nos Portes, de peur de recevoir l'Ennemi dans nos entrailles; pour toute grace, nous lui avons laissé faire le tour de nos Murs, ce qu'il a fait en jettant sur nous des yeux tout étincelans de colère, tanquam Leo rugiens. Pour*
vous,

vous, Grand Prince, vous êtes venu en véritable Berger, pour mettre à couvert toute votre Bergerie; bonus Pastor ponit animam pro Ovibus suis. Il est trop vrai, que vous en userez de même; atque ideo, Monseigneur, nous vous commettons la garde de cette Ville, & le Salut de toute la Province: c'est à vous à veiller à notre conservation; & à nous d'aider vos soins de toutes les assistances, qui sont en notre pouvoir.

La Harangue finie, Monsieur de *Longueville* se leva, & après avoir salué chaque particulier, avec son affabilité ordinaire, il sortit du Palais, accompagné de ses Amis, & suivi du Peuple, qui le conduisoit avec de nouvelles Acclamations.

Messieurs du Parlement faisant réflexion sur la joie, qu'avoient eu les Bourgeois de revoir leur Gouverneur, commencèrent de craindre une Servitude entière; & pour empêcher ce malheur-là, ils firent dessein d'assurer leurs conditions avec lui. Mais soit que Monsieur de *Longueville* eût pénétré leur intention; soit pour établir une entière confiance; il les voulut prévenir, & les assurer, qu'ils auroient toujours la disposition de toutes choses. Il leur dit, que les Affaires dont il s'agissoit, étoient proprement celles des Parlements, & non pas les siennes; qu'il ne vouloit ni ne devoit avoir autre emploi, que celui de conduire une Armée, pour le bien de l'Etat, & pour leur service particulier; que toutes les Levées se feroient par leurs ordres; qu'ils établiroient eux-mêmes des Commissaires de leur Compagnie pour la recette, & pour la distribution des Deniers: & enfin, que comme ils avoient le principal intérêt au succès des Affaires, il étoit raisonnable, qu'ils eussent une entière participation de tous les Conseils.

Ces Messieurs lui rendirent grâces de l'honneur, qu'il leur faisoit; l'assurèrent, qu'ils donneroient autant d'Arrêts qu'il voudroit sans rien examiner; qu'étant Tuteurs des Rois, ils disposeroient à son gré du bien du Pupille; qu'ils hazarderoient toutes choses pour son service, à condition qu'il feroit supprimer le Semestre, & remettroit la Compagnie dans son ancien état. Le Premier Président & l'Avocat Général, se croiant inutiles au ser-

service du Roi, allèrent à *Saint-Germain* rendre compte de leur Impuissance.

Cependant, Monsieur de *Longueville*, qui se voioit assuré du Peuple, & du Parlement, ne songea plus qu'à faire des Troupes. Mais comme il n'avoit pas encore de Fonds, il voulut toujours distribuer les Charges pour entretenir tout le monde ; & on commença à travailler à l'état d'une Armée, qui n'étoit alors qu'en imagination. Les plus considérables étant assemblés, " il leur rendit grace de la chaleur, qu'ils témoignioient à son service ; que pour lui, il reconnoîtroit toute sa vie l'affection de ceux, qui s'attachoient à sa Fortune ; & qu'en attendant qu'il les pût obliger par des Graces essentielles, il étoit prêt de leur commettre les plus importants Emplois.

A ces douces paroles tant d'illustres Personnes firent de profondes Révérences ; un moment après, ce ne furent que Complimens, qui allèrent insensiblement aux assurances de fidélité, & aux protestations de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur Sang. Il se fit ensuite plusieurs beaux Discours, sur l'état présent des Affaires ; & quelques-uns, possédés du zèle qu'ils avoient pour le Parti, ouvrirent un Avis considérable. *Pourquoi, dirent-ils, ne pas battre le fer tandis qu'il est chaud ? Vous avez, Monseigneur, quantité de Noblesse auprès de vous, & quantité de jeunes gens dans la Ville ; vous pouvez faire un gros de Gentilshommes, un gros de leurs Valets de chambre, auxquels vous joindrez la Cinquantaine, & les Archers ; deux gros Bataillons des meilleurs Bourgeois ; & avec ces troupes aller surprendre le Roi dans Saint-Germain. Oui, répondit Monsieur de Longueville, il sera bon, mais comme c'est nôtre principale entreprise, il faut penser à la bien conduire ; nous en parlerons au premier Conseil. Cependant, pour éviter la confusion, qui ruine d'ordinaire tous les Partis, il faut distribuer les Charges, afin que chacun soit assuré de son Emploi.*

Varicarville, si considéré des Esprits Forts, ne voulut prendre aucun Emploi, ayant appris de son Rabbi que pour bien entendre le Vieux Testament il y faut avoir une Application entière, & même se

* Varicarville
avoit auprès de
lui un Rabbin,
qui ne lui lais-
soit manger que
des Herbes.

se réduire à ne manger que des Herbes*, pour se dégager de toute Vapeur grossière; neantmoins l'aversion, qu'il a pour les Favoris, ne lui permettant pas d'être inutile dans ces occasions, il voulut prendre soin de la Police, & régler toutes choses selon les Mémoires du Prince d'Orange: mais comme il arrive toujours cent malheurs, il avoit oublié à Paris un Manuscrit du Comte Maurice, dont il eût tiré de grandes lumières pour l'Artillerie & pour les Vivres; ce qui fut cause vrai-semblablement, qu'il n'y eut ni munitions, ni pain dans cette Armée là.

Saint-Ibal demandoit l'honneur de faire entrer les Ennemis en France; & on lui répondit, que Messieurs les Généraux de Paris se le réservoient: Il demanda un plein-pouvoir de traiter avec les Polonois, les Tartares, les Moscovites, & l'entière disposition des Affaires chimeriques; ce qui lui fut accordé. Le Comte de Fiesque, fertile en Visions militaires, outre la charge de Lieutenant Général, qu'il avoit eüe dès Paris, obtint une Commission particulière pour les Enlevemens de Quartier, & autres Exploits brusques & soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un Air de la Barre †, & dansant un pas de Ballet.

† Fameux Mu-
sicien de ce
tems-là.

Le Marquis de Beuvron fut fait Lieutenant Général, à condition qu'il demeurerait au Vieux-Palais; la place, & le Gouvernement étant tous deux de si grande importance, qu'on ne pouvoit les conserver avec trop de soin. Le Marquis de Matignon, toujours illustre par sa suffisance, & présentement fameux par le mémorable Siège de Vallogne, commandoit les troupes du Cotantin, disant, qu'il vouloit avoir la petite Armée, & être aussi indépendant de Monsieur de Longueville, que l'étoit le Valsstein de l'Empereur. Le Marquis d'Hectot demanda le commandement de la Cavalerie, ce qui lui fut accordé, parce qu'il étoit mieux monté que les autres; qu'il étoit environ de l'âge de Monsieur de Nemours, lors qu'il la commandoit en Flandre, & qu'il avoit une Casaque en broderie toute pareille à la sienne.

On choisit Ausonville pour Gouverneur de Roïen, comme un homme entendant civilement bien la Guerre, & aussi propre à haran-

haranguer militairement les Peuples, que le *Plessis-Besançon*. Le Gouverneur fut fait Maréchal de Camp pour ne pas obéir aux autres; & le Maréchal de Camp Gouverneur, pour ne pas quitter la Ville: car c'étoit une de ses Maximes, *qu'il ne devoit sortir pour quoi que ce fût*; & il alléguoit plusieurs Villes considérables, qui s'étoient perduës par l'absence des Gouverneurs.

Hanerie, & *Caumenil* demandèrent, qu'on les fit Maréchaux de Camp: *Hanerie* fondé sur ce qu'il avoit pensé être Enseigne des Gendarmes du Roi: *Caumenil* sur ce qu'il s'en étoit peu falu qu'il n'eût été Mestre de Camp du Régiment de Monsieur. *Bocaulé* ne pouvoit pas dire qu'il eût jamais vû d'Armée; mais il alléguoit, qu'il avoit été Chasseur toute sa vie, & que *la Chasse étant une image de la Guerre*, selon *Machiavel* *, quarante ans de Chasse valoient bien pour le moins vingt Campagnes. Il voulut être Maréchal de Camp, & le fût. *Flavacourt* disoit, que pour être bon Capitaine, il falloit avoir vû des Déroutes, aussi bien qu'avoir gagné des Combats; à ce que *Barrière* † avoit lû dans le Livre de Monsieur de *Roban*)(: cela étant, il prétendoit, que personne ne lui pouvoit disputer l'avantage de sa propre expérience; tout le monde se souvenant assez du désordre, où il trouva, quand *d'Estanges* fut fait prisonnier]].

On voulût donner le commandement de l'Artillerie à *Saint-Evremond*; & à dire vrai, dans l'inclination, qu'il avoit pour *Saint-Germain*, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une Charge considérable, où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte *d'Harcourt*, de ne point prendre d'Emploi, il tint sa promesse; tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux *Normans*, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'Argent, qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grans Emplois; il demanda seulement d'être Maréchal de Bataille, pour apprendre le métier, avouant ingénûment, qu'il ne le savoit pas, mais se faisant fort de savoir le País jusqu'aux petits Ruisscaux, & aux moindres passages; laquelle

* Voyez ses Discours sur la première Décade de Tite Live; Livre III. Chapitre 39.

† Son Beaufrere.

)(Le Parfait Capitaine, ou l'abregé des Guerres des Comment. de César, &c.]] *Ala Guerre de Paris.*

le Science il avoit apprise à la Chasse avec Monsieur de *Vendosme*. *Sevigny* se contenta du même emploi ; mais il fut la dupe de sa modération, quand il vit, que pour être Maréchal de Camp, il ne faisoit pas être habile homme : il s'érigea de plus en Goguenard, & eut l'honneur de faire rire son Altesse.

Rucqueville, cet ancien Serviteur, ne voulut rein faire, & sa longue expérience à la Guerre demeura inutile, sous prétexte de ses vapeurs. Monsieur de *Longueville*, pour adoucir le chagrin qu'il avoit de n'être pas Gouverneur de *Caën*, augmenta ses Pensions ; mais ce fut en vain ; *Rucqueville* disant hautement, qu'il prendroit assez l'Argent de son Maître, mais que pour s'empêcher d'en dire du mal, il ne le feroit jamais.

Franquetot-Barberousse demeura long-tems sans prendre parti ; *Bon-*
* On nommoit ainsi sa Femme. *cœur* * entretenant son incertitude par l'amitié du Maréchal de *Gra-*
mont : durant ses longues délibérations, il ne laissoit pas de s'ériger insensiblement en rendeur de bons offices ; se flatant avec joie de la vanité d'un faux crédit. Depuis, étant informé par les Lettres de ses Amis, qu'on travailloit sérieusement à la Paix, il fit dessein de quitter le personnage neutre ; il lût les *Mémoires* de *César*, pour fortifier son esprit, qui n'étoit pas encore bien résolu : quand il vint au passage du *Rubicon*, il s'arrêta tout court, comme avoit fait ce grand Capitaine ; & après avoir un peu rêvé, il s'écria comme lui : *Le Rubicon est passé ; à tout perdre, il n'y a qu'un coup périlleux*. Il sort là-dessus avec une émotion extrême ; sans regarder *Boncœur*, sans regarder le petit *Henri* † ; sachant bien, que la vuë des Femmes & des Enfans peut amolir les plus fiers courages ; sans rien dire à pas un de ses Amis, il va trouver le Duc de *Longueville*, & lui tenir ce Discours : *J'ai toujours été votre serviteur, mais non pas avec un attachement si particulier, que cela m'obligeât de vous servir en cette rencontre ; aujourd'hui je veux entrer dans vos intérêts, & viens assurer Votre Altesse, que je me donne entièrement à Elle*.

† Fils de *Franquetot*.

La joie de ce Duc fut grande, & de celles, qui ne pouvant être renfermées dans le cœur, font d'ordinaire quelque impression sur le visage ; mais elle fut modérée, lors que *Barberousse* se fut expliqué de
 cette

cette sorte : La Déclaration que je fais, n'est pas si générale, que je n'y mette encore une condition : je prétens demeurer ici, quand vous irez à la Guerre, ce qu'on ne doit point attribuer à faute de courage, mais à une malheureuse rétention d'Urine, qui m'empêche de monter à cheval. Ce n'est pas, que je veuille être inutile dans le Parti ; je négocierai avec Madame de Matignon, pour laquelle j'ai toujours conservé quelque espèce de Galanterie ; & de plus, comme vous n'avez ici personne, qui sache faire de Relations, je prendrai le soin de publier vos Exploits. Ces dernières paroles remirent entièrement l'esprit du Prince ; car à dire vrai, la nécessité du Gazetier étoit grande, & il fut bien aise d'en trouver un si entendu dans la Narration.

Fontrailles arriva tout à propos pour voir la grande Occasion de la Bouille *. Durant son séjour en Normandie, le Duc de Longueville lui communiqua toutes choses, aussi-bien qu'à Varicaville, & au Comte de Fiesque : mais Fontrailles ne pouvoit goûter cette Confiance ; aiant peur de s'engager trop avant dans les intérêts du Prince, & de devenir le Confident d'une seconde entreprise sur Pontoise. Une si juste appréhension l'obligea de quitter, & d'emmener avec lui le Comte de Fiesque, auquel il representa, qu'au point qu'ils gouvernoient leur Général, on leur imputerait tous les Desordres qui arriveroient, s'ils portoient les choses à l'extrémité.

Le Duc de Retz, dont on avoit attendu de si grans Secours, vint accompagné seulement du Page, qui porte ses Armes, & de ses deux fidèles Ecuyers †. Quelques-uns trouvèrent à dire, de le voir arriver sans troupes ; mais ils furent bien-tôt satisfaits, quand il leur montra une longue Liste des Barons qui demandoient de l'emploi : il ne tint qu'à deux-cens-mille écus, qu'il ne mît les Bretons en Campagne ; & manque de ce peu d'Argent, le crédit d'un si grand Seigneur ne servit de rien. Il est vrai, qu'il promit de paier de sa personne ; & de servir de Duc & Pair dans l'armée de Roüen, avec la même assiduité, qu'il avoit fait dans celle de Flandre. Il assûra de plus, que Montplaisir viendrait bien-tôt ; & donna même quelque

* Mr. de St. Evremond allant à Roüen pendant cette Guerre, trouva le Duc de Longueville à la Bouille avec sa petite Armée. Il lui témoigna qu'il étoit surpris de lui voir tenir la Campagne ; que le Comte d'Harcourt s'avançoit pour l'attaquer, & qu'il arriveroit dans moins de trois heures. Le Duc se croyant perdu, fit faire une si prompte Marche à ses Troupes, qu'elles arrivèrent à Roüen presque aussi-tôt que Mr. de St. Evremond ; & il est vrai que sans cet Avis elles eussent été entièrement défaites. La Bouille est un Bourg à trois Lieues de Roüen.

F 2

es-

† En Flandre il avoit toujours deux Ecuyers à ses cotés, & un Page qui portoit ses Armes.

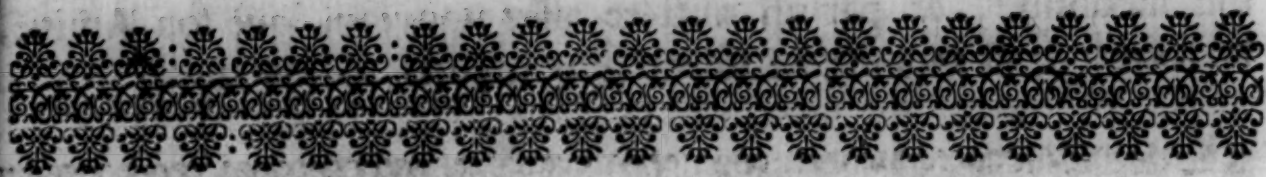
* Aubeterre
étant à l'Ar-
mée, se déroboit
quelque fois de
Table ou d'ail-
leurs, pour aller
essuyer quelques
Coups de Mouf-
quet à la Tren-
che; & ses A-
mis, qui s'atten-
doient à toute
autre chose,
étoient surpris
de le voir revet-
tir blessé. Cela
lui fit donner le
Nom de Tapi-
nois.

esperance du *Tapinois* *. Au reste *Belle-Isle* étoit en fort bon état, il y avoit Garnison dans *Machecoul*, & l'on faisoit bonne garde à *Montmirel*. Sa façon de vivre avec les Officiers fut tout à fait obligeante; & quiconque étoit assez heureux, pour avoir un *Bufle*, ou une *Hongrelaine* de velours noir, pouvoit s'assurer de son amitié.

Vous voiez les différens Emplois des plus considérables personnes du Parti. Si quelqu'un s'étonne, que je ne dise rien de leurs Actions, c'est que je suis exactement véritable; & comme je n'ai vû autre chose, je n'ai rien dit davantage. Cependant, je me tiens heureux d'avoir acquis la haine de ces mouvemens-là, plus par Observation, que par ma propre Expérience. C'est un métier pour les Sots & pour les Malheureux, dont les honnêtes gens, & ceux, qui se trouvent bien, ne se doivent point mêler.

Les Dupes viennent là tous les jours en foule; les Proscrits, les Misérables s'y rendent des deux bouts du Monde; jamais tant d'entretiens de Générosité sans Honneur; jamais tant de beaux Discours, & si peu de Bon-sens; jamais tant de Dessesins sans Actions; tant d'Entreprises sans Effets; toutes imaginations, toutes chimères; rien de véritable, rien d'essentiel, que la nécessité & la misère. De là vient, que les Particuliers plaignent de Grands, qui les trompent; & les Grands des Particuliers, qui les abandonnent. Les Sots se désabusent par l'expérience, & se retirent: les Malheureux, qui ne voient aucun changement dans leur Condition, vont chercher ailleurs quelque autre méchante Affaire; aussi mécontents du Chef de Parti, que des Favoris.

L'Apologie pour M. le Duc de Beaufort, qu'on attribue dans les Mémoires du Duc de la Rochefoucault à M. de S. Evremond, n'est pas de luy. Il est vrai qu'il y eut quelque part; mais le véritable Auteur de cette Piece est Girard, qui a écrit la Vie du Duc d'Epernon.



L E T T R E

A

*Madame ***.*

JE me souviens qu'allant à l'Armée, je vous priay d'aimer le C. D. G. * si j'étois assez malheureux pour y mourir; En quoi je suis si bien obeï, que vous ne le haïssez pas durant ma vie, pour apprendre à le bien aimer après ma Mort. Vous êtes ponctuelle à garder mes Ordres; & si je continuë à vous donner la même Commission, il y a de l'apparence que vous l'exécuterez avec grand soin.

* On croit que
cecy regarde
le Comte de
Grammont,
qu'on appelloit
dans ce tems là
le Chevalier de
Grammont.

Vous croyez que je veux cacher sous un faux ridicule une véritable Douleur; & dans la connoissance que vous avez de ma Passion, vous aurez de la peine à vous persuader que je souffre un Rival sans jalousie. Mais peut-être ne savez-vous pas, que si je n'ose me plaindre de vous, pour vous aimer trop, je n'oserois me plaindre de lui, pour ne l'aimer gueres moins: & s'il faut de nécessité me mettre en Colère; apprenez-moi contre qui je me dois fâcher davantage; ou contre luy, qui m'enleve une Maîtresse; ou contre vous, qui me volez un Ami.

Quoiqu'il en soit; ne vous mettez pas en peine de m'appaiser. J'ay trop de Passion pour donner rien au ressentiment: ma Tendresse l'emportera toujours sur vos Outrages. J'aime la Perfide, j'aime l'Infidèle; & crains seulement qu'un Ami sincere ne soit mal avec

tous

tous les deux. Adieu. Faisons, je vous prie, une manière de Liaison inconnue ; & par un mystère assez nouveau, que son Amitié, la vôtre, & la mienne ne soient plus qu'une même chose.

L E T T R E

A

La même.

JE pensois que vous m'aviez oublié : mais par une conduite plus fine, & plus ingénieuse, vous me traitez comme si vous commenciez à me connoître.

A vous dire le vrai, je n'ai jamais vu Lettre si civile, qui oblige si peu que la vôtre : Vous avez trouvé une Indifférence si délicate, que je ne puis me plaindre de vous sans chagrin, ny m'en louer sans sottise.

Générosité, gratitude, obligation, sont les moindres Mots de votre Lettre. Vous avez appris pour moi tous les termes qui entrent dans les Complimens, & oublié tous ceux qui expriment quelque sentiment d'Amour.

Il faut avouer que vous imitez parfaitement le stile de Madame votre mère. Je pensois d'abord recevoir une marque de son souvenir. Outre cela, Madame, ce jargon pitoyable de *l'accablement de vos malheurs* ne vous convient point ; il sent tout-à fait le génie d'une personne mystérieusement désolée.

Pour vous, qui n'avez jamais fait la Comédienne d'affliction, d'où vient que vous me choisissez pour me donner les apparences d'une si belle Misère ? Ne suis je plus au monde que pour être le Confident de vos chagrins concertés, & de vos douleurs étudiées ?

Comme vous ne me ferez jamais indifférente, j'ai demandé de vos nouvelles à M***. qui m'a dit que vous danciez depuis le ma-

tin

tin jusqu'au soir, & qu'on ne pouvoit pas se divertir plus agréablement que vous faisiez.

Adieu, *miserable* personne, *accablée* d'une longue suite de *malheurs*, pleine de *gratitude* pour ceux qui *prennent quelque part* à vos *Misères* : Adieu plus tendrement mille fois que vous ne m'écrivez civilement. Je vous prie de croire que vous n'avez pas assez de civilité pour me rebuter ; & que je serai plutôt toute ma vie le Confident de vos Malheurs, que de ne vous être rien du tout.

L E T T R E

A

MADAME ***.

Vous êtes sur le point de faire un méchant Galant d'un fort bon Amy ; & je m'apperçois que ce que je nommois Satisfaction avec vous, devient insensiblement quelque Charme. Je ne parle plus de *tourner en ridicule*, & la même personne qui faisoit tant de cas de vos Imaginations malicieuses, trouve en vous des Qualités plus touchantes, qui la dégoûtent de ces premiers Agrémens.

Vous m'aviez toujours paru fort amiable : mais je commence de sentir avec émotion ce que je voyois avec plaisir. Pour vous parler nettement, j'ay bien peur que je ne vous aime, si vous souffrez que j'aye de l'Amour : car je suis encore en état de n'en point avoir, si vous le trouvez mauvais.

N'attendez de moy ny les beaux sentimens, ny les belles passions. J'en suis tout-à-fait incapable, & les laisse volontiers aux amoureux de Mademoiselle C***. Que les Ruelles en fassent leur profit. Permettez à Madame de ***. de définir *l'Amour* à sa fantaisie ; & n'enviez point les Imaginations à ces misérables qui dans les ruines de leur Beauté font valoir l'esprit qui leur reste, aux dé-

pens.

pens du Visage qu'elles n'ont plus.

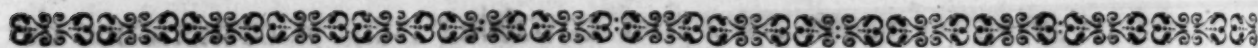
Peut-être croyez-vous, me voyant si brutal à mépriser les beaux sentimens, que pour les exercices du corps je suis un des plus déterminés Hommes du monde; Ecoutez ce qui en est. Je suis médiocre en toutes choses, & la Nature ny la Fortune n'ont rien fait pour moy que de fort commun.

Comme je ne puis voir sans envie les gens somptueux & magnifiques dans leurs dépenses, je ne puis souffrir qu'avec chagrin ceux qui sont trop adonnés à leurs Plaisirs; & si j'ose le dire, je hais en quelque sorte les *Vivannes* & les *Sauours*, pour ne leur pouvoir ressembler.

Mes Affaires vont toujours un même train. Jamais le Dérèglement ne m'est permis; & il me faut un peu d'Economie pour arriver au bout de l'Année, & passer une nuit d'Hiver.

Ce n'est pas que je sois réduit à la Nécessité, ou à la Foiblesse: mais si je veux dire les choses nettement; ma dépense est petite, & mes efforts médiocres.

Dites-moy si avec ces Qualités là je puis devenir vôtre Amant: ou si je dois demeurer vôtre Ami. Pour moy, je suis resolu de prendre le Party qu'il vous plaira. Et si je passe de l'Amitié à l'Amour sans emportement, je puis revenir de l'Amour à l'Amitié avec aussi peu de violence.



M A D R I G A L.

U'avez-vous fait de mon Amour,
Bonheur fatal, funeste Jouiſſance!
Etoit-ce pour le perdre, ô trop mal-heureux jour,
Que je vous attendois avec impatience?

Rendez, trompeur, rendez-moy mes Desirs,
Et je vous rendrai vos Plaisirs.



A

M A D * * *

E L E G I E.

A Imable *Iris*, si vous voulez apprendre
 Les maux secrets, dont ne se peut défendre
 Le plus fidele & le plus triste Amant,
 Lisez ces Vers pour savoir mon tourment;

Et s'il restoit encore dans vôtre ame
 Un sentiment favorable à ma flâme;
 S'il vous restoit encor quelque amitié,
 Ne voyez pas ma douleur sans pitié.
 Depuis le jour que mon Malheur extrême,
 Me contraignit de me laisser moy-même,
 Quand la rigueur d'un injuste courroux
 Me contraignit de m'éloigner de vous:
 Depuis le jour que j'ay quitté vos Charmes,
 J'ay tout quitté, si non mes tristes larmes:
 J'ay tout quitté, mon repos, mes plaisirs;
 Quitté l'Espoir & gardé les Desirs.
 Soit dans la foule, ou dans la solitude,
 Je m'entretiens en mon inquietude;
 Le souvenir de vos beaux Yeux absens
 Fait mon dégoût pour les objets presens.
 Je croirois être infidele à ma flâme.
 Si je voyois sans horreur quelque femme;
 Je trahirois mon innocent Amour,
 Si je passois sans ennui quelque tour.

Tom. I.

G

Les

Les grans Repas & toutes leurs délices,
Sont devenus comme autant de supplices,
Et la douceur de cette Volupté
Cede au Chagrin dont je suis tourmenté.
Triste, rêveur, sans goût & sans parole,
J'y représente un Mort, ou quelque Idole;
Mes Yeux ouverts sans aucun mouvement,
Ma Bouche ouverte aux soupirs seulement,
Le pâle Teint d'un languissant Visage.
Sont de ma mort un assuré Présage;
Et si mon Cœur montre par un soupir
Qu'il vit encore, il est prêt de mourir.
Dans les plaisirs que donne l'Harmonie,
Je m'abandonne à mon triste genie,
Et la douceur des plus tendres Accens
Si délicate autrefois à mes sens,
Ne fait plus rien qu'exciter ma foiblesse,
Au souvenir de l'objet qui me blesse;
Ne fait plus rien qu'exciter dans mon cœur
Les mouvemens secrets de ma langueur.
Ces chers Amis, dont l'esprit agreable,
Dont l'entretien me fut toujours aimable,
Ne sauroient voir le chagrin où je suis,
Sans demander ce qui fait mes ennuis;
Ce qui me donne une mélancolie,
Où mon humeur est comme ensevelie;
Ce que j'ai fait de cette liberté,
Dont si long-tems on me vit enchanté.
„ Mes chers Amis n'en soyez plus en peine,
„ Depuis qu'*Iris* me retient dans sa chaîne;
„ Depuis qu'*Iris* a voulu me charmer,
„ Pour mon malheur je ne fais plus qu'aimer:
„ Mon pauvre Cœur dans sa douce molesse
„ N'est rien qu'amour, que langueur, que tristesse;

„ Et quand il a de plus vifs sentimens,
„ C'est lors qu'*Iris* excite ses tourmens ;
„ Que sa rigueur, ou son ingratitude
„ Luy vient donner une peine plus rude.
Triste sujet de mon ressouvenir,
Dernier Malheur qui viens m'entretenir,
Ordre fâcheux de quitter tant de charmes,
Combien de fois m'as-tu coûté des larmes !
Combien de fois aux lieux les plus secrets
En ai-je fait ma plainte & mes regrets ?
O vous que j'aime ! ô vous pour qui j'endure !
Vous qui causez ma funeste Avanture ,
Au lieu de prendre un si cruel dessein,
Vous deviez mettre un Poignard dans mon sein ;
Et par la Mort que vous m'eussiez donnée,
Mettre en repos mon Ame infortunée.
Mais c'en est fait, je cede au Desespoir :
De tant de Biens que j'eus en mon pouvoir,
Je n'ai plus rien pour flater mon envie,
Que le dessein de terminer ma vie :
Tous mes regrets ont été superflus,
J'obeirai, je ne vous verrai plus.
Ma perte, *Iris*, est une perte entière,
En vous perdant, je perdrai la lumière,
Et j'aime mieux avancer mon trépas,
Que d'être en vie, & de ne vous voir pas.



A

La même

E L E G I E.

IRIS, si vous savez les Peines que j'endure,
 Depuis le jour fatal de ma triste Avanture;
 Si vous avez appris tous les maux que je sens,
 Depuis que j'ai perdu vos Charmes innocens;
 Apprenez aujourd'hui qu'en cet état funeste
 M'entretenir de vous est tout ce qui me reste,
 Et qu'un cher souvenir de mon Bonheur passé
 Fait l'unique plaisir que vous m'avez laissé.
 En ce tems bienheureux, où sans peine & sans crainte,
 Je vous parlois du mal, dont mon ame est atteinte;
 En ce tems bienheureux, j'aimois, j'étois aimé,
 Je flattois votre esprit, le mien étoit charmé.
 Touchés également, nous sentions en nos Ames
 Comme un secret rapport de nos communes flâmes;
 Un Soupir vous disoit l'excès de mon tourment,
 Vous m'en disiez autant d'un regard seulement;
 Et nos Yeux concertés dans un si doux silence
 Exprimoiént de nos Feux l'aimable violence.
 Mais si je suis encore en l'état où j'étois,
 Si je soupire encor dessous les mêmes loix,
 Vous forcez aujourd'hui votre amoureux genie,
 Et travaillez vous-même à votre tyrannie:
 Vous prenez malgré vous l'infidèle dessein
 D'étouffer l'Amitié qui reste en votre sein;
 Et votre esprit confus s'entendant mal soy-même,

Re-

Recherche les moyens d'oublier ce qu'il aime.
Pour moi de qui l'Amour ne doit jamais finir,
Je veux jusqu'à la mort aimer un souvenir,
Je veux jusqu'à la Mort conserver une Idée
Que mon ame fidele a chèrement gardée:
Mon cœur entretiendra d'inutiles desirs,
Touché du sentiment de quelques vieux plaisirs;
Et jamais sa langueur, & jamais son envie,
Ne trouveront de fin qu'en celle de ma Vie.
Qu'on ne me parle point de votre cruauté,
J'aimerai vos rigueurs aimant votre Beauté;
Et vous n'aurez jamais assez d'ingratitude
Pour pouvoir dégager ma longue servitude.
Endurer votre orgueil, souffrir votre courroux,
C'est par quelque moyen tenir encore à vous;
Et j'aime mieux, *Iris*, ressentir votre haine,
Que d'être sans amour, & de vivre sans peine.

A

La même

S T A N C E S.

IRIS, je vous aimé toujours:
Soyez ou trompeuse ou fidelle,
Rien ne peut finir mes Amours
Si vous ne cessez d'être Belle.

Ce n'est pas votre Fermeté,
Qui fera ma perseverance;
Ayez toujours de la Beauté,
J'aurai toujours de la constance.

Et

Et quand vous n'auriez plus la foi
Que vous m'avez cent fois promise;
Ce Charme qui peut tout sur moi
Ne consent pas à ma franchise.

Les avis me sont odieux :
Qui me conseille d'être Sage,
Devroit, ou m'arracher les Yeux,
Ou gâter votre beau Visage.

Encore, *Iris*, ne sai-je pas
Quand vos Beautés seroient passées,
Si je ne verrois point d'Appas
Parmi leurs traces effacées.

Peut-être ces mêmes Desirs,
De qui j'ai l'Ame possédée,
S'amuseroient aux faux plaisirs,
Que leur offrirait une idée.

Je pourrois m'en entretenir,
Et trouverois mille Artifices,
Pour tirer de mon souvenir
Le sujet de quelques délices.

Mon esprit toujours enchanté
Auroit chez luy sa complaisance;
Et j'aimerois votre Beauté,
Comme on vous aime en votre absence.

Mais je suis trop ingénieux,
A me faire une Amour nouvelle :
Je n'ay besoin que de mes Yeux ;
Iris, vous serez toujours Belle.

A

La même.

S T A N C E S.

Puis-qu'il vous faut quitter en ces funestes lieux,
Afin que mon départ ait moins de violence,
J'emporte avecque moy les Traits de vos beaux Yeux,
Et vous laisse mon cœur dans cette longue absence.

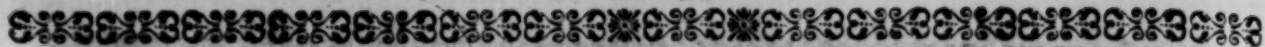
Vôtre Image fera mon plaisir le plus doux;
A toute heure, en tous lieux, j'aurai sa compagnie,
Et mon fidele esprit qui demeure avec vous,
Entretiendra souvent votre aimable genie.

Foibles amusemens d'un esprit amoureux !
Je trompe ainsi les maux dont mon Ame est blessée;
Mais ah ! qu'on est à plaindre, & qu'on est malheureux,
Quand on se fait des Biens par la seule pensée.

Adieu, charme secret, dont vous touchez les Cœurs;
Adieu, chers entretiens, adorable Visage;
Adieu, je laisse tout, excepté mes langueurs,
Qui me suivront toujours en ce fâcheux Voyage.

Helas ! je vais quitter l'objet de mon Amour;
Je me quitte moy-même, & si ma triste envie
Ne se flattoit encor de l'espoir du Retour,
En vous laissant, *Iris*, je laisserois la vie.

A



A

La même

S T A N C E S.

JE n'entens plus parler de vous;
 Vous cachez à mes yeux votre aimable Visage;
 Votre esprit même est en courroux,
 Que le mien garde encor les traits de votre Image :
 Vous haïssez en moy jusqu'à mon souvenir,
 Dont jamais vos Beautés ne seront effacées;
 Pour achever de me punir
 Il ne vous reste plus qu'à m'ôter les pensées.

Mais donnons à nos Sentimens
 L'agréable douceur qu'apporte la vangeance,
 Pensons, pensons à tous momens
 A l'ingrate Beauté qui m'en fait la défense :
 Tirons *d'Iris* un bien qu'elle ne sache pas,
 N'appellons point ses Yeux à faire nos Délices,
 Et jouissons de ses Appas,
 Bien loin des cruautés qui causent nos supplices.

Ah ! que d'inutiles desirs,
 Que de vains mouvemens excitent ma Colere !
 N'ai-je pas perdu mes plaisirs,
 Depuis que ma langueur commence à luy déplaire ?
Iris, contentez-vous aux dépens de mon sort,
 Je veux vous satisfaire une fois en ma vie,
 Je vous garde encore ma Mort,
 C'est là le dernier charme à toucher votre envie.

A

A

La même

S T A N C E S.

SI vous savez que je vous aime,
Sachez aussi le mal extrême
Que je sens loin de vos Appas;
Iris, la douleur de l'Absence
Est un mal qu'on ne connoît pas,
Si l'on n'en fait l'expérience.

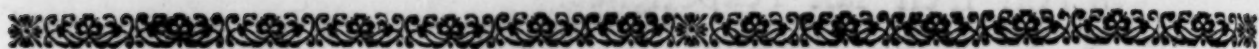
Mon Tourment ne se peut dépeindre,
J'ai beau soupirer & me plaindre,
Beau pousser de tristes accens;
Helas! j'ai des Langueurs secrètes
Qui ne s'expliquent pas aux Sens
Par de si foibles Interpretes.

Il faut souffrir ce que j'endure
Pour savoir la peine si dure
Dont je suis sans cesse agité:
Une Ame contente & paisible
Ne conçoit pas la Verité
Des Maux, où je me voi sensible.

Je n'ai pas l'humeur assez vaine,
Pour croire qu'une même Peine
Soit commune à nos sentimens;
J'en souffre seul la violence,
Et connois bien que mes tourmens
Troublent peu vôtre indifférence.

Tandis que la Mélancolie
Où mon ame est ensevelie,
M'ôte l'usage des plaisirs ;
Tandis que parmi les délices
Pour qui j'avois tant de desirs
J'entretiens mes secrets supplices :

Vous n'avez rien qui vous tourmente,
Toujours tranquille, indifférente,
Vous possédez le bien présent ;
Et ces délicates Tristesses
Que l'on conçoit pour un absent,
Vous semblent de sottes Tendresses.



A

La même

S T A N C E S.

MEs Yeux, mes inutiles Yeux,
Vous savez bien que dans ces lieux
Iris fait toujours sa demeure ;
Et si proche de ses Appas,
Ingrats ! vous souffrez que je meure
Du chagrin de ne la voir pas.

Vous avez donc mis en mon Cœur
La triste & secrete langueur,
Qui consume aujourd'huy ma vie ;
Pour servir si mal mes Desirs
Et refuser à mon envie
Vôtre secours & mes plaisirs.

Mes

Mes Yeux, Cause de mes Ennuis ;
Puis que dans ces lieux où je suis,
Pour vous seuls *Iris* est absente ;
Mon Esprit plus ingénieux,
Qui toujours me la représente
Fera vôtre office, mes Yeux.

A

La même

C H A N S O N.

VOus avez trompé mes Desirs
Par des esperances bien vaines ;
Et sans goûter de vos plaisirs,
J'ay ressenti toutes vos peines :
Amour, c'est trop longtems souffrir,
Je veux me plaindre, & puis mourir.

Ecoutez mes derniers Accens,
Soyez un moment favorable ;
Iris, laissez toucher vos sens
A la Douleur d'un Misérable ;
Un mot, un larme, un soupir ;
Et je suis tout prêt de mourir.



C A R A C T È R E

D E M A D A M E

L A

COMTESSE D'OLONNE.

JE ne pense pas être plus heureux à votre Caractère, que nos Peintres à votre Portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur Reputacion. Jusqu'ici nous n'avons point vû de Beautés si achevées, qui ne soient allées chez eux pour y chercher de certaines Graces, ou pour s'y défaire de quelques Défauts. Vous seule, Madame, êtes au dessus des Arts qui savent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureusement; jamais sans vous avoir beaucoup intéressée, & fait perdre autant d'avantages à une Personne accomplie, qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne le sont pas.

Si vous n'êtes gueres obligée à la Peinture, vous l'êtes encore moins à la Curiosité des Ajustemens. Vous ne devez rien ni à la Science d'autrui, ni à votre propre Industrie; & pouvez en repos vous remettre à la Nature, des soins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuses, je ne conseillerois pas aux autres de s'y fier.

En effet, la plupart des Femmes ne sont agréables que par les Agrémens qu'elles se font. Tout ce qu'elles mettent pour se parer, cache des Défauts. Tout ce que l'on vous ôte de votre parure, vous rend quelque Grace; & vous avez autant d'intérêt à revenir
pure-

purement au naturel, qu'il leur est avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuserai point à des Louanges générales, aussi vieilles que les Siècles. Le *Soleil* ne me fournira point de Comparaison pour vos Yeux, ni les *Fleurs* pour votre Teint. Je pourrois parler de la régularité du Visage, de la délicatesse des Traits, des agréments de la Bouche; de ce Cou si poli & si bien tourné; de cette Gorge si bien formée. Mais au delà des plus curieuses Observations, il y a mille choses en vous à penser, qu'on ne peut bien dire; & mille choses qu'on sent mieux qu'on ne les pense.

Croyez-moi, Madame, ne confiez le soin de votre Gloire à personne: car assurément vous n'êtes jamais si bien qu'en vous même. Paroissez au milieu des Portraits & des Caractères, & vous défairez toutes les Images, qu'on sauroit donner de vous.

Après vous avoir bien admirée; ce que je trouve de plus extraordinaire c'est que vous ayez comme ramassé en vous les Charmes divers des différentes Beautés: ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui pique, ce qui touche.

Votre Caractère proprement n'est point un Caractère particulier; c'est celui de toutes les belles Personnes. Tel a résisté à des Beautés fières, qui s'est laissé gagner à des Beautés délicates. La Délicatesse a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu se soumettre à la Fierté.

Vous seule êtes le foible de tout le monde. Les Emportés y trouvent le sujet de leurs transports: les Ames passionnées reprennent leur tendresse & leur langueur. Esprits differens, diverses Humeurs, Tempéramens contraires; tout est sujet à votre Empire.

Ceux qui n'étoient nés ni pour donner, ni pour recevoir de l'Amour, conservent la première de ces qualités, & perdent malheureusement l'autre. De-là vient qu'il y a quelque ressemblance entre la chaleur de vos Amis, & la passion de vos Amans; qu'on ne sauroit vous admirer sans intérêt; que le jugement des simples Spectateurs n'est pas libre. De-là vient enfin que tout aime où vous êtes, excepté vous, qui demeurez seule insensible.

Juf.

Jusqu'ici j'ay rendu une partie de ce que je devois à votre Beauté, & ce n'est pas une de vos moindres louanges, que j'aye pu vous louer si long-tems. Présentement il est juste que je me donne quelque chose à moy-même, & qu'en parlant de votre Esprit & de votre Humeur, je me laisse aller à la mienne.

Je ne dirai que des Veritez; & de peur que vous ne croyiez qu'elles vous soient toutes désavantageuses, je commencerai pas les charmes de votre Conversation, qui ne cedent en rien à ceux de votre Visage.

Où, Madame, on n'est pas moins touché de vous entendre, que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée, & faire voir en *France*, comme on a vû en *Espagne*, quelque Avanture de *la Belle Invisible*.

On n'a jamais remarqué tant de politesse qu'en vos Discours; ce qui est surprenant, rien de si vif, & de si juste: des choses si heureuses & si bien pensées.

Mais finissons des Louanges dont la longueur est toujours ennuyeuse, quelques veritables qu'elles soient; & préparez vous à souffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous. Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ai pas moins eu à le découvrir. Il m'a fallu faire des recherches profondes; & après une étude fort difficile, voicy les Défauts que j'ay remarquez.

Je vous ai vû souvent estimer trop des gens médiocres; & dans certaines Docilités soumettre votre Jugement à celui de beaucoup de Personnes qui n'en avoient point.

Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'Habitude. Ce que d'abord vous avez jugé grossier fort sagement, vous paroît à la fin délicat sans raison; & quand vous venez à guerir de ces erreurs, c'est plutôt par un retour de votre Humeur, que par les reflexions de votre Esprit.

Quelquefois, Madame, par un mouvement contraire, pour penser trop, vous passez la Verité du sujet; & les Opinions que vous formez sont des choses plus fortement imaginées, que solidement connûes.

Pour vos Actions, elles sont également innocentes & agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites Formalités, qui sont de véritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'Opinion des Sots, & le chagrin de ceux que votre Mérite fait vos Ennemis.

Les Femmes, vos Ennemies déclarées, sont contraintes de nous avouer mille Avantages que vous avez reçus de la Nature. Il y a des Occasions, où nous sommes obligés de leur confesser qu'on pourroit les ménager mieux, & que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en feroient faire.

Je finirai par vos Inégalitez, dont vous faites vous même une agréable peinture. Elles sont fâcheuses à ceux qui les souffrent. Pour moi, j'y trouve quelque chose de piquant; & je voi, quand on se plaint le plus de l'Humeur, que c'est alors qu'on s'intéresse le plus pour la Personne.

Quoiqu'il en soit, tant s'en faut qu'on puisse prendre avantage sur vous, qu'on n'y feroit prendre de mesure. On vous desoblige aisément sans y penser; & même le dessein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplu. Croyez-moi, Madame, il faudroit être bien heureux pour trouver de bons momens avec vous, & bien juste pour les prendre. Ce qu'on peut dire véritablement, après vous avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien de si malheureux que de vous aimer; mais rien de si difficile que de ne vous aimer pas.

Voilà, Madame, les observations d'un Spectateur qui, pour juger de vous plus sainement, a pris soin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour se garantir a été de vous éviter autant qu'il a pu: encore n'est ce pas assez de ne vous voir point, quand on vous a vûe; & ce remède ailleurs infallible n'apporte pas une sûreté entière sur votre sujet.

Peut-être me direz-vous, qu'un homme qui a des sentimens un peu tendres, n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux. Mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît, je n'en aurai point à me démentir. Un discernement qui ne vous semble pas être avantageux, ne feroit subsister qu'en votre Absence:

car,

car, pour répéter ce que j'ay déjà dit; paroissez, Madame, au milieu des Portraits & des Caractères, & vous défairez toutes les Images qu'on sauroit donner de vous.



L E T T R E

A

*Madame la Comtesse d'OLONNE, en luy
envoyant son Caractère.*

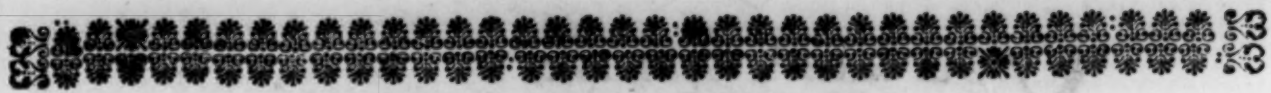
JE vous envoie votre *Caractère*, qui vous explique le sentiment general, & vous apprend, qu'il n'y a rien en *France* de beau que vous. Ne soyez pas assez rigoureuse à vous-même, pour vous dénier une justice que tout le monde vous rend. La plupart des Dames se laissent persuader aisément, & reçoivent avec plaisir de douces Erreurs. Il seroit bien étrange que vous ne voulussiez pas croire une Verité agréable.

Outre l'Opinion publique, le Jugement de Madame de *Longueville* est pour vous. Rendez vous y sans scrupule, & vous croyez hardiment, puisqu'elle le croit, la plus belle chose qu'on ait vûe.

De votre Beauté, Madame, je passe aux Maux qu'elle cause; je passe aux Malades, aux Mourans qu'on voit pour vous. Ce n'est pas à dessein de vous rendre pitoyable: au contraire, si vous suivez mon conseil, il en coûtera la vie à quelque Malheureux. Il y a trop longtems que les Poëtes, & les faiseurs de Romans, nous entretiennent de fausses Morts. Je vous en demande une véritable; & ce vous sera un fort beau titre qu'un trépas dont on ne puisse douter. De cinq ou six Malades que je connois, choisissez Celuy que vous voudrez honorer de vos dernieres rigueurs; Vous n'aurez pas beau-

beaucoup à faire pour le conduire de la Maladie à la Mort. Faites
le mourir promptement pour votre satisfaction, & celle de

Vôtre, &c.



A

*Madame ***.*

S O N N E T.

QUE vous faites languir un pauvre Malheureux,
Je ne trouve avec vous, ni Douceur ni Colère,
Et votre Esprit adroit ménage un Amoureux,
Evitant de fâcher aussi bien que de plaire.

Si vous voulez m'aimer je seray trop heureux ;
Et si vous voulez prendre un sentiment contraire,
Quand il faudra souffrir un Mal si rigoureux
Les Reproches au moins pourront me satisfaire.

J'ay beau par ma Tendresse exciter vos soupirs ;
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desirs
Vous ne répondez rien à ce pressant langage :

Puis qu'il ne vous plaît pas que mon Sort soit plus doux,
Eh ! de grace, *Philis*, faites-moi quelque Outrage,
Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.

D I X A I N.

Vous faites la Spirituelle,
 Nous laissant tout à deviner,
 Ainsi que vous faites la Belle
 Avec votre Art de façonner;
 Il ne sort rien de votre Bouche,
 Vieille *Caliste*, qui nous touche,
 Tout votre Esprit dépend de nous;
 Et quiconque auroit la malice
 De penser aussi peu que vous,
 Vous rendroit un méchant Office.

A

M A D ***.

S T A N C E S.

Laissez-là nos jeunes Desirs
 Où votre Vertu s'intéresse;
 Cette rigueur pour les plaisirs
 Sent le chagrin de la Vieillesse.

Autrefois vous avez été
 De ces Belles que l'on renomme,
 Et jamais votre cruauté
 N'a fait mourir un honête homme.

Vons

Vous fûtes jeune comme nous ;
Pour consoler votre tristesse,
Nous aurons enfin comme vous
Tous les Dégouts de la Vieillesse.

Helas ! nous y viendrons un jour ;
Nous verrons ce triste passage,
Et laisserons-là nôtre Amour
Comme vous vôtre beau Visage.

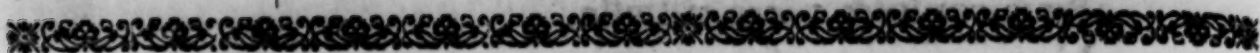
Nos Traits devenus odieux,
Nos Beautés toutes effacées,
Seront la honte de nos Yeux,
Et la douleur de nos pensées.

Mais aujourd'hui que nos Appas
Respirent l'Amour & la joye ;
Pourquoi ne jouïrons-nous pas
Des biens que le Ciel nous envoie ?

Lorsque vos esprits languissans
Perdent ces douceurs légitimes,
Des moindres plaisirs de nos Sens
Vôtre chagrin se fait des crimes.

Toujours vôtre Séverité
S'oppose à nôtre jeune envie,
Et d'une sotte Antiquité
Tire une règle à nôtre Vie.

Ou laissez nous vivre en ces lieux
Comme il plait à nos Destinées ;
Ou veuille la bonté des Cieux,
Borner le Cours de vos Années.



A
MADAME ***.

S T A N C E S.

Bien-heureux qui vit sans Chimère,
Qui pour un Bien imaginaire
N'a point d'inutiles desirs;
Heureux dont l'Esprit se contente
De vrais & solides plaisirs,
Sans languir d'une vaine attente.

Oh! qu'une Femme est aveuglée
Quand sa Passion déreglée,
Trouble le repos de ses jours;
Qui se met un Heros en tête,
Et fait l'objet de ses amours
De quelque faiseur de Conquête.

Philis, en vain une Maîtresse
Par quelque obligeante caresse
Flate leurs Inclinations;
La violence du Génie
Qui fait le joug des Nations,
Fait aussi vôtre Tyrannie.

Jamais nos soupirs & nos larmes,
Ces tendres effets de vos Charmes
Qui font nos plaisirs les plus doux;
Jamais l'aimable violence
De nos douleurs & de vos coups,
N'ont troublé leur Indifférence.

Un Orgueil chagrin & sévère
Aux soins de servir & de plaire
Ne peut soumettre leurs desirs;
Et ces fiers Tyrans de la Vie
Vous regardent dans leurs plaisirs
Comme Esclave de leur envie.

Je perds d'inutiles paroles,
Mes raisons sont raisons frivoles,
Pour guerir un esprit gâté;
Philis, la grandeur & la Pompe
Ont surpris votre Vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

Si les Dieux venoient sur la Terre
Avec leur Foudre, leur Tonnerre,
Et tout l'Equipage des Cieux;
Vos Heros quitteroient la place,
Et d'un Esprit si glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

Après une telle Avanture
Je pense qu'une Créature
N'oseroit pas vous approcher;
Et les Amours de race humaine
Pourroient bien alors se cacher
Auprès d'une Femme si vaine.

Philis, je serois téméraire
Si j'espérois de pouvoir plaire
A vos desirs ambitieux;
Un pauvre Mortel se retire;
Parmi les Heros ou les Dieux,
Cherchez un Amant qui soupire.

A

La même

S T A N C E S.

JE ne viens point devant vos Charms
 Avec des soupirs & des larmes,
 Pour adoucir vôtre Fierté;
 Je viens irriter vôtre haine,
 Et chercher dans sa cruauté
 Vôtre dernier Outrage, & ma dernière peine.

Soyez, soyez impitoyable;
 Le Desespoir d'un Misérable
 N'a besoin que de vos rigueurs:
 La plus aimable Complaisance
 Flateroit en vain mes langueurs,
 Aujourd'hui le Trépas fait ma seule esperance.

O Dieux, vous écoutez ma plainte,
 Et déjà je ressens l'atteinte
 Qui va finir mon triste Sort;
 Adieu, trop ingrate Maîtresse,
 Adieu, le soupir de la Mort,
 Est l'unique soupir qu'un Malheureux vous laisse.



E P I G R A M M E.

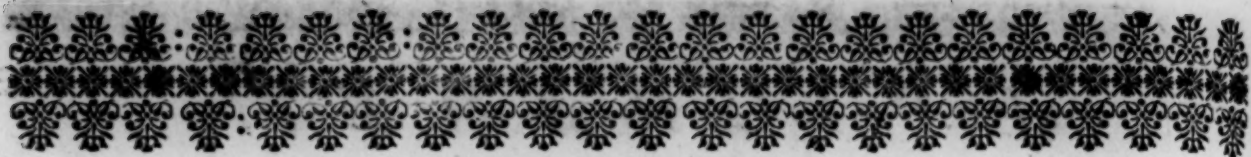
Estre sans Vertu Prétieuse,
 Faire la Belle sans beauté,
 Par une adresse ingénieuse
 Qui soutient vôtres Vanités;
 Ne rien devoir à la Nature,
 Mais par une heureuse imposture
 Abuser l'Esprit & les Yeux;
 Mettre la laideur en usage,
 N'est-ce pas vous vanger des Dieux,
 Qui formerent vôtres Visage,
 Pour estre un objet odieux.

E P I G R A M M E.

Tres difficile, & fort peu Délicat,
 Le Président * condamne chaque Plat,
 Quand à dîner un Amy le convie;
 Les Mets d'un autre il blâme sans raison,
 Et sans raison il passeroit sa Vie
 A louer tout en sa propre Maison.



* Le Président
 Tambonneau.
 C'étoit un hom-
 me sans goût
 qui vouloit fai-
 re le difficile sur
 la bonne chere
 M. de St. Evre-
 mond se tron-
 vant avec luy à
 un grand Re-
 pas, que donnoi-
 le Commandeur
 de Souvré, fit
 cette Epigram-
 me.



S T A N C E S.

PHILIS en tournant ses beaux Yeux,
 Semble n'en vouloir rien qu'aux Dieux,
 Et n'en veut qu'à la Créature;
 Je voi dans sa triste langueur,
 Que le Ciel moins que la Nature
 Fait le mouvement de son Cœur.

Les plus Devots, les plus grands Saints,
 Tiennent pour Miracles certains
 Des langueurs toutes naturelles;
 Et l'excès de sa Passion
 Fait ces extases infideles,
 Qu'on donne à sa Devotion.

Mais, grands Dieux! vous le voulez bien,
 Un Cœur brûlant comme le sien
 Vit-il d'Encens & de Fumée?
 Et croyez-vous avec raison,
 Contenter une Ame enflammée
 Par le Jeûne & par l'Oraison?

Dûssai-je vous mettre en Courroux,
 Je connois *Philis* mieux que vous,
 Je connois ce qui la contente;
Philis cherche dans les saints lieux
 Une Amour bien plus succulente
 Que celle de vous autres Dieux.

Philis fait se mettre à genoux,
Philis levant les yeux vers vous
Vous fait la petite Requête;
Et l'on peut dire sans mentir
Que par fois il entre en la tête
Quelque sorte de repentir.

Si *Philis* perdoit un Amant,
Je croi qu'au fort de son Tourment
Elle auroit recours à vous autres;
Mais au premier Objet d'Amour,
Ma foi, bons Dieux, elle est des nôtres,
Et vous fait une fausse cour.

Sensible à de nouveaux Deseins,
Dans les entretiens les plus saints,
Vous croyez *Philis* occupée;
Et la grimace de ses Vœux,
Dont votre Sagesse est dupée,
Cache ses veritables Feux.

Pour conserver nôtre repos
Il seroit assez à propos
Que nous fissions quelque partage;
Prenez ses craintes & ses pleurs,
Et n'esperez rien d'avantage
Que de jouir de ses douleurs.

Par tout où la rage du Sort,
De l'effroy que donne la Mort,
Trouble les plaisirs de la Terre;
Et par tout où votre courroux
S'arme d'Eclairs & de Tonnerre
Que *Philis* se mette à genoux:

Que dans la tristesse & le deuil
Qu'apporte l'horreur du Cercueil,
Philis se couvre de ténèbres ;
Et que ses Esprits languissans
Se flatent dans vos Chants funebres
De leurs pitoyables accens.

Mais aussi pour l'amour de vous,
Que son Cœur ne soit pas moins doux,
Quand nous la tiendrons en Ruelle ;
Et que d'un langage odieux
Faisant sottement la Pucelle,
Philis n'allegue pas les Cieux.

Par tout où l'on se divertit,
Par tout où l'on chante, où l'on rit,
Vous n'entrerez point avec elle ;
Et son Ange avec le Suivant
Entretiendra sa Demoiselle
Derrière quelque Paravant.

Nous retenons tous ses desirs ;
Nous retenons ses vrais Soupirs,
Témoins du pouvoir de nos Charmes ;
Et nôtre Empire le plus doux
Est de voir répandre des larmes,
Qu'Amour fait couler devant nous.

Philis dans nôtre éloignement
Cache son amoureux Tourment
Sous une feinte Pénitence ;
Et les pauvres Dieux sont touchés
De la douleur de nôtre Absence,
Et du desir de ses péchés.

Ce n'est pas qu'en des Voluptés
Où les sens sont plus emportés
Elle ne soit inquiétée;
Parmy des mouvemens divers,
Les retours d'une Ame agitée
M'ont été souvent découverts.

O vous ! qui regnez dans les Cieux,
Goûtez en repos de ces lieux
Les félicités éternelles ;
Laisant à nos Yeux, à nos mains,
Chercher ces douceurs naturelles,
Qui se trouvent chez les Humains,

Vous avez chez vous vos Attraits ;
Et comme vous êtes parfaits,
Tout vôtre bien est en vous-mêmes :
Hélas ! nous n'avons rien de nous :
T'aimer, *Philis* ; que tu nous aimes,
C'est nôtre Plaisir le plus doux.

Jouïssons de nôtre Printems ;
Il faut au plus beau de nos Ans
Cueillir les fleurs de la Jeunesse ;
C'est le partage des Mortels,
Et ce qu'un autre âge nous laisse
Doit suffire pour les Autels.





L E T T R E

A

MADAME ***.

Quelque violente que soit mon Amitié, elle me laisse assez d'Esprit pour vous écrire avec moins d'Emportement que de coutume. Et à vous dire vrai, j'ai quasi honte de vous envoyer des Soupirs de campagne, qui n'ont ni la douceur, ni la Délicatesse de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils sont, il faut de nécessité que je les hazarde, & que je vous fasse souvenir de moy dans un tems, où tout le Monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevûe de vôtre sainte Mere, & de toute vôtre pieuse Famille n'ait été accompagnée de beaucoup de Pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette Mere des larmes civiles & respectueuses, comme une Fille bien née : Mais vous savez trop le Monde pour donner de veritables tendresses aux chagrins des Prudes, dont la Vertu n'est qu'un Artifice pour vous priver des Plaisirs qu'elles regrettent.

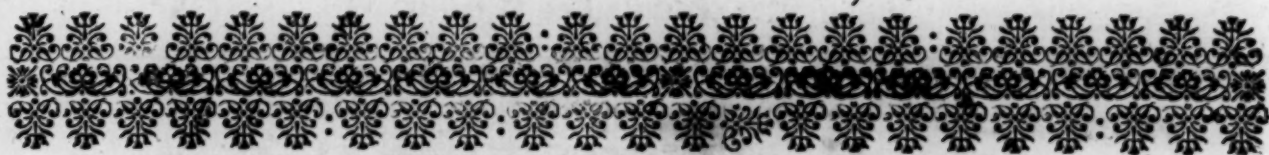
C'est assez d'avoir obéi une fois, & sacrifié vôtre repos à une Complaisance que peut être vous ne lui deviez pas. Elle est injuste, après avoir exigé de vous une si dure Obéissance, de vouloir régler vos inclinations, & de contraindre la seule chose qu'elle vous a laissée.

On aime ce qui plaît, & non point ce qui est permis : & si pour
aimer

aimer il faut demander congé à vos Parens ; de l'humeur que je les connois, vos Amours seront rares dans votre Vie.

Mais peut-être que je vous fais un Discours fort inutile, & qu'en l'état où vous êtes, je dois plus craindre ceux qui vous conseillent d'aimer, que ceux qui vous le défendent. Peut-être que vous suivez les Avis que je vous donne, en vous moquant des Réprimandes d'une Mere. Mais que sai-je si la pauvre Mere, à qui je veux tant de mal, n'est pas dans mes intérêts ; & si pour empêcher une Amitié naissante, elle ne vous laisse pas la liberté d'aimer une Personne éloignée ?

J'ai sujet de me louer de votre fermeté jusqu'ici : je doute neantmoins qu'une Idée le puisse disputer longtems contre un Visage, & un souvenir contre des Conversations. J'ay trop d'inquiétude pour laisser plus longtems l'avantage de la Présence, à ceux qui vous voient. Il n'y a point d'Affaires qui m'empêchent de me rendre bientôt auprès de vous. En attendant que je vous entretienne de ma passion, souvenez-vous des Sermens que vous m'avez faits, de m'aimer toute votre Vie.



A

*Mr. le Marquis de ***.*

S T A N C E S.

MArquis, on dit par tout que vous êtes aimable ;
Mais votre Serviteur ne vous déguise rien ;
Vôtre entretien galant, votre Esprit agréable,
Ne sauroit contenter que des Femmes de bien.

Vous

Vous êtes en horreur à nos Voluptueuses ;
Et celles qui n'ont pas un chaste sentiment,
Laissent très-volontiers jouir les Vertueuses
Des stériles discours d'un inutile Amant.

Vous demandez toujours lorsque l'on vous refuse ;
Mais si le prude Objet longtems sollicité,
Ne vous oppose plus qu'une légère excuse,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

Celle qui vainement le Plaisir se propose,
Qui pour vous contenter n'ose rien à demi ;
En vous accordant tout, que fait-elle autre chose
Que chasser un Galant & faire un Ennemi ?

Tant que vous gouvernez les belles Créatures,
Vous ne souhaitez rien que d'innocens Plaisirs ;
Et jamais entre vous on ne voit de Ruptures,
Si ces Belles n'ont eû quelques vilains desirs,

Vous pouvez rétablir la Vertu d'une Dame ;
Je connus autrefois un soupçonneux Mari,
Qui se tint assuré de l'honneur de sa Femme,
Dés lors que l'on vous crût être son Favori.

* Il couroit
dans ce tems-là
des Vaudevill-
les sur l'avant-
ure d'une Da-
me, que son
Mari avoit
fait mettre au
Convent des
Feuillantines ;
Ce qu'il fit qu'on
appella Feuill-
lantines les
Chansons Ga-
lantes, qui fu-
rent faites sur
le même Air.

Si vous aviez aimé cette humeur Libertine,
Sur qui toute la France a fait tant de Chansons,
Nous n'aurions eu jamais la moindre *Feuillantine* *
A réjouir le peuple & les jeunes garçons.

Jaloux, il ne faudroit ni de Murs, ni de Grilles,
Si vous n'aviez à craindre autre Amour que le sien ;
Vous auriez de l'honneur, Cocus, dans vos Familles,
Si vous aviez à faire à d'aussi gens de bien.

Bons Dieux ! que de Bonheur en des Maisons honnêtes ;
De trouver un Amant & si sage & si doux ;
Un Amant, qui ne sert qu'à troubler les Conquêtes
De quelqu'autre Galant moins retenu que vous.

Si l'on faisoit raison à votre Continence,
Vous seriez le sujet de mille beaux Discours ;
Et Monsieur du *Bellay* feroit voir à la France
Quelque pieux Roman de vos chastes Amours*.

Quand le Pere *Caussin* nous donna la *Cour sainte* †,
Vous pouviez y prétendre une assez bonne part ;
Et vous avez de luy juste sujet de plainte
D'y voir plutôt que vous le Chevalier *Bayart* ‡.

Je sai bien que d'ailleurs vous avez quelque Vice,
Que vous avez encor de mauvais sentimens ;
Et s'il est vray qu'un jour le grand Dieu nous punisse,
Vous devez redouter ses justes Châtimens.

Vous vous laissez souvent emporter au Blasphême,
Vous ne sauriez souffrir l'affront d'un Démenti ;
Vous ne faites jamais Vendredy, ni Carême,
Mais vous baisiez bien moins que Monsieur de *Renti* §.



* Jean Pierre le Camus, Evêque du Bellay a composé quelques Romans pleins d'Onction & de Piété.

† Le Pere Caussin Jésuite, a fait un Livre de Devotion, intitulé la Cour Sainte. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.

‡ C'étoit un si brave, & si galant Homme, qu'il mérita d'être appelé le Chevalier sans reproche.

§ Le Marquis de Renti mourut à l'Age de 37. Ans, pour avoir gardé une Chasteté trop rigide. Le Pere St. Jure Jésuite, a écrit sa Vie.

A

MAD ***.

S O N N E T.

Vous m'ordonnez de vous voir rarement,
Et pour souffrir l'extrême Violence,
Que peut donner un amoureux Tourment,
Vous m'ordonnez de garder le silence :

Parler à vous le plus innocemment,
Seroit aller contre votre deffence;
Vous vous fâchez d'un Regard seulement,
Et les Souûpirs font la derniere Offence.

Arrêtez là vos injustes rigueurs,
N'ordonnez rien à mes tristes langueurs,
N'ordonnez rien à ma secrete Flâme :

Vous pouvez tout sur ma Bouche & mes Yeux,
Mais je ferai le Maître de mon Ame,
Et j'aimerai, malgré vous & les Dieux.



A

A

*Madame ***.*

S T A N C E S.
I R R E G U L I E R E S.

MEnagez mieux le Repos de ma Vie :
Auprès de vous je n'ay pas une envie,
Que je ne craigne une faveur ;
Lorsque je vous trouvai si Belle,
Je m'attendois que vous seriez cruelle,
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

Soyez à mon Tourment un peu moins pitoyable ;
Vôtre Bonté fera sans doute un Misérable ;
Et sans la grace des refus,
Beaux Yeux, je ne vous verray plus.

Si le noble Orgueil de vos Charms
Se payoit de mes humbles Larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux desirs ;
Tant que vous ferez inhumaine
Je ne refuse aucune peine,
Mais je meurs de frayeur au danger des Plaisirs.





S U R

LES INGRATS.

IL y a des hommes, que la Nature a formés purement Ingrats. L'Ingratitude fait le fond de leur Naturel. Tout est ingrat en eux; le Cœur ingrat, l'Ame ingrate.

On les aime, & ils n'aiment point; moins pour être durs & insensibles, que pour être ingrats au bien qu'on leur veut. C'est l'*Ingratitude du Cœur*, qui de toutes les Ingratitudes est la plus contraire à l'humanité; Car il arrive à des personnes Généreuses de se défaire quelquefois du souvenir d'un Bienfait, pour ne plus sentir la gêne importune, que leur donnent certaines Obligations. Mais l'Amitié a des Noeuds qui unissent, & non des Chaînes qui lient; & sans avoir quelque chose de fort opposé à la Nature il n'est pas possible de résister à ce qu'elle a de plus engageant, & de plus doux.

Je croirois qu'il n'est pas permis aux Femmes de résister à un si légitime Sentiment, quelque prétexte que leur donnent les égards de la Vertu. En effet elles pensent être Vertueuses, & ne sont qu'Ingrates, lors qu'elles refusent leur Affection à des gens passionnés, qui leur sacrifient toutes choses.

Se rendre trop favorables, feroit aller contre les droits de l'Honneur: se rendre trop peu sensibles, c'est aller contre la Nature du Cœur, qu'elles doivent garantir du trouble, s'il est possible, & non pas deffendre de l'impression.

L'*Ingratitude de l'Ame* est une disposition naturelle à ne reconnoître aucun Bienfait, & cela sans Considération de l'Interêt. Car l'Esprit d'Avarice empêche quelquefois la Reconnoissance, pour ne
pas

pas laisser aller un bien que l'on veut garder : mais l'Ame sans aucun motif, se porte à ne pas répondre aux Obligations qu'elle reçoit. Il y a une autre espèce d'Ingratitude fondée sur l'Opinion de notre Mérite, où l'Amour propre nous représente une grace que l'on nous fait, comme une justice que l'on nous rend.

L'amour de la Liberté a ses Ingrats, comme l'Amour propre a les siens. Toute la sujétion qu'il fait permettre est seulement pour les Loix. Ennemi d'ailleurs de la Dépendance il hait à se souvenir des Obligations, qui luy font sentir la supériorité du Bienfaiteur. De là vient que les Républicains sont Ingrats. Il leur semble qu'on ôte à la Liberté ce que l'on donne à la Gratitude. *Brutus* se fit un Mérite de sacrifier le sentiment de la Reconnoissance à celui de la Liberté. Les Bienfaits luy devinrent des Injures, lors qu'il commença à les regarder comme des Chaînes; & pour tout dire, il peut tuer un Bienfaiteur, qui alloit devenir un Maître. Crime horrible à l'égard des Reconnoissans : Vertu admirable à l'égard des Partisans de la Liberté.

Comme il y a des hommes, purement Ingrats, par les véritables sentimens de l'Ingratitude, il y en a de purement Reconnoissans par un plein sentiment de Reconnoissance. Leur Cœur est sensible non seulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut; & leur Ame est portée d'elle même à reconnoître toute sorte d'Obligations.

Suivant les diversités, qui se trouvent dans la Reconnoissance, aussi bien que dans l'Ingratitude, je dirai qu'il y a des Ames basses, qui se tiennent obligées de tout, comme il y a des humeurs Vaines, qui ne se tiennent obligées de rien.

Si l'Amour propre a ses Ingrats présomptueux, la défiance du Mérite a d'imbecilles Reconnoissans, qui reçoivent pour une faveur particulière la pure justice qu'on leur rend. Cette défiance de Mérite fait le penchant à la sujétion, & le penchant à la sujétion fait une sorte de faux Reconnoissans. Ceux-cy embarrassés de la Liberté, & honteux de la Servitude, se font des Obligations qu'ils n'ont pas, pour se donner un prétexte honnête de Dépendance.

Je ne mettrai pas au nombre des Reconnoissans certains Misérables, qui se tiennent obligés du Mal, qu'on ne leur fait pas : Non seulement ils servent, mais dans la Servitude ils n'osent envisager aucun bien. Tout ce qui n'est pas rigueur est pour eux un traitement assez favorable ; Ce qui n'est pas Injure leur semble Bienfait.

Il me reste à dire un mot d'une certaine Reconnoissance des Gens de Cour, où il y a moins d'égard pour le passé, que de Desein pour l'avenir. Ils se tiennent toujours obligés à ceux, que la Fortune a mis dans un poste, où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée des Graces qu'ils n'ont pas reçues, ils gagnent l'Esprit des Personnes, qui en peuvent faire, & se mettent industrieusement en état d'en recevoir. Cet Art de Reconnoissance n'est pas bien assurément une Vertu ; mais c'est moins un Vice, qu'une Adresse, dont il n'est pas défendu de se servir, & dont il est permis de se défendre.

Les Grands à leur tour se servent d'un Art aussi délicat pour s'empêcher de faire les Graces, que peut l'être celui des Courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des Biens qu'ils n'ont pas faits, comme les Courtisans en avoient qu'ils n'ont pas reçûs ; & se plaignant toujours des Ingrats sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte spécieux de n'obliger jamais.

Mais laissons ces Affectations de Reconnoissance, & ces plaintes Mistérieuses sur les Ingrats, pour vous dire ce qu'il y auroit à désirer dans la Prétention des Bienfaits. Je désirerois en ceux qui les prétendent moins d'Adresse que de Mérite ; & en ceux qui les distribuent plus de Justice que de Générosité.

La Justice a des égards : sur tout dans la distribution des Graces, elle fait régler la Liberalité de celui qui donne, & considère le Mérite de celui qui reçoit. La Générosité avec toutes ces Circonstances est une Vertu admirable : sans la Justice, c'est le Mouvement d'une Ame véritablement Noble, mais mal réglée ; Ou une Fantaisie libre & glorieuse, qui souffre comme une gêne toute dépendance de la Raison.



L E T T R E

A

MADAME ***.

IL n'y a rien de si honnête qu'une ancienne Amitié, & rien de si honteux qu'une vieille Passion. Détrompez-vous du faux Mérite d'être fidele, & croyez que la Constance est la chose du Monde qui fait le plus de tort à la Réputation d'une Beauté. Qui fait si vous n'avez voulu aimer qu'une seule Personne, ou si vous n'avez pû avoir qu'un seul Amant ? Vous pensez pratiquer une Vertu, & vous nous faites soupçonner plusieurs Défauts.

Mais que d'Ennuis accompagnent toujourns cette miserable Vertu ! Quelle difference des dégoûts de vôtre Attachement, à la délicatesse d'une Passion naissante ! Dans une Passion nouvelle, vous trouverez toutes les heures délicieuses : les jours se passent à sentir de moment en moment qu'on aime mieux. Dans une vieille habitude le tems se consume ennuieusement à aimer moins. On peut vivre avec des Indifferens, ou par bienséance, ou par la nécessité du Commerce : mais comment passer sa Vie avec ceux qu'on a aimés, & qu'on n'aime plus ?

Il ne me reste que quatre Mots à vous dire, & je vous prie d'y faire Réflexion. Si vous trouvez agréable ce qui doit déplaire, c'est méchant Goût ; si vous n'avez pas la Résolution de quitter ce qui vous déplaît, c'est Foiblesse. Mais faites ce qui'il vous plaira, vous serez aisément justifiée auprès de moi. Il n'y a point de Foible que je ne vous pardonne, sans me croire fort Indulgent.

Quand

Quand le Sexe fragile a commis une Offence,
 Il n'a pas besoin de Clémence;
 Toute sorte d'Impunité,
 N'est que Justice dûe à son Infirmité.



O B S E R V A T I O N S

sur la MAXIME

*Qu'il faut mépriser la FORTUNE, & ne se point
 soucier de la COUR.*

IL est plus difficile de persuader cette Maxime-ci, que les autres. Ceux qui reçoivent des Graces, ceux même qui n'ont que de simples Prétentions, se moquent d'un sentiment si contraire au leur.

J'avoüe qu'il y a de la peine à se persuader que des gens raisonnables aient voulu rendre cette Opinion-là universelle : je pense qu'ils n'ont eû d'autre Dessen que de parler aux Malheureux, pour guerir des Esprits malades, d'une Inquiétude qui ne sert de rien. En ce cas-là, je ne saurois les condamner. S'il est permis d'appeller une Maitresse ingrate & cruelle quand on l'a servie sans aucun Fruit; à plus forte raison ceux qui croient avoir reçu des Outrages de la Fortune, ont droit de la quitter, & de chercher loin d'elle un Repos qui leur tienne lieu des Biens qu'elle leur refuse. Quel tort lui fait-on de lui rendre Mépris pour Mépris? Je ne trouve donc pas étrange qu'un Honnête-homme méprise la Cour : mais je trouve ridicule qu'il veuille se faire honneur de la mépriser.

Il y en a d'autres qui ne me déplaisent pas moins : des gens qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce qui s'y passe ; qui s'intéressent dans la Disgrace des personnes les plus indifférentes

rentes, & qui trouvent à redire à l'Elevation de leurs propres Amis. Ils regardent comme une Injustice tout le Bien & le Mal qu'on fait aux autres : la Grace la mieux méritée, la Punition la plus juste, les irritent également. Cependant si vous les écoutez, ils ne vous parleront que de Constance, que de Générosité, que d'Honneur : dans tout ce qu'ils vous diront il y aura toujours un Air lugubre qui vous attriste, au lieu de vous consoler. Ils rencontrent une certaine Volupté dans les Plaintes, qui fait qu'on ne leur est jamais obligé d'en être plaint.

En quelque lieu qu'on aille, on trouve le Monde composé de deux sortes de Gens : les uns pensent à leurs Affaires ; les autres songent à leurs Plaisirs.

Les premiers, fuyent l'abord des Misérables ; craignant de devenir Malheureux par Contagion. Pour entrer dans leur Commerce, il faut cacher son Malheur, & tâcher de leur être bon à quelque chose.

Les autres, pour se donner tout entiers à leur Divertissement, ont je ne sais quoi de plus humain ; ils sont accessibles par plus d'endroits. Leurs Maîtresses, leurs Confidens profitent des Folies qui les occupent. Leur Ame est plus ouverte, mais leur Conduite est plus incertaine. La Passion l'emporte toujours sur l'Amitié : ils regardent les Devoirs de la Vie comme des gênes. Ainsi pour vivre avec eux, il faut suivre le Cours de leurs Plaisirs, leur confier peu de chose, & en tirer ce qu'on peut.

La grande habileté consiste à bien connoître ces deux sortes de Gens. Tant qu'on est engagé dans le Monde, il faut s'affûjetir à ses Maximes ; parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la Sagesse de ces Gens qui s'érigent d'eux mêmes en *Réformateurs*. C'est un Personnage qu'on ne peut soutenir longtems sans offenser ses Amis, & se rendre ridicule.

Cependant la plus-part de ces *Réformateurs* ont leurs Vûes, leurs Interêts, leurs Cabales. On a beau les décrier ; tout ce qu'on en dit à la Cour & sur le Théâtre, ne les rebute point. Ecoutez leurs Remontrances, vous les aurez bien tôt pour Maîtres, ne les écoutez

tez pas, vous les aurez pour Ennemis. Tant que la Fortune leur a été favorable, ils ont joui de ses Faveurs : sont-ils tombés dans quelque Disgrace ? ils cherchent à s'en relever, & à se faire valoir par une Réputation d'Intégrité. A quoi bon haïr en autrui la Fortune, qu'ils ne négligent pas pour eux-mêmes ? Leur Aversion s'attache à ceux qui prétendent des Graces ; leur Envie à ceux qui les obtiennent ; leur Animosité, aux personnes qui les distribuent. Pour avoir leur Estime ou leur Amitié, il faut être mort, ou pour le moins misérable.

Je fais qu'un Honnête-homme est à plaindre dans le Malheur, & qu'un Fat est à mépriser, quelque Fortune qu'il ait : mais haïr les Favoris par la seule haine de la Faveur, & aimer les Malheureux par la seule Considération de la Disgrace ; c'est une Conduite à mon avis fort bizarre, incommode à soi-même & insupportable à ses Amis. Neanmoins la diversité des Esprits fait voir tous ces différens effets dans la Vie des Courtisans.

Nous avons dit qu'il se trouve assez de Gens à la Cour, qui rompent avec leurs Amis, du moment qu'il leur arrive quelque Désordre ; qui n'ont ni Amitié, ni Aversion qui ne soit mesurée par l'Intérêt. Quiconque leur est inutile, ne manque jamais de Défauts ; & qui est en état de les servir, a toutes les Perfections. Il s'en trouve d'autres qui ne se contentent pas d'abandonner les Malheureux ; ils les insultent même dans le Malheur. Plus ils témoignent de bassesse à flater les Favoris, plus ils montrent de chaleur à outrager ceux qui sont tombés dans l'Infortune.

A dire vrai, si le Chagrin de ceux qui pestent toujours contre la Cour est extravagant ; la Prostitution de ceux qui lui sacrifient jusqu'à leurs Amis, est infame. Il y a une juste Situation entre la Bassesse & la fausse Générosité : il y a un véritable Honneur qui règle la Conduite des Personnes raisonnables. Il n'est pas défendu à un Honnête-homme d'avoir son Ambition & son Intérêt : mais il ne lui est permis de les suivre que par des voies légitimes. Il peut avoir de l'Habileté, sans finesse ; de la Dextérité, sans fourbe ; & de la Complaisance sans flatterie.

Quand

Quand il se trouve Ami des Favoris, il entre agréablement dans leurs Plaisirs, & fidèlement dans leurs Secrets : s'ils viennent à tomber, il prend part à leur Malheur, selon qu'il en a pris à leur Fortune. Le même Esprit qui savoit leur plaire, fait les consoler ; il rend leurs Maux moins fâcheux, comme il rendoit leurs Plaisirs plus agréables : il ménage ses Offices avec adresse, sans blesser sa Fidélité, ni nuire à sa Fortune ; il sert plus commodément pour lui, & plus utilement pour ses Amis. Bien souvent il se rebute moins que ceux qui cherchent leur propre Gloire en secourant les autres ; qui ne songent qu'à se rendre recommandables par des marques de Fermeté, & qui préfèrent l'Eclat d'une belle Action au Bien de ceux qu'ils veulent obliger.

De ces deux fortes de Gens, les uns font semblant de s'éloigner des Malheureux, afin de les mieux servir ; les autres courent après pour les gouverner. Tandis que ceux-là se cachent, & ne pensent qu'à soulager les affligés ; ceux-ci n'aiment rien tant qu'à exercer une Générosité farouche & impérieuse, qu'à gourmander les Misérables, qui ont besoin de leur Crédit.

C'est trop pousser ce Discours : je vais le finir par le Sentiment, qu'on doit avoir pour les Favoris.

Il me semble que leur Grandeur ne doit jamais ébloüir : qu'en son Ame on peut juger d'eux comme du reste des hommes ; les estimer ou les mépriser selon leur Mérite ou leurs Défauts, les aimer ou les haïr selon le bien ou le mal qu'il nous font : ne manquer en aucun tems à la Reconnoissance qu'on leur doit : cacher soigneusement les Déplaisirs qu'ils nous donnent ; & quand l'honneur ou l'intérêt nous veulent porter à la Vengeance, respecter l'Inclination du Maître dans la personne de l'Ennemi ; ne confondre pas le Bien public avec le nôtre ; & ne faire jamais, une Guerre civile d'une Querelle particulière.

Qu'on les méprise, qu'on les haïsse ; ce sont des mouvemens libres, tant qu'ils sont secrets : mais du moment qu'ils nous portent à des choses où l'Etat se trouve intéressé, nous lui devons conte de nos Actions, & la Justice a ses droits sur des Entreprises si criminelles.



L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE

D'OLONNE*.

* Le Comte
d'Olonne étoit
de la Maison de
la Trimouille.

Vous me laissâtes hier dans une Conversation, qui devint insensiblement une furieuse Dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'Avantage des Lettres. Vous devinez les Acteurs, & savez qu'ils étoient tous deux fort intéressés à maintenir leur Parti: *Bautru* * ayant peu d'Obligation à la Nature, de son Génie, & le Commandeur † pouvant dire sans être Ingrat, qu'il ne doit son Talent ni aux Arts ni aux Sciences.

* Guillaume
Bautru Comte
de Serrant.
Voyez le Di-
ctionnaire de
Mr. Bayle.

† Le Comman-
deur de Jars,
de la Maison
de Rochecou-
art.

‡ La Reine
Christine étoit
alors (1656.)
en France.

La Dispute vint sur le sujet de la Reine de *Suede* ‡, qu'on louoit de la Connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva, & ôtant son Chapeau d'un air tout particulier; *Messieurs*, dit il, *si la Reine de Suede n'avoit sù que les Coûtumes de son Pais, elle y seroit encore: pour avoir appris nôtre Langue & nos Manieres; pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son Royaume. Voilà ce qu'ont produit sa Science, & ses belles Lumieres, que vous nous vantez.*

Bautru voyant choquer la Reine de *Suede* qu'il estime tant, & les Bonnes-Lettres qui lui sont si cheres; perdit toute Considération: & commençant par un Serment; " Il faut être bien injuste, „ reprit il, d'imputer à la Reine de *Suede* comme un Crime; la

„ plus

„ plus belle Action de sa Vie. Pour votre Aversion aux Sciences, je
 „ ne m'en étonne point: ce n'est pas d'aujourd'hui que vous les
 „ avez méprisées. Si vous aviez lû les Histoires les plus communes,
 „ vous sauriez que sa Conduite n'est pas sans Exemple. Charles-
 „ quint n'a pas été moins admirable par la Renonciation de ses
 „ Etats, que par ses Conquêtes: Diocletien, n'a-t-il pas quitté
 „ l'Empire, & Sylla le Pouvoir souverain? Mais toutes ces choses
 „ vous sont inconnues; & c'est folie de disputer avec un Ignorant.
 „ Au reste, où me trouverez vous un Homme extraordinaire, qui
 „ n'ait eû des Lumieres, & des Connoissances acquises?

A commencer par Monsieur le Prince, il alla jusqu'à César; de
 César au Grand Alexandre: & l'affaire eût été plus loin, si le Com-
 mandeur ne l'eût interrompu avec tant d'Impetuosité, qu'il fut
 contraint de se taire. Vous nous en contez bien, dit il, avec votre
 César & votre Alexandre. Je ne sai s'ils étoient savans ou Ignorans;
 il ne m'importe gueres: mais je sai que de mon tems on ne faisoit é-
 tudier les Gentilshommes que pour être d'Eglise; encore se contentoient
 ils le plus souvent du Latin de leur Bréviaire. Ceux qu'on destinoit à
 la Cour ou à l'Armée, alloient honnêtement à l'Academie. Ils apre-
 noient à monter à Cheval, à danser, à faire des armes, à joüer du
 Luth, à voltiger, un peu de Mathématique; & c'étoit tout. Vous
 aviez en France mille beaux Gens-d'armes, galans hommes. C'est ainsi
 que se formoient les Thermes*, & les Bellegardes†. Du Latin! de
 mon tems, du Latin! un Gentilhomme en eût été deshonoré. Je con-
 nois les grandes Qualités de Monsieur le Prince, & suis son Servi-
 teur: mais je vous dirai que le dernier Connétable de Montmorency
 a su maintenir son Crédit dans les Provinces, & sa Consideration à
 la Cour, sans savoir lire. Peu de Latin, vous dis-je, & de bon
 François.

* Paul de la
 Barthe Maré-
 chal de Ther-
 mes.

† Le Duc de
 Bellegarde,
 grand Ecuyer.
 Voyez les Mé-
 moires des
 Hommes illu-
 stres, de Bran-
 tome, Tome II.

Il fut avantageux au Commandeur que le bon homme eût la
 Goute; autrement il eût vangé le Latin par quelque chose de plus
 pressant que la Colere & les Injures. La Contestation s'échauffa
 tout de nouveau; celui-ci resolu, comme Sidias ¶, de mourir sur
 son

¶ Le Heros
 d'un petit
 Ouvrage de
 Theophile, où
 un Pedant est
 fort bien cara-
 ctérisé. Voyez

M 2

son Opinion, celui-là soutenant le Parti de l'Ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

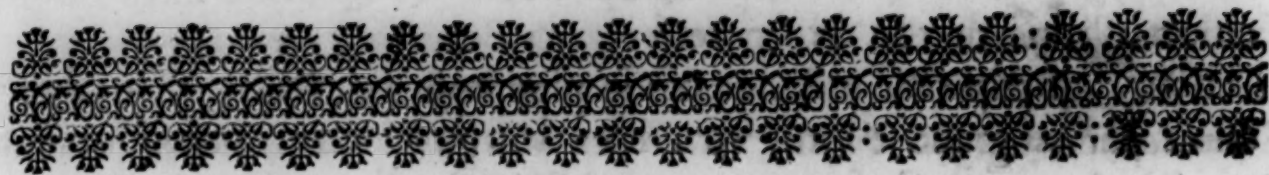
* Mr. de Lavardin, Evêque du Mans.

Tel étoit l'état de la Dispute, quand un Prélat charitable* voulut accommoder le Different, ravi de trouver une si belle Occasion de faire paroître son Savoir & son Esprit. Il toussa trois fois avec Méthode, se tournant vers le Docteur; trois fois il sourit en homme du Monde à nôtre agréable Ignorant: & lorsqu'il crût avoir assez-bien composé sa Contenance; *digitis gubernantibus Vocem*, il parla de cette sorte.

„ Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai que la Science fortifie
 „ la beauté du Naturel; & que l'agrément & la facilité de l'Esprit,
 „ donnent des graces à l'Erudition. Le Génie seul, sans règle & sans
 „ Art, est comme un Torrent, qui se précipite avec impetuosité. La
 „ Science sans Naturel, ressemble à ces Campagnes seches & arides,
 „ des, qui sont désagréables à la vûe. Or, Messieurs, il est Question
 „ de concilier ce que vous avez divisé mal-à-propos; de rétablir
 „ l'Union où vous avez jetté le Divorce. La Science n'est autre chose
 „ qu'une parfaite Connoissance: l'Art n'est rien qu'une règle qui conduit le Naturel. Est ce, Monsieur, (*s'adressant au*
 „ *Commandeur*) que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez;
 „ & faire vanité d'un Naturel qui se dérègle, qui s'éloigne de la
 „ Perfection? Et vous, Monsieur de Bautre, renoncés-vous à la
 „ Beauté naturelle de l'Esprit, pour vous rendre Esclave de Préceptes
 „ importuns, & de Connoissances empruntées?

Il faut finir la Conversation, reprit brusquement le Commandeur: *j'aime encore mieux sa Science & son Latin, que le grand Discours que vous nous faites.*

Le Bon-homme qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit aussi tôt: & pour rendre la pareille au Commandeur, il préfera son Ignorance agréable aux Paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il se retira avec un grand Mépris de tous les deux, & une grande Satisfaction de lui-même.



L E

C E R C L E.

A

*Monsieur ***.*

ON parle depuis peu de certaine Ruelle,
 Où la laide se rend, aussi bien que la Belle,
 Où tout Age, tout Sexe, où la Ville, & la Cour,
 Viennent prendre Séance en l'Ecole d'Amour.
 A la Prude soumise au devoir légitime
 On inspire l'Amour sous le beau Nom d'Estime,
 Et son Esprit sévère enseigne la Vertu,
 Quand son Cœur tout facile au Charme qu'elle a vû,
 Reçoit un feu secret, qui n'oseroit paroître,
 Et qu'elle aime à sentir sans le vouloir connoître.
 L'autre toute occupée à discourir des Cieux,
 Sur un simple Mortel daigne abaisser les Yeux;
 Et trouve le moien de partager son Ame,
 Entre des feux humains, & la divine Flâme.
 Celles que la Nature abandonne à leur Art,
 Y viennent apporter l'étude d'un Regard,
 Et chercher vainement leur premier Avantage
 Dans les Traits composés de leur nouveau Visage.
 Telle qui fut jadis le Plaisir de nos Yeux,
 Et qui n'est aujourd'hui, qu'un Objet odieux,
 S'expose comme elle est, pour flater sa Mémoire
 D'un Mot, qu'on lui dira de cette vieille Gloire.

Ton

Ton Visage, *Cloris*, du monde respecté,
Laisse au bruit de ton Nom l'effet de la Beauté
Il change, il déperit, & longtems le plus sage
Séduit par ce grand Nom, révère ce Visage.
Son éclat tout terni, ses traits tout languissans
Trouvent chez nous encor le respect de nos Sens,
Et l'œil assujetti n'oseroit reconnoître
Le tems où ta Beauté commence à disparoître.
L'orgueilleuse *Caliste*, où se portent ses pas,
Triomphe également des Cœurs, & des Appas:
Elle confond son Sexe, ou le nôtre soupire,
Et dispense à son gré la Honte, & le Martire.
Une jeune *Coquette* avec pue d'interêt,
Va chercher à qui plaire, & non pas qui lui plaît.
Elle a mille Galans, sans être bien aimée,
Contente de l'éclat, que fait la Renommée.
La *Solide* opposée à tous ces vains dehors,
Se veut instruire à fonds des intérêts du Corps;
L'*Intrigueuse* vient là par un Esprit d'affaire,
Ecoute avec Dessen, propose avec Mistère,
Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'Amour
Ramasse quelque chose à porter à la Cour.
Dans un lieu plus secret, on tient la *Prétieuse*,
Occupée aux leçons de Morale amoureuse.
Là, se font distinguer les Fiertés des Rigueurs;
Les Dédains des Mépris, les Tourmens des Langueurs:
On y fait démêler la Crainte & les Allarmes,
Discerner les Attraits, les Appas, & les Charmes.
On y parle du tems, qu'on forme le desir;
Mouvement incertain de peine, ou de plaisir,
Des premiers maux d'Amour, on connoît la naissance,
On a de leur progrès une entière Science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs
Et le tems de la plainte, & la saison des pleurs.

Par un arrêt du Ciel toute chose a son terme,
 Et c'est icy le tems où l'Ecole se ferme :
 Mais avant que sortir on déclare le jour,
 Où l'on viendra traiter un autre point d'Amour.
 Là, *Filis* affectée en graves Bienfaisances,
 Dédaigneuse & Civile y fait ses Reverences,
 Composant un maintien de douce Autorité,
 Qui serve à la Grandeur, sans nuire à la Beauté.
 On voit à l'autre bout une Dame engageante
 Employer tout son art à paroître obligeante ;
 Caresses, Complimens, Civilités, Honneurs,
 Sont les moiens adroits, qui lui gagnent les Cœurs.
 Loin de ces Vanités, ainsi parle une Chere*,
 Pourquoi finir si tôt ? Mon Dieu ! quelle Misere !
 J'avois à proposer un nouveau Sentiment
 Du Mérite parfait, que se donne un Amant.
 Mais, dit l'autre, ma Sœur, n'êtes vous point troublée
 Du tumulte confus d'une grande Assemblée ?
 Sauroit on rien sentir de tendre, délicat,
 En des lieux où se fait tant de bruit & d'éclat ?
 Cherchons, cherchons, ma Sœur, de tranquilles Retraites
 Propres aux mouvemens des Passions secretes.
 Le Monde fait bien peu ce que c'est que d'aimer,
 Et l'on voit peu de Gens, qu'il nous faille estimer.

* Une Chere
 c'est une Pré-
 tieuse.

Après la Lecture de mes Vers, vous me demanderez avec rai-
 son ce que c'est qu'une *Prétieuse*, & je vais tâcher autant qu'il
 m'est possible de vous l'expliquer :

On dit † un jour à la Reine de Suede que les *Prétieuses* étoient
 les *Jansenistes de l'Amour* ; & la définition ne lui déplût pas.

† Mademoiselle
 de L'Enclos.

L'Amour est encore un Dieu pour les *Prétieuses*. Il n'excite pas
 de Passion en leurs Ames ; Il y forme une espece de Religion : mais
 à

à parler moins mystérieusement, le Corps des *Précieuses* n'est autre chose, que l'union d'un petit nombre de Personnes, où quelques unes véritablement délicates ont jetté les autres dans une Affectation de délicatesse ridicule.

Ces fausses Délicates ont ôté à l'Amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus *Prétieux*; Elles ont tiré une Passion toute sensible du Cœur à l'Esprit, & converti des mouvemens en Idées. Cet épurement si grand a eu son principe, d'un dégoût honnête de la Sensualité; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable Nature de l'Amour, que les plus Voluptueuses; car l'Amour est aussi peu de la spéculation de l'Entendement, que de la brutalité de l'Apetit. Si vous voulez savoir en quoi les *Précieuses* font consister leur plus grand Mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs Amans sans jouissance, & à jouir solidement de leurs Maris avec aversion.



A

Mademoiselle

De L'E**s.

E L E G I E.

CHere *Philis*, qu'étes-vous devenuë ?
 Cet Enchanteur qui vous a retenuë
 Depuis trois ans par un charme nouveau,
 Vous retient-il en quelque vieux Château * ?
 S'il est ainsi je cherche une Avanture,
 En Chevalier de la triste figure ;
 Et dût *Roland* ici ressusciter
 Contre *Roland* j'oserais tout tenter.
 Mais non, *Philis*, delivrez-vous vous-même.
 Vous en avez souvent usé de même.
 Ces Enchanteurs cent fois plus renommés,
 Malgré leur Art se trouverent charmés ;
 Et vôtre Esprit dégagé de leurs charmes,
 Ne leur laissa que la plainte & les larmes.
 Pour relever un courage abaissé,
 Songez, *Philis*, songez au temps passé ;
 Ce beau Garçon dont vous fûtes éprise †,
 Mit en vos mains son aimable Franchise ;
 Il étoit jeune, il n'avoit point senti
 Ce que ressent un Cœur assujetti :

* Le Marquis
 de Villarceaux
 l'avoit mené
 dans une de ses
 Maisons de
 Campagne.

† Le Duc de
 Châtillon.

Tom. I.

N

Et

Et jeune encor vous ignoriez l'usage
 Des mouvemens qu'excite un beau Visage ;
 Vous ignoriez la peine & le Plaisir,
 Qu'ont dû donner l'Amour & le Desir.
 Dans les transports d'une première flamme,
 Vous vous nommiez & *mon Cœur* & *mon Ame* :
 Noms vains & chers que les jeunes Amans
 Savent mêler dans leurs Contentemens.
 Jamais les nœuds d'une Chaîne si sainte
 N'eurent pour vous ny force ny contrainte ;
 Une si douce & si tendre Amitié
 Ne vit jamais un Tourment sans pitié.
 Les seuls soupirs que l'Amour nous envoie
 Furent mêlés à l'excès de la joye ;
 Et des Plaisirs sans cesse renaissans,
 Remplirent l'Ame & comblèrent les Sens :
 Doux fruits d'Amour, cueillis en abondance.
 Ah ! qu'aujourd'hui l'on fait bien Pénitence !
 Loin des Appas de toute Volupté
Philis languit dans l'Inutilité ;
 Et pour flatter sa languissante Vie
Philis n'a pas le plaisir d'une envie.
Philis à peine oseroit desirer,
 Que sa Raison luy deffend d'esperer.
 Vous, qui trouviez autrefois favorable
 Ce même Dieu qui vous rend Misérable ;
 Pour relever un courage abaissé,
 Songez hélas ! songez au temps passé :
 Un Maréchal l'ornement de la France *,
 Rare en Esprit, magnifique en dépence
 Devint sensible à tous vos Agrémens,
 Et fit son Bien d'être de vos Amans.
 Ce jeune Duc qui gaignoit des Batailles †,
 Qui fût couvrir de tant de funeraillles

* Le Maréchal
d'Albret.

† Le Duc
d'Enguien.

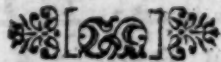
Les Champs fameux de *Norlingue & Rocroy* ;
Qui fût remplir nos Ennemis d'effroy,
Las de fournir les sujets de l'Histoire,
Voulant jouir quelquefois de sa Gloire,
De fier & grand, rendu civil & doux,
Ce même Duc alloit souper chez vous.
Comme un Heros jamais ne se repose,
Après souper il faisoit autre chose ;
Et sans savoir s'il pouffoit des Soupirs,
Je fais au moins qu'il aimoit ses plaisirs.

L'Air délicat d'une exquise Peinture,
Cette fraîcheur qu'inspire la Nature,
Ce Teint uni qui paroît sur les Fleurs,
Le vif éclat des plus riches Couleurs
N'ont rien d'égal à ces belles Jeunes,ses,
Qui vous donnoient leurs plus molles Caresses ;
N'ont rien d'égal à de tendres Beautés,
Charmans Sujets de mille Voluptés,
Que leur Amour aux dépens de leurs larmes,
Assujettit autrefois à vos Charms :
Que leur Amour par des desirs pressans
Assujettit au pouvoir de vos Sens.
Dis-je bien vray, n'est ce point un Mensonge ?
Las ! il fut vray : mais ce n'est plus qu'un Songe.
Quand un Plaisir une fois est goûté,
Ce n'est plus rien que Songe, & Vanité.

Des vieux Amans si la gloire passée
Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
Le souvenir de leurs traits les plus beaux
Donne un desir pour des Objets nouveaux ;
Et rapellant cette premiere Image
Touche le Cœur pour un autre Visage.
Les bien-aimés, les heureux Successeurs
Doivent jouir & perdre leurs douceurs ;

Une paisible & longue Jouissance
Fait les dégoûts & détruit la Constance :
Car s'attacher toujours au même Bien,
C'est posséder & ne sentir plus rien.
Ainsi, *Phylis*, il faut être inconstante ;
Vous passerez pour une vieille Amante
En prevenant cette triste Saison,
Où la Constance est jointe à la Raison.
Moins de chagrin, en de si longs Ménages,
A fait souvent rompre des Mariages ;
Et votre Esprit mille fois dégoûté
Se pique encor de sa Fidélité ?
Avoir toujours son Ame accoutumée
Aux vieux Plaisirs dont elle fut charmée ;
Avoir toujours les mêmes Sentimens,
Toujours sentir les mêmes mouvemens ;
Vivre toujours sans dessein, sans envie ;
C'est être morte au milieu de la Vie.
Laissez toucher votre Inclination,
Cherchez ailleurs quelqu'autre Passion.
Quoy ? vous parlez, en *Corisque* sçavante,
Et vous aimez en Bergere innocente !
Si vous aimez comme une *Amarillis*
D'un jeune Amant les roses & les lys ;
J'approuverois que votre Ame blessée
Gardât toujours cette chere pensée ;
Mais vous n'aimez que certaine langueur,
Qui ne vient pas des mouvemens du Cœur.
Corisque, hélas ! agreable infidèle,
Vous, que j'ay vûë & perfide & si belle,
Laisseriez-vous perir votre Beauté
Pour dementir votre legereté ?
Dans vos Plaisirs l'une & l'autre enchaînées
Ont toujours eu les mêmes Destinées ;

Et la rigueur d'un semblable Destin
Leur va donner une pareille fin.
Vos Yeux mourans reprochent à vôtre Amé
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flâme ;
Et que l'Amour de quelque Objet nouveau
Rendrait leur feu plus brillant & plus beau.
Tous vos attraits s'adressent à la Bouche
Pour vous parler de l'ennui qui les touche ;
Mais elle-même aujourd'huy sans couleur
N'ose parler de sa propre douleur.
Ses doux appas exposés au pillage
Endurent seuls une impuissante rage ;
Tant de Beautés qui regnoient autrefois
Pour leur salut ont recours à ma voix.
Leur mal est grand, sensible à qui vous aime ;
En les plaignant c'est vous plaindre vous-même ;
Et si je cherche un remède à ce mal,
Au vôtre, au leur le remède est égal,
Ecoutez donc un avis salutaire,
Sachez de moy ce que vous devez faire :
Un Dieu chagrin s'irrite contre vous,
Tâchez, *Philis*, d'apaiser son courroux.
Vous reprendrez vôtre premier Visage,
En reprenant vôtre premier usage ;
Et le retour de vos légeretés
Nous fera voir celui de vos Beautés.
Il faut brûler d'une flâme légère,
Vive, brillante, & toujours passagere ;
Etre inconstante, aussi long tems qu'on peut ;
Car un tems vient que ne l'est pas qui veut.



*L'Homme qui veut connoître toutes Choses,
ne se connoît pas lui-même.*

A

MONSIEUR ***.

Vous n'êtes plus si Sociable que vous l'étiez. L'Etude a je ne
sais quoi de sombre, qui gâte vos Agrémens naturels, qui
vous ôte la facilité du Génie, la Liberté d'Esprit, que de-
mande la Conversation des honnêtes Gens. La Méditation
produit encore de plus méchans effets pour le Commerce; & il est
à craindre que vous ne perdiez avec vos Amis en méditant ce que
vous pensez gagner avec vous même.

Je sais que votre Occupation est importante, & sérieuse: Vous
voulez savoir ce que vous êtes, & ce que vous serez un jour quand
vous cesserez d'être ici. Mais dites-moi, je vous prie; vous peut-il
tomber dans l'Esprit que ces Philosophes, dont vous lisez les Ecrits
avec tant de soin, aient trouvé ce que vous cherchez? Ils l'ont
cherché comme vous, Monsieur, & ils l'ont cherché vainement.
Vôtre Curiosité a été de tous les Siècles, aussi bien que vos Réfle-
xions, & l'Incertitude de vos Connoissances. Le plus Dévot ne
peut venir à bout de croire toujours, ni le plus Impie de ne croire
jamais; & c'est un des Malheurs de notre Vie, de ne pouvoir na-
turellement nous assurer, s'il y en a une autre, ou s'il n'y en a
point.

L'Auteur de la Nature n'a pas voulu que nous pussions bien
connoître ce que nous sommes; & parmi des Desirs trop curieux
de savoir tout, il nous a réduits à la Nécessité de nous ignorer
nous

nous mêmes. Il anime les Ressorts de nôtre Ame, mais il nous cache le secret admirable qui les fait mouvoir ; & ce sçavant Ouvrier se réserve à lui seul l'Intelligence de son Ouvrage. Il nous a mis au milieu d'une infinité d'Objets avec des Sens capables d'en être touchés : Il nous a donné un Esprit qui fait des efforts continuels pour les connoître. Les Cieux, le Soleil, les Astres, les Elemens, toute la Nature, Celui même dont elle dépend ; tout, est assujeti à sa Spéculation, s'il ne l'est pas à sa Connoissance. Mais avons nous les moindres Douleurs ? Nos belles Spéculations s'évanouissent : sommes nous en danger de mourir ? il y a peu de Gens qui ne donnassent les Avantages & les Prétensions de l'Esprit, pour conserver cette Partie basse & grossiere ; ce Corps terrestre, dont les Spéculatifs font si peu de cas.

Je reviens à l'Opinion que vous n'approuverez point, & que je croi pourtant assez véritable : c'est que *jamais homme n'a été bien persuadé par sa Raison, ou que l'Ame fut certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantît effectivement avec le Corps.*

On ne doute point que *Socrate* n'ait crû l'Immortalité de l'Ame : son Histoire le dit, & les sentimens que *Platon* lui attribue, semblent nous en assurer. Mais *Socrate* ne nous en assure pas lui même ; car quand il est devant ses Juges, il en parle comme un homme qui la souhaite, & traite l'Anéantissement comme un Philosophe qui ne le craint point.

Voilà, Monsieur, la belle Assûrance que nous donne *Socrate* de l'Eternité de nos Esprits ; voyons quelle Certitude nous donnera *Epicure* de leur Anéantissement.

Tout est Corps pour *Epicure* ; Ame, Esprit, Intelligence ; tout est Matière, tout se corrompt, tout finit. Mais ne dément-il pas à sa Mort, les Maximes qu'il a enseignées durant sa Vie ? La Postérité le touche ; sa Mémoire lui devient chere ; il se flatte de la Réputation de ses Ecrits, qu'il recommande à son Disciple *Hermachus* : son Esprit qui s'étoit si fort engagé dans l'Opinion de l'Anéantissement, est touché de quelque tendresse pour lui même ; se réservant des honneurs & des plaisirs pour un autre état, que pour celui qu'il va quitter.

D'où.

D'où pensez-vous que viennent les contradictions d'*Aristote* & de *Senèque* sur ce sujet, que de l'Incertitude d'une Opinion qu'ils ne pouvoient fixer dans la Matière la plus importante pour l'Interêt, & la plus obscure pour la Connoissance ? D'où vient cette Variation ordinaire ? C'est qu'ils sont troublés par les différentes Idées de la Mort présente, & de la Vie future. Leur Ame incertaine d'elle même, établit ou renverse ses Opinions, à mesure qu'elle est séduite par les diverses Apparences de la Vérité.

Salomon, qui fut le plus grand des Rois & le plus sage des Hommes, fournit aux Impies de quoi soutenir leurs Erreurs, & instruit les Gens-de-bien à demeurer fermes dans l'amour de la Vérité. Si quelqu'un a dû être exempt d'Erreur, de Doute, de Changement, c'a été *Salomon* : cependant nous voyons dans l'inégalité de sa Conduite, qu'il s'est lassé de sa Sagesse, qu'il s'est lassé de sa Folie ; que ses Vertus & ses Vices lui ont donné tour à tour de nouveaux dégouts ; qu'il a pensé quelquefois que toutes choses alloient à l'avanture, qu'il a tout rapporté quelquefois à la Providence.

Que les Philosophes, que les Sçavans s'étudient ; ils trouveront non seulement de l'alteration, mais de la contrariété même dans leurs Sentimens. A moins que la Foi n'assujettisse nôtre Raison, nous passons la Vie à croire & à ne croire point ; à nous vouloir persuader, & à ne pouvoir nous convaincre.

Je sai bien qu'on peut apporter des Exemples, qui paroissent contraires à ce que je dis : Un Discours de l'Immortalité de l'Ame a poussé des hommes à chercher la Mort, pour jouir plutôt des Félicités dont on leur parloit. Mais quand on en vient à ces termes, ce n'est plus la Raison qui nous conduit, c'est la Passion qui nous entraîne ; ce n'est plus le Discours qui agit en nous, c'est la Vanité d'une belle Mort, qu'on aime sottement plus que la Vie : c'est la lassitude des Maux présens ; c'est l'Espérance des Biens futurs ; c'est une amour aveugle de la Gloire ; une Maladie, enfin, une fureur qui violente l'Instinct naturel, & qui nous transporte hors de nous mêmes.

Croyez moi, Monsieur : une Ame qui est bien tranquillement dans

dans son assiette, n'en sort guere par la lecture de *Platon*. Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Martirs ; & de nous obliger sur sa Parole à quitter la Vie dont nous jouissons, pour en trouver une que nous ne connoissons point. Vouloir se persuader l'Immortalité de l'Ame par la Raison, c'est entrer en défiance de la Parole que Dieu nous en a donnée, & renoncer, en quelque façon à la seule chose, par qui nous pouvons en être assurés.

Qu'a fait *Descartes* par sa Démonstration prétendue d'une Substance purement spirituelle, d'une Substance qui doit penser éternellement ? Qu'a-t-il fait par des Spéculations si épurées ? Il a fait croire que la Religion ne le persuadoit pas, sans pouvoir persuader ni lui ni les autres par ses Raisons.

Lisez, Monsieur ; pensez, méditez ; vous trouverez au bout de votre lecture, de vos pensées, de vos méditations, que c'est à la Religion d'en décider, & à la Raison de se soumettre.





L E T T R E

A

*Monsieur ***.*

Vous m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante, & que sans la difference de Religion vous pourriez vous résoudre à l'épouser. Si vous êtes d'humeur à ne pouvoir souffrir l'imagination d'être séparés en l'autre Monde votre Femme & vous, je vous conseille d'épouser une Catholique : mais si j'avois à me marier j'épouserois volontiers une Personne d'une autre Religion que la mienne.

Je craindrois qu'une Catholique se croiant sûre de posséder son Mari en l'autre Vie, ne s'avisât de vouloir jouir d'un Galant en celle-cy.

D'ailleurs j'ai une Opinion, qui n'est pas commune, & que je croi pourtant véritable ; c'est que la Religion Réformée est aussi avantageuse aux Maris, que la Catholique est favorable aux Amans.

Cette liberté Chrétienne, dont on voit la Protestante se vanter, forme un certain Esprit de résistance, qui défend mieux les Femmes des insinuations de ceux qui les aiment. La soumission qu'exige la Catholique, les dispose en quelque façon à se laisser vaincre ; & en effet une Ame, qui peut se soumettre à ce qu'on luy ordonne de fâcheux, ne doit pas être fort difficile à laisser persuader ce qui luy plaît.

La Religion Réformée ne cherche qu'à établir de la régularité dans la Vie ; & de la régularité il se fait sans peine de la Vertu. La Catho-

Catholique rend les Femmes beaucoup plus dévotes, & la Dévotion se convertit facilement en Amour.

L'une va seulement à s'abstenir de ce qui est défendu ; l'autre, qui admet le mérite des bonnes Oeuvres, se permet de faire un peu de mal qu'on luy défend, sur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne luy commande pas.

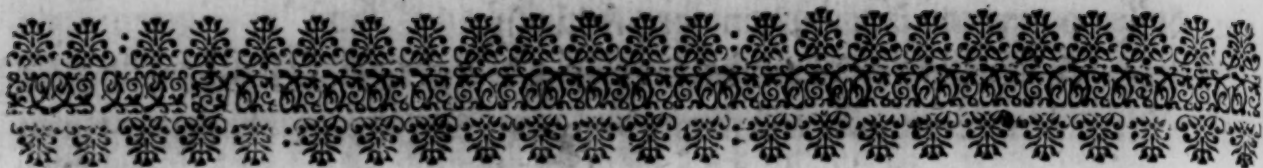
Dans celle-là les Temples sont la sûreté des Maris : dans celle-cy leur plus grand danger est aux Eglises. En effet les objets de mortification en nos Eglises inspirent assez souvent de l'Amour. Dans un Tableau de la *Madelaine* l'expression de sa Pénitence sera pour les vieilles une image de l'Austerité de sa vie ; les jeunes la prendront pour une Langueur de sa Passion ; & tandis qu'une bonne Mere veut imiter la Sainte dans ses souffrances, la douce Fille songe à la Pécheresse, & médite amoureuxment sur le sujet de son repentir.

Ces Pénitentes, qui pleurent dans le Convent les Péchés qu'elles ont fait dans le Monde, servent d'exemple pour la joye, aussi bien que pour les Larmes : peut être même qu'elles donnent la confiance de pécher, pour laisser en vûe la ressource de la Pénitence. Une Femme ne regarde point séparément quelque Partie de leurs jours ; elle s'attache à l'Imitation de la vie entière, & se donnant à l'Amour quand elle est jeune, elle se réserve à pleurer pour la consolation de sa Vieillesse. Dans cet âge triste & si sujet aux Douleurs, c'est un Plaisir de pleurer ses Péchés, ou pour le moins une diversion des larmes, que l'on donneroit à ses Maux.

*Je suis donc à couvert de tout, me direz vous, avec une Protestante. Je vous répondrai ce que dit le bon Pere Hippothadée à Panurge *, Oui si Dieu plaît. Le plus sage s'en remet à la Providence : il attend d'elle sa sûreté, & de lui même le repos de son Esprit.*

* Voyez Rabelais, Livre III. Chap. 30.





S U R

LES PLAISIRS,

A

MONSIEUR LE COMTE

D'OLONNE:

Vous me demandez ce que je fais à la Compagne. ? je parle à toutes sortes de gens, je pense sur toutes sortes de sujets, je ne médite sur aucun. Les Vérités que je cherche n'ont pas besoin d'être approfondies; D'ailleurs je ne veux avoir sur rien un Commerce trop long & trop sérieux avec moy-même.

La Solitude nous imprime je ne say quoy de funeste par la pensée ordinaire de nôtre Condition, où elle nous fait tomber.

Pour vivre heureux, il faut faire peu de Réflexions sur la Vie, mais sortir souvent comme hors de soy; & parmi les Plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres Maux. Les *Divertissemens* ont tiré leur nom de la *Diversi-
sion* qu'ils font faire des Objets fâcheux & tristes, sur les choses plaisantes & agréables: ce qui montre assez, qu'il est difficile de venir à bout de la dureté de nôtre Condition par aucune force d'Esprit, mais que par Adresse on peut ingénieusement s'en détourner.

Il n'appartient qu'à DIEU de se considérer, & de trouver en lui-même sa Félicité & son repos. A peine saurions nous jeter les Yeux sur nous, sans rencontrer mille défauts, qui nous obligent à chercher ailleurs ce qui nous manque.

La

La Gloire, les Fortunes, les Amours, les Voluptés bien entendues & bien ménagées, sont de grans secours contre les rigueurs de la Nature, contre les Misères attachées à nôtre Vie. Aussi la Sagesse nous a été donnée principalement pour ménager nos Plaisirs; toute considérable qu'elle est on la trouve d'un foible usage parmi les douleurs, & dans les approches de la Mort.

La Philosophie de *Possidonius* luy fit dire au fort de sa Goutte, que la Goutte n'étoit pas un mal; mais il n'en souffroit pas moins. La Sagesse de *Socrate* le fit raisonner beaucoup à sa Mort; mais ses raisonnemens incertains ne persuaderent ni ses Amis, ni luy même de ce qu'il disoit.

Je connois des gens, qui troublent la joye de leurs plus beaux jours par la méditation d'une Mort concertée; & comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au Monde, ils ne songent qu'à la manière d'en sortir. Cependant il arrive que la douleur renverse leurs belles Résolutions au besoin; qu'une Fievre les jette dans l'extravagance, ou que faisant toutes choses hors de Saison, ils ont des tendresses pour la Lumière, quand il faut se résoudre à la quitter.

*Oculisque errantibus alto,
Quæsit Cælo lucem, ingemuitque repertâ.*

* Virgile en
IV. Livre de
l'Enéide.

Pour moi qui ai toujours vécu à l'avanture, il me suffira de mourir de même. Puis que la Prudence a eu si peu de part aux actions de ma Vie, il me fâcherait qu'elle se mêlât d'en régler la fin.

A parler de bon Sens toutes les Circonstances de la Mort ne regardent que ceux qui restent. La Foiblesse, la Résolution; tout est égal au dernier moment; & il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus. Il n'y a rien, qui puisse effacer l'horreur du passage, que la persuasion d'une autre Vie attendue avec Confiance, dans une assiette à tout espérer & à ne rien craindre. Du reste il faut aller insensiblement où tant d'Honnêtes-gens sont allés devant nous, & où nous serons suivis de tant d'autres.

Si

Si je fais un long Discours sur la Mort, après avoir dit que la Méditation en étoit fâcheuse, c'est qu'il est comme impossible de ne faire pas quelque réflexion sur une chose si naturelle : Il y auroit même de la mollesse à n'oser jamais y penser. Mais quoy qu'on dise, je ne puis en approuver l'Etude particulière ; c'est une occupation trop contraire à l'usage de la Vie. Il en est ainsi de la Tristesse, & de toutes sortes de Chagrins ; on ne sauroit s'en défaire absolument ; d'ailleurs ils sont quelquefois légitimes. Je trouve raisonnable qu'on s'y laisse aller en certaines Occasions ; l'Indifférence est honteuse en quelques disgraces ; la Douleur sied bien dans les Malheurs de nos vrais Amis. Mais l'affliction doit être rare, & bientôt finie ; la joye fréquente, & curieusement entretenue.

On ne sauroit donc avoir trop d'adresse à ménager ses Plaisirs ; encore les plus entendus ont-ils de la peine à les bien goûter. La longue préparation en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif ; Si nous n'en avons aucun soin, nous les prendrons mal-à-propos, dans un desordre ennemi de la Politesse, ennemi des Goûts véritablement délicats.

Une Jouissance imparfaite laisse du regret : quand elle est trop poussée elle apporte le dégoût. Il y a un certain tems à prendre, une justesse à garder, qui n'est pas connue de tout le monde. Il faut jouir des Plaisirs présents, sans interesser les Voluptés à venir.

Il ne faut pas aussi que l'imagination des Biens souhaités fasse tort à l'usage de ceux qu'on possède. C'est ce qui obligeoit les plus Honnêtes-gens de l'Antiquité à faire tant de cas d'une Moderation, qu'on pouvoit nommer *Economie* dans les choses desirées ou obtenues.

Comme vous n'exigez pas de vos Amis une régularité, qui les contraigne, je vous dis les Réflexions que j'ai faites sans aucun ordre, selon qu'elles viennent dans mon Esprit.

La Nature porte tous les hommes à rechercher leurs Plaisirs : mais ils les recherchent différemment selon la différence des Humeurs & des Génies. Les *Sensuels* s'abandonnent grossièrement à leurs appétits, ne se refusant rien de ce que les Animaux demandent à la Nature.

Les *Voluptueux* reçoivent une impression sur les Sens, qui va jusqu'à l'Ame. Je ne parle pas de cette Ame purement intelligente, d'où viennent les Lumières les plus exquises de la Raison; je parle d'une Ame plus mêlée avec le Corps, qui entre dans toutes les choses sensibles; qui connoit & goûte les Voluptés.

L'Esprit a plus de part au goût des *Délicats* qu'à celui des autres; sans les *Délicats*, la Galanterie seroit inconnue, la Musique rude, les Repas mal-propres & grossiers. C'est à eux qu'on doit l'*Erudition* de *Petrone*, & tout ce que le raffinement de notre siècle a trouvé de plus poli, & de plus curieux dans les Plaisirs.

J'ai fait d'autres Observations sur les Objets qui nous plaisent, & il me semble avoir remarqué des différences assez particulières dans les impressions qu'ils font sur nous.

Il y a des impressions légères, qui ne font qu'effleurer l'Ame, pour le dire ainsi; éveiller son sentiment, la tenir présente aux Objets agréables, où elle s'arrête avec complaisance, sans soin, sans beaucoup d'attention.

Il y en a de molles & voluptueuses, qui viennent comme à se fondre, & à se répandre délicieusement sur l'Ame, d'où naît cette douce & dangereuse Nonchalance, qui fait perdre à l'Esprit sa Vivacité & sa Vigueur.

Il y a des Objets touchans, qui font leur impression sur le Cœur, & y remuent ce qu'il a de sensible. Il y en a qui par un charme secret, difficile à exprimer, tiennent l'Ame dans une espèce d'enchantement. Il y en a de piquants, dont elle reçoit une atteinte qui lui plaît, une blessure qui lui est chère. Au de là, ce sont les transports, & les défaillances, qui arrivent manque de proportion entre le sentiment de l'Ame, & l'impression de l'Objet. Aux premiers l'Ame est enlevée par une espèce de ravissement: Aux autres elle succombe sous le poids de son Plaisir, si on peut parler de la sorte.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur les Plaisirs; il me reste à toucher quelque chose de l'Esprit revenu chez soy, & remis, comme on dit, dans son assiette.

Com-

Comme il n'y a que les Personnes légères & dissipées, qui ne se possèdent jamais, il n'y a que les Réveurs, les Esprits sombres, qui demeurent toujours avec eux-mêmes ; & il est à craindre qu'au lieu de goûter la douceur d'un véritable repos, l'inutilité de ce grand attachement ne les jette dans l'ennui. Cependant, le tems qu'on se rend ennuyeux par son chagrin, ne se conte pas moins que le plus doux de la Vie. Ces heures tristes, que nous voudrions passer avec précipitation, contribuent autant à remplir le nombre de nos jours, que celles qui nous échappent à regret. Je ne suis point de ceux qui s'amuse à se plaindre de leur Condition, au lieu de songer à l'adoucir :

Fâcheux Entendement, tu nous fais toujours craindre,
 Malheureux Sentiment, tu nous fais toujours plaindre,
 Funeste Souvenir, dont je me sens blessé,
 Pourquoi rappelles-tu le Mal déjà passé ?
 Faut-il rendre aux Malheurs ce pitoyable hommage
 De sentir leur atteinte, ou garder leur Image,
 De nourrir ses douleurs, & toujours se punir
 D'une peine passée, ou d'un mal à venir ?

Je laisse volontiers ces Messieurs dans leurs Murmures, & tâche à tirer quelque douceur, des mêmes choses dont ils se plaignent. Je cherche dans le passé des souvenirs agréables, & des Idées plaisantes dans l'avenir.

Si je suis obligé de regretter quelque chose, mes regrets sont plutôt des sentimens de tendresse que de douleur : si pour éviter le Mal il faut prévoir, ma prévoyance ne va point jusqu'à la crainte. Je veux que la connoissance de ne rien sentir qui m'importe ; que la Réflexion de me voir libre & maître de moy, me donne la Volupté spirituelle du bon *Epicure* : j'entens cette agréable *Indolence*, qui n'est pas un état sans douleur & sans plaisir ; c'est le Sentiment délicat d'une joye pure, qui vient du repos de la Conscience, & de la tranquillité de l'Esprit.

Après tout, quelque douceur que nous trouvions chez nous mêmes, prenons garde d'y demeurer trop long tems. Nous passons
 aisé.

aisément de ces joyes secretes à des chagrins intérieurs ; ce qui fait que nous avons besoin d'*Economie* dans la jouissance de nos propres Biens, comme dans l'usage des étrangers.

Qui ne fait que l'Ame s'ennuye d'être toujours dans la même affiète, & qu'elle perdrait à la fin toute sa force, si elle n'étoit réveillée par les Passions ?

Pour vivre heureux, il faut faire peu de Réflexions sur la Vie, mais sortir souvent comme hors de soy ; & parmi les Plaisirs, que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres Maux.

Voilà ce que la Philosophie d'*Epicure*, & celle d'*Aristippe* peuvent donner à leurs Sectateurs ; Mais

Les vrais *Chrétiens* plus heureux mille fois
Dans la pureté de leurs Loix,
Goûteront les douceurs d'une innocente Vie,
Qui d'une plus heureuse encor fera suivie.





S O N N E T.

Nature, enseigne moy par quel bizarre effort
 Nôtre Ame hors de nous est quelquefois ravie ;
 Dis nous comme à nos Corps elle même asservie
 S'agite, s'assoupit; se reveille, s'endort.

Les moindres Animaux plus heureux dans leur sort
 Vivent innocemment sans crainte & sans envie ;
 Exemts de mille soins qui traversent la Vie,
 Et de mille frayeurs que nous donne la Mort.

Un mélange incertain d'Esprit & de Matière
 Nous fait vivre avec trop ou trop peu de Lumière,
 Pour savoir justement & nos Biens & nos Maux :

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
 Nature, élève nous à la clarté des Anges,
 Ou nous abaisse au sens des simples Animaux.



STAN.

D

S T A N C E S.

TIRCI, que l'avenir trouble moins tes beaux jours,
 Qui fait vivre icy bas, qui suit ses Destinées,
 Se laisse aller au tems, insensible à son Cours,
 Et conte ses Plaisirs plutôt que ses années,

Il goûte en liberté tous les Biens qu'il ressent,
 Un Malheur éloigné fait rarement ses craintes;
 Et son Esprit charmé d'un repos innocent
 Connoît peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour luy qu'un tendre souvenir,
 Il se fait du présent un agréable usage,
 Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
 Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante Image.

Il fait quand il luy plaît moderer ses desirs,
 Tenir ses Passions sous la Loi la plus dure,
 Et tantôt sa Raison facile à ses Plaisirs
 Seconde le penchant qu'inspire la Nature.

La Faveur est un bien qui luy semble assez doux,
 La Gloire a des appas, qui touchent son envie;
 Cependant il les voit sans en être jaloux,
 Et les assujettit au repos de sa Vie.

Il vit loin du scrupule & de l'impiété
 Sans craindre ou mériter les Eclats du Tonnerre;
 Il mêle l'Innocence avec la Volupté,
 Et regarde les Cieux sans dédaigner la Terre.

Quand il faut obeir à la rigueur du sort,
 Il ne murmure point contre une Loi si rude;
 Mais de ces vains Discours qui Combattent la Mort
 Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.



EPITAPHE.

A Brouiller les Humains, *Boudet* fut sans seconde,
 A les vouloir servir rien ne lui fut égal;
 Elle auroit fait du bien *Boudet* à tout le Monde,
 Pourveu qu'on lui permit d'en dire un peu de mal.

Je crains, pauvre *Boudet*, je crains de vous déplaire.
 Vous souhaitant au Ciel une éternelle paix;
 Disputer contre nous seroit mieux vôtre Affaire,
 Que jouir de la Gloire, & ne parler jamais.

N'est ce pas là, *Boudet*, un étrange Martire
 De trouver malgré vous tout parfait dans les Cieux?
 Helas! quelle pitié de n'avoir rien à dire
 Sur aucun des objets que l'on voit en ces lieux.

Etre toujours en Muéttes Louanges,
 Admirer éternellement;
 C'est acheter le Commerce des Anges
 A la *Boudet*, bien cherement.



D I X A I N.

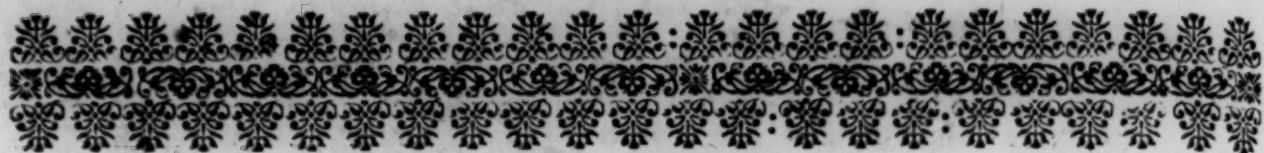
Q U'une Passion délicate
Pleine d'Amour & de langueur
Dans la mollesse qui nous flatte
Consomme doucement un Cœur !
Mais lors qu'une si chère Flâme
A passé le tems des Soupirs,
Ah ! que le Corps d'une belle Ame
Instruit seulement aux desirs,
Dégoute bien la bonne Dame.
Qui s'étoit attenduë aux solides plaisirs.

C H A N S O N.

I L faut pour vôtre honneur, *Silvie*,
Mettre fin à tant de langueurs ;
Deffendre si longtems ma Vie
Est une honte à vos rigueurs :
Je vais mourir, & dans le mal extreme
Où je ne veux, & ne puis résister,
J'ai moins de peine à me quitter,
Qu'à quitter l'ingrate que j'aime.



I D E E



I D E' E

D E L A

F E M M E

*Qui ne se trouve point, & qui ne se
trouvera jamais.*

DAns toutes les belles Personnes que j'ai vûes, s'il y avoit des endroits à faire valoir, il y en avoit qu'on ne devoit pas toucher, ou qu'il falloit déguiser avec beaucoup d'artifice; car pour dire la Verité, il est difficile de louer tout, & d'être sincere. J'ai obligation à *Emilie*, de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le Bien, qu'à demeurer exactement Veritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur, ni de grace; je n'ai affaire ni de déguisemens, ni de flateries. Par elle je puis louer aujourd'huy sans complaisance; par elle les Observateurs trop exacts perdent une délicatesse chagrine, qui ne s'attache qu'à connoître les défauts; & dans un nouvel Esprit qu'elle leur inspire, ils passent avec joye de leur Censure ordinaire à de veritables Approbations.

Il est certain que la plûpart des Femmes doivent plus à nos adulations, qu'à leur Mérite, en toutes les Louanges qui leur sont données. *Emilie* n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend; & sûre du bien qu'on en doit dire, elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pourroit taire.

En effet, si ses Ennemis parlent d'elle, il n'est pas en leur pouvoir

voir de trahir leur conscience ; ils avoient avec autant de Vérité que de chagrin, les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnoître : si les Amis s'étendent sur les loüanges : il ne leur est pas possible de rien ajouter au Mérite qui les touche. Ainsi les premiers sont forcés de se rendre à la Raison, quand ils voudroient suivre la Maliginité de leurs mouvemens ; & les autres sont purement justes avec toute leur Amitié, sans pouvoir être ni officieux, ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'Inclination, comme elle n'apprehende rien de la mauvaise volonté, dans les Jugemens qu'on fait d'elle. Mais puisque l'on est toujours libre de cacher ses sentimens, *Emilie* auroit à craindre la malice du Silence ; seule injure que des envieux & des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter des choses un peu générales pour venir à une Description plus particuliere de sa Personne.

Tous ses Traits sont réguliers ; ce qu'on voit fort peu : tous ses Traits sont réguliers & agréables ; ce qu'on ne voit presque jamais. Car il semble qu'un caprice de la Nature fasse naître les agrémens de l'Irrégularité, & que les Beautés achevées qui ont toujours de quoi se faire admirer, ayent rarement le secret de savoir plaire. *Emilie* a les Yeux touchans, le Teint séparé, délicat, uni ; la blancheur des Dents, le vermeil des Lèvres sont des expressions trop générales pour un charme secret & particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle, ce tour, ce bas de Visage où l'on mettoit la grande Beauté chez les Anciens, ne se trouveroit plus que dans l'idée de quelque Peintre, ou dans les descriptions que l'Antiquité nous a laissées ; & pour animer de si belles choses, vous voyez sur son Visage une fraîcheur vive, un air de santé, un plein embonpoint qui n'en laisse pas apprehender d'avantage.

Sa Taille est d'une juste grandeur, bien prise, aisée, d'un dégagement aussi éloigné de la contrainte, que de cette excessive liberté, où paroît comme une espece de Déhanchement, qui ruine la bonne grace & la bonne mine. Ajoûtez y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte : le rire, le parler, l'action accompagnés d'Agrément & de Bien-séance.

Son

Son Esprit a de l'étenduë sans être vaste, n'allant jamais si loin dans les pensées générales, qu'il ne puisse revenir aisément aux considérations particulières. Rien n'échappe à sa Pénétration; son Discernement ne laisse rien à connoître; & je ne puis dire si elle est plus propre à découvrir les choses cachées, qu'à juger sainement de celles qui nous paroissent. Secrette, point misterieuse; sachant à propos, également se taire, & parler. Dans sa Conversation ordinaire, elle ne dit rien avec étude, & rien par hazard: les moindres choses marquent de l'attention; il ne parôit aux plus sérieuses aucun effort; ce qu'elle a de vit ne laisse pas d'être juste, & ses pensées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces Imaginations heureuses qui échappent à l'Esprit sans choix & sans connoissance, qui se font admirer quasi toujours, & qui font ordinairement peu estimer ceux qui les ont.

Dans toute la Personne vous voyez je ne sai quoi de grand & de noble; qui se trouve par un secret rapport dans l'air du Visage, dans les qualités de l'Esprit, dans celle de l'Ame.

Naturellement elle seroit trop Magnifique, mais une juste Consideration de ses affaires retient ce beau sentiment; & elle aime mieux contraindre la Générosité de son humeur, que de tomber dans un état où elle eût besoin de celle d'un autre: aussi fiere à ne vouloir aucune Grace des siens même, qu'officieuse aux étrangers, & pleine de chaleur dans les interêts de ses Amis. Ce n'est pas que ces Considerations lui fassent perdre une Inclination si noble; elle la régle dans l'usage de son Bien: son Naturel & sa Raison formant un desintéressement sans négligence.

Elle a du Bon-sens & de la dextérité dans les Affaires, où elle entre volontiers, si elle y trouve un avantage solide pour elle ou pour ses Amis: mais elle hait d'agir pour agir par Esprit d'inquietude; également ennemie d'un mouvement inutile, & de la mollesse d'un repos, qui se fait honneur du nom de Tranquillité, pour couvrir une veritable Nonchalance.

Après avoir dépeint tant de Qualités si belles; il faut voir quelles impressions elles font sur nôtre Ame, & ce qui se passe dans la sienne.

Elle

Elle a je ne fai quoi de majestueux, qui imprime du respect; je ne fai quoi de doux & d'honnête, qui gagne les inclinations. Elle vous attire, elle vous retient; & vous approchez toujours d'elle avec des Desirs que vous n'oseriez faire paroître.

A pénétrer dans l'interieur, je ne la croi pas incapable des Sentimens qu'elle donne : mais imperieuse sur elle comme sur vous, elle maîtrise en son Cœur par la Raison, ce que le respect fait contraindre dans le vôtre.

La Nature imbecile en quelques Ames, n'y laisse pas la force de rien désirer; impetueuse en quelques autres, elle pousse des Passions emportées : juste en *Emilie*, elle a fait le Cœur sensible qui doit sentir; & a donné à la Raison qui doit commander, un empire absolu sur ses mouvemens.

Heureuse, qui se laisse aller à la Tendresse de ses Sentimens sans interesser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite : Heureuse, qui dans un commerce établi pour la douceur de sa Vie, se contente de l'Approbation des honnêtes gens, & de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des Envieuses, jalouses de tous les plaisirs, & chagrines contre toutes les Vertus.

On connoît par une infinité d'experiences, que l'Esprit s'aveugle en aimant; & l'Amour n'a presque jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de nôtre Raison. Sur le sujet d'*Emilie* nos Sentimens deviennent plus passionnés, à mesure que nos lumieres sont plus épurées; & la passion qui a toujours paru une marque de Folie, est ici le plus veritable effet de nôtre Bon-Sens.

Les grands Ennemis d'*Emilie* sont les méchans Connoisseurs; ses Amis tous ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'Amitié pour elle, ou on en a moins, selon qu'on a plus ou moins de délicatesse; & chacun pense être le plus délicat, connoissant chaque jour de nouveaux endroits, par où l'aimer encor d'avantage.

Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement, ni d'une étude si lente. A la première vûe ils sont touchés de son Mérite sans le connoître; ils sentent pour elle de secrets mouvemens d'Estime,

aussi bien que d'Inclination. A peine a-t-elle dit six paroles, qu'ils la trouvent la plus raisonnable du Monde : personne ne leur a paru ni si honnête, ni si sage ; & ils ne connoissent encore ni son procédé, ni sa conduite. On se forme comme par instinct les sentimens les plus avantageux de sa Vertu ; & la Raison consultée depuis, au lieu de démentir la surprise, ne fait qu'approuver de si heureuses, & de si justes Préventions.

Parmi les avantages d'*Emilie*, un des plus grands, à mon avis, c'est d'être toujours la même, & de toujours plaire. Car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuse ; les Esprits les plus fertiles viennent à s'épuiser, & vous font tomber avec eux dans la langueur ; les vivacités les plus animées, ou vous rebutent, ou vous lassent. D'où vient que les Femmes ont besoin de Caprices quelquefois pour nous piquer ; ou sont obligées de mêler à leur entretien des Divertissemens qui nous réveillent. Celle que je dépeins plaît par elle seule, & en tout tems : une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable ; on se plaindrait de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être, en quelque occasion que ce soit ; vous allez à un Agrément certain, & à une satisfaction assurée. Ce n'est point une Imagination qui vous surprenne, & bientôt après qui vous importune : ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une Conversation solide par la perte de la gayeté : c'est une Raison qui plaît, & un Bon-Sens agréable.

Je veux finir par la Qualité qui doit être considérée devant toutes les autres. Elle est Dévote sans superstition ; sans mélancolie : éloignée de cette imbecilité qui se forge sur tout des Miracles, & se persuade à tous momens des Sottises surnaturelles ; ennemie de ces humeurs retirées, qui mêlent insensiblement dans l'Esprit, la haine du Monde, & l'aversion des plaisirs.

Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de la Société humaine, pour chercher Dieu dans l'horreur de la Solitude : Elle ne croit pas que se détacher de la civile, que rompre les commerces les plus raison-

sonables & les plus chers, soit s'unir à Dieu ; mais s'attacher à soi-même, & suivre follement sa propre Imagination Elle pense trouver Dieu parmi les hommes où sa Bonté agit plus, & où sa Providence paroît plus dignement occupée ; & là elle cherche avec lui à éclairer sa Raison, à perfectionner ses Mœurs, à bien régler sa Conduite, & dans le soin du Salut, & dans les devoirs de la Vie.

Voilà le Portrait de *la Femme qui ne se trouve point* ; si on peut faire le Portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plutôt l'Idée d'une personne accomplie. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les Hommes, parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne sai quelle douceur qu'on rencontre en celui des Femmes : & j'ai crû moins impossible de trouver dans une Femme, la plus forte & la plus saine Raison des hommes ; que dans un Homme les charmes & les agrémens, naturels aux Femmes.



L E T T R E

A

MADAME ***.

A Ce que j'apprens, Madame, vous voulez devenir Dévote, & j'en rends Graces à Dieu de tout mon Cœur ; aiant plus besoin dans nos Entretiens de la pureté des Sentimens, que vous allez avoir, que de ceux qui pourroient vous être inspirés dans le Commerce des Hommes. Je vous conjure donc, comme intéressé avec le Ciel, de prendre une Devotion véritable : & pour rendre votre Conversion telle que je la veux, il sera bon de vous dépeindre celle de nos Dames telle qu'elle est, afin que vous puissiez éviter les défauts qui l'accompagnent.

Leur Pénitence ordinaire, à ce que j'ai pû observer, est moins un Repentir de leurs Péchés, qu'un regret de leurs Plaisirs : en quoi elles sont trompées elles mêmes ; pleurant amoureuxment ce qu'elles n'ont plus, quand elles croient pleurer saintement ce qu'elles ont fait.

Ces Beautés usées qui se donnent à Dieu, pensent avoir éteint de vieilles Ardeurs qui cherchent secrettement à se rallumer : & leur Amour n'aiant fait que changer d'Objet, elles gardent pour leurs dernières Souffrances, les mêmes Soupirs, & les mêmes Larmes, qui ont exprimé leurs vieux Tourmens. Elles n'ont rien perdu des premiers troubles du Cœur amoureux ; des craintes, des faiblesses, des transports : elles n'ont rien perdu de ses plus chers mouvemens ; des tendres desirs, des tristesses délicates, & des langueurs pré-

précieuses. Quand elles étoient jeunes elles sacrifioient des Amans; n'en aiant plus à sacrifier, elles se sacrifient elles mêmes: la Nouvelle Convertie fait un Sacrifice à Dieu de l'Ancienne Voluptueuse.

J'en ai connu qui faisoient entrer dans leur Conversion le Plaisir du Changement: j'en ai connu qui se dévouant à Dieu, goûtoient une joie malicieuse de l'Infidélité qu'elles pensoient faire aux Hommes.

Il y en a qui renoncent au Monde, par un Esprit de Vengeance contre le Monde, qui les a quittées: il y en a qui mêlent à ce détachement leur Vanité naturelle; & la même Gloire qui leur a fait quitter des Courtisans pour le Prince, les flatte secrètement de savoir mépriser le Prince pour Dieu.

Pour quelques unes; Dieu est un nouvel Amant, qui les console de celui qu'elles ont perdu: en quelques autres la Devotion est un dessein d'Intérêt, & le Mystere d'une nouvelle Conduite.

Vous en verrez de sombres, & de retirées, qui préfèrent les Tartufes aux Galans bien-faits; quelquefois par le goût d'une Volupté obscure; quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi, & leur foiblesse les fait reposer en chemin avec les Directeurs qui les conduisent. La Devotion a quelque chose de tendre pour Dieu, qui peut retourner aisément à quelque chose d'amoureux pour les Hommes.

J'oubliois à vous parler de certaines Femmes retirées qui se donnent à Dieu en apparence, pour être moins à une Mere, ou à un Mari. Il y en a de cent façons différentes; & fort peu où ne paroisse le Caractère de la Femme, soit dans leur Humeur, soit dans leur Amour.

Pour bien juger du Mérite des Dévotes, il ne faut pas tant considérer ce qu'elles veulent faire pour Dieu, que ce que Dieu veut qu'elles fassent. Car dans la Verité toutes les Mortifications qu'elles se donnent de leur propre mouvement, sont autant d'effets agréables de leur Fantaisie: & une Femme est assez bien payée en ce Monde, à qui on permet de faire ce qui lui plaît. Il faut voir
com-

comment elles se comportent, dans les choses que Dieu exige de leur Soumission : & quand elles auront de la règle dans les Mœurs, de la Modestie dans le Commerce, de la Patience dans les Injures ; alors je serai satisfait de leur Dévotion par leur Conduite.

Il est assez de Dévotes passionnées, qui pensent avoir l'ardeur d'un beau Zèle ; il en est peu qui se possèdent sagement, dans une bonne & solide Pieté : Il en est assez qui sauroient mourir pour Dieu, par les sentimens de l'Amour ; il y en a peu qui veulent vivre selon ses Loix, avec de l'Ordre & de la Raison. Attendez tout de leur Ferveur, où il se mêle du dérèglement ; n'esperez presque rien d'une Dévotion, où elles ont besoin d'égalité, de sagesse, & de retenuë.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres : & voulant aujourd'hui vous donner à Dieu, faites moins entrer dans votre Dévotion ce que vous aimez, que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, votre Cœur lui portera ses mouvemens, au lieu de recevoir ses impressions ; & vous serez toute à vous, quand vous penserez être toute à lui.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir un saint & heureux ajustement entre ses Volontés & les vôtres. Vous pouvez aimer ce qu'il aime ; vous pouvez desirer ce qu'il desire : mais nous faisons ordinairement par une douce & secrète impulsion, ce que nous désirons de nous-mêmes ; & c'est ce qui doit nous rendre plus attentifs, & plus appliqués à toujours agir par la considération de ce qu'il veut.

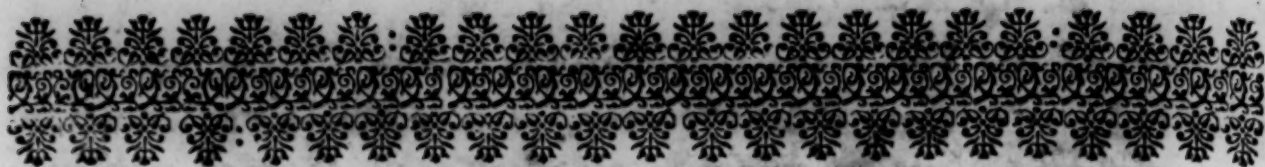
Mais pour cela, Madame, ne vous assujétissez pas à la Conduite de ces Directeurs, qui vous font entrer en certaines délicatesses de Spiritualité, que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent pas le plus souvent. Les Volontés de Dieu ne sont pas si cachées qu'elles ne se découvrent à ceux qui les veulent suivre : Presque en toutes, vous aurez moins besoin de Lumière que de Soumission. Celles qui ont du rapport avec nos desirs, sont nettement entendues, & agréablement suivies : celles qui choquent nos Inclinations,

s'ex-

s'expliquent assez ; mais la Nature y répugne, & l'Âme indocile se deffend de leur impression.

Je traite avec vous plus sérieusement que je n'avois pensé, & pour finir plus salutairement encore, je desirerois deux choses de vous, dans la Dévotion nouvelle où vous vous engagez présentement. La première est, que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu votre Amour, comme une Passion inutile à qui vous voulez donner de l'occupation. La seconde, que vous ne déguisiez jamais vos Animosités, sous une apparence de Zèle ; & ne persécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal, sous un faux prétexte de Picté.





E L E G I E
S U R
LA MORT DU DUC
D E

C A N D A L E*.

*On fait parler Madame la Comtesse
d'Olonne.*

* Mr. le Duc
de Candale
mourut à Lion
en 1658. âgé
de 27. ans. On
prétend qu'une
Galanterie,
qu'il eût avec
une Dame Cé-
lebre dans ce
tems-là par sa
Beauté, & dé-
puis par sa
Mort Tragique,
le jetta dans
une Fiebre,
dont il mourut.

S ilence, cher *Damon* : laisse une misérable
En l'état où l'a mise un Sort si déplorable.
Eh ! quel plaisir prens-tu, cruel, à me troubler,
En me parlant d'un mal que tu fais redoubler ?
Cherche pour me combattre encore d'autres armes,
Je ferai disputer mes soupirs & mes larmes :
Je veux, mon cher *Damon*, confondre tes Discours,
Avec des Pleurs secrets que je répans toujours.
Que s'il faut malgré moy pousser quelque parole,
Et répondre à celui dont le soin me console ;
Pour te faire sentir combien tu me fais tort,
Je dirai seulement : *Damon* ; *LISIS est mort.*
Lisis ne fera plus les douceurs de ma Vie ;
Lisis est dans le Ciel ; & toute son envie,

Au milieu des Plaisirs qui regnent en ces lieux,
N'est que de me revoir à la honte des Dieux.
Là, toutes leurs Grandeurs, là toutes leurs Délices
Ne luy sont loin de moy qu'horreur, gênes, supplices,
Astres toujours brillans, éternelle clarté.
Séjour plein de repos & de félicité,
Helas ! n'est-il pas vray que *Lisis* à toute heure
Vous déteste, ou se plaint qu'après luy je demeure ?
Oui *Lisis* ne voit rien des merveilles des Cieux,
En ne me voyant pas, qu'il ne trouve odieux ;
Cher Esprit, cher *Lisis*, qu'en vain ici j'appelle,
Tu connois bien aussi que je te suis fidele :
Tu connois mes ennuis, tu connois la pitié
Que me fournit sans cesse une triste Amitié.
La Voix ne me sert plus qu'à former une plainte,
Dont les Cœurs les plus durs pourroient sentir l'atteinte ;
Et cessant de parler je remets à mes pleurs
Le soin de faire voir l'excès des mes Douleurs.
Dans un lieu fréquenté, dans un lieu solitaire,
Le plus aimable objet ne fait que me déplaire ;
Insensible toujours aux clartés du Soleil,
Plus insensible encore aux douceurs du sommeil.
Destins dont la rigueur m'est toujours si fatale,
Rompez-vous pour moy seule une Loy générale ?
Cruels ! permettez-vous qu'à la faveur des nuits
Toute chose s'endorme, excepté mes ennuis ?
C'est alors que je sens de plus vives allarmes :
Mes Yeux y sont ouverts pour répandre des larmes ;
Ma Bouche qui s'entend avec mes déplaisirs,
Laisse toujours passage à de tristes Soupirs :
Mon Esprit embrouillé se forme à son dommage
De confuses vapeurs une effroyable Image,
Qui troublant mon repos avec beaucoup d'effort,
M'éveille & me fait dire, Helas ! *Lisis est mort.*

O vous qui m'affligez, triste & fidele Idée !
 Vous serez dans mon Cœur bien cherement gardée !
 Venez avec les traits d'un si parfait Amant,
 Venez avec l'horreur du pâle Monument ;
 Venez à moy funeste, ou venez agreable,
 Representant *Lisis* vous me serez aimable ;
 Et puisqu'il ne vit plus qu'en mes seules Douleurs,
 J'aurai, j'aurai pour luy des Soupirs & des Pleurs :
 Mon Cœur qui fut toujours si sensible à ses charmes,
 Gardera pour jamais le sujet de mes larmes.



A

Monsieur le Chevalier

DE

GRAMMONT.

IL n'est qu'un Chevalier au Monde :
 Et que ceux de la Table Ronde,
 Que les plus fameux aux Tournois,
 Aux Avantures, aux Exploits,
 Me pardonnent, si je les quitte
 Pour chanter un nouveau mérite.

C'est celui qu'on vit à la Cour
 Jadis si Galant sans Amour ;
 Le même qui fût à *Bruxelles*,
 Comme ici plaire aux Demoiselles,
 Gagner tout l'Argent des Maris,
 Et puis revenir à *Paris*,
 Ayant couru toute la terre,
 Dans le Jeu, l'Amour & la Guerre.

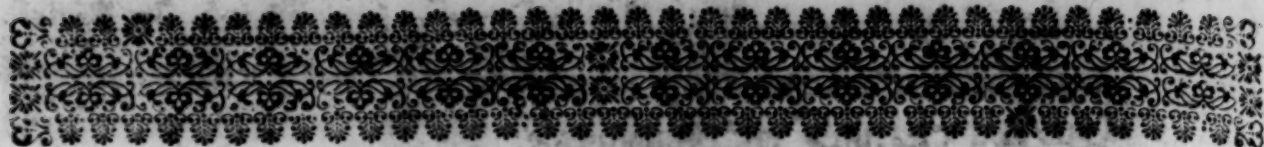
Info-

Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité;
L'Ame en fortune liberale,
Aux Creanciers pas trop loyale;
Qui n'a changé, ni changera;
Et seul au Monde qu'on verra,
Soutenir la blanche Vieillesse
Comme il a passé la Jeunesse.

Rare merveille de nos jours,
N'étoient vos trop longues Amours;
N'étoit la sincere tendresse
Dont vous aimez vôtre Princesse;
N'étoit qu'ici les beaux desirs
Vous font pousser de vrais Soupirs;
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Vôtre mérite d'infidelle;
Cher & parfait Original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal.

Il est des Heros pour la Guerre,
Mille grands Hommes sur la terre;
Mais au sens de *St. Evremond*,
Rien qu'un Chevalier de *Grammont*;
Et jamais ne sera de Vie
Plus admirée & moins suivie.





L E T T R E

A

MONSIEUR LE MARQUIS

D E

C R E Q U I,

*Sur la Paix des Pyrénées **

* Cette Lettre
cause la Dis-
grace de Mr. de
St. Evremond;
comme on l'a
dit dans la
Préface.

JE voudrois bien pouvoir satisfaire v^{otre} Curiosité, tant sur les véritables motifs de la Paix, que sur tout ce qui s'est passé à la Conference; mais à vous dire la vérité, vous deviez vous adresser aux Confidens particuliers de son Eminence, qu'une longue & familiere Conversation avoit pleinement instruits de ses Secrets. Pour moi, qui n'ai été qu'un simple Spectateur, je ne vous puis donner que des Conjectures & des lumieres incertaines, que je dois à ma seule Pénétration. Telles qu'elles sont, je vous les expose volontiers; & vous demande pour toute grace, que les Louanges de Mr. le Cardinal *Mazarin* ne vous soient pas suspectes d'Adulation. Le Bien que j'en dis, est un Bien sincere, qui n'est attiré par l'esperance des Graces, ni produit par la gratitude des Bien-faits.

Comme le plus grand mérite du Chrétien est de pardonner à ses Ennemis, & que le châtiment de ceux qu'on aime, est l'effet de l'Amitié la plus tendre; Mr. le Cardinal a pardonné aux *Espagnols* pour châtier les *François*. En effet, les *Espagnols* humiliés par tant de Disgraces, abbatus par tant de Pertes, devoient attirer sa compassion & sa charité; & les *François* devenus insolens par les avan-

avantages de la Guerre, méritoient d'éprouver les rigueurs salutaires de la Paix. Il souvenoit à son Eminence du beau Mot de *Castillan* qui étrangla *Don Carlos* par l'ordre de *Philippe II.* *Cailla, Cailla, Sennor Don Carlos; todo lo que se haze es por su bien;* & touché d'une si amoureuse punition, quand elle a pris le bien des particuliers, après avoir épuisé les sources publiques, elle a étouffé nos gémissemens & réprimé nos murmures en nous disant paternellement : *Cailla, cailla, Sennor Frances; todo lo que se haze es por su bien.*

Je croirois assez que des Considérations politiques ont été mêlées avec une Conduite chrétienne, dans la douceur, & la bonté qu'a eû Mr. le Cardinal pour les *Espagnols.* *Auguste* qui voulut donner des Bornes à l'Empire, & lui laisser en mourant une Grandeur juste & mesurée, pourroit bien lui avoir servi d'exemple dans la Moderation de sa Paix.

Il a jugé que la *France* se conserveroit mieux unie comme elle est. & ramassée pour ainsi dire en elle même, que dans une plus vaste étendue; & ce fut une prudence dont peu de Ministres sont capables, de songer à couvrir nôtre Frontière; quand la Conquête des *Pais-bas* étoit pleinement entre ses mains.

Qui ne fait que la destruction de *Carthage* fut celle de la République Romaine? Tant que *Rome* eut l'opposition de sa Rivale, ce ne fut chez elle que Vertu, Discipline, Obéissance: Si-tôt qu'elle n'eût plus d'Ennemis au dehors, elle s'en fit au dedans; & eut tout à craindre d'elle-même, quand elle n'eut rien à appréhender des Etrangers.

Son Eminence plus sage que les *Scipions*, n'a eu garde de nous laisser tomber dans cet inconvenient-là; & profitant de la faute de ses Peres, elle a conservé l'*Espagne* à la *France* pour l'exercice de ses Vertus, & le maintien éternel de son Empire.

Quelle différence, Monsieur, d'une Sagesse si profonde au Dérèglement du Cardinal de Richelieu! Il me semble que je voi cette Ame immodérée ne se contenter ni de la *Flandre*, ni du *Milanez*; mais dans une conjoncture qu'on n'avoit pas eû depuis *Charles-Quint*, envoyer sept ou huit Millions à *Francfort*, & faire marcher une grande Armée

mée sur les bords du *Rhein*, pour venger notre Nation en la personne de *Loüis XIV.* de l'affront qu'elle reçût autrefois en celle de *François I.* Je lui voi prendre de nouvelles Liaisons avec le *Portugal* après la Défaite de *Don Luis*; je lui voi joindre nos forces à celles de ce Roiaume, pour chasser le Roi Catholique de *Madrid* sans aucun Respect d'une Personne Sacrée & inviolable.

Cependant il étoit d'un Chrétien de pardonner à ses Ennemis; il étoit généreux de ne pousser pas sa Victoire jusqu'à la ruine d'une si belle Monarchie; Il étoit politique de n'étendre pas tant nos Frontieres, que le soin des choses éloignées nous fit négliger celles qui sont naturellement à nous.

J'entens les envieux de Son Eminence, qui n'osant se prendre directement à la Paix, condamnent la maniere dont on l'a faite; attaquent la Suspension, & cet engagement trop facile des Conférences, où tous les Articles d'une Paix ratifiée ont été changés.

Il est bien vrai que Mr. de *Turenne* n'oublia rien pour dissuader cette Suspension; mais il ne considéroit pas le véritable motif d'un Abouchement si glorieux; & tandis que ce grand Général rouloit dans sa tête le Triomphe de la *Flandre*, il ignoroit celui que s'étoit proposé Mr. le Cardinal, dans un Combat d'intelligence & de raison.

En effet, il n'a rien désiré plus fortement que de faire voir à toute l'*Europe* la supériorité de son Génie; & il n'a point été trompé dans son opinion. Car il s'est toujours rendu maître de l'Entendement de *Don Luis*, qui reconnoissoit de bonne foi l'ascendant de son Esprit, & l'avantage de ses Lumieres: mais il arrivoit par malheur que la Volonté trop opiniâtre de celui-ci devenoit maîtresse à la fin des Résolutions de celui-là. Ainsi l'*Espagnol* emportoit grossièrement, & sans raison, des choses que l'*Italien* disputoit spirituellement & avec justice. Ce n'est pas que l'Opiniâtreté de *Don Luis* lui ait toujours réussi; & quand il se vante de l'abandonnement du *Portugal* & du rétablissement de Monsieur le Prince; nous pouvons lui alleguer sa simplicité dans les Munitions qu'il nous a laissées, & l'ignorance du calcul dans l'évaluation des cinq cens mille Ecus que l'on a donnés à la Reine.

En

En tout cas, Son Eminence peut se flatter secrètement de n'avoir pas fait des pas inutiles; l'*Alsace*, les Biens d'*Italie*, l'Abbaye de *Saint Vast*, peuvent le consoler de la peine qu'il a prise; au lieu que le chimerique *Don Luis*, qui s'est amusé à l'Interêt général, a tiré toute la Dépense qu'il a faite de son propre fonds.

En vain il a paru fier dans le plus mauvais état de leurs Affaires, pour en avouer la foiblesse, si-tôt que la Paix fut signée; *Allons*, dit il, *Messieurs*, *allons rendre grâces à Dieu; nous étions perdus, l'Espagne est sauvée.*

Son Eminence ne fait pas grand cas de ce beau Dit, qui sent le vieux Citoyen de *Lacédémone*; tenant ces exultations du Salut de la Patrie, pour un véritable sentiment de Republicain. Elle pense judicieusement que toute Paix est bonne, quand par elle on met à couvert des Millions qui se consommoient de nécessité dans la continuation de la Guerre. Que le bon-homme *Don Luis* n'ait eu pour but que le service de son Maître, & l'utilité du Public; la Maxime de Mr. le Cardinal est, que le *Ministre doit être moins à l'Etat, que l'Etat au Ministre*: & dans cette pensée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il fera son propre Bien de celui de tout le Royaume.

J'ai pitié de ces Discoureurs, qui lui reprochent d'avoir fait la Paix quand nous allions tout conquérir. Il me semble avoir appuyé suffisamment sa Moderation; Jé puis encore alleguer pour sa Justification, des raisons qu'il nous a souvent données.

" Les *François*, dit il, portent toujours leurs Vûes au dehors,
" fons regarder jamais au dedans; & dissipés sur les Affaires d'au-
" trui, ils ne font point de réflexions sur les leurs.

" Ils allegueront qu'après la Bataille de *Dunkerque*, & la défaite
" du Prince de *Ligne*; qu'après la reddition d'une partie des Vil-
" les, & dans l'étonnement des autres, la *Flandre* ne pouvoit plus
" subsister; que les affaires des *Espagnols* n'alloient guères mieux
" dans le *Milanez*; que la défaite de *Don Luis* avoit rempli de
" consternation toutes les *Espagnes* épuisées d'Hommes & d'Argent;
" & pour parler en termes de Medecin, que le siège de la Chaleur
" n'étoit

“ n'étoit pas moins attaqué que les parties ; mais ils ne diront
 “ pas que le Cardinal de Retz avoit fait un Voiage en *Flandre*,
 “ d'où il étoit sorti si secrettement, qu'on n'avoit jamais pû dé-
 “ couvrir le lieu de sa Retraite.

“ Ils tairont malicieusement qu'*Annery*, ce premier mobile des
 “ Assemblées, alloit & venoit de nuit chez les Gentilshommes du
 “ *Vexin* ; qu'on avoit rencontré proche de *Hédin*, *Crequi-Bernieul-*
 “ *le* ; que *Gratot* le *Montresor* des Provinces, avoit tenu à *Coutan-*
 “ *ce* force Discours politiques sur le Bien public.

“ Ils tairont que *Bonneson* armoit les Sabbottiers de *Sologne*, &
 “ donnoit de la chaleur à ce dangereux Parti que se formoit contre
 “ l'Etat.”

Il y avoit quelque chose de plus pressant encore dont la seule
 Conscience de Mr. le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle
 gêne à un grand Ministre, Maître absolu de la Cour, de voir trois
 Gouverneurs qu'il avoit fait, tirer des sommes prodigieuses de la
Flandre, sans conter avec lui ! Du tempéramment généreux qu'est
 Son Eminence, elle eût mieux aimé donner *Corbie*, *Peronne* &
Saint-Quentin aux Ennemis, que de souffrir plus long tems les con-
 tributions d'*Arras*, de *Bethune*, & de la *Bassée*.

Il faudroit entrer dans son Ame, pour bien connoître le déplai-
 sir qu'elle a eu de s'être trompée sur *Saint-Venant* ; quand le dessein
 d'en tirer un Million, est devenu à rien entre les mains de *la Haye*.

Oudenarde, *Ypres*, & *Menin*, entretenoient veritablement un
 grand Corps ; mais à peine y avoit-il au delà , dequoy enrichir le
 Seigneur *Lange*. Je passe outre, & pose que la *Flandre* se fût ren-
 duë tout-à-fait à nous ; il eût fallu conserver ses Privileges, & se
 contenter d'un miserable Centième.

Non, non, Monsieur, des Titres, des Seigneuries, ne satisfont
 pas un Ministre si solide. Ce qui s'appelle une veritable Conquête
 pour lui, c'est l'acquisition réelle de nouveaux Deniers ; & à son
 avis réduire les Gouverneurs, casser des Troupes, retrancher tou-
 tes les Dépenses, & ne diminuer aucune Levées, c'est proprement
 conquérir ; c'est gagner en effet un nouveau Roiaume. Avec cela,
 J'ose

j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'*Espagne* tous ses Etats, & promettra religieusement de ne la point troubler dans la Guerre de *Portugal*. De toutes les possessions du Roi d'*Espagne*, les seules *Indes* lui font quelque envie; mais il se console, de ce que les *Espagnols* en ont les soins, & qu'il aura toujours la meilleure partie de leur Flotte.

Voilà, Monsieur le Mistere de nos Conferences; & voilà ce qui s'est passé de plus secret dans le Cœur de Mr. le Cardinal.

Si vous voulez que je vous dise sérieusement les mêmes Verités sous un autre tour, vous saurez qu'il n'y avoit plus de Monarchie *Espagnole* dans la Continuation de la Guerre; encore l'eussions-nous fort affoiblie par la Paix, si Mr. le Cardinal ne l'eût voulu traiter lui même, sans la participation de personne. Il est certain qu'il n'a jamais compris la Foiblesse & la Nécessité des Ennemis, au point qu'elles étoient: & la Conversation que Mr. de *Turenne* eut avec lui sur ce sujet, lui parut le discours d'un Général intéressé, qui vouloit éloigner la Paix, pour se maintenir dans la Guerre.

L'ancienne Réputation des *Espagnols* lui couvroit leur misere présente; ne pouvant s'imaginer qu'une Nation si redoutable autrefois pût être si proche de sa ruine. L'*Espagne*, l'*Italie*, l'*Allemagne*, les *Païs-bas*, qui n'étoient quasi plus que des Noms; lui donnoient toujours une grande idée de leur vieille Puissance: il ne considéra pas assez l'état où nous étions, pour considerer trop celui où nos Ennemis avoient été.

La Vertu de Mr. le Prince dénuée des Moïens nécessaires pour agir; l'image du Cardinal de *Retz* caché miserablement pour la sûreté de sa vie, rappelloient dans son Esprit les Desordres passés, & lui faisoient apprehender des Révolutions nouvelles. Il concevoit en trois Gentils-hommes de *Normandie* vagabonds; en de pauvres Païsans de *Sologne* desesperés, toute la Noblesse soulevée, & la Revolte de tous les Peuples. Tout le monde, à son avis, l'attaquoit; parce qu'il se sentoît odieux à tout le Monde.

Comme il y avoit en lui un mélange de sentimens differens, il faut considerer le motif de l'Interêt, après celui de la crainte. Rien

ne le gênoit si fort, que la dépense inévitable de la Guerre; & il aspirait à se voir maître de tous les Deniers, sans être nécessité de les employer à aucun usage. Alors il croioit les Finances purement siennes, ce qui a été véritablement un des principaux sujets de la Paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ses plus fortes raisons; & il contoit toujours avec les Villes que nous laissoient les *Espagnols*, celles qui rentreroient au pouvoir du Roy. Mais à parler sainement, les grandes Contributions irritoient son Avidité; & comme il ne lui étoit pas possible de les partager avec les Gouverneurs, il se faisoit un plaisir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvoit pas avoir.

Il y a apparence que la dernière Compagne de Mr. de *Turenne* lui a donné quelque secrète Jalousie; particulièrement ces heureux Succès, où sa vanité ne pouvoit s'intéresser, comme elle avoit fait ridiculement à la Bataille de *Dunkerque*: un si grand Bonheur lui donna, sans doute, la pensée de négocier, l'ayant toujours eue dans les événemens favorables; pour faire connoître aux Généraux l'incertitude de leur condition, & les tenir au milieu de tous leurs progrès, dans la même dépendance,

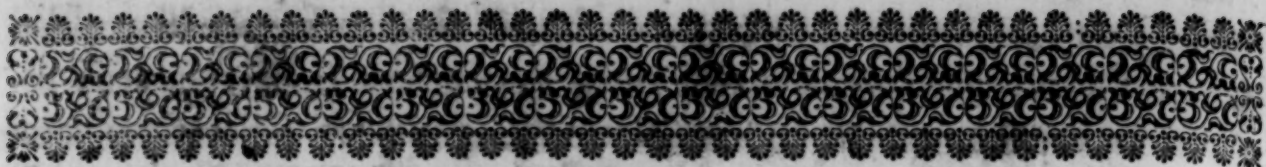
Il craignoit de plus, qu'incommodé de Goutte, de Gravelle, & par conséquent moins en état de suivre le Roy; on ne vint à se passer aisément de lui dans la Campagne. Le souvenir des derniers Exploits lui en faisoit appréhender de nouveaux; & pour se délivrer d'inquiétude, il aima mieux finir la Guerre par une Paix toute de lui, que de voir faire Conquête sur Conquête, où il n'auroit point de part.

D'ailleurs, il commençoit à se lasser de tous les maux qu'il avoit fait souffrir à Mr. le Prince: sa Haine s'étant enfin épuisée, il s'appriivoisoit à l'imagination de son Retour, & se flattoit même quelquefois du plaisir qu'il auroit de le voir abandonné des *Espagnols*, & humilié devant lui. Il pensoit trouver à la Conférence une Soumission générale, & faire là comme bon lui sembleroit le Destin de tous les Peuples: mais *Don Luis*, qui fut souple pour l'attirer, devint fier si tôt qu'il le vit entre ses mains: & voulut regagner dans

dans la hauteur du Traité, la réputation qu'il avoit perduë dans la foiblesse de la Guerre. Et certes, c'est une chose assez remarquable, que les Grands d'*Espagne* qu'on nous dépeignoit si fiers, ayent reconnu la supériorité de nôtre Nation, par des déferences aux *François*, qui sentoient moins la civilité, que l'assujettissement; & que Mr. le Cardinal qui seul avoit l'honneur & les Droits de la *France* à soutenir, ait trouvé moïen, avec la force & la Raison, de se faire un Maître. Il pouvoit tout ce qu'il auroit voulu fortement; mais pour avoir pris le parti de la persuasion, & avoir laissé prendre à *Don Luis* celui de l'Autorité, les *Espagnols* ont fait la Paix comme s'ils avoient été en nôtre place; & nous avons reçu les Conditions, comme si nous avions été en la leur. Je fûs de quelqu'un d'eux, que Mr. de *Lionne* leur eût été d'une humeur fort épineuse, si son Supérieur n'eût levé tous les obstacles qui traversoient la Conclusion.

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le différent procédé des deux Ministres; & j'ai trouvé qu'aux affaires particulieres Mr. le Cardinal étoit plein de difficultés, de dissimulations, d'artifices, avec ses meilleurs Amis: dans les Traités publics, avec nos Ennemis même, confiant, sincere, homme de parole; comme s'il eût voulu se justifier aux Etrangers de la Réputation où il étoit parmi nous, & rejeter les Vices de son Naturel sur les Défauts de nôtre Nation. Pour *Don Luis*, de l'Honnêteté avec les Particuliers; de la Franchise avec ses Amis; de la Bonté pour ses Creatures: dans les Affaires générales, un Dessen de tromper assez profond sous des apparences grossieres, & peu de bonne-foy en effet sous l'opinion d'une Probité établie.

De St. Jean de Luz le..... de Novembre 1652.



JUGEMENT

SUR LES

SCIENCES,

Où peut s'appliquer un Honnête-homme.

Vous me demandez mon opinion sur les Sciences où peut s'appliquer un Honnête-homme? je vous le dirai de bonne foi, sans prétendre que personne y doive assujettir son Jugement. Je n'ai jamais eu de grands attachemens à la Lecture; si j'y employe quelques heures, ce sont les plus inutiles; sans dessein, sans ordre, quand je ne puis avoir la Conversation des Honnêtes-gens, & que je me trouve éloigné du commerce des Plaisirs. Ne vous imaginez donc pas que je vous parle profondément des choses que je n'ai étudiées qu'en passant, & sur lesquelles j'ai fait seulement de légères Réflexions.

La *Théologie* me semble fort considérable, comme une Science qui regarde le Salut: mais à mon avis, elle devient trop commune; & il est ridicule que les Femmes mêmes osent agiter des Questions, qu'on devroit traiter avec beaucoup de mystère & de secret. Ce seroit assez pour nous d'avoir de la docilité & de la soumission. Laissons cette Doctrine toute entière à nos Supérieurs, & suivons avec respect ceux qui ont le soin de nous conduire. Ce n'est pas que nos Docteurs ne soient les premiers à ruiner cette déférence; & qu'ils ne contribuent à donner des Curiosités qui mènent insensiblement.

fiblement à l'Erreur : il n'y a rien de si bien établi chez les Nations, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du Raisonnement. On brûle un Homme assez malheureux pour ne croire pas un DIEU, & cependant on demande publiquement dans les Ecoles, *s'il y en a un*. Par-là vous ébranlez les Esprits foibles, vous jetez le soupçon dans les défiants ; par-là vous armez les furieux, & leur permettez de chercher des Raïsons pernicieuses, dont ils combattent leurs propres Sentimens, & les véritables impressions de la Nature.

Hobbes le plus grand Génie d'Angleterre depuis *Bacon*, ne sauroit souffrir qu'*Aristote* ait tant de crédit dans la Théologie : il se prend à ses subtilités de la Division de l'Eglise.

C'est peut-être par ces sortes de Raisonnemens, que les Théologiens ne sont pas quelquefois les plus Dociles ; d'où est venu le Proverbe, que *le Médecin & le Théologal croient rarement aux Remedes & à la Religion*. Je n'en dirai pas davantage ; je souhaiterois seulement, que nos Docteurs traitassent les matières de Religion avec plus de retenue, & que ceux qui doivent y être assujettis, eussent moins de curiosité.

Comme la Philosophie laisse plus de Liberté à l'Esprit, je l'ai cultivée un peu davantage. Dans ce tems où l'Entendement s'ouvre aux Connoissances, j'eus un desir curieux de comprendre la Nature des choses ; & la présomption me persuada bien-tôt que je l'avois connue : la moindre Preuve me sembloit une certitude, une Vraisemblance m'étoit une vérité ; & je ne vous saurois dire avec quel mépris je regardois ceux que je croyois ignorer ce que je pensois bien savoir. A la fin, quand l'âge & l'expérience qui malheureusement ne vient qu'avec luy, m'eurent fait faire de sérieuses Réflexions, je commençai à me défaire d'une Science toujours contestée, & sur laquelle les plus grands Hommes avoient eu de differens Sentimens. Je savois par le consentement universel des Nations, que *Platon*, *Aristote*, *Zénon*, *Epicure* avoient été les lumieres de leur Siècle ; cependant on ne voyoit rien de si contraire que leurs Opinions. Trois mille ans après, je les trouvois également disputées : des partisans de tous les côtés ; de certitude, & de sûreté nulle part.

Au

Au milieu de ces Méditations qui me desabusoient insensiblement, j'eus la curiosité de voir *Gassendi* le plus éclairé des Philosophes, & le moins présomptueux. Après de longs Entretiens, où il me fit voir tout ce que peut inspirer la Raison, il se plaignit " que
 " la Nature eût donné tant d'étendue à la Curiosité, & des bornes
 " si étroites à la Connoissance; qu'il ne le disoit point pour mor-
 " tifier la Présomption des autres, ou par une fausse Humilité de
 " soi-même, qui sent tout-à-fait l'Hypocrisie; que peut-être il
 " n'ignoroit pas ce que l'on pouvoit penser sur beaucoup de choses,
 " mais de bien connoître les moindres, qu'il n'osoit s'en assurer. " Alors une Science qui m'étoit déjà suspecte, me parut trop vaine pour m'y assujétir plus longtems: je rompis tout commerce avec elle, & commençai d'admirer comme il étoit possible à un homme sage de passer sa vie à des Recherches inutiles.

Les *Mathématiques*, à la vérité, ont beaucoup plus de certitude; mais quand je songe aux profondes Méditations qu'elles exigent; comme elles vous tirent de l'action, & des plaisirs pour vous occuper tout entier; ses Démonstrations me semblent bien chères, & il faut être fort amoureux d'une Vérité pour la chercher à ce prix là. Vous me direz que nous avons peu de commodités dans la Vie, peu d'embellissemens dont nous ne leur soyons obligés. Je vous l'avouerai ingenuement: il n'y a point de louanges que je ne donne aux grands Mathématiciens, pourvu que je ne le sois pas. J'admire leurs Inventions, & les Ouvrages qu'ils produisent: mais je pense que c'est assez aux personnes de bon-sens de les savoir bien employer; car à parler sagement, nous avons plus d'intérêt à jouir du Monde qu'à le connoître.

Je ne trouve point de Sciences qui touchent particulièrement les Honnêtes-gens, que la *Morale*, la *Politique*, & la connoissance des *Belles-Lettres*.

La première regarde la Raison, la seconde la Société, la troisième la Conversation. L'une vous apprend à gouverner vos Passions; par l'autre, vous vous instruisez des Affaires de l'Etat, & réglez votre conduite dans la Fortune: la dernière polit l'Esprit, inspire la délicatesse & l'agrément.

Les

Les gens de qualité chez les Anciens, avoient un soin particulier de s'instruire de toutes ces choses. Chacun fait que la *Grece* a donné au Monde les plus grands Philosophes, & les plus grands Législateurs; & on ne sauroit nier que les autres Nations n'aient tiré d'elle toute la Politesse qu'elles ont eüe.

Rome a eu des Commencements rudes & sauvages; & cette Vertu farouche qui ne pardonnoit pas à ses Enfans, fut avantageuse à la République pour se former. Comme les Esprits se rendirent plus raisonnables, ils trouverent moyen d'accommoder les mouvemens de la Nature, avec l'amour de la Patrie: à la fin, ils joignirent les Graces & l'ornement à la Justice & à la Raison. On a donc vû dans les derniers tems qu'il n'y avoit personne de considération, qui ne fût attaché à quelque Secte de *Philosophie*; non pas à dessein de comprendre les Principes & la Nature des choses, mais pour se fortifier l'Esprit par l'étude de la Sagesse.

Touchant la *Politique*, il n'est pas croyable combien les *Romains* s'instruisoient de bonne heure de tous les interêts de l'Etat, comme il s'appliquoient à la connoissance de la Police & des Loix, jusqu'à se rendre capables des affaires de la Paix & de la Guerre, sans expérience.

Les moins curieux savent de quelle sorte ils étoient touchés des *Belles-Lettres*: il est certain qu'on voyoit peu de Grands à *Rome* qui n'eussent chez eux quelques *Grecs* spirituels, pour s'entretenir des choses qui regardent l'agrément. Parmi cent exemples que je pourrois apporter, je me contenterai de celui de *César*; & ce fera assez faire pour mon Opinion que de l'appuyer de son Autorité.

De toutes les Sectes qui étoient alors en réputation, il choisit celle d'*Epicure*; comme la plus douce, & la plus conforme à son naturel & à ses plaisirs. Car il y avoit de deux sortes d'*Epicuriens*: les uns, philosophans à l'ombre, & cachans leur vie selon le Précepte; les autres, qui ne pouvant approuver l'austérité des Philosophes, se laissoient aller à des Opinions plus naturelles. De ces derniers ont été la plupart des Honnêtes-gens de ce tems-là, qui savoient séparer la personne du Magistrat; & donner leurs soins à la

la République en telle sorte, qu'il leur en restoit, & pour leurs Amis & pour eux-mêmes. Il seroit inutile de vous expliquer la Connoissance qu'avoit *César* des Affaires de l'Etat, non plus que la Politesse & la netteté de son Esprit; je vous dirai seulement qu'il pouvoit disputer de l'Eloquence avec *Cicéron*; & s'il n'en affecta pas la Réputation, personne ne sauroit nier qu'il n'écrivît & ne parlât beaucoup plus en homme de qualité que cet Orateur.



J U G E M E N T

S U R

C E S A R,

E T S U R

A L E X A N D R E.

C'Est un Consentement presque universel, qu'*Alexandre* & *César* ont été les plus Grands-hommes du Monde; & tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont crû faire assez pour les Conquerans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur Réputation & leur Gloire. *Plutarque*, après avoir examiné leur Naturel, leurs Actions, leur Fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. *Montagne* plus hardi se déclare pour le premier; & depuis que les Versions de *Vaugelas* & d'*Ablancourt* ont fait ces Heros de toutes nos Conversations *, chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur Vie avec autant de curiosité que personne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport & la différence que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes Naissances. *Alexandre*, fils d'un Roi considerable; *César*, d'une des premières Maisons de

Tom. I.

T

cette

* Vaugelas a
traduit la Vie
d'*Alexandre* é-
crite par *Quin-*
te-Curte; &
d'*Ablancourt*
les *Commentai-*
res de *César*.

cette République, dont les Citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il semble que les Dieux ayent voulu donner à connoître la Grandeur future d'*Alexandre* par le Songe d'*Olimpias*, & par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance; ses larmes jalouses de la gloire de son Pere; le jugement de *Philippe* qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le sien; appuyerent l'avertissement des Dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en *César*. *Sylla* trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, plusieurs *Marius*. *César* songea qu'il avoit couché avec sa Mere; & les Devins expliquèrent que la Terre, Mere commune des Hommes, se verroit soumise à sa Puissance. On le vit pleurer en regardant la Statuë d'*Alexandre*, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce Conquerant s'étoit rendu Maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une passion commune: mais *Alexandre* ambitieux par tout, étoit piqué d'une jalousie de supériorité en ses Etudes, & avoit pour but principal dans les Sciences, d'être plus Sçavant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit d'*Aristote*, d'avoir publié des Connoissances secrettes, qui ne devoient être que pour lui seulement; & il avouë qu'il n'aspire pas moins à s'élever au dessus des hommes par les Lettres, que par les Armes. Comme il avoit l'Esprit curieux & passionné, il se plût à la Découverte des choses cachées, & fut touché particulièrement de la Poësie.

Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour *Homere* ne soit connue, & qui ne sache qu'en faveur de *Pindare*, les Maisons de ses descendans furent conservées dans la ruine de *Thebes*, & la désolation générale de ses Citoyens.

L'Esprit de *César* un peu moins vaste, ramena les Sciences à son usage; & il semble n'avoir aimé les Lettres que pour son utilité. Dans la Philosophie d'*Epicure*, qu'il préfera à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'Homme. Mais il paroît que l'Eloquence eut ses premiers soins, sachant qu'elle étoit nécessaire dans la République pour arriver aux plus grandes choses. Il harangua aux *Rostres* * à la Mort de sa Tante *Julia* avec beaucoup d'ap-

* La Tribune
aux Haran-
gues.

d'applaudissement ; il accusa *Dolabella*, & fit ensuite cette Oraison si adroite & si délicate pour sauver la vie aux Prisonniers de la Conjuraison de *Catiline*.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'*Alexandre*, que certains Dits spirituels d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la Grandeur de son Ame, & de la Vivacité de son Esprit.

Mais la plus grande difference que je trouve dans leurs Sentimens, est sur le sujet de la Religion. *Alexandre* fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posséder par les Devins & par les Oracles : Ce qu'on peut attribuer, outre son naturel, à la Lecture ordinaire des Poètes, qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux, & composoient toute la Théologie de ces tems-là. Quant à *César*, soit par son Temperament, soit pour avoir suivi les Opinions d'*Epicure* ; il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des Dieux en cette vie, & se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. *Lucain* le représente au Siege de *Marseille*, la hache à la main dans un Bois sacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les Soldats, saisis d'une secrète horreur de Religion, par des Paroles assez impies *. *Saluste* lui fait dire que la Mort est la Fin de tous les maux ; qu'au delà il ne reste ni souci ni sentiment pour la joye †.

Mais comme les Hommes quelques grans qu'ils soient, comparés les uns aux autres, sont toujours foibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, sujets à l'erreur ou à l'ignorance ; *César* fut troublé d'un Songe qui lui prédisoit l'Empire, & se moqua de celui de sa Femme, qui l'avertissoit de sa Mort. Sa vie répondit assez à sa Créance : véritablement il fut modéré en des plaisirs indifferens ; mais il ne se dénia rien des Voluptés qui le touchoient. C'est ce qui fit faire à *Catulle* tant d'Epigrammes contre lui, & d'où vint à la fin ce bon Mot, que *César* étoit la Femme de tous les Maris, & le Mari de toutes Femmes.

T 2

Ale-

* *Fam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam,
Credite me fecisse nefas, tunc paruit omnis
Imperiis non sublato secura pavore
Turba, sed expensâ Superorum, & Caesaris ira.*

Lucan. Belli Civilis Lib. III.

† In luctu at-
que miseriis
Mortem æ-
rumnarum re-
quiem, non
cruciatum esse;
eam cuncta
mortalium ma-
la dissolvere;
ultra neque
curæ neque
gaudio locum
esse. *Salust. de
Conjurazione
Catiline.*

Alexandre eut en cela beaucoup de modération ; il ne fut pourtant pas insensible. *Barfine*, & *Roxane* lui donnerent de l'Amour ; & il n'eut pas tant de Contenance, qu'il ne s'accoutumât enfin à *Bagoas*, à qui *Darius* s'étoit accoutumé auparavant.

Le plaisir du Repas si cher à *Alexandre*, & où il se laissoit aller quelquefois jusqu'à l'excès, fut indifférent à *César*. Ce n'est pas que parmi les travaux & dans l'action, *Alexandre* ne fût sobre & peu délicat ; mais dans le tems du repos, la tranquillité lui étoit fade, s'il ne l'éveillait, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion : mais *César* avec plus de dessein & d'intérêt. Ses largesses au Peuple, ses dépenses excessives dans l'Edilité, ses présens à *Curion*, étoient plutôt des Corruptions que de véritables Liberalités. *Alexandre* donna pour faire du bien par la pure grandeur de son Ame. Quand il passa en *Asie*, il distribua ses Domaines, il se dépouilla de toutes choses, & ne garda rien pour lui que l'Espérance des Conquêtes, ou la résolution de périr. Lors qu'il n'avoit presque plus besoin de personne, il paya les Dettes de toute l'Armée. Les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens, les Poètes, les Philosophes (tous illustres Nécessiteux) eurent part à sa magnificence, & se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que *César* ne fût aussi naturellement fort Liberal : mais dans le dessein de s'élever, il lui fallut gagner les personnes nécessaires ; & à peine se vit-il Maître de l'Empire, qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en *César* de ces Amitiés qu'eut *Alexandre* pour *Ephestion* ; ni de ces Confiances qu'il avoit en *Craterus*. Les commerces de *César* étoient ou des liaisons pour ses Affaires, ou un procédé assez obligeant, mais beaucoup moins passionné pour ses Amis. Il est vrai que sa Familiarité n'avoit rien de dangereux ; & ceux qui le pratiquoient, n'apprehenderent ni sa colère, ni ses caprices. Comme *Alexandre* fut extrême ; ou il étoit le plus charmant, ou le plus terrible ; & on n'alloit jamais sûrement dans une privauté où il engageoit lui-même. Cependant l'Amitié fut sa plus grande passion après la Gloire, dont il ne faut point d'autre témoin.

moignage que le sien propre, lors qu'il s'écria auprès de la Statue d'Achilles : *O Achilles, que je te trouve heureux d'avoir eu un Ami fidele pendant ta vie, & un Poëte comme Homere après ta mort !*

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux Grands-hommes dans leur Naturel ; il est tems d'examiner le Génie des Conquérans, & de les considérer dans toute l'étendue de l'Action. Il y a quelque espece de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires ; neantmoins selon toute la vrai-semblance, si *Alexandre* se fût trouvé en la place de *César*, il n'auroit employé ses grandes & admirables Qualités qu'à sa propre ruïne. On peut croire que son humeur altière & ennemie des précautions, l'eût mal conservé dans les persécutions de *Sylla* ; difficilement eut-il pû chercher sa Sûreté dans un Eloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de liberalité ; ses Largesses lui eussent été pernicieuses. Au lieu d'attendre l'Edilité, où les magnificences & les profusions étoient permises, ses dons & ses présens hors de saison, l'auroient rendu justement suspect au Senat. Peut-être n'auroit-il pû s'assujettir à des Loix qui eussent gêné une Ame si impérieuse que la sienne ; & tentant quelque chose à contre-tems, il auroit eu le destin de *Manlius*, des *Gracques*, de *Catilina*. Mais si *Alexandre* eût péri dans la République, *César* dont le courage & la précaution alloient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'Esprit ce vaste dessein de la Conquête de l'*Asie*.

Il est à croire que *César*, dont la conduite étoit si fine & si cachée, qu'il entra dans toutes les Conspirations, sans être accusé qu'une seule fois, & jamais convaincu ; lui qui dans les divisions qu'il fit naître entre les *Gaulois*, secouroit les uns pour opprimer les autres, & les assujettir tous à la fin : Il est à croire, dis-je, que ce même *César* suivant son génie, auroit soumis ses Voisins, & divisé toutes les Républiques de la *Grece*, pour les assujettir pleinement. Et certes avoir quitté la *Macedoine* sans esperance de retour ; avoir laissé des Voisins mal-affectonnés ; la *Grece* quasi soumise, mais peu affermie dans la sujétion ; avec trente-cinq mille hommes, * *Qui sont 42 mille écus de notre monnaie.* soixante-dix Talens * & peu de vivres, avoir cherché un Roi de *Perse*,
que

que les Grecs appelloient LE GRAND ROI, & dont les simples Lieutenans sur les Frontieres faisoient trembler tout le monde ; c'est ce qui passe l'imagination ; & quelque chose de plus que si aujourd'hui la République de Gènes, celles de Luques & de Raguse, entreprennent la Conquête de la France. Si César avoit déclaré la guerre au Grand Roi, ç'eût été sur les Frontieres de proche en proche, & il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses Etats par le Granique. Si l'Ambition l'avoit poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée ; & qu'il ne se fût pas contenté de la fille du Roi, avec cinq ou six Provinces, qu'Alexandre refusa peut-être insolamment ? Enfin, si mes Conjectures sont raisonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de Perse, suivi d'un Million d'hommes ; quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sai s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la Bataille d'Arbelles ; je croi du moins qu'il eût été du sentiment de Parmenion, & nous n'aurions de lui aucune des Réponses d'Alexandre. Cependant il falloit donner ce grand Combat pour se rendre Maître de l'Asie ; autrement Darius eût traîné la Guerre de Province en Province toute sa vie ; il falloit qu'il pérît comme il arriva, & que mille Peuples differens le vissent vaincu avec toutes ses Forces.

Il est vrai que ce desir de Gloire immodéré, & cette Ambition trop vaste qui ne laissoit point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tous prêts de l'abandonner : mais c'est-là particulièrement que parut cette Grandeur de Courage qui ne s'étonnoit de rien. Allez lâches, leur dit-il, allez ingrats, dire en votre Pais, que vous avez laissé Alexandre avec ses Amis, travaillant pour la Gloire de la Grèce parmi des Peuples, qui lui obéiront mieux que vous. Dans toute sa vie, Monsieur le Prince n'admire rien plus que cette Fierté qu'il eut pour les Macédoniens, & cette confiance de lui-même. “ Alexandre, dit-il, abandonné des siens parmi des Barbares mal assujettis, se sentoît si digne de commander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en Europe ou en Asie, parmi les
,, Grecs

„ Grécs ou les Perses, tout lui étoit indifférent : il pensoit trouver
„ des Sujets où il trouvoit des Hommes.

Ce qu'on dit à l'avantage de César, c'est que les *Macédoniens* eurent à faire à des Nations pleines de mollesse & de lâcheté, & que la Conquête des *Gaules*, dont les Peuples étoient fiers & bel-liqueux, fut beaucoup plus difficile aux *Romains*. Je ne m'amuserai point à examiner le Courage des uns & des autres; mais il est certain que César ne trouva pas dans les *Gaules* de véritables Armées. C'étoient des Peuples entiers, à la réserve des Femmes, des Enfans & des Vieillards, qui s'armoient tumultuairement pour la deffen- se de leur Liberté : des multitudes de combattans sans ordre & sans discipline; & à la vérité, si vous en exceptez deux ou trois, César pouvoit dire, VENI, VIDI, VICI, en toutes les Occasions. Ce qui me fait croire que *Labienus* Commandant les Légions, n'eût pas moins assujetti nos Provinces à la République, ou selon toutes les apparences, *Parmenion* n'auroit pas donné cette grande Bataille, qui décida des Affaires de l'*Asie*. Vous trouverez encore cette par- ticularité remarquable, que celui-ci eut besoin du secours d'*Alexan- dre* dans le Combat, & que César un jour étoit perdu sans *Labie- nus*, qui après avoir tout battu de son côté, envoya la dixième Lé- gion le dégager. Soit par le plus grand Péril des entreprises, soit pour s'exposer davantage, ou pour être en cela plus malheureux. *Alexandre* fut cent fois en danger manifeste de sa vie, & reçût souvent de grandes Blessures. César eut véritablement ses Hazards; mais plus rares; & je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses Guerres.

Je ne voi pas aussi que les Peuples de l'*Asie* dûssent être si mols & si lâches, eux qui ont toujours été formidables à l'*Europe*. Dans la plus grande puissance de la République, les *Romains* n'ont- ils pas été malheureux chez les *Parthes*, qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de *Darius*? *Crassus* y perit avec ses Légions du tems de César, & un peu après *Antoine* y fit un Voyage fu- neste & honteux. Pour des Conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à César que celles des *Gaules*: car dans la Guerre Civi-
le,

le, il assujettit la République avec la meilleure partie de ses Forces; & la seule Bataille de *Pharsale* le fit Maître de cent Peuples differens, que d'autres avoient vaincus. *Vespasien* n'a pas conquis l'Empire pour s'être fait Empereur par la défaite de *Vitellius*. Ainsi *César* a profité des travaux de tous les Romains: les *Scipions*, *Emilius*, *Marcellus*, *Marius*, *Sylla* & *Pompée*, ses propres Ennemis ont combattu pour lui: tout ce qui s'étoit fait en six cens années, fut le fruit d'une seule heure de combat.

Ce qui me semble plus incompréhensible d'*Alexandre*, c'est qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de Païs que les plus grands Etats n'ont sù faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un Voyageur est célèbre pour avoir traversé une partie des Nations qu'il a subjuguées; & afin qu'il ne manquât rien à sa Félicité, il a jouï plaisiblement de son Empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de *César*, qui n'a pû donner une forme à l'Etat selon ses desseins, ayant été assassiné par ceux qu'il alloit assujettir.

Il me reste une considération à faire sur *Alexandre*: que tous les Capitaines des Macédoniens ont été de grands Rois après sa mort, qui n'étoient que des Hommes médiocres comparés à lui durant sa vie. Et certes je lui pardonne en quelque sorte, si dans un Païs où c'étoit une Créance reçûe, que la plûpart des Dieux avoient leur Famille en terre; où *Hercule* étoit crû Fils de *Jupiter* pour avoir tué un Lion, & assommé quelque Voleur, je lui pardonne, dis je, si appuyé de l'opinion de *Philippe*, qui pensoit que sa Femme eût commerce avec un Dieu; si trompé par les Oracles; si se sentant si fort au dessus des Hommes, il a quelquefois méprisé sa Naissance véritable, & cherché son origine dans les Cieux. Peut-être faisoit-il couler cette Créance parmi les Barbares pour en attirer la Vénération; & tandis qu'il se donnoit au Monde pour une espece de Dieu, le sommeil, le plaisir des Femmes, le sang, qui couloit de ses blessures, lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un Homme.

Après avoir parlé si longtems des Avantages d'*Alexandre*, je
dirai

dirai en peu de mots, que par la beauté d'un Génie universel, *César* fut le plus grand des *Romains* en toutes choses ; dans les affaires de la République, dans les emplois de la Guerre. A la vérité, les Entreprises d'*Alexandre* ont quelque chose de plus étonnant : mais la conduite & la capacité ne paroissent pas y avoir la même part. La Guerre d'*Espagne* contre *Petreius* & *Afranius*, est une chose que les gens d'une Experience consommée admirent encore. Les plus mémorables Sièges des derniers tems ont été formés sur celui d'*Alexie* : nous devons à *César* nos Forts, nos Lignes, nos Contreval-lations, & généralement tout ce qui fait la sûreté des Armées de-vant les Places. Pour ce qui est de la Vigueur, la Bataille de *Mun-da* fut plus contestée que celles d'*Asie* ; & *César* courut un aussi grand péril en *Egypte*, qu'*Alexandre* dans le Bourg des *Malliens*.

Ils ne furent pas moins differens dans le Procédé que dans l'A-ction. Quand *César* n'avoit pas la Justice de son côté, il en cher-choit les apparences : les prétextes ne lui manquoient jamais. *Ale-xandre* ne donnoit au monde pour raisons que ses Volontés ; il suivoit par tout son Ambition ou son Humeur. *César* se laissoit con-duire à son Interêt, ou à sa Raison. On n'a guere vû en personne tant d'Egalité dans la vie, tant de Modération dans la fortune, tant de Clemence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à *Clitus* ; ces Soupçons mal éclaircis qui causèrent la perte de *Philotas*, & qui à la honte d'*Alexandre*, trainerent ensuite com-me un mal nécessaire la Mort de *Parménion* ; tous ces mouvemens étoient inconnus à *César* : on ne peut lui reprocher de Mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre Conser-vation.

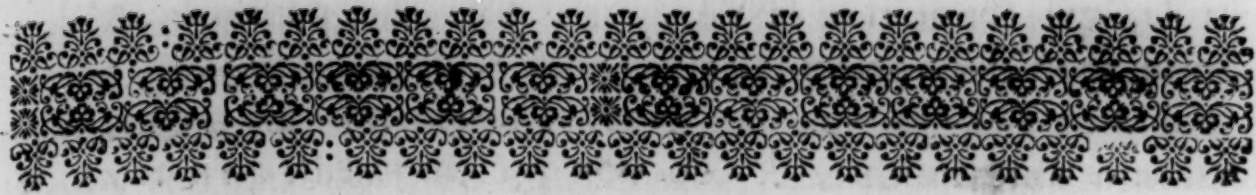
Aussi faut-il avoüer que bien loin d'être sujet aux désordres de sa passion, il fut le plus agissant Homme du monde, & le moins ému : les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaisser pour celles-ci. *Alexandre* n'étoit proprement dans son Naturel qu'aux extraordinai-res. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois ; s'il aimoit la Chasse, c'étoit celle des Lions : il avoit peine à faire un Présent, qui

ne fut digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des Troupes ; jamais si constant, si assuré, que dans leur Desespoir. En un mot, il commençoit à se posséder pleinement où les Hommes d'ordinaire, soit par la Crainte, soit par quelque autre Foiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son Ame trop élevée, s'ajustoit mal-aisément au train commun de la Vie ; & peu sûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échapât parmi les Plaisirs ou dans le Repos.

Ici je ne puis m'empêcher de faire quelques Réflexions sur les Heros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux ni de ces répugnances secrètes, ni de ces mouvemens intérieurs de Liberté, qui nous gênent dans une Obéissance forcée : tout ce qui est en nous est souple & facile ; mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos Maîtres par la Puissance, & si fort au dessus de nous par le Mérite, ils pensent avoir comme un double Empire qui exige une double sujétion ; & souvent c'est une condition fâcheuse de dépendre de si Grands Hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne regne pas dans les Solitudes, & que ce leur est une nécessité de converser avec nous ; il seroit de leur intérêt de s'accommoder à nôtre Foiblesse : nous les révérerions comme des Dieux, s'ils se contentoient de vivre comme des Hommes. Mais finissons un Discours qui me devient ennuyeux à moi-même, & disons que par des moyens pratiques, *César* a exécuté les plus grandes choses ; qu'il s'est fait le premier des Romains.

Alexandre étoit naturellement au dessus des Hommes : vous diriez qu'il étoit né le Maître de l'Univers, & que dans ses Expéditions il alloit moins combattre des Ennemis, que se faire reconnoître de ses Peuples.





REFLEXIONS

SUR LES

DIVERS GENIES

DU

PEUPLE ROMAIN,

Dans les divers tems de la République.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine fabuleuse des Romains, & de leur Génie sous les premiers Rois.

IL est de l'Origine des Peuples comme des Généalogies des Particuliers ; on ne peut souffrir des commencements bas & obscurs : ceux-ci vont à la Chimère, ceux-là donnent dans les Fables.

Les Hommes sont naturellement défectueux, & naturellement vains. Parmi eux les Fondateurs des Etats, les Législateurs, les Conquerans peu satisfaits de la condition humaine, dont ils connoissoient les foiblesses & les défauts, ont cherché bien souvent hors d'elle les causes de leur Mérite ; & de là vient que les Anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu, dont ils se disoient descendus, ou dont ils reconnoissoient une protection particuliere. Quelques-uns ont fait semblant d'en être persuadés pour persuader

les autres ; & se sont servi ingénieusement d'une tromperie avantageuse, qui donnoit de la Vénération pour leur personne, & de la Soumission pour leur puissance.

Il y en a eût qui s'en sont flattés sérieusement. Le mépris qu'ils faisoient des Hommes, & l'opinion présomptueuse qu'il avoient de leurs grandes Qualités, leur a fait chercher chimériquement une Origine différente de la nôtre : mais il est arrivé plus souvent que les Peuples pour se faire honneur, & par un Esprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien servis, ont donné cours à cette sorte de Fables.

Les *Romains* n'ont pas été exemts de cette vanité-là. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à *Venus* par *Enée* conducteur des *Troyens* en *Italie* ; ils ont rafraîchi leur Alliance avec les Dieux par la fabuleuse naissance de *Romulus*, qu'ils ont crû fils du Dieu *Mars*, & qu'ils ont fait Dieu lui-même après sa Mort. Son successeur *Numa* n'eut rien de divin en sa race ; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particulière avec la Déesse *Egerie*, & ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses Cérémonies. Enfin les Destins n'eurent autre soin que de fonder *Rome*, si on les en croit. Jusques-là qu'une Providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses Rois aux differens besoins de son Peuple.

Je hai les admirations fondées sur des Contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les *Romains*, que c'est leur faire tort que de les vouloir favoriser par des Fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'est les servir. Dans ce dessein, il m'a pris envie de les considérer par eux-mêmes sans aucun assujettissement à de folles Opinions laissées & reçues. Le travail seroit ennuyeux, si j'entrois exactement dans toutes les particularités, mais je ne m'amuserai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de suivre le génie de quelques rems mémorables, & l'Esprit différent dont on a vû *Rome* diversement animée.

Les Rois ont eu si peu de part à la Grandeur du Peuple *Romain*, qu'ils

qu'ils ne m'obligent pas à des considérations fort particulières. C'est avec raison que les Historiens ont nommé leurs Regnes, l'*Enfance de Rome* ; car elle n'a eu sous eux qu'un très foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il suffira de savoir que sept Rois, au bout de deux cent d'années, n'ont pas laissé un Etat beaucoup plus grand que celui de *Parme* ou de *Mantoue*. Une seule Bataille gagnée aujourd'hui en des lieux ferrés, donneroit plus d'étendue.

Pour ces talens divers & singuliers qu'on attribue à chacun par une mystérieuse Providence, il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vu le successeur avoir les Qualités de celui qui l'avoit précédé. L'un ambitieux & agissant a mis tout le mérite dans la Guerre : l'autre qui aimoit naturellement le repos, s'est crû le plus grand Politique du Monde, de se conserver dans la Paix. Celui-là faisoit de la Justice sa principale Vertu : celui-ci n'a eu de zèle que pour ce qui regarde la Religion. Ainsi chacun a suivi son naturel, & s'est plu dans l'exercice de son talent ; & il est ridicule de faire une espece de miracle d'une chose si ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au Peuple Romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroissement qu'a eu *Rome* sous les Rois : car il n'y a rien qui empêche tant le Progrès que cette différence de Génie, qui fait quitter bien souvent le véritable intérêt qu'on n'entend point, par un nouvel Esprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces Institutions nouvelles auroient toutes leur Utilité, il arrive de la diversité des applications, que diverses choses sont bien commencées, sans pouvoir être heureusement achevées.

La disposition étoit toute entière à la Guerre sous *Romulus*. On ne fit autre chose sous *Numa* que d'établir des Pontifes & des Prêtres. *Tullus Hostilius* eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux pour les tourner à la Discipline militaire. Cette Discipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit *Ancus* se porter aux commodités & aux embellissemens de la Ville. Le premier *Tarquin* pour donner
plus

plus de dignité au Senat, & plus de majesté à l'Empire, inventa les Ornemens, & donna les marques de distinction. Le soin principal de *Servius* fut de connoître exactement le Bien des *Romains*, & de les diviser par Tribus selon leurs Facultés, pour contribuer avec justice & proportion aux Nécessités publiques. " *Tarquin le Superbe*, dit „ *Florus*, rendit un grand service à son Païs, quand il donna lieu „ par sa Tyrannie à l'établissement de la République. C'est le discours d'un *Romain*, qui pour être né sous des Empereurs, ne laisse pas de préférer la Liberté à l'Empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la République sans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois; il est certain que chacun a eu son Talent particulier; mais pas un d'eux n'eut une capacité assez étendue. Il falloit à *Rome* de ces Grands Rois qui savent embrasser toutes choses par une suffisance universelle. Elle n'auroit pas eu besoin d'emprunter de differens Princes les diverses institutions qu'un même auroit pû faire aisément durant sa vie.

Le regne de *Tarquin* est connu de tout le Monde, aussi bien que l'établissement de la Liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étoient ses qualitez principales: il manquoit d'habileté à conduire sa Tyrannie. Pour définir sa Conduite en peu de mots; il ne favoit ni gouverner selon les Loix, ni regner contre.

Dans un état si violent pour le Peuple, & si mal fûr pour le Prince, on n'attendoit qu'une Occasion pour se mettre en Liberté, quand la Mort de la miserable *Lucrece* la fit naître. Cette Prude farouche à elle-même ne pût se pardonner le Crime d'un autre: elle se tua de ses propres mains après avoir été violée par *Sextus*, & remit en mourant la vengeance de son honneur à *Brutus* & à *Collatin*. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si longtems, & jusques alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la Conspiration des Esprits à venger *Lucrece*. Le Peuple à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre *Sextus* de la Mort que *Lucrece* se donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même, & comme il arrive dans la plupart des

des choses funestes, la pitié se mêlant à l'indignation, chacun augmentoit l'horreur du Crime par la compassion qu'on avoit de cette grande Vertu si malheureuse.

Vous voyez dans *Tite Live* jusqu'aux moindres particularités de l'emportement & de la conduite des *Romains* : mélange bizarre de fureur & de sagesse ordinaire dans les grandes Révolutions, où la Violence produit les mêmes effets que la Vertu heroïque, quand la Discipline l'accompagne. Il est certain que *Brutus* se servit admirablement des dispositions du Peuple : mais de le bien définir, c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une République admirée de tout le Monde, en a fait admirer le Fondateur sans examiner beaucoup ses Actions.

Tout ce qui paroît extraordinaire paroît grand, si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paroît fou, quand l'événement est contraire. Il faudroit avoir été de son siècle, & même l'avoir pratiqué pour savoir s'il fit mourir ses Enfans par le mouvement d'une Vertu heroïque, ou par la dureté d'une Humeur farouche & dénaturée.

Je croirois pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde Dissimulation dont il usa sous le regne de *Tarquin* me le persuade, aussi bien que son adresse à faire chasser *Collatinus* du Consulat. Il peut bien être que les sentimens de la Liberté lui firent oublier ceux de la Nature. Il peut être aussi que sa propre Sûreté prévalut sur toutes choses ; & que dans ce dur & triste choix de se perdre, ou de perdre les siens, un intérêt si pressant l'emporta sur le salut de sa Famille. Qui sait si l'Ambition ne s'y trouva pas mêlée ? *Collatinus* se ruina pour favoriser ses Neveux : celui-ci se rendit maître du Public par la punition rigoureuse de ses Enfans. Ce qu'on peut dire de fort assuré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche : c'étoit le génie du tems. Un Naturel aussi sauvage que libre produisit alors, & a produit fort longtems depuis des Vertus mal entendues.



CHAPITRE II.

Du Génie des premiers Romains dans les Commencemens de la République.

DAns les premiers tems de République on étoit furieux de Liberté & de Bien public : l'amour du País ne laissoit rien aux mouvemens de la Nature. Le zele du Citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une Justice farouche le Pere faisoit mourir son propre Fils, pour avoir fait une belle Action qu'il n'avoit pas commandée : Tantôt on se devoioit soi-même, par une Superstition aussi cruelle que ridicule ; comme si le but de la Société étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger, & plus à nôtre aise. La Vaillance avoit je ne sai quoi de féroce, & l'opiniâtreté des Combats tenoit lieu de science dans la Guerre. Les Conquêtes n'avoient encore rien de noble ; ce n'étoit point un Esprit de supériorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au dessus des autres. A proprement parler, les *Romains* étoient des Voisins fâcheux & violens, qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs Maisons, & labourer la force à la main les Champs des autres.

Souvent le Consul victorieux n'étoit pas de meilleure condition que le Peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du Butin a coûté la vie, le partage des Dépouilles a causé le bannissement ; on a refusé d'aller à la Guerre sous certains Chefs, on n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La Sédition se prenoit aisément pour un effet de la Liberté, qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux Magistrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choisis.

Le

Le Génie de ce Peuple étoit rustique comme farouche. Les Dictateurs se tiroient quelquefois de la charruë, qu'ils reprenoient quand l'Expédition étoit achevée; moins par le choix d'une condition tranquille & innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte. Pour cette Frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables, mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne désiroit point les Richesses qu'on ne connoissoit pas; on se contentoit de peu, pour ne rien imaginer de plus; on se passoit des Plaisirs dont on n'avoit pas l'idée. Cependant à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces Vieux Romains pour les premières Gens de l'Univers; car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs Actions, soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grans Ouvrages, soit que les Neveux glorieux en tout, aient voulu que leurs Ancêtres eussent les Vertus quand ils n'avoient pas les Grandeurs.

Je sai bien qu'on peut alléguer certaines Actions d'une Vertu si belle & si pure, & qu'elles serviront d'Exemples dans tous les siècles: mais ces Actions étoient faites par des Particuliers qui ne se ressentoient en rien du génie de ce tems-là; ou c'étoient des Actions singulieres qui échappant aux Hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des Mœurs si rudes & si grossieres, convenoient à la République qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement, que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumière & de Raison. Mais cette Qualité considérée en elle-même, étoit à vrai dire, une Qualité bien sauvage, qui ne mérite de Respect que par la recommandation de l'Antiquité, & pour avoir donné commencement à la plus grande Puissance de l'Univers.





CHAPITRE III.

Des premieres Guerres des Romains.

LEs premieres Guerres des *Romains* ont été très importantes à leur égard, mais peu mémorables, si vous en exceptez quelques Actions extraordinaires des Particuliers. Il est certain que l'interêt de la République ne pouvoit pas être plus grand, puisqu'il y alloit de retomber sous la Domination des *Tarquins*; puisque *Rome* ne se sauva du ressentiment de *Coriolanus* que par les larmes de sa Mere; & que la deffense du *Capitole* fut la dernière ressource des *Romains*, lors qu'après la défaite de leur Armée, leur Ville même fut prise par les *Gaulois*. Mais considerant ces Expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plutôt des Tumultes que de veritables Guerres: & à dire vrai, si les *Lacédémoniens* avoient vû l'espece d'Art militaire que pratiquoient les *Romains* en ces tems-là, je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des Barbares, des gens qui ôtoient la bride aux Chevaux pour donner plus d'impétuosité à la Cavalerie, des gens qui se reposoient de la sûreté de leur Garde sur des Oyes, & sur des Chiens, dont ils punissoient la paresse, ou recompensoit la vigilance. Cette façon grossiere de faire la Guerre a duré assez longtems: les *Romains* ont fait même plusieurs Conquêtes considerables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus, qui avoient à faire à des Ennemis moiens couragetux & plus ignorans; mais parce que les Chefs s'appelloient des *Consuls*, que les Troupes se nommoient des *Légions*, & les Soldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des Noms, qu'à la verité des choses; & sans considerer la difference des tems & des personnes, on a voulu que ce fussent

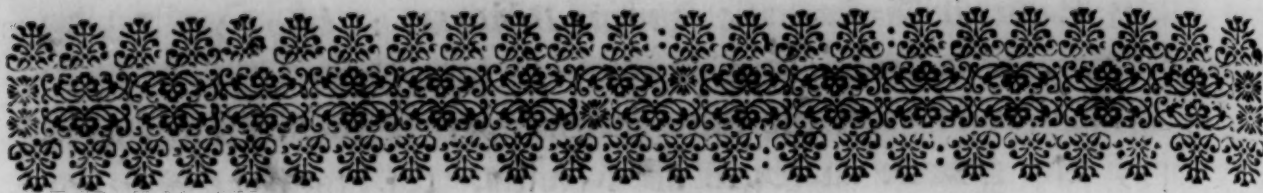
sont de mêmes Armées sous *Camille*, sous *Manlius*, sous *Cincinnatus*, sous *Papirius Cursor*, sous *Curius Dentatus* : que sous *Scipion*, sous *Marius*, sous *Sylla*, sous *Pompée*, & sous *César*.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers tems, c'est un grand Courage, une grande austérité de Mœurs, un grand amour pour la Patrie : une valeur égale dans les derniers, beaucoup de Science en ce qui regarde la Guerre & en toutes choses, mais beaucoup de corruption.

Il est arrivé de-là, que les Gens-de-bien à qui le vice & le luxe étoient odieux, ne se sont pas contentés d'admirer la probité de leurs Ancêtres, s'ils n'étendoient leur admiration sur tout ; sans distinguer en quoi ils avoient du Mérite, & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à se plaindre de leur Siècle, ont donné mille Louanges à l'Antiquité, dont ils n'avoient rien à souffrir ; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on voit, ont fait valoir par fantaisie ce qu'on ne voioit plus. Les plus Honnêtes-gens n'ont pas manqué de Discernement ; & sachant que tous les Siècles ont leurs Défauts & leurs Avantages, ils jugeoient sagement en leur Ame du tems de leurs Peres, & du leur propre : mais ils étoient obligés d'admirer avec le Peuple, & de crier quelquefois à propos, quelquefois sans raison ; *Majores nostri, Majores nostri*, comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration si générale, les Historiens ont pris aussi-tôt le même Esprit de respect pour les Anciens ; & faisant un Héros de chaque Consul, ils n'ont laissé manquer aucune Vertu à quiconque avoit bien servi la République.

J'avoüe qu'il y avoit beaucoup de mérite à la servir ; mais c'est une chose différente de celle dont nous parlons ; & on peut dire véritablement que les bons Citoïens étoient chez les Vieux Romains, & les bons Capitaines chez les derniers.





C H A P I T R E IV.

*Contre l'opinion de Tite Live sur la Guerre imaginaire
qu'il fait faire à Alexandre contre les
Romains*.*

* C'est qu'une
Supposition
de T. Live,
qui examine
ce qui seroit
vraisemblable-
ment arrivé
si Alexandre
avoit fait la
guerre aux
Romains. Voyez
le IX. Livre de
la I. Décade.

J'Admire jusqu'où peut aller l'opinion qu'a *Tite Live* de ces vieux *Romains*, & ne comprends pas comme un homme de si bon Esprit, a voulu chercher une idée hors de son sujet pour raisonner si faux sur la Guerre imaginaire où il engage *Alexandre*. Il fait descendre en *Italie* ce Conquerant avec aussi peu de forces qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de *Macedoine*. Il devoit se souvenir qu'un simple Général des *Carthaginois* a passé les *Alpes* avec une Armée de quatre-vingts mille combatans.

Ce n'est pas assez, il donne autant de capacité pour la Guerre à *Papyrius Cursor*, & à tous les Consuls de ce tems-là, qu'en eut *Alexandre*: bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les *Romains* aucun bon usage de la Cavalerie, ils savoient si peu s'en aider, qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du Combat, & on lui ramenoit les chevaux pour suivre les Ennemis quand ils étoient en déroute. Il est certain que les *Romains* faisoient consister leurs forces dans l'Infanterie, & comptoient pour peu de chose le Combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Legions sur tout avoient un grand mépris pour la Cavalerie des Ennemis jusqu'à la Guerre de *Pyrrhus*, où les *Thessaliens* leur donnerent lieu de changer de sentiment. Mais celle d'*Annibal* leur donna depuis de grandes frayeurs; & ces invincibles Légions en furent quelque tems si épouvantées qu'elles n'osoient descendre dans la moindre Plaine.

Pour

Pour revenir au tems de *Papyrius*, on ne favoit, pour ainsi dire, ce que c'étoit que de Cavalerie : on ne favoit encore ni se poster, ni camper dans aucun ordre ; car ils avouënt eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur Camp sur celui de *Pyrrhus*, & qu'auparavant ils avoient toujours campé en confusion. On n'ignoroit pas moins les Machines & les Ouvrages nécessaires pour un grand Siège ; ce qui venoit, ou du peu d'invention de ce Peuple nullement industrieux, ou de ce que n'y ayant presque jamais de vieilles Armées, on ne donnoit pas le loisir aux Hommes de mener les choses à leur perfection.

Rarement une Armée passoit des mains d'un Consul dans celles d'un autre, plus rarement encore celui qui commandoit les Légions en conservoit le Commandement son terme expiré ; ce qui étoit admirable pour la conservation de la République, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne Armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la Liberté, c'est qu'après la défaite de *Trasimène*, où l'on fut obligé de créer un Dictateur, *Fabius* à peine avoit arrêté l'impétuosité d'*Annibal* par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des Consuls : il y avoit tout à redouter de la fureur d'*Annibal*, rien à craindre de la moderation de *Fabius* ; & cependant l'apprehension d'un Mal éloigné l'emporta sur la nécessité présente.

Il est vrai que les deux Consuls se gouvernerent prudemment dans cette Guerre ; ils ruinoient insensiblement *Annibal* comme ils rétablissoient la République, quand par la même raison on mit en leur place *Terentius Varro*, un présomptueux, un ignorant, qui donna la Bataille de *Cannes*, & la perdit ; qui réduisit les *Romains* à une telle extrémité, que leur Vertu, quelque extraordinaire qu'elle fût alors, les sauva moins que la Nonchalance d'*Annibal*.

Il y avoit encore un autre inconvenient qui empêchoit de donner toujours aux Armées les Chefs les plus capables de les commander. Les deux Consuls ne pouvant être Patriciens, & les Patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race Plébéienne, il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au Peuple, qui
devoit

devoit son élection à la faveur ; & celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite, se trouvoit exclus bien souvent, ou par l'opposition du Peuple, s'il étoit Patricien, ou par l'intrigue & les artifices des Sénateurs, lorsqu'il n'étoit pas de leur naissance. C'étoit tout le contraire dans l'Armée des *Macédoniens*, où les Chefs & les Soldats subsistoient ensemble depuis un tems incroyable : c'étoit le vieux Corps de *Philippe*, pour ainsi parler, renouvelé de tems en tems, & augmenté selon les besoins par *Alexandre*. Ici la valeur de la Cavalerie, égaloit la fermeté de la Phalange, à qui même on peut donner l'avantage sur la Légion ; puisque dans la Guerre de *Pyrrhus* les Légions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables Phalanges de *Macédoniens* ramassés. Ici l'on entendoit également la Guerre de Siège, & la Guerre de Campagne. Jamais Armée n'a eu affaire à tant d'Ennemis, & n'a vû tant de Climats différens. Que si la diversité des Pais où l'on fait la Guerre, & celle des Nations qu'on assujettit, peuvent former nôtre expérience, comment les *Romains* entreroient-ils en comparaison avec les *Macédoniens*, eux qui n'étoient jamais sortis d'*Italie*, qui n'avoient vû d'autres Ennemis que de petits Peuples voisins de leur République ? La Discipline étoit grande véritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut devenue plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la Guerre contre des Capitaines expérimentés. *Pyrrhus* les défit par l'avantage de sa suffisance ; ce qui faisoit dire à *Fabricius*, que les *Epirotes* n'avoient pas vaincu les *Romains*, mais que le Consul avoit été vaincu par le Roi des *Epirotes*.

Dans la première de *Carthage*, *Régulus* défit en *Afrique* les *Carthaginois* en tant de Combats, qu'on les regardoit déjà comme Tributaires des *Romains*. On n'en étoit plus que sur les conditions qu'on leur rendoit insupportables, lorsqu'un *Lacédémonien* nommé *Xantipe* arriva dans un Corps d'Auxiliaires. Ce *Grec* homme de valeur & d'expérience, s'informa de l'Ordre qu'avoient tenu les *Carthaginois*, & de la Conduite des *Romains* ; s'en étant instruit pleinement,

ment, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la Guerre; & à force d'en discourir parmi les Soldats, le bruit vint jusqu'au Sénat de *Carthage* du peu de cas que ce *Lacédémonien* faisoit de leurs Ennemis. Les Magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre; & *Xantipe* après leur avoir fait voir les fautes passées, leur promit le gain du Combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs Troupes.

Dans un misérable état où l'on désespère de toutes choses, on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même: ainsi les Jaloufies, fatales au mérite des Etrangers, vinrent à céder à la nécessité; & les plus Puissans pressés de l'apprehension de leur ruine, s'abandonnerent à la capacité de *Xantipe* sans envie. Je ferois une Histoire au lieu d'alléguer un Exemple, si je m'étendois davantage: il suffit de dire que *Xantipe* s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'Armée des *Carthaginois*, & fût si bien se prévaloir de l'ignorance des *Romains*, qu'il remporta sur eux une des plus entières Victoires qui se soit jamais gagnée. Les *Carthaginois* hors de péril furent honteux de devoir leur salut à un Etranger, & revenant à la Perfidie de leur naturel, ils crurent pouvoir étouffer leur honte en se défaisant de celui qui les avoit défaits des *Romains*. On ne fait pas bien s'ils le firent périr, ou s'il fut assez heureux pour leur échapper*; mais il est certain que n'étant plus à la tête de leurs Troupes, les *Romains* reprirent aisément la supériorité qu'ils avoient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde Guerre Punique, on trouvera que les grands Avantages qu'eut *Annibal* sur les *Romains*, venoient de la capacité de l'un, & du peu de suffisance des autres: & en effet lors qu'il vouloit donner de la confiance à ses Soldats, il ne leur disoit jamais que les Ennemis manquoient de courage ou de fermeté, car ils éprouvoient le contraire assez souvent; mais il les assûroit qu'ils avoient à faire à des gens peu entendus dans la Guerre.

Il est de cette Science comme des Arts & de la Politesse; elle passe d'une Nation à une autre, & regne en divers tems en différens

* App. Alex.
and. dit au I.
Liv. des Guer-
res des Ro-
mains que les
Carthaginois
renvoyèrent
Xantipe dans
une de leurs Ga-
leres avec de
beaux Presents,
mais qu'ils don-
nerent ordre au
Capitaine de la
Galerie de le fai-
re jeter dans
la Mer à une
certaine distan-
ce de Carthage.

rens lieux. Chacun fait qu'elle a été chez les *Grecs* à un haut point, *Philippe* l'emporta sur eux ; & toutes choses arriverent à leur perfection sous *Alexandre*, lors qu'*Alexandre* seul se corrompit. Elle demeura encore chez ses successeurs : *Annibal* la porta chez les *Carthaginois*, & quelque vanité qu'ayent eu les *Romains*, ils l'ont apprise de lui par l'expérience de leurs Défaites, par des réflexions sur leurs Fautes, & par l'observation de la conduite de leur Ennemi.

On en demeurera d'accord aisément, si on considère que les *Romains* n'ont pas commencé de résister à *Annibal*, quand ils ont été plus braves ; car les plus courageux avoient péri dans les Batailles. On avoit armé les Esclaves ; on avoit composé des Armées de nouveaux Soldats. La vérité est, qu'on lui a fait de la peine seulement, quand les Consuls sont devenus plus habiles, & que les *Romains* en général ont mieux su faire la Guerre.



CHAPITRE V.

Le Génie des Romains dans les tems que Pyrrhus leur fit la Guerre.

MON Desein n'est pas de m'étendre sur les Guerres des *Romains*, je m'éloignerois du sujet que je me suis proposé : mais il me semble, que pour connoître le Génie des Tems il faut considerer les Peuples dans les diverses affaires qu'ils ont eûs ; & comme celles de la Guerre sont sans doute les plus remarquables, c'est là que les Hommes doivent être particulièrement observés, puisque la disposition des Esprits, & que les bonnes & les mauvaises Qualités y paroissent davantage.

Dans les Commencemens de la Republique, le Peuple *Romain*, comme j'ai dit ailleurs, avoit quelque chose de farouche ; cette humeur farouche se tourna depuis en Austérité : il se fit ensuite une Vertu sévère éloignée de la politesse & de l'agrément, mais opposée à la moindre apparence de Corruption. C'étoient là les mœurs des *Romains*, quand *Pyrrhus* passa en *Italie* au secours des *Tarentins*. La Science de la Guerre étoit alors médiocre ; celle des autres choses inconnue. Pour les Arts, ou il n'y en avoit point, ou ils étoient fort grossiers : on manquoit d'invention, & on ne savoit ce que c'étoit que d'industrie ; mais il y avoit un bon Ordre & une Discipline exactement observée ; une grandeur de Courage admirable, plus de probité, avec les Ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les Citoyens. La Justice, l'intégrité, l'innocence étoient des Vertus communes ; on connoissoit déjà les Richesses, & on en punissoit l'usage chez les particuliers. Le Desintéressement alloit quasi à l'ex-

cés; chacun se faisant un devoir de négliger ses affaires pour prendre soin du Public, dont le zele alors tenoit lieu de toutes choses.

Après avoir parlé de ces Vertus, il faut venir aux Actions qui les font connoître. Un Prince est estimé Homme-de-bien, qui opposant la force à la force, n'employe que des moyens ouverts & permis pour se défaire d'un Ennemi redoutable. Mais, comme si nous étions obligés à la conservation de ceux qui nous veulent perdre, de les garantir des embûches qui leur sont dressées par d'autres, & de les sauver d'une trahison domestique, c'est l'effet d'une générosité dont on ne voit point d'exemple.

En voici un du tems dont j'ai à parler. Les *Romains* défaits par *Pyrrhus*, & dans un état douteux s'ils rétabliraient leurs affaires, ou s'ils seroient contraints de succomber, eurent entre les mains la perte de ce Prince, & en usèrent comme je vais dire.

Un Médecin en qui *Pyrrhus* avoit confiance, vint offrir à *Fabrizius* de l'empoisonner, pourvu qu'on lui donnât une Recompense proportionnée à un service si important. *Fabrizius* effrayé de l'horreur du Crime en informe incontinent le Sénat, qui détestant une Action si noire, aussi bien que le Consul, fit donner avis à *Pyrrhus* de prendre garde soigneusement à sa personne; ajoutant que le Peuple *Romain* vouloit vaincre par ses propres Armes, & non pas se défaire d'un Ennemi par la Trahison des siens.

Pyrrhus, ou sensible à cette obligation, ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la Paix; & pour y porter les *Romains* plus aisément, il leur renvoya deux cens Prisonniers sans rançon. Il fit offrir des Présens aux Hommes considérables; il en fit offrir aux Dames, & n'oublia rien sous prétexte de Gratitude, pour faire glisser parmi eux la Corruption. Les *Romains* qui n'avoient sauvé *Pyrrhus* que par un sentiment de Vertu, ne voulurent recevoir aucune chose qui eût le moindre air de Reconnoissance. Ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de Prisonniers, les Présens furent refusés de l'un & de l'autre Sexe; & on luy fit dire pour toute réponse, qu'on n'entendrait jamais à la Paix, qu'il ne fût sorti d'Italie.

Par-

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquerent alors, on admire entre autres le grand desintéressement de *Fabricius* & de *Curius*, qui alloit à une Pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injustice à leur refuser une grande approbation : il faut considérer pourtant que c'étoit une Qualité générale de ce tems-là, plutôt qu'une Vertu singulière de ces deux Hommes. Et en effet, puisqu'on punissoit les Richesses avec infamie, & que la Pauvreté étoit récompensée avec honneur, il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à savoir bien être pauvre. Par là on s'élevoit aux premières Charges de la République, où exerçant une grande autorité, on avoit plus besoin de moderation que de patience. Je ne saurois plaindre une Pauvreté honorée de tout le monde, elle ne manque jamais que des choses dont nôtre intérêt ou nôtre plaisir est de manquer. A dire vrai, ces sortes de privations sont délicieuses, c'est donner une jouissance exquise à son Esprit de ce que l'on dérobe à ses Sens.

Mais que fait-on si *Fabricius* ne suivoit pas son humeur ? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude & dans la diversité des choses superflues, qui goûteroient en repos avec douceur les commodités, & même les nécessaires. Cependant les faux Connoisseurs admirent une apparence de Modération, quand la justesse du discernement feroit voir le peu d'étendue d'un Esprit borné, ou le peu d'action de quelque Ame paresseuse. A ces gens-là, se passer de peu, c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus ; quand il n'est pas honteux d'être Pauvre, il nous manque moins de choses pour vivre doucement dans la Pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les Richesses. Pensez-vous que la condition d'un Religieux soit malheureuse, lorsqu'il est considéré dans son Ordre, & qu'il a de la Réputation dans le Monde ? Il fait vœu d'une Pauvreté qui le délivre de mille soins, & ne lui laisse rien à désirer qui convienne à sa profession & à sa vie. Les gens magnifiques pour la plupart sont les véritables pauvres ; ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquiétude & avec chagrin, pour entretenir les Plaisirs des autres, & tandis qu'ils exposent leur Abondance, dont les Etrangers jouissent plus qu'eux, ils sentent en secret leur nécessité avec

leurs Femmes & leurs Enfans, & par l'importunité des Créanciers qui les tyrannissent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruinées.

* P. Cornelius
Rufinus.

+ Quinze
Marcs d'Ar-
gent.

Revenons à nos *Romains*, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la Pauvreté de *Fabricius* ; je loue sa prudence ; & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une Salière d'argent, pour se donner le crédit de chasser du Sénat un Homme * qui avoit été deux fois Consul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur ; parce qu'on en trouva chez lui quelques Marcs d'avantage † : Outre que c'étoient les Mœurs de ce tems-là : le vrai intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les Hommes ont établi la Société par un Esprit d'intérêt particulier, cherchant à se faire une vie plus douce & plus sûre en compagnie ; que celle qu'ils menotent en tremblant dans les Solitudes. Tant qu'ils y trouvent non seulement la commodité, mais la gloire & la puissance, sauroient-ils mieux faire que de se donner tout-à-fait au Public, dont ils tirent tant d'Avantage ?

Les *Décies* qui se devoûerent pour le Bien d'une Société dont ils alloient n'être plus, me semblent de vrais Fanatiques ; mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont eue pour une République reconnoissante, qui avoit autant de soin d'eux pour le moins qu'ils en avoient d'elle.

Je me représente *Rome* en ce tems-là comme une vraie Communauté, où chacun se desapproprie pour trouver un autre Bien dans celui de l'Ordre. Mais cet Esprit-là ne subsiste guere que dans les petits Etats. On méprise dans les grands toute apparence du Pauvreté ; & c'est beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais usage des Richesses. Si *Fabricius* avoit vécu dans la grandeur de la République, ou il auroit changé de Mœurs, ou il auroit été inutile à sa Patrie : & si les Gens-de-bien des derniers tems avoient été de celui de *Fabricius*, ou ils eussent rendu leur Probité plus rigide, ou ils auroient été chassés du Senat comme des Citoïens corrompus.

Après

Après avoir parlé des *Romains*, il est raisonnable de parler un peu de *Pyrrhus*, qui entre ici naturellement en tant de choses.

C'a été le plus grand Capitaine de son tems, au jugement même d'*Annibal*, qui le mettoit immédiatement après *Alexandre* & devant lui, comme il me paroît, par modestie. Il avoit joint la délicatesse des Négociations à la science de la Guerre : mais avec cela, il ne pût jamais se faire un établissement solide. S'il savoit gagner des Combats, il perdoit le fruit de la Guerre ; s'il attiroit des Peuples à son Alliance, il ne savoit par les y maintenir : ses deux beaux talens employés hors de saison, ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussitôt à négocier ; & comme s'il eût été d'intelligence avec les Ennemis, il arrêtoit ses progrès luy-même. Avoit-il su gagner l'affection d'un Peuple ? la première pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit de là qu'il perdoit ses Amis, sans gagner ses Ennemis : car les Vaincus prenoient l'Esprit de vainqueurs, & refusoient la Paix qu'on leur offroit ; & ceux-là retiroient non seulement leur assistance, mais cherchoient à se défaire d'un Allié qui se faisoit sentir un vrai Maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de *Pyrrhus*, en partie aux différens intérêts de ses Ministres. Il y avoit auprès de lui deux personnes, entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, *Cinéas* & *Milon*. *Cinéas* éloquent, spirituel, habile, délicat dans les Négociations, insinuoit les pensées du Repos toutes les fois qu'ils s'agissoit de la Guerre ; & quand l'humeur ambitieuse de *Pyrrhus* l'avoit emporté sur ses raisons, il attendoit patiemment les difficultés : où ménageant les premiers dégoûts de son Maître, il lui tournoit bien-tôt l'Esprit à la Paix, afin de rentrer dans son talent, & de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'expérience dans la Guerre, qui ramenoit tout à la force ; il n'oublioit rien pour empêcher les Traités, ou pour les rompre ; conseilloit de vaincre les difficultés, & si on ne

ne pouvoit conquerir des Nations ennemies, d'assujettir en tout cas les alliées.

Autant qu'on en peut juger, voilà la maniere dont se gouvernoit *Pyrrhus*, tant par autrui que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur, qu'il a eu à faire à des Nations puissantes, qui se trouvoient plus de ressource qui lui ; on pourroit dire qu'il gagnoit les Combats par sa Vertu, mais qu'un foible & petit Etat comme le sien, ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue Guerre. Quoiqu'il en soit, à le regarder par les qualités de sa Personne, & par ses Actions, ç'a été un Prince admirable qui ne cede à pas un de l'Antiquité. A considerer en gros le succès des Deseins, & la fin des Affaires, il paroîtra souvent malhabile, & perdra beaucoup de sa Réputation. En effet, il occupa la *Macedoine*, & en fut chassé ; il eut d'heureux commencemens en *Italie*, d'où il lui fallut sortir ; il se vit Maître de la *Sicile*, où il ne pût demeurer.



CHAPITRE VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA Guerre de *Pyrrhus* ouvrit l'Esprit aux *Romains*, & leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la vérité, ils y entrèrent grossiers & présomptueux, avec beaucoup de témérité & d'ignorance ; mais ils eurent une grande Vertu à la soutenir : & comme ils virent toutes choses nouvelles avec un Ennemi qui avoit tant d'expérience, ils devinrent sans doute plus industrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garantir des Elephans, qui avoient mis le desordre dans les Légions au premier Combat ; ils apprirent à éviter les Plaines, & chercherent des lieux avantageux contre une Cavalerie qu'ils avoient méprisée mal-à-propos. Ils apprirent en suite à former leur Camp sur celui de *Pyrrhus*, après avoir admiré l'ordre & la distinction des Troupes, qui campoient chez eux en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'Esprit, quoique la Harangue du vieil *Appius* eût fait chasser de Rome *Cinéas*, l'éloquence de *Cinéas* n'avoit pas laissé de plaire, & sa dextérité avoit été agréable.

Les Présens offerts, bien que refusés, donnerent cependant une secrète Vénération pour ceux qui les pouvoient faire ; & *Curius* si fort honoré pour sa Vertu désintéressée, le fut encore davantage quand il leur fit voir dans son Triomphe, de l'Or, de l'Argent, des Tableaux & des Statuës. On connut alors qu'il y avoit des choses plus excellentes ailleurs qu'en *Italie*.

Ainsi

Ainsi des idées nouvelles firent, pour ainsi parler, de nouveaux Esprits : & le Peuple *Romain* touché d'une Magnificence inconnue, perdit ces vieux sentimens, où l'habitude de la Pauvreté n'avoit pas moins de part que la Vertu.

La curiosité éveilla donc les Citoïens ; les Cœurs même commencerent à sentir avec émotion, ce que les Yeux avoient commencé de voir avec plaisir ; & quand ces mouvemens se furent mieux expliqués, on fit paroître de veritables desirs pour les choses étrangères. Quelques Particuliers conserverent encore l'ancienne Continence, comme il est arrivé depuis, & dans le tems de la République la plus corrompue ; mais enfin il se forma une envie générale de passer la Mer pour s'établir en des lieux où *Pyrrhus* avoit su trouver tant de Richesses. Voilà proprement d'où est venuë la premiere Guerre de *Carthage* ; le secours donné aux *Tarentins* en fut le prétexte, la conquête de la *Sicile* le veritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les *Romains* se porterent à cette Guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur Génie. Leurs Qualités principales furent, à mon avis, le Courage & la Fermeté.

Entreprendre les choses les plus difficiles ; ne s'étonner d'aucun péril : ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste, les *Carthaginois* avoient sur eux une Supériorité extraordinaire, soit pour l'Industrie, soit pour l'expérience de la Mer, soit pour les Richesses que leur donnoit le trafic de tout le Monde, quand les *Romains* naturellement assez pauvres, venoient de s'épuiser dans la Guerre de *Pyrrhus*.

A dire vrai, la Vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon Succès les animoit à la poursuite d'un plus grand, & un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans les affaires des *Carthaginois*, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aisément dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux Peuples, la diverse constitution des Républiques y contribuoit beaucoup. *Carthage* étant établie sur le Commerce, & *Rome* fondée sur les Armes ; la premiere em-

emploïoit des Etrangers pour les Guerres, & les Citoïens pour son trafic; l'autre se faisoit des Citoïens de tout le monde, & de ses Citoïens des Soldats. Les *Romains* ne respiroient que la Guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A *Carthage* on demandoit toujours la Paix au moindre mal dont on étoit menacé; tant pour se défaire des Etrangers, que pour retourner au Commerce. On y peut ajouter encore cette difference, que les *Carthaginois* n'ont rien fait de grand, que par la vertu des Particuliers, au lieu que le Peuple *Romain* a souvent rétabli par sa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence, ou la lâcheté de ses Généraux.

Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les *Romains* soient demeurés victorieux; car ils avoient les Qualités principales qui rendent un Peuple Maître de l'autre.

Comme l'idée des Richesses avoit donné aux *Romains* l'envie de conquérir la *Sicile*; la conquête de la *Sicile* leur donna envie de jouir des Richesses qu'ils s'étoient données. La Paix avec les *Carthaginois* après une si rude Guerre, inspira l'esprit du repos, & le repos fit naître le goût des Voluptés. Ce fut là que les *Romains* introduisirent les premières Pièces de Théâtre, & là qu'on vit chez eux les premières Magnificences. On commença d'avoir de la curiosité pour les Spectacles, & du soin pour les Plaisirs.

Les Procès, quoi qu'ennemis de la joye, ne laisserent pas de s'augmenter; chacun ayant recours à la Justice publique, à mesure que celle des Particuliers se corrompoit.

L'Intemperance amena de nouvelles Maladies; & les Médecins furent établis pour guérir des maux dont la Contenance avoit garanti les *Romains* auparavant.

L'Avarice fit faire de petites Guerres; la foiblesse fit appréhender les grandes. Que si la nécessité obligea d'en entreprendre quelque-une, on la commença avec chagrin, & on la finit avec joye.

On demandoit aux *Carthaginois* de l'Argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs Rebelles; & on eut

toutes les Précautions du monde, pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

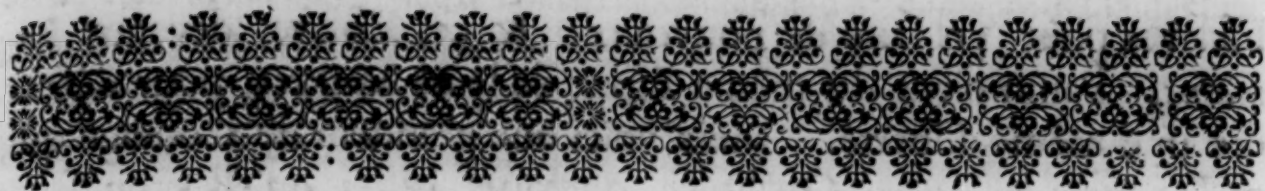
Ainsi c'étoit tantôt des Injures, tantôt des confiderations, toujours de la mauuaife volonté ou de la crainte ; & certes on peut dire que les Romains ne sûrent vivre ni en Amis, ni en Ennemis : car ils offensoient les *Carthaginois*, & les laissoient rétablir, donnant assez de sujet pour une nouvelle Guerre, où ils apprehendoient de tomber sur toutes choses.

Une conduite si incertaine, se changea en une vraie Nonchalance ; & ils laisserent périr les *Sagontins* avec tant de honte, que leurs Ambassadeurs en furent indignement traités chez les *Espagnols* & chez les *Gaulois*, après la ruïne de ce miserable Peuple.

Le mépris des Nations, dont ils furent piqués, les tira de cet Assoupissement ; & la descente d'*Annibal* en *Italie* réveilla leur ancienne Vigueur. Ils firent la Guerre quelque tems avec beaucoup d'incapacité, & un grand courage ; quelque tems avec plus de sùffisance & moins de résolution.

Enfin, la Bataille de *Cannes* perduë leur fit retrouver leur Vertu, & en excita, pour mieux dire, une nouvelle qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.





CHAPITRE VII.

De la seconde Guerre Punique.

POUR voir la République dans toute l'étendue de sa Vertu, il faut la considérer dans la seconde Guerre de *Carthage*. Elle a eu auparavant plus d'austérité; elle a eu depuis plus de grandeur; jamais un Mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque Citoïen. Peut-être que sans *Brutus*, il n'y auroit pas eu même de République. Si *Manlius* n'eût défendu le Capitole; si *Camille* ne fût venu le secourir, les *Romains* à peine libres, tomboient sous la servitude des *Gaulois*.

Mais ici le Peuple *Romain* a soutenu le Peuple *Romain*; ici le Génie universel de la Nation a conservé la Nation; ici le bon ordre, la fermeté, la conspiration générale au bien public, ont sauvé *Rome*, quand elle se perdoit par les fautes & les imprudences de ses Généraux.

Après la Bataille de *Cannes*, où tout autre Etat eût succombé à sa mauvaise Fortune, il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi le Peuple, pas une pensée qui n'allât au Bien de la République. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuisèrent volontairement; les *Romains* apportoit avec plaisir ce qu'ils avoient de plus précieux, & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs Maisons. Lorsqu'il s'agissoit de créer les Magistrats, la jeunesse, ordinairement prévenue d'elle-même, consultoit avec docilité la sagesse des plus vieux, pour donner ses suffrages plus sagement.

Les vieux Soldats venant à manquer, on donnoit la Liberté aux Esclaves pour en faire de nouveaux; & ces Esclaves devenus *Romains*, s'animoient du même Esprit de leurs Maîtres, pour défendre une même Liberté. Mais voici une grandeur de Courage qui passe toutes les autres Qualités, quelques belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un Danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes Résolutions aux moins Sages; il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le Bien public, quand par un autre intérêt, ils craignent de se perdre avec le Public eux-mêmes.

Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes; & je ne trouve rien de si admirable dans les *Romains*, que de leur voir envoyer des troupes en *Sicile* & en *Espagne*, avec le même soin qu'ils en envoient contre *Annibal*.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'Hommes & d'Argent, ils partagerent leurs dernières Ressources entre la défense de *Rome*, & le maintien de leurs Conquêtes. Un Peuple si magnanime aimoit autant périr que déchoir, & tenoit pour une chose indifférente de n'être plus, quand il ne seroit pas le Maître des autres.

Quoi qu'il soit toujours avantageux de se conserver, je conte neantmoins entre les principaux avantages des *Romains*, d'avoir dû leur Salut à leur Fermeté & à la grandeur de leur Courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de Génie depuis la Guerre de *Pyrrhus*; d'avoir quitté ce desintéressement si extraordinaire, & cette pauvreté ambitieuse dont j'ai parlé; autrement on n'eût pas trouvé dans *Rome* les moyens de la soutenir.

Il falloit que les Citoïens eussent du Bien comme du Zele pour aider la *République*. Si elle n'avoit pû secourir ses Alliés, elle en eût été abandonnée. Le Discours du Consul qui pensoit donner de la compassion aux Députés de *Capoue*, n'excita que leur infidélité. Le Sénat beaucoup plus sage, prit une conduite tout différente, il envoya des Hommes & des Vivres aux Alliés, qui en eurent besoin; &

& de tout le secours que vinrent offrir ceux de *Naples*, on n'accepta que des Bleds pour de l'Argent.

Mais avec tant de Fermeté & de Bon-sens, il n'y avoit plus de République *Romaine*, si *Carthage* eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit *Rome* pour son Salut.

Tandis qu'on remercioit un Consul qui avoit fui *, de n'avoir pas désespéré de la République, ou accusoit à *Carthage* *Annibal* victorieux. *Hannon* ne lui pouvoit pardonner les Avantages d'une Guerre qu'il avoit déconseillée : plus jaloux de l'honneur de ses Sentimens, que du Bien de l'Etat; plus ennemi du Général des *Carthaginois*, que des *Romains*, il n'oublioit rien pour empêcher les Succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avoit eus. On eût pris *Hannon* pour un Allié du Peuple *Romain*, qui regardoit *Annibal* comme l'Ennemi commun. Quand celui-ci envoioit demander des Hommes & de l'Argent pour le maintien de l'Armée, Que demanderoit-il, disoit *Hannon*, s'il avoit perdu la Bataille ? Non non, Messieurs, ou c'est un Imposteur qui nous amuse par de fausses Nouvelles, ou un Voleur public qui s'approprie les Dépouilles des *Romains* & les Avantages de la Guerre. Ces oppositions troubloient du moins les Secours, quand elles ne pouvoient en empêcher la résolution. On exécutoit lentement ce qui avoit été résolu avec peine. Le secours enfin préparé demouroit longtems à partir; s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en *Espagne*, au lieu de le faire passer en *Italie*. Il n'arrivoit donc quasi jamais; & lors qu'il venoit joindre *Annibal*, ce qui étoit un miracle, *Annibal* ne le recevoit que foible, ruiné & hors de saison.

Ce Général étoit presque toujours sans Vivres & sans Argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la Guerre; nulle ressource au premier mauvais Succès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses Nations qui suivoient plutôt sa Personne, qu'elles ne dépendoient de sa République.

Pour contenir tant de Peuples différens, il ajoûtoit à sa naturelle Sévérité une Cruauté concertée, qui le faisoit redouter des uns, tan-

* Terentius Varro, qui donna la Bataille de Cannes malgré son Collègue L. Æmil. Paulus, & la perdit.

dis.

dis que sa Vertu le faisoit révéler des autres. A la verité, il ne se faisoit pas grande violence ; mais étant naturellement un peu cruel, il se trouvoit dans une condition où il lui étoit nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts régloient quelquefois sa cruauté, & lui donnoient même de la Clémence ; car il savoit être doux & clément pour le bien de ses affaires, & le Dessein l'emportoit toujours sur le Naturel.

Il faisoit la guerre aux *Romains* avec toute sorte de rigueur, & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoisie ; cherchant à ruiner ceux là tout-à-fait, & à détacher ceux-ci de leur Alliance. Procédé bien différent de celui de *Pyrrhus*, qui gardoit toutes ses civilités pour les *Romains*, & les mauvais traitemens pour ses Alliés.

Quand je songe qu'*Annibal* est parti d'*Espagne*, où il n'avoit rien de fort assuré ; qu'il a traversé les *Gaules*, qu'on devoit conter pour ennemies ; qu'il a passé les *Alpes* pour faire la guerre aux *Romains*, qui venoient de chasser les *Carthaginois* de la *Sicile*. Quand je songe qu'il n'avoit en *Italie* ni Places, ni Magasins, ni Secours assuré, ni la moindre esperance de Retraite ; je me trouve étonné de la hardiesse de son Dessein. Mais lors que je considere sa Valeur & sa Conduite, je n'admire plus qu'*Annibal*, & le tiens encore au dessus de l'entreprise.

Les *François* admirent particulièrement la Guerre des *Gaules*, & par la réputation de *César*, & par ce que s'étant faite en leur Païs, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant à en juger sainement, elle n'aproche en rien de ce qu'a fait *Annibal* en *Italie*. Si *César* avoit trouvé parmi les *Gaulois* l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les *Romains*, il n'eût fait sur eux que de médiocres Conquêtes ; car il faut avouer qu'*Annibal* rencontra d'étranges Difficultés, sans conter celles qu'il portoit avec lui-même. Le seul avantage, sur lequel il pouvoit raisonnablement se fonder, étoit la bonté de ses Troupes, & sa propre suffisance.

Il est certain que les *Romains* avoient pris une grande supériorité sur les *Carthaginois* dans la Guerre de *Sicile* : mais la Paix leur aiant fait

fait licencier leur Armée, ils perdoient insensiblement leur vigueur, tandis que leurs Ennemis occupés en *Espagne* & en *Afrique*, mettoient en usage leur valeur, & aqueroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux Corps qu'*Annibal* vint attaquer l'*Italie* ; & avec une vieille réputation, plus qu'avec de vieilles Troupes, que les *Romains*, se virent obligés de la défendre.

Pour les Généraux des *Romains*, c'étoient des hommes de grand Courage, qui eussent crû faire tort à la gloire de leur République, s'ils n'avoient donné la Bataille aussi-tôt que les Ennemis se présentoient.

Annibal se fit une étude particuliere d'en connoître le Génie, & n'observoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de *Sempronius*, qu'il fût l'attirer au Combat, & gagner sur lui la Bataille de *Trébie*. La défaite de *Trafiméne* est dûë à un artifice quasi tout pareil.

Connoissant l'Esprit superbe de *Flaminius*, il brûloit à ses yeux les Villages de ses Alliés, & incitoit si à propos sa Témérité naturelle, que le Consul prit non seulement la résolution de combattre mal-à-propos, mais il s'engagea en certains Détroits où il perdit malheureusement son Armée avec la Vie. Comme *Fabius* eut une maniere d'agir toute contraire, la conduite d'*Annibal* fut aussi toute différente.

Après la Journée de *Trafiméne*, le Peuple Romain créa un Dictateur & un Général de la Cavalerie. Le Dictateur étoit *Quintus Fabius* homme sage, & un peu lent ; qui mettoit la seule esperance du salut dans les Précautions, d'où peut naître la sûreté. En l'état où étoient les choses, il croyoit qu'il n'y avoit point de difference entre combattre & perdre un Combat ; de sorte qu'il ne songeoit qu'à rassûrer l'Armée, & perdant l'esperance de pouvoir vaincre, il croyoit agir assez sagement & assez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le Général de la Cavalerie ; violent, précipité, vain en discours, aussi audacieux par son ignorance que par son

son Courage. Celui-ci mettoit l'intérêt de l'Etat dans la Réputation des Affaires, & pensoit que la République ne pourroit subsister, si elle n'éfaisoit la honte des Défaites passées par quelque chose de glorieux. Il vouloit de la Hauteur où il falloit de la Sagesse, de la Gloire où il étoit question du Salut.

Annibal ne fut pas longtems sans connoître ces différentes Humeurs par le rapport qu'on lui en fit, & par ses propres observations; car il présenta la Bataille plusieurs jours de suite à *Fabius*, qui bien loin de l'accepter, ne laissoit pas sortir un seul homme de son Camp. *Minutius* au contraire prenoit pour autant d'Affronts les bravades artificieuses des Ennemis, & faisoit passer le Dictateur pour un homme foible, ou insensible à la honte des *Romains*.

Annibal averti de ces Discours, tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foiblesse qu'on attribuoit à *Fabius*. Il brûloit devant lui le plus beau Pais d'*Italie*, pour l'attirer au Combat, ce qu'il ne pût faire; ou du moins pour le décrier, en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entre eux, conservant ses Terres seules avec grand soin dans la Désolation générale de la Campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses Artifices. Tandis qu'il travailloit à ruiner la Réputation de *Fabius* qui lui faisoit de la peine, il n'oublioit rien pour en donner à *Minutius*, auquel il souhaitoit le Commandement, ou du moins une grande autorité dans l'Armée. Tantôt il faisoit semblant de l'appréhender, quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque léger Combat avec lui, il se retiroit le premier, & lui laissoit prendre une petite supériorité qui augmentoit son Crédit parmi les *Romains*, & le préparoit à se perdre par une téméraire confiance. Enfin il fût employer tant d'artifice à décrier le Dictateur, & à faire estimer le Général de la Cavalerie, que le Commandement fut partagé, & les Troupes séparées, ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que *Rome* agissoit par l'Esprit de son Ennemi; car dans la vérité, ce Décret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machines & de ses desseins.

Alors

Alors la vanité de *Minutius* n'eut plus de bornes; il méprisoit avec une égale imprudence *Fabius* & *Annibal*, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les Etrangers d'*Italie*. Il voulut donc avoir son Camp séparé, dont *Annibal* ne se fut pas si-tôt aperçu, qu'il en approcha le sien; & sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, *Minutius* se laissa engager dans un Combat où il fut défait.

C'est ainsi que se comportoit *Annibal* durant la Dictature de *Fabius*, & il se comporta quasi de la même sorte avec les Consuls qui donnerent la Bataille de *Cannes*. Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La Sagesse de *Paulus* l'incommoda moins, que n'avoit fait celle de *Fabius*; & l'ignorance présomptueuse de *Térentius*, le précipitoit assez de lui-même à sa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me sois si fort étendu sur une affaire qui aboutit à la simple Défaite de *Minutius*, & que je ne parle qu'en passant de cette grande & fameuse Bataille de *Cannes*: mais je cherche moins à décrire les Combats qu'à faire connoître les Génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaisir à considérer *César* dans la guerre de *Pétréius* & d'*Afranius*, que dans les plus éclatantes de ses actions; j'ai crû qu'on devoit observer plus curieusement *Annibal* dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand & heureux succès que l'imprudence de *Térentius* lui fit avoir sans beaucoup de peine.

Il faut avouer pourtant que jamais Bataille ne fut gagnée si pleinement; & ce jour-là, pour ainsi dire, étoit le dernier des Romains, si *Annibal* n'eût mieux aimé jouir des commodités de la Victoire, que d'en poursuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de Fautes aux autres, se ressent ici de la foiblesse de la condition humaine, & ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne Fortune, & se laisse aller au repos, quand un peu d'action le mettoit en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison, c'est que tout est fini dans les Hommes; la patience, le courage, la fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir, parce qu'il a trop souffert ; & sa Vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la Victoire.

Le souvenir des Difficultés passées, lui fait envisager des Difficultés nouvelles ; son Esprit qui devoit être plein de confiance, & quasi de certitude, se tourne à la crainte de l'avenir : il considère quand il faut oser ; il consulte quand il faut agir ; il se dit des raisons pour les *Romains*, quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les Fautes des Grands-hommes ont toujours des sujets apparens, *Annibal* ne laissoit pas de se représenter des choses fort spécieuses.

„ Que son Armée invincible à la campagne, n'étoit nullement
 „ propre pour les Sieges, ayant peu de bonne Infanterie, point
 „ de Machines, point d'Argent, point de Subsistance réglée ; Que
 „ par ces mêmes défauts il avoit attaqué *Spolette* inutilement après
 „ le succès de *Trafiméne*, tout victorieux qu'il étoit ; Qu'un peu
 „ avant la Bataille de *Cannes*, il avoit été contraint de lever le Sié-
 „ ge d'une petite Ville sans nom & sans force ; Qu'assiéger *Rome*
 „ munie de toutes choses, c'étoit vouloir perdre la réputation
 „ qu'on venoit d'aquerir, & faire périr une Armée qui seule le
 „ faisoit considérer ; Qu'il falloit donc laisser les *Romains* enfermés
 „ dans leurs Murailles, tomber insensiblement d'eux-mêmes, &
 „ cependant aller s'établir proche de la Mer, où l'on recevroit les
 „ secours de *Carthage* commodément ; & où il seroit aisé d'établir
 „ la plus considérable Puissance de l'*Italie*. Voilà les raisons qu'ac-
 commodoit *Annibal* à la disposition où il se trouvoit, & qu'il
 n'eût pas goûtées dans ses premières ardeurs.

En vain *Maharbal* lui promettoit à souper dans le *Capitole* ; ses Réflexions qui n'avoient que l'air de Sagesse, & une fausse Raison lui firent rejeter, comme téméraire, une confiance si bien fondée. Il avoit suivi les conseils violens pour commencer la Guerre avec les *Romains*, & il est retenu par une fausse circonspection, quand il trouve l'heure de tout finir.

Il est certain que les Esprits trop fins comme étoit celui d'*Annibal*, se font des Difficultés dans les Entreprises ; & s'arrêtent eux-mêmes

mêmes par des Obstacles qui viennent plus de leur imagination que de la chose.

Il y a un point dans la Décadence des Etats, où leur ruine seroit inévitable, si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais pour n'avoir pas la vûë assez nette, ou le Courage assez grand, on se contente du moins quand on peut le plus, tournant en Prudence, ou la petitesse de son Esprit, ou le peu de grandeur de son Ame.

Dans ces Conjonctures on ne se sauve point par soi-même ; une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos Ennemis, quand les veritables Forces vous abandonnent.

Ainsi *Annibal* se met devant les yeux une Puissance qui n'est plus. Il se fait un fantôme de Soldats morts & de Légions dissipées ; comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes la Confusion n'eût pas été moindre à Rome après la Bataille de *Cannes*, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'*Alie* *. Mais au lieu d'approcher d'une Ville où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna comme s'il eût voulu la rassurer, & donner loisir aux Magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des Alliées qui tomboient avec Rome, & qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenue.

C'est là la première & la grande Faute d'*Annibal*, qui fut aussi la première ressource des Romains. La consternation passée, ceux-ci augmentèrent de courage en diminuant de forces ; & les Carthaginois diminuèrent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs Malheurs, on en trouvera deux essentielles : la nonchalance de *Carthage* qui laissoit anéantir les bons Succès faute de secours ; & l'envie précipitée qu'eut *Annibal* de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la Guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-tems sans vouloir goûter les Délices ; & il en fut charmé d'autant plus aisément

* Rivière à trois ou quatre lieues de Rome, près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci se rendirent maîtres de la Ville, mais il ne purent pas prendre le Capitole, où une partie de la jeunesse s'étoit retirée. Voyez Tite Live, au V. Livre de la I. Décade.

qu'elles lui avoient toujours été inconnues. Un homme qui fait mêler les Plaisirs, & les Affaires n'en est jamais possédé ; il les quitte, il les reprend quand bon lui semble ; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plutôt un délassement d'Esprit, qu'un charme dangereux qui puisse corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austères, qui par un changement d'Esprit viennent à goûter les Voluptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs, & n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée. La Nature en eux lassée d'incommodités & de peines, s'abandonne aux premiers Plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux se présente avec un air rude & difficile ; & l'Âme qui croit s'être détrompée d'une vieille Erreur, se complaît en elle-même de son nouveau Goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva proprement à *Annibal* & à son Armée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement, puisqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que Bains, que Festins, qu'Inclinations & Attachemens ; il n'y eut plus de Discipline, ni par celui qui devoit donner les ordres, ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne, la Gloire & l'intérêt réveillèrent *Annibal*, qui reprit sa première vigueur, & se retrouva lui-même ; mais il ne retrouva plus la même Armée : il n'y avoit que de la mollesse & de la nonchalance ; s'il falloit souffrir la moindre nécessité, on regrettoit l'abondance de *Capoue*. On songeoit aux Maîtresses lors qu'il falloit aller aux Ennemis ; on languissoit des tendresses de l'Amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les Combats. *Annibal* n'oublioit rien qui pût exciter les Courages, tantôt par le souvenir d'une Valeur qu'on avoit perdue, tantôt par la honte des reproches où l'on étoit insensible.

Cependant, les Généraux des *Romains* devenoient plus habiles tous les jours : les Legions prenoient l'ascendant sur des Troupes corrompues ; & il ne venoit de *Carthage* aucun secours qui pût ranimer une Armée si languissante. Mais plus *Annibal* trouvoit de vigueur parmi les Ennemis, moins il recevoit de services des siens ;
plus

plus il prenoit sur lui-même. Et il n'est pas croyable avec quelle Vertu il se maintint en *Italie*, d'où les *Romains* ne l'ont fait sortir, qu'en obligeant les *Carthaginois* à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chassés d'*Espagne*, battus & ruinés en *Afrique*, eurent recours à leur *Annibal* pour leur dernière ressource. Il obéit aux ordres de son País avec la même soumission qu'auroit pû avoir le moindre Citoyen ; & il n'y fut pas si tôt arrivé, qu'il en trouva les Affaires désespérées.

Scipion qui avoit vû les Calamités de sa République sous des Chefs malheureux, en commandoit alors les Armées dans les prospérités qu'il avoit fait naître. Pour *Annibal*, il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune, dont il avoit mal usé ; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier confiant de son naturel, & par le bonheur présent de ses Affaires, étoit à la tête d'une Armée qui ne doutoit pas de la Victoire : le second augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voïoit sa Patrie, & par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses Soldats.

Ces différentes situations d'Esprit, firent offrir la Paix & la rejeter ; après quoi l'on ne songea plus qu'à la Bataille.

Le Jour qu'elle fut donnée, *Annibal* se surpassa lui-même soit à prendre ses avantages, soit à disposer son Armée, soit à donner les ordres dans le Combat : mais enfin le Génie de *Rome* l'emporta sur celui de *Carthage*, & la défaite des *Carthaginois* laissa pour jamais l'Empire aux *Romains*.

Quant au Général, il fut admiré de *Scipion*, qui au milieu de sa Gloire sembloit porter envie à la capacité du vaincu ; & le vaincu dont l'humeur étoit assez éloignée des vaines ostentations, crût toujours avoir quelque supériorité dans la Science de la Guerre : car discourant un jour des grands Capitaines avec *Scipion*, il mit *Alexandre* le premier, *Pyrrhus* le second, & lui-même le troisième ; à quoi froidement *Scipion*, si vous m'aviez vaincu, dit-il, en quel rang vous seriez-vous mis ? Le premier de tous, reprit *Annibal*.

Il est certain qu'il avoit une merveilleuse capacité dans la Guerre,

& ces Conquerans illustres qui ont laissé un si grand Nom à la Postérité, n'aprochoient pas de son industrie, & pour assembler & pour maintenir des Armées.

Alexandre passa en *Asie* avec des *Macédoniens* qui obéissoient à leur Roi; s'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les Batailles qu'il gaignoit le mettoient dans l'abondance de toutes choses: Une Ville prise ou renduë lui livroit les Tresors de *Darius*, qui devenoit nécessaire en son propre Pais, à mesure qu'*Alexandre* en possédoit les Richesses. *Scipion* dont je viens de parler, fit la Guerre en *Espagne* & en *Afrique* avec des Légions que la République avoit levées, & qu'elle faisoit subsister. *César* eut les mêmes commodités pour la Conquête des *Gaules*, & il se servit des forces & de l'argent de la République même pour l'assujettir.

Pour nôtre *Annibal*, il avoit joint à un petit Corps de *Carthaginois* plusieurs Nations qu'il fût lier toutes par lui-même, & dont il pût se faire obéir dans une éternelle Nécessité. Ce qui est encore plus extraordinaire, les Combats ne le mettoient guere plus à son aise; il se trouvoit presque aussi embarrassé après le gain d'une Bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas, aussi a-t-il fait une Faute où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les choses imparfaites, qu'il alloit toujours au de-là, lors qu'elles étoient consommées. Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand Empire de *Darius* jusqu'à la moindre Province; son Ambition le porta aux *Indes*, quand il pouvoit accommoder la Gloire & le repos ce qui est rare; & jouir paisiblement de ses Conquêtes. *Scipion* ne songea pas à se reposer qu'il n'eût réduit *Carthage*, & établi en *Afrique* les affaires des *Romains*. Et une des grandes Louanges qu'on donne à *César*, c'est qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire.

* Lucan Phar.
sat Lib. II.

Nil actum reputans, si quid superesset agendum *.

Quand je songe à la faute d'*Annibal*, il me vient aussi-tôt dans
l'Esprit

L'Esprit qu'on ne considère pas assez l'importance d'une bonne Résolution dans les grandes choses. Aller à Rome après la Bataille de Cannes, fait la destruction de cette Ville, & la grandeur de Carthage; n'y pas aller, produit avec le tems la ruine des Carthaginois, & l'Empire des Romains.

J'ai vû prendre une Résolution, qui causoit la perte d'un grand Etat, si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut son Salut; mais elle donna moins de réputation à l'Auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens Chevaux, ou la prise d'une Ville peu importante *. Ces derniers Evenemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le Bon-sens n'est admiré quasi de personne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire. Revenons à nôtre Annibal.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il est, méritoit seul de la considération, je ne voi personne chez les Anciens qu'on pût raisonnablement lui préférer; mais celui qui le fait le mieux, n'est pas nécessairement le plus Grand-homme. La beauté de l'Esprit, la grandeur de l'Ame, la magnanimité, le desintéressement, la justice, une capacité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du Mérite de ces Grands-hommes.

Savoir simplement tuer des gens; être plus entendu que les autres à désoler la Société, & à détruire la Nature; c'est exceller dans une Science bien funeste. Il faut que l'application de cette Science soit juste, ou du moins honnête; qu'elle se tourne au Bien même de ceux qu'elle assujettit; s'il est possible; toujours à l'intérêt de son País, ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du Caprice, qu'elle sert au dérèglement & à la fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde; alors il lui faut ôter cette Gloire qu'elle s'attribue, & la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste.

Or il est certain qu'Annibal avoit peu de Vertus, & beaucoup de Vices; l'infidélité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toujours naturelle.

* La Cour étoit à Pontoise (en 1652.) & le Cardinal Mazarin considérant que Mr. le Prince n'en étoit pas éloigné, que Fuenfaldagne s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes, & le Duc de Lorraine avec douze mille; résolut de faire retirer le Roi en Bourgogne ne le croyant pas en sûreté à Paris. Mr. de Turenne ne se trouva pas alors au Conseil; mais ayant appris cette Résolution, il s'y rendit incessamment, & dit aux Ministres que si le Roi quittoit Paris, il n'y rentreroit jamais, & qu'il falloit y vaincre ou périr. Cela obligea le Conseil de changer d'avis.

D'ail-

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le Succès, quoique disent les plus sages. Ayons toute la bonne Conduite qu'on peut avoir si l'Evenement n'est pas heureux, la mauvaise fortune tient lieu de faute, & ne se justifie qu'auprès de fort peu de gens. Ainsi, qu'*Annibal* ait mieux fait la guerre que les *Romains*; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur République, & qu'il ait péri par le mauvais Gouvernement de la sienne; c'est la considération d'un petit nombre de personnes. Qu'il ait été défait par *Scipion*, & que la ruine de *Carthage* soit arrivée ensuite de sa Défaite, ç'a été une chose pleinement connue, d'où s'est formé le sentiment universel de tous les Peuples.





CHAPITRE VIII.

Du Génie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.

SUR la fin d'une si grande & si longue Guerre ; il se forma un certain Esprit particulier inconnu jusqu'alors dans la République.

Ce n'est pas qu'il n'y eût eu souvent des Séditions ; le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppression du Peuple, & le Peuple à beaucoup de violences contre le Sénat : Mais on avoit agi dans ces occasions par un sentiment public ; regardant l'Autorité des uns comme une Tyrannie qui ruinoit la Liberté, & la Liberté des autres comme un dérèglement qui confondoit toutes choses.

Ici les Hommes commencèrent à se regarder moins en commun qu'en particulier ; les Liens de la Société qu'on avoit trouvés si doux, semblerent alors des Chaînes fâcheuses ; & chacun dégoûté des Loix, voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même, de se laisser aller à son choix, & de suivre dans ce choix par les lumières de son propre Esprit les mouvemens de sa Volonté.

Comme le dégoût de la Sujettion avoit fait rejeter les Rois, & avoit porté les Peuples à l'établissement de la Liberté ; le dégoût de cette même Liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soutenir, dispo-
soit les Esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la Patrie, le zèle du Bien-public s'étoient épuisés au fort de la Guerre contre *Annibal*, où l'affection & la vertu des Ci-
toïens avoient été au delà de ce que la République en pouvoit at-
tendre. On avoit donné son Bien & son Sang pour le Public, qui

n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune douceur aux Particuliers ; la dureté même du Sénat avoit augmenté celle des Loix en quelques occasions ; & la rigueur qu'on avoit tenuë aux Prisonniers de la Bataille de *Cannes*, avoit touché tout le monde : mais on avoit souffert patiemment dans un tems où l'on croyoit endurer tout par un intérêt commun. Si-tôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la nécessité de souffrir étoit finie ; & chacun aiant perdu la docilité & la patience avant la fin de ses maux, on supportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer sans besoin par la seule volonté des Magistrats.

C'est ainsi proprement que se formerent les premiers dégoûts ; d'où il arriva que les Hommes revenus de la République à eux-mêmes, cherchoient de nouveaux engagements dans la Société, & regardoient parmi eux à choisir des Sujets qui méritassent leurs affections.

Dans cette disposition des Esprits, *Scipion* se présenta aux *Romains* avec toutes les Qualités qui peuvent aquerir l'Estime & la Faveur des Hommes.

Il étoit de grande naissance ; & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent Naturel. Il avoit une grandeur de Courage admirable ; l'Humeur douce & bienfaisante ; l'Esprit vehement en public pour inspirer sa hardiesse & sa confiance, poli & agréable dans les Conversations particulieres, pour le plaisir des amitiés ; l'Ame haute, mais réglée, plus sensible à la gloire, qu'ambitieuse du pouvoir ; cherchant moins à se distinguer par l'autorité, ou par l'éclat de la Fortune, que par la difficulté des Entreprises, & par le mérite des Actions. Ajoûtez à tant de choses, que des Succès heureux répondoient toujours à des Dessesins élevés ; & pour ne laisser rien à desirer, il avoit persuadé les Peuples, qu'il n'entreprendoit rien sans le conseil, & n'agissoit jamais sans l'assistance des Dieux.

Il n'est pas étrange qu'un Homme comme celui que je dépeins, ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner, & ait détaché les Esprits d'une République pour qui on avoit déjà quelque dégoût. Ainsi les volontés d'une Personne si vertueuse, furent préférées à des Loix qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant

Quant à *Scipion*, il exerçoit toute sorte d'humanité & de courtoisie; & quittant l'ancienne sévérité de la Discipline, il commandoit avec douceur à des Troupes qui obéissoient avec affection. D'ailleurs, jamais Général des *Romains* n'avoit eu tant de capacité ni si bien agi; jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire; jamais la République n'avoit été si bien servie, mais par un autre Esprit que celui de la République.

Fabius & *Caton* * s'aperçurent de ce mal, & n'oublierent rien ^{Le Censeur.} pour y apporter du remède. A la vérité, ils y mêlerent le chagrin de leurs Passions; & l'envie qu'ils portoient à ce Grand-homme, eut autant de part en leurs oppositions que la jalousie de la Liberté.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le Corrupteur demeurait Homme-de-bien parmi ceux qu'il corrompoit, & agissoit plus noblement que les personnes qui s'opposoient à la Corruption.

En effet, il rapportoit tout à la République, dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes que celui de la servir avec les mêmes Qualités dont il eût pû la ruiner.

J'avoie bien que dans les Maximes d'un Gouvernement si jaloux, on pouvoit prendre avec raison quelque allarme. Une Ame si élevée est crûe incapable de modération; un desir de Gloire si passionné se distingue mal-aisément de l'Ambition qui fait aspirer à la Puissance. Une confiance si peu commune n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot, les Vertus des Héros sont suspectes dans les Citoiens; j'ose dire même que cette opinion de commerce avec les Dieux, si utile aux Législateurs pour la fondation des Etats, sembloit d'une périlleuse conséquence dans un Particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions; ce qui servit de prétexte à la malice de ses Envieux, comme de fondement à la précaution des personnes allarmées.

Voilà aussi-tôt un Homme-de-bien suspect, & peu après un Innocent accusé. Il pouvoit répondre, il pouvoit se justifier; mais il y a une Innocence heroïque aussi bien qu'une Valeur, si on peut parler de la sorte: la sienne négligea les formes où sont as-

fujettis les innocens ordinaires ; & au lieu de répondre à ses Accusateurs, il fit rendre graces aux Dieux de ses Victoires, quand on lui demandoit compte de ses Actions. Tout le Peuple le suivit au *Capitole*, à la honte de ceux qui le poursuivoient : Et pour mieux justifier la sincérité de ses intentions, & la netteté de sa Vertu, il donna ses ressentimens au Public, aimant mieux vivre loin de *Rome* par l'ingratitude de quelques Citoïens, que de s'en rendre le Maître par l'injustice d'une Usurpation.

Tant de belles Qualités ont obligé *Tite Live* à faire son Héros d'un si Grand-homme, & à lui donner une préférence délicate sur le reste des *Romains*.

S'il y en a eu qui aient gagné plus de Combats, & pris un plus grand nombre de Villes, ils n'ont pas défait *Annibal*, ni réduit *Carthage* : Sils ont su commander aux autres comme lui, ils n'ont pas su se commander à eux-mêmes, & se posséder également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée. Je laisse à disputer s'il a été le plus grand ; mais si j'ose dire ce que *Tite Live* n'a fait qu'insinuer, à tout prendre, ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la Vertu des vieux *Romains*, mais cultivée & polie : il a eu la Science & la Capacité des derniers, sans aucun mélange de Corruption.

Il faut avouer pourtant que ses Actions ont été plus avantageuses à la République que ses Vertus. Le Peuple *Romain* le goûta trop ; & se détacha des obligations du devoir pour suivre les engagemens de la volonté.

L'Humanité de *Scipion* ne laissa pas aussi de produire de méchans effets avec le tems, aprenant aux Généraux à se faire aimer. Comme les choses dégénèrent toujours, un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance ; & quand les Vertus manquoient pour gagner l'estime & l'amitié, on emploïoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet Esprit particulier, noble & glorieux dans ses commencemens ; mais qui fit depuis les ambitieux & les avarés, les corrupteurs & les corrompus.

Ces premiers dégoûts de la République, eurent au moins cela d'hon-

d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des Loix, que pour s'affectionner aux Personnes vertueuses. Les *Romains* vinrent à regarder leurs Loix comme les sentimens de vieux Législateurs, qui ne devoient pas régler leur siècle; & les sentimens de *Scipion* furent regardés comme des Loix vivantes & animées.

Pour *Scipion*, il tourna au service du Public toute cette considération qu'on avoit pour sa Personne; mais voulant adoucir l'austérité du devoir par le charme de la Gloire, il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit; à *Rome* particulièrement, où les Citoyens avoient paru criminels, quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau Génie qui succédoit au Bien public, anima les *Romains* assez longtems aux grandes choses, & les Esprits s'y portoient avec je ne sai quoi de vif & d'industriel, qu'ils n'avoient pas eu auparavant: car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut; mais l'Ambition & le desir de la Gloire excitent beaucoup plus nôtre industrie, que cette première passion toujours belle & noble, mais rarement fine & ingénieuse.

C'est à ce Génie qu'on a dû la défaite d'*Annibal*, & la ruine de *Carthage*; l'abaissement d'*Antiochus*; la conquête ou l'assujettissement de tous les *Grecs*: d'où l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la République pour sa Grandeur, mais préjudiciable pour sa Liberté.

Enfin, on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette Estime, cette Inclination si noble pour les hommes de Vertu, sembla ridicule à des gens qui ne voulurent considérer rien qu'eux-mêmes. L'Honneur commença de passer pour une chimère, la Gloire pour une vanité toute pure; & chacun se rendit bassement intéressé, pensant devenir judicieusement solide.

Or le Génie d'Interêt qui prit la place de celui de l'Honneur, agit diversement chez les *Romains*, selon la diversité des Esprits. Ceux qui eurent quelque chose de grand, voulurent acquérir du pouvoir: les Ames basses se contenterent d'amasser du Bien par toutes sortes de voies.

Com-

Comme on ne va pas tout d'un coup à la Corruption entière, il y eut un passage de l'Honneur à l'Interêt, où l'un & l'autre subsisterent dans la République, mais avec des égards differens. Il y avoit de l'Honnêteté en certaines choses, & de l'Infamie en d'autres.

Les Esprits se corrompoient dans *Rome* aux affaires qui regardoient les Citoyens. L'intégrité devenoit plus rare tous les jours : on ne connoissoit presque plus de Justice ; l'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion, & les Personnes considerables mettoient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les Etrangers ; & les plus corrompus au dedans se montroient jaloux de la gloire du nom *Romain* au dehors.

Rien n'étoit plus injuste que les jugemens des Sénateurs ; rien de si sale que leur Avarice. Cependant le Sénat s'attachoit avec scrupule à la conservation de la Dignité, & jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du Peuple *Romain* ne fût violée.

Ce Sénat d'ailleurs si intéressé & si corrompu avec ses Citoyens, opinoit avec la même hauteur qu'auroit pû avoir *Scipion* où il s'agissoit des Ennemis. Dans le tems d'une grande corruption, il ne pût souffrir le traité honteux de *Mancinus* avec les *Numantins* ; & ce misérable Consul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute sorte d'ignominie. *Graccus* qui avoit eu part à la Paix, étant Questeur dans l'Armée de *Mancinus*, tâcha de la soutenir inutilement ; son crédit n'y servit de rien ; son Eloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par *Graccus* une des plus importantes affaires de la République, & peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis, il ne sera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un Homme fort considerable par sa Naissance, par les avantages du Corps, & par les qualités de l'Esprit ; d'un Génie opposé à celui du grand *Scipion*, dont *Cornelia* sa Mere étoit sortie ; plus ambitieux du Pouvoir, qu'animé du desir de la Gloire, si ce n'étoit de celle de l'Eloquence, nécessaire à *Rome* pour se donner du cré-

crédit. Il avoit l'Ame grande & haute; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles, & à rappeler les vieilles, qu'à suivre solidement les établies. Son Intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même: il est vrai qu'il ne procuroit guere celui des autres, sans y mêler la considération de quelque Desein: avec cela l'amour du bien lui étoit assez naturelle; la haine du mal encore davantage. Il avoit de la Compassion pour les opprimés; plus d'animosité contre les oppresseurs: en sorte que la Passion prévalant sur la Vertu, il haïssoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes Qualités le faisoient admirer chez les *Romains*: il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses Engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé: sa Fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre; & des Vertus qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les Factions.

Je ne voi ni délicatesse ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat, l'ont fait passer pour un furieux; les partisans du Peuple pour un véritable protecteur de la Liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien, & qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'injustice; mais l'opposition mettoit en désordre ses bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient, il poursuivoit par un Esprit de Faction, ce qu'il avoit commencé par un sentiment de Vertu.

Voilà, ce me semble, quel étoit le Génie de *Graccus*, qui sût émouvoir le Peuple contre le Sénat. Il faut voir en quelle disposition étoit le Peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'Etat, le Peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches, & particulièrement à celle des Sénateurs; qui par autorité ou par d'autres méchantes voyes, tiroient la Commune de ses petites Possessions. Des injures continuelles avoient donc aliéné les Esprits de la multitude; mais sans avoir encore de méchantes intentions, elle souffroit avec douleur la Tirannie; & plus misérable que tumultueuse, attendoit plus qu'elle ne cherchoit, à sortir d'une condition infortunée.

J'ai

J'ai crû devoir faire la Peinture du Sénat, de *Graccus* & du Peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la République.

On concevra donc le Sénat injuste, corrompu, mais couvrant les Infamies au dedans par quelque Dignité aux affaires de dehors : On aura l'idée de *Graccus* comme d'une Personne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruiner tout-à-fait une République corrompue, qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage Réformation. Pour le Peuple, il n'étoit pas mal affectionné ; mais il ne savoit comment vivre dans sa misère, ni où s'occuper après la perte de ses Terres.

AVERTISSEMENT.

*M*onsieur de St. Evremond ayant résolu de passer en Hollande en 1665. laissa ses Papiers en garde à son bon Ami Mr. Waller ; mais à son retour (en 1670.) il trouva que la plûpart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres, & entr'autres les sept CHAPITRES suivans, avec l'affaire de *Graccus* contre le Sénat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer, & Mr. de St. Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire : il ne nous en reste que les Sommaires.

CHAPITRE IX.

LE Génie du Peuple Romain quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il étoit déjà pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Métellus. Son Caractère, celui de Jugurta. Orgueil de la Noblesse.

CHAPITRE XI.

Caractère de Marius : Son arrogance. Génie du Peuple, & l'Esprit de faction contre le Sénat. Le Peuple supérieur au Sénat : Sa Licence.

CHAPITRE XII.

Caractère de Sylla qui relève le Sénat, & opprime le Peuple. Quelque chose de Pompée, & de Sertorius.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome, & le Génie des Romains dans la Conspiration de Catilina. Son Caractère. Le Caractère de Clodius ; & le Bannissement de Cicéron, avec son Caractère.

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du Gouvernement entre Pompée, César, & Crassus.

Tom. I.

C c

CHA-

CHAPITRE XV.

Les motifs de la Guerre civile entre Pompée & César. Leur Caractère: ce que le Sénat étoit à Pompée, & le Peuple à César. Les sentimens du premier touchant la République, & l'établissement de son pouvoir au delà de la Liberté. L'Esprit de César allant par degrés au dessein de la Domination.



C H A P I T R E XVI

D'Auguste, de son Gouvernement, & de son Génie.

JE ne parlerai point des Commencemens de la Vie d'*Auguste*, ils ont été trop funestes : je prétens le considérer depuis qu'il fut parvenu à l'Empire. Et à mon avis jamais Gouvernement n'a mérité de plus particulieres Observations que le sien.

Après la Tirannie du Triumvirat, & la désolation qu'avoit apporté la Guerre civile, il voulut enfin Gouverner par la Raison un Peuple assujetti par la force ; & dégoûté d'une violence où l'avoit peut-être obligé la nécessité de ses affaires, il fût établir une heureuse Sujettion plus éloignée de la Servitude, que de l'ancienne Liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du Commandement dans la rigueur de l'Obéissance ; qui n'ont de plaisir du service qu'on leur rend, que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce raffinement de Domination a été à un point de délicatesse sous quelque Empereur, qu'il n'étoit pas permis aux Sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une Disgrace que l'on recevoit sans peine, un Banissement où l'on s'accommodoit avec facilité, une Soumission aisée en quoi que ce fût, faisoit le dégoût du Prince ; pour obéir à son gré il falloit obéir malgré soi. Mais il falloit aussi être bien juste dans la répugnance ; car celle qui osoit se produire avec éclat, excitoit le dépit & la colere : en sorte que les misérables *Romains* ne savoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement : il a crû que pour bien disposer des Hommes, il falloit gagner les Esprits, avant que d'exiger les Devoirs ; & il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeoient moins à l'Obligation qu'ils avoient de les suivre, qu'à l'Avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands soins qu'il eut toujours, fut de bien faire goûter aux *Romains* le bonheur du Gouvernement, & de leur rendre autant qu'il pût la Domination insensible. Il rejetta jusqu'aux Noms qui pouvoient déplaire, & sur toutes choses la qualité de DICTATEUR détestée dans *Sylla*, & odieuse en *César* même.

La plûpart des gens qui s'élèvent, prennent de nouveaux Titres pour autoriser un nouveau Pouvoir ; il voulut cacher une puissance nouvelle sous des Noms connus, & des Dignités ordinaires.

Il se fit appeller EMPEREUR de tems en tems, pour conserver son autorité sur les Légions ; il se fit créer *Tribun* pour disposer du Peuple, *Prince du Sénat* pour le gouverner : mais quand il réunit en sa Personne tant de pouvoirs differens, il se chargea aussi de divers soins, & il devint l'homme des Armées, du Peuple & du Sénat, quand il s'en rendit le Maître ; encore n'usa-t-il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses. Il remit le Peuple dans ses droits, & ne retrancha que les brigues aux Elections des Magistrats : il rendit au Sénat son ancienne splendeur, après en avoir banni la corruption ; car il se contenta d'une Puissance tempérée, qui ne lui laissoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut absolue quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de bien faire.

Ainsi le Peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux : le Sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La Liberté ne perdit que les Maux qu'elle peut causer, rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon Ordre, il se trouva agité de différentes pensées, & consulta longtems en lui-même s'il devoit garder l'Empire, ou rendre au Peuple sa première Liberté. Les Exemples de *Sylla* & de *César*, quoi que differens, faisoient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment. Il considéroit que *Sylla* qui
avoit

avoit quitté volontairement la Dictature, avoit eu une Mort paisible au milieu de ses Ennemis; & que César pour l'avoir gardée, avoit été assassiné par ses meilleurs Amis, qui en faisoient gloire.

Je fai que ces matieres-ci ne souffrent guere les Vers, mais on peut alleguer ceux de CORNEILLE sur les Romains, puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

*Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon Pere, en a joui de même,
D'un oeil si different tous deux l'ont regardé.
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon Citoien dans le sein de sa Ville;
L'autre tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vû trancher ses jours par un Assassinat *.*

* Cinna Act. II.
Sc. I.

Combattu d'une incertitude si fâcheuse, il découvrit l'agitation de son ame à ses deux Amis principaux, Agrippa & Mécénas. Agrippa qui lui avoit aquis l'Empire par sa valeur, lui conseilla par modération de le quitter; si ce n'est peut-etre qu'il ait eu des fins plus cachées, & que pour se trouver plus grand homme de Guerre que n'étoit Auguste, il ait attendu les principaux Emplois de la République, quand elle seroit rétablie.

Pour Mécénas qui n'avoit eu aucune part aux Victoires, il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la consideration du Public, qui ne pouvoit plus, disoit-il, se passer d'Auguste. Mais quoique cela pût être en quelque sorte, il suivit en effet son inclination pour la personne du Prince, & ses propres interêts.

Mécénas étoit Homme-de-bien; de ces Gens-de-bien neantmoins doux, tendres, plus sensibles aux agrémens de la Vie, que touchés de ces fortes Vertus qu'on estimoit dans la République. Il étoit spirituel, mais voluptueux, voyant toutes choses avec beaucoup de lumiere, & en jugeant sainement; mais plus capable de les conseiller que de

de les faire. Ainsi se trouvant foible, paresseux, & purement homme de Cabinet, il esperoit de sa délicatesse avec un Empereur délicat, ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple *Romain*, où il eût fallu se pousser par ses propres moyens, & agir fortement par lui-même.

Pour revenir des Personnes à la chose ; l'Empire fut retenu par son conseil : & la résolution de la garder étant prise, *Auguste* ne laissa pas d'offrir au Sénat de s'en démettre.

Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande Modération ; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'Offre ; mais tous s'acorderent véritablement en ce point de refuser l'ancienne Liberté. Vous eussiez dit que c'étoit une contestation de Civilités, qui aboutirent à une satisfaction commune : car *Auguste* gouverna l'Empire par le Sénat, & le Sénat ne se gouverna que par *Auguste*.

Un Gouvernement si temperé plût à tout le monde ; & le Prince ne suivit pas moins en cela son intérêt, que son humeur modérée : car enfin on passe mal-aisément de la Liberté à la Servitude ; & il pouvoit se tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût à un Peuple libre.

De plus, le funeste exemple de *César*, l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes différentes pour éviter une même fin.

Le grand *Jule* né, pour ainsi dire, dans une faction opposée au Sénat, eut toujours une envie secrète de l'opprimer ; & l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la Guerre civile, il en prit une aversion nouvelle pour le Corps, quoiqu'il eût beaucoup de douceur & de clémence pour les Sénateurs en particulier. Depuis son retour à *Rome*, comme il se vit assuré du Peuple & des Légions, il conta le Sénat pour peu de chose, & le traita même insolemment en quelques occasions ; tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande Fortune.

Or il est certain que ce Mépris orgueilleux irrita beaucoup de Gens, & fit naître ou du moins avancer la Conspiration qui le perdit.

Auguste, un des plus avisés Princes du Monde, ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire ; & à peine se fut-il aquis l'Em-

l'Empire par les Légions, qu'il songea à le gouverner par le Sénat. Il connoissoit la violence des Gens de Guerre, & le tumulte des Peuples ; les uns & les autres lui paroissant plus propres à être employés dans une occasion présente, qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le Gouvernement sur le Sénat, comme sur le Corps le mieux ordonné & le plus capable de sagesse & de justice ; mais en même tems, il s'assura le Peuple & les Légions par des Largeesses & par des Bien-faits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit ; & *Auguste* trouva dans sa Modération la sûreté de sa Personne & de sa Puissance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire ; n'y ayant rien de si heureux dans la vie, que de pouvoir suivre honnêtement son inclination & son intérêt.

Je ne veux pas excuser ses Commencemens, mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat, il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssoit naturellement l'humour cruelle de *Marius*, de *Sylla*, & de leurs semblables : il haïssoit ces Ames fieres qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les Maîtres, s'ils ne font sentir leur pouvoir ; qui mettent la Grandeur à être craints, & le Bonheur de leur condition à faire quand il leur plaît des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un Honnête-homme se fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres ; & il ne fut jamais si content, que lors qu'il se vit en état de faire le Bien selon son inclination, après avoir fait le mal contre son gré. Il alloit toujours au Bien des Affaires ; mais il vouloit que les Affaires allassent au Bien des Hommes, & considéroit dans les entreprises beaucoup moins la Gloire que l'utilité. Durant son gouvernement aucune Guerre ne fut négligée, qui pût être utile ; & on laissa pour les Héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui le fit accommoder avec les *Parthes*, & renoncer au projet que faisoit *César* quand il fut assassiné : c'est ce qui lui fit rejeter la proposition de certaine Guerre en *Allemagne*, où il ne voyoit pas un véritable intérêt ; c'est ce qui lui fit donner des Bor-

nes

nes à l'Empire, quelque interprétation qu'ait donné *Tacite* à un si sage dessein : enfin, il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la Réputation solide, qui rend la vie des Hommes plus douce & plus sûre.

Il est bien vrai qu'*Auguste* n'avoit qu'un talent médiocre pour la Guerre ; & pour louer sa Sagesse & sa capacité, il ne faut pas louer sa Vertu en toutes choses.

• Marc Antoine, qui assiegeoit D. Brutus l'un des Assassins de J. César, dans Modène. Antoine fut défait devant cette Ville, mais les deux Consuls A. Hirtius & C. Vibius Pansa y périrent ; tout cela contribua beaucoup à l'Elevation d'Auguste, qu'on appelloit alors Octavius César.

Hirtius & *Pansa* conduisirent la première Guerre contre *Antoine**, dont *Auguste* seul profita. Il acquit peu de gloire dans celle de *Brutus*, qui fut conduite & achevée par *Antoine*. La perte d'*Antoine* fut un effet de sa passion pour *Cléopâtre*, & de la valeur d'*Agrippa*. *Auguste* eut peu de part aux Combats, & gagna l'Empire. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé en plusieurs occasions, & qu'il n'ait été blessé même en quelqu'une ; mais avec plus de succès pour les Affaires, que de gloire pour sa Personne. Aussi la dixième Légion un peu insolente par la haute estime qu'avoit eu pour elle le grand *César*, ne pouvoit goûter le Neveu toutes les fois qu'elle se souvenoit de l'Oncle : d'où il arriva qu'elle fut cassée avec tout son mérite, pour l'avoir méprisé une fois en sa présence. Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la Guerre admirablement pour son intérêt, & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a dû donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en *Egypte*, en *Espagne*, dans les *Gaules*, en *Allemagne*, dans l'Orient.

Mais enfin on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à son véritable Génie ; & quoiqu'il triomphât avec l'applaudissement de tout le monde, on ne laissoit pas de connoître que ses Lieutenans avoient vaincu.

Il eût passé pour un grand Capitaine du tems de ces Empereurs, qui par leur peu de Vertu ou par une fausse Grandeur, n'osoient prendre, ou tenoient au dessous d'eux le Commandement des Armées. Etant venu dans un siècle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres Exploits, & succédant particulièrement à *César* qui se devoit tout, il lui fut désavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le Gouvernement, où le Sénat ne faisoit rien de bon ni de sage, qu'*Auguste* ne l'eût inspiré. Le Bien de l'Etat étoit toujours sa première pensée, & il n'entendoit pas par le Bien de l'Etat, un nom vain & chimérique, mais le véritable intérêt de ceux qui le composoient. Le sien le premier ; (car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au soin du Public, si on n'y trouve ses avantages :) & celui des autres, qu'il ne crût jamais être séparé du sien.

Les Personnes du plus grand service avoient la première considération ; & le Mérite avançoit sous lui ceux qu'il eût ruiné sous ses Successeurs, où le Crime étoit moins dangereux que la Vertu.

Agrippa n'avoit pas tant de part en sa confiance que *Mécénas* ; mais ses grandes Qualités le rendirent bien plus considérable : & l'étant devenu à un point dans *Rome*, qu'*Auguste* se trouvoit obligé de s'en défaire, ou de l'aquerir tout-à-fait ; il aima mieux lui donner sa Fille, quelque peu de naissance qu'il eût, que d'écouter les inspirations de la jalousie.

Quant à *Mécénas*, comme il étoit plus agréable, & plus homme de Cabinet, aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs & dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses Courtisans, & ne fut pas fâché que ces *Romains* autrefois si fiers & si libres, volussent profiter de ses bonnes grâces, Ainsi l'on s'étudia à lui plaire, & le soin de la Cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le Mérite qui se rapportoit à l'Etat, étoit préféré à celui qu'on s'aqueroit par l'attachement à sa Personne : ce qu'il établissoit lui-même par ses discours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû, mais toujours de ce qu'il devoit lui-même à la République.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme, où des actions particulières ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la Conduite. Il défendit un jour un de ses Amis accusé d'une méchanceté horrible ; & apparemment il le sauva par sa seule considération. Ce ne fut pas sans choquer tous les Gens-de-bien ; mais il eut tant de modération à garder les formes, & à souffrir la liberté de ceux qui

lui répondoient un peu hautement, qu'il en regagna les Esprits; & les mêmes qui s'étoient scandalisés, revenus de leur indignation, excusèrent ce qu'il y a d'injuste à protéger un méchant homme, par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un Ami.

Les Gens de Lettres eurent part à sa familiarité, *Tite Live* entr'autres, *Virgile* & *Horace* : par où l'on peut voir la bonté de son jugement, aussi-bien pour les Ouvrages que pour les Affaires. Il aimoit le goût exquis de son siècle, dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un Esprit faux, & dont les méchans Connoisseurs font le mérite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des Gens délicats, il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés; & son opinion étoit qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le Bon-sens des autres par sa Raison, que de faire recevoir ses Caprices par Autorité.

Outre l'honneur de son jugement dont il fut jaloux, il croyoit encore qu'un Bienfait desapprouvé n'étoit grace que pour un seul, & injure pour plusieurs. Que la Disgrace d'un Honnête-homme au contraire étoit ressentie de tous les Honnêtes-gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, & l'alarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un Discernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des Personnes les plus élevées, sans concevoir neantmoins des soupçons funestes à leur Vertu.

La liberté des Sentimens ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les Hommes y ont leurs droits; que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du Prince, & une infidélité de ne pas bien user de sa confidence : mais que les Affaires devenues publiques appartenoient malgré qu'on en eût, au jugement du Public; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, & ne pas prétendre de le pouvoir empêcher quand les Actions étoient faites.

* *Titus Livius*
Eloquentiae ac
fidei præclarus
imprimis Cn.
Pompeium tan-
tis laudibus tu-
lit, ut *Pompeia-*
num eum *Au-*
gustus appel-
laret: neque id
amicitiæ eo-
rum officit.
Tacitus An-
nal. lib. IV.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur que *Tite Live* osa écrire si hardiment la Guerre de *César* & de *Pompée*, sans qu'il en ait été moiens bien avec lui * *Cremutius Cordus* lui recita son Histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir nommer *Brutus* & *Cassius* les derniers des Romains. Louange funeste à *Cremutius* sous *Tibé-*

re;

re ; dont on lui fit, dit Tacite, un crime inouï jusqu'alors, & qui lui coûta la vie *. Mécénas lui avoit donné un conseil plus particulier encore, mais d'un usage plus difficile, c'étoit de ne se piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui.

„ Si ce qu'on dit de nous est vrai, ajoûtoit Mécénas, c'est plutôt à nous de nous corriger qu'aux autres de se contraindre. Si ce qu'on dit est faux, aussi-tôt que nous nous en piquerons, nous le ferons croire véritable. Le mépris de tels discours les dé-
 „ crédite, & en ôte le plaisir à ceux qui les font. Si vous y êtes plus sensible que vous ne devez, il dépend du plus misérable En-
 „ nemi, du plus chetif Envieux, de troubler de repos de votre vie,
 „ & tout votre pouvoir ne fauroit vous défendre de votre chagrin.

Auguste alla plus loin en certaines choses, & demeura fort au dessous en quelques autres. Je voi des injures oubliées, je le voi si hardi dans sa Clémence, qu'il ose pardonner une Conspiration non seulement véritable, mais toute prête à s'exécuter †.

Cependant quelques vertueux que soient les Hommes, ils ne donnent jamais tant à la Vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur Humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique ; rien n'étoit si dangereux que de parler des Amours de *Julie*, si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. *Ovide* en fut chassé sans retour ; & ce qui me parût extraordinaire, le Mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de *Julie* ne plût pas à *Auguste*, c'étoit une chose naturelle ; mais que le pauvre *Agrippa* ait eu à souffrir le chagrin de son Beupere, & les débauches de sa Femme en même tems, c'est un affaire bizarre, & le dernier malheur de la condition d'un Mari.

Il faut avouer que la Famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'Empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa Maison ; & il s'y portoit plus en simple Personne privée qu'en Grand-homme ; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre, ce qui véritablement n'est pas aisé ; ni du moins se mettre l'Esprit en repos. Après s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à

* *Cremutius Cordus* postulat novum actum primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatoque *M. Bruto*, C. *Cassii* Romanorum ultimum dixisset. *Ibidem*.

† La Conspiration de *Cinna*.

la douceur qu'il trouvoit de l'autre : & si *Julie* le chagrina tant qu'elle vécut, *Livie* fût le posséder si bien dans le déclin de son âge, que l'adoption de *Tibère* fut plutôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'Empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de *Tibère*, & les desseins de *Livie* : mais il n'avoit pas la force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûe saine qui ne le portoit à rien, sa Femme laissoit là son Entendement avec des lumieres inutiles, & se rendoit maîtresse de sa Volonté.

C'est ce qui a trompé *Tacite*, à mon avis, dans ce raffinement malicieux qu'il donne à *Auguste*. Il savoit que le naturel de *Tibère* ne lui étoit pas inconnu ; & pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une chose si importante contre son propre sentiment il a mis du dessein & du mystère, où il n'y a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

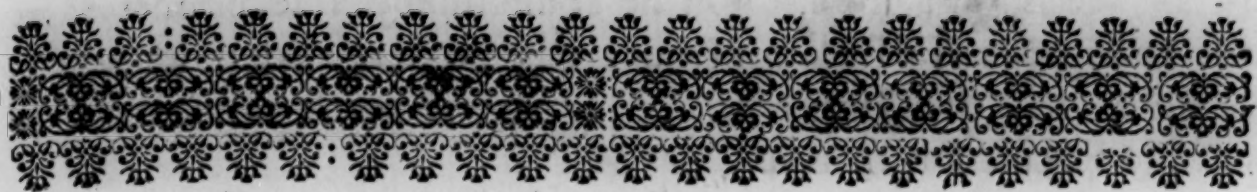
Après ces particularités du Domestique, revenons au général. Il rendit le Monde heureux, & il fut heureux dans le Monde : il n'eût rien à souhaiter du Public, ni le Public de lui : Et considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire, & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur ; je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison, qu'il ne devoit jamais naître, ou jamais mourir.

Il mourut enfin, regreté de tous les Hommes ; moins grand, sans comparaison, que *César*, mais d'un Esprit plus réglé : ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'Armée de *César*, & plus doux de vivre sous le Gouvernement d'*Auguste*.

Pour les *Romains*, ils n'avoient rien de si élevé que dans le tems de la République, ni pour la grandeur du Génie, ni pour la force de l'Ame ; mais quelque chose de plus sociable. Après tous les maux qu'on avoit soufferts, on fut bien aise de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût.

Il n'y avoit plus assez de Vertu pour soutenir la Liberté ; on eût eu honte d'une entière sujétion : & à la réserve de ces Ames fieres, que rien ne pût contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agréable Domination.

C. H. A.



CHAPITRE XVII.

De Tibère & de son Génie.

COMME il y a peu de Révolutions où l'on en demeure à des termes si moderés, un état heureux & honnête se changea bien-tôt en une misérable & indigne condition.

La vertu *Romaine* s'étoit adoucie après la mort de *Brutus* & de *Cassius*, qui en souvenoient la fierté. Depuis la perte d'*Antoine*, ce fut un agrément quasi général pour la conduite d'*Auguste*, & une complaisance égale pour sa Personne. A l'avènement de *Tibère*, cette complaisance se tourna en Bassesse & en Adulation. On peut dire que ce Prince naturellement irrésolu, n'auroit pris qu'une Autorité bien médiocre; mais les *Romains* plus disposés à servir, que *Tibère* à commander, lui portèrent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osoit espérer leur sujettion. Voilà quel fut alors le Génie du Peuple *Romain*.

Il faut maintenant parler de celui *Tibère*, & faire voir l'Esprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire.

Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les Maximes d'*Auguste*. Celui-ci devenu Empereur, donnoit au Bien général toutes ses pensées. D'une politique si juste & si prudente, *Tibère* fit une Science de Cabinet, où étoit renfermé un faux & mystérieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'Etat, & presque toujours opposé au Bien public.

Le Bon-sens, la Capacité, le Secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes & les mauvaises Actions par elles-mêmes ; tout étoit pris selon les délicates intentions de l'Empereur, ou se jugeoit par le raffinement de quelque spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut *Germanicus* d'appaiser les Légions, fut d'un service fort avantageux, & peu de tems agréable. Quand le danger fut passé, on fit réflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit su les y remettre. En vain il fut fidelle à *Tibère* ; sa Modération à refuser l'Empire, ne le fit pas trouver innocent : on le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert ; & tant d'Artifices furent employés à sa perte, qu'on se défit à la fin d'un Homme qui vouloit bien obéir, mais qui méritoit de commander. Il périt, ce *Germanicus* si cher aux *Romains*, dans une Armée où il eut moins à craindre les Ennemis de l'Empire, qu'un Empereur qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste Politique : le même Esprit regnoit généralement en toutes choses. Les Emplois éloignés étoient des Exils mystérieux ; les Charges, les Gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin, le bien du Service n'entroit plus en aucune considération ; car dans la vérité les Armées avoient plutôt des Proscrits que des Généraux, & les Provinces des Bannis que des Gouverneurs. A Rome, où les Loix avoient toujours été si religieusement gardées, & avec tant de formes, tout se faisoit alors par la jalousie de ce mystérieux Cabinet.

Quand un Homme d'un mérite considérable témoignoit de la passion pour la gloire de l'Empire, *Tibère* soupçonnoit aussi-tôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir. S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la Liberté, il passoit pour un Esprit dangereux qui vouloit rétablir la République. Louer *Brutus* & *Cassius*, étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter *Auguste*, une offense secrète qu'on pardonnoit d'autant moins qu'on n'osoit s'en plaindre ; car *Tibère* le louoit toujours en public, & lui faisoit décerner des Hon-
neurs

neurs divins, qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvements humains n'étoient pas permis, & une tendresse témoignée pour la Mémoire de cet Empereur, se prenoit pour une accusation détournée contre le Gouvernement, ou pour une mauvaise volonté contre la Personne du Prince.

Jusqu'ici vous avez vû des Crimes inspirés par la jalousie d'une fausse Politique; présentement c'est la Cruauté ouverte, & la Tyrannie déclarée. On ne se contente pas de quitter les bonnes Maximes, on abolit les meilleures Loix; & on en fait une infinité de nouvelles qui regardent en apparence le salut de l'Empereur, mais dans la vérité la perte des Gens-de-bien qui restoient à Rome.

Tout est crime de leze-Majesté: on punissoit autrefois une véritable Conspiration; on punit ici une Parole innocente malicieusement expliquée.

Les Plaintes, qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs misères; les Larmes, ces expressions naturelles de nos douleurs; les Soupirs qui nous échappent malgré nous; les simples Regards, devenoient funestes. La naïveté du Discours exprimoit de méchans desseins; la discretion du Silence cachoit de méchantes intentions: On observoit la joye comme une esperance conçûe de la Mort du Prince; la tristesse étoit remarquée comme un chagrin de sa prospérité, ou un ennui de sa Vie. Au milieu de ces dangers, si le péril de l'oppression vous donnoit quelque mouvement de Crainte, on prenoit votre appréhension pour le témoignage d'une Conscience effrayée, qui se trahissant elle-même, découvroit ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du Courage & de la Fermeté, on vous craignoit comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, se taire; se réjouir, s'affliger; avoir de la peur, ou de l'assurance; tout étoit Crime, & attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi les Soupçons d'autrui vous rendoient coupables: ce n'étoit pas assez d'essuier la corruption des Accusateurs, les faux rapports des Espions, les suppositions de quelque Délateur infame; vous aviez à redouter l'imagination de l'Empereur; & quand vous pen-

siez

siez être à couvert par l'innocence, non seulement de vos Actions, mais de vos Pensées, vous périssiez par la malice de ses conjectures.

Pour ne pousser pas la chose plus avant, il y avoit beaucoup de Mérite à être Homme-de-bien ; car il y avoit beaucoup de Danger à l'être. La Vertu qui osoit paroître étoit infalliblement perdue, & celle qu'on pouvoit deviner n'étoit jamais assurée.

Comme on n'est pas exempt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, *Tibère* ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses Cruautés. *Séjan* qui s'avança dans ses bonnes grâces par des voyes aussi injustes que les siennes ; ce grand Favori las d'Honneurs & de Biens qui le laissoient toujours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute sujettion, & n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son Maître.

Instruit des Maximes de l'Empereur, & devenu savant en son Art, il lui enleve ses Enfans par le poison ; & il étoit sur le point de se défaire de lui, quand ce Prince revenu de son aveuglement, comme par miracle, garantit ses jours malheureux, & fait périr ce grand Confident qui le vouloit perdre.

Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant ; il vécut odieux à tout le monde, & importun à lui-même ; Ennemi de la vie d'autrui & de la sienne : enfin il mourut à la grande joye des *Romains*, n'ayant pû échaper à l'impatience d'un Successeur qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réflexion sur la différence qu'il y a eüe de la République à l'Empire, & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre sous les Empereurs que sous les Consuls, si les Maximes d'*Auguste* eussent été suivies.

Rome ne fut pas si heureuse. La Politique de *Tibère* fut embrassée de la plupart de ses Successeurs, qui mirent l'honneur de leur Regne, non pas à mieux gouverner l'Empire, mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment *Auguste* fut moins estimé pour avoir su rendre les *Romains* heureux, que *Tibère* pour les avoir fait impunément mis-

miserables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'insuffisance ou de la foiblesse à garder les Loix ; & tantôt l'art de les éluder faisoit le secret de la Politique, tantôt la violence de les rompre paroïsoit une véritable hauteur & une digne Autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les Etrangers ; la puissance de l'Empereur se faisoit sentir aux naturels, & les *Romains* opprimés tinrent lieu de Nations assujetties.

Enfin les *Caligules*, les *Nérons*, les *Domitiens* poussèrent la domination au delà de toutes bornes ; & quoi qu'il en soit des droits des Empereurs fussent infiniment au dessous de ceux des Rois, ils se portèrent à des violences où n'auroit pas voulu aller *Tarquin* même.

Les *Romains* de leur côté devinrent également féroces aux Empereurs ; car passant de la servitude à la fureur, ils en massacrèrent quelques-uns, & s'attribuerent un pouvoir injuste & violent d'en ôter, & d'en établir à leur fantaisie. Ainsi les liens du Gouvernement furent rompus, & les devoirs de la Société venant à manquer, on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéïssent, ou à la perte de ceux qui devoient commander.

Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs, & à la brutale violence des gens de guerre ; mais si on veut remonter jusqu'à la première cause, on trouvera que ce méchant naturel étoit autorisé par l'exemple de *Tibère*, & le Gouvernement établi sur les Maximes qu'il avoit laissées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justice des Régles, les déréglés ne suivent pas éternellement le désordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoute pour le moins une Politique à son tempérament. Ceux mêmes qui font toutes choses sans y penser, y reviennent par réflexion quand elles sont faites, & appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvements de la Nature.

Mais que les Empereurs aient agi par Naturel, par Politique, ou par tous les deux ensemble ; je maintiens que *Tibère* a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguste qui avoit des lumieres pures & delicates, connut admirablement le Génie de son tems & n'eut pas de peine à changer un assujettissement volontaire aux Chefs de parti, en veritable sujettion. *Tibere* plein de ruses & de fineses, mais d'un faux discernement, se méprit à connoître la disposition des Esprits. Il crut avoir à faire à ces vieux *Romains* amoureux de la Liberté, & incapables de souffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à servir ; les moins soumis étoient disposés à l'obeissance.

Ce méconte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos : car il est à remarquer qu'un Prince si soupçonneux n'eut jamais à craindre que *Séjan*, qui lui faisoit craindre tous les autres.

Avec ces fausses mesures la Cruauté augmentoit tous les jours ; & comme celui qui offense est le premier à haïr, les *Romains* lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisoit. Enfin il agit ouvertement, & les traita comme ses Ennemis, parce qu'il leur avoit donné sujet de l'être.

L'Esprit de docilité qui regnoit alors, faisoit endurer paisiblement la Tirannie. On souffrit la Brutalité de *Caligula* avec une soumission pareille ; car la Mort est un fait particulier où le Sénat, le Peuple, ni les Légions n'eurent aucune part. On souffrit la stupidité dangereuse de *Claudius*, & l'insolence de *Messaline*. On souffrit la fureur de *Néron*, jusqu'à ce que la Patience étant épuisée, il se fit une Révolution dans les Esprits.

Aussi-tôt on conspira contre la Personne : des Conspirations particulieres on vint à la révolte des Légions ; de la révolte des Légions à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pû rétablir la Liberté ; mais déjà accoutumé aux Empereurs, il se contenta de disposer de l'Empire. Les Cohortes Prétoriennes en voulurent disposer elles mêmes, & les Légions des Provinces ne pûrent leur céder cet avantage. La division se mêla parmi celles-ci ; les unes nommant un Empereur, les autres un autre. Ce ne furent que Massacres que Guerres civiles ; & jamais les Esprits ne se trouverent dans leur veritable situation, si vous en exceptez le regne de quelques Prin-

Princes, qui sûrent réunir des intérêts que la fausse habileté de *Ti-
bère* avoit divisés pour le Malheur commun des Empereurs & de
l'Empire.



S O N N E T.

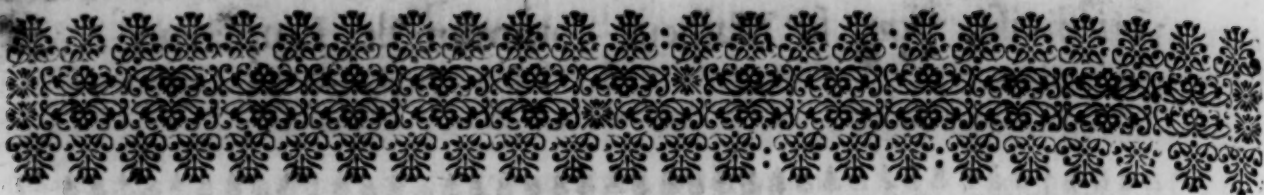
Q'avez-vous plus, Destins, à me faire endurer ?
N'aviez-vous pas assez éprouvé mon Courage,
Et falloit-il encor par ce dernier outrage
Pousser un Malheureux à se desesperer ?

Je n'avois pas voulu seulement soupirer,
J'avois tout suporté sans changer de visage ;
Mais il faut repousser la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par vos ordres cruels l'Amour & la Fortune,
Rendant sur mon sujet leur disgrâce commune,
M'ont éloigné d'*Iris*, & chassé de la Cour :

Poussez jusques au bout vôtre mortelle envie,
Et ne me laissez pas la lumière du jour,
Après m'avoir ôté les douceurs de ma Vie.





A

MADAME ***.

STANCES.

IL me souvient de mes plaisirs,
 Je songe à *Paris*, à *Valence* ;
 Je pousse ici mille soupirs.
 Et pour *Lisie* & pour la *France* :
 Je pense à tous momens à ces aimables lieux,
 Qui faisoient autrefois mes plus cheres Délices :
 Mais parmi tant d'ennuis, les plus cruels supplices
 Sont les maux que me fait l'absence de tes Yeux.

En vain le murmure des eaux,
 Triste charme des Solitudes ;
 En vain le chant de mille Oiseaux
 Veut flater mes inquiétudes :
 Rien ne peut soulager de si vives Douleurs,
 Soit que j'aie chercher le repos du silence,
 Ou soit que je le trouble au recit des malheurs
 Dont je souffre aujourd'hui l'injuste violence.

Quand nous étions en même Cour,
 Et que sur les bords de la *Seine*
 Voir mon Maître & parler d'Amour,
 Etoit une chose sans peine ;

Je

Je voyois chaque jour tes innocens Appas ;
L'Amour touchoit bien peu ma jeune fantaisie,
Et maintenant, hélas ! trop aimable *Lisie*,
Je t'aime, je me meurs, & je ne te voi pas.

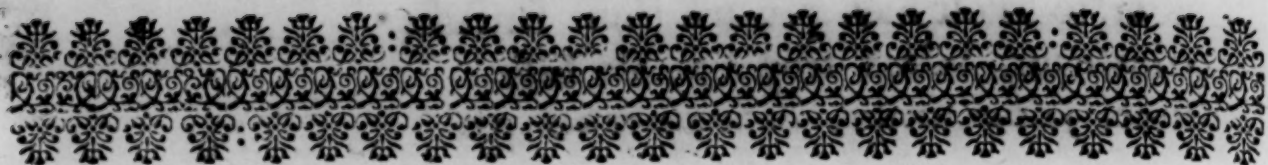
O vous, race de gens d'honneur,
Petits *Montresors* * de Campagne,
Qui troublez tout notre Bonheur
Du chagrin qui vous accompagne :
Professeurs éternels de Régularité,
Ne rompez-vous jamais vôtre morne silence,
Que pour nous alleguer quelque grave Sentence :
Et nous faire sentir vôtre sévérité ?

* *Mr. de Montresor se piquoit d'une Régularité scrupuleuse & importune.*

Meres, qui d'un esprit jaloux
Voyez les charmes de vos Filles ;
Maris, dont on craint le courroux
Aux plus innocentes Familles ;
Puisse arriver bien-tôt le terme de vos ans !
Veuille un Prince animé vous déclarer la guerre,
Et contraire à celui qui tua les Enfans †,
Ne laisser ni Maris, ni Meres sur la terre !

† *Herode.*





*Sur la Complaisance que les Femmes ont
en leur Beauté.*

IL n'y a rien de si naturel aux Belles personnes que la Complaisance qu'elles ont en leur Beauté : elles se plaisent avant qu'on leur puisse plaire ; elles sont les premières à se trouver aimables, & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet Amour sont plus doux qu'ils ne sont sensibles : car l'Amour-propre flatte seulement, & celui qui est inspiré, se fait sentir.

Le premier Amour se forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet : le second vient du dehors, ou attiré par une secrète simpatie, ou reçu par la violence d'une amoureuse impression. L'un est un Bien qui ne fait que plaire, mais toujours un Bien, & qui dure autant que la Beauté : l'autre fait toucher davantage, mais il est plus sujet au changement.

A cet avantage de la durée, qu'à la Complaisance de la Beauté sur le mouvement de la Passion, vous pouvez ajouter encore, qu'une belle Femme se portera plutôt à la conservation de sa Beauté, qu'à celle de son Amant : moins tendre qu'elle est pour un Cœur assujetti, que vaine & glorieuse de ce qui peut luy donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet Amant : mais avec raison elle se résoudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que la ruine de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne sai quelle douceur à pleurer la Mort de celui qu'on a aimé. Votre Amour vous tient lieu de votre Amant dans la douleur ; & de là vient l'attachement à un Deuil qui a des charmes.

*Qui me console excite ma colere,
Et le repos est un bien que je crains :
Mon deuil me plaît, & doit toujours me plaire,
Il me tient lieu de celle que je plains *.*

Il n'en est pas ainsi de la perte de la Beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs, & vous ôte l'esperance d'aucun plaisir pour le reste de votre Vie.

Avec votre Beauté il n'y avoit point d'Infortune dont vous ne pussiez vous consoler : sans votre Beauté il n'y a point de Bonheur dont vous puissiez vous satisfaire. Par tout, le souvenir de ce que vous avez été fera vos regrets ; par tout, la vûe de ce que vous êtes fera vos chagrins.

Le remede seroit de vous accommoder sagement au malheureux état où vous vous trouvez : & quel remede pour une Femme qui a été adorée, de revenir d'une Vanité si chere à la Raison ! Nouvelle & fâcheuse expérience après l'habitude d'un sentiment si doux & si agréable.

Les dernieres Larmes que se reservent de beaux Yeux, c'est pour se pleurer eux-mêmes, quand ils seront éfacés. De tous les cœurs, le seul qui soupire encore pour une Beauté perdue, c'est celui d'une miserable qui la possédoit.

Le plus excellent de nos Poëtes, pour consoler une grande Reine de la perte d'un plus grand Roy son Epoux, veut luy faire honte de l'excès de son affliction, par l'exemple d'une Reine desesperée qui se prit au Sort ; dit aux Astres des injures, accusa les Dieux de la Mort de son Mari ;

*Qui dit aux Astres innocens,
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maîtresse des sens †.*

Mainard,
dans l'Ode sur
la Mort de sa
Fille.

† Malherbe dans sa Consolation à Caritée sur la Mort de son Mari. M. de St. Evremond croit que Malherbe adressa cette Ode à Marie de Médicis après la mort de Henry IV. Mais quelle belle que soit cette Piece, le stile m'en paroît trop simple, & pour ainsi dire trop familier, pour une Personne d'un si haut rang. Ménage, dans ses Observations sur les Poësies de Malherbe, prétend que cette Caritée étoit une Dame de Provence d'un grand mérite, & d'une Beauté extraordinaire. Notez, que M. de St. Evremond, ayant vu cette Remarque, m'a dit que de son tems, personne

Mais

ne doutoit à la Cour, que Malherbe n'eût en vûe Marie de Médicis. Cette Autorité est d'un tres grand poids ; cependant j'avoue que je ne saurois m'y rendre.

Mais ne trouvant pas que l'horreur de l'Impiété put être assez forte dans une ame outrée de Douleur, il garde pour sa dernière raison à lui représenter l'intérêt de ses Appas ; comme s'il n'y avoit plus aucun remède à son mal que la considération du tort qu'elle fait à sa Beauté.

*Que vous ont fait ces beaux Cheveux.
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colère ;
Et devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire,
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?*

Il pardonnoit aux Femmes d'être impies, d'être insensées : il ne leur pardonnoit pas de s'être renduës moins aimables. C'est le crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeler à la Religion, c'est peu de chose : leur mettre devant les yeux l'intérêt de leur Beauté, c'est tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur Deuil : il ne connoît rien au delà qui soit capable de les guérir.

Pour connoître jusqu'où va cet attachement des Femmes à leur Beauté, il le faut considérer dans les plus retirées & les plus Dévotes.

Il y en a qui ont renoncé à tous les Plaisirs, qui se sont détachées de tous les intérêts du Monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît : mais dans une indifférence de toutes choses, elles se flattent secrètement de se trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'Austérités ; & si par hazard elles se regardent dans un Miroir, vous les entendrez soupirer de se voir changées. Elles font avec la dernière ferveur ce qui défigure leur Visage, & ne peuvent souffrir la vûe de leur Visage défiguré.

La Nature qui peut consentir à se laisser détruire elle-même par un sentiment d'Amour pour Dieu s'oppose en secret au moindre chan-

changement de la Beauté, par un mouvement d'Amour propre dont elle ne se défait point. En quelque lieu qu'une Belle personne soit retirée, en quelque état qu'elle soit, ses Appas luy seront chers. Il lui seront chers dans la Maladie; & si la Maladie va jusqu'à la Mort, le dernier Soupir est moins pour la perte de la Vie, que pour celle de la Beauté.





J U G E M E N T

S U R

S E' N E Q U E,
P L U T A R Q U E

E T

P E' T R O N E.

JE commencerai par *Séneque*, & vos dirai avec la dernière impudence, que j'estime beaucoup plus sa Personne que ses Ouvrages. J'estime le Précepteur de *Néron*, l'Amant d'*Agrippine*, l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire : du Philosophe & de l'Ecrivain je ne fais pas grand cas ; je ne suis touché, ni de son Stile, ni de ses Sentimens. Sa Latinité n'a rien de celle du tems d'*Auguste*, rien de facile, rien de naturel ; toutes pointes, toutes imaginations qui sentent plus la chaleur d'*Afrique* ou d'*Espagne*, que la lumière de *Grèce* ou d'*Italie*. Vous y voyez des choses coupées qui ont l'air & le tour des Sentences, mais qui n'en ont ni la solidité ni le bon-sens ; qui piquent & poussent l'Esprit, sans gagner le jugement. Son discours forcé me communique une espece de con-

*

trainte

trainte ; & l'Âme au lieu d'y trouver sa satisfaction & son repos, y rencontre du chagrin & de la gêne.

Néron, qui pour être un des plus méchans Princes du monde, ne laissoit pas d'être fort spirituel, avoit auprès de lui des especes de Petits-Maîtres fort délicats, qui traitoient Sénèque de Pedant, & le tournoient en ridicule. Je ne suis pas de l'opinion de Berville, qui pensoit que le faux Eumolpe de Pétrone fût le véritable Sénèque. Si Pétrone eût voulu lui donner un caractère injurieux, c'eût été plutôt sous le personnage d'un Pédant Philosophe, que d'un Poète impertinent. D'ailleurs il est comme impossible d'y trouver aucun rapport. Sénèque, étoit le plus riche homme de l'Empire, & loüoit toujours la Pauvreté : Eumolpe, un Poète fort mal dans ses affaires, & au desespoir de sa condition ; il se plaignoit de l'ingratitude du siècle, & trouvoit pour toute consolation, que *bonæ mentis soror est paupertas*. Si Sénèque avoit des Vices, il les cachoit avec soin sous l'apparence de la Sagesse : Eumolpe faisoit vanité des siens, & traitoit ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne voi donc pas sur quoi Berville pouvoit appuyer sa conjecture, Mais je suis trompé si tout ce que dit Pétrone du Stile de son tems, de la corruption de l'Eloquence & de la Poésie ; si *controversiæ sententiolis vibrantibus pictæ*, qui le choquoient si fort ; si *vanus sententiarum strepitus*, dont il étoit étourdi, ne regardoient pas Sénèque ; si le *per ambages Deorumque ministeria*, &c. ne s'adressoit à la *Pharsale* de Lucain ; si les Loüanges qu'il donne à Virgile, à Horace, n'alloient pas au mépris de l'Oncle & du Neveu. Quoiqu'il en soit, pour revenir à ce qui me semble de ce Philosophe, je ne lis jamais ses Ecrits sans m'éloigner des Sentimens qu'il veut inspirer à ses Lecteurs. S'il tâche de persuader la Pauvreté, on meurt d'envie de ses Richesses ; la Vertu fait peur, & le moins vicieux s'abandonneroit aux Voluptés par la peinture qu'il en fait : enfin il parle tant de la Mort, & me laisse des idées si noires, que je fais ce qui m'est possible pour ne profiter pas de sa Lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses Ouvrages, sont les Exemples & les Citations qu'il y mêle. Comme il vivoit dans une Cour déli-

cate, & qu'il savoit mille belles choses de tous les tems, il en allegue de fort agréables; tantôt des *Grecs*, tantôt de *César*, d'*Auguste*, de *Mécénas*. Car après tout, il avoit de l'Esprit & de la Connoissance infiniment; mais son Stile n'a rien qui me touche, ses Opinions ont trop de dureté; & il est ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'Abondance, & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la Pauvreté & la Mort.

S U R P L U T A R Q U E.

Montagne a trouvé beaucoup de rapport entre *Plutarque* & *Séneque*, tous deux grands Philosophes, grands Prêcheurs de Sagesse & de Vertu, tous deux Précepteurs d'Empereurs Romains: l'un plus riche & plus élevé; l'autre plus heureux dans l'éducation de son Disciple. Les Opinions de *Plutarque* (comme dit le même *Montagne*) sont plus douces & plus accommodées à la Société; celles de *Séneque* plus fermes selon lui, plus dures & plus austères selon moi. *Plutarque* insinué doucement la Sagesse, & veut rendre la Vertu familière dans les plaisirs mêmes: *Séneque* ramène tous les plaisirs à la Sagesse, & tient le seul Philosophe heureux. *Plutarque* naturel & persuadé le premier, persuade aisément les autres: l'Esprit de *Séneque* se bande & s'anime à la Vertu; & comme si ce lui étoit une chose étrangère, il a besoin de se surmonter lui-même. Pour le Stile de *Plutarque*, n'ayant aucune connoissance du Grec, je n'en ferois faire un jugement assuré: mais je vous avouerai que parmi les Traités de sa Morale, il y en a beaucoup où je ne puis rien comprendre; soit par la grande différence des choses & des manières de son tems à celles du nôtre, ou que véritablement ils soient au dessus de mon peu d'intelligence. Le Démon familier de *SOCRATE*, la Création de l'Ame, le Rond de la Lune, peuvent être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connois pas la Beauté; & s'ils sont merveilleux, c'est une Merveille qui me passe. On peut juger par les Bons-Mots des Anciens qu'il nous a laissés; par ses Dits qu'il ramasse avec tant de soin, par ses longs Propos de Table, combien il

il étoit sensible à la Conversation. Cependant, ou il y avoit peu de Délicatesse en ces tems-là, ou son Goût n'étoit pas tout-à-fait exquis. Il soutient les matieres graves & sérieuses avec beaucoup de bon-sens & de raison ; aux choses qui sont purement de l'Esprit, il n'a rien d'ingénieux ni de délicat.

A dire vrai, les *Vies des Hommes illustres*, sont le Chef-d'œuvre de *Plutarque* ; & à mon jugement un des plus beaux Ouvrages du Monde. Vous y voyez ces Grands-hommes exposés en vûe, & retirés chez eux-mêmes ; vous les voyez dans la pureté du Naturel, & dans toute l'étendue de l'action. On y voit la fermeté de *Brutus*, & cette réponse fiere au mauvais Génie qui lui parla : on voit qu'il lui restoit malgré lui quelque impression de ce Fantôme que le raisonnement de *Cassius* eut de la peine à bien effacer. Peu de jours après, on lui voit disposer ses Troupes, & donner le Combat si heureux de son côté, & si funeste par l'erreur de *Cassius*. On lui voit retenter la fortune, perdre la Bataille, faire des reproches à la Vertu, & trouver plus de secours dans son desespoir, que chez une Maîtresse ingrate qu'il avoit si bien servie *.

Il y a une force naturelle dans le Discours de *Plutarque*, qui égale les plus grandes actions ; & c'est de lui proprement qu'on peut dire, *facta dictis exaequata sunt* : mais il n'oublie ni les médiocres ni les communes, il examine avec soin le train ordinaire de la Vie. Pour ses comparaisons que *Montagne* a trouvées si admirables, elles me paroissent veritablement fort belles ; mais je pense qu'il pouvoit aller plus avant, & pénétrer davantage dans le fond du Naturel. Il y a des replis & des détours en nôtre Ame qui lui sont échappés. Il a jugé de l'Homme trop en gros ; il ne l'a pas crû si différent qu'il est de lui-même, méchant, vertueux ; équitable, injuste ; humain & cruel : ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères. Enfin, s'il eût défini *Catilina*, il nous l'eût donné avare ou prodigue : cet *alieni appetens, sui profusus*, étoit au dessus de sa connoissance ; & il n'eût jamais démêlé ces Contrariétés que *Saluste* a si bien séparées, & que *Montagne* lui-même a beaucoup mieux entendues.

* Voyez dans
le Dictionnaire
de Mr. Bayle,
l'Article de
BRUTUS.

S U R

SUR PÉTRONE.

- I. Pour juger du Mérite de *Pétrone*, je ne veux que voir ce qu'en dit *Tacite* * ; & sans mentir il faut bien que ç'ait été un des plus Honnêtes-hommes du Monde, puisqu'il a obligé un Historien si sévère de renoncer à son Naturel, & de s'étendre avec plaisir sur les Louanges d'un Voluptueux. Ce n'est pas qu'une Volupté si exquisite n'allât autant à la Délicatesse de l'Esprit qu'à celle du Goût. Cet *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum*, est le caractère d'une Politesse ingénieuse, fort éloignée des sentimens grossiers d'un vicieux : aussi n'étoit-il pas si possédé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable des affaires : la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu Ennemi des occupations. Il eût le mérite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de *Bithynie*, la vertu d'un Consul dans son Consulat : mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plupart des hommes, & de rapporter là tous ses chagrins & toutes ses joyes ; *Pétrone* d'un Esprit supérieur à ses Charges, les ramenoit à lui-même ; & pour m'expliquer à la façon de *Montagne*, il ne renonçoit pas à l'Homme en faveur du Magistrat. Pour sa Mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle de l'Antiquité. Dans celle de *Caton*, je trouve du chagrin, & même de la colere. Le desespoir des affaires de la République, la perte de la Liberté, la haine de *César*, aiderent beaucoup sa résolution ; & je

* Illi dies per somnum, nox officiis, & oblectamentis vitæ transigebatur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat; habebaturque non gaudio & profligator, ut plerique sua haerentium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen *Bythynia*, & mox consul, vigentem se ac

parem negotiis ostendit: dein revolutus ad vitia, seu vitiorum imitatione, inter paucos familiarium *Neroni* assumptus est, *Elegantie arbiter*, dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei *Petronius* approbavisset. Unde invidia *Tigellini*, quasi adversus æmulum & scientia voluptatum potiorum. Ergo crudelitatem Principis, cui ceteræ libidines cedebant, aggredditur, amicitiam *Scevrini Petronio* objectans; corrupto ad indicium servo ademptaque defensione, & majore parte familiaræ in vincula rapta. Forte illis diebus *Campaniam* petiverat *Cæsar*, & *Cumas* usque progressus *Petronius* illic attinebatur. Nec tulit ultra timoris aut spei moras. Neque tamen præceps vitam expulit, sed incisæ venas, ut libitum obligatas, aperire rursus, & alloqui amicos, non per seria, aut quibus constantiæ gloriam peteret. Audiebatque referentes, nihil de immortalitate Animæ, & Sapientium placitis, sed levia carmina & versus faciles, Servorum alios largitione, quosdam verberibus affecit. Inuit & vias, somno indulgit, ut quamquam coacta mors, fortui æ similis esset. Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) *Neronem* aut *Tigellinum*, aut quem alium potentium adularus est: sed flagitia Principis sub nominibus exoletorum sceminarumque, & novitate cujusque stupri perscripsit, atque obsignata misit *Neroni*. Fregitque annulum, ne mox usui esset ad faciendâ pericula. *C. Tacitus*, *Annal. Lib. XVI.*

je ne sai si son Naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur, quand il déchira ses Entrailles.

Socrate est mort véritablement en homme sage & avec assez d'indifférence : cependant il cherchoit à s'assurer de sa condition en l'autre Vie, & ne s'en assûroit pas ; il en raisonnoit sans cesse dans la Prison avec ses Amis assez foiblement ; & pour tout dire, la Mort lui fut un objet considérable. *Pétrone* seul a fait venir la mollesse & la nonchalance dans la sienne. *Audiebatque referentes, nihil de immortalitate Animæ, & Sapientium placitis, sed levia carmina & faciles versus.* Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires, à donner la Liberté à des Esclaves, à en faire châtier d'autres ; il s'est laissé aller aux choses qui le flatoient ; & son Ame au point d'une séparation si fâcheuse, étoit plus touchée de la douceur & de la facilité des Vers, que de tous les sentimens des Philosophes.

Pétrone à sa Mort ne nous laisse qu'une image de la Vie ; nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement, que mourir est cesser de vivre : le *VIXIT* des *Romains* lui appartient justement.

Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croient que *Pétrone* a voulu reprendre les Vices de son tems, & qu'il a composé une Satire avec le même Esprit qu'*Horace* écrivoit les siennes. Je me trompe, ou les bonnes Mœurs ne lui ont pas tant d'obligation : c'est plutôt un Courtisan délicat qui trouve le ridicule, qu'un Censeur public qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, si *Pétrone* avoit voulu nous laisser une Morale ingénieuse dans la description des Voluptés, il auroit tâché de nous en donner quelque dégoût : mais c'est là que paroît le Vice avec toutes les graces de l'Auteur ; c'est là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément & la politesse de son Esprit.

D'avantage, s'il avoit eu dessein de nous instruire par une voye plus fine & plus cachée que celle des Préceptes, pour le moins verrions-nous quelque exemple de la Justice divine ou humaine sur ses

Dé-

II..

Débauchés. Tant s'en faut; le seul Homme-de-bien qu'il introduit, le pauvre *Licas*, Marchand de bonne foi, craignant bien les Dieux, périt misérablement dans la Tempête au milieu de ces corrompus, qui sont conservés. *Encolpe* & *Giton* s'attachent l'un avec l'autre pour mourir plus étroitement unis ensemble; & la Mort n'ose toucher à leurs plaisirs. La voluptueuse *Triphéne* se sauve dans un Esquif avec toutes ses hardes; *Eumolpe* fut si peu ému du danger, qu'il avoit

Mr. Nodot a critiqué cet endroit dans ses Notes sur Pétrone; mais mal à propos. Il a cru que Mr. de St. Evremond appelloit *Licas Pieux*, à cause que Pétrone lui donne le nom de *Verecundissimus*. Ce n'est point cela. Mr. de St. Evremond accuse Pétrone de prôner l'Impiété & le Vice, pendant qu'il fait opprimer la Vertu & la Piété; & il le prouve par l'exemple de *Licas*, qui étant le seul dans la Tempête qui craignoit la Colere des Dieux, & mit tout en usage pour l'apaiser; fut aussi le seul de la Troupe qui périt misérablement. Ce n'est donc que par rapport à ces mouvemens de Dévotion qu'il l'appelle le Pieux.

le loisir de faire quelque Epigramme: *Licas*, le pieux *Licas* * appelle inutilement les Dieux à son secours; & à la honte de leur Providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois *Encolpe* dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de son repentir. Il a tué son Hôte, il est fugitif, il n'y a sorte de Crime qu'il n'ait commis; graces à la bonté de sa Conscience, il vit sans remors: ses larmes, ses regrets ont une cause bien différente; il se plaint de l'infidélité de *Giton* qui l'abandonne; son desespoir est de se l'imaginer dans les bras d'un autre, qui se moque de la solitude où il est réduit. *Facent nunc Amatores obligati noctibus totis, & forsitan mutuis libidinibus attriti derident solitudinem meam.*

Tous les Crimes lui ont succédé heureusement, à la reserve d'un seul, qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuse; mais c'est un Peché pour qui les Loix divines & humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avoit mal répondu aux caresses de *Circé*, & à la verité son Impuissance est la seule faute qui lui a fait de la peine. Il avouë qu'il a failli plusieurs fois, mais qu'il n'a jamais mérité la Mort qu'en cette occasion. Enfin, sans m'attacher au détail de toute l'Histoire, il retombe dans le même Crime, & reçoit le Supplice mérité avec une parfaite résignation; alors ils rentre en lui-même, & connoît la colere des Dieux:

Hellespontiaci sequitur gravis ira Priapi.

11

Licas. C'est à cause de l'empressement qu'il a de faire rendre le Voile & le Sifre d'*Isis*, & des instances réitérées qu'il fait à *Encolpe* sur ce sujet. Tu inquit, *Encolpi*, succurre periclitantibus; id est. Vestem illam divinam, Sistrumque redde Navigio, Per fidem, miserere, quemadmodum quidem soles. Et illum quidem vociferantem in Mare ventus excussit, repetitumque infesto gurgite Procella circumegit, atque haurit.

Il se lamente du pitoyable état où il se trouve, *Funerata est pars illa corporis, quâ quondam Achilles eram* ; & pour recouvrer sa vigueur, il se met entre les mains d'une Prêtresse de ce Dieu avec de très-bons sentimens de Religion, mais en effet les seuls qu'il paroît se avoir dans toutes ses Aventures. Je pourrois dire encore que le bon *Eumolpe* est couru des petits Enfans, quand il recite ses Vers : mais quand il corrompt son Disciple, la Mere le regarde comme un Philosophe ; & couchés dans une même Chambre, le Pere ne s'éveille pas ; tant le Ridicule est sévèrement puni chez *Pétrone*, & le Vice heureusement protégé. Jugez par là, si la Vertu n'a pas besoin d'un autre Orateur pour être persuadée. Je pense qu'il étoit du sentiment du *Bautru* : „ Qu'Honnête-homme & bonnes Mœurs „ ne s'accordent pas ensemble”. *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio verè aulico, elegantiae arbitrum non sapientiae.*

On ne sauroit douter que *Pétrone* n'ait voulu décrire les Débauches de *Néron*, & que ce Prince ne soit le principal objet de son ridicule : mais de savoir si les Personnes qu'il introduit, sont véritables ou feintes ; s'il nous donne des Caractères à sa fantaisie, où le propre Naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, & on ne peut raisonnablement s'en assurer. Je pense, pour moi, qu'il n'y a aucun Personnage dans *Pétrone*, qui ne puisse convenir à *Néron*. Sous *Trimalcion*, il se moque apparemment de sa Magnificence ridicule, & de l'extravagance de ses plaisirs : *Eumolpe* nous représente la folle passion qu'il avoit pour le Théâtre : *Sub nominibus exoletorum, foeminarumque, & novitate cujusque stupri, flagitia Principis perscripsit* ; & par une agréable disposition de différentes Personnes imaginées, il touche diverses Impertinences de l'Empereur, & le Désordre ordinaire de sa Vie.

On pourra dire que *Pétrone* est bien contraire à soi-même, d'en blamer les Vices, la Mollesse & les Plaisirs ; lui qui fut si ingénieux dans la recherche des Voluptés : *Dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset.* Car à dire vrai, quoique le Prince fût assez corrompu de son Naturel ; au jugement

de *Plutarque*, la complaisance de ce Courtisan a contribué beaucoup à le jeter dans toute sorte de luxe & de profusion. En cela comme en la plupart des choses de l'Histoire, il faut regarder la différence des tems. Avant que *Néron* se fût laissé aller à cet étrange abandonnement, personne ne lui étoit si agréable que *Pétrone* ; jusques-là, qu'une chose passoit pour grossière, quand elle n'avoit pas son approbation. Cette Cour-là étoit comme une Ecole de Voluptés recherchées ; où tout se rapportoit à la Délicatesse d'un goût si exquis. Je croi même que la Politesse de nôtre Auteur devint pernicieuse au Public ; & qu'il fut un des principaux à ruiner des gens considérables qui faisoient une profession particulière de Sagesse & de Vertu. Il ne prêchoit que la Libéralité à un Empereur déjà prodigue, la Mollesse à un voluptueux : tout ce qui avoit une apparence d'austérité, avoit pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures *Traséas* eut son tour, *Helvidius* le sien ; & quiconque avoit du mérite sans l'art de plaire, n'étoit pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie, *Néron* se corrompoit de plus en plus ; & comme la Délicatesse des Plaisirs vint à céder au désordre de la Débauche, il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors *Tigellin*, jaloux des agrémens de *Pétrone*, & des avantages qu'il avoit sur lui dans la Science des Voluptés, entreprit de le ruiner, *quasi adversus æmulum & scientia voluptatum potiozem*. Ce ne lui fut pas une chose mal-aisée ; car l'Empereur abandonné comme il étoit, ne pouvoit plus souffrir un témoin si délicat de ses Infamies : Il étoit moins gêné par le remors de ses Crimes, que par une honte secrète qu'il sentoît de ses Voluptés grossières, quand il se souvenoit de la Délicatesse des passées. *Pétrone* de son côté n'avoit pas de moindres dégoûts ; & je pense que dans le tems de ses mécontentemens cachés, il composa cette Satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée.

Nous voyons dans *Tacite* l'éclat de sa Disgrace ; & qu'ensuite de la Conspiration de *Pison*, l'amitié de *Scevinus* fut le prétexte de sa perte.

Pétrone est admirable par tout, dans la pureté de son Stile, dans la délicatesse de ses Sentimens : mais ce qui me surprend davantage, est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de Caractères. *Térence* est peut-être l'Auteur de l'Antiquité qui entre le mieux dans le Naturel des Personnes. J'y trouve cela à redire, qu'il a trop peu d'étendue ; & tout son talent est borné à faire bien parler des Valets & des Viellards, un Pere avare, un Fils débauché, une Esclave, une espece de *Briguelle* *. Voilà où s'étend la capacité du *Térence*. N'attendez de lui ni Galanterie, ni Passion ; ni les sentimens, ni les discours d'un Honnête-homme. *Pétrone* d'un Esprit universel trouve le Génie de toutes les Professions, & se forme comme il lui plaît à mille Naturels differens. S'il introduit un Déclamateur, il en prend si bien l'air & le Stile, qu'on diroit qu'il a déclamé toute sa vie. Rien n'exprime plus naturellement le desordre d'une vie Débauchée, que les querelles d'*Encolpe* & d'*Ascylte* sur le sujet de *Giton*.

* Le premier qui fit les intrigues de la Comédie Italienne étoit Provençal, & s'appelloit Briguelle. Il y réussit si bien qu'on a donné depuis le nom de Briguelle au Valet fourbe, qui conduit les intrigues.

Quartilla ne représente-t-elle pas admirablement ces Femmes prostituées, *quarum sic accensa libido, ut sepius peterent viros, quam peterentur* ? Les Nôces du petit *Giton* & de l'innocente *Pannychis*, ne nous donnent-elles pas l'image d'une Impudicité accomplie ?

Tout ce que peut faire un Sot ridiculement magnifique dans un Repas, un faux Délicat, un Impertinent ; vous l'avez sans doute au Festin de *Trimalcion*.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avoit *Néron* pour le Théâtre, & sa vanité à reciter ses Ouvrages ; & vous remarquerez en passant par tant de beaux Vers, dont il fait un méchant usage, qu'un excellent Poète peut être un mal-Honnête homme. Cependant comme *Encolpe*, pour représenter *Eumolpe* un faiseur de Vers fantasque, ne laisse pas de trouver en sa Physionomie quelque chose de grand ; il observe judicieusement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne.

Cette maladie qu'il a de composer hors de propos, même *in vicina mortis* ; sa Volubilité à dire ses Compositions en tous lieux &

en tout tems, répond à son début ridicule : *Et ego, inquit, Poëta sum, & ut spero, non humillimi spiritus, si modo aliquid coronis credendum est, quas etiam ad imperitos gratia deferre solet.*

Sa connoissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédiens en de malheureuses rencontres, sa fermeté à soutenir ses compagnons dans le Vaisseau de *Licas*, cette Cour plaisante de chercheurs de Successions, qu'il s'attire dans *Crotone* ; ont toujours du raport avec les choses qu'*Encolpe* s'en étoit promises : *Senex canus, exercitati vultus, & qui videbatur nescio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de si naturel que le personnage de *Crisis* ; toutes nos Confidentes n'en approchent pas ; & sans parler de sa première conversation avec *Polienos*, ce qu'elle lui dit de sa Maîtresse sur l'affront qu'elle a reçu, est d'une naïveté inimitable : *Verum enim fatendum est, ex qua hora accepit injuriam, apud se non est.* Quiconque a lu *Juvenal*, connoît assez *impotentiam matronarum*, & leur méchante humeur, *si quando vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat.* Mais il n'y a que *Pétrone* qui eut pu nous décrire *Circé* si belle, si voluptueuse & si galante.

Enothea, la Prêtresse de *Priape*, me ravit avec les Miracles qu'elle promet ; avec ses enchantemens, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'Oye sacrée, & la manière dont elle s'appaise quand *Polienos* lui fait un présent dont elle peut acheter une Oye & des Dieux, si bon lui semble.

Philumene, cette honnête Dame, n'est pas moins bonne, qui après avoir escroqué plusieurs Héritages dans la fleur de sa Jeunesse & de sa Beauté, devenue vieille, & par conséquent inutile à tout plaisir, tâchoit de continuer ce bel art par le moyen de ses Enfans, qu'avec mille beaux discours elle introduisoit auprès des Vieillards qui n'en avoient point. Enfin, il n'y a naturel, il n'y a profession, dont *Pétrone* ne suive admirablement le génie. Il est Poète, il est Orateur, il est Philosophe, quand il lui plaît.

Pour ses Vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle,

relle, *naturali pulchritudine carmen exurgit* : en sorte que Douza ne sauroit plus souffrir la fougue & l'impetuosité de *Lucain* quand il a lu la *Prise de Troye*, ou ce petit *Essai de la Guerre Civile*, qu'il assure aimer beaucoup mieux.

*Quam vel trecenta Cordubensis illius
Pharsalicorum Versuum Volumina **.

* Jan. Douza
Pat. *Pracida-*
neorum Petron.
Lib. II. Cap.
12.

Je ne sai si je me trompe ; mais il me semble que *Lucrece* n'a pas traité si agréablement la matière des Songes que *Pétrone*.

*Somnia, quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra Deum, nec ab æthere Numina mittunt ;
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit ;
Quidquid luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit & flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, &c.*

Et que peut-on comparer à cette Nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'Ame de telle sorte qu'on a besoin d'un peu de Vertu pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'Esprit ?

*Qualis nox fuit illa, Dii, Deæque !
Quàm mollis torus ! Hæsimus calentes,
Et transfudimus hinc & hinc labellis
Errantes animas. Valetæ curæ.
Mortalis ego sic perire cæpi.*

„ Quelle nuit, ô bons Dieux ! quelle chaleur ! quels Baifers !
„ quelle haleine ! quel mélange d'Ames en ces chaudes & amou-
„ reuses respirations !

Quoique le stile de Déclamateur semble ridicule à *Pétrone*, il ne laisse pas de montrer beaucoup d'Eloquence en ses Déclamations ;
&

& pour faire voir que les plus Débauchés ne sont pas incapables de méditation & de retour, la Morale n'a rien de plus sérieux ni de mieux touché que les réflexions d'*Encolpe* sur l'inconstance des choses humaines, & sur l'incertitude de la Mort.

Quelque sujet qui se présente, on ne peut ni penser plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent en ses Narrations il se laisse aller au simple Naturel, & se contente des graces de la naïveté : quelquefois il met la dernière main à son Ouvrage, & il n'y a rien de si poli. *Catulle* & *Martial* traittent les mêmes choses grossièrement ; & si quelqu'un pouvoit trouver le secret d'envelopper les Ordures avec un langage pareil au sien, je répons pour les Dames, qu'elles donneroient des louanges à sa Discretion.

Mais ce que *Pétrone* a de plus particulier, c'est qu'à la réserve d'*Horace* en quelques Odes, il est peut-être le seul de l'Antiquité qui ait su parler de Galanterie. *Virgile* est touchant dans les passions ; les amours de *Didon*, les amours d'*Orphée* & d'*Euridice* ont du charme & de la tendresse : toutefois il n'a rien de galant ; & la pauvre *Didon*, tant elle avoit l'Ame pitoyable, devint amoureuse du pieux *Enée* au récit de ses Malheurs. *Ovide* est spirituel & facile : *Tibulle* délicat. Cependant il falloit que leurs Maîtresses fussent plus savantes que Mademoiselle de *Scuderi*. Comme ils allèguent les Dieux, les Fables, & des exemples tirés de l'Antiquité la plus éloignée, ils promettent toujours des *Sacrifices* ; & je pense que Monsieur *Chapelain* a pris d'eux la maniere de brûler les Cœurs en *Holocauste* *. *Lucien*, tout ingénieux qu'il est, devient grossier si-tôt qu'il parle d'Amour : ses Courtisanes ont plutôt le langage des

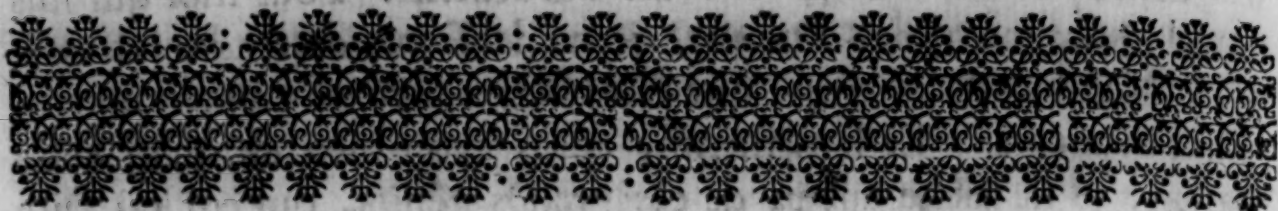
* Chapelain fait parler le Comte de Dunois (amoureux de la Pucelle d'Orleans) en ces termes.

Pour ces Celestes Yeux, & ce front magnanime,
Je sens un feu subtil qui surpasse l'estime ;
Hélas ! il me dévore ; & mon Cœur embrasé
Déjà par sa chaleur est de force épuisé.
Eh ! soit, consumons nous d'une flamme si belle,
Brûlons en Holocauste au feu de la Pucelle.

des Lieux publics, que les discours des Ruelles. Pour moi qui suis grand Admirateur des Anciens, je ne laisse pas de rendre justice à notre Nation, & de croire que nous avons sur eux en ce point un grand avantage. Et sans mentir, après avoir bien examiné cette matiere, je ne sache aucun de ces grands génies, qui eût pû faire parler d'Amour *Massinisse* & *Sophonisbe*, *César* & *Cléopatre* aussi galamment que nous les avons oui parler en notre Langue. *. Autant que les autres nous le cèdent, autant *Pétrone* l'emporte sur nous. Nous n'avons point de Roman qui nous fournisse une Histoire si agreable que la *MATRONE D'EPHESE*. Rien de si galant que les Poulets le *Circé* & de *Polienos* : toute leur Avanture, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractère fort au dessus de la Politesse de notre siècle. Jugez, cependant, s'il eût traité délicatement une belle Passion ; puisque c'étoit ici une affaire de deux personnes qui à leur premiere vûe devoient goûter le dernier Plaisir.

* Voyez *la Sophonisbe* & *le Pompée* de Corneille.





L A
M A T R O N E
D' E P H E S E.

IL y avoit une Dame à *Ephese* en si grande réputation de Chasteté, que les Femmes mêmes des Pais voisins, venoient la voir par curiosité comme une merveille. Cette Prude ayant perdu son Mari, ne se contenta pas, selon la coûtume, d'assister au convoi toute échevelée, & de se battre la poitrine devant le peuple, elle voulut suivre le Défunt jusqu'au monument; & après l'avoir mis dans un Sepulchre à la maniere des *Grecs*, garder le corps, & pleurer nuit & jour auprès de lui. Se desolant de la sorte, & resoluë à se laisser mourir de faim, les Parens, les Amis ne l'en fûrent détourner. Les Magistrars rebutés les derniers, l'abandonnerent; & une Femme si illustre, pleurée de tous, comme une personne morte, passoit déjà le cinquième jour sans manger. Une Suivante fidelle & affectionnée étoit toujourns auprès de la Misérable, mêloit ses Larmes aux siennes, & renouvelloit la Lumiere toutes les fois qu'elle venoit à s'éteindre. On ne parloit d'autre chose dans la Ville, & tout le monde demeueroit d'accord que c'étoit le premier Exemple d'Amour & de Chasteté qu'on eût jamais vû.

Il arriva qu'en ce même tems le Gouverneur de la Province fit attacher en Croix quelques Voleurs tout proche de cette même Cave où la vertueuse Dame se desoloit sur le Corps de son cher Epoux.

Epoux. La nuit suivante, comme un Soldat qui gardoit les Croix, de peur que les corps ne fussent enlevés, eut apperçû de la lumière dans le Monument, & entendu les plaintes d'une personne affligée ; par un esprit de curiosité, commun à tous les hommes, il voulut savoir ce que ce pouvoit être, & ce qu'on y faisoit. Il descend donc au Sepulchre ; & surpris à la vûe d'une fort belle Femme, il demeure d'abord épouvanté comme si ç'eût été quelque Fantôme : puis ayant vû un Corps mort étendu devant ses yeux, considéré les larmes, un visage déchiré avec les ongles, & toutes les autres marques de Désolation, il s'imagina à la fin ce que c'étoit ; qu'une pauvre affligée s'abandonnoit aux regrets, & ne pouvoit souffrir sans désespoir la Mort de celui qu'elle avoit perdu. Il apporte ensuite son petit Souper au Monument, & commence à l'exhorter de ne persévérer pas davantage dans une Douleur inutile, & des Gémissemens superflus : que la sortie de ce monde étoit la même pour tous les hommes ; qu'il falloit aller tous en même lieu ; n'oubliant rien de toutes ces Raisons dont on a coutume de guerir les esprits les plus malades. Mais elle irritée encore par une Consolation si peu attendue, redouble son deuil, se déchire l'estomac avec plus de violence, & s'arrache des Cheveux qu'elle jette sur ce misérable corps.

Le Soldat ne se rebute point pour cela, & avec les mêmes Exhortations il essaye de lui faire prendre quelque Nourriture ; jusqu'à ce que la Suivante gagnée sans doute par l'odeur du Vin, autant que par son Discours, tendit la main à celui qui les invitoit si obligeamment ; & comme elle eut repris quelque vigueur par le boire & le manger, elle vint à combattre elle-même l'opiniâtreté de sa Maîtresse. „ Et que vous servira cela, *dit-elle*, de vous laisser mourir de faim, de vous ensevelir toute vive, & rendre à la destinée une Ame qu'elle ne redemande pas encore ?

„ Pensez-vous que des Morts les insensibles cendres
 „ Vous demandent des pleurs & des regrets si tendres ?

„ Quoi vous voulez ressusciter un Mort contre l'ordre de la Nature ? Croyez-moi, défaites-vous d'une foiblesse dont les seules Femmes sont capables : jouissez des avantages de la Lumière tant qu'il vous sera permis. Ce Corps que vous voyez devant vous, montre assez le prix de la Vie, & vous avertit que vous devez mieux la ménager.

Personne n'écoute à regret quand on la presse de manger en de pareilles occasions : on se laisse persuader aisément de vivre. Ainsi cette Femme, exténuée par une si longue abstinence, laissa vaincre son obstination, & se remplit de viande avec la même avidité que la Suivante qui s'étoit renduë auparavant. Au reste, vous savez que les Tentations viennent d'ordinaire après le Repas. Avec les mêmes armes qu'employa le Soldat pour combattre son Desespoir, avec les mêmes il attaque sa Pudicité. Le Jeune homme ne paroissoit à la Prude ni désagréable, ni sans esprit ; & la Suivante n'oublioit rien pour lui rendre de bons offices ; disant ensuite à sa Maîtresse ;

*Songez, songez à vous, voyez votre intérêt,
Et ne combattez pas un Amour qui vous plaît.*

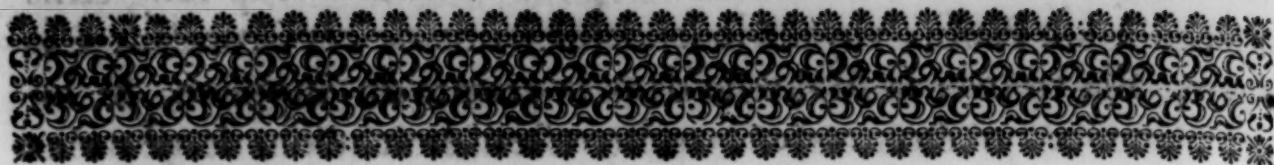
Enfin, pour ne vous plus tenir en suspens, la bonne Dame eut la même abstinence en ce qui regarde cette partie de son corps ; & le Soldat pleinement Victorieux, vint à bout de l'une & de l'autre. Ils demeurèrent ensemble, non seulement la première nuit de leur Jouissance, mais encore le lendemain, & le jour d'après ; les Portes si bien fermées, que quiconque fût venu au Monument, soit connu, soit inconnu, auroit crû sans doute que la plus honnête-Femme du monde avoit expiré sur le Corps de son Mari.

Le Soldat charmé de la Beauté de sa Dame, & du Secret de sa bonne fortune, achetoit tout ce que son peu de Bien lui pouvoit permettre ; & à peine la nuit étoit-elle venue, qu'il l'apportoit dans le Monument. Cependant comme les Parens d'un de ces pendus, s'aperçurent qu'il n'y avoit plus de Garde, ils enleverent le Corps une nuit, & lui rendirent les derniers devoirs. Mais le pau-

vre

vre Soldat qui s'étoit laissé abuser, pour demeurer trop long-tems attaché à son Plaisir, voyant le lendemain une de ces Croix sans Cadavre, alla trouver sa Maîtresse dans la crainte du Supplice, & lui conta tout ce qui étoit arrivé; qu'au reste il étoit résolu de ne point attendre sa condamnation, & que se faisant justice lui-même, il alloit punir sa négligence de sa propre main. Pour toute grace, qu'il la suplioit d'avoir soin de sa sépulture, & de lui préparer ce même Tombeau fatal à son Epoux & à son Galant. Cette Femme aussi charitable que Prude: *Et aux Dieux ne plaise, dit-elle, que je voye en même tems les Funerailles de deux personnes si cheres; j'aime mieux pendre le mort que de faire perir le vivant,* Selon ce beau Discours, elle tire le Corps du Cercueil pour l'attacher à cette Croix où il n'y avoit plus rien. Le Soldat profita du conseil ingénieux d'une Femme si avisée; & le lendemain tout le Peuple s'étonna de *quelle maniere un Homme mort avoit pû aller au gibet.*





CONVERSATION
DU
MARECHAL D'HOQUINCOURT
AVEC
Le Pere CANAYE.

* Le Maré-
chal d'Hoquin-
court étoit alors
(1654.) à Pe-
ronne, dont le
Roi lui avoit
donné le Gou-
vernement.

COMME je dînois un jour chez Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt *, le Pere Canaye qui y dînoit aussi fit tomber le discours insensiblement sur la Soumission d'Esprit que la Religion exige de nous ; & après nous avoir conté plusieurs Miracles nouveaux & quelques Révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces Esprits-Forts qui veulent examiner toutes choses par la Raison.

† Le Comte de
Soissons.

„ A qui parlez-vous des Esprits-Forts, dit le Maréchal ; & qui
„ les a connus mieux que moi ? Bardouville & Saint-Ibal ont été
„ les meilleurs de mes Amis. Ce furent eux qui m'engagerent dans
„ le parti de Monsieur le Comte † contre le Cardinal de Riche-
„ lieu. Si j'ai connu les Esprits-Forts ? Je ferois un Livre de tout
„ ce qu'ils ont dit. Bardouville mort, & Saint-Ibal retiré en Hol-
„ lande ; je fis amitié avec La Frette, & Sauvebœuf : ce n'étoient
„ pas des Esprits, mais de braves gens. La Frette étoit un brave
„ homme, & fort mon Ami. Je pense avoir assez témoigné que
„ j'étois le sien dans la Maladie dont il mourut. Je le voyois mou-
„ rir d'une petite Fièvre, comme auroit pu faire une Femme ; &
„ j'en-

„ j'enrageois de voir *La Frette*, ce *La Frette*, qui s'étoit battu
„ contre *Bouteville*, s'éteindre ni plus ni moins qu'une Chandel-
„ le. Nous étions en peine *Sauvebœuf* & moi de sauver l'Hon-
„ neur à notre Ami ; ce qui me fit prendre la résolution de le tuer
„ d'un coup de Pistolet pour le faire perir en Homme-de-cœur. Je
„ luy appuyois le Pistolet à la tête, quand un B.... de *Jesuite* qui
„ étoit dans la Chambre me poussa le bras & détourna le Coup.
„ Cela me mit en si grande colere contre lui, que je me fis *Fan-*
„ *séniste*.

Remarquez vous, Monseigneur, dit le Pere Canaye, remarquez-vous
comme Satan est toujours aux aguêts : circuit quærens quem devoret.
Vous concevez un petit Dépit contre nos Peres : il se sert de l'occasion
pour vous surprendre, pour vous devorer ; pis que devorer, pour vous
faire *Fanseniste*. Vigilate, Vigilate : on ne sauroit être trop sur ses
gardes contre l'Ennemi du genre humain.

„ Le Pere a raison, dit le Maréchal. J'ay oui dire que le Diable
„ ne dort jamais. Il faut faire de même ; bonne garde ; bon pied
„ bon œil. Mais quittons le Diable, & parlons de mes Amitiés.
„ J'ai aimé la Guerre devant toutes choses ; Madame de *Montba-*
„ *zon* après la Guerre ; & tel que vous me voyez la Philosophie
„ après Madame de *Montbazon*. “ Vous avez raison, reprit le Pere,
d'aimer la Guerre, Monseigneur : la Guerre vous aime bien aussi ; el-
le vous a comblé d'Honneurs. Savez-vous que je suis Homme-de-
Guerre aussi moi ? Le Roy m'a donné la direction de l'Hospital de son
Armée de Flandre : n'est-ce pas être Homme-de-Guerre ? Qui eut ja-
mais crû que le Pere Canaye eût dû devenir Soldat ? Je le suis, Mon-
seigneur ; & ne rens pas moins de service à Dieu dans le Camp, que
je lui en rendrois au College de Clermont. Vous pouvez donc aimer
la Guerre innocemment. Aller à la Guerre est servir son Prince ; &
servir son Prince est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame
de Montbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de
vous dire que vos Desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas,
Monseigneur, vous l'aimiez d'une Amitié Innocente.

„ Quoi

„ Quoi, mon Pere, vous voudriez que j'aimasse comme un
 „ Sot ? Le Maréchal d'Hoquincourt n'a pas appris dans les Ruelles
 „ à ne faire que soupirer. Je voulois, mon Pere, je voulois ; vous
 „ m'entendez bien. “ JE VOULOIS ! Quels JE VOULOIS ! En
 „ verité, Monseigneur, vous raillez de bonne grace. Nos Peres de
 „ Saint-Louis jeroient bien étonnés des ces JE VOULOIS ; quand
 „ on a été long-tems dans les Armées, on a appris à tout écouter. Pas-
 „ sons, Passons : vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.

„ Il n'y a point là de Divertissement, mon Pere ; savez-vous à
 „ quel point je l'aimois ? ” *Usque ad aras*, MONSEIGNEUR. “ Point
 „ d'Aras, mon Pere. Voyez-vous, dit le Maréchal en prenant un
 „ Couteau dont il serroit le manche ; voyez-vous, si elle m'avoit
 „ commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé le Couteau dans
 „ le cœur ”. Le Pere surpris du Discours, & plus effrayé du Trans-
 „ port, eût recours à l'Oraison mentale, & pria Dieu secrettement
 „ qu'il le delivrât du Danger où il se trouvoit ; mais ne se fiant pas
 „ tout à fait à la Priere, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par
 „ un mouvement de Fesse imperceptible. Le Maréchal le suivoit par
 „ un autre tout semblable ; & à lui voir le Couteau toujours levé,
 „ on eût dit qu'il alloit mettre son Ordre en exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque tems
 aux frayeurs de la Révérence : mais craignant à la fin que le Maré-
 chal dans son transport ne rendit funeste ce qui n'avoit été que plaisant,
 je le fis souvenir que Madame de Montbazon étoit morte *, & lui
 dis qu'heureusement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une
 personne qui n'étoit plus.

* Madame la
 Duchesse de
 Montbazon Fil-
 le du Comte de
 Vertus étoit
 encore en vie :
 elle ne mourut
 qu'en 1657.
 Mr. de St.
 Evremond ne
 l'igneroit pas ;
 mais il a cru
 qu'on lui par-
 donneroit aisé-
 ment cet Anachronisme, si on pensoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le P. Canaye, de la frayeur qui l'avoit saisi. Il y a
 long-tems que Mr. Bayle a fait cette Remarque. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, Decembre 1686.

„ Dieu fait tout pour le mieux, reprit le Maréchal : la plus
 „ Belle du Monde † commençoit à me lanterner, lors qu'el-
 „ le mourut. Il y avoit toujours auprès d'elle un certain Abbé de
 „ Rancé

† C'est ainsi que le Maréchal d'Hoquincourt appelloit Madame de Montbazon.

„ Rancé *, un petit Janséniste qui lui parloit de la GRACE de-
 „ vant le monde, & l'entretenoit de toute autre chose en particu-
 „ lier. Cela me fit quitter le party des Jansénistes. Auparavant je
 „ ne perdois pas un Sermon du Pere Desmâres, & je ne jurois que
 „ par Messieurs de Port-Royal. J'ay toujours été à confesse aux Je-
 „ suites depuis ce tems-là; & si mon Fils a jamais des Enfans, je veux
 „ qu'ils étudient au College de Clermont sur peine d'être deshéri-
 „ tés ”.

Oh! que les Voyes de Dieu sont admirables! s'écria le Pere Canaye;
 que se secret de sa Justice est profond! Un petit Coquet de Janséniste
 poursuit une Dame à qui Monseigneur vouloit du bien: le Seigneur
 miséricordieux se sert de la Jalousie pour mettre la Conscience de Mon-
 seigneur entre nos mains. Mirabilia judiciorum Domini!

Après que le bon Pere eut fini ses pieuses Réflexions, je crus qu'il
 m'étoit permis d'entrer en discours; & je demandai à Monsieur
 le Maréchal, si l'amour de la Philosophie n'avoit pas succédé à la
 Passion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

„ Je ne l'ai que trop aimée la Philosophie, dit le Maréchal, je
 „ ne l'ai que trop aimée; mais j'en suis revenu, & je n'y retourne
 „ pas. Un Diable de Philosophe m'avoit tellement embrouillé la cer-
 „ velle de premiers Parens, de Pomme, de Serpent, de Paradis ter-
 „ restre & de Chérubins, que j'étois sur le point de ne rien croire.
 „ Le Diable m'emporte si je croyois rien. Depuis ce tems-là je me
 „ ferois crucifier pour la Religion. Ce n'est pas que j'y voye plus de
 „ Raison; au contraire moins que jamais: mais je ne saurois que
 „ vous dire, je me ferois crucifier sans savoir pourquoi.

Tant mieux, Monseigneur, reprit le Pere d'un ton de nez fort dé-
 vot, tant mieux; ce ne sont point Mouvements humains, cela vient de
 Dieu. POINT DE RAISON! c'est la vraie Religion cela; POINT
 DE RAISON! Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle Grace!
 Estote sicut infantes; soyez comme des Enfans. Les Enfans ont encore
 leur innocence; & pourquoi? parce qu'ils n'ont point de Raison. Bea-

*Armand Jean
 le Bouthillier
 de Rancé si
 connu depuis
 sous le nom
 d'Abbé de la
 Trappe étoit un
 des Amans de
 la Duchesse de
 Montbazon: &
 on prétend que
 la mort de cette
 Dame fut un
 des principaux
 motifs de sa
 Conversion &
 de sa Retraite.

Le fait est si
 extraordinaire,
 qu'on a cru
 devoir le rapor-
 ter. Madame
 de Montbazon
 mourut de la
 petite Vérole
 dans une Mai-
 son de Campag-
 ne: l'Abbé qui
 étoit parti de
 Paris sur la pre-
 mière nouvelle
 de sa maladie,
 arriva dans cet-
 te maison; ne
 trouvant per-
 sonne à l'entrée,
 il monte dans
 l'Appartement
 de la Duchesse
 par un Degré
 dérobé qu'il con-
 noissoit; & le
 premier objet
 qui se présente
 à sa vue, fut
 la tête de Ma-
 dame de Mont-
 bazon, qu'on
 avoit coupée
 pour la pouvoir
 mettre dans un
 Cercueil de
 plomb qui se
 trouva trop
 court. Cela fit
 une impression
 si vive sur luy,
 qu'il renonça
 au Monde, &

établit dans son Abbaye de la Trappe une réforme très austère. Il mourut le 26. d'Octobre 1700.

ti pauperes spiritu, Bienheureux les pauvres d'esprit ; ils ne pêchent point : la Raison ; c'est qu'ils n'ont point de Raison. POINT DE RAISON ; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE ; JE NE SAI POURQUOI : les beaux Mots ! Ils devroient être écrits en Lettres d'or. CE N'EST PAS QUE J'Y VOYE PLUS DE RAISON ; AU CONTRAIRE MOINS QUE JAMAIS. En vérité cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du Ciel. POINT DE RAISON ! que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace !

Le Pere eût poussé plus loin la Sainte haine qu'il avoit contre la Raison : mais on apporta des Lettres de la Cour à Monsieur le Maréchal ; ce qui rompit un si pieux Entretien. Le Maréchal les lût tout bas, & après les avoir lûes il voulut bien dire à la Compagnie ce qu'elles contenoient. „ Si je voulois faire le Politique, comme les „ autres, je me retirerois dans mon Cabinet pour lire les Dépêches de „ la Cour : mais j'agis & je parle toujours à cœur ouvert. Mon- „ sieur le Cardinal me mande que *Stenay* est pris *, que la Cour sera „ ici dans huit jours, & qu'on me donne le commandement de „ l'Armée qui a fait le Siège, pour aller secourir *Arras* avec *Tu- „ renne* & la *Ferté*. Je me souviens bien que *Turenne* me laissa bat- „ tre par Monsieur le Prince †, lors que la Cour étoit à *Gien* : peut- „ être que je trouverai l'occasion de luy rendre la pareille. Si *Ar- „ ras* étoit sauvé, & *Turenne* battu, je serois content ; j'y feray ce „ que je pourrai : je n'en dis pas davantage).

* *Stenay* fut pris le 6.^e Août 1654.

† A *Blennau* le 7.^e Avril 1652

) Ces trois Maréchaux aiant forcé les Lignes en trois endroits, battirent les Espagnols entrèrent dans *Arras*, & obligèrent Mr. le Prince à se retirer.

Il nous eût conté toutes les Particularités de son Combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre Monsieur de *Turenne* ; mais on nous avertit que le Convoi étoit déjà assez loin de la Ville. Ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'aurions fait.

Le Pere *Canaye* qui se trouvoit sans Monture en demande une qui le pût porter au Camp, „ Et quel cheval voulez-vous, mon „ Pere, dit le Maréchal ? Je vous répondrai, Monseigneur, ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre ; Qualem me decet esse mansuetum ; tel qu'il faut que je sois, doux, paisible. „ Qualem me decet esse, mansuetum ! j'entens „ un

„ un peu le Latin, dit le Maréchal; *mansuetum* seroit meilleur
„ pour des Brebis, que pour des Chevaux. Qu'on donne mon
„ Cheval au Pere, j'aime son Ordre, je suis son Ami; qu'on lui
„ donne mon bon Cheval. ” J'allai dépêcher mes petites affaires,
& ne demeurai pas long-tems sans rejoindre le Convoi. Nous pas-
sâmes heureusement; mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre
Pere Canaye. Je le rencontrai dans la marche sur le bon Cheval de
Monsieur d'Hoquincourt: c'étoit un Cheval entier, ardent, inquiet,
toujours en action. Il mâchoit éternellement son mors; alloit
toujours de côté; hannissoit de moment en moment; & ce qui
choquoit fort la modestie du Pere, il prenoit indécemment tous les
Chevaux qui approchoient de lui pour des Cavales. „ Et que
„ voi je, mon Pere, lui dis-je en l'abordant, quel Cheval vous-
„ a-t-on donné-la? Où est la monture du bon Pere Suarez que
„ vous avez tant demandée? „ Ah! Monsieur, je n'en puis plus,
je suis roüé Il alloit continuer ses plaintes, lors qu'il part un
Lièvre. Cent Cavaliers se débandent pour courir après; & on en-
tend plus de coups de Pistolet qu'à une Escarmouche. Le Cheval
du Pere accoutumé au feu sous le Maréchal emporte son homme,
& lui fait passer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une
chose plaisante, de voir le Jésuite à la tête de tous malgré lui.
Heureusement le Lièvre fut tué, & je trouvai le Pere au milieu de
trente Cavaliers, qui lui donnoient l'honneur d'une Chasse qu'on
eût pû nommer une Occasion. Le Pere recevoit la louange avec une
modestie apparente: mais en son ame il méprisoit fort le *mansuetum*
du bon Pere Suarez, & se faisoit le meilleur gré du monde des mer-
veilles qu'il pensoit avoir faites, sur le Barbe de Monsieur le Maré-
chal. Il ne fut pas long-tems sans se souvenir du beau Dit de SA-
LOMON; *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas*. A mesure qu'il
se refroidissoit, il sentoit un mal que la chaleur lui avoit rendu in-
sensible; & la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il re-
grettoit le repos de la Société & la douceur de la vie paisible qu'il
avoit quittée. Mais toutes ses réflexions ne servoient de rien. Il fa-
loit aller au Camp; & il étoit si fatigué du Cheval, que je le vis

tout prêt d'abandonner Bucéphale pour marcher à pied à la tête des Fantassins.

* Mr. de St. Evremond a-voit fait sa Rhétorique sous le P. Canaye au Collège de Clermont, & c'est par-là qu'il le connoissoit fort particulièrement.

Je le consolai de la première peine, & l'exemtai de la seconde, lui donnant la Monture la plus douce qu'il auroit pû sonhaiter. Il me remercia mille fois; & fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa Profession, il me parla moins en Jesuite réservé qu'en homme libre & sincere *. Je lui demandai quel sentiment il avoit de Monsieur d'Hoquincourt. *C'est un bon Seigneur, me dit-il; c'est une bonne Ame: il a quitté les Jansénistes; nos Peres lui sont fort obligés: mais pour mon particulier je ne me trouverai jamais à Table auprès de lui, & ne lui emprunterai jamais de Cheval.*

Content de cette première franchise, je voulus m'en attirer encore une autre. „ D'où vient, continuai-je, la grande animosité „ qu'on voit entre les Jansénistes & vos Peres? Vient-elle de la „ diversité des sentimens sur la Doctrine de la GRACE? „ *Quelle folie, quelle folie, me dit-il, de croire que nous nous haïssons pour ne penser pas la même chose sur la GRACE! Ce n'est ni la GRACE, ni les CINQ PROPOSITIONS qui nous ont mis mal ensemble; La jalousie de gouverner les Consciences a tout fait. Les Jansénistes nous ont trouvé en possession du gouvernement, & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la Douceur & l'indulgence; ils affectent l'Austérité & la rigueur: nous consolons les Ames par des exemples de la Miséricorde de Dieu; ils les effrayent par ceux de sa Justice. Ils portent la Crainte où nous portons l'Espérance; & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les Hommes: mais chacun se veut donner du crédit en les sauvant; & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le Salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à Monsieur le Maréchal. J'étois purement Jesuite avec lui, & j'ai la franchise d'un Homme-de-Guerre avec vous.* Je le louai fort du nouvel Esprit que sa dernière Profession

cession lui avoit fait prendre, & il me sembloit que la Louange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus long-tems : mais comme la nuit approchoit, il falut nous séparer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon Procédé, que j'étois satisfait de sa Confiance.

CONVERSATION

DE

M. D'AUBIGNY*,

AVEC

MR. DE ST. EVREMOND.

* Messire
Louis Stuart
d'Aubigny, Oncle du dernier
Duc de Richmond & de
Lenox, fut en-
voyé en France
à l'âge de cinq
ans, & élevé à
Port-Royal.
Ayant pris les
Ordres fort jeu-
ne, on le fit
Chanoine de
Notre-Dame
de Paris. Il vint
en Angleterre
au Rétablisse-
ment de Char-
les II. & ce
Prince ayant
épousé Catheri-
ne Infante de
Portugal, Mr.
d'Aubigny fut
fait grand Au-
monier de la
Reine. Il fut
nommé ais

Ayant raconté un jour à Monsieur d'Aubigny la Conver-
sation que j'avois eue avec le Pere Canaye ; „ il n'est pas raison-
nable, me dit-il, que vous rencontriez plus de Franchise parmi
les *Jesuites*, que parmi nous. Prenez la peine de m'écouter, &
je m'assûre que vous ne me trouverez pas moins d'honneur qu'au
Révérend Pere dont vous me parlez.

Li 2

„ Je

Cardinalat, mais il mourut à Paris quelques heures avant l'arrivée du Contrier, qui lui apportoit le Bonnet.

„ Je vous dirai que nous avons de fort beaux Esprits, qui font
 „ valoir le *Jansénisme* par leurs Ouvrages ; de vains Discoureurs, qui
 „ pour se faire honneur d'être *Jansénistes* entretiennent une Dis-
 „ pute continuelle dans les Maisons ; des gens sages & habiles, qui
 „ gouvernent prudemment les uns & les autres. Vous trouverez
 „ dans les premiers de grandes Lumières, assez de Bonne-foi, sou-
 „ vent trop de Chaleur, quelquefois un peu d'Animosité. Il y a
 „ dans les seconds beaucoup d'Entêtement & de Fantaisie : les
 „ moins utiles fortifient le Parti par le nombre ; les plus considéra-
 „ bles lui donnent de l'éclat par leur Qualité. Pour les Politi-
 „ ques, ils employent chacun, selon son talent ; & gouvernent
 „ la Machine par des moyens inconnus aux personnes qu'ils font
 „ agir.

„ Ceux qui prêchent ou qui écrivent sur la GRACE ; qui
 „ traitent cette Question si célèbre, & si souvent agitée ; ceux qui
 „ mettent le Concile au dessus du Pape, qui s'opposent à son In-
 „ faillibilité, qui choquent les grandes Prétentions de la Cour de
 „ Rome, sont persuadés de ce qu'ils disent : capables toutefois de
 „ changer de Sentiment, s'il arrive un jour que les *Jesuites* trou-
 „ vent à propos de changer d'Opinion. Nos Directeurs se met-
 „ tent peu en peine de la Doctrine : leur but est d'opposer Socié-
 „ té à Société ; de se faire un Parti dans l'Eglise, & du Parti dans
 „ l'Eglise une Cabale à la Cour. Ils font mettre la Réforme dans
 „ un Convent sans se réformer ; ils exaltent la Pénitence sans la
 „ faire ; ils font manger des Herbes à des gens qui cherchent à se
 „ distinguer par des Singularités, tandis qu'on leur voit manger
 „ tout ce que mangent les Personnes de bon goût. Cependant
 „ nos Directeurs, tels que je les dépeins, servent mieux le *Jansé-
 „ nisme* par leur Direction, que ne font nos meilleurs Ecrivains
 „ par leurs beaux Livres.

„ C'est une Conduite sage & prudente qui nous maintient ; &
 „ si jamais Mr. de Believre, Mr. de Lègue, & Mr. Du Gué-Ba-
 „ gnols, viennent à nous manquer, je me trompe, ou l'on verra
 „ un grand changement dans le *Jansénisme*. La raison en est,
 „ que

„ que nos Opinions auront de la peine à subsister d'elles-mêmes.
„ Elles font une violence éternelle à la Nature ; elles ôtent de la
„ Religion ce qui nous console ; elles y mettent la Crainte, la
„ Douleur, le Desespoir. Les *Jansénistes* voulant faire des Saints
„ de tous les Hommes, n'en trouvent pas dix dans un Royaume,
„ pour faire des Chrétiens tels qu'ils les veulent. Le Christianis-
„ me est divin : mais ce sont des Hommes qui le reçoivent ; &
„ quoi qu'on fasse, il faut s'accommoder à l'Humanité. Une Phi-
„ losophie trop austère fait peu de Sages ; une Politique trop ri-
„ goureuse peu de bons Sujets ; une Religion trop dure peu d'A-
„ mes religieuses qui le soient long-tems. Rien n'est durable, qui
„ ne s'accommode à la Nature. LA GRACE, dont nous par-
„ lons tant, s'y accommode elle-même : Dieu se sert de la doc-
„ lité de nôtre Esprit, & de la tendresse de nôtre Cœur, pour se
„ faire recevoir & se faire aimer. Il est certain que les Docteurs
„ trop rigides donnent plus d'aversion pour eux que pour les Pé-
„ chés. La Pénitence qu'ils prêchent, fait préférer la facilité qu'il
„ y a de demeurer dans le Vice, aux difficultés qu'il y a d'en
„ sortir.

„ L'autre extrémité me paroît également vicieuse. Si je hai les
„ Esprits chagrins qui mettent du péché en toutes choses, je ne
„ hai pas moins les Docteurs faciles & complaisans, qui n'en met-
„ tent à rien ; qui favorisent le dérèglement de la Nature, &
„ se rendent Partisans secrets des méchantes Mœurs. L'Evangile
„ entre leurs mains a plus d'indulgence que la Morale : la Religion
„ ménagée par eux s'oppose plus foiblement au Crime que la Rai-
„ son. J'aime les Gens-de-bien éclairés, qui jugent sainement de
„ nos Actions ; qui nous exhortent sérieusement aux bonnes, &
„ nous détournent autant qu'il leur est possible des mauvaises. Je
„ veux qu'un discernement juste & délicat, leur fasse connoître
„ la véritable différence des choses ; qu'ils distinguent l'effet d'u-
„ ne Passion, & l'exécution d'un Desein ; qu'ils distinguent le
„ Vice du Crime, les Plaisirs du Vice ; qu'ils excusent nos
„ Foibleses,

„ Foibleses, & condamnent nos Desordres ; qu'ils ne confondent
„ pas des Appétits légers, simples & naturels, avec de méchan-
„ tes & perverses Inclinations. Je veux, en un mot, une Mo-
„ rale Chrétienne, ni austère, ni relâchée.



SIR POLITICK WOULD-BE,

COMEDIE

A la manière des ANGLOIS.

AC

ACTEURS.

SIR POLITICK WOULD-BE, Chevalier Anglois, Politique ridicule.

MR. DE RICHE-SOURCE, Homme d'Affaires François, Chimérique en Projets.

LA FEMME DE SIR POLITICK, grave & sottement capable.

ME. DE RICHE-SOURCE, Coquette & Bourgeoise.

LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de France.

UN VOYAGEUR ALLEMAND, exact, & régulier, qui voit jusqu'aux dernières Epitaphes des Villes où il passe.

MYLORD TANCREDE, Homme d'Esprit, qui connoît le ridicule de tous les autres.

UNE ENTREMETTEUSE faisant la DOGESSE, & ses DEMOISELLES faisant les FEMMES DE SENATEURS.

DOMINICO, Venitien Mysterieux, faisant l'Espion.

LE SIGNOR ANTONIO, Diseur de Concetti, Ami de TANCREDE.

QUATRE SENATEURS:	{	AGOSTINO, faux Caton, & ridiculement grave.
		AZARO, beau Discoureur.
		AMELINO, du même Esprit.
		PAMFILINO, Homme de bon-sens.

UN VALET du Signor Antonio.

UN VALET de Sir Politick,

UN HUISSIER.

La Scene est à VENISE.

†

SIR



SIR POLITICK WOULD-BE,

C O M E D I E.*

* Le dernier
Duc de Buc-
kingham &
Mr. d'Aubigny
ont eu beaucoup
de part à la
Composition de
cette Pièce.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK
WOULD-BE.

MR. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, le Bruit de votre Réputation en général, &
les Graces que ma Maison a reçues de vous en particulier,
m'obligent à vous assurer du Respect que j'ai pour votre
Personne, & de la Reconnoissance que j'ai de vos Faveurs.

SIR POLITICK.

Permettez que je sache votre Nom.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je suis ce François, dont la Femme a reçu chez vous tant de
Courtoisie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'Honneur à votre bien humble Serviteur, de lui avoir

Tom. I.

K k

rendu

rendu quelque service. Le pouvoir est petit, mais la bonne volonté est grande.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoissons par nôtre propre Expérience la bonne Volonté & le Crédit : trop heureux d'avoir rencontré l'une & l'autre dans nôtre mauvaise Fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien crû qu'à vôtre âge, & en Famille, vous ne voyagiez pas sans cause. Possible quelque Stratagème de Cour vous a obligé d'en sortir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toujours eu assez de Prudence, pour me garantir des Stratagèmes de Cour : mais on se trouve enveloppé dans des Malheurs publics, que la Prudence ne peut éviter.

SIR POLITICK.

La France est la grande Mer, où s'élèvent les Tempêtes

MR. DE RICHE-SOURCE.

Chaque País a ses Tempêtes : la Vertu a des Envieux par tout ; & la vôtre assurément n'en a pas été exemte.

SIR POLITICK.

J'ai vû quelques Orages en ma vie ; mais j'ai su m'accommoder aux Vents, & me servir assez bien des Voiles. Graces à la Politique, je pense être arrivé au Port présentement.

MR. DE RICE-SOURCE.

Vous devez conte au Public de vos talens : & à Dieu ne plaise que vous appellassiez être au Port, de vous tenir en repos.

SIR POLITICK.

Ma vie n'est pas tout à fait oisive : nous avons dequoi nous donner toujours un peu d'occupation.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vôtre Capacité vous attire tous ceux qui ont besoin de Conseil : & quoi que vous n'ayiez point de Poste ici, je m'assure que vous ne laissez pas d'avoir grande part aux Affaires de la République.

SIR

SIR POLITICK.

On m'a toujours dit que j'avois quelque talent pour les Affaires. Les années du moins ont dû me donner de l'Expérience : mais la République est bonne & sage ; elle n'a pas besoin d'autre Conseil que du sien.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est en quoi paroît sa Sagesse, de consulter une personne aussi éclairée & aussi capable que vous.

SIR POLITICK.

J'avouë qu'on se trompe dans la bonne Opinion qu'on a de moi. A la vérité beaucoup de Sénateurs viennent ici chercher des Lumières que je n'ai pas.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je croi qu'ils rendront justice à la fin à votre mérite ; & le Sénat vous mettant dans son Corps, fera par intérêt, ce qu'il fait quelquefois à des Etrangers par honneur.

SIR POLITICK.

Vous n'êtes pas le premier qui m'en a voulu flater. Si la République nous en juge dignes, nous tâcherons de répondre le mieux qu'il sera possible à son choix. Mais vous, Monsieur, vous avez quitté le Païs orageux, pour chercher celui où regne le calme.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Ha ! Monsieur ; je ne hai rien tant que le repos ; & tiens un fort grand malheur pour moi, d'avoir quitté la *France* : c'est le Païs des Affaires & de la Fortune. Néanmoins on ne s'abandonne pas ; il faut agir selon l'état où l'on se trouve, & voir ce qu'il y a à faire en ce Païs-ci.

SIR POLITICK.

Monsieur, si le peu de talent que Dieu m'a donné vous peut être utile à quelque chose, comme je vous l'offre avec franchise, vous pouvez en disposer sans cérémonie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On est trop heureux de rencontrer à *Venise* un Secours si nécessaire : & en quelque lieu que ce soit, l'honneur de votre con-

noissance peut être conté, entre les meilleures Fortunes. Mais, Monsieur,

S I R P O L I T I C K.

Permettez-vous qu'on en use avec liberté? Je vais dire un mot à un Sénateur, qui m'avoit chargé de quelque Projet politique.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est à moi de vous demander pardon, d'en avoir usé incivilement. Je saurai prendre mon tems, si vous le trouvez bon, pour jouir quelquefois d'une Conversation si profitable.

S I R P O L I T I C K.

Vous en ferez toujours le Maître, & pouvez commander à toute heure à un Serviteur particulier: si toutefois vos Affaires vous permettoient de demeurer ici un moment, je reviendrois vous trouver.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous pouvez demeurer tant qu'il vous plaira; j'attendrai avec plaisir votre retour.

S C E N E II.

MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

MR. DE RICHE-SOURCE.

A H! ma Femme, que je viens d'entendre un Habile-homme!

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous l'avois-je pas bien dit? C'est le premier homme que j'aye vû de ma vie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je ne m'entête pas facilement; mais je ne m'y connois point, où *Sir Politick* est une personne bien capable.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Capable! au delà de tout ce que vous pouvez penser; & le meilleur Ami qu'on vit jamais. Si nous en avions eu un en *France* fait comme lui, nous ne serions pas à *Venise*.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faut regarder les choses comme elles sont. *Sir Politick* étoit à *Vénise* quand nous étions à *Paris* : présentement nous sommes tous deux en même lieu ; & j'entrevois des choses qui pourroient bien nous consoler de la disgrâce où nous sommes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez vous imaginer le Secours que vous en pouvez tirer : & ne craignez point de lui communiquer vos Lumières, (en cas qu'il vous communique les siennes, cela s'entend ;) il est Homme-d'honneur, & aussi sûr qu'il est Habile. C'est un Trésor que d'avoir *Sir Politick* pour Ami.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est bien mon dessein de faire une bonne Liaison avec lui : mais me conseillerez-vous de lui découvrir nôtre grande Affaire ?

ME. DE RICHE-SOURCE.

Quoi ? la Circulation ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oùï, la Circulation ; qui est, comme vous savez, le plus beau Projet du monde.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez mieux faire : aussi bien est-il impossible de le conduire seul.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous avez raison, & je le ferai. Je veux néanmoins avoir encore une Conversation avec lui auparavant : non pas que je m'en défie de la sorte que vous m'en parlez ; mais un si bon Politique pourroit prendre quelque méchante impression de moi, si je lui communiquois d'abord une si grande pensée.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ce n'est pas à nous autres Femmes d'entrer en de telles Affaires : vous en userez comme il vous plaira.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Le voici déjà de retour. Allez-vous-en ; je me trompe, ou nous allons entâmer bien des choses.

SCENE

SCENE III.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK,
DOMINICO *qui les écoute.*

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, nous nous sommes assez observés. Il est de la prudence d'un homme sage de ne se fier pas légèrement aux inconnus; mais puis que les hommes ne font pas les Affaires seuls, & qu'il est impossible de rien exécuter de beau, sans entrer en confiance; je vous supplie, Monsieur, de ne me refuser pas la vôtre, & vous ne vous repentirez jamais de me l'avoir donnée.

SIR POLITICK.

Vous êtes tombé dans ma pensée: mais il n'étoit pas, ce me semble, de la dignité de ma Politique, de m'ouvrir le premier.

MR. DE RICHE-SOURCE.

La France est assez considérable dans l'Europe, pour ne pas négliger un homme, qui en connoit parfaitement les Intérêts.

SIR POLITICK.

Madame votre Femme m'en a averti plus d'une fois; & je ne suis pas à apprendre votre Mérite & vos Qualités: mais puis que vous êtes Etranger ici, trouvez bon que je vous fasse part de quelques Observations miennes. Chaque País a ses Usages; c'est pourquoi je vous recommande ces choses: Premièrement le Pas grave, & la Contenance composée; cela sent son Personnage. Pour vos Discours, ne dites jamais rien que vous croyiez; comme aussi ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira: que toutes vos Actions soient réglées par les Loix, dont je porte un *Compendium* sur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du País en apparence; & pourrez en effet en avoir une autre, si vous n'aimez mieux n'en avoir point du tout, ce que je laisse purement à votre choix *.

* Cela est
imité de la CO-
MÉDIE de
Ben. Johnson
intitulée VOL-
PONE or The
FOX. &c.
IV. Sc. I.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faudroit que je fusse mal-habile homme, si assisté comme je suis de vos Conseils, je ne pouvois me conduire. Mais je vous supplie, Monsieur, de me donner quelques lumières de la Constitution de cet Etat.

SIR POLITICK.

Vous pouvez juger de la bonté de ses Loix par sa durée : vous savez néanmoins que rien n'est parfait en ce Monde, & je pense que le Gouvernement pourroit être encore plus accompli. Je vous dirai en dernier Secret, que les Législateurs ont manqué lourdement à l'Intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul Doge.

DOMINCO, *qui vient sur le Théâtre, les écoute à ces mots**de République & de Doge, & dit à part.*

Qu'entens-je de *Secret*, de *République*, de *Doge* ! il y a quelque Mistère ici dessous : écoutons.

SIR POLITICK.

Le Doge est une espèce de Consul. Les *Romains* en avoient deux ; moi, j'en voudrois quatre. En voici la raison : un Doge a toujours soixante & dix ans, & quelquefois plus ; ce qui lui reste de vie n'est qu'infirmité ; tantôt il garde le lit, tantôt la chambre. S'il y en avoit quatre, quand un seroit couché, trois seroient debout ; si deux malades, deux en santé ; si trois, il en resteroit toujours un pour vaquer aux Affaires, & se trouver à tous les Conseils.

DOMINCO, *tout bas.*

Voici des gens mal-intentionnés, qui cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre Raison, tirée de la Politique ; c'est une Maxime fondamentale d'Etat, que toutes les parties du Gouvernement doivent avoir de la convenance : or, à *Venise*, unité de Doge est absurde, comme chose qui sent son air Monarchique.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de si juste. La dernière Raison est d'un vrai Homme-d'Etat : la première est de ces choses que l'on
croit

croit naturelles, & que tout le monde pense, aussi-tôt qu'elles sont trouvées.

S I R P O L I T I C K.

Naturelles tant qu'il vous plaira : mais il y a douze cens ans que dure la République, sans que personne s'en soit jamais avisé. J'avouë bien qu'il y a des Projets plus profonds ; & vous en allez entendre un qui est bien d'une autre spéculation. Il regarde les Affaires étrangères. Vous devez savoir que la République a de grands Interêts à la *Porte*, & qu'il lui est nécessaire d'être bien informée de cette Cour-là ; mais si nôtre Ambassadeur en donne la moindre connoissance, il y va de sa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui faire tenir des Nouvelles en deux jours, & de recevoir des siennes en aussi peu de tems ; sans aucun danger.

MR. D E R I C H E - S O U R C E.

Comment, Monsieur ; il faut être Magicien pour cela !

S I R P O L I T I C K.

Si vous appelez Magie, ce qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses ; je l'avouë : il n'y a pourtant rien de surnaturel ; écoutez seulement. J'ai des relais de Pigeons chez mes Correspondans.....

MR. D E R I C H E - S O U R C E.

De Pigeons !

S I R P O L I T I C K.

Cela vous surprend. Oui, de Pigeons. Je voi bien que vous n'êtes pas profond dans les Affaires du *Levant* ; écoutez. J'ai à *Venise* des Pigeons de l'*Istrie*, à qui j'attache une Lettre pour l'Ambassadeur ; mon Correspondant de l'*Istrie* la prend, & l'attache au Pigeon de *Dalmatie* ; celui de *Dalmatie* l'attache au Pigeon de la *Bosnie* ; un autre *Venitien* dépêche ce dernier qui porte ma Lettre à l'Ambassadeur. Voila des Nouvelles de *Venise* à *Constantinople* en deux jours : cela est-il extraordinaire & utile ?

MR. D E R I C H E - S O U R C E.

Rien au monde ne le sauroit être plus.

S I R P O L I T I C K.

Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choses de cette nature,

*

mais

mais j'ai quitté les Projets politiques pour travailler en Spéculation militaire ; & je vous dirai à vous, comme à mon Ami, que j'ai trouvé de beaux Secrets pour la Guerre. Beaucoup de gens en ont pour les Sièges, ce qui fait que je m'y applique moins : j'en ai plusieurs pour les Retraites, & un principalement pour les Batailles, qu'un Empereur ne sauroit trop acheter.

DOMINCO, *bas.*

Je ne doute point qu'il n'ait vendu ce dernier au *GRAND SEIGNEUR* : & il sera peut-être employé contre la République.

SIR POLITICK.

Dites-moi, Monsieur ; n'avez-vous pas crû que pour devenir grand Homme de Guerre, il falloit être aux Armées ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai crû jusqu'ici ; & je vous avouë que je le crois encore.

SIR POLITICK.

Erreur populaire : il n'y a rien de si opposé au grand Capitaine, que de se trouver aux Occasions ; & je vais vous le faire toucher au doigt & à l'œil.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, c'est contre une Opinion générale, & reçûe de toute éternité.

SIR POLITICK.

Il faut avoir de la révérence pour nos Peres : mais ils étoient Hommes comme nous. Si en toutes choses on s'en étoit tenu à ce qu'il ont trouvé, on feroit la Guerre encore avec des Flèches, & il n'y auroit aujourd'hui non plus d'Antipodes, qu'il y en avoit de leur tems. Monsieur, dépouillez-vous de toute prévention pour eux, & pour moi.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Puis que vous le trouvez bon, je vai examiner la chose avec une pleine liberté d'esprit.

SIR POLITICK.

Vous me ferez plaisir : ça, m'avouëz-vous pas qu'à l'approche

d'une Armée ennemie, il n'y a point d'homme qui ne soit retenu par la peur, ou emporté par le courage ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est très-bien raisonné.

SIR POLITICK.

Si votre Général est sujet à la crainte ; il laissera perdre l'Occasion de défaire les Ennemis.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il est vrai.

SIR POLITICK.

S'il ne craint rien ; il combat mal à propos, & se fait défaire lui-même.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a rien à répliquer là-dessus.

SIR POLITICK.

Dans le Cabinet, on conduit une Guerre de sang froid ; on fait la supputation des deux Armées ; on considère encore quelques autres circonstances.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais il me semble qu'on prendroit des mesures bien plus justes en voyant les Troupes ?

SIR POLITICK.

Point du tout : à un Homme d'Esprit, voyez-les, ne les voyez pas ; c'est la même chose. C'est toujours une Armée ; des gens de pied, & des gens de cheval ; des Canons, des Mousquets, des Piques, des Pistolets. La Spéculation militaire fait tout.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'avoué qu'elle y fait beaucoup.

SIR POLITICK.

Or ma supputation faite ; j'envoie ordre à un Lieutenant de donner Bataille ; je défaits les Ennemis, & voilà un Pays que j'ai conquis : si je me trouve foible ; Ordre de demeurer dans les Retranchemens ; l'Armée ennemie se dissipe, & voilà un Pays que j'ai sauvé.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je commence à voir clair présentement ; & vous ne me laissez pas le moindre doute dans l'Esprit.

SIR POLITICK.

Philippe II. Prince militaire au dernier point, connu de bonne heure ces Maximes ; & s'en est toujours fort bien servi.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Philippe II. Vous m'étonnez. Il a toujours passé pour un grand Politique, & jamais pour un Guerrier.

SIR POLITICK.

Autre Erreur populaire. Il a toujours eu dans la tête d'être plus grand Capitaine que son Pere ; & voyant l'erreur où *Charles-Quint* étoit tombé, de se trouver aux Occasions, il prit le parti de faire la Guerre, du Cabinet. Qu'en arrive-t-il ? *Philippe II.* projette une Bataille ; le Duc d'*Albe* la donne : à votre avis, qui la gagne ? *Philippe II.* assurément ; & n'en doutez pas. On peut dire la même chose sur le Duc de *Parme* : le Duc assiége *Anvers* ; & *Philippe* prend la Ville. Oûi, je tiens *Philippe* le plus grand Capitaine de nos jours, & peut-être de l'Antiquité, si vous en exceptez *Périclés*.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, tous les hommes que j'ai vûs jusques ici, je dis les plus habiles, n'ont que de la superficie : vous seul approfondissez les matieres ; l'esprit demeure convaincu de vos raisons.

SIR POLITICK.

On a peut-être un peu plus de méditation qu'un autre, & on digere les choses.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oserois-je espérer une grace ?

SIR POLITICK.

Vous avez tout pouvoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est être bien incivil : mais je ne saurois m'en empêcher. Auriez-vous la bonté de me donner quelqu'un de vos Secrets pour la Guerre ? Il n'y a rien que je ne donne pour faire étudier mon Fils,

en Spéculation militaire. Le plaisir que j'aurois, de le voir plus Capitaine que ces petits Messieurs, qui font les entendus, pour avoir fait cinq ou six Campagnes ! Monsieur, je ne suis pas importun ; mais je vous demande en grace, quelqu'un de vos Secrets pour la Guerre.

SIR POLITICK.

Quant à cela, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît. Vous êtes *François* & je suis *Anglois* : nos Nations ont eu autrefois de grands Differens ; ils peuvent recommencer, & je ne vous donnerai pas des Armes pour nous battre.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Nos deux Nations sont en bonne intelligence.

SIR POLITICK.

Peut-être ne durera-t-elle pas long-tems. Un Politique doit tout prévoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous assure qu'il ne me reste aucune amitié pour un Pays, où mon Mérite a été si mal reconnu.

SIR POLITICK.

Le Chagrin passe, & l'Amitié peut revenir ; bref, Monsieur. n'esperez pas que je vous donne rien, qui puisse aller un jour contre le bien de ma Patrie. En toute autre chose, faites état que personne n'est plus à vous que *Sir Politick*. *Ils sortent.*

DOMINCO, seul.

Gens dangereux à la République ! Attaquer les Législateurs ! Se prendre à la Constitution de l'Etat ! Multiplier jusques à quatre un Magistrat unique ! Mutation de Gouvernement appuyée sur l'exemple de deux Consuls, & raffinée par la Méditation d'un spéculatif ! Comme j'ai voüé beaucoup de Service au Doge, il n'y a rien que je ne fasse pour ruïner un Projet, qui va à lui donner trois Compagnons. Je veux l'en avertir lui-même ; & si je ne puis lui parler (car il est souvent indisposé ;) je dirai tout à un Sénateur de mes amis, qui en informera le Sénat.

SCENE

SCENE IV.

LE SIGNOR ANTONIO, MYLORD TANCREDE
qu'il avoit connu à Londres.

ANTONIO.

Que vois-je ! bon Dieu ! Le Ciel favorable à *Venise*, envoie
 ici l'Etoile du Nord briller parmi nous.

TANCREDE.

Je ne suis ni Astre, ni Etoile ; & je viens d'un Pays où vous savez qu'on ne brille pas : Je suis de vos Amis il y a long-tems, ravi de me trouver dans un lieu où nous puissions renouveler nôtre connoissance.

ANTONIO.

Vous venez donc faire rougir nos Jasmins du vermeil de vos Roses.

TANCREDE, *bas.*

Ce n'est plus le même Homme que j'ai connu autrefois : & quel langage est ceci ? Voyons pourtant jusqu'au bout. *Haut.* Il est vrai que nous avons des Roses en abondance : & puis, ce sont les Armes d'*Angleterre*.

ANTONIO.

Les Armes d'*Angleterre* sont des Roses en peinture, mais en effet des Tonnerres si redoutables sur les ondes, que les Foudres de Terre-ferme en comparaison, à peine sont des Eclairs.

TANCREDE.

Monfieur, je ne fai que répondre là-dessus.

ANTONIO.

Les Rivières les plus profondes font le moins de bruit, & les petits Torrens nous étourdissent : de même les Esprits vains & legers ont plus de langage ; les solides moins de paroles & de discours.

T A N-

T A N C R E D E.

Vous êtes obligé pour ma Nation & pour moi.

A N T O N I O.

Excusez si l'humilité de mes Pensées, & la bassesse de mes Termes, ne peuvent s'élever à la grandeur de mon Zele ; & agréez, je vous prie, la dévotion de mes Services, dont vous pouvez disposer uniquement.

T A N C R E D E.

Je me suis toujours attendu, que vous me conserveriez quelque part dans l'honneur de vos Bonnes graces.

A N T O N I O.

La même différence que je trouve dans les Arts, entre la Théorie & la Pratique ; la même se rencontre en fait de Services, entre l'Offre & l'Execution : venons donc à la réalité des Effets. Les Dames ont-elles le même Ascendant sur vos Inclinations, que vous avez, je m'assure, sur leurs Ames ?

T A N C R E D E.

Je les ai toujours fort aimées.

A N T O N I O.

Si vous aimez ces grandes Beautés fatales au repos des Humains, nous avons des *Helènes* & des *Cléopâtres*.

T A N C R E D E.

Laissons-les pour les Rois & les Empereurs ; j'en veux qui bien loin de troubler l'Univers, ne puissent pas me troubler moi-même.

A N T O N I O.

Vous n'en voulez donc pas qui fassent les tourmens des Cœurs, comme les délices des Yeux ?

T A N C R E D E.

Je veux trouver du plaisir sans peine.

A N T O N I O.

Ah ! je le comprends. Il vous faut de ces Beautés innocentes, dont les traits sont doux, & de qui les charmes n'ont rien de cuisant : semblables à ces beaux jours, où le Soleil adoucit ses regards,
&

& defarmé de ses brûlantes ardeurs, laisse jouir les Hommes d'un tems agréable & ferain.

T A N C R E D E *bas.*

Quelque impertinent que soit devenu mon Ami ; je veux voir s'il m'est bon à quelque chose. *Haut.* Vous m'entendrez mieux, si vous comprenez que je veux de belles Putains.

A N T O N I O, *bas.*

Expression du Nord ! *Haut.* Vous voulez dire des *Courtisanes* ; Personnes officieuses, qui rappelant une image des premières Loix de la Nature, s'affranchissent de la tyrannie des nôtres, pour le plaisir commun des deux Sexes.

T A N C R E D E.

Voilà justement mon fait.

A N T O N I O.

Nous vous conduirons quand ils vous plaira chez des *Flores*, & des *Lais*. Vous ne désagréez pas que j'y fasse trouver un Concert, où les Sirènes, d'Enchanteresses qu'elles sont, pourroient devenir enchantées.

T A N B R E D E.

Vous ne sauriez m'obliger davantage.

A N T O N I O.

Je ne prétens pas, que si peu de chose m'aquitte envers votre Seigneurie de toutes les obligations que je lui ai ; & peut-être aurons-nous le bonheur de lui donner un Repas assez curieux.

T A N C R E D E.

Je recevrai avec joye, tout le plaisir que vous me voudrez faire.

A N T O N I O.

Je n'ose pas tout-à-fait vous le promettre ; car c'est un Repas d'invention, & j'ai besoin d'Officiers ingénieux, qui puissent bien représenter la gentillesse de l'artifice.

T A N C R E D E.

De quoi me parlez-vous-là, de gentillesse & d'artifice dans un Repas ? Les Viandes les plus naturelles sont les meilleures.

A N T O-

A N T O N I O.

Votre Seigneurie parle encore selon la coûtume grossiere de *France* & d'*Angleterre*, où l'on convie ses Amis à un Repas pour boire & manger. Nôtre Nation a des Manieres plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant, ou à vôtre retour, comme vous le jugerez à propos : nos Festins se font ici pour le charme de la vûë.

T A N C R E D E.

Et pour le goût ; rien ?

A N T O N I O.

Le goût n'est que pour les Repas vulgaires : ce sont ici des Illusions agréables.

T A N C R E D E.

Je commence à vous entendre ; il faut venir là comme Curieux, & sans appetit.

A N T O N I O.

Si, si ; vous comprenez.

T A N C R E D E.

Vous me donnez une grande curiosité. Quand puis-je espérer cette Fête ?

A N T O N I O.

Je ne puis pas répondre du tems. J'ai bien un homme admirable pour plier le Linge, qui represente toutes sortes de Poissons, & divers Oiseaux.

T A N C R E D E.

C'est deja une assez grande Merveille.

A N T O N I O.

Ah ! j'ai plus. J'ai un Pâtissier, qui peut faire un Service de Pâtés, à l'ouverture desquels sortiront mille Oiseaux, qui voltigeront dans la Sale ; au grand contentement des Curieux, ravis d'une chose si surprenante.

T A N C R E D E.

Quels Officiers vous manquent donc, après tout cela ?

A N T O N I O.

Un homme bien nécessaire ; un certain Sculpteur, rare & exquis, qui

qui fait travailler une Rave en Sirène, d'un artifice sans égal. C'est un Ouvrage excellent, dont nous faisons l'ornement de nos Salades.

T A N C R E D E.

Ce seroit un assez grand inconvenient que de ne l'avoir pas.

A N T O N I O.

Il m'en faut encore un autre, plus important mille fois.

T A N C R E D E.

Qui peut être ce rare Officier ?

A N T O N I O.

C'est un Ingénieur, qui travaille miraculeusement en Sucre.

T A N C R E D E.

Un Confiturier ; voulez-vous dire ?

A N T O N I O.

Un Ingénieur, qui fait un Château de Sucre avec des Tours & d'autres Fortifications si bien entendues, que la régularité des meilleures Places n'en approche pas.

T A N C R E D E.

Cela vaut une Leçon de Mathématique.

A N T O N I O.

Mieux sans doute : c'est-là particulièrement que j'ai appris l'Art militaire.

T A N C R E D E.

Je suis charmé de toutes vos Raretés. Voila dîner délicatement cela ; non pas comme nos Brutaux, qui ne trouvent au Repas que le plaisir de manger.

A N T O N I O.

En ce Pays ; tout est Esprit, Gentillesse, Invention. S'il faut manger, par une nécessité naturelle que nous avons comme avec les Bêtes ; on mange chacun chez soi, pour cacher les imperfections où la Nature nous assujettit : mais en public, ce ne sont que subtiles Apparences, Figures ingénieuses, & délicates Représentations ; car vous devez savoir que tout dépend du bel Art, & de la belle Cérémonie.

T A N C R E D E.

Je ne suis déjà plus si grossier que j'étois; & j'espère de me rendre digne un jour de votre Table. En attendant ce Répas, que vous me promettez, vous trouverez bon que suivant votre conseil, j'aie caché mes Imperfections naturelles à mon Logis.

ANTONIO; *après que TANCREDE est parti.*

Quelque effort que fasse notre bon *Anglois*, il a de la peine à s'élever aux choses sublimes. Quand j'étois en *Angleterre*, j'accommodois mes pensées & mes discours au Génie de son Peuple: j'ai voulu faire ici l'honneur de ma Nation, & régaler ce Mylord de *Concetti* très beaux, & très relevés; mais je me suis apperçu par des réponses vulgaires, que j'allois au delà de sa portée. Je hai les Esprits bas & rampans; je ne veux plus de commerce avec un homme si commun.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR ALLEMAND, LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de tems, je vous prie, & voyons aujourd'hui quelque chose de curieux.

LE MARQUIS.

Et moi ; premenons-nous, je vous prie, nous n'aurons que trop de loisir à *Venise* pour voir ce qu'il y a de curieux. Un peu de Conversation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous Conversation ? S'amuser à discourir ! Je ne suis pas venu d'*Allemagne* pour ne faire que parler.

LE MARQUIS.

Toutes vos Curiosités ne valent pas un quart-d'heure d'Entretien : mais qui est cet Etranger qui vient vers nous ?

L'ALLEMAND.

C'est un Mylord avec qui je loge ; Cousin du Duc de *Buckingham* : voulez-vous faire connoissance avec lui ?

LE MARQUIS.

Cousin, dites-vous, du Duc de *Buckingham* ; & si je veux faire connoissance ?

M m 2

L'ALEL

L' A L L E M A N D.

Je ne fai pas si vous le voulez connoître : nous autres ne recherchons la connoissance de personne.

L E M A R Q U I S.

Après les obligations que j'ai au Mylord Duc, je négligerois la connoissance de son Parent ! Tout mon déplaisir est de l'aborder par rencontre : mais puis que l'occasion s'offre à nous, il ne la faut pas perdre. Présentez-moi, je vous prie.

L' A L L E M A N D.

Mylord, voici un Gentilhomme François, qui desire de vous connoître.

L E M A R Q U I S.

Monfieur, ce n'est pas ici un lieu propre à vous rendre mes respects : j'irai chez vous, si vous l'avez agréable, pour vous dire, que je dois tout au Parent de Monfieur le Duc de *Buckingham*.

T A N C R E D E.

L'honneur que j'ai d'appartenir à Monfieur de *Buckingham* m'est avantageux en tout ; & particulièrement à me donner celui de vôtre amitié.

L E M A R Q U I S.

C'est peu de chose, Monfieur, que mon amitié : mais j'ai tant d'obligation au Mylord Duc, qu'assûrement vous pouvez disposer de mon bien & de ma vie.

T A N C R E D E.

On est heureux, Monfieur, de pouvoir obliger un homme de mérite ; & vous êtes trop reconnoissant de quelque plaisir médiocre.

L E M A R Q U I S.

Appellez-vous un plaisir médiocre, l'honneur que j'ai reçu de lui ? Je vous dirai la chose comme elle est, sans manquer d'un mot. Monfieur de *Montmorency*, l'honneur de nôtre Nation, (cela se peut dire ;) ayant fû que j'allois en *Angleterre*, me donna une Lettre pour Mylord Duc vôtre Parent ; & me chargea de lui témoigner la joye qu'il avoit de l'heureux Accouchement de Madame sa
Femme,

Femme, & de la Naissance de Monsieur son Fils. C'étoit une pure civilité : Monsieur de *Montmorency* étoit Amiral de *France* ; Monsieur de *Buckingham* Amiral d'*Angleterre* : d'Amiral à Amiral il n'y a que la main. Le Royaume de *France* est plus grand que celui d'*Angleterre* ; la Flote Angloise plus considérable que la nôtre ; tous deux Ducs, grands Seigneurs, bien-faits, libéraux, généreux. Ce n'est pas à moi de décider ; & il me semble que toutes choses étoient assez égales entr'eux. Tant y a, que Monsieur de *Montmorency* me chargea de ce Compliment, dont je vous ai parlé. Je pris la Poste aussi-tôt ; j'arrive à *Calais*, & m'embarque avec le Vent & la Marée : mais la Mer étoit si grosse, & la Tempête si furieuse, qu'à la damnation de mon ame, les vagues venoient quelquefois à un pied du bord du Bateau. Nous fumes cinq grosses heures à passer, qui furent cinq années pour moi. Mon Nom n'est pas inconnu dans les Armées : j'ai vu quelques Batailles en ma vie, & me suis trouvé à quelques Logemens. C'est-là qu'on connoît les Braves. J'ai oui dire à Monsieur de *Vignoles* *, qu'il n'y avoit pas une Action plus périlleuse dans la Guerre. Ce n'est pas trop ma coutume de parler de moi ; mais je puis dire sans vanité, que j'ai fait d'assez beaux Combats, & de toutes sortes. Avec cela, Monsieur, mon Passage a été la plus grande, & peut être la seule peur, que j'aye jamais eue.

* Vieux Mar-
rêchal de Camp
sous le Regne
de LOUIS
XIII. à qui on
se remettoit or-
dinairement du
soin de l'Infan-
terie.

T A N C R E D E.

Cela ne se doit pas appeller peur : c'est manque d'habitude. Vos yeux n'étoient pas accoutumés à ce danger-là.

L E M A R Q U I S.

Je me suis mépris aux termes : ce n'étoit pas peur, Mylord, vous avez raison ; cependant j'aimerois mieux cent perils de Terre qu'un de Mer. J'admirois la brutalité de quelques *Anglois*, de ces marauds sans doute qui tirent au billet pour un teston à qui sera pendu. Monsieur ! ils fumoient nonchalamment dans un si grand danger tandis que je me recommandois à Dieu, & songeois tout de bon à ma conscience. Fumer dans une Tempête ! vous m'avouerez que ce n'est pas courage : car comment se défendre contre des vagues ?

vagues? Cela ne laisse pas de choquer un Homme de Cœur, qui n'est pas accoutumé à ces sortes de dangers, de voir des Couquins faire les intrépides mal à propos. J'aurois donné la moitié de mon Bien, pour tenir ces Brutaux-là à une Sourtie, ou à quelque Assaut. Nous eussions vû, morbleu; Mais, Monsieur, je crains de vous ennuyer.

T A N C R E D E.

Jesus! Monsieur; il faudroit être de méchante humeur pour ne prendre pas plaisir à un recit si agréable.

L E M A R Q U I S.

Enfin, me voila passé. Je conte la Poste pour rien; excepté que les Maîtres des Postes rançonnent les *François*. J'arrive à *Londres*, où le soir je fais mettre un habit à l'air pour lui ôter les méchans plis, que la male lui avoit donné; & pour y attacher une garniture. Le lendemain je me mis le mieux que je pûs: non pas magnifiquement; mais, à dire vrai, les gans, le coulet, les plumes, les rubans avoient ce je ne sai quoi, qu'il ne faut pas disputer aux *François*. Les autres Nations nous veulent imiter: mauvais Singes, ou Dieu me danne. En cet état je m'en vai chez Mylord-Duc. Ah, Monsieur, quel visage! quel air! quelle mine! il n'avoit rien d'étranger; & jamais *François* n'a eu la mine plus Française que lui. Voici mon Compliment que je lui fis, le plus court qu'il me fut possible. On est assez de la Cour, pour savoir que les longues Harangues y font mal reçûes. *Monsieur*, lui dis-je, *Monsieur de Montmorency m'a chargé de vous assurer de la part qu'il prend à la Naissance de Monsieur votre Fils*. Je ne parlai point des Couches de la Femme, de peur d'allonger le Compliment; je crus que la Naissance du Fils comprenoit tout: mais, continuai-je, *de tous ceux, Monsieur, qui s'intéressent à ce qui vous touche, il n'y en a point qui soit plus votre Serviteur que lui*. J'ajoutai cela de moi, pour montrer qu'on n'est pas un misérable. Cela fait effet. Tant que je parlai, Mylord-Duc eût toujours son chapeau hors de la tête; & après que j'eûs fini, il me répondit en ces termes, que je n'oublierai jamais: *Je suis bien obligé à Monsieur de Montmorency*
de

sa civilité : je me tiendrois heureux de lui en pouvoir témoigner mon ressentiment, & en vôtre particulier, Monsieur, de vous servir. Par-bieu, cela est bien civil !

T A N C R E D E.

Monsieur de *Buckingham* n'avoit garde de vous traiter moins civilement ; & je m'assûre qu'il ne fût pas long-tems, sans vous faire ces petits plaisirs dont vous nous avez parlé.

L E M A R Q U I S.

C'est-là le plaisir dont je vous parlois : un Homme d'honneur, bien Gentilhomme, en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plupart des gens ont le Cœur fait ; je sai bien pour moi, que ces choses-là sont les seules qui me touchent : peut-être auroit-il voulu m'obliger d'une autre maniere, si j'avois demeuré plus long-tems à *Londres*. Je n'y fus rien que trois jours.

T A N C R E D E.

Quelque Affaire importante vous rappella sans doute à *Paris* ?

L E M A R Q U I S.

Nulle Affaire : nous étions alors dans la Paix.

T A N C R E D E.

Les Dames ne laissent pas un homme de vôtre humeur en repos, quand la Guerre ne l'occupe pas.

L E M A R Q U I S.

Je ne pensois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Mylord : il est vrai que je n'ai guere été sans quelque Amourette en ma vie. En ce tems-là j'aimois une Dame, aussi bien faite qu'il y en eût à la Cour, & je n'étois pas seul à la trouver aimable. Ces Messieurs qui font un métier de la galanterie ; les faiseurs de Sièges, attaquèrent cette Place, & furent repoussés : un des plus renommés parmi les Galans, ne pût souffrir sans chagrin d'être chassé de chez elle, & fit à la Reine quelque conte d'elle & de moi. Je ne sai ; il y eût une Affaire entre nous, où il ne fût pas heureux : voila de l'éclat, comme vous pouuez penser ; & aussi-tôt martel en tête au Mari, qui sous prétexte d'Affaires domestiques, l'emmena à la Campagne. Ne pouvant me consoler de ce fracas, je pris le tems

de .

de son absence pour voyager, & je vins en *Angleterre*, dans le dessein d'y faire quelque séjour : mais.

T A N C R E D E.

Mais ces résolutions-là ne se tiennent point. Quand on a goûté une fois des plaisirs de *France*, on s'accommode aux nôtres malaisément.

L E M A R Q U I S.

Point du tout, vôtre Pays me paroît agréable ; outre que la Guerre, tantôt deçà, tantôt delà, m'a appris à vivre par tout. Voulez-vous que je vous parle franchement ; les *Anglois* n'aiment pas nôtre Nation : nos bons Vins de *Grave* les font toujours souvenir de la perte de la *Guienne* ; ils ne sauroient nous le pardonner.

T A N C R E D E.

Nous garderions long-tems nôtre ressentiment. Je vous assure qu'on a beaucoup de civilité en *Angleterre* pour les *François*, quand ils sont Honnêtes-gens ; & je suis fâché qu'un plus long séjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

L E M A R Q U I S.

Vous me parlez des Gens de Qualité ! il n'y a rien de si civil : mais le Peuple, qu'en dites-vous ? Avoûez qu'il est furieux. Comment ! je ne pouvois faire deux pas dans la rue, sans entendre à mes oreilles, *Francheman* ; c'est un *Francheman*. Ah ! Monsieur, qu'on nous hait !

T A N C R E D E.

Monsieur, je me rends, puis que cela vous est arrivé à vous-même : jusques-là, je n'avois pas remarqué une animosité si extraordinaire.

L E M A R Q U I S.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne suis pas menteur. Sur la perte de mon Salut, j'entendois *Francheman* à droit ; *Francheman* à gauche ; *Francheman* par tout. En quelque lieu que j'aye été, Dieu merci, on ne m'a dit guere d'injures. Aussi, de se fâcher sottement, & de se commettre avec

un

un Peuple, il faut être fou. Je pris le parti de repasser la Mer, & ensuite de voir l'Italie.

T A N C R E D E.

Je vous trouve un homme fort avisé. Il y a grande difference de l'Angleterre à l'Italie, pour contenter la curiosité d'un Voyageur. Mais je ne m'apperçois pas que j'empêche ici vôtre Conversation : je me retire, & rends grâces à Monsieur, de m'avoir donné l'honneur de vôtre connoissance.

L E M A R Q U I S.

C'est à moi de le remercier, Mylord : il aura, s'il lui plaît, la bonté de me mener chez vous, où je prétens vous rendre mes respects, & vous assurer de mon obéissance. *Parlant à l'ALLEMAND.* Ami, je vous remercie de m'avoir donné la connoissance de ce Mylord. Il est par-Dieu fort Honnête-homme, & il se connoît en gens. On ne peut pas en user plus civilement, qu'il en a usé avec moi : il a été long-tems en France assurément.

L' A L L E M A N D.

Et à Strasbourg, à Francfort, à Nuremberg : il a fort voyagé.

L E M A R Q U I S.

Quand me menerez-vous chez lui ?

L' A L L E M A N D.

Quand vous voudrez. Mais retirons-nous d'ici ; voilà deux Vénitiens qui approchent de nous ; avec lesquels vous feriez peut-être connoissance ; & je n'ai pas de tems à perdre.

SCENE II.

DOMINICO, LE SENATEUR AGOSTINO.

DOMINICO.

Votre Excellence ne pouvoit pas arriver plus heureusement. Je m'en allois chez elle, pour l'avertir d'une chose, que la bonne fortune de la Republique m'a fait entendre sans y penser.

Tom. I.

N n

AGOS-

A G O S T I N O.

J'ai impatience d'entendre une chose qui doit regarder le Salut public.

D O M I N I C O.

Me promenant tantôt dans la Place, j'ai entendu deux Etrangers parler de la République. Leur qualité d'Etrangers, leur mine sérieuse, leur mystère m'a donné envie de les écouter; & heureusement j'ai ouï ce que je m'en vais dire à Votre Excellence.

A G O S T I N O.

On m'a déjà donné quelque avis sur ces deux Etrangers, & on me les a dépeints comme des gens capables de remuer bien des choses. Poursuivez.

D O M I N I C O.

Il se passoit entr'eux divers discours tendant à former une grande liaison, quand tout d'un coup ils ont baissé le ton de la voix.

A G O S T I N O.

N'avez-vous point eu la curiosité de vous informer de leurs Noms?

D O M I N I C O.

Je ne les ai point quittés de vûe qu'ils ne soient entrés dans leur maison; & m'étant informé autant que j'ai pû, de la Qualité de ces Personnages, j'ai sù qu'il y a un Chevalier *Anglois*, nommé *Sir Politick*, par sa capacité en Politique; & un *François*, dont on n'a sù me dire le Nom, grand Faiseur de Projets pour les affaires d'Argent.

A G O S T I N O.

Voilà mes deux hommes. Le premier consommé dans la Politique, n'est-ce pas?

D O M I N I C O.

Le même.

A G O S T I N O.

Je sai quels ils sont, & de quoi ils sont capables. Qu'avez-vous ouï?

D O M I N I C O.

Tout d'un coup *Sir Politick* a baissé le ton de la voix, mais le bon

bon Génie de la République a rendu sa précaution inutile, & rien n'a empêché que je n'aye entendu distinctement ce qu'il disoit. *Les Législateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul Doge. Le Doge est un espece de Consul; les Romains en avoient deux, moi j'en voudrois quatre.*

A G O S T I N O.

De quel dérèglement n'est point capable l'Esprit de l'homme, puis qu'on ose trouver des défauts dans la Constitution de nôtre Gouvernement! Mais, dites-moi; n'avez-vous rien ouï, qui vous fasse soupçonner quelque Conspiration?

D O M I N I C O.

J'ai bien connu par leurs discours, que ce sont des gens tout propres à conspirer..... Dans la vérité je n'ai rien entendu par où l'on puisse voir une Conspiration formée.

A G O S T I N O.

On m'a dit plus que cela. Songez un peu, & rappelez dans vôtre esprit ce que vous pourrez de leur Conversation.

D O M I N I C O.

Ils ont parlé de *grands Capitaines*.

A G O S T I N O.

Mes Avis portent qu'ils ont intelligence avec certains Généraux. Vous souvient-il point du Nom de ces *Capitaines*?

D O M I N I C O.

Charles-Quint, Philippe II. le Duc d'Albe, le Duc de Parme.

A G O S T I N O.

Ce sont Noms empruntés, qui sont leur Chiffre.

D O M I N I C O.

Cela pourroit bien être.

A G O S T I N O.

Dites hardiment que cela est : il n'y a pas à douter.

D O M I N I C O.

Il est vrai qu'en suite de ces *Capitaines*, ils ont discoursu long-tems de *Troupes*, de *Gens de pied*, de *Gens de cheval*, de *Canons*, de *Mousquets*, de *Piques*, de *Pistolets* : ce qui n'avoit point de rapport à

Philippe II. car il me paroissoit qu'ils parloient de choses présentes; ajoutant une particularité qui me surprit fort: Que pour devenir grand Capitaine, on n'avoit pas besoin d'aller à l'Armée; que la Guerre se conduisoit mieux du Cabinet; & que la Spéculation militaire faisoit tout.

A G O S T I N O.

Ils ont raison. Je voi bien que ce sont gens profonds dans l'Algebre; avec l'Algebre on fait tout: ils ont raison. Je n'étois pas mal averti, & vous aviez oublié justement ce qu'il y a de plus important. C'en est assez pour ce qui regarde la Guerre. N'avez-vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangères?

D O M I N I C O.

Vous en jugerez vous-même par leur conversation, que sur ce point, je pense avoir fort bien retenuë. *J'ai un Projet*, dit SIR POLITICK, *qui est bien d'une autre Spéculation: il regarde les Affaires étrangères.*

A G O S T I N O.

C'est-là qu'il falloit bien écouter.

D O M I N I C O.

Je puis assurer Votre Excellence, que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, poursuit SIR POLITICK, *de faire tenir des Nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.*

A G O S T I N O.

Malheur à la Chrétienté, & particulièrement à la République!

D O M I N I C O.

Il a parlé de certains *Relais de Pigeons* établis chez des *Correspondans* en *Istrie* & en *Dalmatie*; dans la *Bosnie*, &c.

A G O S T I N O.

Cela est extraordinaire: mais il n'est pas impossible; & j'ai oui parler autrefois de quelque chose d'approchant. Ce seroit un Coup-d'Etat de savoir leurs *Correspondans*: n'en ont-ils nommé aucun?

D O M I N I C O.

Votre Excellence peut bien juger qu'ils n'avoient garde d'en nommer.

mer. Je n'ai rien entendu de plus ; excepté qu'il se vançoit d'avoir de merveilleux *Secrets pour la Guerre*. Voila tout.

A G O S T I N O.

L'affaire est plus importante encore que vous ne pensez. Je vais en informer le Sénat, & je n'oublierai pas de faire valoir le service que vous rendez. La République vous est obligée : elle n'en sera pas ingrate. DOMINICO *sort*.

A U G U S T I N O *seul*.

Cet homme est bien intentionné : mais si je ne m'étois aidé de quelque industrie, j'en aurois tiré fort peu de lumière. Je lui ai fait accroire que j'avois déjà eu les mêmes Avis, ce qui l'a rendu plus docile à répondre à mes Questions. Sans cela il m'alloit débiter des choses mal disposées, & qu'assûrément il n'avoit pas bien entendues. C'est ainsi que je suis parvenu à la connoissance de la vérité. Je voi nettement où l'Affaire va : ces gens sont gagnés du *Turc*, qui se prépare à une grande Guerre contre nous : il a choisi déjà ses *Capitaines*, que *Sir Politick* nous cache sous de faux Noms ; il a fait ses *Troupes*, tant de *Pied* que de *Cheval*, & tiré de ses Magazins toutes les Armes, & les Machines nécessaires pour son Dessein. La Guerre se fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront du Cabinet* avec beaucoup de prévoyance & de secret : c'est ainsi qu'ils prétendent faire de si grandes choses sans être à l'Armée. Voila, si je ne me trompe, l'explication de tous leurs discours. Au reste il ne faut pas s'endormir dans une chose qui regarde le salut de l'Etat. Je vai employer tous mes soins pour en avoir l'éclaircissement entier ; & si la bonne conduite peut assûrer du succès, j'ose esperer de garantir la République d'un si grand danger.



S C E N E

SCENE III.

DOMINCO, AGOSTINO.

DOMINICO.

JE reviens trouver V^{otre} Excellence, pour lui dire que ces deux Etrangers dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre: il sera facile de les écouter.

AGOSTINO.

Menez-moi où ils sont; & trouvons quelque endroit commode, où nous puissions nous cacher.

DOMINICO.

Les voici tout proche de nous; mettons-nous ici derriere.

SCENE IV.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK: AGOSTINO, & DOMINCO *qui les écoutent.*

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, jamais homme n'a porté la Politique au point où vous l'avez mise. La Spéculation militaire & les Secrets pour la Guerre, seroient des choses inconnuës sans vous: mais, Monsieur, à quoi bon v^{otre} Politique, toute excellente qu'elle est, si vous n'avez de l'Argent pour en faire mouvoir les Ressorts, & exécuter les Projets? Que vous servira la Spéculation militaire; & comment pouvoir conduire une Armée, du Cabinet; si vous n'avez de l'Argent pour composer cette Armée, & la faire subsister? Vos Secrets pour la Guerre demeurent inutiles faute d'Argent: car, comme vous le savez, l'Argent est le nerf de la Guerre.

SIR

SIR POLITICK.

Monfieur, fi les Etats où je me trouve veulent m'employer, c'est à eux de faire la dépense qu'il conviendra : s'il ne la font pas, il y va plus de leur intérêt que du mien.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'avouë ; & il n'y a rien de fi certain : mais outre le Service du Public, qui touche les Gens-de-bien, un Homme-d'honneur est bien aisé de voir ses talens mis en ufage. Or, Monfieur, faites les plus belles Propositions du monde, fi elles doivent coûter de l'Argent, on vous traite de Chimérique, ou d'Impofteur.

SIR POLITICK.

Vôtre discours est folide, & j'en fuis perfuadé : mais je vous dirai librement ce que dit nôtre *Plutarque de Cheronée* *,

Onc ne furent à tous, toutes Graces données.

* De la Ver-
fion d'Amyot.

Tous les dons font départis diverfement : comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir, je vous confefserai avec franchise, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'Argent.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, Monfieur, (vous ne me foupçonnerez pas de vanité :) je fuis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma Science à un Métier mécanique d'augmenter les Revenus, de retrancher des Dépenses fuperflues, de mettre un ordre exact en toutes chofes ; de bien régler les Affaires du Prince, & celles de la Nation en même tems : j'ai un Projet qui va au Bien général de tous les Peuples.

SIR POLITICK.

Vous me donnez l'idée d'une grande Affaire ; & fi vous la conduifez avec une bonne Politique, il en réuffira quelque chofe de merveilleux : je dis merveilleux pour les hommes du commun ; car rien ne fuprend les Génies extraordinaires.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Le Projet est grand : mais un homme comme vous le concevra aifément. Je l'ai découvert quelquefois à des Efprits médiocres, qui ne le pouvoient comprendre.

SIR

SIR POLITICK.

C'est le malheur des grands Personnages : leurs Conceptions passent la portée presque de tout le monde. Achevez.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il y a des endroits où la Politique me fera besoin, & là vos Talens seront employés : Ecoutez, je vous prie ; car il faut quelque explication de mon côté, & de l'attention du vôtre.

SIR POLITICK.

Je suis tout préparé ; & j'espère que je ne perdrai rien de votre discours.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mon dessein est d'établir la Circulation : tout mon Projet aboutit à cela ; & voici ce que c'est. Vous connoissez le prix de l'Or, communicable entre les hommes ; qui doit couler par des Canaux libres, & suivant un mouvement qui ne soit jamais interrompu, maintenir son cours, jusqu'à ce qu'il ait accompli sa Circulation. Je n'aurai pas de peine à vous persuader qu'il enrichira tous les Pays par où il passe ; qu'il n'y a rien d'ingrat, rien de stérile chez les Nations où l'on en connoît l'usage. L'affaire est que cet Or si nécessaire au Monde, n'a plus son passage libre. Ma Circulation est empêchée, trouvons le moyen de déboucher les canaux, & je verrai bien-tôt la fin de mon ouvrage. C'est en ceci, Monsieur, que j'ai besoin de votre Politique.

SIR POLITICK.

Vous pouvez croire qu'elle ne vous manquera pas : faites en état comme d'un Secours assuré.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Les Princes de l'Orient ; le *Grand Seigneur*, le Roi de *Perse*, le *Mogol* ; sont ceux qui par un intérêt particulier préjudiciable au bien général, ont bouché les Canaux dont je vous parle ; mais il faut reprendre la chose de plus loin.

SIR POLITICK.

J'appellerois ceci la *Science de la Circulation*, & la *Doctrine des Canaux*.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai prise sur la considération du Corps humain ; & à vous dire le vrai, la Circulation du Sang nouvellement découverte m'a beaucoup servi à former l'idée de mon Projet.

SIR POLITICK.

Reprenez votre matiere.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Autrefois les *Orientaux* trafiquoient avec nous par échange de Denrées, & souvent nous tirions d'eux des choses rares & précieuses pour des bagatelles. Détrompés à la fin, ils ont pris plus d'avantage sur nous, que nous n'en avions sur eux ; car ils ont établi le Trafic de l'Or ; & comme leurs Marchandises sont inépuisables, & nôtre Luxe infini, il arrive que le fond de nôtre Métal ne l'étant pas, c'est une nécessité que tout l'Or de l'*Occident* passe en *Orient*, & que l'*Asie* soit maîtresse un jour de toutes les Richesses du Monde.

SIR POLITICK.

Elle l'étoit autrefois sous *Darius* : mais *Alexandre* fût vanger la pauvreté de l'*Europe* ; & nôtre Fer, c'est à dire, la Guerre, pourra nous en faire raison.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai fait voir clairement en quel état sont les choses ; c'est à vous maintenant de déboucher nos Canaux. Si cela se fait par négociation, voila un beau champ ouvert à votre Politique : si les Traités ne servent de rien ; alors vous pourrez mettre en usage la Spéculation militaire, & employer quelqu'un de vos Secrets pour la Guerre. Celui des Batailles, à mon avis, suffira ; ces Peuples-là commettant tout au hazard d'une Journée.

SIR POLITICK.

L'affaire n'est pas aisée ; elle est grande de mon côté, & plus que du vôtre : je l'entreprends neantmoins, & j'espère d'en venir à bout. Voulez-vous que je rende l'*Europe* maîtresse de l'*Asie* ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Tom. I.

O O

SIR

S I R P O L I T I C K.

He bien donc ! je ferai mon Plan sur l'Expédition d'*Alexandre*. Les *Romains* n'ont été qu'aux bords de l'*Asie* : quand ils ont voulu aller plus avant, ils n'ont eû que de la mauvaise Fortune, & j'en fai les raisons. Je veux d'abord, voyez-vous, je veux..... Mais si nous nous contentions de lever les obstacles de la Circulation ?

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Je pense que ce seroit le mieux.

S I R P O L I T I C K.

En ce cas il faut unir quelques Cités principales. Faisons un Triumvirat de *Paris*, de *Londres*, & de *Venise*.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Avec qui pourrions-nous traiter cela ?

S I R P O L I T I C K.

Il doit se traiter avec le Maire de *Londres*, avec le Prevôt des Marchands de *Paris*, & avec les Procureurs de *St. Marc*.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

J'admire comme sur le champ, & si à propos, vous savez trouver les veritables gens avec qui vous avez à négotier.

S I R P O L I T I C K.

Un Politique, j'entens un Politique consommé ; doit avoir la connoissance de tous les Etats, & savoir les differens Ministres auxquels il faut s'adresser. Mais un si grand Dessen que le nôtre ne souffre pas une longue digression. Voila donc mon Triumvirat établi : aussi-tôt je dépêche une Ambassade solennelle, qui représente à ces Rois que la Circulation est du Droit des Gens ; que vouloir l'empêcher, c'est interesser les Nations, & aller contre la liberté naturelle de tous les Peuples.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Apparemment ils vous donneront satisfaction.

S I R P O L I T I C K.

Ou ils me la donnent, ou ils ne me la donnent pas. S'ils me font justice, je me remets dans le plein & libre exercice de la Circulation : s'ils reçoivent mes Ambassadeurs avec l'orgueil des Princes

ces

ces de l'*Orient*, & que mesdits Ambassadeurs reviennent sans rien faire, alors *Paris*, *Londres*, & *Venise* joignent leurs Forces, & ces trois Puissances unies envoient une Armée navale brûler tous les Vaisseaux de l'*Orient*, pour réduire ces Peuples injustes à la raison. J'ai fait ce qui étoit de moi; vos Canaux sont débouchés; c'est à vous de faire le reste.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Les Canaux étant ouverts, mon Or à l'instant reprend son cours, & repassant d'*Orient* en *Occident*, ma Circulation se fait sans empêchement pour le bien de l'Univers. Voyez comment la chose ira. Tout l'Argent qui va de *Marseille* dans les coffres du *Grand Seigneur*, passera dans ceux du Roi de *Perse*; de la *Perse* dans ceux du *Mogol*, où ne s'arrêtant plus comme il avoit accoutumé; il repassera en *Europe* par le moyen des *Anglois* & des *Hollandois* qui trafiquent aux *Indes*: d'*Angleterre* & de *Hollande* il retournera en *France*; où après une petite Circulation particulière, il reviendra à *Marseille*, d'où il est parti, par le moyen du Canal qui joint les deux Mers. Chaque Nation a ses Canaux, & il suffit de savoir que les obstacles étant levés, l'Or & l'Argent auront un tour & un retour éternel.

SIR POLITICK.

Je n'ôte jamais l'honneur à personne; & j'avouë sans envie que le Projet est grand & beau: mais sans moi vos Canaux seroient encore à déboucher, & partant ce grand Ouvrage de la Circulation seroit demeuré long-tems une belle idée.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai déclaré d'abord que j'aurois besoin de vous; & il est certain que nous nous sommes nécessaires l'un à l'autre.

SIR POLITICK.

De cela j'en demeure d'accord volontiers; & si nous allons tous deux de bon pied, nous sommes les maîtres de nôtre Affaire.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On ne sauroit commencer trop tôt: voulez-vous que j'écrive au Prevôt des Marchands de *Paris*?

SIR POLITICK.

Nous avons à faire ici à des gens soupçonneux & jaloux, qu'il faut ménager délicatement. Laissez-moi un peu sonder les Procureurs de *St. Marc* : pour le Maire de *Londres*, j'en répons.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, du Prevôt des Marchands de *Paris*.

SIR POLITICK.

Voila une partie de ce que nous pouvons souhaiter : gardons seulement le Secret. Adieu.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Permettez que je vous accompagne à votre logis.

SIR POLITICK.

Les gens qui ont d'aussi grandes Affaires que nous dans la tête, ne doivent pas s'amuser aux Cérémonies. Trouvez-vous, s'il vous plaît, à mon logis sur le soir.

SCENE V.

AGOSTINO, & DOMINICO *qui les écoutoient.*

AGOSTINO.

JE rends graces au bon Génie de la République, de m'avoir conduit ici à propos. J'ai entendu tout ce que je pouvois desirer. Je ne vous demande plus qu'une chose : en quel Quartier de la Ville est leur maison ?

DOMINICO.

Tout proche d'ici. C'est celle que vous voyez au bout de la rue, un peu plus petite que les autres.

Fin du second Acte.

A C T E



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

L'ALLEMAND, LE MARQUIS.

L'ALLEMAND.

VOUS avez dit tantôt bien des paroles oisives avec le Cousin du Duc de *Buckingham* : n'étoit-ce pas assez de le saluer ! Si vous vouliez faire plus de connoissance, il falloit boire les uns avec les autres : c'est ainsi qu'on fait des Amitiés, & non pas dans les Places publiques à babiller. Sans vous, j'aurois vû plus de quatre Eglises, & plus de vingt Tombeaux avec les Epitaphes.

LE MARQUIS.

Par-Dieu vous m'en contez bien ; & n'aimai-je pas mieux avoir eû commerce avec un Honnête-homme, que d'avoir vû tout l'Arse-
fenal de Venise ! Je dis l'Arse-
fenal ; car si je puis avoir quelque curio-
 sité, c'est pour les choses qui regardent la Guerre. A vous voir, vous autres Messieurs les *Allemands*, graves & sérieux comme vous êtes, on vous prendroit pour des *Catons* ; & vous êtes cent fois plus fous que nous, ou Dieu me damne. Venir de deux cens lieues charger un Regître d'Inscriptions & d'Epitaphes ! belle curio-
 sité ! Je ne vous en ai rien dit ; mais il y a long-tems que vous m'importunez avec vos Horloges. Je me moque, Messieurs, de vos petits Chefs-d'œuvre ; & tiens même au dessous d'un Galant-homme toutes les Raretés d'*Italie*. Il m'importe bien de savoir l'Original, la Copie ; l'Antique, le Moderne ; & cent autres fa-
 daïses.

daïses de cette nature-là ! Serai-je mieux à la Cour, quand je saurai quel est le plus grand Maître de *Michaël*, ou d'*Angelo* ; de *Raphaël*, ou d'*Urbain* ? Si je revenois à *Paris* avec une Science de pareilles Couyonneries, Dieu n'ait jamais pitié de moi, si les Dames ne me chassoient des Ruelles ; & les Courtisans des Cabinets. C'est un Pays délicat que le nôtre ; on n'y sauroit être Sçavant en quoi que ce soit, sans passer pour un Pédant : je dis parmi les Honnêtes-gens.

L' A L L E M A N D.

* Serment ordinaire du Maréchal de Rantzau, qui étoit Allemand.

Je vous dirai, moi ! que vous êtes plus entêté de vos Cabinets, que je ne le suis de mes Horloges. Ce n'est pas que je prenne en mauvaise part la Correction, pour ce qui me regarde en particulier : mais pour les *Allemands* ; Mort-non-sang-Dieu *, taisez-vous, & ne parlez pas de ma Nation.

L E M A R Q U I S.

Et moi, je vous abandonne la mienne : parlez des *François* tant qu'il vous plaira, pourvu que vous me teniez Honnête-homme, & votre Serviteur.

L' A L L E M A N D.

J'en croirai ce que je voudrai : mais ne pensez pas être de mes Amis quand vous médirez de mon Pays. Dire que les *Allemands* sont des Fous, qui viennent de deux cens lieuës charger un Registre d'Inscriptions & d'Epitaphes ! S'il ne me souvenoit d'avoir bû avec vous.

L E M A R Q U I S.

Touchez là : nous boirons encore ensemble ; & je vous prie de croire que si votre maniere de voyager ne me plaît pas, j'ai du moins en vénération la gloire des Armes qui est commune à nos deux Nations. La conduite que vous tenez dans vos Voyages me déplaît, je l'avouë ; aussi ne faites-vous pas grand cas de la mienne. Remettons nôtre différent au jugement de quelque personne spirituelle. La Femme de *Sir Politick*, Femme de grand Esprit comme vous savez, l'en voulez-vous croire ?

L'ALLE-

L'ALLEMAND.

Je ne demande pas mieux.

LE MARQUIS.

La voila, ce me semble.

L'ALLEMAND.

C'est elle sans point douter.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA FEMME *de Sir Politick*,
L'ALLEMAND.

LE MARQUIS.

M Adame, vos deux bons Amis ont failli à se broüiller. La colere est passée présentement ; mais le sujet de la dispute ne l'est pas : nous allons vous l'exposer, & décidez, je vous prie ; car nous sommes convenus l'un & l'autre d'aquiescer à vôtre Jugement.

LA FEMME *de Sir Politick*.

Sans doute qu'un bon Ange a conduit ici mes pas, pour finir le different qu'un Démon auteur de la discorde a fait naître. Mon zele, Messieurs, pourra suppléer au défaut de la prudence ; car pour le métier de bien juger, c'est une chose fort difficile. Il faut qu'un bon Juge possède nécessairement la Jurisprudence : en second lieu, il faut. il faut enfin bien des choses. C'est un métier très difficile que de bien juger ?

LE MARQUIS.

Tout un Parlement ensemble ne fait pas ce que vous demandez à un Juge seul : & puis il n'y va ni du Bien, ni de la Vic.

LA FEMME *de Sir Politick*.

Ah! Monsieur ; il y va de plus que vous ne pensez : il y va de la Concorde & de l'Amitié ; deux choses bien précieuses. Mais puis que vous avez honoré vôtre humble Servante de ce choix, elle n'oubliera rien pour vous rendre une Sentence équitable.

L E

LE MARQUIS.

La question est de savoir, quelle est la meilleure maniere de voyager, de celle de Monsieur, ou de la mienne?

LA FEMME de *Sir Politick*.

Question fort épineuse ! où la connoissance de la Géographie me servira bien.

LE MARQUIS.

Ecoutez, s'il vous plaît, il ne faut qu'un peu de sens commun pour nôtre affaire ; & la Femme de *Sir Politick* fait toutes choses.

LA FEMME de *Sir Politick*.

Nous avons un peu voyagé ; peut-être savons-nous mieux que beaucoup d'autres, le devoir d'un Voyageur. Il faut premierement savoir les Loix & les Coûtumes des Pays où l'on passe : je l'entens toujours dire à *Sir Politick*.

LE MARQUIS.

Laissons cela à *Sir Politick* : nous sommes de simples Voyageurs, qui ne voulons pas nous embarrasser l'esprit de choses fort difficiles.

LA FEMME de *Sir Politick*.

Difficiles ? si vous aviez trois conversations avec *Sir Politick*, il oseroit bien se vanter de vous apprendre plus d'Affaires d'Etat en ce peu de tems, que n'en fait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne veux d'Affaires d'Etat, ni à *Venise*, ni à *Paris*, quand j'y serai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des Sacs, & dans les Papiers jusqu'aux oreilles, sans Plumes, sans Rubans, n'osant faire Galanterie, ni me trouver à une Belle action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amusez à l'écouter, nous perdrons le reste de la journée : voulez-vous m'entendre ?

LA FEMME de *Sir Politick*.

Je vous donne une oreille, & garde l'autre pour Monsieur.

L'ALLEMAND.

C'est une coûtume générale en *Allemagne* que de voyager : nous voyageons de Pere en Fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais.

jamais. Si-tôt que nous avons appris la Langue Latine, nous nous préparons au Voyage. La première chose dont on se fournit, c'est d'un *Itineraire* qui enseigne les Voyes ; la seconde, d'un petit Livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque Pays. Lors que nos Voyageurs sont Gens de Lettres ; ils se munissent en partant de chez eux d'un Livre blanc, bien relié, qu'on nomme *Album Amicorum*, & ne manquent pas d'aller visiter les Sçavans de tous les lieux où ils passent, & de le leur présenter afin qu'ils y mettent leur Nom ; ce qu'ils font ordinairement en y joignant quelques propos sententieux, & quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de Langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur ; estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive, d'avoir connu de vûe ces gens Doctes, qui font tant de bruit dans le Monde, & d'avoir un *Specimen* de leur écriture.

L A F E M M E de Sir Politick.

Est-ce-là tout l'usage que vous faites de cet ingénieux Livre ?

L' A L L E M A N D.

Il nous est aussi d'un très grand secours dans nos débauches : car lors que toutes les fantes ordinaires ont été bûes, on prend l'*Album Amicorum*, & faisant la revûe de ces grands Hommes, qui ont eu la bonté d'y mettre leurs Noms, on boit leur santé copieusement. Nous avons aussi un Journal, où nous écrivons nos Remarques, à l'instant même que nous les faisons : rarement nous attendons jusqu'au soir ; mais jamais Voyageur *Allemand* ne s'est couché, sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vû durant la journée. Il n'y a point de Montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir : qu'il y ait de la Neige ou non, il n'importe ; il faut aller au haut, s'il est possible. Pour les Rivières, nous en devons savoir la Source, la largeur, la longueur du cours ; combien elles ont de Ponts, de Passages, & particulièrement où elles se déchargent dans la Mer. S'il reste quelque chose de l'Antiquité, un morceau d'un Ouvrage des *Romains*, la ruine d'un Amphitêatre, le débris d'un Temple, quelques Arches d'un Pont, de simples Piliers ; il faut tout voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain, si je voulois vous conter tout ce

Tom. I.

P p

que

que nous remarquons en chaque Ville. Il n'y a point d'Edifice, point de Monument.

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous Edifice & Monument ?

L' ALLEMAND.

Ce sont les Ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Eglises ?

L' ALLEMAND.

Les Eglises, les Abbayes, les Convens : il y a bien d'autres choses ; les Places Publiques, les Hôtels de Ville, les Aqueducs, les Citadelles, les Arsenaux.

LE MARQUIS.

Eh ; dites-moi, Monsieur ; quel tems avez-vous pour dîner, vous autres qui aimez les longs repas ?

L' ALLEMAND.

Dans nos Voyages, nous ne dinons point. La nuit est faite pour la débauche ; mais dîner ou non, il n'y a point de belle Maison, de beau Bois, de belles Fontaines, de beaux Jardins, que nous ne foyons obligés de voir.

LE MARQUIS.

Beau Devoir ! à ma fantaisie : belle *Obligation* !

L' ALLEMAND.

La plus belle que sauroit avoir un Voyageur. Je ne dis rien des Tombeaux, & des Epitaphes : on fait bien que c'est par là qu'il faut commencer. Je n'oublierai pas les Clochers & leurs Quarillons, ni les Horloges, qui font passer les douze Apôtres avant que de sonner ; non plus que le Paradis Terrestre, & l'Arche de Noé, où tous les Animaux se remuent comme par Magie. Mais c'est en *Allemagne* qu'il faut venir voir ces Chefs-d'œuvres-là ; & je n'avois que faire d'en sortir pour de pareilles Inventions. Il ne fera pas hors de propos de vous apprendre certaines Coûtumes que les Voyageurs observent sans manquer. Par exemple, nous sommes fort curieux des Maisons Royales, & pourtant nous ne les voyons jamais quand
les

les Rois y sont. Dans mon Voyage de *France*, je vis le *Louvre* l'Eté, quand le Roi étoit à *Fontainebleau*, & *Fontainebleau* l'Hiver, quand la Cour fut revenue à *Paris*.

LE MARQUIS.

Voilà une Coûtume fort bizarre, ce me semble: les Maisons des Rois ne paroissent jamais si belles, que lors que la Cour y est.

L'ALLEMAND.

Chaque chose a sa raison; & celle-ci est très considérable. Nous ne sortons pas de nôtre Pays pour faire la Cour: Si un *Allemand* vouloit être Courtisan, il le feroit de son Souverain, ou de ses Magistrats. Nous cherchons chez les Etrangers les Raretés que nous n'avons pas chez nous; & vous jugez bien qu'il seroit impossible de les considérer dans les Maisons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME de Sir Politick.

Cette raison est profonde: les *Allemands* n'ont pas le brillant des *François*; mais ils sont judicieux & solides. Monsieur, avez-vous vû l'*Angleterre*?

L'ALLEMAND.

J'y ai demeuré long-tems.

LA FEMME de Sir Politick.

Et qui avez-vous connu la?

L'ALLEMAND.

Personne: ce n'est pas nôtre coûtume de connoître les gens du Pays où nous sommes, hors un Maître qui nous apprend la Langue par les règles de la Grammaire; & en voici la raison. Les Naturels méprisent les Voyageurs; tout au contraire les Etrangers se cherchent, & font amitié ensemble; car ils ont un même intérêt, & il y a plaisir d'être avec des gens qui peuvent parler des Pays les uns des autres. Ainsi nous voyons les *François* en *Angleterre*; les *Anglois* en *France*; les *Flamands* en *Italie*, & les *Italiens* à *Bruxelles*, ou ailleurs.

LA FEMME de Sir Politick.

Mais, Monsieur, au moins, vous avez bien vû les Raretés de nôtre Royaume?

P p 2

L'AL

L' A L L E M A N D.

Je les ai toutes vûës ; & elles sont fort belles à voir. Vous avez les Tombeaux de *Westminster*, & sur tout l'Epitaphe de *Talbot* * ; le Portrait de *Henri VIII.* à *White-Hall* avec la Procession entrant dans *Boulogne*. Vous avez les Lions de la *Tour*, & le Combat des Ours & des Taureaux contre les Dogues ; qui sont Pieces fort curieuses.

* Jean Talbot
premier Comte
de Shrews-
bury, la terreur
des François. Il
fut emporté
d'un coup de
Canon devant
Châtillon près
de Bourdeaux,
en 1453.

L A F E M M E de Sir Politick.

Ce sont des choses dignes de très grande curiosité : vous pouviez neantmoins y ajouter beaucoup d'autres Merveilles.

L' A L L E M A N D.

J'estime fort le Combat des Coqs, la Course des Hommes, celle des Chevaux ; les Harangues des Pendus ; & la Cérémonie de Mylord Maire. Je ne dois pas oublier les Enseignes des Cabarets & autres, dont j'ai cent fois admiré la magnificence. Il y a pourtant une chose que je n'approuve pas : c'est la coutûme que vous avez en *Angleterre* de n'y point mettre d'Inscriptions, comme on fait à *Paris* & ailleurs ; *AULION NOIR, AL'OURS, &c.* au grand détriment de nos Compatriotes Amateurs de vôtre Langue, qui en considerant les Enseignes pourroient apprendre plusieurs mots nécessaires.

L A F E M M E de Sir Politick.

Cet inconvenient est certainement fâcheux, & je ne doute point que le Parlement n'y remédiât, si vous vouliez bien le pétitionner.

L' A L L E M A N D.

Il y a encore bien des choses curieuses en *Angleterre*, les Rochers que le Diable a assemblés en pleine Campagne, les Fossés faits par le Diable pareillement à *New-Market*. *Oxford* & *Cambridge* sont pleins de Raretés. J'ai remarqué sur tout à *Oxford* la Lanterne du déloyal *Gui Faux* qui devoit mettre le feu aux Poudres, & qu'on garde soigneusement. On peut voir encore les Eglises de *Cantorbery* & de *Salisbury*.

L A F E M M E de Sir Politick.

Je suis pleinement satisfaite : il ne se peut rien desirer de plus. C'est

C'est un beau métier qui celui d'un Voyageur, quand il le fait comme vous : il est vrai qu'il est pénible.

L' A L L E M A N D.

Nul bien sans peine. Ce n'est pourtant pas là notre plus grand travail : les choses qui arrivent extraordinairement, & où nous sommes obligés de nous trouver, sont les plus rudes. Par exemple ; je suis à *Turin*, je suis à *Genes*, je suis prêt d'entrer à *Rome* ; si j'entens parler de l'Élection de l'Empereur, du Sacre du Roi de *France*, du Couronnement d'un Roi d'*Angleterre* ; d'un Mariage, d'un Traité de Paix, d'une Entrée ; il faut prendre la Poste où l'on se trouve, & arriver à tems pour voir la Cérémonie.

L A F E M M E de *Sir Politick*.

Vous m'apprenez-là de grands misteres. De toutes les manieres de voyager, il n'y en a point de si admirable, après celle de *Sir Politick*, qui travaille à réformer le Gouvernement des Pays par où il passe.

L E M A R Q U I S.

Suspendez vôtre Jugement, Madame, & vous souvenez que vous m'avez promis une oreille : peut-être changerez-vous de sentiment.

L A F E M M E de *Sir Politick*.

Dites vos raisons.

L E M A R Q U I S.

Les voici, mes raisons. Je ne sai si vous aurez la bonté de les écouter : j'ai vû que les Honnêtes-gens se donnoient la peine de m'entendre.

L' A L L E M A N D.

A quoi bon tant de babil ?

L E M A R Q U I S.

Je ne fais pas le métier de Voyageur ; mais il me prend quelquefois envie de l'être, dans l'inutilité de la Paix, dans l'absence d'une Maîtresse, dans une Disgrace qui arrive à la Cour pour une belle Action. La curiosité de voir des Marbres, des Tombeaux, des Estatuës ; ne fut jamais le sujet de mes Voyages. On cherche à
connoître

connoître les Cours Etrangères, pour voir si on y peut faire quelque chose; on cherche à pratiquer les Honnêtes-gens, & les Dames. Vous êtes *Angloise*, Madame; & vous, Monsieur, vous avez vû l'*Angleterre*?

L' A L L E M A N D.

Je l'ai vû.

L E M A R Q U I S.

Posons le cas que j'y veuille demeurer quelque tems: voici la maniere que j'y tiendrois.

L A F E M M E de Sir Politick.

Vous avez choisi l'*Angleterre* avantageusement pour nous qui la connoissons? c'est proceder avec franchise.

L E M A R Q U I S.

Je vais d'abord chez nôtre Ambassadeur, que je connois s'il est Homme de Cour: & aussi-tôt, mille amitiés. *Comment avez-vous pû vous résoudre à quitter la Cour? il faut bien qu'une Affaire d'importance vous amene ici?* & cent autres choses que fait dire un Galant Homme à son Ami. Vous pouvez croire que je ne demeure pas en arriere de Complimens: & après mille Civilités, je lui dis quelque chose de mes Aventures; ni trop, ni trop peu, Remarquez: car il me souvient toujours qu'il est Ambassadeur, & qu'il faut ménager mon Secret avec lui.

L A F E M M E de Sir Politick.

Quand vous auriez étudié sous *Sir Politick*, vous n'en sauriez guere davantage.

L E M A R Q U I S.

La Cour n'est pas une mauvaise Ecole: on y apprend quelque chose. Si l'Ambassadeur est un vieux Politique, qu'on ait vû rarement chez le Roi, je lui apporte des Lettres de Recommandation de ses Amis; & à peine les a-t-il lûs, que j'en reçois beaucoup de Civilité; beaucoup. Après l'avoir assuré de mon très humble service, je répons à diverses questions qu'il me fait; assurément bien: puis quittant les affaires générales, je lui dis des particularités de ses Connoissances, ajoutant adroitement quelque chose de la satisfaction

tion qu'ont les Ministres, de son Ambassade. Enfin, je n'oublie rien pour m'insinuer dans ses bonnes graces, & m'aquerir une grande liberté dans sa Maison. La Table d'un Ambassadeur est bonne, cest une Retraite, s'il vous arrive une Affaire, un Combat, l'Enlèvement d'une Fille de Qualité, qu'on aime; ou quelque autre Action d'honneur. Cela fait; je cherche un *Anglois*, qui me présente au Roi.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

N'y auroit-il pas plus de convenance de vous faire présenter par votre Ambassadeur?

L E M A R Q U I S.

Qui en doute, s'il est Homme de Cour? Il diroit galamment au Roi: *SIRE, voici Monsieur le Marquis de Boufignac, qui sera bien connu de VOTRE MAJESTE par sa Réputation, s'il n'a l'honneur de l'être par sa Personne; & le Roi répondroit, Je ne suis pas si peu informé des Affaires des Pays étrangers, que je ne sache la Qualité & le Mérite du Marquis de Boufignac.*

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Mais si votre Ministre est seulement Homme d'Etat?

L E M A R Q U I S.

Quoi? de ces Formalistes! qui croient toujours représenter le Roi leur Maître: je ne m'accommode pas de ces gens-là. Vous creveriez, morbieu! plutôt que de leur arracher le mot de *MARQUIS*, à moins qu'ils ne soient assurés du Marquisat.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Vous n'avez donc point de Marquisat?

L E M A R Q U I S.

Vous venez de l'autre Monde: apprenez que les Marquisats ne sont bons que pour les vieux Seigneurs de Province, qu'on ne voit pas dans les Cabinets. Pour nous autres Marquis de Cour, (*BEAU PRIVILEGE DE LA NOBLESSE FRANÇOISE!*) nous faisons nous-mêmes notre Qualité sans avoir besoin du Roi pour cela; comme en ont vos *Anglois* pour être *MYLORDS*. Mais pour éviter tout embarras avec les Ambassadeurs; j'ai recours à l'industrie,

dustrie, & voici mes Machines. Je regarde l'Ordinaire le plus proche de *White-Hall*, qui soit bon; & où viennent les plus Honnêtes-gens: j'y vais dîner trois ou quatre fois pour en rencontrer quelques-uns, & lier avec eux un peu d'amitié.

L' A L L E M A N D.

Comment un Etranger liera-t-il avec eux ce peu d'amitié aux Ordinaires? On dîne, on paye, & on s'en va.

L E M A R Q U I S.

Il y a mille choses à faire, que vous n'entendez pas.

L' A L L E M A N D.

Je voudrois bien les savoir, ces choses.

L E M A R Q U I S.

Je boi durant le repas à leur santé, sans oublier la Civilité Angloise, après avoir bû: si on parle de la bonté des Viandes, je tranche tout net pour le Bœuf d'*Angleterre* contre celui de *Paris*; les viandes rôties au beurre, me semblent meilleures que les lardées; je me creve de *Poudin*, contre mon Cûr, pour gagner celui des autres: & s'il est question de fumer au sortir de Table, je suis le premier à faire apporter les Pipes. A la fin, on se sépare: les uns cherchent à jouer, les autres vont à *White-Hall*; je suis les derniers, & quand le Roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa Personne. Ecoutez ma maniere, Madame; elle est assurément fort noble. Si-tôt que Sa Majesté parle à quelqu'un, je me mets de la conversation: cela n'a-t-il point d'effet? j'éleve le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entens qu'on se demande à l'oreille, *qui est ce François-là? Le Marquis de Bouffignac*, dis-je assez haut pour être entendu; le beau procédé les étonne; & je me rens maître généreusement de la Conversation.

L A F E M M E de Sir Politick.

On a bien raison de dire, que la Noblesse Françoisise a quelque chose, que celle des autres Pays n'a pas.

L E M A R Q U I S.

Le même soir je vais chez la Reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la Langue; mais on fait une révérence de certain air, qui attire

attire les yeux des Belles : & sans vanité, on a je ne fai quoi de galant, qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands Seigneurs; *Mylord, Mylord, Mylord Duc* : je ne fai que dire après; mais il n'importe : la familiarité s'établit toujours. Je rends visite à toutes les Dames qui parlent François; & dis en passant quelque méchant mot *Anglois* aux autres. La *Mylady* sourit pour le moins; & quelquefois il se fait de petites Conversations, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voila, Monsieur, ce qu'il nous faut de l'*Angleterre* pour nos Courtisans, & pour nos Dames : non pas des Tombeaux de *Westminster*; non pas *Oxford & Cambridge*. Cela est-il bien pensé, Madame? décidez présentement en faveur des merveilles, que Monsieur vous a fait entendre.

L A F E M M E de Sir Politick.

Certes, je suis confuse de ces différentes merveilles, & mon esprit embarrassé ne fait où se prendre pour former le Jugement que vous attendez. Quand je songe à cette Curiosité infinie, qui ne néglige pas la moindre chose de toute une Nation; je suis prête à décider en faveur de l'*Allemand* : si je pense au Gentil François, l'*Alcibiade* de nos jours; je suspens mon Jugement, & dis en moi-même : O ! la chose ardue, que de bien juger ! D'autre part : c'est une pensée judicieuse à l'*Allemand* de ne point voir les Naturels du Pays où il se trouve, pour en éviter le mépris; & il n'y a rien de si sage que de remettre à les pratiquer en d'autres lieux, où le Nom commun d'Etrangers fait leur amitié. Mais qui n'admira la civilité du François à l'Ordinaire proche de *White-Hall* : sur tout, quand il se creve de Poudin contre son cœur, pour gagner celui des autres. Cette pensée des Ordinaires me surprend, & je ne fai comment elle a pu tomber dans l'esprit d'un Etranger. Cela est d'un homme consommé dans les Affaires de notre Pays; c'est ce que Sir Politick entendoit admirablement, & là où il faisoit ses plus beaux Projets.

L A M A R Q U I S.

On a des vûes comme un autre; & on pense quelque fois ce
 Tom. I. Qq que

que pensent les gens d'esprit : non pas que je veuille me comparer à *Sir Politick* ; à Dieu ne plaise que j'aye cette vanité là !

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Assûrément mon Mari a quelque chose d'extraordinaire ; je le puis dire sans vous offencer : mais finissons la digression, & reprenons nôtre sujet. Voir le *Louvre* en Eté, quand le Roi est à *Fontainebleau* ; & *Fontainebleau* en Hiver, quand la Cour est revenue à *Paris* : c'est une prudence Allemande, qui ne peut venir que d'un très grand Sens ; car l'*Allemand* cherche la Maison du Roi, & non pas le Roi dans la Maison. Le *François*, au contraire, cherche les Rois, & ne se soucie pas de leurs Maisons. Or après avoir employé tous les moyens que l'Esprit humain peut fournir, il a recours à cette hardiesse Française, qui le fait parler au Roi, sans que le Roi lui parle, & qui le rend Maître généreusement de la Conversation, au grand étonnement de nos *Anglois*. Plus je considère la chose, plus je suis irrésoluë ; & ne sai qui des deux je dois couronner. Bien dirai-je que dans la maniere Allemande, vous êtes, Monsieur, le premier Homme de vôtre Nation ; & que nul des *François* n'est comparable à celui-ci dans la sienne.

L E M A R Q U I S.

Je suis content, Madame ; & les autres Nations ne me donnent point de jalousie.

L' A L L E M A N D.

Je vous suis trop obligé de vos louanges.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

J'ai fait seulement mon devoir.



SCENE

SCENE III.

ME. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME *de Sir Politick.*

ME. DE RICHE-SOURCE.

TAndis que nos Maris songent au Bien des Etats, il m'est venu une chose dans la pensée, où il n'y auroit pas moins de mérite qu'à ce qu'ils font, si on en pouvoit venir à bout: mais en cela, Madame, j'aurois besoin de vôtre secours.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Madame, sans savoir ce que vous voulez me communiquer, j'oserois affirmer que la pensée est considerable, & si pour l'exécution de quelque Projet, vous avez besoin de mon assistance, vous en pouvez disposer entièrement.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Mon Dieu, Madame, n'avez-vous point pitié de ces pauvres Esclaves, que la jalousie des Maris tient si cruellement enfermées? Le cœur me saigne toutes les fois que je songe à la misère de leur condition.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Les Esclaves de *Tunis* & d'*Alger* sont libres, si on compare leur Captivité aux fers de ces misérables Femmes; & depuis que je réside à *Venise*, c'est la seule chose qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuses.

ME. DE RICHE-SOURCE.

J'admire la cruauté de ces méchans Hommes, qui tyrannisent de pauvres Dames sans aucun fruit: car j'ai assez bonne opinion de nôtre Sexe pour croire qu'elles ne laissent pas de faire l'Amour; tant bien gardées qu'elles puissent être.

LA FEMME *de Sir Politick.*

L'Amour, comme dit à propos un Ancien, *a les Clefs de toutes*

les Portes: non pas que ce soit de véritables Clefs; l'Auteur mystérieux a voulu nous faire entendre sous un langage figuré, que l'esprit subtil des Amoureux trouvoit l'invention d'entrer par tout.

ME. DE RICHE-SOURCE.

A ce conte, voir & jouir n'est qu'une même chose. Dieu me garde de blâmer la Joüissance; j'estime que c'est le vrai but de toutes sortes d'Amitiés: mais c'est toujours un grand malheur à des Personnes bien nées, de se passer du beau Procédé, & de la belle Galanterie.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

En ce point, Madame, mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces Cérémonies amoureuses? Je suis d'avis en fait d'Amour, qu'on retranche les choses superflues, & que sans s'amuser à l'inutilité des Prémises, on vienne solidement à la Conclusion.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, il est bien rude de n'avoir ni Jeu, ni Promenades, ni Collations, ni Assemblées: j'aimerois autant mourir, pour moi, que de ne jouir pas de tous les divertissemens que peut donner un Honnête-homme.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Frivoles amusemens de personnes oisives! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer solidement certaines heures sans danger: mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement; & il n'y a rien que je n'entreprenne, pour sauver des fureurs de la jalousie ces innocentes Victimes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Madame, sans nous effrayer des difficultés que nous trouverons, n'y a-t-il point moyen de les mettre dans le commerce du beau Monde? Comme elles n'ont jamais rien vû, elles ont assurément un fort méchant air; & ce seroit un grand plaisir de leur pouvoir apprendre la belle Manière.

L A

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Tout beau, Madame; changeons de discours: voila Mylord Tancrede avec un homme qui me paroît être Venitien.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Laissez-moi faire: je vais les engager dans une Conversation où ils ne s'attendent pas, & qui nous éclaircira de bien des choses.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Mais prenez garde de vous découvrir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous en mettez pas en peine: je ferai la chose si délicatement qu'ils n'en auront pas le moindre soupçon.

SCENE IV.

TANCREDE, LA FEMME *de Sir Politick*, ANTONIO,
ME. DE RICHE-SOURCE.

TANCREDE.

MES Dames, je vous amene un Honnête-homme de mes Amis, qui souhaite d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Nous sommes trop obligées à sa civile Curiosité, & à sa Civilité curieuse: bien fâchées de ne pouvoir répondre par mérite condigne à la courtoise envie qu'il a eue de nous voir.

ANTONIO.

Madame, la modestie sied bien aux personnes dont les bonnes qualités sont aussi connues que les vôtres.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je suis d'un Pays où l'on parle avec franchise: j'ose dire que vous nous trouverez certain air, & des manieres qu'il ne faut pas chercher à vos Dames Venitiennes: mais où les auroient-elles prises, les pauvres Femmes? C'est le beau Monde qui les donne,

donne, & elles ne voyent que des Maris. Helas ! elles sont bien à plaindre !

A N T O N I O.

Je vous assure, Madame, que j'en ai plus de compassion que vous : jusques-là que je n'ai pas voulu me marier, pour n'être pas obligé, selon la coutume du Pays, à rendre une Femme malheureuse.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Paris est le Paradis des Femmes. Quand un Honnête-homme se marie, il fait bien que la Femme ne peut pas vivre sans quelque petite inclination ; & qu'autre chose est un Epoux, autre chose un Galant. S'il y a un Bal, un Balet ; quelque Assemblée, où il faille paroître & se faire des Amans ; le Mari va chercher par tout les Pierreries, connoissant bien que ce n'est pas pour lui qu'on se pare : mais comme je viens de dire, il est Honnête-homme. Dame aussi ; les Femmes vivent à peindre avec leurs Maris. Elles les caressent, elles les flatent, elles les baissent ; elles leur témoignent tant d'Amitié ; ce n'est que douceur d'un côté, & complaisance de l'autre. C'est un si bon ménage !

A N T O N I O.

L'heureuse vie dont vous me parlez ! Tous les Maris jouissent-ils de ce bonheur-là ?

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Quasi tous. Il en faut excepter quelques malheureux qui ont épousé des Prudes.

A N T O N I O.

Qu'appellez-vous des *Prudes* ?

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Ces Femmes incommodes, fâcheuses, de méchante humeur.

A N T O N I O.

Cela est trop général : je ne connois point encore les Prudes.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Ces Personnes sauvages, retirées ; qu'on nomme fort ridiculement *Femmes de Bien* ; des Vertueuses de profession que les honnêtes gens n'abordent

n'abordent pas, & qu'on laisse dans les Familles pour faire enrager les Maris.

T A N C R E D E.

Ces accidens-là sont heureusement fort extraordinaires; car c'est une vraie damnation. d'épouser de ces Femmes qui croient qu'on leur doit tout, parce qu'elles ne font point l'Amour.

A N T O N I O.

Voyez le méchant goût de nos Sénateurs: ils n'estiment que ces Femmes-là dans les Maisons.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Grand abus: c'est de-là que viennent tous les defordres de vos Familles.

A N T O N I O.

J'en demeure d'accord avec vous.

M E. D E R I C H E - S O U R C E, à LA FEMME de Sir Politick, bas.

Madame, je le tiens Homme d'honneur.

L A F E M M E de Sir Politick, bas.

Et moi pareillement.

M E. D E R I C H E - S O U R C E bas.

J'en réponds. *Haut.* Monsieur, je ne me suis jamais trompée en physionomie: je jurerois que vous êtes un Homme sûr: un Homme à qui on se peut fier de toutes choses.

A N T O N I O.

Jusques ici on ne m'a pas reproché d'avoir trompé personne.

T A N C R E D E.

Il a plus d'honneur qu'homme du monde.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Eh! bien; c'en est assez: nous vous recommandons le Secret. Sachez que nous avons fait le dessein, Madame & moi, de soulager la pitoyable condition de vos pauvres Dames.

A N T O N I O.

Voilà justement mon Projet.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Quel bonheur de nous rencontrer dans la même pensée:

*

après

après cela je ne desespérerai jamais de ma bonne Fortune.

T A N C R E D E.

Mais encore où aboutit ce Projet ?

A N T O N I O.

D'établir à *Venise* la douceur des bons Ménages.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Et pour y parvenir de mettre ces pauvres Femmes dans le Commerce du beau Monde.

T A N C R E D E.

Voyons un peu par où il faut commencer.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Je n'y voudrois pas tant de finesse: prions-les à un Bal dez ce soir. Un Impromptu réussit mieux quelquefois qu'une chose préméditée.

L A F E M M E de *Sir Politick*.

Il faut pourpenser les choses avec loisir & méditation: & puis, les Dames de *Venise* ne vont pas au Bal chez les Etrangers.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Je l'ai pensé d'abord comme vous: mais j'ai crû que la considération qu'on a pour *Sir Politick* en pouvoit ôter toute la difficulté.

T A N C R E D E.

Ne cherchez plus rien après cela: c'est la seule chose qu'il y avoit à trouver.

L A F E M M E de *Sir Politick*.

Il faut avoüer que la grande opinion qu'on a de mon Mari, peut applanir bien des choses.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Nous ne sommes plus en peine de l'expédient qu'il faut prendre pour les faire prier.

T A N C R E D E.

Il faut s'en remettre à Monsieur: personne au monde n'y peut réussir si bien que lui.

A N T O.

A N T O N I O.

Je m'en charge volontiers; & vous répons de vous en amener cinq ou six des Principales.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Ce seroit un grand Coup d'y pouvoir faire venir la Dogesse : telle Gravité que la sienne autoriseroit fort l'Assemblée.

T A N C R E D E.

Il gouverne tout dans sa Maison.

A N T O N I O.

C'est celle qui mé donnera le moins de peine. Mais voulez-vous que cela se fasse bien-tôt ?

T A N C R E D E.

Le plutôt, est le mieux.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Dez ce soir : pourquoi différer ?

LA FEMME *de Sir Politick.*

Sans en parler à nos Maris ?

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

On ne les consulte jamais sur les affaires de cette nature-là. Trop d'honneur pour eux, d'avoir si bonne Compagnie.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Ce sera donc pour ce soir, puis que Madame l'a résolu.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Songons à disposer toutes choses pour le Bal.

A N T O N I O.

Fort bien : de mon côté je m'en vai disposer les Dames, à venir honorer vôtre Fête.



SCENE V.

ME. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME de Sir Politick,
TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Allons, Madame, travaillons un peu à nôtre Affaire : ces Messieurs auront la bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous serions peu civils aux Dames de leur refuser nos Services, dans une chose galante comme celle-ci.

TANCREDE.

Commandez seulement ; vos ordres seront exécutés.

L'ALLEMAND.

Je suis prêt à tout.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Voici de quelle maniere il faut disposer les Sièges : Un grand Fauteuil pour la Dogesse sur une Estrade ; des Chaises à dos pour les Femmes de Sénateurs ; puis des Sièges plians pour les Etrangers & pour nous, comme on a coûtume de les ranger.

LA FEMME de Sir Politick.

Madame, il faut excuser une *Françoise*, qui ne connoît que les usages de son Pays ; j'ose vous dire neantmoins que vôtre ordonnance n'a pas la gravité requise pour une telle occasion.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Madame, en toute autre chose je vous céderai volontiers ; mais je puis vous dire que depuis l'âge de huit ans que j'étois *la petite Suzon*, il ne s'est fait Bal, ni Assemblée à la Ville où je n'aye été. J'en ai vû même au *Louvre* assez souvent ; car mon Mari étoit comme de la Cour, par les Amis que nous y avions. J'en ai vû chez Madame la Comtesse, chez Madame la Princesse de *Conti*, où j'ai fort bien observé comme les choses devoient aller ; & il n'y a point

point d'Année que je n'aye donné moi-même quelques Fêtes fort jolies, qui valoient bien les grandes Assemblées.

LE MARQUIS.

Quand on parle des choses qu'on a vûës, & de celles qu'on a faites, on mérite d'être écouté.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Achevez, Madame ce que vous avez à représenter.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Le dernier Carnaval (nous avions le cœur bien en joye) je donnai les Violons aux Dames de ma Cotterie ; d'une maniere aussi galante que chose qui se fut passée de tout l'Hiver. Je commençai par un Souper-Collation, qui étoit un Ambigu, où il n'y avoit pas l'abondance des Cadeaux ; mais tout y étoit excellent : des Viandes prises si à propos, qu'un quart-d'heure plutôt elles eussent été un peu dures ; un quart-d'heure plus tard, elles auroient commencé à se passer : on n'en trouve point de même ailleurs ; & mon Mari & moi les avions fait apprêter devant nous. La Sale étoit éclairée comme en plein jour ; pas un siège qui passât l'autre, & la place pour dancer, à ravir. Des *Suisses* à la porte, qui ne laissoient entrer que les gens priés ; l'Elite de la Cour & de la Ville, avec la Parenté, cela s'entend, & les Amis particuliers de la Maison. Au milieu du Bal je me dérobai finement pour me déguiser, & faire une Mascarade entre nous ; rien que de la Famille. Nous la dançâmes sans que personne nous reconnût, & si-tôt que je fus deshabillée, je pris une place froidement, comme si de rien n'eût été. Chacun se tuoit à deviner, sans en approcher de mille lieux : c'est le plus grand plaisir d'une Mascarade : & je vous avouë que ç'a été le plus heureux soir de toute ma vie.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Madame, pour ce qui se fait à votre Cour, je n'en parle pas : mais sachez qu'un Bal de République demande un peu plus de mesures ; & quand vous songerez qu'une Dogesse & des Femmes de Sénateurs feront tantôt ici, vous changerez, à ce que j'estime, votre ordonnance.

R r 2

ME.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Dites v^{otre} sentiment.LA FEMME *de Sir Politick.*

Mon sentiment est qu'on place la Dogesse & les Sénatrices en telle sorte qu'elles représentent un petit Sénat : la Dogesse comme dans un Trône, & les Sénatrices aux deux côtés sur des Bancs, Ce leur fera une chose agréable de tenir la place de leurs Maris; & courtoisie à nous de leur faire avoir cet honneur-là.

L'ALLEMAND.

Je suis de l'opinion de Madame, mais je voudrois qu'il y eût au Trône de petites Figures en bosse fort bien taillées, & de beaux Feüillages au dos des Bancs.

TANCREDE.

Que peut-on dire contre la proposition de Madame ! y a-t-il rien de mieux pensé !

LE MARQUIS.

Qui doute que pour le Sérieux elle n'ait plus de sens que toutes les Femmes ensemble ? La pensée est judicieuse, je l'avouë ; mais je ne me dédis pas : nôtre maniere Françoisse est plus galante ; & il est fort suffisant à Madame la République de ne prendre pas les modes de *Paris*, quand tout le monde court après. Je ne suis, morbleu, point Homme de République : d'un Pays où il n'y a point de Cour, ne m'en parlez pas.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je fai fort bien que tout ce qu'a dit Madame seroit ridicule à *Paris*, & personne ne m'apprendra rien en fait de Bal & d'Assemblée : mais s'il faut observer de telles Cérémonies dans une République ; Dame, je m'en rapporte : elle connoît cela mieux que moi.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Dans la suite de la fréquentation, vous pourrez leur inspirer vos Galantises : pour la premiere fois, il faut de la gravité.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je fai me rendre à la raison ; ne me plût-elle pas : allons, Madame, disposer toutes choses comme vous le jugez à propos.

SCENE

SCENE VI.

TANCREDE, ANTONIO.

TANCREDE.

Nous avons donné bien des affaires à nos Folles : elles ont été je ne sai combien de tems à disputer sur la maniere dont il faut recevoir la Dogesse, quelle place, quels sièges il faut avoir ; & à la fin elles sont convenuës d'un appareil le plus ridicule du monde.

ANTONIO.

Je me suis bien douté que nôtre Conversation auroit produit quelque chose de fort extravagant.

TANCREDE.

Mais, dites-moi, que ferons-nous de ceci, & comment finir la Comédie ?

ANTONIO.

J'irai leur faire les excuses de la Dogesse, sur quelque indisposition imaginaire.

TANCREDE.

Cela ne me contente pas.

ANTONIO.

Que voudriez-vous davantage ?

TANCREDE.

Je voudrois que vous leur menassiez une Entremetteuse, & quelques Filles, qui representassent la Dogesse, & des Femmes de Sénateurs.

ANTONIO.

Vous m'inspirez-là une pensée fort plaisante, & fort aisée à exécuter ; car je viens de laisser à cent pas d'ici justement la Compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choses pour nous recevoir, & laissez-moi le soin du reste.

SCENE

S C E N E VII.

ANTONIO, LE SENATEUR PAMFILINO.

A N T O N I O.

JE suis fort en peine de ce que pensera V^{otre} Excellence, d'un dessein de Divertissement que nous avons fait, Mylord *Tancrede* & moi; ce Mylord qui a eu l'honneur de vous voir, & que vous estimez assez.

P A M F I L I N O.

Quand vous m'aurez dit quel est ce Divertissement, je vous dirai ce qui m'en semblera: parlez.

A N T O N I O.

Ayez donc la patience de m'écouter, s'il vous plaît. Il y a ici deux Etrangères assez accommodées, à ce qu'il me paroît, mais assurément les plus ridicules Personnes que j'aye jamais vûes; la première est une *Angloise*, grave, composée; fausse en discours, en Politique; en Prudence sottement mystérieuse: l'autre est une petite *Françoise*, d'un esprit tout opposé; elle n'aime que le beau Monde, ne parle que du *bel Air*, de la *belle Maniere*; se croit Délicate, Galante, Polie; & véritablement elle est plus Bourgeoise que ne sont les Femmes de Marchands les plus grossières.

P A M F I L I N O.

Que voulez-vous faire de ces deux Femmes? Il est tems de les mettre à quelque usage: achevez.

A N T O N I O.

C'étoit une nécessité de vous en faire la peinture. Ces deux Femmes, plus ridicules encore qui je ne vous les dépeins, se sont mis dans la tête de tirer les Dames *Venitiennes* de la déplorable Captivité où l'on les retient, & de leur inspirer les Coutumes, l'Air, la Maniere, le Procédé des Femmes les plus galantes.

P A M-

P A M F I L I N O.

Je ne voudrois pas jurer que cela n'arrivât quelque jour ; mais j'espère que le dessein de vos Dames ne réussira pas aujourd'hui.

A N T O N I O.

Ce n'est rien encore ; apprenez jusqu'où va leur extravagance : la petite *Françoise* veut donner le Bal ce soir à vos Femmes, & l'*Angloise* voudroit que la Dogesse y fût ; disant gravement que telle Gravité autoriseroit fort l'Assemblée : Mylord *Tancrede*, pour s'en divertir, a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs Maisons, & qu'il n'y avoit rien de si facile pour moi que de les amener. J'y ai consenti ; & me voila chargé de faire venir la Dogesse, & cinq ou six Femmes de Sénateurs chez nos deux Folles.

P A M F I L I N O.

Comment vous acquitterez-vous de cette Commission-là ?

A N T O N I O.

Le Mylord voudroit que je leur menasse. Oserois-je dire le mot devant Vôte Excellence ?

P A M F I L I N O.

Dites hardiment.

A N T O N I O.

Une Entremetteuse & des Filles, pour représenter la compagnie qu'elles demandent : mais.

P A M F I L I N O.

Mais que rien ne vous en empêche : cela se peut faire avec des Etrangers. Il me souvient qu'étant à *Paris* fort jeune, on me faisoit essuyer souvent de ces tours-là : on me produisoit des Princesses, qui se trouvoient des Filles de la même nature que celles-ci. Ne quittez pas une Entreprise si heureusement commencée, je prens la chose sur moi.

A N T O N I O.

Avec un si bon Garant que Vôte Excellence, nous travaillerons sans scrupule à nous donner ce Divertissement-là.

Fin du troisieme Acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Toutes choses sont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE, LA
FEMME *de Sir Politick*, ME. DE RICHE-SOURCE,
TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND,
UN VALET *du Signor Antonio*.

SIR POLITICK.

MA Femme, que vois-je? Le Sénat doit-il tenir ceans aujourd'hui?

LA FEMME *de Sir Politick*.

Monfieur, vous verrez quelque chose d'assez extraordinaire; dont vous ne ferez pas fâché.

ME. DE RICHE-SOURCE à SIR POLITICK.

Vous parlez mieux que vous ne pensez. Oûi, le Sénat doit se tenir ceans aujourd'hui. Remerciez vos Femmes, Messieurs, remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais encore, quel peut être cet honneur-là?

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne gagne jamais rien à être curieux. Tu fais que je ne m'informe pas de tes actions, ne t'informe pas des miennes. C'est le moyen d'être toujours bien ensemble.

SIR

S I R P O L I T I C K.

Dans les Familles, comme dans les Etats, il importe à celui qui gouverne, de savoir tout ce qui s'y passe.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Oh bien ! il faut donc vous en instruire. Apprenez que la Dogesse va venir à un Bal que nous lui donnons.

S I R P O L I T I C K.

La chose en soi nous est grandement honorable : mais je veux en savoir le Projet, & par quels Instrumens elle s'est faite.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Par une rencontre admirable. Le Seigneur *Antonio* nous est venu voir avec Mylord *Tancrede* ; & après plusieurs discours sur la Captivité des Dames de *Venise* ; enfin nous sommes demeurés d'accord qu'elles ne laissent pas d'aller au Bal, & que même il ne seroit pas difficile de les obliger à venir ceans : là-dessus le Seigneur *Antonio* s'est fait fort d'y amener la Dogesse, & quelques Nobles Vénitiennes avec elle.

T A N C R E D E.

Il gouverne tout dans leurs Maisons.

S I R P O L I T I C K.

C'est la première Affaire de hazard qui soit jamais entrée dans la mienne : je n'aime pas les Présens de la Fortune, & je ne fais comment je recevrais un Royaume, qui me viendrait sans Projet & sans Politique.

T A N C R E D E.

Permettez-moi de vous dire que jamais Affaire ne fut moins de hazard que celle-ci : & n'en déplaît à vos Dames, la part qu'elles y ont est fort médiocre. Sans la haute opinion qu'on a de votre Gravité & de votre Sagesse, nous ne verrions ceans ni Dogesse, ni Femmes de Sénateurs. C'est l'effet de vos Projets, & de votre grande Politique, exercée depuis si long-tems.

S I R P O L I T I C K.

La chose avoit besoin d'être expliquée : oui, vous me faites comprendre facilement, que nous ne devons rien au hazard ; on fait

Tom. I.

S f

plus

plus d'estime de moi que je ne vau, je le confesse : mais rendons honneur pour honneur, & songeons à bien recevoir une si auguste Compagnie. Je n'ai pas oublié nos Rangs d'*Angleterre*, & n'ignore pas ce que doit un CHEVALIER à un LORD : neantmoins, comme nous sommes à *Venise*, & que la Fête se fait dans ma Maison, vous ne trouverez pas mauvais que je porte la parole.

T A N C R E D E.

J'honore trop votre Vertu, pour manquer jamais à vous rendre ce qu'on vous doit, ici, & ailleurs; outre que personne n'est capable de s'aquitter de cet Emploi-là si bien que vous.

L E M A R Q U I S.

Monsieur *Politick*, saluë-t-on la Dogesse.

S I R P O L I T I C K.

Où vraiment, on saluë la Dogesse, avec des Inclinations profondes, & des Révérences bien basses.

L E M A R Q U I S.

Je demande si on baise ?

S I R P O L I T I C K.

Baiser à *Venise* ! baiser une Dogesse ! Ma Femme, votre Gentil *François* demande si on baise la Dogesse ?

L E M A R Q U I S.

Je ne sai pour qui on me prend : vous diriez qu'on n'a jamais baisé des Femmes de Qualité. J'ai baisé deux Duchesses en ma vie, qui le portoient bien haut, sur ma parole ; & des Marêchales de *France*, quantité.

U N V A L E T du Signor *Antonio*.

Le Seigneur *Antonio* m'a envoyé ici pour vous dire que la Dogesse va venir : elle est en chemin à l'heure que je vous parle.

S I R P O L I T I C K.

Allons, Messieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il convient garder en telle Cérémonie : comme je dois porter la parole, on trouvera bon que je marche le premier ; les deux Femmes suivront pour faire les Honneurs du Logis : Madame fera,

fera, s'il lui plaît, un Compliment à la Françoisë. Mylord & le Mari de Madame suivront après, & ces deux Messieurs ensuite.

LE MARQUIS.

Je ne suis point un Trouble-Fête ; je veux ce qu'on veut : mais je voi bien ce que je voi. On nous traite, vous d'*Allemand*, & moi de Misérable : aller derriere un Bourgeois à la Cérémonie, sont les graces qu'on nous fait ceans. Ce n'étoit pourtant pas la même chose à *Paris* : car, sans vanité, ces petites gens de Ville ne mettoient pas le pied au *Louvre*, que j'étois dans les Cabinets. Pour le Mylord, je lui cède ; non pas en Qualité de Mylord, fut-il Duc ; un Marquis *François* brave & bien vêtu ne cède à personne ; mais après les Obligations que j'ai au Duc de *Buckingham*, je ne disputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces Rangs ici sans consequence, pour le présent : ne troublez pas, je vous prie, un Personnage qui va faire une grande Action à la tête de cette Compagnie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Prenez-vous garde à un Impertinent ?

LE MARQUIS.

Bourgeois, remerciez le Lieu où nous sommes : sans le respect de la Dogesse, qu'il faut recevoir, & la consideration de ces Messieurs, je vous apprendrois à parler.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Allez, petit Suivant ; c'est bien à vous de faire comparaison avec mon Mari.

TANCREDE.

Eh ! Messieurs, voilà la Dogesse : remettez vos querelles à une autre fois, & laissez parler *Sir Politick*.

SIR POLITICK.

Le *Primordium* m'a donné bien de la peine, le reste ne m'a rien coûté.

TANCREDE.

Silence, Messieurs, silence.

SC 2

SCENE

S C E N E II.

L'ENTREMETTEUSE prise pour DOGESSE, LES
DEMOISELLES se disant FEMMES DE SENA-
TEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEM-
ME de Sir Politick, TANCREDE, LE MARQUIS,
L'ALLEMAND, MR. DE RICHE-SOURCE, ME-
DE RICHE-SOURCE.

SIR POLITICK, *haranguant* LA DOGESSE.

SI la bonne Réception se mesuroit par la grandeur, & la déco-
ration des Bâtimens, par les Lambris dorés, & les riches Ta-
pisseries; VÔTRE SERENITÉ, Madame, & Vous, très Ex-
cellentes SENATRICES, seriez aujourd'hui mal reçûes dans la
petite & simple Maison de cettui vôtre plus qu'humble Serviteur :
si vous cherchez à loger dans les Cœurs, plutôt que dans les Pa-
lais, vous trouverez les nôtres enrichis de zele, garnis de fidélité,
remplis d'affection, revêtus de services & de devoirs pour la Ré-
publique en général; pour VÔTRE SERENITÉ, & VOS
EXCELLENCES en particulier. Ne croyez pas, s'il vous plaît,
en voyant ce peu que nous sommes, recevoir seulement l'offre de
nos vœux : figurez-vous de voir ici les Députés des plus belliqueu-
ses Nations, qui viennent vous en rendre leurs hommages. My-
lord, ma Femme, & moi, mettons à vos pieds l'*Angleterre*, l'*E-
cosse* & l'*Irlande* : ces deux Messieurs & Madame vous offrent la
France, grand & puissant Royaume, s'il en fut jamais ; & Mon-
sieur, qui réunit en soi mille interêts differens, vous présente les
vastes Provinces de la *Germanie*. Voila, très Sérène Dogesse, &
très Excellentes Sénatrices, tout ce que je puis dire en public : mais
Vôtre SERENITÉ me permettra de confier à son oreille quelque
chose de particulier, dont ces Messieurs & ces Dames ne seront
pas

pas scandalisés, s'il leur plaît. *Bas.* Je vous dirai en confidence, Madame, que nous allons établir, Dieu aidant, la Circulation ; Projet merveilleux, qui par des Canaux, inconnus au reste des Hommes, fera venir une abondance de Richesses dans cet Etat.

LA DOGESSE.

La République vous est fort obligée ; je dis fort : & le Doge mon Mari ; mon Mari le Doge, vous en remerciera en particulier, comme nous faisons au nôtre. *Bas.* Quant à ce que vous m'avez dit à l'oreille, vous m'obligerez de mettre à part quelque chose pour moi ; quand vous ferez venir tant de Biens dans cet Etat.

SIR POLITICK, *à part.*

Voici de la Corruption jusques dans la Maison du Doge ! Cela n'arriveroit pas, s'il y en avoit quatre, comme j'ai dit : ils s'observeroient les uns les autres. *ALA DOGESSE.* Cette réitération des Obligations que nous veut bien avoir la République, nous assure d'une double Reconnoissance ; dont l'une nous regarde, comme Personnes publiques, & Députés de ces grandes Nations, l'autre comme des Particuliers affectionnés à son service.

LE MARQUIS.

J'admire cet Homme ; il torne toutes choses comme il lui plaît.

SIR POLITICK.

Pour la repetition de *Doge* ; qui ne voit, Madame, qu'elle marque deux fois votre Dignité, pour nous faire comprendre doublement l'auguste honneur de votre présence.

LE MARQUIS.

Autre Version excellente, qui vaut la premiere, pour le moins.

SIR POLITICK, *à part.*

Puis qu'elle est interessée, il faut la gagner politiquement par l'Interêt. *ALA DOGESSE.* Un mot à l'oreille de Votre Sérénité. Nous aurons soin de votre Maison ; ce n'est rien dérober au Public, car votre Rang a besoin d'être soutenu. Il se fera pour vous une petite Circulation particuliere ; je n'en dis pas davantage.

LA DOGESSE *Bas.*

Vous avez raison, Monsieur *Politick* ; nous sommes obligés à beaucoup de dépense.

†

LE

LE MARQUIS.

J'enrage, morbleu, quand il parle bas ; je voudrais ne pas perdre un mot de tout ce qu'il dit.

ME. DE RICHE-SOURCE à LA DOGESSE.

Vous aurez la bonté, Madame, d'excuser des Personnes mal préparées à vous recevoir : car enfin c'est qu'après tout effectivement, nous ne nous attendions pas à cet honneur-là. Pour ces jeunes Dames, elles auront un peu moins d'excuses : j'espère de leur faire voir quelques manières assez galantes, qui ne leur déplairont pas.

LA DOGESSE

Point d'excuses entre Amies : nous venons vous voir sans façon.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, ce qu'a dit *Sir Politick* dans sa Harangue : Votre Sérénité veut se loger dans les Cûrs.

LA FEMME de *Sir Politick* à son Mari.

Monsieur, voici le Signor *Antonio*, à qui vous avez l'obligation de tant d'honneur.

SIR POLITICK au SIGNOR ANTONIO.

Le respect que j'ai pour la présence Sérène, ne me permet pas de vous témoigner assez combien je fais connoître & reconnoître la grande Faveur que ce m'est.

ANTONIO.

L'envie que j'avois de mériter quelque part dans l'honneur de votre amitié, m'a fait entreprendre une chose assez extraordinaire : mais je me tiens assez heureux si j'ai réussi.

LA FEMME de *Sir Politick* à LA DOGESSE.

Madame, je crains que VÔTRE SERENITÉ ne soit amusée ici trop long-tems. Ne vous plaît-il pas d'aller à la Sale où se doit faire le Bal.

S C E N E

SCENE III.

TANCREDE, LE MARQUIS.

TANCREDE.

L'Aïssons-les aller prendre leurs places, & demeurons ici un moment. Avez-vous jamais ouï si bien parler?

LE MARQUIS.

De ma vie. J'ai ouï mille Sermons : & de si hauts, qu'il falloit être bien Savant pour les entendre ; j'ai ouï des Ouraisons Funébres admirables, je dis admirables : mais, à la damnation de mon Ame ; je n'ai jamais rien entendu de si relevé.

TANCREDE.

Il y a beaucoup de choses relevées, & j'y en ai trouvé aussi de fort agréables.

LE MARQUIS.

J'ai remarqué un joli trait. La Maison de *Sir Politick* n'est pas grande, ni bien meublée : il a donné le change à la Dogesse adroitement ; la faisant loger dans nos Cûrs, plutôt que dans un Palais. Là-dessus il fait merveille : il enrichit nos Cûrs de zele, les garnit de fidélité, les orne, les pare, & fait tant enfin, qu'elle se trouve admirablement logée. C'est un tour d'adresse, Mylord, & j'avoue qu'il m'a plû extrêmement.

TANCREDE.

Je m'assûre que peu de gens y ont pris garde.

LE MARQUIS.

J'avois une inclination merveilleuse pour les Sciences : mais je n'ai osé lire que des Romans & des Comédies à la Cour, de peur qu'on ne me prît pour un Pedant. Avec cela, le naturel demeure toujours ; & quand j'entens de belles choses, je les connois aussitôt.

TAN-

T A N C R E D E.

Qu'avez-vous trouvé de tous ces Etats, que nous avons mis aux pieds de la Dogesse.

L E M A R Q U I S.

Ah ! rien de plus grand ; de plus manifique : & trop ; il m'en reste un escruple, qui m'inquiète, je le confesse.

T A N C R E D E.

Quelle inquiétude en pouvez-vous avoir ?

L E M A R Q U I S.

Qu'on ne l'écrive à la Cour, Mylord.

T A N C R E D E.

Qui diable s'en donneroit la peine ?

L E M A R Q U I S.

Ce ne seront pas des gens considérables : mais il y a de petits Ecrivains dans les Pays étrangers, qui ont des Correspondances obscures, par où ils font tout savoir au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre fait tout.

T A N C R E D E.

Et quand il sauroit ceci, que pourroit-il vous en arriver ?

L E M A R Q U I S.

Que pourroit-il m'en arriver ! Eh ! rien ; rien qu'une disgrâce ! Privation de Cabinet, Exil de Cour : je dis tout au moins. Comment ? Faire ici le Député de *France* ; qui offre le Royaume de son chef. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

T A N C R E D E.

Ce sont de simples Civilités.

L E M A R Q U I S.

Des Civilités ! d'offrir un Etat ?

T A N C R E D E.

Sir Politick a fait là même chose de l'*Angleterre*.

L E M A R Q U I S.

Peut-être en a-t-il la Commission. Un Vieux Politique comme lui ne fait rien mal à propos. Sur ma parole, il fait bien par où en sortir.

T A N-

T A N C R E D E.

Il est vrai que cet Homme-là ne s'engage à rien légèrement.

L E M A R Q U I S.

J'en suis sûr : mais il a tort d'embarquer les autres ; c'est avoir bien peu de considération pour ses Amis.

T A N C R E D E.

L'affaire est faite : il faut empêcher qu'elle ne produise de méchans effets en *France*.

L E M A R Q U I S.

Il n'y a plus de remède, que celui de garder le secret.

T A N C R E D E.

Je vous promets de n'en ouvrir pas la bouche.

L E M A R Q U I S.

Infinuez, je vous prie, la même discrétion aux autres : sans rien dire de mon appréhension, toutefois. Vous savez, mon Maître, comment il faut servir ses Amis.

T A N C R E D E.

Laissez m'en le soin : je vais faire un intérêt commun du secret ; & j'ose vous assurer qu'on n'en parlera point.



SCENE IV.

On leve un Rideau, & on voit la Sale du Bal, où l'ENTREMETTEUSE se disant DOGESSE est dans le Trône, & les DEMOISELLES, qu'on prend pour les NOBLES VENITIENNES, sur des Bancs.

L'ENTREMETTEUSE prise pour DOGESSE, & les FILLES faisant les FEMMES DE SENATEURS, SIR POLITICK, LA FEMME de Sir Politick, ANTONIO, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

LA DOGESSE *bas.*

ME voici comme une vraye DOGESSE: quarrons-nous dans ce Trône, & faisons un peu de Nôtre Sérénité. *Haut.* Mes Filles..... *Bas.* J'oubliois déjà.... *Haut.* Sénatrices, tenez bien la Place de vos Maris.

Une des prétendûes FEMMES DE SENATEURS.
Nous saurons fort bien tenir nôtre Rang.

LA FEMME de Sir Politick à ME. DE RICHE-SOURCE.
He bien! Madame; êtes-vous convaincuë? Vos Fauteuils & vos Chaises à dos auroient-elles fait le même effet? Ces pauvres Dames sont si transportées de joye, qu'elles ne sauroient se contenir.

ME. DE RICHE-SOURCE.
Il faut excuser une Etrangere: mais avoiez que je me suis renduë de bonne heure à vos raisons.

SIR POLITICK à LA DOGESSE.
Madame, VÔTRE SERENITE' voudroit-elle entendre un Air harmonieux avant que de commencer la Dance?

L A

LA DOGESSE.

Un peu de Mélodie: j'aime la Mélodie.

SIR POLITICK.

Musique, une Pièce harmonieuse.

On joue une Piece ridiculement grave.

Ceci est profond & grandement cromatique. Il suffit. Signor Antonio, fachez de SA SERENITE', si elle me voudroit faire l'honneur de-danser une *Pavane* avec le très humble & très dévoué Serviteur de la République.

ANTONIO.

Je vais le savoir. *Ala DOGESSE, bas.* Il faut danser une *Pavane* avec Sir Politick.

LA DOGESSE *bas.*

Je ne la fai pas.

ANTONIO *bas.*

Il n'importe.

LA DOGESSE *bas.*

Comment ferai-je?

ANTONIO *bas.*

Comme lui: regardez ce qu'il fera, & faites de même.

SIR POLITICK.

Madame, je prens la liberté de danser une *Pavane* avec V^{otre} SERENITE': d'autant plus hardiment, que cette Dance grave me semble convenir à la Dignité de DOGESSE.

La DOGESSE.

Vous avez raison, Monsieur Politick: me voila prête; dançons quand il vous plaira.

SIR POLITICK.

J'ai lû beaucoup de Traités de la Dance, & j'ai trouvé dans tous, qu'il appartenoit à l'Homme de mener la Femme: mais avec vous, Madame, ce Privilege honorable n'a point de lieu. C'est à V^{otre} SERENITE' de mener, & à moi de me laisser conduire.

LA DOGESSE.

Signor Antonio; Monsieur Politick veut que je prenne la place

T t 2

de

de l'Homme: cela est extrêmement civil, que me conseillez-vous?

A N T O N I O.

Je vous conseille, Madame, de laisser toutes choses dans l'ordre accoutumé. Votre SERENITE' n'est pas venue ici pour ôter aucun avantage à *Sir Politick*.

Sir Politick mene, elle dance la Pavane ridiculement, faisant tout ce que fait Sir Politick, qui dance aussi ridiculement qu'elle, avec sa gravité ordinaire.

SIR POLITICK après avoir dansé.

Cette Dance est Politique extrêmement, & convenable à l'occasion présente. Si j'étois à un Ball où il y eût un Général d'Armée, je dancerois la *Pyrrhique*, Dance militaire.

T A N C R E D E au MARQUIS.

Le raffinement de respect étoit ingénieux à *Sir Politick*, de vouloir se laisser mener par la Dogesse.

L E M A R Q U I S.

Cet homme trouve ce que les autres ne trouvent point: cela ne s'est pourtant jamais fait à Dance du monde, & il n'y a point d'Homme de Cour à qui la tête ne tourne dans ces Républiques, à voir ce qu'on y voit. J'en ferai de bons Countes aux *Créquis* & aux *Bassompierres* à mon retour.

T A N C R E D E.

Tandis que vous êtes ici, il faut s'accommoder aux manieres du Pays.

L E M A R Q U I S.

Je le voi de reste: mais retournons à la Dance. Signor *Antonio*, Madame la Dogesse ne veut-elle pas qu'on dance les *Branles*? C'est proprement ce qui fait un Bal.

A N T O N I O.

Que voulez-vous dire par vos *Branles*?

L E M A R Q U I S.

Vous ne savez ce que c'est?

A N T O N I O.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le seul Gentilhomme de l'Europe, qui ne sache pas son *Branle simple*, le *Gai*, le *Poitou*, & le *Montivandé*.

ANTONIO.

Aussi peu les uns que les autres.

LE MARQUIS.

Et les Courantes : vous les ignorez !

ANTONIO.

Non pas les Courantes.

LE MARQUIS.

Parbieu, je vais les danser avec vos Dames; aussi bien ne garde-t-on aucune règle à votre Bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec l'*Allemand*, & faisons-nous raison nous-mêmes. Je veux attaquer cette Brune : elle me plaît. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danser une Courante avec moi ?

L A D A M E.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Place, place à Madame. La Courante, Violons, & de mesure, je vous prie; je ne prendrois pas plaisir à me voir hours de cadence. Cette révérence est assez cavaliere, ce me semble; elle ne sent pas le Baladin. Battons du pied pour prendre le tems. J'ai parti trop tôt. Revenons. Il faut refaire la révérence. Voilà partir à propos, cela ! mais ces Couquins de Violons m'ont déjà mis hours de cadence : rentrons-y malgré eux. Le plus court est de recommencer. Vous ne savez ce que vous faites, Violons : je croi que vous dormez. Encore une fois la révérence, & partons. Pour ce coup, si vous me faites manquer, je vous le pardonne. *Quand la Courante est dancée.* A la fin j'en suis venu à bout; mais avec bien de la peine. Il faut une oreille de Diable avec ces maudits Violons. J'ai dancé tout un hiver à *Paris* (chacun le fait) sans avoir jamais fourti de cadence. Il faut tout dire; c'étoit les Vingt-quatre.

T A N-

T A N C R E D E.

Je ne fai ce que vous avez fait à *Paris* : mais ici , c'est danser, admirablement.

L E M A R Q U I S.

Non pas cela : assez en Homme de Qualité. Je voudrois vous pouvoir régaler d'une *Vignone*, & d'une *Belleville* : il n'y a pas moyen. Ce n'est qu'à la Cour, qu'on peut danser les Figurées.

T A N C R E D E.

Ne dancerez-vous pas encore avec quelque autre Dame ?

L E M A R Q U I S.

Je ne veux, morbieu, pas perdre ma réputation : j'en suis bien fourti ; dance qui voudra. Mylord, je veux vous faire une Confiance. Cette Belle, avec qui je viens de danser ; elle m'aime, & ce sont des œillades : il n'y a rien de pareil.

T A N C R E D E.

Toute Femme qui n'a point de liberté, est prête à faire l'Amour, quand elle en trouve l'occasion.

L E M A R Q U I S.

Ce n'est pas ce que vous pensez : le Cœur est pris sur ma parole.

T A N C R E D E.

Je commence à m'en appercevoir. Tenez ; elle vous regarde.

L E M A R Q U I S.

Ne faites pas semblant de rien voir, & soyez discret, je vous prie. Ce n'est pas un jeu à *Venise*, que d'être aimé de la Femme d'un Sénateur.

T A N C R E D E.

Je vous en répons : mais je fai me taire ; soyez assuré de ma discrétion.

L E M A R Q U I S.

Je me fie à vous, Mylord : & c'est m'y fier de ma vie.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Allons, ça : acquittons-nous de nôtre promesse. J'ai promis à ces Dames de leur faire voir des choses, & des manieres ; enfin, je vais faire pour l'amour d'elles, ce que je n'ai pas fait il y a quinze ans.

M R.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Elle va d'ancer la *Sarabande* : c'est une merveille. Quand nous nous mariâmes, on se mettoit à genoux devant elle, pour la voir d'ancer.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Qui est - ce qui se souvient ici de la *Petite Suzon* ? Mon Ami, t'en souviens-tu ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oui, Mamie, & je souhaite que tu donnes autant de plaisir à la Compagnie, que tu en donnois en ce tems-là.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Voici donc la *Petite Suzon*, qui va d'ancer la *Sarabande*. Des Castagnettes ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Des Castagnettes ? des Castagnettes ?

T A N C R E D E.

On n'en trouve point.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a remede ; mes doigts m'en serviront : essayons. Cela ne va pas mal.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde, Messieurs, je vous prie.

ME. DE RICHE-SOURCE, *en dansant*.

Ce balancement de corps vous plaît-il ? Parlez, Mesdames ?

L A D O G E S S E.

A ravir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras ; qu'en dites-vous ? Cet Air est-il Espagnol ?



SCENE

SCENE V.

UN VALET *de Sir Politick*, L'ENTREMETTEUSE
prise pour DOGESSE, LES DEMOISELLES *se di-*
sant FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO,
 SIR POLITICK, LA FEMME *de Sir Politick*,
 TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND,
 MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-
 SOURCE.

UN VALET DE SIR POLITICK, *à son Maître, & à*
Mr. de RICHE-SOURCE.

ON vous demande de la part du Sénat.

SIR POLITICK.

Ouais ! que veut dire ceci ? Nous demander à l'heure qu'il est !
 il faut que ce soit une Affaire bien pressante.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On aura eu quelque grande Nouvelle, sur quoi on veut nous
 consulter.

SIR POLITICK.

Ce ne peut être autre chose.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais pourquoi moi ?

SIR POLITICK.

Il y a quelque Fonds à trouver, ou quelque dépense à faire.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Ce feroit m'employer pour peu de chose. Je croirois plutôt qu'on
 a eu le vent de nôtre Projet.

SIR POLITICK.

Ne raisonnons pas davantage, & allons apprendre ce qu'on veut
 de nous. à LA DOGESSE. Madame, vous nous excuserez,
 Monsieur

Monsieur & moi, de quitter VÔTRE SERENITÉ. La République desire de nous quelque service, que nous allons lui rendre avec respect & affection. Ces Dames auront la bonté de nous pardonner pareillement.

L A D O G E S S E.

Revenez bien-tôt, Messieurs, nous vous attendons.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Ne laissons pas de continuer nôtre Bal. Voyez ce second pas de *Sarabande*: il est tout à fait à l'Espagnole.

L E M A R Q U I S *qui avoit suivi SIR POLITICK & Mr. de RICHE-SOURCE, rentre.*

Savez-vous, Mesdames, qui demandoit vos Maris de la part du Sénat?

M E D E R I C H E - S O U R C E.

Et qui?

L E M A R Q U I S.

Des Archers, qui les ont menés en Prison.

T A N C R E D E.

Vous avez vû quelques Gardes, qu'on leur a envoyés par honneur, ou pour leur sûreté.

L E M A R Q U I S.

Des Archers, vous dis-je; qui les ont fait Prisonniers d'Etat. Je m'y connois; j'en ai vû mener plus de trente à la *Bastille*.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Quelle infamie! quelle trahison! Tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs Femmes; ces Traîtres font arrêter nos Maris. Qu'on ferme les Portes: la Dogesse ne sortira point, qu'on ne nous les ait rendus.

A N T O N I O à T A N C R E D E, *bas.*

Si cette Femme-ci fait ce qu'elle dit, nous nous trouverons en quelque embarras. *Haut, à la FEMME DE SIR POLITICK.* Madame, il faut pardonner à votre Amie l'excès de son ressentiment

Tom. I.

V u

mais

mais vous êtes trop sage pour le suivre, & faire arrêter une Dogesse dans votre Maison. Ce seroit le comble de la douleur pour votre Mari, de vous voir si peu Politique, & un grand reproche à sa suffisance, que vous eussiez si mal profité de ses Instructions.

LA FEMME de Sir Politick.

Certes le Coup est grand & imprévu : mais il n'est pas au dessus de notre prudence. Je projette de renvoyer ces Dames avec tout honneur, sans manquer en rien de ce que veut de nous en cette occasion la Politique.

T A N C R E D E.

Voilà ce qui s'appelle une Femme forte & prudente, à qui la tête ne tourne point dans le malheur ; & qui prend le seul parti qui lui reste.

LA FEMME de Sir Politick à LA DOGESSE.

Madame, VÔTRE SERENITE' est trop équitable pour ne pardonner pas à mon Amie, l'excès de son ressentiment. S'il y a peu de Politique, c'est l'effet d'une affection conjugale, qui mérite d'être excusée auprès d'une personne aussi vertueuse que vous. Je vous supplie donc, Madame, d'ensevelir tout dans l'oubli, & de nous être propice envers votre Mari, pour le recouvrement des nôtres.

LA DOGESSE.

Laissez-moi faire ; je m'en vai bien laver la tête au Doge.

UNE SENATRICE.

Et nous à nos Maris.

A N T O N I O.

Dépêchons-nous de servir les Malheureux, dans la chaleur de l'affaire : il n'y a point de tems à perdre.

LA DOGESSE.

Nous ne voulons pas être amusées. Adieu, Madame, laissez-nous aller.

UNE SENATRICE.

Allons vite ; allons.

L A

LA FEMME *de Sir Politick.*

Rien ne nous peut empêcher de rendre à VÔTRE SERENITÉ nos respectueuses Observances.

La Dogesse & les SENATRICES sortent avec précipitation.

T A N C R E D E.

Au desordre où vous voyez ces bonnes Dames, elles me paroissent aussi affligées de l'affront, que vous-mêmes. Il est vrai que si elles avoient été en votre place, elles auroient perdu l'esprit, & si vous aviez été Dogesse, vous auriez conservé tout une autre Dignité.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Certes, nous aurions gardé plus de décence.

Fin du quatrième Acte.



V u 2

ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LES QUATRE SENATEURS, AGOSTINO, AS-
ARO, AMELINO, PAMFILINO, SIR POLI-
TICK, MR. DE RICHESOURCE.

AGOSTINO.

VOICI, Messieurs, ces Misérables, qui vivant dans le Sein de la République, sous la douce protection de nos Loix, ont entrepris de les renverser. Voici des Furieux, qui s'étant fait un degré de ce premier Attentat, pour monter aux plus noires Trahisons, ont enfin consulté avec le *Turc* la ruine de la République. Parlez, Méchans; parlez Execrables; & dites la vérité: je vous le commande.

SIR POLITICK.

Je l'ai toujours dite, & je la dirai toujours, si ce n'est en matière d'Etat: en ce cas, je tiens qu'on peut mentir pour le bien de la chose publique.

AGOSTINO.

Si les remors de la conscience ne vous la font pas dire, les tourmens sauront bien vous l'arracher. Parlez; de quel Pays êtes-vous?

SIR POLITICK.

Je suis *Anglois*, pour l'honneur, & pour la vie.

AGOS-

A G O S T I N O.

De quelle Profession?

S I R P O L I T I C K.

Politique; & il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler. C'est moi qui ai sù joindre la veritable Science des Projets avec les Maximes de *Nicolas Machiavel*, & de *François Bodin*.

A G O S T I N O.

De quelle Qualité?

S I R P O L I T I C K.

Chevalier de Pere en Fils, depuis la Reine *Bodicea*, qui fit tuer tant de *Romains*.

A G O S T I N O.

Vous devriez mourir de honte devant vos Juges, d'avoir deshonoré une si longue suite d'Ayeuls.

S I R P O L I T I C K.

J'ai reçu beaucoup d'honneur de mes Devanciers: mais nous en laisserons un peu à nos Successeurs; & la Posterité nous fera justice, quand vous ne nous la ferez pas.

A G O S T I N O.

Sauriez-vous nier, que vous n'ayiez accusé nos Législateurs; & voulu établir chez nous quatre Doges?

S I R P O L I T I C K.

Par quelque moyen que vous l'ayez pû savoir, je le confesse.

A G O S T I N O.

Habemus confitentem Reum.

S I R P O L I T I C K.

Je l'ai voulu, il est certain; & je le veux encore: mais c'est pour le soulagement de la vieillesse du Doge, & pour la Dignité de la République.

A G O S T I N O.

Habemus non modò confitentem, sed contumacem, Ces Relais de Pigeons établis de *Venise* à *Constantinople*: cette Invention quasi surnaturelle, vous a donné le moyen de lier vos Commerces avec le *Turc*. C'est sur vos bons Avis qu'il a fait le Projet d'une Guer-

re contre nous, que vous devez *conduire du Cabinet* ; & voila comment se doit entendre votre *Spéculation militaire*, & vos *Secrets pour la Guerre*. Il n'est plus tems de dissimuler ; vous voyez que nous savons tout.

S I R P O L I T I C K.

Votre Excellence ne fait pas tout, puis qu'elle ignore nos bonnes Intentions. J'ai trouvé une Invention admirable d'établir mes Commerces à *Constantinople*, mais certes pour le bien de cet Etat, & pour le salut de votre Ambassadeur. Si j'entens la *Spéculation militaire* ; si j'ai quelques *Secrets pour la Guerre* ; le fruit de mes veilles ne regardoit que vous. Je prétendois apprendre à un Sénateur d'aller au Sénat, & de conduire une Armée en même tems. Je voulois vous enseigner l'Art de défaire vos Ennemis sans vous exposer aux coups : *Ars Belli perfectissima*. C'est une grande qualité à un Général d'Armée de savoir faire combattre toutes les Troupes avant que de combattre lui-même. C'est la dernière Science du Capitaine de savoir faire combattre l'Armée sans y être.

A G O S T I N O.

Nous savons où nous en tenir pour ce qui vous regarde. à Mr. de RICHE-SOURCE. Et vous Malheureux, d'où êtes-vous ?

S I R P O L I T I C K.

Il ne répondra pas. Votre Excellence doit savoir que c'est moi qui porte la parole en toutes choses : il trouvera bon que je réponde pour lui.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je demeure d'accord de tout ce qu'il dira.

A G O S T I N O.

Nous avons bien affaire de vos Conventions. Parlez, de quel Pays êtes-vous ?

S I R P O L I T I C K.

Il est *François*, vous dis-je ?

A G O S T I N O.

Il me contraindra de l'écouter ! De quelle Profession ?

S I R

S I R P O L I T I C K.

Circulateur général & particulier.

A G O S T I N O.

Il seroit inutile de les interroger davantage. Qu'on les ramene en Prison.

Ils sortent.

S C E N E II.

LES QUATRE SENATEURS, UN HUISSIER.

A G O S T I N O.

Nous sommes heureux en ce point, Messieurs, d'avoir la confession de leurs Crimes, par leurs propres bouches. Ils n'avoient pas seulement leurs entreprises contre nos Loix ; ils les soutiennent ; il demeurent d'accord de leurs Intelligences avec le *Turc* ; mais c'étoit, disent-ils, pour le Salut de nôtre Ambassadeur. Qui leur a demandé des soins si officieux ? Qui les a employés ? A qui ont-ils communiqué leurs bons Dessesins ? *Constat de Facto* : du reste il faut s'en rapporter à de bonnes intentions, qu'on n'a pas connues. Voici, Messieurs, voici le fin du Projet, aussi politique qu'exécrable. Après avoir concerté avec le *Turc* cette Expédition impie, ils font je ne sai quelle Confédération, entre *Paris*, *Londres*, & *Venise*, pour nous engager dans l'*Orient*, & porter nos Armes contre la *Perse*. Il arrive delà, Messieurs, que le *Grand Seigneur* trouve la République dépourvûë, & que le *Persan* occupé par nous dans ses propres Etats, ne peut entrer dans ceux de nôtre Ennemi commun. *Catilina*, ce Conspirateur célèbre, ce grand & renommé Scelerat, étoit un Homme de bien, & un bon Citoyen, au prix de ces gens abominables : c'étoit un *Romain* qui vouloit se rendre maître des *Romains* ; s'il avoit résolu de tuer le Consul, & de se défaire du Sénat, au moins laissoit-il à *Rome* ses Dieux, ses Loix, ses Mœurs, & sa Langue : dans la Servitude qu'on nous avoit préparée,

parée, on ne laissoit à *Venise*, ni Religion, ni Loix, ni Coutumes; on ne laissoit peut-être aucun vestige de la Nation. Qui chercheroit, Messieurs, un Supplice égal a leur Forfait, n'en trouveroit point chez les plus ingénieux Tirans: mais je ne puis, je le confesse, me dépouiller des sentimens de l'humanité; *quamquam fortasse inhumanum sit, humanum esse erga eum qui Hominem exuerit*. Qu'on les étrangle seulement, Messieurs; & pour une marque éternelle de la benignité de nos Jugemens, punissons du Supplice le plus commun, le Crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

A Z A R O.

Mon Sentiment est tout contraire à celui de l'Excellentissime Seigneur, qui vient de parler. Il conçoit ces gens-ci comme des personnes extraordinaires, ennemis de nôtre Gouvernement, capables de grands & pernicious Dessesins; qui concertent enfin avec le *Turc* la ruine de la République: pour moi, Messieurs, je pense que ce sont des Foux; mais il y a de deux sortes de *Folie*; l'une qui vient de *privation de sens*; l'autre d'une *imagination dérégulée*. La premiere toute imbécile nous fait plaindre en elle la misere de la condition humaine; la seconde toujours agitée, agite le monde par l'extravagance de ses visions, & excite la haine des gens raisonnables, qui aiment l'ordre & le repos. Il n'est pas malaisé de connoître laquelle de ces deux Folies possède nos Conspirateurs prétendus, puis que leur imagination les porte au delà de toutes les choses les mieux établies. Ils se donnent la liberté de créer chimeriquement des Magistrats: ils se font en idée des Correspondances à *Constantinople*: ils forment des Lignes imaginaires, & régient, en un mot, toutes nos Affaires de Paix & de Guerre à leur fantaisie. Je voudrois savoir, Messieurs, de quelle Autorité ils agissent; avec quel ordre, quelle Mission? Certes la Folie a un grand avantage sur la Sagesse, si les paroles & les actions des Sages sont punies, aussi-tôt qu'elles sortent de la règle; tandis que les Foux ont le privilege de tout dire, & de tout faire impunément. Quelle punition prendre, dira-t-on, de ces Prisonniers? Mon Avis n'est pas qu'on les condamne à la mort, comme a voulu cet Excellentissime Seigneur,

gueur, par un excès de zèle pour la République : mais qu'on ôte la liberté à des Foux scandaleux, qui traitent extravagamment les matieres sérieuses, réservées à la prudence des Sages.

A M E L I N O.

Peu de gens s'étonneront, Excellentissime Seigneur, de votre emportement contre la Folie, dans l'attachement inviolable que vous avez toujours eu à la Sagesse. Comme les Opinions des hommes sont différentes, j'ai crû qu'il m'étoit permis d'avoir un autre Sentiment : & vous serez surpris, Messieurs, que la seule considération des gens sensés, m'inspire aujourd'hui de l'indulgence & de l'humanité pour les Foux. Oui, Messieurs, le sujet de ma douleur est une pitié intéressée, qui fait que je m'oppose à leur punition en faveur des Sages. En effet, il y a un si grand mélange de Sagesse & de Folie dans les personnes raisonnables, qu'on ne peut assez admirer l'inégalité qui nous fait voir si divers & si contraires à nous-mêmes. Celui qui a su gagner notre jugement, & assujettir notre raison par la supériorité de la sienne, a besoin de notre facilité peut-être le même jour pour faire excuser son mauvais sens. Tel est le plus sage du monde en une chose, qui est extravagant dans une autre : ces grands Hommes, dont nous honorons la mémoire, n'étoient pas exemts de Folie : les Esprits extraordinaires de tous les tems ont eu la leur : c'est aux imaginations déréglées que nous devons l'invention des Arts : le *Caprice* des Peintres, des Poëtes, des Musiciens, n'est qu'un Nom civilement adouci, pour exprimer leur *Folie* sans leur déplaire. Laissons, Messieurs, laissons les Foux en repos, s'ils y peuvent être : il y a trop de gens intéressés à leur protection. Que s'ils viennent à faillir contre nos Loix, ordonnons de leur châtiment selon leur Crime : mais si on veut les punir pour l'intérêt du Bon-sens, & pour l'honneur de la Raison ; qu'on se souvienne que cette Raison a sujet de se plaindre de beaucoup de gens ; & que les plus zelés pour la vengeance, ne seront peut-être pas à couvert de la punition.

P A M F I L I N O.

Depuis que j'ai l'honneur d'entrer au Sénat, j'ai observé que
 Tom. I. X x l'envie

l'envie de faire voir nôtre esprit, & la vanité de bien parler, nous tirent souvent hors du sujet dont il est question, pour nous jeter en des choses générales, dont il ne s'agit pas. Je connoissois, Messieurs, comme le reste des gens, qu'il y avoit des Foux dans le monde: mais d'en savoir les ordres, les rangs, les distinctions; de connoître ces différences délicates, qu'il y a de Folie à Folie; les affinités & les alliances qui se trouvent entre la Sagesse & cette même Folie; c'est Messieurs, ce que je ne savois point, & ce que je viens heureusement d'apprendre de vos beaux Discours. Pour l'Affaire présente que nous avons à traiter, vous l'avez jugée indigne de vos Réflexions, & tout ce que je puis recueillir de vos Avis, se réduit à châtier des Foux sérieux qui font le métier des Sages, ou de pardonner aux Extravagans, en faveur de ces mêmes Sages, qui sortant de leur assiette, ne font que trop souvent le métier des Foux: Beau motif de Punition, ou du Grace! Jugeons, Messieurs, jugeons *Sir Politick* & son Compagnon, par eux-mêmes; sans les charger du Crime des Imaginations déréglées, s'ils sont Innocens; & sans appeller les grands Hommes à leur secours, sans intéresser les Peintres, les Poètes, les Musiciens à leur salut, s'ils sont Criminels. Mais, Messieurs, c'est nous-mêmes qui donnons corps à une chose purement chimérique: n'allons pas plus loin qu'il ne faut; retranchons la moitié de nôtre Esprit, il ne nous paroîtra aujourd'hui ni d'Innocens, ni de Coupables: nous verrons seulement des Foux ridicules, plus propres à nous divertir qu'à nous nuire. Chercher du Sens aux Chimères; travailler son Intelligence, où rien ne peut être entendu; c'est encherir sur les Chimériques, & se faire une Folie mystérieuse, qui passe la naturelle.

A G O S T I N O.

Arrêtez-là. Vous prétendez avoir vos lumières, & j'ai les miennes, qui ne sont point fondées sur de simples conjectures: je parle *ex Visu & Auditu*. Il faut avouer que vous avez l'esprit bien en repos, *cum agitur de summa Rerum*. Le Sénat Romain, en de moindres périls, chargeoit les Consuls de prendre garde, *ne quid detri-*
menti

menti Respublica caperet Mais qui frappe à la Portè quand nous délibérons sur une Affaire de telle importance ?

Il tire la Sonnette, & L'HUSSIER entre.

L' H U S S I E R.

Excellentissimes Seigneurs, un *Anglois*, un Mylord souhaite de vous parler.

A G O S T I N O.

Qu'on le mette en Prison.

L' H U S S I E R.

Il demandoit à entrer, pour vous dire une chose de conséquence.

P A M F I L I N O.

Faites - le entrer.

SCENE III.

TANCREDE, LES QUATRE SENATEURS.

T A N C R E D E.

JE vous demande pardon, Messieurs, de la liberté que je prens : je sai que c'est manquer au respect qui vous est dû ; mais ayant appris que vous êtes assemblés extraordinairement, pour juger deux Misérables, que vous avez fait arrêter, j'ai crû que vous ne trouveriez pas mauvais, que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

A G O S T I N O.

Taisez - vous, Monsieur le Mylord : vous êtes bien effronté de venir ici de la sorte, & plus encore de vouloir éclairer les Senateurs de *Venise*.

P A M F I L I N O.

Ceci est véritablement contre les formes ; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces Prisonniers ?

X x 2

T A N-

T A N C R E D E

Je viens dire à Vos Excellences que ces pauvres Prisonniers n'ont point d'autre Crime que leur Folie.

P A M F I L I N O.

Les connoissez-vous ?

T A N C R E D E.

On ne peut pas les connoître davantage.

P A M F I L I N O.

Et qui sont-ils ?

T A N C R E D E.

Il y a un Chevalier *Anglois*, que les Livres de politique ont rendu Fou, & qui a servi dix ans de divertissement à la Cour d'*Angleterre*; pour l'autre je ne le connois que depuis que je suis à *Venise*: c'est un *François* Chimérique, qui veut établir la Circulation de l'Or, & le faire revenir au même lieu d'où on le transporte, après avoir fait le tour du Monde.

P A M F I L I N O.

En avois-je bien jugé, Messieurs ? Prenons garde, je vous prie, qu'au lieu de nous garantir d'un Danger au dedans, nous ne perdions la Réputation au dehors; & que le Sénat, qui a donné jusqu'ici une si grande opinion de sa Sagesse, ne s'expose à la raillerie *Françoise*, & au mépris des *Anglois*, quand on saura que nous traitons si gravement leurs Ridicules publics, & leurs Chimériques déclarés. Je suis d'avis, Messieurs, qu'on les mette aussi-tôt en liberté: nous ferons voire nôtre discernement à séparer les choses dont on doit se moquer, d'avec celles qu'on doit véritablement craindre.

A Z A R O.

Si j'ai été d'une autre Opinion, je me rends présentement à la vôtre, comme à la seule raisonnable.

A M E L I N O.

J'avois bien crû qu'il falloit pardonner aux Insensés: mais vous me faites connoître qu'il faut se moquer de ceux-ci: je suis de vôtre avis en toutes choses.

P A M-

P A M F I L I N O.

Qu'on ramene les Prisonniers, & donnons-leur nous-mêmes la liberté.

A G O S T I N O.

N'allons pas si vite, Messieurs: la Précipitation est la mere du repentir.

P A M F I L I N O.

C'est trop discourir sur une Affaire si ridicule.

A G O S T I N O.

Je persiste en mon Opinion, quoi que seul de mon Avis; & plaîse à Dieu que le vôtre ne soit pas funeste à la République.

S C E N E IV.

On fait rentrer les Prisonniers.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR
POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE.

P A M F I L I N O.

Venez, Scelerats; venez, gens dangereux à la Republique; venez recevoir le pardon de tous vos Crimes. Politique, Circulateur; allez établir des *Relais de Pigeons*, & mettre la *Circulation* en pratique, où il vous plaira.

SIR POLITICK à Mr. de RICHE-SOURCE.

Ouais! du ton que parle ce Sénateur, on diroit qu'il veut se moquer de nous, quand il nous donne la liberté. Traiter de Foux deux si grands Personnages que vous & moi, c'est une chose que je ne comprends pas! Il y va de la réputation de ma Politique, & de l'honneur de votre Circulation: je ne souffrirai jamais l'infamie de ce Jugement-la. *Aux SENATEURS.* Messeigneurs, retournez aux Avis tout de nouveau: je vous déclare que nous aimons mieux
être.

être pendus, comme Conspirateurs, que d'être sauvés comme Foux.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Tout beau, Monsieur *Politick*, si vous avez envie d'être pendu, je ne l'ai pas, moi: Fou, ou Sage; pourvû qu'on me sauve, je suis content.

PAMFILINO.

Mylord, où sont les Femmes de ces Messieurs?

TANCREDE.

Les voila qui entrent.

SCENE V.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME de *Sir Politick*, ME DE RICHE-SOURCE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

PAMFILINO.

SOyez les bien venuës, Mesdames, je suis chargé de grands Remercimens pour vous, de la part des Femmes de *Venise*. Leur Captivité vous donne de la compassion, leur méchant air vous fait pitié; vous les voulez mettre dans le Commerce du Beau-monde; elles vous en sont infiniment obligées: mais leur bonheur est réservé pour un autre tems, & il doit arriver un jour par des Personnes plus considerables que vous. Adieu, belle & honorable Compagnie.

Les SENATEURS sortent.

SIR POLITICK.

Adieu de bon cœur, petits Politiques: vous ne vous connoissez guere en grands Personnages; & *Venise* n'est pas digne de nous posséder.

ME.

ME DE RICHESOURCE.

On ne fait ce que c'est ici du Bel-air, du Beau-procédé, de la Belle-manière: les Femmes n'y voyent que des Maris. Sortons le plutôt que nous pourrons. Adieu.

LA FEMME de Sir Politick à TANCREDE.

Mylord, si vous demeurez en cette Ville après nous, je vous supplie de faire mes Complimens à la Dogesse. Cette honnête Dame n'a point de part à notre disgrâce, assurément.

LE MARQUIS.

Pour moi, je n'ai de Complimens à faire à personne. Qui me ratrapera dans une République, fera bien fin: on n'y sauroit être aimé d'une Femme, sans courir hazard de sa vie: Cette Noble Venitienne avec qui j'ai dansé, m'a témoigné quelque passion, il est vrai; mais rien de concluant; & j'ai déjà reçu dix avis qu'on vouloit m'assassiner. Vive la France, pour les Galans; j'en ai toujours été quitte pour un combat avec le Mari, ou avec un Rival: ici, le Poignard, ou le Poison; le tout avec honneur, & dans les formes. Adieu, Messieurs & Mesdames; très humble & très obéissant Serviteur. *Il sort.*

L'ALLEMAND.

Laiçons aller Boufignac en France, & allons tous de compagnie à Hambourg, à Lubec, à Dantzick: ce sont des Cités d'un riche trafic, où il sera facile d'établir la Circulation.

TANCREDE.

Pour moi, je ne demeure pas un moment ici, quand vous en ferez sortis: j'irai à Rome, ce grand Théâtre du Monde, pour faire connoître l'ingratitude de la République, & le bonheur du Pays qui vous possèdera.

SIR

S I R P O L I T I C K.

Mylord, en quelque lieu que nous soyons, disposez de nôtre Politique, & de nôtre Circulation, comme de choses qui sont autant à vous qu'à nous-mêmes.

T A N C R E D E, *après qu'ils sont tous partis.*

Il faut avouer que j'ai une plaisante Etoile, de me faire tomber entre les mains les Foux & les Ridicules de toutes les Nations: ils divertissent quelque tems, mais à la fin ils ennuyent, &, Dieu merci, m'en voila défait.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Et du premier Tome.





T A B L E

*Des Matieres principales contenues dans
le premier Tome.*

On a mis une *n.* pour marquer que les Chiffres
se rapportent aux Notes, & non pas à l'Ou-
vrage même.

A.

Absences, combien les Absences sont
insupportables à un Cœur tendre. *Pag. 57*

Academeciens, Comedie: quand elle fut com-
posée. *n. 1.* Refondue en 1660. *n. là-mê-
me*

Album amicorum, ce que c'est. 293

Allemands, leur maniere de voyager. 292. &
suiv.

Alexandre le Grand, mis en parallele avec
César. 142, &c. Quel étoit son princi-
pal but dans ses Etudes. 142. Sa passion
pour Homere, & pour Pindare. *là-même.*
Tom. I.

Il fut superstitieux. 143. Il étoit modéré
dans les plaisirs de l'Amour. 144. Ex-
cessif à l'égard des plaisirs de la Table. *là-
même.* Très liberal. *là-même.* Fort sen-
sible à l'amitié. *là-même.* Ce qu'auroit
fait Alexandre placé dans le mêmes circon-
stances où se trouva César. 145. Com-
bien est admirable l'entreprise formée par
Alexandre d'attaquer le Roi de Perse. 145,
146. Fierté d'Alexandre, où elle parut
le plus. 146. Il est souvent en danger
manifeste de perdre la vie. 147. L'étén-
due de ses Conquêtes fort suprenante. 148.
Il a joui paisiblement de son Empire. *là-
même.* Tous les Capitaines de son Armée
Macédonienne comparés à lui, furent re-
gardés
Y y

TABLE DES MATIERES.

- gardés comme des gens médiocres durant sa vie ce qu'ils furent après sa mort. 148. Alexandre est excusable d'avoir cherché son origine dans les Cieux. *là-même.* Il ne donne pour raison que ses volontés. 149. Ses emportemens. *là-même.* En quelles occasions il étoit dans son naturel. 149. 150.
- Ame*, son immortalité, jamais homme n'en a été persuadé par sa raison. 103. Sentiment de Socrate sur ce sujet. *là-même.* Ce qu'en pensoit Epicure. *là-même.* D'où viennent les contradictions d'Aristote & de Seneque sur l'immortalité de l'Ame. 104. Sur cet Article la Foi doit assujettir nôtre Raison. *là-même.* Un Discours sur l'immortalité de l'Ame, a poussé certaines gens à chercher la mort; quelle en peut être la vraie cause. 104. Ce qu'on fait en voulant se persuader de l'Immortalité de l'Ame par la Raison. 105.
- Amour*, vive peinture d'un Amour tendre & malheureux. 40, 50, 51. D'un Amour constant, quoi que méprisé. 52, 53. Quel est le véritable objet de l'Amour. 76.
- Angleterre*, d'étail des Curiosités d'Angleterre, 296. *& suiv.*
- Anglois*, n'aiment pas les François. 276. Caractere d'un Politique Anglois chimerique. 258.
- Angloise*, Caractere d'une Angloise grave & sottement capable, 291. *& suiv.*
- Annibal*, son Caractere. 177, 178, 179. Si ce qu'il fit en Italie, doit être préféré à ce que César a fait dans les Gaules. 178. Tâche de rendre Fabius suspect aux Romains, & de faire valoir Minutius. 180. Il ne fait pas profiter de sa bonne fortune. 181. Raison de cette foiblesse. *là-même.* Sa grande habileté dans la Guerre mise dans tout son jour. 185, 186, 187.
- Apologie* pour Monsieur le Duc de Beaufort, attribué mal-à-propos à Monsieur de Saint-Evremond. n. 44. Girard le véritable Auteur de cette Pièce. *là-même.*
- Aubigny*, (Louis Stuart d') grand Aumônier de la Reine Catherine, Infante de Portugal. n. 247. Ce qu'il pensoit des Jansenistes, & du Jansenisme. 248, 249. Sa mort. n. 347.
- Auguste* tâche à persuader l'utilité de ses ordres avant que d'en exiger l'exécution. 200.
- Cache une puissance nouvelle sous des noms connus. *là-même.* Consulte long-tems s'il doit retenir l'Empire. 200, 201, 202. Trouve dans sa Moderation la sûreté de sa personne & de sa puissance. 203. Il n'avoit pas beaucoup de talens pour la Guerre. 204. Dans le Gouvernement il conduisoit tout. 205. Ne distinguoit point son intérêt de celui du Public. *là-même.* Il avoit soin de récompenser le Mérite. *là-même.* Il vécut familièrement avec les Gens de Lettres. 206. Souffrit sans peine la liberté que le Peuple se donne de juger des Affaires publiques. *là-même.* Fut trop sensible aux desordres de sa Famille. 207. Se laissa trop gouverner par Livie. 208. Combien son Regne fut doux. *là-même.*
- B.
- B**AL, ridicule. 316. *& suiv.*
- Bandoin*, sa Traduction en François de l'histoire que Davila a fait en Italien des Guerres Civiles de France, le plus supportable de ses Ouvrages. n. 5.
- Bautru*, (Guillaume) son Caractere. 92.
- Berville* se trompe de croire que Petrone ait voulu représenter Seneque par Eumolpe. 223.
- Bienfaits*, conduite à tenir dans la prétension des Bienfaits. 84.
- Boisrobert*, (l'Abbé de) comment il s'insinua dans l'amitié du Cardinal de Richelieu. n. 5. Caractere de son Esprit. *là-même.* Accusé de vice de Non-conformité. *là-même.*
- Briquelle*, ce que c'est. 231.
- Brun* (Antoine le) Procureur général au Parlement de Dole. n. 34.
- Brutus* (Lucius Junius) adroit à se servir des dispositions du Peuple, après la mort de Lucrèce. 155. Son Caractere difficile à déterminer. *là-même.*
- Brutus* loüable & blâmable à differens égards pour avoir tué César. 83.
- Brutus* (Marcus) son Caractere bien exprimé par Plutarque. 225.
- C.

TABLE DES MATIERES.

C.

Cadeau, terme bourgeois. 34.
Camus (Jean-Pierre le) Evêque du Bel-
 lay, Auteur de quelques Romans pieux
 79.
Canaye, (le Pere) son Caractere. 240. &
 suiv. Ses Reflexions pieuses sur la Reli-
 gion. 243. & suiv. Son Jugement sur
 l'Animosité qu'il y a entre les Jesuites &
 les Jansenistes. 246. M. de St. Evre-
 mond avoit fait sa Rhetorique sous lui. n.
 246.
Car, en danger d'être banni de la Langue.
 31.
Carthaginois, en quoi supérieurs aux Romains
 du tems de la premiere Guerre Punique.
 172, 173. Leur mauvaise conduite durant
 la seconde Guerre Punique. 177.
Casnistes, trop rigides & trop relâchés égale-
 ment dangereux. 249, 250.
Cavalerie, le bon usage en fut ignoré long-
 tems par les Romains. 160.
César, son éloge. 140. Mis en parallele
 avec Alexandre. 141, 142, &c. A quoi
 se reduit l'amour qu'il avoit pour les Sci-
 ences. 142. César Sectateur d'Epicure
 142. Nullement dévot. 143. Ama-
 teur des voluptés qui le touchoient. là-
 même. Exposé par cette raison aux rail-
 leries sanglantes du Poëte Catulle. là-mê-
 me. Le but de sa libéralité. 144. Le
 Caractere de son amitié. là-même. Bon
 Mot contre César. 143. Ce qu'auroit
 fait César, placé dans les circonstances où
 se trouva Alexandre. 145, 146. Par la
 seule Bataille de Pharsale il devint maître
 de cent Peuples différens que d'autres avoi-
 ent vaincu. 148. Il fut le plus grand des
 Romains. 149. Il étoit adroit à justifier
 ses injustices par de spécieux prétextes. là-
 même. Egal, & maître de ses passions. là-
 même.
Chagrin, combien il est ridicule de s'y aban-
 donner. 112.
Chapelain, tourne agréablement en ridicule,
 à l'occasion de la dureté de ses Vers, &
 de la foiblesse de son Genie. 14, 15, &c.
 Chapelain cité. 234. Vers ridicules de
 sa Pucelle. n. 234.

Cineas, Ministre du Roi Pyrrhus ; son Cha-
 ractere 169.
Circulation de l'Or, si elle est possible. 284.
 & suiv.
Cœur, description vive des transports de deux
 Cœurs, pleins d'un sincere amour. 98.
Colletet, Auteur du Monologue des Tuile-
 leries. n. 11.
Colomby, Parent & Disciple de Malherbe. n.
 12. Quelle Charge il avoit à la Cour. là-
 même.
Concetti, Italiens. 265.
Condé (le Prince de) ce qu'il admiroit le plus
 dans Alexandre. 146.
Coquette, son Caractere. 94.
Cotterie, terme bourgeois. 34.
Cour Sainte, Ouvrage de Dévotion, composé
 par le Pere Caussin Jesuite. 79.
Cour, quand c'est qu'un honnête-homme a
 droit de mépriser la Cour. 86.
Courtisans qui ne peuvent quitter la Cour, &
 se chagrinent de tout ce qui s'y passe, com-
 bien ridicules. 86, 87. Conduite de la
 plupart des Courtisans à l'égard des mal-
 heureux. 88.
Cremutius Cordus, nomme dans une Histoire
 Brutus & Cassius, les derniers des Ro-
 mains : comment Auguste reçut cette Li-
 berté ; & ce qu'elle coûta à l'Auteur sous
 Tibere. 206, 207.

D.

Dame engageante, son Caractere. 95.
Dames Venitiennes, leur esclavage. 303.
Decies, ce qu'on doit juger de leur dévou-
 ment. 168.
Delicatesse tyrannique. 199.
Descartes, ce qu'a produit sa demonstration
 d'une substance qui doit penser éternelle-
 ment. 105.
Des-Marets, Auteur d'une Comedie intitulée
 Les Visionnaires. n. 32.
Deuil, il a ses charmes. 218, 219.
Dévotion, espece de tendresse qui peut aisé-
 ment changer d'objet. 125. La Devoti-
 on demande moins de lumiere que de sou-
 mission à la volonté de Dieu. 126. Deux
 écueils à éviter dans la Devotion. 127.
Donza, combien il préféreroit Petrone à Lu-
 cain. 233.

Y y 2

E.

TABLE DES MATIERES.

E.

Ecoles, question ridicule qu'on y fait sur l'existence de Dieu. 137.
Epicure, sa Secte la plus en vogue à Rome. 139.
Eumolpe, si le faux Eumolpe de Petrone fut le véritable Seneque. 223.
Euremond, (Saint) on lui offre en Normandie le Commandement de l'Artillerie. 41.
 Sauve l'Armée du Duc de Longueville. n. 43.
 Idées de quelques unes de ses qualités. 48.
 La Cause de sa disgrâce. n. 128.
 S'il a raison de croire que Malherbe avoit en vue Marie de Medicis dans la *Consolation à Carité*. n. 219.
 Défendu contre Nodot. n. 228.
 Sous qui il avoit fait sa Rhetorique. 246.

F.

Fabius (Quintus) son Caractere. 179.
Fabricius, s'il doit être fort loué de son peu d'amour pour l'argent. 167, 168.
Favoris, quel sentiment on doit avoir pour les Favoris. 89.
Femmes, leur pénitence ordinaire. 124.
 Différens motifs qui les portent à la Devotion. 124, 125.
 Leur Caractere particulier paroît presque toujours dans leur Devotion. 125.
 Femmes devotes, moyen de bien juger de merite de leur Devotion. 125.
 Quelle perte est plus sensible aux Femmes. 219.
 Moyen de connoître jusqu'où va leur attachement à leur Beauté. 220, 221.
Féhillantines, espece de Chançons galantes, pourquoi ainsi nommées. n. 78.
Folie, différentes folies. 340. & suiv.
François, en quoi ils excellent sur les Anciens. 235.
 S'ils sont aimés des Anglois. 276.
Françoise, caractere d'une Françoise Coquette. 310. & suiv.

G.

Gascon, Marquis Gascon, brillant avec un faux air de la Cour de France: Son caractere. 271. & suiv.
 Sa maniere de voyager. 297. & suiv.

Gassendi, son éloge. 138.
Gauls, leur état lors que César en fit la conquête. 137.
Generosité sans la justice, ce que c'est. 84.
Germanicus devient suspect à Tibere pour lui avoir rendu un grand service. 210.
Girard, Auteur de l'Apologie pour le Duc de Beaufort. n. 44.
Godeau, le Caractere de son Esprit. 2.
 Son *Benedicite*, une de ses meilleures Pieces. n. 8.
Gombauld, le Caractere de son Esprit. 5.
 Il étoit Protestant. n. 31.
Gomberville, son antipathie pour le Mot de *Cax*. n. 31.
Gournai, (Mademoiselle de) Fille d'alliance de Montagne, dont elle publia les Essais corrigés, avec une Preface de sa façon. n. 21.
 Se declare pour les expressions surannées. *là-même*.
Graccus, son Caractere. 194, 195.
Grands, leur adresse pour s'empêcher de faire des graces. 84.
Grece, la source du Savoir & de la Politesse. 139.
Guerre, la Science de la Guerre passe d'une Nation à une autre. 164.
 Quel fut le véritable sujet de la premiere Guerre Punique. 172.

H.

Haro (Don Louis de) Plenipotentiaire pour les Espagnols à la Paix des Pyrenées; son Caractere. 135.
Hobbes loué. 137.
 A quoi il attribuoit la division des Chrétiens. *là-même*.
Hommes, ce qui les a portés à se joindre en société. 168.
L'Honnête-homme prend un juste milieu entre la bassesse & la fausse generosité. 88, 89.
Hoquincourt, (le Maréchal d') son Caractere. 242. & suiv.
 Amoureux de Madame de Montbazou. 243.
 Son Sentiment sur la Religion. 243, 244.

I

Jansenistes, par quels artifices ils ont cru pouvoir supplanter les Jesuites. Dans quel esprit ils agissent. 247.
 Comment ils se sont soutenus.

TABLE DES MATIERES.

tendus. 248. Leurs Opinions choquent la Nature & la Religion. *là-même*. Divisés en trois classes. 248.
Jars (le Commandeur) son Caractere. 90.
Immortalité de l'Ame, Voyez *Ame*.
Indolence agréable, ce que c'est. 112.
Ingratitude de l'Ame, ce que c'est. 82. Ingratitude du cœur. *là-même*. Ingratitude fondée sur l'opinion de notre mérite. 83.
Ingrat; l'amour de la liberté fait des Ingrats. 83.
Jesuites, d'où vient l'animosité qu'il y a entre les Jesuites & les Jansenistes. 248. Comment ils se conduisent avec les grands Seigneurs. 249.
Italien, diseur de Concetti son Caractere. 265.

L

L *Avardin* Evêque du Mans, son Caractere. Ses qualités. 92.
Lettres (Belles) quel est leur usage. 138.
Lettres, Dispute pour & contre les Lettres. 90. & *Suiv*. Alexandre & Cesar les ont aimées. 141.

M

M *Alherbe*, tour ingénieux dont il se sert pour consoler une grande Princesse de la perte de son Epoux. 219, 220.
Mathématiciens, fort utiles. 138.
Mathématiques, trop pénibles. 138.
Matrone d'Ephese, son Histoire traduite de Petrone. 236.
Mazarin, (le Cardinal) faisoit grand cas d'une Pièce de Mr. de Saint-Evremond, intitulée *Retraite de Monsieur le Duc de Longueville*, &c. n. 36. Il fut duppé par Don Louis de Haro aux Conférences pour la Paix des Pyrénées. 130. Son avidité agréablement tournée en ridicule. 131, 132, 134. Sa timidité. 133. Jaloux de Monsieur de Turenne. 134. Comment il manioit les Affaires particulieres, & comment il se comportoit dans les Traités publics. 135.
Mécenas; excellent avis qu'il donne à Auguste. 207.
Mason, Ministre de Pyrrhus; son caractère. 169.
Minutius (Marcus) son caractère. 179. 180.
Monde; il est composé de deux sortes de gens. 87. Tant qu'on est engagé dans le Monde, il faut s'assujettir à ses Maximes. 87.

Monologue des Tuileries, Piece en Vers composée par Colletet. n. 11. L'estime qu'en fit le Cardinal de Richelieu. *là-même*.
Montagne, ce qu'il pensoit des Opinions de Plutarque & de Seneque. 224.
Montbazou (la Duchesse de) mourut en 1657. n. 242. On prétend que sa mort fut une des raisons qui engagerent l'Abbé de la Trape à quitter le Monde. n. 243.
Morale, son utilité. 138.
Mort, méditation d'une mort concertée, souvent déraisonnable & peu sincere. 109. Ce qui seul peut diminuer l'horreur de la Mort. *là-même*.

N

N *Nation*, chaque Nation a son merite. 127. 128.
Naturel sauvage & libre, ce qu'il est propre à produire. 155.
Nodot a critiqué Mr. de Saint-Evremond mal à propos. n. 228.
Nuit voluptueuse, décrite vivement par Petrone. 233.

O

O *Lonne* (la Contesse d') ses perfections & ses bonnes qualités. 61. 62. Ses défauts. 62, 63.
Or, Circulation de l'Or. 284.
Ovide; quelle fut la cause de son exil. 207.

P

P *Arthes*, redoutables à la République Romaine, lors qu'elle étoit dans sa plus grande puissance. 147.
Passion; vieille Passion, miserable Vertu, tournée en ridicule. 85.
Penitence; caractère de la Pénitence ordinaire des Femmes. 124.
Petrone, s'il a prétendu se moquer de Seneque, lors qu'il tourne en ridicule le Stile & l'Eloquence de son Siècle. 223. Jugement que Tacite fait de Petrone. 226. Son amour pour les plaisirs ne le rendit pas ennemi des affaires. *là-même*. Ce qu'on doit juger de la maniere dont il mourut. 226, & 227. Quel but il s'est proposé en composant le Livre

TABLE DES MATIERES.

vre que nous avons de lui. 227, 228, &c.
 Si Petrone a eu dessein de nous décrire les
 débauches de Neron. 229. Admirable par
 son stile, & par la facilité qu'il avoit à don-
 ner ingénieusement toute sorte de caractères.
 231. &c. Combien il est supérieur à Lucain.
 233. Il fait paroître beaucoup d'éloquence
 dans ses Déclamations. 233, 234. Petrone
 est plus délicat que Catulle & Martial. 234.
 A la réserve d'Horace, il est peut-être le seul
 de l'Antiquité qui ait su parler de galante-
 rie. *là-même.*
Peuples; leur origine ordinairement fabu-
 leuse. 151, 152.
Philosophie, combien douteuse & incertaine.
 137.
Plaisirs, comment il faut jouir des Plaisirs pré-
 sents. 110. Delicatesse dans les Plaisirs, son
 usage. 111. Objets de nos Plaisirs, leurs
 effets. *là-même.* Les Gens qui ne songent
 qu'à leurs Plaisirs, plus humains & plus ac-
 cessibles que ceux qui ne pensent qu'à leurs
 affaires. 87.
Plutarque, mis en parallèle avec Seneque. 224.
 Jugement sur les *Traité de Morale* de cet
 Auteur. 224. Plutarque étoit sensible au plai-
 sir de la Conversation. 224, 225. Son goût fort
 médiocre pour les choses purement de l'Es-
 prit. 225. Ses Vies des hommes Illustres,
 son chef d'œuvre. 225. En quoi consiste sur
 tout l'excellence de cet Ouvrage. *là-même.*
 Inférieur à Saluste & à Montagne par cet
 endroit-là *là-même.*
Politique, ses usages. 138.
Politique, Caractere d'un Politique Anglois
 ridicule. 258. & *suiv.*
Porcheres d'Arband, Intendant des Plaisirs no-
 cturnes. 13.
Précieuse, son caractère. 94, 95, 96. En quoi
 une Précieuse fait consister son plus grand
 mérite. 96.
Protestante; si un Mari est à couvert de tout
 accident avec une Femme Protestante. 107.
Pyrrhus, son caractère. 169.

R

Raison, si la Raison doit entrer dans la Reli-
 gion. 243, 244.
Rancé (Armand-Jean le Bouthillier) Abbé
 de la Trappe: quel fut le principal motif de
 sa retraite. n. 243. Sa mort. *là-même.*

Reconnoissance des gens de Cour, où il y a
 moins d'égard pour le passé, que de dessein
 pour l'avenir. 84.
Reconnoissans par une inclination naturelle
 qu'ils ont pour la reconnoissance. 83. Re-
 connoissans imbecilles. *là-même.*
Reformateurs; leur sagesse est inutile dans le
 Monde. 87. Ils ont leurs intérêts particu-
 liers en vue. *là-même.* Combien ils sont
 dangereux. 88.
Relais, de Pigeons pour envoyer des Nou-
 velles. 260.
Religion Reformée; elle est aussi avantageuse
 aux Maris, que la Catholique est favorable
 aux Amans. 106, 107.
Renti (le Marquis d') ce qui fut la cause de
 sa mort. n. 79. Sa Vie écrite par le P. St.
 Jure Jesuite. *là-même.*
Republicains; d'où vient qu'ils sont ingrats. 83.
Romains, ils étudioient de bonne heure la Po-
 litique. 139. Ils aimoient passionnement les
 Belles-Lettres. *là-même.* Ils ont eu la va-
 nité de se croire descendus des Dieux. 150.
 Dans les commencemens de la Republique,
 Voisins violens, étrangement capricieux, &
 rustiques. 156, 157. Ce qu'on doit juger de
 leur frugalité, de leur moderation, de leur
 éloignement des plaisirs. 157. De leurs pre-
 mières Guerres. 158. Caractere des Ro-
 mains des premiers Siècles. 159. En quoi
 les derniers Romains ont différé des anci-
 ens. *là-même.* Cause des Eloges excessifs
 donnés aux anciens Romains. 159. Jus-
 qu'où les Romains portoient la jalousie de
 la Liberte. 161. La constitution de leur
 Gouvernement les empêchoit de donner
 toujours le Commandement de leurs Ar-
 mées aux plus habiles Chefs. 161, 162. Ils
 étoient peu habiles dans l'Art militaire, du
 tems de la première Guerre Punique. 162,
 163. Leur courage & leur fermeté leur te-
 noient lieu de tout. 172. D'où venoient les
 grands avantages qu'Annibal remporta sur
 eux. 163. Leur desintéressement, quand
 Pyrrhus passa en Italie. 165, 166. Leurs
 mœurs se corrompent après la première
 Guerre Punique. 173. Leur conduite à l'é-
 gard des Carthaginois, mal entendue. 173,
 174. Les Romains n'eurent jamais tant de
 grandeur, tant de véritable mérite, que du
 tems de la seconde Guerre Punique. 175,
 176. Ils furent, après cela, plus attachés à
 leur intérêt particulier, qu'à celui de la
 Repu-

TABLE DES MATIERES.

République. 189. Quel étoit le génie des Romains, lors que Tibere parvint à l'Empire. 209. Leur condition malheureuse, sous les Empereurs après Tibere. 213.
Rome, Quel usage on y faisoit de la Philosophie. 139. Son Enfance a duré autant qu'elle a été gouvernée par des Rois. 153. Ses Rois ont eu des talens particuliers, qu'ils ont pris plaisir à cultiver. 153. Si cette diversité de talens a été la cause du peu d'accroissement de Rome sous les Rois. 153, 154.

S

Sagesse, à quel usage elle nous a été principalement donnée. 149. Son peu d'utilité parmi les douleurs, & aux approches de la mort. *la même*.
Sciences qui touchent le plus les Honnêtes-gens. 138.
Scipion l'Africain, son caractère. 190, 191, 192. Exposé à l'envie, il se bannit de Rome. 192.
Scuderi (Mademoiselle de) peu savante dans la Mythologie des Anciens. 234.
Senat; matière ridicule dont on harangue quelquefois dans un Senat. 332. & *Suiv.*
Senateurs, de Venise, leur Politique mystérieuse. 277, 278. 339. & *Suiv.*
Seneque, par quel endroit il étoit le plus estimable. 222. Jugement sur son stile. 222. 223. Quel est l'effet naturel de ses Discours. 223. Il y a plusieurs faits curieux, répandus dans ses Ouvrages. 223, 224. Ses Opinions trop sévères, & peu convenables à son état. 225.

Sidias, Heros d'un petit Ouvrage de Théophile. n. 91.
Socrate, Il n'étoit pas bien sûr, de l'Immortalité de l'Ame. 103. L'inutilité de sa Sagesse à l'approche de la Mort. 109.
Songes; leur origine agreablement decrite par Petrone. 233.
Speculation militaire. 261.

T

Tacite, le Jugement qu'il fait de Petrone. n. 226.
Tambonneau (le President) raillé, parce qu'il faisoit le difficile sur la bonne chère. n. 71.
Tarquin le superbe, son caractère. 154.
Theologie, à qui elle convient, selon Monsieur de Saint-Evremond. 136.
Tibere; son dessein le plus caché, mais le plus suivi. 209. Un grand Merite lui étoit suspect. 210. Il agit ouvertement en Tyran sanguinaire. 211. Tout lui fait ombrage. 211, 212. La vie lui devient onereuse. 212. Il fut la cause de tous les desordres des Regnes suivans. 213, 214.
Turenne (le Vicomte de) donne un conseil qui sauve la France. n. 187.

V

Vermeil (la Comtesse de) Maitresse imaginaire de Chapelain. n. 14.
Vivre: moyen de vivre heureux. 112. 115.

Fin de la Table des Matieres du I. Tome.

